MONDE PRIMITIF,

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

DANS L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA PAROLE;

OU

GRAMMAIRE UNIVERSELLE

ET COMPARATIVE;

AVEC DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

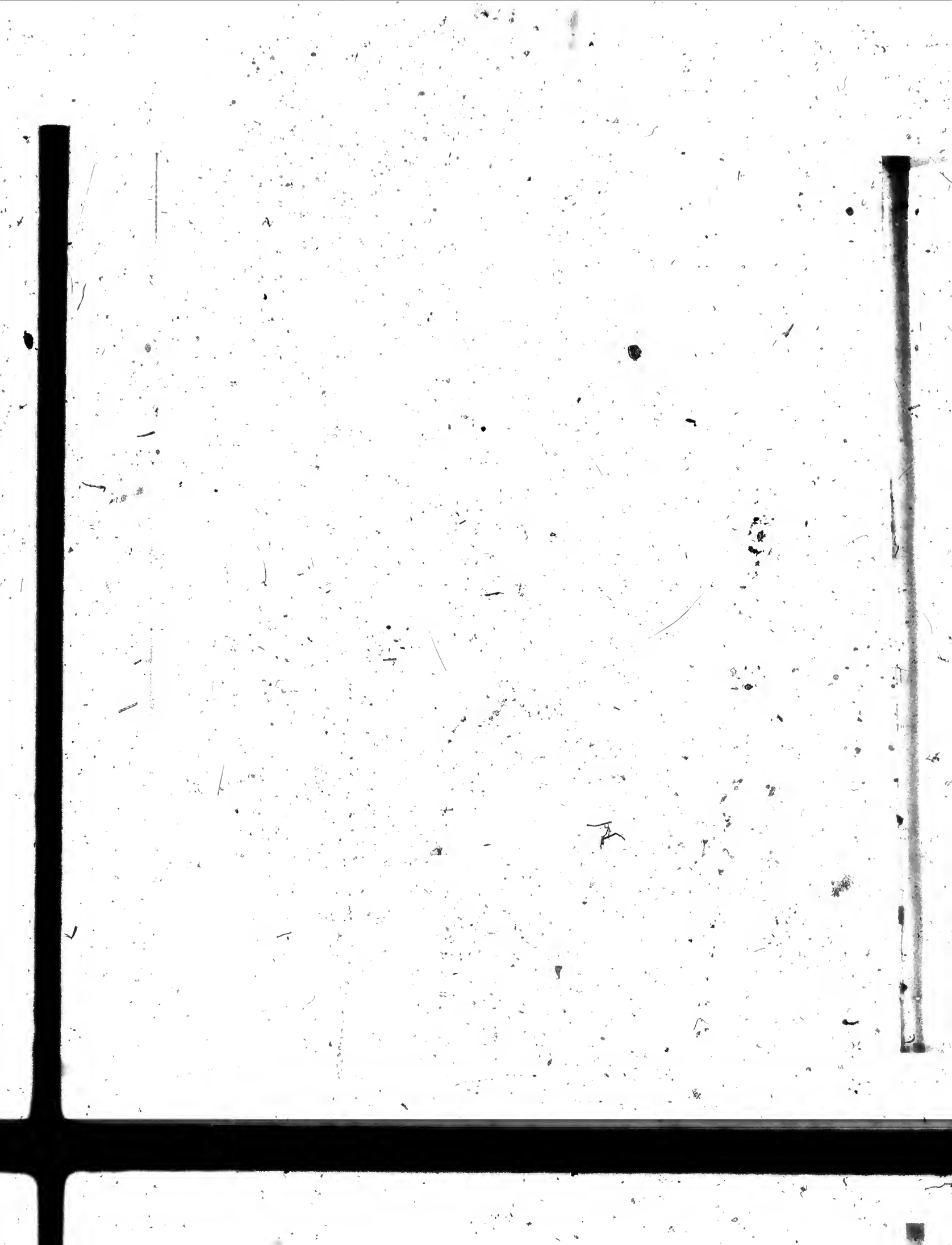
PAR M. COURT DE GEBELIN,

De la Société Economique de Berne, & de l'Acad. Royale de la Rochelle.

Chez { L'Auteur, rue Poupée, maison de M. Boucher, Secrétaire du Roi
BOUDET, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques.
VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie.
Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.
SAUGRAIN, Libraire, quai des Augustins.
RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.



A
LA REINE.

MADAME,

Votre amour pour les Sciences & pour les Arts, la protection dont vous honorez ceux qui les cultivent, la bonté qui vous fait agréer l'hommage de leurs découvertes, m'ont inspiré le desir de vous présenter L'HISTOIRE NATURELLE DE LA PAROLE.

Deſtinée à rendre l'étude des Langues plus facile & plus agréable, elle devoit paroître ſous les auſpices d'une Princeſſe qui conçoit elle-même l'importance de cette étude, & qui l'embellit par l'uſage qu'elle en fait.

Qu'il ſeroit flatteur pour moi, MADAME, ſi les Principes que j'y expoſe, ſi les dévelopemens & les conſéquences qui en réſultent, pouvoient mériter Votre attention; ſi vous retrouviez dans la maniere dont on y réſout les difficultés qui accompagnoient cette étude, une partie des vues qui Vous ont fait faire tant de progrès dans cette partie des Belles-Lettres!

J'aurai, du moins, la ſatisfaction d'avoir offert à l'Auguſte REINE *ſur laquelle repoſent les eſpérances de l'Empire François, l'hommage que rendent à ſes talens & à ſes vertus, ceux même d'entre ſes Sujets qui vivent le plus loin des Cours; hommage qui eſt, pour la vie des Princes dignes d'un nom immortel, ce que la poſtérité eſt pour tous les Grands-Hommes.*

Elevée par la Providence ſur un des premiers Trônes de l'Univers, les vertus qui brillerent en Vous dans le tems que Vous en occupiez la ſeconde Place, vont paroître avec un nouvel éclat: elles aſſureront à VOTRE MAJESTÉ les

cœurs des François : ils contemplent déja avec une vive joie l'union de la Puiſſance, de la Sageſſe & des Graces ; déja ils ſe promettent l'avenir le plus flatteur.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
COURT DE GEBELIN.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'ACCUEIL dont le Public a honoré les Essais que nous avons fait paroître pour sonder son goût sur nos recherches relativement à l'origine des connoissances humaines & aux raports des Langues, est trop flatteur pour ne nous avoir pas déterminés à persévérer dans notre entreprise, & à redoubler nos efforts afin de répondre de plus en plus à sa confiance. Dans cette vue, nous commençons l'exécution de notre projet, par l'Histoire naturelle de la parole, Histoire qui sert de base à tout ce que nous aurons à dire sur les Langues; mais qui par ses détails est peut-être la moins satisfaisante pour l'imagination, la moins flatteuse pour une oreille françoise accoutumée aux sons agréables de ses Poëtes & de ses Auteurs répandus dans toute l'Europe; Histoire cependant nécessaire, puisque sans la connoissance des mots, il n'y en a point de certaine, puisqu'on ne va aux choses que par leur moyen, & qu'il est très-intéressant de connoître l'origine & l'énergie de ces mots qu'on employe tous les jours, & par lesquels la communication la plus intime est ouverte entre les hommes.

Cette portion de nos recherches est d'ailleurs aussi piquante par sa nouveauté, que décisive pour le succès de notre travail. En effet, si nous réussissons à démontrer l'analogie de toutes les Langues, à les réduire toutes à une seule, à une Langue primitive & donnée par la Nature, dans laquelle les hommes aient

toujours été & ſeront toujours obligés de puiſer leurs mots, il ne reſtera plus de doute ſur les autres portions de notre entrepriſe, qui n'en ſeront que des conſéquences.

L'Hiſtoire naturelle de la parole, trop peu connue parce que ſon objet n'excite aucune ſenſation, comme tous ceux auxquels on eſt habitué, & parce qu'on ſupoſe ſans doute que le méchaniſme en eſt ſi ſimple, qu'il n'y auroit aucun mérite à l'analyſer, eſt cependant auſſi ſatisfaiſante qu'utile. C'eſt pour n'avoir pas connu les détails qu'elle offre, c'eſt pour avoir ignoré l'eſſence de ſes Elémens & leurs raports avec la Nature & avec l'homme lui-même, qu'on n'a pu découvrir l'origine du Langage, celle de ſes mots, & le raport des Langues; que l'art étymologique a été une ſcience vaine & frivole, faſtidieuſe & ſans principes; que l'étude des mots a toujours été livrée au hazard, toujours rebutante, toujours pénible; qu'on n'a jamais vu leur raport avec les objets qu'ils étoient deſtinés à peindre; & que jamais on n'a pu faire de la parole, un art ſemblable à ceux où l'on procéde d'une maniere aſſurée, en s'élevant aux conſéquences les plus lumineuſes par les principes les plus ſimples. Cette Hiſtoire manquoit donc eſſentiellement à la Littérature, & c'eſt celle que nous entreprenons.

Le ſujet ne peut être plus beau. C'eſt la parole, cet Art par lequel nos connoiſſances ne ſont pas ſimplement bornées à celle des corps dont l'Univers eſt rempli, mais par lequel l'ame d'un homme ſe montre à découvert à celle d'un autre; cet Art qui eſt la baſe de la lumiere & de l'inſtruction; l'ame de la ſociété; ſans lequel l'Univers ne ſeroit qu'un vaſte déſert, qu'un aſſemblage d'Etres muets, iſolés, incapables de perfection; ſans lequel il n'y auroit point de correſpondance d'une Famille à une autre Famille, d'une Nation à une autre Nation, d'un ſiécle à un autre ſiécle:

Art qui entra néceſſairement dans le plan de la Providence, pour faire l'apanage diſtinctif de l'homme, & pour rendre complet l'œuvre de la Création. C'eſt par lui que les hommes ſe ſoutiennent, ſe conſolent & s'encouragent, qu'ils peignent ce que l'Univers renferme de plus inviſible, qu'ils s'élevent juſques à la connoiſſance d'une premiere cauſe qui leur parle par ſes Ouvrages, comme ils ſe parlent eux-mêmes par les Tableaux du Langage.

Un Art auſſi vaſte dans ſes effets, auſſi lié avec notre exiſtence, auſſi eſſentiel pour notre bonheur, auroit-il été livré au hazard ? Auroit-il abſolument dépendu de l'induſtrie humaine ? Celui qui créa l'homme, & qui le créa avec les organes néceſſaires pour parler, auroit, ſi on oſe le dire, manqué ſon but, s'il n'eût pas établi entre l'homme & l'inſtrument vocal une correſpondance ſi intime & ſi prompte, qu'il ſe prêtât à l'inſtant aux beſoins de ceux auxquels il fut donné, s'il n'avoit pas rendu les hommes capables de parler, même ſans effort & ſans peine, par un effet de leur nature & des déſirs qui en ſont la ſuite.

La parole eſt donc donnée par la Nature elle-même ; & c'eſt-là qu'il faut puiſer ſes Elémens, ſes principes, ſes modifications, les conſéquences qu'on en a tirées, les régles auxquelles elle a conduit, tous les dévelopemens qui en réſultent.

La Nature, qui peut ſeule nous conduire dans la recherche de tout ce qu'elle a produit, peut ſeule nous expliquer les merveilles de la parole, & nous les rendre plus précieuſes en nous faiſant voir qu'elles ne furent pas abandonnées à notre propre foibleſſe, qu'elles viennent de la même ſource que toutes les autres merveilles qui nous environnent & qu'offre le corps humain lui-même, ce corps dont la parole eſt une des plus belles prérogatives, & dont la réunion avec l'intelligence humaine, ſeroit ſuffiſamment juſtifiée,

quand elle n'auroit ſervi qu'à créer & à perfectionner l'Art de la parole qui ne peut exiſter ſans organes.

On ne ſauroit donc commencer l'inſtruction par un objet plus important : puiſque la parole eſt la baſe de toute inſtruction, le dévelopement en devient précieux à ceux qui profitent de ſes avantages. On ſe plaît à voir comment elle put naître, à contempler les merveilles qui en réſultent, à ſentir combien la Divinité enrichit l'homme en le douant de cet art. On en eſt plus rempli du deſir de le faire ſervir au bonheur de ſes ſemblables.

L'HISTOIRE naturelle de la parole ſe diviſe en deux parties générales. Elle préſente d'abord les Elémens par leſquels la parole exiſte ; elle fait voir enſuite le méchaniſme qui réunit ces Elémens entr'eux pour en former des Tableaux qui peignent les idées.

C'eſt ce qui conſtitue les deux premiers objets de nos recherches, ſous le nom particulier de *Principes ſur l'origine du Langage & de l'Ecriture*; & de *Grammaire Univerſelle & comparative :* PRINCIPES où l'on conſidere tout ce qui a raport aux Elémens de la parole, à leur origine, à leurs diverſes eſpèces, à leurs modifications, aux valeurs qui leur ſont propres, aux mots qui en réſulterent, à la maniere dont on les peignit, & dans leſquels rien ne put être arbitraire : GRAMMAIRE où l'on examine les diverſes combinaiſons qu'éprouvent ces Elémens pour former des Tableaux, au moyen deſquels l'homme puiſſe repréſenter ſes idées.

Le dévelopement de ces diverſes parties exigeant pour chacune un Volume ſéparé, nous nous propoſions de faire précéder celui qui regarde les Elémens du Langage ; lorſque, pour ſatisfaire l'empreſſement de nos Souſcripteurs qui ont déſiré de préférence la Grammaire, nous avons été obligés de commencer par celle-ci ;

O 1973 FR

mais afin que nos Lecteurs puiſſent également apercevoir ſes raports avec les Elémens même du Langage, nous allons tracer une eſquiſſe de ces Elémens, de leur origine, & de leur liaiſon avec nos Principes Grammaticaux.

L'origine de la parole eſt un problême ſur lequel nombre de Savans ſe ſont exercés avec plus ou moins de ſuccès; mais qu'on n'a pu réſoudre juſques à préſent, parce qu'on n'avoit pu réunir un nombre ſuffiſant d'obſervations, enſorte qu'on ſe perdoit dans le vague des hypothèſes, comme il arrive toutes les fois qu'on veut ſupléer aux faits par la force du génie ou par celle de l'imagination.

Les uns ſupoſent que la parole ou le Langage eſt un pur effet de l'invention humaine; ils croyent que pendant long-tems les hommes furent réduits à de ſimples cris; que d'heureux hazards leur firent apercevoir qu'ils pouvoient exprimer par ce moyen non-ſeulement leurs ſenſations, mais leurs idées, peindre les objets eux-mêmes par des ſons quelconques; & que ces foibles commencemens donnerent lieu aux Langues, par une marche auſſi lente que pénible.

D'autres, ne pouvant concevoir que l'homme ait pu inventer un Art pour lequel il n'auroit eu aucune diſpoſition naturelle, & déſeſpérant de découvrir des raiſons phyſiques du Langage, ſe ſont réfugiés dans la Toute-Puiſſance de Dieu; ils ſupoſent qu'il donna aux hommes les mots même dont ils ſe ſervent; & qu'étant purement paſſifs à cet égard, ils tinrent immédiatement de la Divinité juſqu'à la Grammaire.

Ces ſyſtêmes, exactement opoſés l'un à l'autre, nous paroiſſent faux étant pris dans le ſens le plus abſolu; quoiqu'ils renferment du vrai, en les prenant dans le ſens le plus reſtraint.

Le Langage vient de Dieu, en ce qu'il forma l'homme avec tous les organes néceſſaires pour parler, qu'il le rendit capable

RANCE EXP

d'idées & de ſentimens, qu'il lui fit un beſoin de les exprimer, qu'il l'environna de modèles propres à le diriger dans cette expreſſion.

Mais il eſt en même tems l'effet de l'induſtrie humaine, en ce que l'homme ſut développer ces organes, imiter ces modèles, ſuivre les combinaiſons dont ils étoient ſuſceptibles, & ſur un petit nombre de mots radicaux donnés par la Nature, élever cette maſſe immenſe de mots qui nous étonnent, & que la vie la plus longue ne peut épuiſer, lorſqu'on ne ſait pas les ramener à leurs premiers principes.

Il n'eſt cependant pas l'effet de la convention, puiſqu'il eſt celui de l'imitation donnée par la Nature & par les beſoins qu'elle nous faiſoit ſentir; & qu'il ſeroit impoſſible à des êtres qui ne parlent pas, & qui n'ont aucune idée de cet Art, de convenir d'un Langage intelligible, & de former des mots quelconques.

Il n'eſt pas non plus l'effet d'une imitation lente & qui procédoit au hazard & à tâtons, puiſque dès les premiers inſtans l'homme eut beſoin de parler, qu'il avoit déja les organes & les modèles du Langage, & que la Nature s'avance toujours à ſes fins d'une maniere ferme, rapide & ſûre. Le ſentiment lui faiſoit trouver le cri ou le *ſon* néceſſaire pour l'exprimer; l'idée lui faiſoit trouver le *ſon* néceſſaire pour la rendre ſenſible.

La perfection du Langage & la multiplication des mots pour exprimer les idées factices, dépendirent ſeules de l'induſtrie humaine, & d'une convention tacite; mais il y avoit une diſtance prodigieuſe d'ici à la naiſſance du Langage, déja formé par la nature de l'homme & déterminé par ſes beſoins.

Lorſque nous diſons que le Langage naquit par imitation, nous ne prenons pas ce mot dans le ſens le plus reſſerré, comme ſi l'on

s'étoit borné à imiter les ſons & les cris donnés par des objets naturels, le ſouffle des vents, l'éclat du tonnerre, le mugiſſement des vagues, les cris des animaux, ceux de l'homme lui-même, d'où réſultent tous ces mots renfermés ſous le nom générique d'*Onomatopées*. Nous étendons encore ce nom à une imitation d'analogie exécutée au moyen du raport que l'on apercevoit entre les qualités d'un objet & celles des organes de la voix: car il étoit impoſſible de déſigner tous les Etres par l'Onomatopée; dès-lors, on les déſigna par les tons qui avoient le plus d'analogie à l'idée qu'on s'en formoit: les objets agréables furent peints par des tons agréables; les objets fâcheux, par des tons aigres ou rudes; les objets mobiles & roulans, par des tons du même genre; les fixes & les lents à ſe mouvoir, par des tons graves & décidés: & dans toutes ces occaſions, ces tons devinrent toujours le nom de ces objets & les ſources de Familles immenſes, où ſe réuniſſoient tous les êtres dans leſquels on apercevoit des qualités communes.

Tels furent l'origine & le dévelopement du Langage donné à l'homme par le Créateur, mais aſſujetti à la nature de l'Etre pour qui il fut fait, & à celle des objets qu'il avoit à peindre; & par ſa beauté, par ſon méchaniſme, par ſes effets auſſi vaſtes que diverſifiés, par les douceurs qu'il répand ſur la vie de l'homme, digne de l'Etre infini qui lui en donna tous les Elémens, qui le forma être parlant, qui revêtit ſes organes de la plus grande fléxibilité, & qui mit en lui un penchant à parler, auſſi naturel, auſſi irréſiſtible que toutes ſes autres facultés. On parle en effet avec d'autant plus de facilité & le ſilence devient d'autant plus à charge, qu'on vit davantage en ſociété, qu'on a des occaſions plus fréquentes de parler, qu'on a des organes plus fléxibles, plus délicats, plus aiſés à émouvoir, qu'on eſt moins diſtrait par des occupations ſérieuſes

De-là, les effets différens avec leſquels la parole ſe manifeſte dans les divers individus de la ſociété; le plus ou moins d'agrément avec lequel elle eſt maniée, ſuivant à cet égard le génie, les occupations & le caractère des Peuples, des âges, des ſexes, des conditions. Les Peuples qui ſont bornés à la ſimple vie animale, ſont réduits à un Dictionnaire fort reſtreint & n'ont aucune idée des avantages dont la parole eſt pour la ſociété: ceux qui ont tous les arts & toutes les ſciences, perfectionnent ſans ceſſe l'Art de la parole: ceux qui mènent une vie ſédentaire & retirée, parlent peu: ceux qui ſont obligés de répondre à une multitude de perſonnes, parlent beaucoup plus; & cet art aquiert pour le bonheur du genre humain, une étendue & une grace infinie dans les perſonnes du ſexe, deſtinées à former l'eſprit & le cœur des jeunes gens qui leur doivent le jour & dont dépendent les premieres impreſſions, ces impreſſions qui décident du reſte de leur vie.

Sexe aimable, ſur qui nous nous réglons, & qui avez un ſi grand pouvoir ſur tout ce qui vous environne, de quelles reſſources ne ſeriez-vous pas pour vos familles & pour l'humanité entiere, ſi, en nous parlant dès notre enfance, vous pouviez, avec ces mots qui acquierent tant de grace ſur vos lèvres & qui ſont ſi flatteurs à nos oreilles, nous inſpirer en même tems le goût des connoiſſances les plus utiles, nous en donner les premiers principes, former notre cœur & notre eſprit; ſi vos diſcours étoient pour nous une ſource abondante de connoiſſances & de vertus, d'autant plus agréable, que nous la devrions à tout ce que nous avons de plus cher! Heureux, ſi par mes Eſſais ſur le Langage, je puis vous rendre agréable à vous-même le germe des ſciences, & vous mettre à portée de faire de vos nourriſſons, des hommes qui ſoient un jour l'honneur de la Nation, l'apui de leurs familles, la conſolation & la gloire de votre vie!

L'organe

L'organe de la parole, ſemblable en cela aux autres organes de notre corps, eſt tel qu'il ſe prête à l'inſtant à nos déſirs. Comme nos bras, nos pieds, notre tête, s'ébranlent, s'agitent, ſe remuent à notre ſimple volonté; ainſi l'inſtrument de la parole fait entendre des ſons dès que nous déſirons qu'il en rende: notre déſir met le ſang en mouvement, le ſang pèſe ſur les poumons, & chaſſe l'air qu'ils contiennent, cet air eſt comprimé par les divers muſcles du goſier ou du larynx, d'où il raiſonne dans la cavité de la bouche, comme l'air dans le corps d'un inſtrument: mais il y raiſonne d'une maniere différente, ſelon les diverſes compreſſions qu'il a reçues du larynx, & le plus ou le moins d'ouverture de la bouche, toujours correſpondante à la maniere dont le larynx a comprimé l'air; ou ſelon les parties même de la bouche qui ont été ébranlées pour le même effet: car toutes ces choſes contribuent à modifier la voix.

Il eſt même à préſumer, d'après les expériences d'un habile Phyſicien (1), que les muſcles du larynx ſont tels qu'ils ne ſont pas tous mis en jeu à la fois lorſqu'on parle, qu'ils different les uns des autres relativement à leur force; & que, ſuivant qu'on veut produire des ſons plus ou moins graves, on ébranle des muſcles qui exigent pour ſe mouvoir plus ou moins de force, une contraction plus ou moins ſenſible.

La voix modifiée par le larynx & par le plus ou le moins d'ouverture de la bouche, produit les SONS, qu'on peint par les caractères apellés *Voyelles*: cette même voix modifiée par le larynx & par la preſſion des diverſes parties qui conſtituent la caiſſe de l'inſtrument vocal, produit les TONS, qu'on peint par les caractères apellés *Conſonnes*.

(1) M. FERREIN, Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1741.

Ainſi l'inſtrument vocal, réunit en lui les avantages des inſtrumens à vent & des inſtrumens à touche. Comme inſtrument à vent, on en tire des ſons. Comme inſtrument à touche, on en tire des tons.

L'homme ne peut augmenter ni le nombre des ſons, ni le nombre des tons. Donnés par la Nature, formant l'étendue de l'inſtrument vocal, réſultant de ſon organiſation, ils ſont indépendans de l'homme; ce n'eſt point lui qui a inventé ces choſes merveilleuſes: ce n'eſt point lui qui les rendit propres à peindre ſes idées. Tout ce qu'il peut faire, c'eſt de combiner ces Elémens entr'eux, & par cette combinaiſon donner à l'art de la parole toute l'étendue poſſible.

Les ſons & les tons ne different pas ſeulement quant à leur origine; ils different encore par la durée dont ils ſont ſuſceptibles. Les ſons étant produits par l'émiſſion de l'air, ſe ſoutiennent autant que cette émiſſion a lieu. Les tons étant produits par un raprochement inſtantané de quelques parties de l'inſtrument vocal, n'ont que la durée d'un inſtant: on peut à la vérité en renouveller le jeu auſſi-tôt; mais il en réſulte une répétition, & non une continuité du même ton.

Les uns & les autres different d'une maniere encore plus ſenſible par les objets qu'ils ſont propres à peindre; & c'eſt pour n'avoir pas aperçu cette différence, qu'on n'a pas juſqu'ici rendu raiſon d'une maniere ſatisfaiſante de l'origine de la parole. Les ſons peignent nos ſenſations; & cette vérité, tout le monde l'a aperçue: mais les tons peignent nos idées, & c'eſt ce qu'on ignoroit; enſorte que pour n'avoir pas ſenti que nous trouvions dans l'inſtrument vocal lui-même, les Elémens de la peinture des idées, comme nous y trouvons ceux de la peinture des ſenſations, on ne pouvoit apercevoir nettement l'origine de cette peinture des idées.

On reconnoit à ces procédés l'ordre naturel qui régle toutes choſes : car il eût été inutile de former l'homme avec des idées & avec le déſir de les communiquer, ſi on ne lui eût donné le moyen propre à les exprimer. Ce moyen devoit en même tems différer de celui par lequel nous exprimons nos ſenſations, puiſqu'il régne une différence preſqu'infinie entre ces idées & ces ſenſations ; les unes devant plus aux ſens, les autres à la réflexion ; & les unes étant auſſi vives, que les autres ſont froides & tranquilles.

Auſſi verrons-nous conſtamment que tout ce qui eſt relatif aux ſenſations, a toujours été exprimé par des voyelles ; & que tout ce qui a eu un raport plus étroit avec les idées, a toujours été exprimé par des conſonnes, chez quelque Peuple que ce ſoit. C'eſt cette conformité de nos principes avec l'ordre naturel, c'eſt l'attention que nous avons de raprocher ſans ceſſe de la nature nos obſervations & nos recherches ſur les Langues, qui rend notre marche auſſi ſûre que facile, & qui nous fait eſpérer que nos Lecteurs nous ſuivront avec intérêt, même dans les portions de notre travail qui paroiſſent à la premiere vue les plus ſéches & les plus propres à rebuter.

Outre les *ſons* ſimples, tels que *a*, *e*, *i*, &c. ; & les *tons* ſimples, tels que *b*, *c*, *d*, &c., il n'eſt aucune Nation qui n'ait eû recours à des *ſons* & à des *tons* compoſés ; tels que les *diphtongues* par raport aux ſons, comme *au*, *oi*, *ei*, &c. tels que les *conſonnes aſpirées*, comme *bh*, *ch*, *ph*, & les conſonnes *ſifflantes*, telles que *x*, *z*, *th* chez pluſieurs Peuples, &c.

On voit à cet égard dans l'Hiſtoire naturelle de la parole, que les ſons & les tons ſimples ne varient jamais, & qu'ils ont une prononciation conſtante ; tandis que les Elémens compoſés varient au gré des Nations, & s'alterent ſans ceſſe.

On examine enſuite la propriété de chacun de ces Elémens,

on montre quels objets ils ſont capables de peindre par leur nature. On voit les ſens ſe diſtribuer entr'eux tous les ſons; le ſon E peindre l'exiſtence; le ſon A, la propriété; le ſon OU, l'ouie, &c. tandis que le ton B peignit les idées de *bonté*, de *beauté*, de *bien*, tout ce qui étoit agréable & doux; que le ton R peignit toutes les idées de *rudeſſe*, de *roideur*, de *roulement*; le ton F, l'idée de *fuite*, de ce qui paſſe & n'eſt plus, de tout ce qu'on doit fuir.

Chaque ton, après avoir déſigné une claſſe générale d'idées, devint propre à exprimer toutes les eſpèces différentes renfermées dans cette claſſe, par les divers ſons avec leſquels il s'aſſocia; enſorte que *Ba*, *Be*, *Bo*, furent, par exemple, autant de mots ſubordonnés au tronc général *B*.

Ce même ton, en ſe modifiant par une prononciation plus ou moins forte, devenoit également propre à exprimer des idées ſubordonnées aux idées générales qu'il repréſente.

Ainſi ſe forme la diſtribution la plus naturelle, la plus ſimple, la plus énergique, la plus étendue de tous les mots qui compoſent une Langue; diſtribution inconnue, ce ſemble, juſqu'ici, d'où naiſſent cependant toutes les richeſſes de l'étymologie, du raport & de l'origine des Langues; & au moyen de laquelle on voit ſe former ſans peine, & d'une maniere toujours conforme à la raiſon & à l'expérience, cette maſſe de mots radicaux, qui eſt devenue la baſe de toutes les Langues.

Ces mots préſentoient d'abord les objets phyſiques; mais on avoit également des objets moraux & ſpirituels à peindre: il fallut donc encore des mots pour ceux-ci: mais comme l'étendue de l'inſtrument étoit épuiſé, on y remédia en aſſignant à chaque mot qui peignoit un objet phyſique, un *ſens figuré* analogue aux

qualités de cet objet & un *ſens négatif* directement opoſé au ſens phyſique. De cette maniere, l'enſemble des mots radicaux d'une Langue, offre toujours trois ſéries différentes, une Langue phyſique & poſitive, une Langue figurée, une Langue négative, ce qui répand une uniformité conſtante entre chaque famille; & jette une vive lumiere ſur les cauſes des divers ſens d'un même mot, qui toujours préſentés ſans aucune liaiſon entr'eux, n'offroient qu'un cahos dont on ne pouvoit rendre raiſon.

On montre enſuite les moyens par leſquels l'homme parvint à fixer ſur des objets durables & à peindre aux yeux les Tableaux de la parole; comment l'Ecriture ainſi formée, fut diſtinguée en alphabétique & en hiéroglyphique, moins par une différence réelle, que relativement à leur étendue: on voit en effet que l'alphabet eſt lui-même un hiéroglyphe, & qu'il peint l'homme conſidéré en lui-même & dans les raports de ſes diverſes parties avec les ſens & les idées: l'ouie ayant été repréſentée par l'oreille, la vue par l'œil, l'attouchement par la main, la parole par les lèvres entr'ouvertes, la protection par les bras, &c. Enſorte que les idées ſe peignent aux yeux de la même maniere qu'elles ſe peignent à l'ouie.

Par cette invention admirable, la parole ſe communique aux Peuples les plus éloignés & aux Générations les plus reculées, les influences de la ſociété s'étendent auſſi loin qu'il eſt poſſible, les leçons des Sages acquierent une durée qui n'aura d'autre fin que celle de l'Univers; l'eſprit des hommes ſurvit à eux-mêmes, ils continuent d'éclairer & de gouverner les Nations, lors même qu'ils ne ſont plus.

Ces effets s'opérerent auſſi par des moyens que la Nature fournit elle-même; & qui furent pour les Peuples ce que la mémoir eſt pour les individus. Et cette parole écrite ſuivit les mêmes régl

que la parole parlée ; & elle put ſe prononcer, lorſqu'on donna à chacun de ſes Elémens le nom même de la choſe qu'elle peignoit ; tandis que chez ceux qui ne connurent pas cette pratique, la Langue parlée & la Langue écrite n'eurent pas la même correſpondance ; l'une ne fut que pour les oreilles, & l'autre que pour les yeux ; notre Langue écrite ſert, au contraire, tout à la fois pour les yeux & pour les oreilles ; effet du génie de ceux qui ſurent ſaiſir cette voie que leur offroit la Nature pour le bonheur des ſociétés. Dès-lors, en effet, ce qui les intéreſſe eſſentiellement, n'étoit plus confié à une tradition infidelle : les fondemens de leur proſpérité ſe tranſmettoient invariablement d'âge en âge, & le paſſé étant toujours préſent à chaque Génération, on profitoit à chaque inſtant de l'expérience de tous les ſiécles.

C'eſt ainſi que dans cet Ouvrage nous profiterons de ceux qui furent compoſés il y a trois, quatre, & cinq mille ans, qui ont ſurvécu aux Peuples pour leſquels ils furent faits, qui nous font voir l'eſprit dont ils étoient animés, & juſques à quel point ils avoient porté leurs connoiſſances.

A ces divers Langages ſe joint encore celui du geſte ; donné également par la Nature, il leur prête une énergie dont ils ſeroient privés ſans ce ſecours : il contribue ſur-tout à perfectionner le Langage d'analogie, qui ayant un raport moins direct avec la Nature, & ne l'imitant que par réflexion, a beſoin d'un ſecours très-actif pour ne donner lieu à aucune mépriſe : tandis que la Langue d'imitation s'explique ſi naturellement par le geſte, qu'on peut dire qu'elle eſt elle-même une eſpèce de geſte.

L'on peut auſſi former du geſte un Langage aſſujetti aux mêmes principes, à la même marche, aux mêmes régles que

le Langage ordinaire, puiſqu'il peut peindre les mêmes objets, les mêmes idées, les mêmes ſentimens, les mêmes paſſions. Il peut également exiſter un Langage de phyſionomie, plus actif & auſſi intelligible que celui de la parole.

Cette variété de Langages, tous aſſujettis à des principes fixes & parfaitement analogues, parce qu'ils ſont tous donnés par la Nature pour peindre le même objet, prouve d'une maniere victorieuſe que le Langage n'a pû être l'effet du hazard; que la Nature nous y conduit par les moyens les plus directs & les plus efficaces; que plus on obſervera la marche qu'elle nous trace à cet égard, plus il ſera aiſé d'en découvrir & d'en expliquer tous les procédés. Rien encore ne prouve mieux que l'homme fut fait pour la parole, que cette diverſité de moyens que la Nature lui donne pour faire connoître ſes idées & pour tirer par-là le plus grand parti de l'avantage qu'il a de vivre en ſociété.

En prenant ainſi la Nature pour guide, & la ſubſtituant à ce qui nous manque en fait de monumens ſur l'Hiſtoire naturelle de la parole, on parvient à former un ſyſtême complet ſur l'origine du Langage & de l'Ecriture, & ſur les raports que l'un & l'autre conſervent chez tous les Peuples; ſyſtême qui s'apuyant ſur tous les Monumens échapés aux ravages du tems, & procédant toujours par des principes très-clairs, nous met enfin en état de jetter un nouveau jour ſur les grandes queſtions que préſente cette matiere, & qui ont été dans tous les tems l'objet des recherches des hommes les plus éclairés, & ſur leſquelles les Académies même commencent à jetter les yeux. On a vu en effet paroître depuis quelques années & comme par un concours général, nombre de bons Ouvrages ſur ces objets; en France, ceux de M. le Préſident de BROSSES, de M. l'Abbé BERGIER, de M. l'Abbé de CONDILLAC, les Annonces de M. le BRIGAND, &c. En Allemagne, ceux-

de M. FULDA, de M. BUTTNER, de M. SCHLOZER Professeur de Gottingue, &c. En Angleterre, ceux du D. SHARP, de M. PARSONS, de M. CLELAND, de M. ROWLAND JONES, de M. NELMES, du Lord BURNET, de M. le Major VALLANCEY, &c. L'Académie de Berlin a même proposé deux prix consécutifs; l'un, sur l'influence réciproque du Langage & des mœurs; l'autre, sur l'origine même du Langage.

Des principes clairs & inconteſtables ſur ces objets deviennent donc de la plus grande utilité: ils mettront en état de juger les diverſes hypothèſes formées à ce ſujet, de voir juſques à quel génie de l'homme a pu deviner la vérité, & comment, par les choſes qu'il voyoit, il a pû juger de celles même qu'il ne voyoit pas.

MAIS les mots, conſidérés comme Elémens du Langage, ne peignent que des objets iſolés: il faut, de plus, les réunir pour peindre ſes penſées, pour rendre ſenſibles les idées qu'on ſe forme des objets, les qualités qu'on y remarque, les raports qui les lient entr'eux, ceux qu'ils ont avec nous. Et de-là naît la *Grammaire Univerſelle*, ſource de toutes les Grammaires particulieres.

Cette Grammaire nous aprend par quel moyen on lie les mots entr'eux pour en former des Tableaux qui repréſentent aux autres hommes les Tableaux que notre eſprit ſe forme de tout ce qui eſt en nous & hors de nous. Elle eſt par conſéquent pour tous les hommes un objet de premiere néceſſité, parce que tous ſont apellés à étudier de pareils Tableaux, à en compoſer, à les tranſpoſer d'une Langue dans une autre; & parce qu'à meſure qu'ils en connoîtront mieux le méchaniſme, ils auront moins de peine à les entendre & à les compoſer.

Il n'eſt donc pas étonnant que l'on ait fait les plus grands efforts

efforts pour parvenir à la connoiſſance la plus parfaite de ce méchaniſme, & pour la préſenter de la maniere la plus lumineuſe: auſſi depuis un ſiécle, les Ouvrages ſur cet objet ont paru coup ſur coup. Tels ſont ceux de PORT-ROYAL, du P. LAMY, de REGNIER Deſmarais, de l'Abbé DANGEAU, du P. BUFFIER, de LA TOUCHE, de RESTAUT dont il s'eſt fait au moins dix Editions, de M. de WAILLY, qui en a déja eu ſix, de M. d'AÇARQ, de M. LE BLAN, de M. DUCLOS, de M. l'Abbé d'OLIVET, de M. l'Abbé FROMANT, de M. l'Abbé GIRARD, de M. du MARSAIS, de M. BEAUZÉE, &c. toutes en France, & preſque toutes intitulées *Grammaire Genérale & raiſonnée*. La Bibliothéque Grammaticale de M. CHANGEUX; les Diſſertations ſur la Syntaxe par M. GOULIER, à la ſuite de ſa Grammaire Latine; Ouvrages qui paroiſſent depuis peu: l'Hermès ou la Grammaire Générale de M. HARRIS, Gentilhomme Anglois, dont il ſe fait une ſeconde Edition, celles de M. BAYLY, &c.

Le concours de tant de Savans démontre tout à la fois l'importance & la difficulté d'une Grammaire Générale, dont les Principes ſoient à la portée de tout le monde: cependant l'objet de nos recherches nous rendoit la connoiſſance de ces Principes de la plus grande néceſſité; il eſt impoſſible en effet de ſaiſir la nature & le génie des Langues ſans le ſecours de la Grammaire; & plus on embraſſe de Langues, plus on doit avoir des idées juſtes & claires de tout ce qui concerne les régles du Langage. Comme les Grammaires qui ont paru juſques ici ne nous fourniſſoient pas les Principes dont nous avions beſoin pour lier l'enſemble de nos recherches, que pluſieurs même de leurs Principes ſe trouvoient en contradiction entr'eux & avec les découvertes que nous avions faites, nous avons été obligés de faire nous-mêmes une Gram-

maire Univerſelle ; mais en profitant le plus qu'il nous a été poſſible des obſervations de ceux qui nous ont précédé.

Nous nous ſommes ſur-tout attachés de préférence à celle qui a paru la derniere, à la Grammaire de M. BEAUZÉE ; c'eſt celle que nous citons le plus, & dont nous nous apuyons le plus, parce qu'elle tient lieu de toutes les autres, ſon Auteur ayant réuni les bonnes obſervations qui y ſont diſperſées ; parce qu'il y a mis plus d'enſemble ; qu'il s'eſt ouvert des routes nouvelles, intéreſſantes ; & que notre eſtime & notre conſidération pour cet Académicien, ſont telles, que nous ne pouvions négliger ſon Ouvrage & nous diſpenſer de juſtifier notre ſentiment toutes les fois qu'il pouvoit ſe trouver contraire aux ſiens.

Nous faiſons voir comment les hommes prenant la Nature pour guide, parvinrent à peindre leurs idées ; comment les noms dont ils ſe ſervent pour cette peinture, furent eux-mêmes donnés par la Nature ; comment les autres eſpèces de mots qui entrent dans le Diſcours ne ſont que des modifications de ces noms. On y voit les diverſes diviſions de tous ces mots, les formes qu'ils prennent & les raiſons de ces formes ; la maniere dont on les raſſemble & dont on les groupe, pour en faire un Tout lumineux & pittoreſque ; de quelle maniere les préceptes & les formules des Grammaires particulieres, naiſſent de ces Principes Généraux & s'expliquent conſtamment par eux : ainſi, de la nature même de l'homme, & des idées qu'il veut communiquer aux autres, dérivent toutes les régles qui le guident dans cette peinture ; & elles s'y montrent ſous des traits ſi ſenſibles que le ſeul Hiſtorique en fait déja la démonſtration.

A cette ſource de la Grammaire, l'imitation de la Nature, nous en ajoutons une autre qui a déja été entrevue, mais dont nous faiſons un uſage beaucoup plus étendu & que nous apli-

quons aux mots mêmes : c'eſt l'Ellipſe, cette diſpoſition qu'ont toutes les Langues de faire entrer le moins de mots poſſibles dans le diſcours, afin qu'il ſe raproche plus de la Nature, où la penſée n'eſt qu'un point : de-là naiſſent non-ſeulement des phraſes dans leſquelles on ſous-entend des mots, en nombre plus ou moins grand, mais des *mots* qui réuniſſent en eux la valeur de pluſieurs: artifice qu'on n'avoit pas encore ſoupçonné, & dont l'ignorance ſuffiſoit pour répandre ſur les Grammaires la plus grande obſcurité, parce qu'on rencontroit à chaque inſtant des mots qui ſe refuſoient à toute analyſe, qui ne pouvoient être ramenés aux Principes Généraux, & pour leſquels il falloit inventer des régles particulieres, des exceptions, qui, loin d'augmenter la lumiere, obſcurciſſoient même ce qu'on connoiſſoit le mieux. Nous faiſons voir, par exemple, que la Partie du Diſcours, apellée VERBE, ſe réduit au ſeul Verbe *Etre*; que tous les autres Verbes ne ſont que la réunion de ce Verbe avec le Participe; que ce qu'on a apellé ſi long-temps, ſi mal-à-propos *Pronom poſſeſſif*, ne répond également à aucune Partie du Diſcours en particulier; mais s'eſt formé par la réunion d'un Article, d'une Prépoſition & d'un Pronom perſonnel; qu'il n'eſt aucune Partie du Diſcours à laquelle on n'ait attribué excluſivement de pareils mots, qui étoient en même tems communs à pluſieurs autres Parties du Diſcours. C'eſt à cette méthode que nous devons la lumiere que nous avons répandue ſur cette partie de notre ouvrage

Des cinq Livres dans leſquels eſt diviſée notre Grammaire Univerſelle, le premier a pour objet des Obſervations générales & préliminaires: nous y donnons d'abord l'étymologie de ce mot; & d'après cette étymologie, nous en donnons une définition nouvelle, & qui, n'étant point métaphyſique, mais d'action ou hiſtorique, ſert à développer ſans effort tout ce qui conſtitue la

Grammaire : nous faiſons voir enſuite qu'elle exiſte néceſſairement, étant déterminée par les objets même qu'elle doit peindre : on examine ces objets eux-mêmes ; on voit comment la Grammaire nous aprend à les peindre, les qualités qu'elle doit avoir pour nous conduire à ce but, les avantages qui réſultent de ces obſervations, & ce qui diſtingue les Grammaires Particulieres de la Grammaire Univerſelle.

Paſſant, dans le ſecond Livre, à ce qui fait la matiere de la Grammaire, ou aux mots par leſquels on peint les idées, nous voyons que les Tableaux de nos idées par la parole, doivent être compoſés de diverſes parties, afin de rendre ces idées d'une maniere plus diſtincte ; nous déterminons les caractères auxquels on peut reconnoître une Partie du Diſcours, le nombre de ces Parties, & les trois eſpèces de Tableaux différens qui en ſont la ſuite ; *Tableaux énonciatifs*, où le ſujet du Tableau eſt accompagné des qualités qui lui ſont inhérentes ; *Tableaux actifs*, où ce ſujet eſt peint avec des qualités relatives à d'autres objets, auxquels il en fait éprouver l'impreſſion : *Tableaux Paſſifs*, où ce même ſujet eſt peint comme recevant, au contraire, les impreſſions d'un autre objet.

La ſeconde Partie de ce Livre, eſt deſtinée au dévelopement des dix Parties entre leſquelles nous avons diſtribué tous les mots qui entrent dans le Diſcours pour toutes les Langues : comme ceci forme la baſe de tout ce qui conſtitue la Grammaire, nous ſommes entrés à cet égard dans le plus grand détail, & il renferme à peu près la moitié du Volume.

A la tête des Parties du Diſcours eſt le NOM : nous faiſons voir ſon utilité & ſes diverſes eſpèces ; ſon étymologie qui remonte à la Langue primitive elle-même ; la maniere dont il réunit toutes les parties qui compoſent les divers Tableaux de la parole ; com-

ment la Nature elle-même a conduit aux Noms *Propres* pour les êtres qui ſont ſeuls de leur eſpèce, & aux Noms *Apellatifs* pour les êtres dont les individus ſont plus multipliés ; comment cette même Nature fit naître les Genres, & pourquoi des noms tels que ceux du ſoleil & du tems ſont maſculins, tandis que d'autres, tels que ceux de la terre, de vertu & de beauté, ſont féminins ; nous montrons les avantages qui réſultent de cette diſtinction des Genres ; que tous les mots ſont nés des Noms : dans quelles ſources on a puiſé les Noms, racines de toutes les Langues ; ce que nous juſtifions par l'exemple de la famille GUR ou GYR qui ſignifie *Tour*, *Révolution*, *Cercle* : nous finiſſons par quelques détails ſur les diminutifs, les augmentatifs & les mots figurés.

Après le Nom, nous traitons de l'ARTICLE fait pour l'annoncer & l'individualiſer : nous expoſons les raiſons qui nous ont déterminés à en faire une partie abſolument diſtincte, & à en reconnoître trois dans notre Langue, un énonciatif, un indicatif & un démonſtratif : nous prouvons que les Latins ont connu cette Partie du Diſcours ; nous faiſons voir les heureux effets qu'elle produit dans les Tableaux de nos idées : le rang qu'on doit aſſigner aux autres mots qu'on regardoit comme des Articles, & qui ne ſont que des mots *elliptiques* ; & nous donnons l'étymologie des Articles de la Langue Françoiſe.

Par raport aux ADJECTIFS, nous faiſons voir en quoi ils diffèrent des Noms & des Articles ; quelle eſt leur origine, d'où naiſſent leurs genres & leurs degrés de comparaiſon ; l'intérêt, l'énergie qu'ils répandent dans les Tableaux de la parole.

La néceſſité pour les hommes de ſe peindre comme Agens, fait naître les PRONOMS, & les diviſe en trois claſſes : ſubdiviſées elles-mêmes en *Pronoms Actifs* & en *Pronoms Paſſifs*, ſuivant que nous agiſſons ſur d'autres êtres, ou que ceux-ci agiſſent ſur

nous : & en Pronoms *réciproques* & en Pronoms *terminatifs*, ſuivant que nous agiſſons ſur nous-mêmes, ou que nos actions ſe raportent à d'autres : nous donnons l'étymologie du mot PERSONNE lié intimément à la doctrine des Pronoms ; & l'hiſtoire intéreſſante de *Tu* & de *Je* : nous finiſſons par l'étymologie de nos Pronoms, & par les mots *elliptiques* que mal-à-propos on regarda comme Pronoms.

Le mot qui doit lier le nom avec ſon Adjectif, tout comme l'Etre indiqué par ce nom eſt uni avec la qualité déſignée par cet Adjectif, nous donne le VERBE & ſa définition : nous faiſons voir comment il fut pris dans la Nature même ; pourquoi on l'apelle *Verbe* ; la cauſe des mépriſes dans leſquelles on eſt tombé à ſon ſujet ; qu'il n'en peut exiſter qu'un ſeul, le Verbe *eſt* ; quelle fut ſon origine ; comment il s'unit aux Perſonnes, & comment il ſe diverſifia pour peindre l'union du nom avec ſon Adjectif, comme préſente, paſſée ou future.

La ſixiéme Partie du Diſcours eſt le PARTICIPE : il donne lieu à des queſtions auſſi épineuſes qu'importantes : nous expoſons les raiſons qui nous ont determinés à le diſtinguer de l'Adjectif avec lequel il a tant de raports, & du Verbe dans lequel on l'incorporoit : nous donnons une nouvelle raiſon de ſon étymologie, différente de celle qu'on alléguoit, & parfaitement conforme à ſa nature & à notre maniere de l'enviſager : on voit enſuite l'agrément qu'il répand dans les Tableaux de la parole ; comment on avoit cependant negligé cette Partie du Diſcours ; quelle fut ſon origine ; les diverſes propriétés de notre Participe en ANT, & celles de notre Participe en É ; & comment nos Principes donnent une ſolution aiſée & ſatisfaiſante de toutes les difficultés auxquelles ils ont donné lieu juſques ici.

Paſſant de-là aux mots elliptiques qui tiennent lieu des Parti-

cipes & du Verbe EST, nous développons tout ce qui a raport aux Verbes actifs, que mal-à-propos on avoit mis dans la classe du Verbe, & qui ne servoient qu'à y jetter de la confusion; nous faisons voir l'avantage qui résulte pour la parole, d'avoir trouvé le moyen de réunir en un seul mot le Verbe & le Participe, & comment tous ces Verbes Actifs sont toujours nés du Nom. Nous en donnons divers exemples, & entr'autres les Verbes formés du mot primitif BEL, VEL, FEL, FLE, signifiant *Flèche, Trait, tout ce qui s'élance & qui va vite.* Nous faisons voir comment ces Verbes se sont chargés de divers Tems, & quels Tems en sont nés : nous raportons les diverses distributions qu'ont proposées de ces Tems l'Abbé GIRARD, M. HARRIS, & M. BEAUZÉE qui a laissé tous les autres fort en arriere, en portant le nombre des tems jusqu'à vingt; nous exposons ensuite nos idées sur la ligne du tems; nous faisons voir qu'on pourroit encore aller au-delà du nombre des Tems indiqués par M. Beauzée, & nous proposons quelques doutes sur quelques-uns de ces Tems; nous avons beaucoup insisté sur cette portion à cause de son importance.

Il a fallu des mots pour désigner les raports d'un objet avec un autre objet, & ceux d'un objet avec une qualité. De-là deux Parties du Discours, dont on avoit peine à saisir les différences, fixées maintenant d'une maniere inaltérable. Ce sont les PRÉPOSITIONS & les ADVERBES.

Quand aux Prépositions, nous développons les effets qu'elles produisent dans les Tableaux de la parole; nous étendons ce nom à des mots qu'on croyoit devoir exclure du nombre des prépositions, parce qu'ils s'accompagnent d'une autre préposition, de la préposition *a* ou de la préposition *de*, & nous en alléguons des raisons auxquelles on ne pourra pas sans doute se refuser : nous

diviſons enſuite les prépoſitions en deux grandes Claſſes, les *Enonciatives* qui indiquent des raports d'exiſtence, tels que ceux de ſituation, de lieu, de tems, d'exiſtence relative, & de dépendance. Et les prépoſitions d'*Action* qui en indiquent l'origine, les cauſes, l'objet, le moyen & le modèle.

Nous prouvons qu'il n'en eſt aucune qui n'ait un ſens propre & général, auquel on doit ramener toutes les ſignifications diverſes qu'elles offrent, & qui perſuaderoient qu'elles n'ont aucune valeur fixe : nous faiſons voir enſuite comment elles dépendent chacune d'un Nom primitif, auquel elles doivent toute leur énergie ; & nous finiſſons par le dévelopement des prépoſitions inſéparables, employées dans les Langues Françoiſe, Italienne & Allemande.

L'Adverbe ſe trouve expliqué par notre méthode d'une maniere très-claire : on voit qu'il s'eſt formé par ellipſe, & on donne à ce ſujet l'étymologie d'un grand nombre, & ſur-tout celle de la terminaiſon *ment*, commune à pluſieurs, & juſques ici abſolument inconnue ; mais empruntée d'un nom primitif exiſtant dans toutes nos Langues d'Europe, & parfaitement aſſorti au ſens de cette terminaiſon.

L'on avoit très-bien vu avant nous, que le nombre des CONJONCTIONS étoit beaucoup moins conſidérable qu'on ne penſoit ; mais on croyoit l'avoir diminué autant qu'il étoit poſſible en les réduiſant de ſoixante à quatorze. D'après les mêmes principes, nous faiſons voir qu'elles ſe bornent à quatre, & que toutes les autres, telles que *ſi*, *or*, *mais*, &c. ne ſont que des Phraſes elliptiques : nous le faiſons voir par le fait ; & nous montrons en même tems que le relatif *qui*, dont on ne pouvoit donner une juſte idée, n'eſt lui-même qu'une Conjonction elliptique.

Ce Livre eſt terminé par les INTERJECTIONS ; nous diſons

en

en-quoi elles different des autres Parties du Diſcours, & nous indiquons les principales.

On n'aura pas de peine à s'apercevoir, ſans doute, par cette Analyſe, que nous avons enviſagé ces objets ſous un point de vue qui nous eſt preſque abſolument particulier, qu'il en réſulte plus de facilité pour ſaiſir tout cet enſemble, & pour s'en former des idées plus juſtes, plus nettes, & plus liées.

LE TROISIEME LIVRE expoſe les FORMES que doivent revêtir les mots qui compoſent ces diverſes Parties, afin de pouvoir ſe lier entr'eux; quels ſont ceux qui en ſont ſuſceptibles; ou n'en changent jamais; & quelles ſont les cauſes de ces différences.

De-là naiſſent pour certains mots, les Genres, les Nombres & les Cas ou la *Déclinaiſon*; & pour d'autres, les Tems, les Modes, & les Formes ou la *Conjugaiſon*. Les Cas ſont donnés par la Nature elle-même; il n'étoit pas poſſible qu'on déſignât de la même maniere le Pronom Actif & le Pronom Paſſif; de ces deux mots, l'un étant le ſujet de la phraſe, & l'autre étant l'objet, il en réſulte pour les Pronoms deux Cas exiſtans dans toute Langue, & même dans la Françoiſe où *je* & *me* ſont parfaitement correſpondans à l'*ego* & au *me* des Latins & des Grecs; mais tandis que nous les reſtraignons aux Pronoms, ces derniers Peuples tranſportent par analogie les Cas à tous les Noms. L'on voit en même tems que les Pronoms qui ne renferment, quant à la *forme*, que trois Cas dans notre Langue, en offrent, quant au *fait*, juſques à DIX fortement caractériſés. Obſervation qui répand plus de jour ſur les Pronoms & donne une grande facilité pour leur comparaiſon d'une Langue à l'autre.

De-là, une diſcuſſion importante relativement à la préference qu'on doit accorder à la méthode Grammaticale, qui met en ligne de compte les diverſes valeurs d'un mot, ſur celle qui ne

fait attention qu'à ſes formes, & celle-ci domine dans les Ouvrages des anciens Grammairiens pour qui c'étoit déja beaucoup que d'obſerver les différentes formes des mots; mais il en réſulta cette confuſion d'idées qui n'a jamais permis de s'entendre ſur le nombre des Parties du Diſcours, ſur le nombre des Cas, & des Tems, &c. puiſque les formes variant ſans ceſſe d'une Langue à l'autre, il étoit impoſſible d'arriver par ce ſeul ſecours aux Principes généraux de la Grammaire & des Langues. Auſſi nos derniers Grammairiens ont commencé de ſe tourner vers l'autre méthode, comme vers une lumiere nouvelle; mais n'ayant pu entiérement ſecouer les préjugés de l'ancienne méthode, ils ſont quelquefois en ſuſpens, là où il ne devroit plus y avoir de doute; & je ne ſerois pas ſurpris, qu'on me trouvât moi-même en faute à cet égard, & que trop de circonſpection, m'eut empêché de retirer de ce principe toute l'utilité dont il eſt ſuſceptible.

Comme les Verbes tirent toute leur force du ſeul Verbe EST, on ne ſera pas ſurpris de voir ici que les Infinitifs dans les Langues Perſane, Gothique, Teutonne, Grecque, &c. & dans toutes celles qui en ſont dérivées, ſoient terminés en EN, Infinitif du Verbe *eſt*; & qu'il en ſeroit de même encore des Infinitifs Latins dont la terminaiſon en *er*, *ir*, *ar*, étonne tous les Grammairiens, ſi ce Peuple n'avoit pas changé le ſon nazal d'*en* dans le ſon plus ouvert d'*er*, changement qui a eu lieu dans pluſieurs autres occaſions. On parcourt auſſi les formes des Verbes en uſage chez divers Peuples, & on rend compte de la controverſe élevée au ſujet de la Forme moyenne des Grecs.

LE QUATRIÉME LIVRE traite de l'arrangement de tous ces mots pour ſe réunir en un Tableau, afin de préſenter un ſens ſuivi. Il eſt diviſé en trois parties. La premiere indique les Régles à

obſerver, afin que ces mots offrent un Tout unique; & ces Régles ſont diſtribuées en deux claſſes, la premiere regarde les mots qui marchent ſur la même ligne ou en concordance, parce qu'ils déſignent le même objet; la ſeconde ſe raporte aux mots qui ſont dans la dépendance des autres, parce qu'ils déſignent des objets différens: ce qui forme la SYNTAXE.

La ſeconde Partie offre les Régles par leſquelles ces mots ſont placés de la maniere la plus propre à ne former qu'un Tout; ce qui conſtitue la CONSTRUCTION. Mais comme les Langues ſe partagent ici, que les unes mettent à gauche ce que d'autres placent à droite, on examine les Régles que doivent ſuivre à cet égard la Langue Françoiſe & la Langue Latine, dont la marche eſt directement opoſée. Ce qui donne lieu de faire le précis de la diſpute élevée à ce ſujet entre pluſieurs Grammairiens célébres. On indique enſuite les cauſes qui donnerent à la Langue Françoiſe une marche différente de celle que ſuivirent les Latins.

A cet objet, ſuccede l'ELLIPSE, cette conſtruction abrégée qui écarte du Tableau tous les mots qui n'y ſont pas abſolument néceſſaires; & l'on finit par l'expoſition de la Phraſe ou de la PROPOSITION, qui n'eſt autre choſe que le Tableau même d'une idée, réſultat de tous les dévelopemens de la Grammaire.

Enfin, pour rendre ces dévelopemens plus ſenſibles, on donne dans la troiſiéme partie l'Analyſe Grammaticale de deux Fables, l'une Françoiſe, l'autre Latine.

Ces quatre Livres, qui ont pour objet la Grammaire conſidérée en elle-même, indépendamment de l'aplication qu'on en a faite dans chaque Grammaire Nationale, & où l'on raporte néanmoins les procédés d'un grand nombre de Peuples, à cauſe de leur conformité avec ces Principes, ſont ſuivis d'un cinquiéme Livre, deſtiné, ſous le nom de GRAMMAIRE COMPARATIVE,

à faire voir qu'il n'exiſte aucun procédé, dans quelque Langue que ce ſoit, dont on ne puiſſe rendre raiſon par ces Principes combinés avec l'eſprit individuel de chaque Langue, & que toutes les Langues ont le plus grand raport entr'elles.

Nous avons choiſis, dans cette vue, les procédés les plus importans des trois Langues qui contraſtent le plus avec la Françoiſe ; les Langues Chinoiſe, Latine & Grecque.

On voit par l'abrégé que nous donnons de la Syntaxe Chinoiſe, que cette Langue diviſée en Langue parlée & en Langue écrite, s'eſt le moins écartée des procédés de la Grammaire Univerſelle ; enſorte que toutes ſes opérations ſont parfaitement analogues aux Principes de la Grammaire Univerſelle, & en ſont une vérification continuelle.

A l'égard de la LATINE, plus connue, nous nous bornons à quelques-unes de ſes Régles, à celles qui nous ont paru les plus difficiles à ſaiſir d'après les explications ordinaires. Nous avons été encore plus courts ſur la Langue GREGQUE, à cauſe de ſes grands raports avec la Latine.

Tous ces détails ſont accompagnés d'un grand nombre d'exemples, choiſis dans les Ouvrages de pluſieurs Poëtes François, Latins & Italiens, comme étant écrits dans les Langues les plus généralement connues & les plus agréables à la plûpart de nos Lecteurs. Ces exemples égayent la ſéchereſſe de la diſcuſſion, ne ſont pas ſuſpects comme ceux que forge un Auteur, & donnent lieu quelquefois à des Obſervations utiles. L'on a, en même tems, la ſatisfaction de voir que les grands Maîtres ſont conſtamment d'accord avec le principe général, lors même qu'ils ſemblent s'en éloigner.

Telle eſt l'analyſe du Volume que nous faiſons paroître, & qui eſt un préliminaire des objets que nous avons à préſenter.

C'eſt peut-être la portion la plus difficile de nos recherches, par ſa profonde Métaphyſique, par l'obſcurité de ſes Principes cachés dans la nuit des tems, par l'agrément qu'il faudroit y répandre, par la néceſſité de ſe mettre à la portée de tout le monde, ſur-tout des Jeunes Gens pour leſquels l'étude de la Grammaire eſt indiſpenſable: nous n'avons du moins rien négligé pour la leur rendre plus agréable, plus aiſée; & nous profiterons avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance, de toutes les Obſervations dont on voudra bien nous honorer; & que nous continuons de demander avec inſtance à tous les Savans, regardant notre Ouvrage plutôt comme celui du ſiècle, que comme le nôtre propre.

Afin de répondre mieux à ces vûes, & d'être utiles à un plus grand nombre de perſonnes, nous procéderons inceſſamment à un Abrégé de notre Grammaire, dégagé de toute controverſe; & nous prions inſtamment ceux qui auroient quelques remarques & quelques obſervations à nous propoſer, de vouloir bien nous les faire parvenir le plutôt qu'il leur ſera poſſible, afin que le Public en puiſſe profiter.

Quant à nos Principes ſur l'origine du Langage & de l'Ecriture, nous les publierons le plutôt qu'il nous ſera poſſible; la plus grande partie des gravures pour ce Volume eſt déja prête; déja nous avons reçu d'Angleterre, pour cet Ouvrage, des caractères ARABES, COPTES, ETHIOPIENS, ANGLO-SAXONS & GOTHIQUES, fondus par les Sieurs CASLON Pere & Fils, avec ce zèle & cette habileté qui diſtinguent les grands Artiſtes.

Tandis que le nombre de nos Souſcripteurs ſe multiplie, au point que nous ſommes en état d'en ajouter ici, par ſuplément, une ſeconde liſte preſqu'auſſi nombreuſe que la premiere, quoi-

qu'il y ait encore un grand nombre de lieux où notre Ouvrage ne ſoit pas parvenu, le nombre des Savans qui nous honorent de leurs lumieres, & du ſecours de leurs Bibliothéques, ſe multiplie également, ſoit en France, ſoit dans les Pays Etrangers.

M. BRYANT, Secrétaire du Duc de Marlborough dans ſa qualité de Général des Armées de la Grande-Bretagne, &c. nous a envoyé les deux premiers Volumes de ſes Recherches ſur l'Hiſtoire & la Mythologie ancienne, Ouvrage rempli d'une grande érudition, de choſes neuves bien vûes, & que nous nous empreſſons de faire connoître à nos Lecteurs.

M. ROWLAND JONES nous a également envoyé les ſiens ſur l'origine des Langues; nous en parlerons également dans la ſuite.

M. le Major VALLANCEY, Secrétaire de la Société des Antiquaires d'Irlande, nous a fait [illegible] parvenir ſes Ouvrages ſur l'origine de la Langue Irlandoiſe & ſur la Grammaire de cette Langue; ceux-ci ne ſont pas moins dignes d'attention, ſur-tout par les raports qu'ils offrent entre la Langue Irlandoiſe & les Langues Hébraïque, Punique, Oſque, Celte, & Algonquine.

On nous a fait paſſer également les Ouvrages de M. PARSON ſur l'origine de la Langue Celtique, & de M. NELME ſur l'origine de l'Ecriture & de l'Alphabet.

Tous ces Ouvrages qui ont paru peu depuis, démontrent combien on s'occupe en Angleterre des objets dont nous nous occupons nous mêmes, & ne peuvent que jetter de grandes lumieres ſur ces importantes queſtions.

M. le Baron de COLLENBACH fils, ne ceſſe de nous envoyer de Vienne en Autriche, avec une complaiſance ſans égale, & malgré ſes occupations importantes, non-ſeulement des Ouvrages entiers, mais auſſi des Extraits très-étendus, & ſouvent des Tra-

ductions de plusieurs Traités relatifs à nos recherches; entr'autres les Dissertations de MM. SCHLOZER, GATTERER, Professeurs à Gottingen, sur l'origine des Peuples, & sur celle des Langues; & l'Ouvrage non-moins intéressant de M. FULDA, Pasteur dans le Duché de Wirtemberg, sur les Dialectes de la Langue Allemande.

M. SEGUIER, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, & Secrétaire de l'Académie Royale de Nimes, nous a aussi fait passer des Observations très-précieuses sur des objets relatifs à l'Antiquité.

M. CHAILLOU DE LIZY, Avocat & Bibliothécaire de M. le Comte d'Hautefort, & plusieurs autres Personnes de Lettres nous ont communiqué des Ouvrages Italiens, Espagnols, Allemands, &c. peu connus, remplis de vues & de monumens relatifs à nos Travaux.

L'intérêt que tant de personnes distinguées prennent à nos Recherches, la maniere dont elles concourent à les rendre plus complettes, & l'indulgence du Public à notre égard, seront de puissans motifs pour redoubler nos efforts, afin d'aprocher le plus qu'il nous sera possible de ce qu'on attend de nous.

Nous n'avons pas été traités, il est vrai, aussi favorablement par l'Auteur anonyme des deux Extraits de notre Ouvrage qu'on a insérés dans le Journal des Savans à la fin de l'année derniere; loin d'encourager notre entreprise, il l'a présentée comme une témérité impardonnable, & qui ne pouvoit avoir que le plus mauvais succès. Nous avons lu cette Critique avec soin, dans la vue de profiter des observations utiles qu'elle pourroit contenir; nous n'y avons trouvé malheureusement que des objections vagues, des jugemens sans objet, des défis de prouver la justesse de quel-

ques-unes de nos étymologies, desquelles on ne pouroit d'ailleurs rien conclure contre la vérité de nos principes, lors même qu'elles se trouveroient aussi hazardées qu'il le prétend.

Notre premier dessein fut donc de laisser cette critique sans réponse, dans la crainte de nous détourner de notre travail en pure perte, d'autant plus que nous avions remarqué que l'Auteur des Extraits avoit moins pour objet d'éclairer le Public que de le prévenir contre notre Ouvrage: qu'il y avoit même fait paroître une humeur qui a indisposé les personnes les plus indifférentes; ensorte que nous pourrions dire ici avec M. d'ALEMBERT: » Si la » satyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la cri» tique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus » utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de s'a» vilir en y répondant; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec can» deur, & une estime réciproque; la vérité seroit connue, & per» sonne ne seroit offensé: car, c'est moins la vérité qui blesse, que » la maniere de la dire.

Mais la plûpart de nos Souscripteurs ayant désiré que, par égard pour le Journal des Savans dans lequel cette critique étoit insérée, nous justifiassions nos Principes contre les attaques qu'on a voulu y donner, ce motif l'a emporté sur toute autre vue; nous allons donc publier incessamment la défense de nos Principes; & afin de rendre du moins utile la nécessité qu'on nous fait de nous justifier, nous en prendrons occasion de développer en même tems quelques-unes des idées que les bornes de notre Plan général & raisonné nous avoient obligé de resserrer, & nous les apuyerons d'un si grand nombre d'autorités qu'on pourra juger si le Critique a raison, en cherchant à persuader que nous sommes seuls de notre sentiment, & que ce que nous avançons ne mérite aucune considération.

SUPLÉMENT

SUPLÉMENT

Pour les pages 84 *& ſuivantes.*

UN Ouvrage que M. GENET a eu la complaiſance de faire venir de Rome, tandis que l'impreſſion de ce Volume étoit déja avancée, nous a mis à même de vérifier que la Langue du TIBET, ſur laquelle nous n'avions eu encore aucun ſecours, ſe prêteroit à nos Comparaiſons de Langue avec autant de facilité, que toutes celles dont nous donnâmes la liſte dans notre Plan Général. C'eſt un Ouvrage du P. GEORGES, ſur l'Origine, la Religion, les Mœurs & la Langue du Tibet. Cet Auteur a lui-même aperçu un grand nombre de raports entre cette Langue & pluſieurs autres d'Aſie & d'Afrique; ſur-tout dans la nouvelle Explication qu'il donne de la Table, en caractères du Tibet, trouvée ſur les bords de l'Irtis, que BAYER inſéra dans les Journaux de Leipſick, & que M. FOURMONT avoit eſſayé d'expliquer.

C'eſt-là que nous avons trouvé un mot primitif dont nous avions déja raporté la Famille dans ce Volume, pag. 84. & ſuiv. C'eſt le mot GUR, GOR, &c. ſignifiant *Tour*, *révolution*, commun aux Hébreux, aux Arabes, aux Grecs, aux Celtes, aux Baſques, aux Latins, &c. & aux *Tibetans*. Ce Peuple apelle une roue, une révolution, COR (pag. 219), KHOR (p. 511), GHOR ou CHOR (pag. 691).

Si le P. Georges n'a pas vu le raport de ce mot avec la Famille dont nous parlons, & qu'il ne connoiſſoit pas, ſur-tout à cauſe de l'affoibliſſement de la voyelle O en *ou*, *u* & *i*, il en a vu un grand nombre d'autres, & la plûpart relatifs à des Familles que nous indiquons dans ce Volume.

f

Il a très-bien obſervé, par exemple, que le mot *King*, dont nous avons parlé comme radical, (p. 579) exiſte auſſi dans la Langue du Tibet. « *Cihen-po*, dit-il (p. 686), ſignifie *ſublime* : c'eſt le » *Cen-pho* des Chaldéens, & le *Zen-fa* des Ethiopiens, qui ſignifient *ſommet*, *faîte*. Otant de ce mot la terminaiſon *po*, c'eſt le » mot Syriaque & Ethiopien *Chahen* qui ſignifie, 1°. grand » Propriétaire ; 2°. Grand-Prêtre. C'eſt le *Cohen* (ou *Khen*), » des Hébreux, & le *Kan* des Tartares ».

Nous y avons auſſi trouvé notre racine primitive KE, QUE, qui ſignifie *Force*. « KE, ajoute-t-il (p. 695), joint à l'article » Egyptien *The*, *Ta-Ke* ſignifie *puiſſance*, *faculté*, *force*. C'eſt » le Chaldéen *khéhe*. Apliqué à la Loi, il déſigne la force avec » laquelle elle diſſipe les ténèbres. C'eſt le CHE des Chinois, qui » ſignifie *entendement*, & leur *Ke*, par leſquel ils déſignent *pénétration* & *cuiraſſe*.

Ajoutons deux autres racines. 1° : celle de *Mere*, qui s'apelle en Latin *Mater* : mais *ter* n'eſt ici qu'une terminaiſon, qui ſignifie la ſupériorité, l'excellence : reſte MA, qui eſt la véritable racine de ce mot, le nom primitif, commun par-là même aux Langues : auſſi *Ma*, dit notre Auteur (p. 718), ſignifie *Mere* dans la Langue du Tibet, de même que dans celle des Chinois ; tandis que les Indiens le prononcent *Mae*, & les Egyptiens *Maou*.

MRE eſt un mot du Tibet (p. 701), qui ſignifie *précepte* ; & d'où vient *Mre-pha* (p. 736), *il dit*. Ce mot *Meri*, ſignifie également *il dit* dans la Langue des anciens Perſes, apellée *Pehlevi*. C'eſt la racine primitive MAR, MR, AMR, *il dit*, *il ordonna* : mot qui tient à la Famille Grecque *Mar*, *Mer*, qui ſignifie *lumiere*, *jour*, & dont nous avons parlé dans notre Plan Général.

Il eſt digne de remarque, qu'une Langue comme celle du

Tibet, parlée dans la Région la plus élevée de l'Asie, par un Peuple avec lequel les autres ont eu si peu ou point de communication, & qu'on a cru un des plus anciens de ce continent, qu'une pareille Langue, dis-je, ait des raports si étroits avec tant d'autres : raports d'autant plus inconteſtables, qu'ils ſont donnés par un Auteur qui n'avoit nul intérêt à les chercher, & qui prouvent qu'à meſure que nous pourrons apliquer nos principes à un plus grand nombre de Langues, nous verrons les preuves s'accroître & les raports devenir toujours plus ſenſibles.

SUPLÉMENT

Relatif à l'Art. V. page 269. ſur les TEMS.

DANS ce moment, M. l'Abbé C..., fait paroître un Ouvrage ſur la formation du Langage ; & il a la complaiſance de nous en donner un exemplaire. Sans nous être conſultés, nous nous rencontrons ſur un grand nombre d'objets eſſentiels, ce qui eſt une forte préſomption en notre faveur. M. l'Abbé C... recherche les moyens par leſquels le Langage a pu ſe développer & donner lieu aux Parties du Diſcours, aux Noms, aux Adjectifs, aux Verbes, &c. Il voit que le mot EST, unit ſeul toutes les idées iſolées : il explique comment ce Verbe ſe chargea de *formes temporelles*, expreſſion heureuſe : l'Adverbe eſt auſſi défini de la même maniere que dans notre Grammaire Univerſelle ; il en eſt de même du Verbe actif. On y trouve d'heureux aperçus ſur les Prépoſitions & ſur les Conjonctions. Nous avions dit en analyſant le ſyſtême des Tems par M. Beauzée, avec les éloges qu'il mérite, qu'on pouroit peut-être l'étendre & mettre ſur des lignes différentes, quel-

ques tems que M. Beauzée raporte au préſent ; M. l'Abbé C... eſt allé fort au-delà de ce que nous diſons. Nous ne ſaurions trop inviter les Savans à comparer ces diverſes vues avec ſoin, & à fixer enfin cette portion de la Grammaire. Il ſeroit digne des Académies du Royaume, & de celles de l'Europe, d'exciter à cet égard le concours, & d'y travailler elles-mêmes : qui pourroit mieux ſeconder leurs vûes, que les Savans qu'elles réuniſſent dans leur ſein ?

Nous avons dit que le Paſſé donnoit lieu à plus de Tems que le Futur ; & M. l'Abbé C... s'accorde encore avec nous en cela, quoique la liſte qu'il nous donne des Futurs excède celle qu'il nous donne des Paſſés : car la plûpart de ces Futurs étant des Tems antérieurs, ils appartiennent en effet à une époque paſſée.

Et quoique nos preuves, de cet Abbé & de moi, ſur l'Inverſion, ſoient d'un genre différent, nous nous ſommes cependant rencontrés dans les réſultats.

Nous ſommes fâchés que cet Ouvrage n'ait pas paru plutôt, & que nous ayons été privés de l'avantage d'en parler plus au long & plus à propos. Cet Ouvrage eſt d'autant plus intéreſſant, qu'il peut donner lieu à des diſcuſſions importantes & utiles par les queſtions qu'il élève, dignes d'être aprofondies par ceux même dont il combat les idées.

EXPLICATION
DU FRONTISPICE.

CEtte Eſtampe repréſente les heureux effets de la PAROLE, pour l'inſtruction du genre humain, & pour la gloire & la proſpérité des Empires. Ils ſont peints ſous l'emblême d'ORPHÉE, Fils de la Lumiére & de l'Ordre. La Lumiére & l'Ordre peuvent ſeuls en effet inſtruire & diriger les Hommes. Auſſi, à la voix d'Orphée, la Nature change de face, les Hommes ſortent de leurs ſombres cavernes; & du fond des forêts, ils admirent la doctrine ſalutaire qu'il a portée au monde, ils béniſſent l'inſtruction qui va faire leur felicité, aſſurer leur ſubſiſtance, agrandir leurs familles, devenir leur conſolation, établir entr'eux la correſpondance la plus douce & la plus ſatisfaiſante. Les Animaux, frapés eux-mêmes de cette Lumiére, la recherchent; ils ſe raſſemblent autour de l'Homme, devenu l'inſtrument de la Nature; & par leurs cris & par leurs chants ils témoignent quels avantages ils en retirent eux-mêmes.

C'eſt ce Spectacle raviſſant qu'Horace célébre dans ces vers:

Sylveſtres homines, ſacer interpreſque Deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidoſque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor urbis
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere equo vellet. Fuit hæc ſapientia quondam
Publica privatis ſecernere, ſacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno. (1)

Et que notre Poëte ſatyrique a tâché de rendre par ces vers (2):

Mais du DISCOURS enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe,
Raſſembla les Humains dans les forêts épars,

(1) Hor. Art. Poëtique.
(2) Art Poët. Chant IV.

Enferma les cités de murs & de remparts,
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ORDRE fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là ſont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont ORPHÉE emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace ;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'HARMONIE EN NAISSANT PRODUISIT CES MIRACLES.

Obſervons que les diverſes Etymologies qu'on a données du nom d'Orphée, & ſuivant leſquelles il eût ſignifié, ſelon les unes, un Savant; ſelon d'autres, un Médecin; ſelon des troiſiémes, un Enchanteur, ou le fils du Jour, du Soleil, & qui ſembloient augmenter l'incertitude de la Science Etymologique, ſont toutes fondées. On ne peut être Fils de la Lumiére ſans être ſavant, ou éclairé; on ne peut être éclairé ſans être Médecin, c'eſt-à-dire ſans être en état de guérir les maux phyſiques & moraux auxquels l'humanité eſt en proie; on ne peut opérer ces merveilles ſans être un Enchanteur, un Génie extraordinaire, un Homme deſcendu du Ciel pour le bonheur de l'humanité. Auſſi Eſculape étoit comme Orphée, Fils d'Apollon & grand Philoſophe : auſſi les Légiſlateurs du Pérou furent regardés comme les enfans du Soleil & de la Lune.

EXPLICATION DE LA VIGNETTE.

CEtte Vignette offre les noms des Savans de la Grèce les plus illuſtres, par l'art avec lequel ils manierent la Parole, par leurs vues ſur ſon Origine, par leurs travaux ſur la Grammaire.

Le ſujet principal eſt PLATON. Ce Philoſophe médite ſur l'Origine du Langage, & il trace ces mots tirés de ſon Cratyle : LES CHOSES SE PEIGNENT PAR LES LETTRES ET PAR LES SYLLABES : vérité fondamentale & qu'on n'auroit jamais dû perdre de vûe. Devant lui eſt le buſte de ſon illuſtre Maître, de SOCRATE, le premier qui ramena parmi les Grecs le bon uſage de la Parole, & qui fit la guerre à l'art des Sophiſtes pour lui ſubſtituer l'étude de la Logique. Sur le piédeſtal de ſon buſte ſont les Graces, les Graces auxquelles Socrate vouloient que les Auteurs ſacrifiaſſent, & qui donnoient tant de mérite

à ſes Diſcours. Au-deſſous de Platon, on voit divers Ouvrages Grammaticaux, ceux d'ARISTOTE, ceux d'APOLLONIUS, le Cratyle de notre Philoſophe.

Le Tapis ſur lequel il écrit, repréſente la célébre diſpute qui s'éleva entre NEPTUNE & MINERVE, pour donner un nom à la Capitale de l'Attique, & que devoit décider l'utilité du Chef-d'œuvre qu'ils produiroient. On voit ces deux Divinités, ayant à leur côté, l'un le cheval qu'il fit ſortir de terre, l'autre l'olivier qu'elle fit naître; Minerve l'emporta ſur le terrible Dieu des Mers, & la Ville en fut apellée ATHÈNES du nom Grec de Minerve; qu'eſt en effet la puiſſance, ſans la bonté & l'utilité? Par cette Fable, les Athéniens juſtifioient très-ingénieuſement le nom qu'ils avoient pris, & le choix qu'ils avoient fait de Minerve pour leur Déeſſe Tutélaire, & pour le ſymbole de leur Ville. C'eſt ainſi que tout a ſa raiſon, & qu'aucun Nom ne fut jamais impoſé au hazard.

C'eſt ce combat que peint OVIDE dans ſes Métamorphoſes (1), d'une maniere ſi agréable, & ſi conciſe contre ſon ordinaire.

Cecropia Pallas ſcopulum Mavortis in arce
Pingit, & antiquam de terræ nomine litem.
Bis ſex cœleſtes, medio Jove, ſedibus altis
Auguſta gravitate ſedent, ſua quemque Deorum
Inſcribit facies. Jovis eſt regalis imago.
Stare Deum pelagi, longoque ferire tridente
Aſpera ſaxa facit, medioque è vulnere ſaxi
Exiluiſſe ferum, quo pignore vendicet urbem.
At ſi dat clypeum, dat acutæ cuſpidis haſtam,
Dat galeam capiti, defenditur ægide pectus;
Percuſſamque ſua ſimulat de cuſpide terram
Edere cum baccis fœtum canentis olivæ:
Mirarique Deos; operis victoria finis.

Deſcription que l'ingénieux la Fontaine a imitée dans ces vers (2).

Climéne, en un tiſſu riche, pénible & grand,
Avoit preſque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſavante.
On voyoit au lointain une Ville naiſſante:

(1) Liv. VI. Fab. III.
(2) Fables, Tom. II. *les Filles de Minée*, p. 357. Edit. de 1759.

L'honneur de la nommer, entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque Déité.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre;
Un coup de ſon Trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un Courſier plein d'ardeur.
Chacun, de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la Contrée
L'Olivier, qui de Paix eſt la marque aſſurée.
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athène offrit ſes vœux à cette Déité.

TABLE

Des Objets contenus dans la Grammaire Univerſelle & Raiſonnée.

LIVRE PREMIER.

Définitions et autres Préliminaires.

Chap. I. *Objet de cet Ouvrage*, 1
Chap. II. *Étymologie, ou origine du mot Grammaire*, 4
Chap. III. *Définition de la Grammaire, & ſa diviſion en deux Claſſes*, 6
Chap. IV. *Exiſtence néceſſaire de la Grammaire Univerſelle*, 7
Chap. V. *Quels ſont les Modèles qu'elle nous aprend à peindre*, 8
Chap. VI. *Comment la Grammaire nous aprend à imiter & à peindre ces modèles*, 11
Chap. VII. *En quoi la Grammaire differe de la Logique & de la Rhétorique, relativement à la peinture des idées*, 12
Chap. VIII. *Diverſes manieres dont on peut peindre ſes idées*, 14
Chap. IX. *Que la Grammaire Univerſelle préſide à ces diverſes manieres de peindre*, 16
Chap. X. *Des qualités que doit avoir la peinture des idées, & qui deviennent la baſe de la Grammaire*, 17
Chap. XI. *Utilités de la Grammaire Univerſelle*, 18
Chap. XII. *Pourquoi ces avantages n'ont pas été auſſi ſenſibles juſques à préſent*, 21
Chap. XIII. *Des Grammaires particulieres & de leurs cauſes*, 24
Chap. XIV. *Effets des Grammaires particulieres ſur les Tableaux intérieurs, & obſervations ſur ce qu'on apelle penſer dans une Langue*, 27
Chap. XV. *Diviſion de la Grammaire Univerſelle*, 29

TABLE DES OBJETS, &c.

LIVRE II.

DES PARTIES DU DISCOURS.

PARTIE PREMIERE.

DES PARTIES DU DISCOURS EN GÉNÉRAL.

CHAP. I. *Les Tableaux des idées par la parole composés de diverses Parties,* 30

CHAP. II. *Variations & oppositions des Grammairiens sur les Parties du Discours,* 32

CHAP. III. *Caractères distinctifs de ces Parties,* 34

CHAP. IV. *Leur Enumération,* 36

I. Classe. *Celles qui changent de formes, afin de concourir à présenter le même raport,* 37

II. Classe. *Celles dont les mots ne changent jamais de forme,* 44

CHAP. V. *Tableaux qui en résultent,* 48

Considérés, 1°. relativement à leur simplicité, 49

2°. Relativement aux qualités de leurs objets, ib.

3°. Relativement à l'expression de leurs diverses Parties, 51

PARTIE SECONDE.

DES PARTIES DU DISCOURS QUI CHANGENT DE FORME.

CHAP. I. *DU NOM. Premiere Partie,* 55

§. 1. *Pourquoi le Nom est la premiere de ces Parties,* ib.

§. 2. *Utilités des Noms,* 56

§. 3. *Des différentes espèces de Noms,* 57

§. 4. *Origine ou Étymologie du mot NOM,* 59

§. 5. *NOMS considérés comme le SUJET des Tableaux des idées,* 61

§. 6. *Noms distingués en sujet & en objet dans un même Tableau,* 65

§. 7. *De l'Origine des Noms propres & des Noms apellatifs,* 66

§. 8. *Des Genres,* 69

2°. Genres par Analogie, 72

3°. Bizarrerie des Genres, 74

4°. Avantage de la distinction des Genres, 76

§. 9. *Des Nombres*, 78
§. 10. *Noms, ſource ou racine de tous les mots*, 80
§. 11 *De l'invention des Noms*, 82
§. 12. *Des Noms diviſés, compoſés & figurés*, 90
CHAP. II. *Des Articles. Seconde Partie du Diſcours*, 101
§. 1. *Deſtination des Articles*, *ib.*
§. 2. *Ils forment une des Parties générales du Diſcours*, 102
§. 3. *Idée plus préciſe des Articles*, 105
§. 4. *Leurs Caractères*, 107
§. 5. *Leur Nombre*. *ib.*
§. 6. *Des Articles, relativement aux Noms propres*, 109
§. 7. *Livrées qu'ils portent*, 110
§. 8. *De la place qu'ils doivent occuper; & que les Latins en ont eu*, 111
§. 9. *Heureux effets des Articles dans les Tableaux de la parole*, 115
§. 10. *Des mots qu'on a regardés comme des Articles*, 122
§. 11. *Articles devenus inſéparables de quelques Noms*, 124
§. 12. *Origine des mots qui ſervent d'Articles*, 125
§. 13. *Si* LE & LA *employés ſans Noms, ſont des Articles*, 127
CHAP. III. *DES ADJECTIFS. Troiſiéme Partie du Diſcours*, 129
§. 1. *Néceſſité d'avoir des mots pour déſigner les qualités des objets*, *ib.*
§. 2. *Pourquoi on les appelle Adjectifs*, 130
§. 3. *Propriétés des Adjectifs, & en quoi ils different des Noms & des Articles*, 131
§. 4. ORIGINE DES ADJECTIFS. 1°. *Par comparaiſon*, 132
2°. *Par Dérivation*, 136
§. 5. *Des Phraſes Elliptiques occaſionnées par les Adjectifs*, 139
§. 6. *Les Adjectifs portent la livrée des Noms*, *ib.*
§. 7. *Des Terminaiſons Adjectives*, 141
§. 8. *Dégrés de comparaiſons*, 142
§. 9. *Des liaiſons comparatives*, 146
§. 10. *Intérêt & énergie que les Adjectifs répandent dans le Diſcours*, 148
CHAP. IV. *DU PRONOM. Quatriéme Partie du Diſcours*, 151
§. 1. *Néceſſité des Pronoms*, *ib.*
§. 2. *Quels ils ſont*, 153
§. 3. *Des Pronoms Actifs & Paſſifs*, 154

§. 4. *Des Pronoms réciproques*, 156
§. 5. *Des Pronoms Terminatifs*, *ib.*
§. 6. *Fonctions des Pronoms actifs dans les Tableaux passifs*, 157
§. 7. *Le Pronom n'est point un Nom*, 158
§. 8. *Du mot* PERSONNE, 161
§. 9. *Du nombre des Pronoms*, 162
§. 10. *Histoire de* TU *&* JE, 163
§. 11. *Origine des mots qui nous servent de Pronoms*, 165
§. 12. *Pronoms Elliptiques*, 167
CHAP. V. *DU* VERBE. *Cinquiéme Partie du Discours*, 169
§. 1. *Nécessité d'un mot qui serve de point de réunion aux diverses portions des Tableaux de nos idées*, *ib.*
§. 2. *Que ce mot est donné par la Nature*, 170
§. 3. *Qu'il est apellé* VERBE, *& pourquoi*, 173
§. 4. *La Grammaire & la Logique comparées à cet égard*, 174
§. 5. *Sources des mépriſes dans lesquelles on est tombé au sujet du Verbe*, 175
§. 6. *Réponse à quelques objections*, 178
§. 7. *Origine du Verbe* EST, *le seul qui existe*, 179
§. 8. *Langues dans lesquelles il existe*, 180
§. 9. *Diverses familles de mots qui en descendent*, 181
§. 10. *Comment il s'associa avec les Pronoms*, 184
§. 11. *Diverses manieres dont il se combine avec eux*, 185
§. 12. *Origine des mots qui marquent en Latin le passé & le futur du Verbe Être*,
CHAP. VI. *DES* PARTICIPES. *Sixiéme Partie du Discours*, 189
§. 1. *Raport & différence des Participes & des Adjectifs*, *ib.*
§. 2. *Définition des Participes*, *ib.*
§. 3. *Leur Division*, 190
§. 4. *Objets à considérer dans les Participes*, *ib.*
§. 5. *Tableaux qui en résultent*, 191
§. 6. *Que les Participes sont une des Parties du Discours*, *ib.*
§. 7. *Pourquoi ils furent apellés Participes*, 192
§. 8. *Utilités & beauté des Participes*, 195
§. 9. *Pourquoi on avoit négligé jusques-ici cette portion du Discours*, 196
§. 10. *Formation & Origine des Participes*, 197

§. 11. *De leur forme Adjective*, 200
§. 12. *Du Participe en* ANT, *& si notre Langue a des Gérondifs*, *ib.*

ART. II. *Du Participe qui ſert à former les Verbes Paſſifs*, 204
§. 1. *État de la queſtion*, *ib.*
§. 2. *Opinions de divers Grammairiens à ce ſujet*, 205
1°. *MM. de* PORT-ROYAL, *ib.*
2°. *L'*ABBÉ GIRARD, *ib.*
3°. *M. du* MARSAIS, 206
4°. *M.* DUCLOS, 207
5°. *M.* BEAUZÉE, *ib.*
6°. *M.* FRISCH, 209
§. 3. *Réſumé de ces opinions*, 210
§. 4. *Obſervations Préliminaires*, *ib.*
§. 5. *Du Participe ou Adjectif-verbal joint au Verbe* ÊTRE 212
§. 6. *Comment s'ellipſe le Participe paſſé actif*, 215
§. 7. *De l'Adjectif-verbal joint au Verbe J'AI*, 216
§. 8. *Pourquoi le Participe elliptique ne ſe décline pas toujours*, 217
§. 9. *Le Participe Paſſif employé comme circonſtantiel, & comme ſimple Adjectif*, 219

CHAP. VII. *Des Participes Elliptiques, ou des Verbes différens du Verbe Être. Suite de la ſixième Partie du Diſcours*, 221
ART. I. *Néceſſité de cette eſpéce de mots; & comment ils ont lieu*, *ib.*
§. 1. *Difficultés qu'offre cet objet, & leur ſource*, *ib.*
§. 2. *Néceſſité de réunir en un ſeul Nom les Participes & le Verbe*, 223
§. 3. *Tout Verbe Actif eſt elliptique & vient d'un Nom*, 226
§. 4. *Erreurs dans leſquelles on eſt tombé à cet égard*, 227
§. 5. *Les Verbes qui paroiſſent ne tenir à aucun Nom radical, viennent également d'un Nom: exemple tiré des Verbes* BEL *ou* VEL, *aller vîte; &* HUNT, *chaſſer*, 228
§. 6. *Comment ſe formerent les Verbes Elliptiques Actifs, chez les Hébreux, les Grecs & les Latins*, 234
§. 7. *Comment ſe forment les Verbes Elliptiques Paſſifs*, 235
ART. II. *Invention des Tems & leur Gradation*, 239
§. 1. *Des Tems en général*, *ib.*
§. 2. IMPÉRATIF, *premier des Tems*, 240
§. 3. PRÉTÉRIT, *ſecond des Tems*, 242

§. 4. *Du* FUTUR, *ib.*
§. 5. *L'inſpection des Langues prouve que l'Impératif fut le premier des Tems*, 243
§. 6. *Comment les Orientaux formerent le Prétérit & le Futur*, 245
ART. III. *Diviſion des Tems, & ſur-tout dans la Langue Françoiſe*, 247
§. 1. *Les Langues n'ont pas toutes le même nombre de Tems*, *ib.*
§. 2. *D'où vient la différence qu'on obſerve entre les Langues ſur le nombre des Tems*, 248
§. 3. *Syſtême des Tems, ſuivant M. l'Abbé* GIRARD, 250
§. 4. *Syſtême de M.* HARRIS, 252
ART. IV. *Syſtême de M.* BEAUZÉE, 255
§. 1. *Il admet vingt Tems*, *ib.*
§. 2. *Tableaux qui en réſultent*, 257
ART. V. *Obſervations Particulieres, & Concluſion*, 269
§. 1. *Simplicité de ce Syſtême, & ſes avantages*, *ib.*
§. 2. *Tems qu'on pourroit ajouter à ceux-là*, 270
§. 3. *Ligne du Tems*, 272
§. 4. *Si un Tems doit être retranché du nombre des Tems, par la raiſon qu'il forme une phraſe*, 273
§. 5. *Correſpondance de ces Tems avec ceux des Latins*, 275
CHAP. VIII. *DES* PRÉPOSITIONS, *ſeptième Partie du Diſcours*, 276
ART. I. *Des Prépoſitions en général*, *ib.*
§. 1. *Leurs effets*, *ib.*
§. 2. *Objets de la Nature, liés entr'eux par des raports*, 278
§. 3. *Tableaux réſultans de ces raports*, 279
§. 4. *Origine du mot* PRÉPOSITION, 280
§. 5. *Les Prépoſitions lient quelquefois deux mots dont l'enſemble déſigne un ſeul objet*, 281
§. 6. *Prépoſition ſous-entendue*, 282
ART. II. *Prépoſitions Françoiſes, diſtribuées en diverſes Claſſes*, 283
§. 1. *Néceſſité de claſſer les Prépoſitions*, *ib.*
§. 2. *Obſervations préliminaires ſur les mots qu'on doit regarder comme des Prépoſitions*, *ib.*
§. 3. *Prépoſitions diviſées en deux claſſes générales*, 288
I. Claſſe, *Prépoſitions énonciatives*, *ib.*
II. Claſſe, *Prépoſitions relatives aux Actions*, 295

ART. III. *Les Prépoſitions ont un ſens propre & général*, 301
ART. IV. *Origine des Prépoſitions*, 304
ART. V. *Prépoſitions Initiales ou Inſéparables*, 309
CHAP. IX. *DES ADVERBES. Huitiéme Partie du Diſcours*, 313
§. 1. *Examen de ce qu'en ont dit les Grammairiens*, ib.
§. 2. *Définition de l'Adverbe & ſes preuves*, 318
§. 3. *En quoi different l'Adverbe & la Prépoſition*, 320
§. 4. *L'Adverbe eſt une ellipſe*, 321
§. 5. *L'Étymologie le prouve*, 323
§. 6. *Origine de notre terminaiſon adverbiale*, MENT, 325
§. 7. *Diviſion des Adverbes*, 326
CHAP. X. *DES CONJONCTIONS. Neuviéme Partie du Diſcours*, 327
ART. I. *Des Conjonctions qui ſervent uniquement à lier; & 1°. de celles qu'on appelle Copulatives*, 331
§. 1. *Conjonctions Copulatives, au nombre de trois*, ib.
§. 2. *Origine des Conjonctions*, 334
§. 3. *De la Conjonction déterminative* QUE, 335
§. 4. *Origine de* QUE, 342
ART. II. *Des Conjonctions nées de l'Ellipſe*, 343
CHAP. XI. *DES INTERJECTIONS. Dixiéme & derniere Partie du Diſcours*, 352
§. 1. *Les Interjections ſont au nombre des Parties du Diſcours*, ib.
§. 2. *Définition des Interjections*, 353
§. 3. *Defférence eſſentielle entre l'Interjection & les autres Parties du Diſcours*, ib.
§. 4. *Énumération des principales Interjections*, 355
§. 5. *Du nom de* PARTICULES *donné aux Interjections*, 358

LIVRE III.

DES FORMES que prennent pour ſe lier entr'eux les mots qui compoſent les Parties du Diſcours, 360
CHAP. I. *Différence des Parties du Diſcours à cet égard*, ib.
CHAP. II. *Diviſion des Parties du Diſcours à cet égard*, 362
CHAP. III. *Diviſion des Parties du Diſcours qui reçoivent diverſes modifications*, 363
CHAP. IV. *Cauſe générale de ces modifications*, ib.

CHAP. V. *Division générale de ces modifications*, 365

PARTIE II.

DE LA DÉCLINAISON.

CHAP. I. *Des Genres*, 367
§. 2. *Genres des Pronoms*, 368
§. 3. *Diverses classes des Genres*, 369
CHAP. II. *Des Nombres*, 371
CHAP. III. *Des Cas*, ART. PREMIER. 372
§. 1. *Définition des Cas*, *ib.*
§. 2. *Leur Origine*, 373
§. 3. *Effets qu'ils produisent*, 376
ART. II. *Du nombre des CAS & de leurs Noms*, 379
ART. III. CHAP. I. *Ces Cas sont naturels*, 399
CHAP. II. *Et ne dépendent pas des Prépositions*, 400
CHAP. III. *CAS des Pronoms en François*, 401

PARTIE III.

DE LA CONJUGAISON.

ARTICLE I. DES MODES.

CHAP. I. *Diverses espéces de Modes*, 406
CHAP. II. *De l'Impératif*, 409
CHAP. III. *De l'Optatif*, 416
CHAP. IV. *Du Conditionel ou Supositif*, 417
CHAP. V. *Du Subjonctif*, 421
CHAP. VI. *De l'Infinitif*, 428
CHAP. VII. *Des Tems de l'Infinitif Latin, appellés Gérondifs*, 435
CHAP. VIII. *Des Supins*, 441

ARTICLE II. DES FORMES.

CHAP. I. *Origine des Formes que prennent les Verbes*, 443
CHAP. II. *Forme des Verbes de la Langue Françoise*, 445
CHAP. III. *Des Formes Latines*, 447
CHAP. IV. *De la Forme moyenne en usage chez les anciens Grecs*, 451
CHAP. V. *Des Formes en usage dans quelques autres Langues*, 455

LIVRE

LIVRE IV.

De la Syntaxe,

ART. I. *De la Syntaxe proprement dite*, 460
CHAP. I. *Ses objets*, *ib.*
CHAP. II. *De la Concordance*, 461
CHAP. III. *Concordance du Verbe avec le Nom ou avec le Pronom*, 463
CHAP. IV. *De la Concordance du Nom avec l'Adjectif*, 465
CHAP. V. *De la Dépendance*, 467
CHAP. IV. *Moyens par lesquels on peut désigner ces diverses dépendances*, 468
CHAP. VII. *Mots en dépendance du Nom ou du sujet*, 599
CHAP. VIII. *Mots en dépendance du Verbe*, 471
CHAP. IX. *Mots en dépendance de l'Adjectif*, 475
Du Complément complexe, 478
Du Régime, 479
CHAP. XI. *De l'arangement dont peuvent être susceptibles les Compléments d'un même Tableau*, 486
CHAP. XII. *Des Parties constitutives d'une phrase*, 482
ART. II. *DE LA CONSTRUCTION*, 487
CHAP. I. *Qu'elle dépend de la Nature chez tous les Peuples*, *ib.*
CHAP. II. *Regles de construction, suivies par la Langue Françoise*, 490
CHAP. III. *Sources de ces Régles*, 464
CHAP. IV. *Régles de la Construction Latine*, 497
CHAP. V. *Des Noms qu'on donne à ces deux formes de Construction*, 501
CHAP. VI. *Précis de ce qu'on a écrit pour déterminer quelle de ces deux Constructions est la plus naturelle*, 502
I. *M. l'Abbé* BATTEUX, *ib.*
II. *M. du* MARSAIS, 502
III. *M. l'Abbé Batteux, sur le système de M. du* MARSAIS, 513
IV. *M.* BEAUZÉE, 516
V. *Nouvel Examen*, 521
CHAP. VII. *Conclusion des divers systêmes relatifs à la construction du Langage*, 526
§. 1. *Nécessité pour les Langues de varier leur Construction*, 526
§. 2. *Preuves qu'une double Construction existe dans toutes les Langues*, 528
§. 3. *Examen de l'objection tirée de la nécessité d'un Modéle*, 530

§. 4. *La diverſité qu'on remarque à cet égard entre le Latin & le François, effet de la Nature*, 531
CHAP. VIII. *De l'Ellipſe*, 534
CHAP. IX. *Du Pléonaſme*, 537
CHAP. X. *De la Phraſe, ou du Tableau même de nos idées*, 539
§. 2. *De la Ponctuation*, 541
ART. III. *Analyſes d'une Fable Françoiſe & d'une Fable Latine*, 545

LIVRE V.

GRAMMAIRE COMPARATIVE.

En quoi conſiſte cette Grammaire, 558
ART. I. *Grammaire de la Langue Chinoiſe, comparée à nos Principes généraux*, 560
Si la Langue Chinoiſe eſt barbare, &c. 575
Des Caractères Chinois & des erreurs dans leſquelles on étoit à leur égard, 577
ART. II. *Grammaire Latine comparée*, 581
ART. III. *Obſervations ſur la Grammaire de la Langue Grecque*, 592
Concluſion, 598

TABLES.

Grammairiens cités, 603
Obſervations Grammaticales ſur diverſes Langues, 607
Familles Primitives, 611
Etymologies Françoiſes, 612
Etymologies de Langues Etrangeres, 616
Table des Matieres, 621
Diſcours Préliminaire, ix
Supplément, xlij.
Explications du Frontiſpice & de la Vignette, xlv

Fin de la Table des Objets.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *Monde Primitif analyſé & comparé avec le Monde Moderne, conſidéré dans l'Hiſtoire Naturelle de la Parole*, ou *Grammaire Univerſelle & Comparative*: je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris le 17 Mai 1774.

RIBALLIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le ſieur COURT DE GEBELIN nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *le Monde Primitif analyſé & comparé avec le Monde Moderne*; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-

cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur de MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-ſixiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil ſept cent ſoixante douze, & de notre Régne le cinquante-ſeptieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, no. 1972. fol. 727. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes Art. 4 à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Lib. & Imp. de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris ce 12 Sept. 1772.

F. P. HARDY, Adjoint.

GRAMMAIRE

C.P. Marillier. inv. 1774. *J.B. Simonet. Sculp.*

GRAMMAIRE UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

DÉFINITIONS ET AUTRES PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

OBJET DE CET OUVRAGE.

LES avantages que les Hommes retirent de l'Art par lequel ils peignent leurs idées, ſont inappréciables : cet Art eſt la baſe de la Société & la ſource des douceurs qu'on y éprouve.

Par cet Art admirable, qui nous diſtingue de tous les autres Êtres, nous manifeſtons nos beſoins, nos craintes, nos plaiſirs, nos lumieres ; nous recevons de la part des autres les ſecours, les conſeils, les avis, les connoiſſances qui nous ſont néceſſaires. Par lui, une ame ſe développant à une autre,

acquiert toutes les perfections dont elle peut être ſuſceptible : ſentimens du cœur, feu du génie, richeſſes de l'imagination, profondeur d'eſprit, tout devient un bien commun aux hommes : les connoiſſances de l'un, ſont les connoiſſances de tous : ainſi en ajoutant ſans ceſſe découvertes à découvertes, arts ſur arts, lumieres ſur lumieres, l'eſprit de l'homme s'embellit, s'agrandit, ſe perfectionne ſans ceſſe ; s'embrâſant mutuellement, il s'éléve aux plus grandes choſes, rien ne lui paroît au-deſſus de ſes forces, il oſe tout, & tout paroît s'aplanir devant ſon audace : tandis que ſans cette émulation, l'homme ſeul, iſolé, plongé dans une langueur ſtupide, n'auroit preſqu'aucune ſupériorité ſur les Animaux qui vivent en famille, & que des cris avertiſſent de leurs beſoins mutuels.

Mais l'Homme ne peint pas ſeulement ſes idées à ceux qui l'environnent, & au milieu deſquels il vit ; comme s'il rempliſſoit la Terre, comme s'il vivoit dans l'étendue des ſiécles, il a trouvé le moyen de peindre ſes idées d'une maniere qui les rende ſenſibles à ceux dont il eſt éloigné, comme s'ils étoient ſous ſes yeux : la peinture de ſes idées, ſi dégagées de toute matiere, prend la conſiſtence du marbre, elle ſe tranſporte d'un bout du Monde à l'autre, elle pénétre à travers l'immenſité des âges.

Ainſi l'eſprit de tel Homme eſt préſent pour tous les Peuples, lors même que cet Homme n'eſt plus : ainſi nous pouvons profiter des connoiſſances, des charmes de la converſation, du génie de tous les Sages, dans quelque tems & en quelque lieu qu'ils ayent exiſté.

En vain, les Hommes ont vécu épars, à de grandes diſtances & dans des époques prodigieuſement éloignées : leur eſprit ſe concentre en un ſeul point, & toujours leur génie anime & réjouit les Mortels ; d'autant plus grand qu'il s'étend ſur la Nature entiere, qu'il en emprunte les couleurs & les graces ; qu'avec elle, il tonne, il fulmine, il éclate ; & qu'après nous avoir agités & émus par les Tableaux les plus terribles, s'adouciſſant avec elle, il nous charme par les accens les plus doux, par le coloris le plus flatteur & par la peinture des objets les plus délicieux.

Par quel moyen l'homme eſt-il parvenu à cet Art admirable ? Comment a-t-il pu deſcendre au dedans de lui-même, démêler ce qui s'y paſſe, ſaiſir les Tableaux qui s'y forment ; & ſe repliant hors de lui, rendre ces Tableaux ſenſibles aux hommes, toutes les fois qu'il eſpéroit quelqu'avantage de cette communication ?

Depuis que le Monde exiſte, l'Homme n'a pu être inſenſible à ces merveilles : déja depuis long-tems, il a dû rechercher comment elles s'opé-

roient ; & les régles néceſſaires pour les exécuter de la maniére la plus propre à produire les effets qu'on en attend : déja, nombre de Savans diſtingués, ſe ſont exercés ſur cet objet.

Ils ſont allés auſſi loin qu'on pouvoit aller ; & ſi leurs Ouvrages ne produiſent pas tout l'effet qu'on en devroit recueillir, s'ils paroiſſent quelquefois trop métaphyſiques, ſi l'on n'en voit pas les diverſes Parties naître les unes des autres avec toute la clarté qu'il ſeroit à déſirer ; s'ils nous apprennent plutôt ce qui eſt, que les raiſons de ce qui eſt, ne nous en prenons pas à eux ; ce n'eſt nullement leur faute ; ce n'eſt ni manque de ſoins ni infériorité de génie : ils ne pouvoient faire autrement, parce qu'ils n'avoient encore pu remonter à l'origine primitive du langage, & parce qu'on n'avoit pu par-là même ramener l'art de peindre les idées à un principe ſimple & ſenſible, qui devenant le fondement de cet art, portât dans toutes ſes parties une vive lumiere, & les rendît auſſi énergiques qu'elles ſont ſans lui froides & pénibles.

Nos recherches ſur les connoiſſances primitives des Hommes, & ſur les cauſes de ces connoiſſances, ont dû au contraire nous conduire à ces premiers principes, qui une fois donnés, deviennent le fondement de cet Art & la raiſon de ſes régles.

Ce ſont ces recherches que nous mettons ici ſous les yeux du Public, ſous le nom de *Grammaire Univerſelle.*

Nous dirons moins en quoi conſiſte cet Art, que nous ne le laiſſerons deviner à nos Lecteurs : ils préſideront eux-mêmes à ſa formation ; ils verront naître ſes préceptes : dépouillé ainſi de ſa fine métaphyſique, qui faiſoit croire qu'il étoit au-deſſus des forces d'un commençant, il ſera tout en action ; & il deviendra intéreſſant pour ceux qu'on deſtine à l'étude des Langues, dont cet Ouvrage ſera une clef indiſpenſable, ainſi que de toutes les Grammaires qu'on a déja compoſées, qui n'en ſeront que des conſéquences, & qui en deviendront plus utiles.

CHAPITRE II.

Etymologie ou origine du mot GRAMMAIRE.

MAIS comme ce mot GRAMMAIRE eſt barbare pour nous & ne préſente par lui-même aucune idée à notre eſprit, remontons à ſon origine; nous verrons combien on eut raiſon de le choiſir; & il nous préparera en quelque ſorte lui-même à tout ce que nous aurons à dire.

Car telle eſt l'utilité de l'Étymologie, qu'elle rétablit l'énergie de chaque mot & en fait voir à l'inſtant la valeur, qu'avoient obſcurcie la longueur des ſiécles & les altérations ſucceſſives des Langues.

Ce mot qui paroît avoir été inventé par hazard, parce qu'il n'offre dans nos Langues modernes, & même dans celle des Latins, aucun raport avec l'Art qu'il déſigne, étoit cependant très-expreſſif dans la Langue de ceux qui le conſacrerent à cet uſage.

Il vient du Grec GRAMMA, qui ſignifie une Peinture, un Tableau, & qui, prononcé GRAB, GRAV ou GRAF, fit dans la même Langue les mots GRAPH-eus, un Peintre, & GRAPH-ein, peindre.

De cette racine, ſe forma en Grec & en Latin l'adjectif *Grammatica*, qui déſignoit manifeſtement chez eux l'Art de peindre; mot que nous avons adopté & altéré enſuite en celui de GRAMMAIRE, qui ne peint plus rien à l'eſprit.

Ce mot n'eſt pas même d'origine grecque : il leur étoit commun avec les Celtes & avec les Orientaux qui le prononçoient : ceux-ci, GRAB כרב, ceux-là, CRAFF & GRABH; & chez qui il ſignifioit dans ſon ſens propre & univerſel, INCISION; & enſuite les SILLONS d'un champ, qui en ſont les inciſions; enſorte qu'il ſignifia au ſens figuré, le LABOURAGE lui-même, qui conſiſte à tracer des ſillons. Il exiſte encore avec ces divers ſens chez les Arabes, qui le tiennent de la plus haute antiquité.

Ce mot devenu GREC, ſignifia chez eux tout ce que peut déſigner un Trait : mais en ſe partageant en deux mots, *Graptys* & *Gramma*,

Celui de *Graptys*, offroit ces ſens :

1°. Une Inciſion en général.
2°. Une Inciſion ſur le corps humain, une déchiquetture, ou ſcarification.
3°. Ces Caractères ou figures qu'on traçoit ſur le corps humain en faiſant des inciſions ſur la peau, & qu'on rempliſſoit de couleurs, comme chez les Sauvages.

4°. Un Trait.

Celui de *Gramma*, offroit ceux-ci :

5°. Une Ligne.

6°. Une Lettre, parce qu'elles étoient sillonnées ou gravées profondément sur le marbre, &c.

7°. Un Tableau, une Peinture quelconque, qui sont formés de traits.

C'est de-là que nous sont venus nos mots GRAVER, avec toute sa famille ; GRAMMAIRE, ORTHO-GRAPHE, GREFFIER, GREFFER, MONOGRAMME.

D'un autre côté, le verbe GRAPH-ein, signifiant écrire, s'altéra en passant chez les Latins : il se chargea de la sifflante s : A s'adoucit en *ai* & puis en *i* : PH en *b* : ainsi les Latins le prononcerent SCRAIB-*ere*, comme les Allemans qui le prononçant encore de même, disent SCHREIB-*en*, pour *écrire* ; & puis SCRIB-ere dont nous fîmes *scribe*, & *escribre*, *escrire* & enfin ÉCRIRE, qu'on ne croiroit jamais être frere de *graver*, & descendu d'un même pere.

Ce mot GRAB ou GRAPH tenoit lui-même à un mot plus ancien & primitif qui subsiste encore dans les Langues Orientales, le mot GRA, en Hébreu & en Arabe ברה KRAH ou *Krha*, qui signifie *incision* ; *faire une incision* ; & qui est lui-même une onomatopée, l'imitation du bruit que l'on fait en déchirant, en fendant, en faisant une entaillade ; que nous peignons par notre *Cri-Cra* ; & qui a formé un grand nombre d'autres familles.

C'est ainsi qu'en remontant à l'origine des mots, on voit qu'ils porterent toujours leur signification avec eux ; & que puisés dans la Nature, ils en eurent toujours l'énergie.

CHAPITRE III.

Définition de la GRAMMAIRE, *& ſa diviſion en deux Claſſes.*

LA GRAMMAIRE eſt donc le dévelopement des régles que l'Homme eſt obligé de ſuivre pour peindre ſes idées.

Dans ce genre de peintures, l'on eſt dirigé néceſſairement par deux points de vue différens : il faut premierement, ſe conformer au modéle de cette peinture : il faut ſecondement, le tracer d'une maniere qui ſoit intelligible à ceux dont on veut être entendu.

De-là réſultent deux ſortes de Grammaires : l'une, UNIVERSELLE ; l'autre, PARTICULIERE. L'une qui nous fait connoître tout ce qui doit entrer dans la peinture que nous faiſons de nos idées, afin qu'elle ſoit conforme à ſon original : l'autre qui nous aprend les diverſes couleurs que nous devons employer, afin de nous mettre à la portée de ceux dont nous voulons être entendus. Celle-là qui s'occupe du FOND du Tableau, ou des objets qui doivent y entrer : celle-ci qui traite des FORMES qu'on doit donner à ces objets : celle-là immuable comme la Nature dont elle eſt la copie, commune à tous les ſiécles, & à tous les Peuples ; celle-ci variable à l'infini, & ſe prêtant au génie inconſtant de chaque Peuple, de chaque ſiécle ; parce que la Nature qui oblige néceſſairement les Peuples à ſe conformer à elle lorſqu'ils veulent l'imiter, ſans quoi ils ne feroient plus que des portraits de fantaiſie, les abandonne à leur propre génie dans la maniere d'exprimer cette imitation.

Ainſi, un même Tableau eſt exécuté de différentes manieres dans les diverſes Écoles de Peinture, ſans ceſſer d'être le même ; le fond eſt ſemblable, mais les formes varient ſans ceſſe & portent toujours avec elles, l'empreinte particuliere du Peuple pour qui & chez qui ce Tableau fut exécuté.

Mais les Grammaires particulieres, effet de l'Univerſelle, ne doivent rien avoir de contraire à celle-ci ; aucun procédé chez elles dont on ne puiſſe rendre raiſon & dont on n'aperçoive la cauſe de la maniere la plus ſenſible, dès qu'on le combine avec les régles de la Grammaire Univerſelle, déterminées par le Génie particulier du Peuple chez lequel exiſte ce procédé.

CHAPITRE IV.

Exiſtence néceſſaire de la Grammaire Univerſelle.

Ceux qui ſont dans le cas d'étudier un grand nombre de Langues, ne tardent pas à s'apercevoir que les Grammaires particulieres de toutes ces Langues, ont un fonds commun par lequel elles ſe reſſemblent ; & que lorſqu'on en a appris une, on a beaucoup moins de peine à apprendre les autres.

C'eſt ce fonds commun qui forme la Grammaire Univerſelle, qui la conſtitue.

Antérieure à toute Grammaire particuliere, elle les anime toutes, les dirige toutes, eſt le fondement néceſſaire de toutes.

C'eſt qu'elle n'eſt point l'effet du hazard, ni du caprice, & de la fantaiſie des Peuples : comment tous les Peuples ſe ſeroient-ils accordés dans une choſe arbitraire ? Comment un même hazard ſe ſeroit-il répeté conſtamment ?

Puiſée dans la Nature, toujours la même, toujours invariable, & modéle de tout ce que les Hommes exécutent, cette Grammaire Univerſelle exiſte indiſpenſablement pour eux, dès qu'ils veulent peindre leurs idées : elle leur dicte impérieuſement ſes loix ; & tandis qu'ils ſe croyent libres à cet égard, qu'ils s'imaginent être les Créateurs de l'art de peindre leurs idées, ils obéiſſent aux régles invariables que leur preſcrit la Nature.

En effet, tout modéle de peinture, dirige néceſſairement dans le choix des moyens propres à le peindre : ſans cela, on ne peindroit pas, ou l'on ne feroit qu'un portrait de fantaiſie qui ne repréſenteroit rien de réel. Le but pour lequel on peint ſes idées, ſeroit totalement manqué, puiſqu'on peindroit toute autre choſe, que ce qu'on auroit deſſein de peindre.

Pour peindre ſes idées, l'Homme n'eut qu'à ſe rendre attentif à ce qui étoit néceſſaire pour remplir ce but, & la Grammaire exiſta ; & elle exiſta invariablement & pour tous les Peuples.

Quoiqu'elle ne fût point écrite, quoiqu'on n'en fît point d'étude, on obſervoit ſes régles, ſans s'en écarter jamais dans l'étendue des ſiécles, ſans les oublier, ſans les violer, parce que la Nature toujours la même, les faiſoit toujours connoître avec la même promptitude, & avec cette aſſurance

qu'elle met dans toutes ſes opérations : enſorte qu'on ne ſauroit s'en écarter ſans être mauvais peintre, ou ſans ſe rendre inintelligible.

D'ailleurs, dès qu'on ſçut peindre une idée, on ſçut les peindre toutes ; la même méthode qui avoit préſidé à l'expreſſion de la premiere, préſida également à l'expreſſion de toutes les autres : ainſi les préceptes de la Grammaire devenoient univerſels & invariables : on ne pouvoit plus s'en écarter, ſans être en contradiction avec ſoi-même & avec la Société entiere.

CHAPITRE V.

Quels ſont les Modéles qu'elle nous aprend à peindre.

TOUTE peinture eſt l'imitation d'un modéle, & l'art du Peintre conſiſte à rendre cette imitation auſſi exacte qu'il lui eſt poſſible.

La Grammaire nous offre également des modéles à imiter, par cela même qu'elle eſt un art de peindre, & ces modeles ſont les IDÉES.

Mais en quoi conſiſte une idée, & comment peut-on imiter des objets intellectuels tels que les idées qui n'ont point de corps, qui ne tombent pas ſous les ſens, dont on ne peut imiter les traits ? Queſtions importantes & ſans la ſolution deſquelles, la Grammaire ne pourroit avoir ni clarté ni préciſion.

Le mot IDÉE que les Latins & nous, avons emprunté des Grecs, ſignifie mot à mot une *image*, une *figure*, les formes d'un objet : 2°. la connoiſſance ou la vue de ces formes, de ces images : 3°. tout ce qui ſe peint dans notre eſprit, tout ce qu'il conſidere, tout ce qu'il ſe dit :

Soit qu'il ſe peigne un objet qu'il a ſous les yeux.

Soit qu'il s'en rapelle le ſouvenir.

Soit qu'il s'occupe de quelqu'objet qui n'a aucun modéle hors de lui.

Ce mot s'eſt formé du mot ID, qui ſignifia *image*, vue, connoiſſance, d'où vinrent les mots Grecs,

Ἰδε,	*ID-e*,	il a vu, il vit.
ἰδὲ,	ID-*e*,	voyez, voilà.

ἰδὼ,

εἶδω,	EID-*ô*,	} je vois.
ἰδέω,	ID-*eô*,	
εἰδέω,	EID-*eô*,	je ſais.
εἶδος,	EID-*os*,	forme, figure; 2°. viſage, vue.
εἴδωλον;	EID-*olon*,	Statue, Idole, imitation de formes.
ἴδρις,	ID-*ris*,	ſavant, habile.

D'où vinrent auſſi les mots Latins, VID-*eo*, je vois; VIS-*us*, vue, &c. & nos mots *voir*, *vue*, *viſion*, *idole*, &c. qui n'ont preſque plus de raport pour le ſon avec le mot IDÉE.

Cette Famille tient elle-même à un mot primitif qui s'eſt prononcé ID, EID, AID, AD, qui ſignifie la main, & qui a donné des dérivés à une multitude de Langues. En effet, nous ne voyons, nous ne connoiſſons dans le ſens phyſique, que ce qui eſt ſous notre main, que ce que nous pouvons manier, toucher, tourner & retourner ſous toutes ſes faces: auſſi des Aveugles ont été habiles Statuaires, parce que la main ſuffit pour connoître & pour imiter les formes des corps.

Mais tout ce que notre eſprit conſidere, tout ce qui lui eſt préſent, s'y préſente & l'affecte toujours d'une certaine maniere: c'eſt par-là qu'il y trouve de l'attrait; qu'il diſtingue cet Être des autres, qu'il exiſte pour lui.

Ce ſont les qualités qu'il y aperçoit qui le rendent attentif, qui décident de l'idée qu'il s'en forme, & du raport qu'il y découvre avec lui-même ou avec les autres Êtres.

Comment décidons-nous en effet de la bonté des Êtres, ſi ce n'eſt par les bons ou les mauvais effets que nous en voyons découler? Le même objet ne ſera-t-il pas bon & mauvais tout à la fois pour diverſes perſonnes, ſelon qu'elles en éprouveront du bien ou du mal?

Le SOLEIL, par exemple, nous affecte par ſon éclat, par ſa chaleur, par ſa forme, par ſa place, &c. nous en aurons donc l'idée, lorſque nous nous le repréſenterons comme un Globe élevé & brillant, qui éclaire & échauffe l'Univers.

L'EAU nous affecte par ſa limpidité, par ſa fluidité, par ſa vertu déſaltérante; nous en aurons l'idée, lorſque nous nous la repréſenterons ſous ces qualités qui lui ſont propres.

Nous aurons l'idée d'un ROI, lorſque nous nous le repréſenterons comme le Chef ſuprême & unique d'une ſociété nombreuſe & Maître d'une vaſte Contrée.

Nous aurons l'idée de la GRAMMAIRE, lorſque nous nous la repréſente-

rons comme l'assemblage des régles par lesquelles nous peignons nos idées & les rendons sensibles à nos semblables.

Ainsi nous ne nous représenterons jamais un objet, sans l'accompagner des qualités par lesquelles il nous affecte, qui font qu'il est cet objet, & non un autre; qui forment ses caractères distinctifs, son essence en quelque sorte.

On ne sauroit se représenter une MONTAGNE, sans son élévation; une VALLÉE, sans son enfoncement; une MER, sans la vaste étendue de ses Eaux.

Observons que les idées ne naissent pas toujours des objets extérieurs; nous en avons qui viennent de notre ame elle-même; qui sont produites par la considération de notre état intérieur, de ce qui se passe au dedans de nous-mêmes; qui donnent la connoissance de notre état actuel. Car telle est l'excellence de notre nature, que nous ne recevons pas seulement les impressions des objets extérieurs; mais que nous connoissons aussi notre propre état, que nous devons une partie de nos idées à l'impression des objets intérieurs qui se font sentir en nous; à cette puissance active de notre ame qui agit sur elle-même: ainsi le sentiment de nos besoins fait naître diverses idées en nous: ainsi nos affections, nos désirs, nos volontés, &c. nous occupent tour-à-tour, & nous élévent à des idées fort différentes de celles que nous devons aux objets extérieurs.

On peut dire, que par raport à la premiere de ces deux classes d'idées, nous sommes passifs; & que relativement à la seconde, notre ame y déploye toute sa puissance active.

Ainsi, les idées que nous avons du Soleil, de l'Eau, de tous les objets physiques, &c. sont en quelque sorte des idées passives; car elles nous sont données par la contemplation ou par la vue de ces objets extérieurs.

Tandis que les idées relatives aux besoins, aux désirs, à la volonté, sont actives, en ce qu'elles naissent de la considération de nous-mêmes, & par cette faculté que nous avons d'agir par nous-mêmes, indépendamment de tout objet extérieur.

Par-là, deux Mondes s'ouvrent en quelque sorte à nous: le MONDE PHYSIQUE, qui nous donne l'idée de tout ce qui est extérieur, de tout ce qui tombe sous les sens.

Et le MONDE INTELLECTUEL, qui nous donne l'idée de tout ce qui est intérieur, qui nous dévelope notre esprit & ses facultés; qui renferme la connoissance de tout ce qui n'est pas physique.

Et tous les deux sont la source féconde des modéles divers que la Grammaire nous aprend à imiter, & des Tableaux qui en résultent.

CHAPITRE VI.

Comment la Grammaire nous aprend à imiter & à peindre ces modèles.

IL ne ſuffit pas d'avoir des idées, & de ſavoir en quoi elles conſiſtent : il faut encore, & c'eſt ici où naît pour nous la Grammaire, où elle vient nous prêter ſon ſecours ; il faut connoître les moyens par leſquels nous pourrons communiquer nos idées à nos ſemblables, & devenir participans des leurs ; faire un commerce réciproque d'idées ; en donner & en recevoir.

Rien ne ſeroit plus aiſé, ſi nos idées étoient des objets corporels qui fuſſent hors de nous : mais elles ſont dans notre eſprit ; elles ſont notre eſprit lui-même affecté dans ce moment d'une certaine maniere : on ne peut donc tranſmettre ces idées au dehors de ſoi, comme on tranſmet un objet phyſique ; elles ne ſeront cependant pas perdues pour les autres, dès que cela leur deviendra néceſſaire, à eux ou à nous ; nous trouverons dans notre génie, dans nos organes, dans les facultés dont nous doua la Divinité, les moyens néceſſaires pour faire paſſer dans l'eſprit des autres hommes les idées qui nous occupent, nos déſirs, nos volontés, nos connoiſſances, le feu de notre génie, la profondeur de nos penſées ; pour leur dévoiler notre eſprit, & le leur montrer comme à découvert, ſoit que des objets extérieurs l'affectent, ſoit qu'il ſe replie ſur lui-même & qu'il ſoit la propre cauſe de ſes idées.

Ces moyens conſiſtent dans la peinture de ces idées par des ſignes correſpondans à ces idées & qui affectent l'eſprit de nos ſemblables de la même maniere que nous ſommes affectés, en leur préſentant les objets qui ſont la cauſe de nos idées, & en les leur faiſant voir préciſément ſous ces mêmes raports.

Et afin que cette peinture produiſe exactement les effets que nous en attendons, nous ſeront dirigés par la Grammaire. Elle nous dit :

Parlez aux autres comme vous vous êtes parlé : que les ſignes que vous employerez dans cette vue, produiſent ſur leur eſprit, par leur valeur & par leur arrangement, le même effet que produit ſur le vôtre la conſidération de l'objet qui vous occupe & dont vous voulez leur donner la connoiſſance.

Si ce ſont des mots que vous employez pour cela, que les uns expriment les objets qui vous frapent ; que d'autres peignent les effets que ces objets produiſent ſur vous ; que des troiſiémes ſervent à unir tous ceux-là en marquant leurs raports ; & qu'il en réſulte un Tout lumineux qui peigne votre idée à l'eſprit de vos ſemblables avec la même exactitude & la même préciſion, qu'elle eſt peinte dans votre eſprit par la vue des objets qui la firent naître : que ce tableau ſoit une glace, qui réfléchiſſe dans leur eſprit l'état actuel du vôtre.

Par cette imitation, on marche d'une maniere ſûre dans la peinture de ſes idées, parce qu'elle ne renferme rien d'arbitraire, parce qu'elle eſt exactement conforme à ſon modéle, parce qu'elle eſt la peinture ſimple & fidelle de l'idée, qu'elle en eſt en quelque ſorte la réflexion.

Et ces procédés ſont de tous les Peuples, & de tous les Tems, parce que dans aucun tems, dans aucun lieu & dans aucune Langue, on ne peut peindre une idée que par ſes dévelopemens, que par la diſtribution des diverſes parties qui la conſtituent & qui ſont elles-mêmes les dévelopemens des objets dont on a l'idée.

CHAPITRE VII.

En quoi la Grammaire diffère de la Logique & de la Rhétorique, relativement à la peinture des idées.

LA Logique a un ſi grand raport avec la Grammaire, que des Savans diſtingués ont ſouvent emprunté de l'une des principes pour expliquer l'autre ; & qu'il ſemble que la Grammaire ſoit fondée ſur une Logique naturelle, que l'homme aporte avec lui. Toutes les deux s'occupent en effet d'idées, de ce que l'homme ſe dit, de ce qu'il dit aux autres : mais elles enviſagent ces objets ſous des faces différentes.

La Grammaire ne s'occupe que de L'EXPRESSION des idées.

La Logique en examine la VÉRITÉ.

La Rhétorique y met le COLORIS néceſſaire.

La Grammaire nous aprend à peindre nos idées, telles qu'elles exiſtent dans notre eſprit.

La Logique, à les rendre telles qu'elles doivent être pour avoir la plus parfaite conformité à leurs modéles.

La Rhétorique, à les peindre de la maniere la plus propre à réveiller l'attention, & à émouvoir.

Elle parle au cœur & à l'imagination qu'elle ébranle & qu'elle touche par la beauté & la richeſſe de l'image, tandis que les deux autres parlent à l'eſprit & à l'entendement qu'elles éclairent par la préſentation ſimple & nue de l'image & par ſa vérité.

L'une cherche à rendre les idées avec toute la fidélité poſſible.

L'autre, à leur donner toute la certitude poſſible.

La troiſiéme, à en faire un Tableau animé, auſſi pittoreſque & auſſi énergique qu'il ſe peut.

Toutes ſont néceſſaires & intéreſſantes, parce que de leur réunion réſulte la communication des idées, la plus parfaite, la plus agréable & la plus conforme à la Nature, qui ne ſe contente pas de donner l'exiſtence aux Êtres, mais qui les accompagne de toutes les graces & de tout l'embelliſſement dont ils ſont ſuſceptibles : de même, plus on peut rendre une idée exacte dans ſon expreſſion, conforme à la vérité dans ſon enſemble, harmonieuſe & agréable dans ſes dévelopemens, & plus on remplit le but de la parole.

La Grammaire précedera toutes les autres ; car afin de pouvoir décider ſi l'on ſe forme des idées vraies des objets, il faut avoir des idées & être en état de les exprimer : il faut pouvoir ſe parler, afin d'être en état de juger ſi l'on ſe parle bien : & il faut s'être aſſuré qu'on s'eſt bien parlé, qu'on a aquis des idées vraies, avant de chercher à les faire goûter & rechercher des autres : c'eſt abuſer du diſcours que d'embellir la fauſſeté, des charmes de la vérité.

La Logique & la Rhétorique ſuivront donc la marche & les procédés de la Grammaire, puiſqu'elles ne viennent qu'après elle.

La Grammaire ayant apris à préſenter une idée dans tout ſon enſemble, à la préſenter avec toutes ſes parties, à déſigner l'objet qui l'occaſionne, les qualités qu'on y aperçoit & qui en conſtituent l'idée, & à les lier d'une maniere qui en faſſe un Tout, la Logique examine ſi l'on a enviſagé en effet par-là cet objet ſous ſon véritable point de vue ; & la Rhétorique orne ce point de vue, cette perſpective, de tous les agrémens dont elle peut être ſuſceptible.

Ainſi plus l'on aura de juſtes idées de la Grammaire, plus il ſera aiſé

de ſimplifier & de ſe former de ſaines idées des deux autres arts avec leſquels nous ne la comparons ici, qu'afin d'avoir un principe propre à diſtinguer dans la ſuite tout ce qui eſt du reſſort de la Grammaire, de ce qui apartient aux deux autres; & ſur-tout à la Logique, avec laquelle il eſt ſi aiſé de confondre ſon méchaniſme.

CHAPITRE VIII.

Diverſes manieres dont on peut peindre ſes idées.

Tel eſt le Génie de l'Homme, telles ſont les reſſources immenſes que lui ménagea la Divinité, afin qu'il pût pourvoir à ſes beſoins, de quelque nature qu'ils fuſſent, que l'on pût peindre ſes idées d'un grand nombre de manieres différentes.

A ceux qui ſont près de nous, nous les peignons de deux manieres. Par des Sons que nous prononçons, compoſés d'une ſuite de mots ou de ſignes vocaux qui correſpondent parfaitement aux idées que nous voulons peindre, & qui en tracent l'imitation fidelle dans leur eſprit.

Nous les peignons, en ſecond lieu, par des geſtes de la main, de la tête, &c. qui correſpondent également à nos idées; & qui font connoître, à ceux qui les aperçoivent, les idées dont nous voulons leur donner la communication.

Ces geſtes ſont même de deux eſpéces très-différentes: les uns libres & naturels, tels que ceux qu'on emploie dans la converſation, ou dans les récits.

Les autres, plus aprofondis, plus recherchés, & qui tiennent lieu de mots, de ſyllabes & de tout ſigne vocal, par leur parfaite correſpondance avec ces ſignes.

L'on ſe ſert de ces derniers avec les Sourds, tandis qu'on emploie les premiers avec ceux qui entendent, afin qu'ils comprennent mieux: ſouvent même on ne les emploie qu'avec ceux-là ſeuls qui peuvent les voir, afin qu'ils ſachent notre idée de préférence à tous ceux qui les entendroient ſi on les peignoit par des ſignes vocaux.

Ces deux ſortes de ſignes, ceux de la parole & ceux du geſte naturel, ſont auſſi différens par leurs effets qu'ils le ſont par leur nature. Les derniers

ſont plus prompts, plus animés, plus rapides dans leurs effets : les premiers ſont plus exacts, plus ſûrs, plus dévelopés : ils détaillent mieux l'idée : ils la préſentent avec plus de préciſion & la font infiniment mieux connoître.

Les uns ſont plus propres pour peindre les idées dont on eſt vivement affecté, & qui demandent d'être peintes avec la plus grande rapidité, pour obtenir un ſecours preſſant.

Les autres ſont plus propres à peindre les idées qui tendent à inſtruire, à éclairer, à agrandir l'ame & à l'élever.

Mais ces ſignes, ſoit vocaux, ſoit du geſte, ne ſont que pour le moment actuel : & même ils ſont reſſerrés dans un eſpace très-étroit, & bornés à un petit nombre de Perſonnes.

Il falloit donc en avoir d'autres par leſquels on pût ſe faire comprendre de ceux auxquels on ne pouvoit ſe faire entendre, à cauſe de leur abſence ; & par leſquels les Inſtructions qu'on avoit à donner, puſſent paſſer d'une génération à une autre & de Peuples en Peuples, afin que l'Univers ſût les choſes importantes qu'on avoit à lui dire pour ſon avantage ; & que les lumières d'un ſiécle ne fuſſent pas perdues pour le ſiécle ſuivant.

Dans cette vue, on inventa des ſignes permanens, pris d'Objets corporels, arrangés ou tracés de manière à préſenter des Tableaux qui rapellaſſent toujours les idées qui y étoient attachées.

C'eſt ainſi qu'on peut peindre ſes idées avec des vaſes à fleurs, arrangés de différentes manières, mais auxquels on ne peut ſe méprendre.

C'eſt ainſi que divers Peuples anciens tranſmettoient leurs connoiſſances à la poſtérité, par le moyen de fils de diverſes couleurs arrangés & noués d'une manière propre à dire tout ce qu'on vouloit.

C'eſt ainſi que d'autres peignirent les Objets même ſur des corps ſolides ; & que depuis quelques milliers d'années, les Peuples d'Aſie & d'Europe ont des Caractères alphabétiques qui, étant peints ſur le papier, réveillent les mêmes idées que les ſignes vocaux dont on ſe ſerviroit.

Cette dernière Méthode a même fait diſparoître les autres dans toutes les Contrées ſavantes, parce qu'elle leur eſt infiniment ſupérieure à tous égards.

Mais, comme il n'y a pas deux choſes parfaitement égales ſur la Terre, & que les avantages & les déſavantages ſont toujours compenſés, la peinture des idées par ſignes vocaux & par geſtes, & celle des idées par Caractères tracés, ont chacune des avantages & des déſavantages différens.

Si la première eſt perdue pour les momens futurs, elle eſt plus vive, plus animée, plus agréable pour la Société.

Et ſi la dernière tranſmet les idées aux tems les plus reculés, elle n'a rien d'animé, rien de vif; c'eſt le ſilence de la ſolitude, c'eſt la profondeur de la nuit, c'eſt le froid des glaces du Nord; c'eſt la vérité dépouillée des graces du ſourire, des charmes de la voix, du feu de la converſation, des effets du ſon qui changent totalement l'expreſſion des idées.

Ajoûtez à cela les révolutions des ſiécles qui font périr ces monumens, ou qui les rendent plus obſcurs en faiſant perdre, en tout ou en partie, la valeur des mots qui les compoſent, & ſur-tout la connoiſſance des choſes auxquelles on y fait alluſion & ſans leſquelles on ne ſauroit cependant les entendre.

CHAPITRE IX.

Que la Grammaire Univerſelle préſide à ces diverſes manieres de peindre.

MAIS de quelque manière qu'on peigne ſes idées, il faut qu'elles ſoient toujours aſſorties aux régles de cette Grammaire Univerſelle qui préſide à la peinture des idées, qui nous aprend en quoi conſiſte, à cet égard, l'imitation la plus parfaite de la Nature.

En effet, les règles à ſuivre dans toutes ces Méthodes doivent être les mêmes, puiſque ce ne ſont que diverſes manières de peindre le même objet: il doit ſe retrouver dans toutes, toutes doivent exprimer la manière dont il nous affecte, les idées que nous nous en faiſons, les qualités que nous y voyons: toutes doivent mettre l'accord le plus parfait entre ces diverſes parties d'un même tout.

Ainſi, ſoit que nous parlions, ſoit que nous écrivions, nous le faiſons d'après les mêmes principes: il en eſt de même des autres.

Les Sourds & les Muets auxquels on aprend actuellement d'une manière auſſi belle que ſimple, à entendre & à compoſer, en quelque Langue que ce ſoit, & dont on ne peut voir les exercices ſans attendriſſement, n'ont pas eu d'autre inſtruction. Non-ſeulement on leur a apris à exprimer leurs idées par le geſte & par l'écriture, en diverſes Langues; mais on les a élevés juſques aux principes qui conſtituent la Grammaire Univerſelle, & qui pris dans la Nature & dans l'ordre des choſes, ſont invariables, & donnent la raiſon de toutes les formes dont la peinture des idées ſe revêt chez chaque Peuple, ou dans chaque Méthode différente.

CHAPITRE X.

Des qualités que doit avoir la peinture des idées, & qui deviennent la baſe de la Grammaire.

AFIN que la peinture de nos idées produiſe les effets auxquels elle eſt deſtinée, il faut qu'elle ſe raproche le plus qu'il eſt poſſible de l'idée elle-même; qu'elle revête ſes qualités eſſentielles.

L'idée eſt claire, vive & rapide, c'eſt l'éclat & la rapidité de l'éclair; ſa peinture doit avoir les mêmes qualités: elle doit être lumineuſe, énergique, & auſſi prompte qu'il eſt poſſible: de-là, la marche entière de la Grammaire, puiſqu'elle doit tendre à peindre les idées de la manière la plus parfaite.

Ainſi, nos phraſes, peinture de nos idées, doivent revêtir la plus grande clarté; n'avoir rien d'obſcur & d'équivoque: chaque portion en doit être bien deſſinée, tranchante & diſtincte.

Plus elles ſeront claires, & plus elles ſeront ſuſceptibles d'énergie: y en a-t-il dans les diſcours obſcurs? Ils ne parlent ni aux yeux ni aux oreilles: ils n'ont donc nulle efficace.

Ce n'eſt pas tout: l'idée d'un objet ſe peint dans notre eſprit, tout à la fois, d'un clin d'œil; il ſeroit donc à déſirer qu'elle pût être rendue avec la même rapidité; cela ſeroit d'autant plus néceſſaire, que les Hommes réunis en Société & liés les uns avec les autres, ont une multitude d'idées à ſe communiquer, & qu'on a outre cela autant d'impatience à ſavoir promptement ce qu'on nous veut dire, qu'on en a à le dire.

L'on fera donc ſuccéder les paroles avec rapidité; mais comme cela n'eſt pas encore ſuffiſant, on économiſera encore ſur le nombre des paroles; on ſuprimera toutes celles qui ne ſeront pas abſolument néceſſaires pour la clarté du Diſcours, toutes celles qui pourront ſe ſupléer par l'enſemble, & ſouvent l'on mettra deux ou trois mots en un ſeul, pour aller plus vîte.

De-là naîtront des façons de parler ſingulières, & dont il ſemblera qu'on ne peut pas rendre raiſon, & qu'elles ne ſont que l'effet de l'uſage, tandis qu'elles ſeront autant d'ELLIPSES ou de Phraſes abrégées; & dont une partie n'a diſparu, que parce qu'elle n'auroit rien ajoûté à la clarté de la phraſe en l'allongeant.

Ce qui donne lieu aux Phraſes & aux Formules elliptiques qui reviennent continuellement dans le Diſcours, & dont il faut connoître les cauſes, ſi l'on veut avoir une idée nette de la Grammaire & de ſes procédés, ſouvent obſcurs, parce qu'on ne faiſoit pas aſſez d'attention à la vaſte influence de ce vœu de la parole.

Nous pouvons donc, relativement à la définition de la Grammaire que nous avons dit nous donner les régles néceſſaires pour peindre nos idées, ajoûter ceci : POUR LES PEINDRE DE LA MANIÈRE LA PLUS CLAIRE, LA PLUS ÉNERGIQUE ET LA PLUS RAPIDE.

CHAPITRE XI.

Utilités de la Grammaire Univerſelle.

LA Grammaire Univerſelle, qui nous enſeigne à peindre nos idées, dont les régles, données par la Nature même, ſont conſtantes & invariables, & l'effet néceſſaire de la manière dont notre eſprit ſe repréſente les Objets, réunira les plus grands avantages; ſa connoiſſance deviendra néceſſaire pour tout le monde, puiſqu'il n'eſt perſonne qui ne ſoit appellé à peindre ſes idées, & qui n'y ſoit apellé par les plus preſſans motifs, par celui de ſon propre bonheur.

1°. Elle nous procure la ſatisfaction, ſi ſenſible pour un Etre penſant, de pouvoir nous rendre raiſon de la manière dont s'opére cette peinture merveilleuſe des idées, à laquelle nous devons tant d'avantages, tant de plaiſir, ſoit par l'agrément de pouvoir exprimer nos propres idées de la manière la plus énergique & la plus capable de plaire, ſoit par le ſpectacle brillant & les reſſources infinies que nous trouvons dans celles des autres, ſi nombreuſes, ſi variées, ſi inſtructives, ſi conſolantes. D'ailleurs n'eſt-il pas digne de l'Homme de faire un auſſi bon uſage de ſa raiſon, de rechercher comment il parvient à dévoiler ainſi le plus profond intérieur de ſon ame, à éprouver le même avantage de la part des autres, à n'être pas une Enigme indéchiffrable à lui-même, en ignorant la nature de ſes procédés à cet égard?

2°. Ce n'eſt même qu'en connoiſſant de quelle manière il peint ſes idées, qu'il ſera en état de perfectionner ſes procédés; de s'en rendre l'exercice plus aiſé ou plus utile, d'en faire l'objet de ſes méditations, d'en raiſonner avec les

autres, de profiter de leurs obſervations & de les ſuivre dans leurs dévelopemens. Peut-on en effet parler d'un Art dont on ignore les termes & les procédés, & ſur lequel on n'auroit jamais réfléchi? A plus forte raiſon, pourroit-on contribuer à ſa perfection en la moindre choſe?

3°. Elle devient ainſi la Science du Philoſophe & du Savant, qui ſe diſtinguent par-là du ſimple Maneuvre qui opére comme eux, parce qu'il a vu, par ſon expérience ou par la direction des autres, qu'on réuſſit en employant telle ou telle Méthode; mais qui, forcé de s'en tenir aveuglément à ces procédés, ne peut s'en rendre raiſon, ni les perfectionner, ni ſe ſervir de ſon expérience à cet égard pour réuſſir dans d'autres Sciences; encore moins pour donner de l'extenſion & de la force aux facultés de ſon ame, qui ſans ceſſe aſſervie, par des procédés dont elle ne peut voir les cauſes ni calculer les effets, ſeroit égarée pour toujours dès qu'elle s'écarteroit un inſtant du chemin battu.

Il eſt vrai qu'en fait de peinture des idées, nous ſommes obligés de marcher avec tout le monde, puiſque les régles de cette Peinture ſont communes à tous, ſans quoi l'on ne parleroit, l'on ne peindroit que pour ſoi; mais cela n'empêche pas que la connoiſſance de ces régles ne nous ſoit très-avantageuſe, puiſqu'elle ſeule nous met en état d'analyſer les Tableaux de la Parole, de les comparer avec leurs Modéles, de voir en quoi ils excellent ou en quoi ils ſont défectueux, d'en ſentir l'énergie & la beauté, de les juger, en un mot; d'en retirer par-là même de plus grands avantages, & de nous mettre en état d'en compoſer de très-ſupérieurs à ceux que nous aurions tracés ſans cela; de nous élever toujours au-deſſus de nous-mêmes.

4°. Cette étude eſt très-propre en effet à donner une grande étendue à notre entendement, en le formant par l'analyſe qu'il lui offre & par l'habitude d'obſervation qu'il lui fait prendre; en le préparant aux recherches les plus profondes, & aux raiſonnemens les plus abſtraits; en lui ſervant de baſe pour la Rhétorique, pour la Logique, & pour toutes les connoiſſances dans leſquelles il faut procéder par l'analyſe & par la conſidération de leurs principes.

Quelle étude eſt effectivement plus abſtraite, plus métaphyſique en elle-même, plus éloignée du reſſort des ſens, que l'analyſe des Tableaux de nos idées? Ne ſoyons donc pas étonnés ſi juſques ici elle a paru ſi difficile à ſaiſir, & ſi l'on a mieux aimé aprendre à parler ſans régles, que d'être arrêté par des régles embarraſſantes, qui demandoient trop de contention d'eſprit, & dont on ne ſentoit pas la néceſſité & l'importance.

5°. C'eſt ſur-tout dans l'étude des Langues étrangères, que la Grammaire

nous procure de très-grands avantages. Elle se suplée aisément quand il s'agit d'aprendre sa Langue naturelle, parce qu'on a le tems de s'instruire par l'usage, parce qu'on n'est occupé que d'un petit nombre d'objets à la fois, parce qu'on est soutenu par le feu, le charme & l'énergie de la conversation. Il n'en est pas de même dans l'étude des Langues étrangères.

Ici tout étonne, tout embarrasse, tout arrête ; on est dans un Monde nouveau qui n'a rien de commun avec celui auquel on étoit accoutumé ; on voit tout à la fois une multitude d'objets différens ; ils s'offrent à nous de la manière la plus triste, la plus fastidieuse, la plus pénible ; on n'a plus le tems de s'y livrer par la routine seule, sur-tout lorsqu'on en doit aprendre plusieurs ; il faut nécessairement alors réunir toutes ses forces, suppléer par l'imagination aux charmes que le discours ne peut offrir à nos yeux obscurcis, secourir la mémoire par le jugement, compenser le tems par la vivacité de l'observation & par la vaste étendue de ses effets ; que chaque pas soit accompagné de sa raison.

Marchant alors au sein même de la lumière, réunissant le secours de toutes ses facultés, on ne sera jamais égaré, jamais perdu ; on ira très-vîte parce qu'on ne trouvera rien qui arrête, & l'on marchera en assurance parce qu'on ne craindra point de s'égarer.

C'est la seule marche digne d'un Etre raisonnable, qui doit être toujours en état de se rendre raison de tous ses pas. Sans elle, il sera toujours dans une nuit obscure ; & se traînant pésamment dans la fange, il suivra, sans génie, une route battue. Une Langue aprise ne lui sera d'aucune utilité pour en aprendre une autre : toujours obsédé par des détails, pourroit-il s'élever à des Principes généraux & universels qui ramenassent toutes les Langues à une marche commune, lui en aplanissent toutes les difficultés, & les réduisissent à de simples comparaisons entre ce qui est & ce qui doit être ?

A quoi serviroit la raison, si on ne l'employoit dans les choses difficiles & dans l'acquisition des connoissances auxquelles on se dévoue ? & dès qu'on pourra, par son moyen, parvenir à une supériorité à laquelle on ne sauroit s'élever sans cela, par quel motif s'y refuseroit-on ?

CHAPITRE XII.

Pourquoi ces avantages n'ont pas été auſſi ſenſibles juſques à préſent.

NOUS devons cependant convenir, que juſques à préſent l'on n'a point retiré de la Grammaire les avantages que nous lui attribuons; on n'y voit point ces principes généraux qui en devroient être la baſe; on n'aperçoit pas entre l'amas immenſe de régles qu'elle nous offre, cette liaiſon intime qui devroit les unir, & en faciliter l'étude; on diroit qu'elles ſont étonnées de ſe trouver à côté l'une de l'autre; qu'elles n'ont aucune cauſe néceſſaire; qu'elles furent uniquement l'effet de l'habitude & de l'uſage: on n'y aperçoit qu'un moyen lent & pénible, d'exécuter triſtement ce que l'uſage nous aprendroit à faire auſſi bien & plus agréablement; & après les avoir apriſes avec un dégoût extrême, on les oublie ſans regret en déplorant les jours précieux perdus à cette étude.

Ceux donc qui jugeront de l'utilité de la Grammaire Univerſelle & de ſon influence ſur les Grammaires particulieres, par l'expérience du paſſé, ſeront ſans doute fort étonnés de ce que nous venons de dire; ils s'imagineront qu'une prévention aveugle, nous fait outrer les avantages que nous apercevons dans ce genre de connoiſſance.

Nous n'en ſerons pas ſurpris: ils étoient fondés dans l'opinion déſavantageuſe qu'il avoient de ces Livres élémentaires, par le peu d'effet qu'ils produiſoient, par leur obſcurité profonde, par le voile qu'ils laiſſoient ſur l'origine & la raiſon des diverſes Parties qui les compoſent; parce qu'ils ne parloient jamais qu'à la mémoire & point au jugement; parce qu'après les avoir apris par cœur, on ne pouvoit ſe rendre raiſon de rien, & qu'il en falloit toujours revenir à l'uſage, comme au meilleur guide.

On connoiſſoit même ſi peu les vrais principes des Langues & le caractère diſtinctif de chaque Grammaire particuliere, qu'on nous a donné pendant long-temps pour Grammaires Françoiſes des Ouvrages abſolument calqués ſur les Grammaires Latines.

Il eſt vrai que dans ces derniers tems, on a ſenti vivement combien il importoit de réformer des abus auſſi étranges; & l'on a vu paroître des Grammairiens diſtingués qui abjurant tout préjugé, nous ont enfin donné des Grammaires véritablement propres à la Langue Françoiſe.

Et comme l'on a reconnu qu'il étoit impoſſible d'éclaircir les Élémens des Langues ſans remonter à des principes généraux, l'on s'eſt encore élevé à des Grammaires générales & raiſonnées, dans leſquelles on a cherché à remédier à ces inconvéniens : on a mieux connu dès-lors le vrai génie de la Grammaire, on en a mieux dévelopé les cauſes & les effets ; on a été aſſuré que l'uſage, auquel on étoit obligé de ſe conformer ſans ceſſe en fait de Langues, avoit toujours pour baſe une raiſon qui en devoit rendre la connoiſſance aiſée ; l'on a beaucoup moins apris la Grammaire par le ſeul ſecours de la mémoire, & l'on a pu raiſonner mieux qu'on ne faiſoit ſur la plûpart de ſes objets.

Cependant ces nouveaux Ouvrages, quelqu'intéreſſans qu'ils ſoient, n'ont pas produit les grands effets qu'on en devoit naturellement attendre, & on n'en a pas vu réſulter tous les avantages que nous attribuons à la Grammaire & qu'elle doit néceſſairement produire, parce qu'ils ont été écrits d'une maniere trop didactique ; ce qui étoit inévitable dans des Ouvrages de recherches & où il falloit juſtifier ſans ceſſe la nouvelle route qu'on ſuivoit ; & parce, ſur-tout, qu'on n'a point penſé de réformer d'après eux, les Grammaires particulieres, qui n'en ſont pas devenues plus claires & plus commodes.

Il étoit impoſſible d'ailleurs de s'élever dans ces dernieres, aux principes univerſels de la parole : le champ reſſerré de ces Grammaires ne pouvoit le comporter ; & celles dont l'étendue embraſſoit ces principes univerſels, laiſſoient encore beaucoup à déſirer à cet égard, parce qu'elles nous aprenoient plutôt ce qui étoit, que les raiſons de ce qui étoit.

C'eſt qu'on partoit en général de ce principe, que les Langues étoient arbitraires, l'effet du hazard & de la convention : principe funeſte, dont il ne pouvoit réſulter un Livre élémentaire vraiment utile, & qui préſentât les premiers principes du langage, qui ſupoſent néceſſairement qu'il n'a rien d'arbitraire, & que l'uſage, tout deſpote qu'il eſt, leur eſt abſolument ſubordonné.

Mais dès qu'on ſupoſe, au contraire, que les Langues ne purent être l'effet du hazard, dès qu'on eſt parvenu à les lier entr'elles, dès qu'on regarde la parole comme la peinture exacte & néceſſaire des idées, on doit voir naître toutes les parties diverſes qui entrent dans cette peinture, on en doit voir les cauſes : ces cauſes doivent être priſes dans la Nature même ; & invariables comme elle, elles doivent donner la raiſon de tous les uſages qui y ont raport.

La Grammaire doit devenir dès-lors très-ſimple, très-claire ; dégagée de toute ſa métaphyſique, elle doit être toute en action ; par-là même, autant à la portée de ceux qui commencent l'étude des Langues, qu'elle étoit auparavant au-deſſus de leurs forces. Loin de les rebuter, de les reculer, elle doit les attirer, & leur faire faire des progrès ſenſibles : elle doit être pour eux un flambeau qui les éclaire, qui diſſipe les nuages dont l'uſage ſeroit environné ſans lui ; & qui parlant à leur jugement & à toutes les facultés de leur ame, la rende infiniment plus propre à ſonder les profondeurs des Langues, à aplanir les difficultés qu'elles offrent & qui affligent, par leur incertitude, ceux même qu'elles ne peuvent rebuter.

Tel eſt le point de vue ſous lequel nous enviſageons la Grammaire, & d'après lequel nous avons dirigé nos recherches : nous donnons donc ici le fruit d'une longue ſuite d'obſervations, commencées dès le moment où voulant faire uſage de ce que nous venions d'aprendre dans notre jeuneſſe, nous nous aperçumes qu'il étoit impoſſible de rendre raiſon d'une Langue quelconque avec le peu de ſecours qu'on avoit : dès ce moment, nous cherchâmes quelque choſe de mieux ; en eſſayant auſſi de mettre à profit tout ce qu'on a donné depuis ce tems-là ſur une matiere auſſi intéreſſante. La maſſe de nos autres recherches ſur les Langues & ſur l'origine de leurs mots, nous a également donné une grande facilité pour nous élever à ces premiers principes de la parole, ſans leſquels il ne peut exiſter de Grammaire où la clarté & la ſimplicité ſoient réunies à la profondeur ; qui éclaire réellement l'uſage, & qui ſerve pour toutes les Langues.

Nous trouverons notre tems bien employé, ſi le Public aplaudit à nos vues, & ſi nos Lecteurs ſe convainquent par la lumiere qu'ils y trouveront, qu'il exiſte en effet une Grammaire Univerſelle qui régle le langage, qui domine l'uſage & dont la connoiſſance produit tous les effets que nous lui avons attribués.

CHAPITRE XIII.

Des Grammaires particulières & de leurs cauſes.

L'Origine des Grammaires particulieres & leurs raports avec la Grammaire Univerſelle, ne ſont pas des problêmes moins intéreſſans que celui de la Grammaire Univerſelle : ſi des principes communs du langage donnent des loix à tous les Peuples, comment tous les Peuples diffèrent-ils dans leurs Grammaires ? & ſi les Peuples obéiſſent à des régles differentes de langage, que deviennent ces prétendus principes univerſels que nous reclamons ?

Cette queſtion qui paroît ſi embarraſſante, n'eſt cependant pas difficile à réſoudre. Toutes les Grammaires, de quelque Langue qu'elles ſoient, s'accordent ſur leurs principes généraux, ſur ces loix, ſans leſquelles il n'y auroit point de Langue, point de Grammaire, point de peinture d'idées : principes pris dans la nature des idées, puiſées elles-mêmes dans l'Univers qu'elles peignent à notre eſprit, tandis qu'il eſt conforme lui-même aux idées éternelles qu'en eut l'Etre ſuprême.

Ces principes néceſſaires, dirigent les tableaux de la parole, dans quelque tems & en quelque lieu que ce ſoit : tous portent leur empreinte ; mais ſi les Nations n'ont jamais pu s'écarter de ces loix, ſi elles ont été forcées de ſuivre leur impulſion, elle ont pu ſe livrer à leur propre génie dans la maniere d'exécuter ces loix, dans l'emplacement à donner aux diverſes parties d'un tableau, dans les formes dont elles pouvoient être ſuſceptibles, dans le plus ou dans le moins de force avec laquelle on les deſſine.

Ainſi, tout arrangement dans la peinture des idées qui n'en détruit pas l'enſemble & la clarté, eſt conforme à la Nature, & eſt dans la Nature; ainſi, toutes les formes qui réſultent de ces divers arrangemens, ſont dans le vœu de la Grammaire Univerſelle.

C'eſt que la Nature, ſimple dans ſes principes, & économe dans ſes loix, étale les plus grandes richeſſes dans l'aplication de ces principes, & dans l'exécution de ces loix : & qu'elle eſt auſſi variée dans les formes, qu'elle eſt conſtante dans ce qui leur ſert de baſe.

Tout arrangement ſupoſe, en effet, un goût qui y préſida : mais, ce goût n'eſt point donné en particulier par la Nature : quoiqu'elle faſſe ſentir la néceſſité de l'ordre & d'une diſtribution claire & exacte de tout ce qui doit entrer

dans

dans le tableau d'une idée, elle laisse au génie & au goût de chaque Peuple, les arrangemens particuliers dont ce tableau peut être susceptible, pourvu qu'ils ne soient pas en contradiction avec ses principes : de-là, le spectacle intéressant d'un même tableau exécuté de tant de manières différentes, & qui paroissent n'avoir rien de commun.

C'est le choix que chaque Peuple a fait d'un arrangement qui lui est propre, qui constitue l'usage, & qui devient l'origine des Grammaires particulieres qui n'en sont qu'un résultat ; & c'est ce usage qui force à le suivre tous ceux qui voudront se faire entendre de ceux qui s'y conforment & qui ne peignent que d'après lui, parce qu'on ne seroit pas entendu si l'on s'en écartoit ; qu'on ne parleroit que pour soi ; ou que les tableaux qu'on traceroit déplairoient, parce qu'ils ne seroient pas à l'unisson des autres, parce qu'ils choqueroient par des traits qu'on ne pourroit saisir, ou qui ne seroient pas conformes au goût généralement adopté & qui a seul l'avantage de plaire.

Autant il pouvoit être indifférent d'adopter dès les premiers instans, telle ou telle maniere de peindre ses idées, autant est-il indispensable de se conformer dans la suite à la maniere qu'on a adoptée, parce qu'on n'en peut changer impunément ; il seroit même absurde d'entreprendre de changer dans l'art de la parole un usage devenu universel, & qu'on ne pourroit réformer que par des peines & des travaux immenses dont l'utilité seroit peu sensible, bien loin de dédommager des soins qu'on se seroit donnés.

C'est par cette raison que les Langues, qui sont l'inconstance même dans leur prononciation, & dans la masse de leurs mots, qui abandonnent les uns, en altérent d'autres, en forment ou en empruntent sans cesse de nouveaux, sont invariables dans leurs usages grammaticaux, dans l'art d'arranger la peinture de leurs idées. C'est qu'un mot changé ne détruit rien, n'ôte rien à la beauté & à l'intelligence du tableau, tandis que la tournure d'une phrase & ses formes, ne peuvent changer sans qu'elle devienne inintelligible, & sans être en opposition avec la société entiére, accoutumée à une marche différente.

La maniere dont sont arrangés les mots dans chaque Langue, forme un spectacle singulier pour ceux qui ne sont accoutumés qu'à la Grammaire de leur Langue maternelle, & qui n'ont pas sçu s'élever jusques aux principes de la Grammaire Universelle. Tous les mots leur paroissent arrangés dans cette Langue à contre-sens, dans un ordre qui n'est pas le vrai, ou le plus conforme à la Nature : ils trouvent qu'ils sont les seuls qui les arrangent de la maniere la plus naturelle & la plus convenable : ils s'aplaudissent, tandis qu'ils regardent d'un œil de compassion ces mal-adroits qui défigu[illegible], selon eux, les tableaux

des idées, qui mettent à la fin ce qui devroit être au commencement, & au commencement ce qui devroit être à la fin.

Ils ont raiſon, en ſe regardant comme le centre du vrai, & en ne prenant pour régle que l'uſage de leurs peres, auxquels ils ſont habitués ; mais ce n'eſt pas ainſi qu'il faut juger : car alors on ſeroit juge & partie dans ſa propre cauſe, & tous ceux qui parlent une Langue quelconque auroient droit de traiter toutes les autres de même, en ſorte que, ſuivant les lieux, chaque Langue paroîtroit la ſeule qui ſuivît dans ſes tableaux l'ordre naturel, tandis que par-tout ailleurs on en affirmeroit le contraire.

La véritable maniere de décider des avantages qu'une Langue peut avoir à cet égard ſur une autre, c'eſt de les comparer avec les principes de la Grammaire Univerſelle.

On voit dès-lors que les diverſes portions d'une idée ne ſont pas aſtreintes néceſſairement à tel ou à tel ordre, & qu'il eſt indifférent en ſoi-même de les arranger d'une façon ou d'une autre, pourvu que l'ordre qu'on choiſira préſente exactement & ſans équivoque ce qu'on veut peindre ; & que lorſqu'on aura adopté un de ces genres, celui qui aura paru le plus analogue à ſon propre génie ou à ſa maniere de voir, on s'y tienne, & l'on n'en change plus.

De ce point de vue qui domine ſur toutes les Langues, on voit ainſi tous les arrangemens dont peut être ſuſceptible le tableau d'une idée ; & les motifs qui décidérent tels & tels peuples, à adopter de préférence tels & tels arrangemens.

Dès-lors, ces tableaux ne paroiſſent plus biſarres & ſinguliers : on ne les regarde plus comme l'effet du haſard ou de la fantaiſie des peuples ; & l'on n'eſt pas embarraſſé à en rendre raiſon.

Les Grammaires de toutes les Langues ne ſont plus que des ruiſſeaux, ſortis d'une même ſource, qui coulent tous, auſſi naturellement les uns que les autres, du côté vers lequel les entraîne leur pente, & qui en prennent les diverſes impreſſions.

CHAPITRE XIV.

Effets des Grammaires particulieres, ſur les Tableaux intérieurs; & Obſervations ſur ce qu'on apelle penſer dans une Langue.

CE qui a ſur-tout contribué aux fauſſes idées qu'on ſe fait par raport aux divers arrangemens dont eſt ſuſceptible la peinture des idées, & qui perſuade que celui auquel on eſt accoutumé eſt le plus naturel, c'eſt l'habitude qu'on contracte néceſſairement d'arranger les tableaux intérieurs qu'on ſe forme des objets, ou des idées, en d'autres termes, préciſément comme on les arrange dans la peinture extérieure qu'on en fait; & c'eſt ce qu'on apelle *penſer dans ſa Langue.*

En effet, lorſque nous avons une idée, c'eſt un tableau que nous nous ſommes fait à nous-mêmes; nous nous parlons à nous-mêmes. Or pour parler à ſoi-même, on n'emploie pas d'autre arrangement, que celui qu'on met en uſage pour parler aux autres.

Mais ceci s'opérant avec la plus grande rapidité, d'un clin d'œil, ſans qu'il paroiſſe que nous y entrions pour rien, on ſupoſe que cet arrangement intérieur des idées, nous eſt donné par la Nature elle-même, & qu'ainſi il eſt dans la Nature.

Tandis que l'ordre obſervé à cet égard dans les autres Langues, ne nous ſemble pas naturel, puiſque nous ſommes obligés de faire les plus grands efforts pour nous familiariſer avec leur marche, parce qu'elle ne nous eſt pas devenue naturelle par une longue habitude.

Illuſion qui ſe diſſipe dès qu'on ſe rapelle, que cet arrangement intérieur n'eſt que la ſuite de l'arrangement extérieur; & que la promptitude avec laquelle il s'opére, eſt l'effet de cette habitude qui nous rend les opérations factices auſſi aiſées que les naturelles.

Ainſi toutes les fois qu'un objet extérieur fait naître une idée dans notre eſprit, & que nous nous repréſentons cet objet avec les qualités que nous y découvrons, cet objet paſſe, pour ainſi dire, à travers la filiere de la Grammaire de notre Langue naturelle; & la forme artificielle dont il ſe revêt, nous paroît ſa forme naturelle.

Auſſi, lorſqu'on écrit dans ſa propre Langue, on forme des tableaux qui ont toutes les graces d'un original, qui n'ont rien de gêné & de louche, qui

ont toute la fraîcheur poſſible ; parce que ce ſont en effet des originaux, puiſqu'ils ne ſont point différens du tableau intérieur qu'on s'en étoit fait, qu'ils en ſont la vive repréſentation.

Il n'en eſt pas de même lorſqu'on écrit dans une Langue différente : car le tableau intérieur que nous nous formons, ſe fait dans la nôtre, & nous ſommes obligés de le transformer enſuite peu-à-peu & avec peine, en une Langue étrangere : enſorte que le tableau qui en réſulte, n'eſt qu'une traduction, une copie gênée, qui n'a point les graces naïves d'un original, & qui portant l'empreinte de ce qu'il fut d'abord, ne préſente plus un Tout parfaitement harmonique.

C'eſt par cette raiſon que nos Maîtres nous recommandent, lorſque nous voulons écrire dans une Langue étrangere, de penſer tout de ſuite dans cette Langue, afin que nos tableaux extérieurs ſe révêtent ſi naturellement des formes propres à cette Langue, qu'ils ne paroiſſent point avoir été des traductions, & qu'on les prenne pour des originaux ; par conſéquent, pour l'ouvrage d'une perſonne dont cette Langue ſeroit la maternelle.

Ceci ſupoſe une connoiſſance profonde du génie diſtinctif des Langues : connoiſſance qu'on ne peut acquérir ſans les vrais principes de la Grammaire Univerſelle. C'eſt donc encore ici un des grands avantages dont elle eſt ſuivie, puiſqu'en nous faiſant voir de quelle maniere naiſſent les Grammaires particulieres, & en nous montrant leurs raports & leurs différences avec les cauſes de ces différences, elles nous rend familieres ces diverſes méthodes, & elle nous met à même de nous en ſervir indiſtinctement, avec une égale facilité, en nous les rendant auſſi propres ou auſſi naturelles les unes que les autres.

CHAPITRE XV.

Diviſion de la Grammaire Univerſelle.

PUiſque la Grammaire Univerſelle eſt l'aſſemblage des Régles fondamentales qu'on obſerve dans la peinture des idées, elle embraſſera les objets ſuivans.

1°. Les ÉLÉMENS qui entrent dans cette peinture, ou les diverſes eſpéces de mots qui conſtituent le diſcours, parlé ou écrit, l'un n'étant qu'une copie de l'autre.

2°. Les diverſes FORMES que ces mots devront revêtir, afin de pouvoir s'unir les uns aux autres.

3°. L'ARRANGEMENT qu'on devra donner à ces mots, ou aux divers traits qui entrent dans un tableau, afin qu'on en voye à l'inſtant le but, l'objet principal, les acceſſoires, l'ordonnance entiere.

4°. La MANIERE dont elle s'UNIT, ou dont elle s'identifie au génie particulier de chaque Langue, pour en faire naître les régles particulieres.

Ce qui formera autant de portions ou de LIVRES, qui offriront :

1°. Les PARTIES du diſcours.

2°. La DÉCLINAISON & la CONJUGAISON, ou les diverſes formes dont ſe revêtent quelques-unes de ces parties.

3°. La SYNTAXE, ou les régles relatives à leur arrangement, à leur aſſemblage.

4°. La GRAMMAIRE COMPARATIVE.

LIVRE II.

DES PARTIES DU DISCOURS.

PARTIE PREMIERE.

DES PARTIES DU DISCOURS EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Tableaux des idées par la parole ſont compoſés de diverſes Parties.

L'Idée eſt une, de l'unité d'un tableau compoſé d'une multitude de traits qui ne préſentent qu'un Tout.

C'eſt que ces traits liés entr'eux par les raports les plus étroits, ſont tous néceſſaires les uns aux autres; enſorte que le tableau n'eſt complet & ſon but rempli, que lorſque tous les objets en raport ſont réunis, qu'on ne voit point de vuide, que l'enſemble ne laiſſe rien à déſirer.

Il en eſt de même de nos idées; elles roulent ſur des raports: raports d'objets entr'eux, raports des objets avec les qualités qu'ils réuniſſent, raports avec nous, &c.

L'on peut même dire que toutes nos connoiſſances ne ſont compoſées que de raports; nous ne faiſons en toutes choſes que comparer les objets entr'eux: nous aprenons par-là à les diſtinguer les uns des autres, & nous élevant ſans ceſſe de comparaiſons en comparaiſons, de raports en raports, rien ne ſe dérobe à nos recherches.

On ne connoit même le bonheur, on n'en ſent toute la valeur que par comparaiſon: il n'eſt jamais auſſi vif, auſſi intéreſſant, jamais il n'eſt auſſi ſenſible qu'à la ſuite de quelque événement funeſte, de quelque orage qui l'avoit altéré, même légerement: à peine ſe diſſipe-t-il, que l'ame ſuffoquée par l'angoiſſe, revient à elle, elle reſpire délicieuſement, elle ſent tout le plaiſir de

l'exiſtence, mais d'une exiſtence que rien ne trouble & ne gêne. Il faut avoir éprouvé un état pour s'en former de juſtes idées : auſſi l'expérience des Peres eſt-elle preſque toujours perdue pour les enfans.

De-là, cet eſprit de curioſité, ſans lequel nous ne ſaurions rien, & qui n'eſt qu'un déſir de comparaiſons, mais funeſte ou avantageux, ſuivant les objets auxquels nous l'apliquons.

Heureux celui que cet eſprit de curioſité n'a jamais porté qu'à des connoiſſances utiles & à des eſſais ſalutaires : il n'aura jamais d'écarts à pleurer.

Tout raport ſupoſe divers objets qui concourent à le former : enſorte que le raport n'eſt complet que lorſque tous les traits qui le conſtituent ſont énoncés : nos idées qui n'expriment que des raports, ſeront donc compoſées de diverſes parties ſucceſſives, amenées les unes par les autres, qui ſe ſuivront & s'uniront juſqu'à ce que le raport ſoit complet, que le tableau ſoit achevé, que l'idée ſoit peinte en ſon entier.

Il exiſtera ainſi dans la parole deux ſortes de mots très-diſtincts ; les uns qui déſigneront les objets dont on fait la comparaiſon ; les autres qui feront voir qu'on les compare entr'eux : ceux-là qui forment les maſſes du tableau, ceux-ci qui ſervent à les lier.

Tel un Architecte raſſemble ſes matériaux, les arrange & les unit, par un ciment qui n'en fait qu'un ſeul Tout.

L'on ſent parfaitement que ces tableaux de la parole ſeront compoſés de plus ou de moins de parties, ſuivant le plus ou moins de complication des raports qui entrent dans l'idée qu'ils ſont deſtinés à repréſenter.

Ces diverſes parties ſeront cependant en petit nombre, puiſque les idées ſe réduiſent à des raports qui ſont à peu-près toujours de la même nature ; ce qui ne peut donner lieu à un nombre tant ſoit peu conſidérable de parties différentes.

Mais cherchons à fixer ce nombre, & voyons à quels caractères nous pourrons les diſtinguer les unes des autres.

CHAPITRE II.

Variations & opoſitions des Grammairiens ſur les Parties du Diſcours.

EN quelque petit nombre que ſoient les diverſes eſpéces de traits qui entrent dans les tableaux des idées & qu'on apelle PARTIES du Diſcours, les Grammairiens n'ont pas encore pu s'accorder dans leur nombre ; les uns en comptent plus, les autres moins, & chacun ſe fonde ſur des motifs qui paroiſſent ſi frapans, qu'on ne ſait pour quels ſe décider.

S'ils s'accordent ſur quelques-unes, ils diffèrent ſur toutes les autres.

Une partie des anciens Grammairiens, Grecs & Latins, PLATON lui-même (1), trompés par la nature de leurs Langues, ne comptoient que deux Parties du Diſcours, le NOM & le VERBE : toutes les autres n'étoient qu'en ſous-ordre (2). Auſſi APOLLONIUS apelloit très-ingénieuſement le Nom & le Verbe, *l'Ame du Diſcours* (3).

Les Arabes & les Hébreux n'en comptent que trois, ajoutant aux deux précédentes les Particules, ou la CONJONCTION (4).

ARISTOTE ajoutoit à ces trois, l'ARTICLE (5).

C'eſt la diviſion qu'a ſuivie un Auteur Anglois (6) ; il diſtribue les Parties du Diſcours en quatre claſſes, les *Subſtantives* où entre le Nom, les *Attributives* où entre le Verbe, les *Définitives* où entre l'Article, & les *Connectives* où entre la Conjonction.

La plûpart des autres Grammairiens Anglois, comme WALLIS (7), le Dr.

---

(1) Dans ſon Sophiſte.

(2) » *Partes igitur orationis*, dit PRISCIEN, Liv. 2. *ſunt ſecundum Dialecticos duæ*, » *NOMEN & VERBUM : quia hæ ſolæ etiam per ſe conjunctæ plenam faciunt Orationem ;* » *alias autem partes συγκατηγορήματα, hoc eſt conſignificantia appellabant.*

(3) Τὰ ἐμψυχότατα μέρη τοῦ λόγου. Syntax. L. I. c. 3.

(4) C'eſt cette diviſion que ſuivent les Auteurs de nos Grammaires Orientales, comme ERPENIUS & SCHULTENS.

(5) Dans ſa Poëtique, ch. XX.

(6) HARRIS, Ecuyer. Sa Grammaire eſt intitulée : HERMÉS, or a Philoſophical Inquiry concerning Language and Univerſal Grammar. Lond. *in*-8. 1751.

(7) WALLIS, Grammaire Angloiſe en Latin, *in*-8. ſixiéme Edit. 1765.

LOWTH,

Lowth, Evêque d'Oxfort (8), le Doct. Bayly (9); & entre les François, l'Abbé Girard (10), & M. Beauzée (11), distinguent l'Adjectif du Nom, que tous les autres réunissent dans une même classe.

MM. de Port-Royal (12) & nombre d'autres, font de l'Article une classe à part, tandis que Wallis, Sanctius (13), & M. Beauzée le retranchent du nombre des parties du discours pour le réunir à l'Adjectif.

Sanctius & le P. Buffier (14), confondent de leur côté le Pronom avec le Nom.

Harris distingue le Participe de toutes les autres, & il est presque le seul qui le fasse.

Pendant qu'avec Sanctius, il suprime absolument l'Interjection, que les autres reclament, & nommément M. Beauzée.

Comment donc se décider au milieu de tant d'opinions contradictoires, défendues ou attaquées par des Personnages aussi distingués? Les diverses Parties du Discours seroient-elles donc si indifférentes, qu'on pût en négliger impunément quelques-unes? Ou leurs caractères seroient-ils si vagues, si indéterminés, qu'on pût les prendre les unes pour les autres, & même les méconnoître?

L'on sent cependant que le succès de tout ce que nous aurons à proposer sur les Parties du Discours, dépendra nécessairement des idées nettes & distinctes que nous en aurons; qu'on ne dira rien d'exact ou de convainquant à cet égard, qu'autant qu'on saura positivement à quoi s'en tenir sur leur nombre; qu'on sera en état de les distinguer d'un coup-d'œil, & de

(8) Dans la Grammaire Angloise intitulée: *A Short Introduction* to English Grammar with critical Notes, seconde Edit. *in*-12. 1763.

(9) Le Doct. Anselm Bayly, Grammaire Angloise, *in*-8. 1747.

(10) Les vrais Principes de la Langue Françoise, 2 vol. *in*-12. 1772.

(11) Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des Elémens du Langage, en 2 vol. *in*-8. 1767.

(12) Grammaire générale & raisonnée.

(13) Dans sa Minerve, Liv. I. ch. 2. Sanctius ou François Sanchez de Broçès, étoit Professeur en Rhétorique & en Langue Grecque à Salamanque. Son Ouvrage parut pour la premiere fois à Madrid en 1585. Il l'intitula *Minerve*, par opposition à celui d'Augustin Saturninus, que celui-ci avoit apellé *Mercure*: c'étoit Minerve qui redressoit Mercure.

(14) Grammaire Françoise, nos. 80-84.

s'en former un tableau lumineux, où l'on voye ſans peine tout ce qu'elles ont de commun, & tout ce en quoi elles different.

Nous devons donc avant toutes choſes, examiner quels ſont les caractères auxquels nous pouvons reconnoître une Partie du Diſcours : ces caractères deviendront une pierre de touche, au moyen de laquelle nous pourrons fixer le nombre de ces Parties, d'une maniere d'autant plus ſûre, que ce ne ſera pas nous qui choiſirons, que nous ne ferons que conſulter la Nature elle-même.

Si juſques-ici, on paroît s'être plus occupé de l'énumération de ces diverſes parties, que de chercher les caractères auxquels on pouvoit les reconnoître, ne l'attribuons qu'à la méthode qu'on ſuit ordinairement dans l'expoſition des Principes Grammaticaux, qui conſiſte plutôt à dire ce qui eſt, qu'à chercher ce qui doit être. Méthode qui donne plus de priſe à l'arbitraire.

M. Beauzée l'a fort bien dit, en réfutant ceux qui confondoient le Pronom avec le Nom.

» La ſource de toutes les mépriſes, obſerve-t-il (1), eſt dans la maniere dont » on s'y eſt pris pour déterminer les claſſes de mots ».

Quoi qu'il en ſoit, eſſayons de trouver les caractères auxquels on doit reconnoître les Parties du Diſcours. Si nous ne réuſſiſſons pas entierement, nous aurons du moins tenté une route nouvelle : il eſt beau d'eſſayer ſes forces, lors même qu'on échoueroit : c'eſt un chemin frayé, dans lequel d'autres peuvent pénétrer plus avant.

CHAPITRE III.

Caractères diſtinctifs des Parties du Diſcours.

NOus l'avons dit ; dans la peinture d'une idée, les mots ſont amenés à la ſuite les uns des autres, juſqu'à ce que toutes les parties conſtitutives de l'idée ſoient repréſentées, & qu'ainſi le tableau en ſoit complet.

Il exiſtera par conſéquent, autant de parties dans les mots, qu'il en exiſte dans les idées.

C'eſt donc encore de l'analyſe des idées, de leur contemplation, que dé-

(1) Grammaire générale, T. I, p. 168.

pendent les diverſes eſpéces de mots employés dans le diſcours, puiſqu'il en faut pour peindre toutes les parties d'une idée.

Mais il ne ſera pas plus difficile de diſtinguer les diverſes parties d'une idée, que de diſtinguer celles d'un corps.

Comment ſait-on qu'une partie d'un corps n'eſt pas la même que telle autre, ſi ce n'eſt parce qu'on ne peut pas affirmer de l'une ce qu'on affirme de l'autre; parce qu'elles ont des fonctions & des places différentes; parce qu'elles produiſent des effets divers; parce que ſans elles, ce corps n'exiſteroit pas, ou n'exiſteroit que d'une maniere incomplette, qu'il ſeroit défectueux?

Il en eſt de même des diverſes eſpéces de mots qui entrent dans la peinture des idées. Relatifs à des parties différentes de l'idée, apellés à y jouer chacun un rôle différent, on ne poura pas dire de l'un ce qu'on dit de l'autre.

2°. Ils auront des fonctions différentes.

3°. Ils produiront des effets divers.

4°. Ils ſeront indiſpenſables.

Tels ſont, par conſéquent, les caractères auxquels on reconnoîtra les diverſes Parties du Diſcours, en quelque Langue que ce ſoit, & ſous quelque forme qu'on les ait traveſties, & qui les ont ſouvent fait méconnoître.

L'on comprend d'avance, que la reſſemblance extérieure de ces mots & leurs raports acceſſoires, ne ſont d'aucun poids dans cette diſcuſſion; qu'on ne doit faire attention qu'à l'eſſence même de ces mots, qu'à ce qui leur eſt propre, & qui ne ſe rencontre dans aucune des autres eſpéces. C'eſt une régle qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans la diſtribution des Etres en différentes claſſes; ſans cela, on réunira les objets les plus diſparates, en vertu de quelques raports communs, à l'exemple de ce ſavant Naturaliſte, qui fit entrer le Lion & la Souris dans la même claſſe d'Animaux, à cauſe de quelques raports qu'il apercevoit entr'eux dans quelques-unes de leurs parties.

Mais apliquons ces divers caractères à quelque exemple, afin qu'on s'en forme une idée diſtincte.

Dans cette phraſe, CICERON FUT ÉLOQUENT, on voit trois mots, dont chacun apartient à une Partie différente du Diſcours; parce qu'ils réuniſſent, chacun de leur côté, les caractères diſtinctifs des Parties du Diſcours.

1°. L'on ne peut pas dire de l'un ce que l'on affirme de l'autre: l'un eſt un Nom, les deux autres conſtituent des Parties toutes différentes.

2°. Ils rempliſſent des fonctions différentes : car l'un déſigne le ſujet du tableau, l'autre une qualité de ce ſujet, le troiſieme les lie.

3°. Ils produiſent des effets différens, puiſque l'un réveille l'idée d'un tel homme : l'autre celui d'un homme peint ſous tel caractère.

4°. Ils ſont indiſpenſables ; car ſi l'on en ſuprime un, quel que ce ſoit des trois, il n'y aura plus de tableau.

On n'aura plus qu'à donner un nom à chacune de ces Parties du Diſcours : & ce nom ſera toujours dérivé de ce qui les conſtitue eſſentiellement, des fonctions propres qu'ils rempliſſent.

Tout mot qui réunira ces quatre propriétés, & qui n'entrera dans aucune des Parties du Diſcours, déja reconnues & déterminées, formera une nouvelle Partie du Diſcours : ou, en d'autres termes, il en faudra admettre autant de différentes, qu'il y aura d'eſpéces de mots qui ſeront diſtingués par ces quatre caractères.

Tels ſont les principes d'après leſquels nous allons reconnoître les diverſes eſpéces de mots qui compoſent les tableaux de la parole, & qui feront notre excuſe auprès de ceux à qui ces diſcuſſions déplairoient ; puiſqu'elles n'ont pour but, que de faire marcher nos Lecteurs d'une maniere plus aſſurée.

CHAPITRE IV.

Enumération des Parties du Diſcours.

AFIN de reconnoître les diverſes eſpéces de mots dont eſt compoſé le Diſcours, nous commencerons par ceux qui ſont ſi néceſſaires, pour completter le raport renfermé dans une idée, qu'ils en prennent tous la livrée, enſorte que leur forme change néceſſairement avec ce raport. Nous verrons enſuite ceux qui ne faiſant point partie de ce raport principal & conſtitutif d'une idée, ſervent à lier ce raport avec d'autres raports ſubordonnés à celui-là ; ou, à lier une idée avec une autre ; & ajoutent ainſi, de nouveaux raports au principal, ſans prendre la livrée d'aucun des deux, puiſqu'ils n'apartiennent en particulier à aucun des deux.

Ceci nous donnera une diviſion ſimple & naturelle des Parties du Diſcours, en deux grandes claſſes : 1°. Les Parties du Diſcours compoſées des mots

qui changent de forme, ſuivant la nature du raport général qu'ils concourent à déſigner.

2°. Les Parties du Diſcours qui étant elles ſeules les ſignes du lien de deux idées en raport, ſont conſtamment les mêmes & ne changent jamais de forme.

Cette diviſion eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle porte ſur la maſſe entiere de la Grammaire, & ſur les cauſes générales qui déterminent toutes les Parties du Diſcours à revêtir les qualités de l'une ou de l'autre de ces deux claſſes.

PREMIERE CLASSE.

Parties du Diſcours qui changent de formes, afin de concourir à préſenter le même raport : & 1°. des trois Premieres.

Afin que le Tableau d'une idée ſoit complet, il faut néceſſairement trois mots : il peut y en avoir beaucoup plus, il ne ſauroit y en avoir moins.

Ces trois mots ſerviront à déſigner :

L'un, l'objet ou le SUJET de l'idée.

L'autre, la QUALITÉ qu'on y remarque & par laquelle il intéreſſe.

Le troiſiéme, la LIAISON qu'on aperçoit entre ces deux mots.

Ces trois eſpéces de mots, ſe trouvent dans le Tableau que nous avons préſenté à la fin du Chapitre précédent, *Ciceron fut éloquent.*

Nous avons ici trois Parties du Diſcours, fondamentales & très-diſtinctes.

1°. *Ciceron*, indique le ſujet du Tableau.

2°. *Eloquent*, préſente une qualité, une maniere d'être d'un Homme quelconque qui excelle dans l'art de la parole.

3°. *Fut*, fait voir le raport que nous apercevons entre Ciceron & cette qualité ; & complette le Tableau, en liant entr'elles ſes diverſes parties.

De ces trois parties, la premiere s'apelle un NOM, parce qu'elle ſert à nommer, à déſigner les objets ou les divers êtres qui exiſtent dans la Nature.

Celle qui eſt placée la troiſiéme, s'apelle ADJECTIF, mot formé d'ADJECTUS qui ſignifie en Latin *ajouté* ; parce que les mots de cette eſpéce s'ajoutent à la ſuite du Nom, pour déſigner la qualité qu'on aperçoit dans l'objet que ce Nom déſigne : ou pour mieux dire, parce qu'il ajoute au Nom de l'objet, la connoiſſance de ſes qualités.

Celle qui eſt placée entre ces deux, & qui eſt ici le mot *Fut*, s'apelle VERBE, du mot latin VERB-*um*, qui ſignifie MOT par excellence, celui ſur qui roule toute la force & l'énergie du Tableau, ſon harmonie entiere, ſa vie en quelque ſorte, puiſque c'eſt lui ſeul qui en fait l'ame, qui en unit toutes les parties, qui fait qu'elles forment un Tout unique & vrai.

Telles ſont les trois Parties véritablement conſtitutives du Langage, celles qui en ſont la baſe néceſſaire, qui doivent ſe trouver dans tous les Tableaux de la parole, ſans leſquelles il n'en pourroit exiſter un ſeul, & auxquelles devront ſe raporter toutes les autres Parties du Diſcours.

C'eſt à ces trois parties que doivent être ramenés en derniere analyſe tous les diſcours & toutes les connoiſſances. Les Ouvrages les plus vaſtes & les plus compliqués peuvent toujours être réduits à un Tableau auſſi ſimple; & ce n'eſt même qu'autant qu'on ſera en état de les réduire à une peinture auſſi ſerrée & auſſi nette, qu'on pourra être aſſuré d'en avoir une connoiſſance exacte.

En vain donc l'on entreprendroit d'analyſer un Tableau d'idées, une phraſe quelconque; celles même qui ne ſemblent être compoſées que de deux ſeules Parties du Diſcours, comme lorſqu'on dit *il pleut*, *il tonne*, *il grêle*; ou d'une ſeule, comme les Latins, qui ſuprimant *il*, diſent dans le même ſens *pluit*, *tonitruat*, *grandinat*, ſi l'on n'a pas des notions claires & diſtinctes de ces trois parties: mais avec leur ſecours, il n'eſt aucun Tableau d'idée, aucune phraſe dans une Langue quelconque, qu'on ne puiſſe analyſer.

Le croira-t-on? L'on ſuivoit à l'égard des Langues, des méthodes ſi fauſſes, ſi ténébreuſes, ſi peu raiſonnées, que pendant une longue ſuite de ſiécles on a confondu les deux parties du diſcours les plus diſtinctes, les plus fortement caractériſées, celles qui formoient les deux branches du même raport, le NOM & l'ADJECTIF. L'on n'en faiſoit qu'une ſeule claſſe.

C'eſt qu'on ne ſe rendoit attentif qu'à quelques raports acceſſoires qui régnoient entre ces deux eſpéces de mots, plus ſenſibles encore ou plus nombreux dans la Langue Latine. Mais en ſe livrant ainſi à des raports acceſſoires, on négligeoit des differences fondamentales, & ſans leſquelles on ne pouvoit que s'égarer.

Auſſi les procédés grammaticaux paroiſſoient toujours envelopés d'un brouillard épais: on ne pouvoit en rendre raiſon d'une maniere lumineuſe.

Les Auteurs de la Grammaire générale & raisonnée, qui les premiers tracerent en François les grands principes qu'on devoit suivre dans l'exposition des procédés grammaticaux & dont l'Ouvrage se soutient depuis près d'un siécle, s'étoient laissés eux-mêmes entraîner à cet égard par le torrent. Ils réunirent le nom & l'adjectif dans une même classe, ce nom & cet adjectif entre lesquels doivent se distribuer tous les procédés grammaticaux, qui se trouvoient ainsi confondus de la maniere la plus étrange. De-là & de quelques autres erreurs pareilles, l'obscurité & les embarras qu'offre cet Ouvrage.

L'Abbé GIRARD est le premier, je crois, qui ait aperçu dans ce Royaume, qu'on pouvoit faire mieux, & qui a distingué le nom de l'adjectif.

La Grammaire Philosophique qui parut quelque tems après en Angleterre sous le nom d'HERMÈS, distingua également ces deux Parties du Discours, comme nous l'avons dit ci-dessus.

M. BEAUZÉE a senti de même combien il seroit absurde de confondre deux Parties aussi distinctes & aussi essentielles. Il les a également séparées dans sa Grammaire générale remplie d'observations précieuses & profondes.

Le concours de ces Hommes distingués doit faire loi; & désormais on ne doit plus voir de Grammaire, dans laquelle subsiste l'ancienne inexactitude.

Quatriéme Partie du Discours.

A ces trois Classes de mots, il s'en joint une aussi fortement caractérisée que celles-là, prise également dans la Nature même, dont le but est totalement différent de celui qui a donné naissance à ces trois, & que par conséquent on ne doit pas confondre avec elles.

Dans cet exemple, *Ciceron fut éloquent*, l'objet étoit déterminé par son Nom d'une maniere si sensible & si particuliere qu'on ne pouvoit le confondre avec aucun autre, & que ce Nom suffisoit seul pour le faire reconnoître.

Il n'en est cependant pas ainsi de tous les Noms : un grand nombre embrassent ou peuvent s'apliquer à tous les objets de la même espéce : tels sont les mots *Homme*, *Femme*, *Roi*, *Reine*, *Assemblée*, *Plante*, *Montagne*, &c. Ces mots conviennent à tous les Êtres qui sont *Hommes*, *Femmes*, *Rois*, &c.

Toutes les fois donc qu'on voudra les prendre dans un sens individuel,

les apliquer à un ſeul Homme, à une ſeule Femme, à un ſeul Roi, &c. il faut néceſſairement les accompagner d'un mot qui les tire de cette généralité, qui les individualiſe, qui faſſe connoître préciſément, déterminément entre tous les objets que ce nom déſigne, celui que l'on a en vue.

On ne ſauroit dire, par exemple, du moins ſi l'on veut être clair & peindre un objet particulier:

» Aſſemblée étoit brillante.
» Roi eſt généreux.
» Femme eſt belle.

Ces Tableaux ſont ſi vagues, ſi indéterminés, qu'ils ne peignent rien.

En promenant l'eſprit ſur un trop grand nombre d'objets de la même nature, ſur tous ceux qu'on peut apeller *Aſſemblée*, *Roi*, *Femme*, ils ne le fixent ſur aucun: & comme on ne voit aucun objet déterminé & ſur lequel on puiſſe s'arrêter, le but de la parole eſt manqué; ſes Tableaux ſont obſcurs.

Il a donc fallu inventer des mots qui tiraſſent ces noms de leur ſens vague & indéterminé, pour leur en donner un déterminé & individuel. Ces mots exiſtent, ils exiſtent de tous tems, ils exiſteront toujours.

Tels ſont ceux-ci LE, CE.

En les ajoutant aux Tableaux précédens, les noms des objets qui en ſont partie changent de nature; ils deviennent auſſi déterminés, auſſi précis, qu'ils étoient vagues & indécis.

De-là ces Tableaux compoſés de quatre parties diſtinctes:

» L'Aſſemblée étoit brillante.
» LE Roi eſt généreux.
» CETTE Femme eſt belle.

Ainſi LE, CE, &c. ſont une nouvelle Partie du Diſcours; car ils ne ſont pas des *Noms*, comme Aſſemblée, Roi, &c. ni des *Verbes*, comme *eſt*; ni des adjectifs, comme *brillants*, *généreux*, &c.

On les apelle ARTICLES, du mot Latin *Articulus*, qui déſigne ces *articulations*, ces *jointures* au moyen deſquelles on meut les divers membres du corps: ces mots ſont en effet comme autant de jointures, au moyen deſquelles les noms ſe lient aux autres mots de la maniere la plus déterminée.

Cinquiéme

Cinquiéme Partie du Diſcours.

Les Hommes ſont ſouvent Acteurs dans les Tableaux de la Parole ; mais les rôles dont ils y ſont chargés ne ſauroient être les mêmes. Tel a le premier rôle, tel autre le ſecond, tandis que d'autres en rempliſſent un troiſiéme.

Ici, le premier rôle eſt ſans contredit le rôle de celui qui parle ; c'eſt l'Acteur eſſentiel : le ſecond rôle ſera rempli par ceux qui l'écoutent & auxquels il s'adreſſe : le troiſiéme renfermera ceux dont il parle.

Dans ces occaſions cependant, il n'eſt point queſtion du nom propre de ces Acteurs. Celui qui parle n'a nul beſoin de ſe nommer ; il ſeroit encore fort inutile qu'il déclinât les noms de ceux auxquels il s'adreſſe, ou de ceux dont il parle & qui ſont préſens aux yeux ou à l'eſprit de ceux auxquels il parle.

Ce qui eſt eſſentiel, c'eſt que celui qui parle ſe déſigne comme l'Etre qui parle, & qu'il déſigne d'une maniere diſtincte, entre tous les autres, ceux auxquels il s'adreſſe, & ceux dont il parle.

Ce qui ſe fera par une cinquiéme eſpéce de mots conſacrés aux différens rôles qu'on remplit dans le langage & qui conviennent à quiconque parle, ou écoute, ou eſt le ſujet de la converſation.

Ces mots exiſtent ; on les apelle Pronoms, c'eſt-à-dire, mots qui tiennent la place des noms : car ils déſignent les Acteurs du Diſcours comme Acteurs, d'une maniere auſſi déterminée qu'un objet eſt déſigné par ſon nom ; & ils déſignent ces Acteurs, dans des occaſions où leurs noms ne produiroient pas le même effet.

Dans cette phraſe, par exemple ;

Je *ſais que* vous *êtes ſages & qu'*il *eſt généreux*,

on voit que celui qui dit Je, parle de lui-même ; que par le mot Vous il adreſſe la parole à des Sages ; & que par le mot Il, il déſigne un tiers dont il parle, & qui eſt connu de tous.

Ces Pronoms déſigneront donc indiſtinctement, quiconque aura quelqu'un de ces rôles à remplir, quels que puiſſent être leurs noms : ils ſeroit donc comme ces maſques d'Arlequin ou de Pantalon qui ſont portés par quiconque eſt chargé de jouer un de ces rôles, quoiqu'il ne ſoit ni Arlequin, ni Pantalon.

De-là eſt venu l'uſage d'apeller du nom de Personnes, qui en Latin ſignifie *Acteurs diſtingués par leurs maſques*, les Acteurs du Diſcours qui ſont diſtingués en effet par les Pronoms *je*, *vous*, *il*, &c. auſſi parfaitement que les Acteurs le ſont par leurs maſques ; quoique *je*, *vous*, *il*, ne ſoient non plus

leurs noms, que le masque d'Arlequin & de Pantalon n'est le visage de ceux qui jouent ces rôles.

Sixiéme Partie du Discours.

Les qualités d'un objet peuvent être inhérentes dans cet objet, & s'y trouver par un effet de sa nature même : c'est ainsi que le Soleil est *brillant* par sa nature ; l'Eau, *limpide* ; une Montagne, *élevée* ; un Cercle, *rond*.

Il en est d'autres qui sont l'effet de l'impression extérieure des autres Êtres, ou l'effet des volontés & des déterminations des hommes, ensorte qu'elles n'existent que pendant la durée de ces effets & qu'elles s'anéantissent avec eux : telles sont celles-ci, *aimé*, *observé*, *assiégé*.

Dans les unes, on ne considere les objets qu'en eux-mêmes : dans les autres, on les considere dans leurs raports avec d'autres objets ; les unes sont absolues, les autres relatives.

Ces deux sortes de qualités si différentes, constitueront nécessairement deux Parties du Discours très-distinctes entr'elles & très-différentes des autres. L'une dont nous avons déja parlé, & qui renferme les ADJECTIFS, mots qui désignent les qualités des objets considérés en eux-mêmes.

L'autre Classe qui a beaucoup de raport avec l'adjectif, un si grand raport qu'on seroit tenté de les confondre l'une avec l'autre, désigne un raport de qualité entre deux objets, produite par l'influence de l'un sur l'autre.

Le même raport présentera ainsi l'un de ces deux objets comme actif, & l'autre comme passif ; comme on le voit par ces exemples :

Les hommes *craignant* Dieu :

Dieu *craint* par les hommes :

où CRAIGNANT. désigne une qualité active dans les hommes relativement à Dieu ; & où CRAINT désigne une qualité passive dans Dieu relativement à ces mêmes hommes ; & dans lesquels ces deux qualités, l'une active, l'autre passive, désignent un raport commun entre Dieu & les hommes.

C'est dans le même sens qu'on dit *aimant* & *aimé*, *lisant* & *lu*, *voyant* & *vu*, &c.

Les mots qui composent cette Partie du Discours, s'apellent PARTICIPES, parce qu'ils participent de plusieurs idées différentes combinées ensemble, étant adjectifs sous un point de vue, & participant en même tems de *l'activité* & de la *passivité* des Êtres avec lesquels on les associe.

On ne sauroit donc la confondre avec aucune autre Partie du Discours, si l'on veut en avoir des idées nettes & distinctes.

Observation sur ces six Parties du Discours.

Les Parties du Discours que nous venons de parcourir, different si essentiellement les unes des autres par l'idée principale qui les constitue, qu'on ne sauroit les confondre entr'elles, sans resserrer les idées qu'on doit en avoir, & sans laisser sur cet objet l'obscurité dont il a été couvert jusques à présent.

En vain donc, voudrions-nous avec la plûpart des Grammairiens les réduire aux trois premieres, *Nom*, *Verbe* & *Adjectif*, en raportant le *Pronom* au nom ; & *l'Article* avec le *Participe* à l'adjectif : nous-n'en serions pas plus avancés ; puisqu'il faudroit avoir recours à des subdivisions, qui ne diminueroient en rien notre peine ; & qui seroient exposées à l'inconvénient de nous donner de fausses idées de ces objets, en ne les distinguant pas suffisamment les uns des autres, du moins d'après nos définitions.

Je ou *il* ne sauroient se confondre avec les Noms, puisqu'ils ne nomment qui que ce soit, qu'ils ne sont le nom d'aucun Etre : nous ne saurions regarder non plus l'article *le*, comme un adjectif, puisqu'il ne désigne point de qualité.

L'on doit toujours éviter avec soin, des Classes d'objets ou des divisions qui sont inutiles pour nous donner des idées nettes des choses, ou pour nous en faciliter la connoissance ; qui ne servent qu'à charger la mémoire & qu'à étonner l'entendement.

Et si nous mettons l'article, l'adjectif, le participe au rang des Parties du Discours, c'est parce que de cette maniere nous marcherons plus commodément.

Ces six espéces de mots complettent la premiere Classe des Parties du Discours ; celles qui se revêtent de diverses formes, suivant le sujet du Tableau dont elles font partie ; parce qu'étant destinées à ne présenter entr'elles qu'un même raport, un même Tableau, il faut qu'elles puissent prendre toutes à la fois des formes analogues les unes aux autres pour ne former qu'un tout ; & se trouver à l'unisson les unes des autres, seul moyen de mettre de l'harmonie entr'elles.

C'est ainsi que lorsque le sujet du Tableau sera au singulier, toutes les autres parties, verbe, adjectif, article, &c. seront au singulier ; & qu'elles passeront toutes au pluriel si le sujet du Tableau est au pluriel : que tandis qu'on dit au singulier,

» L'Orateur doit être éloquent,

On dira au pluriel,

» Les Orateurs doivent être éloquens.

II.e Classe.

Parties du Discours, dont les mots ne changent jamais de Forme.

Les diverses Parties du Discours que nous venons de parcourir, n'ont pas été difficiles à reconnoître ; absolument dépendantes du sujet du Tableau, & si étroitement liées avec lui qu'elles portent sa livrée, nous n'avons eu qu'à considérer ce sujet, & nous avons aussitôt aperçu tous ses accompagnemens nécessaires.

Mais jusques à présent, ce sujet ou cet Être n'a été considéré que relativement à lui-même. Cependant, les Êtres ne sont pas isolés : ils tiennent tous les uns aux autres ; & telle est la manière dont l'Univers est formé ; & dont ses diverses Parties ne présentent qu'un Tout, qu'un seul Tableau, quelqu'immense qu'il soit dans son vaste ensemble, que chacun des Êtres qui le composent a une infinité de raports avec les autres : ensorte que nous ne saurions nous former de justes idées d'un Être quelconque, sans y joindre celles des raports qu'il soutient : voyez, par exemple, la multitude de ceux qu'offre l'idée d'une jeune personne ; elle tient à celles d'un Pere, d'une Mere de Famille ; elle offre un ensemble de jeunesse, de graces, d'étourderie, d'instruction, &c. L'idée d'un Être en général se lie à celles du Tems, de situation, de mouvement ou de repos, de forme, de matiere, &c. L'idée d'action se lie avec celle des objets sur lesquels on agit, avec lesquels on agit, en faveur desquels on agit, &c.

Ainsi le sujet d'un Tableau avec toutes ses dépendances est sans cesse lié avec les sujets d'autres Tableaux, eux-mêmes à la tête comme lui, d'un grand nombre de mots : il faudra donc nécessairement des mots qui servent à unir ces divers Tableaux & tous ces raports, d'une maniere qui n'en fasse qu'un seul tout.

Ces mots, différens de tous ceux que nous venons d'examiner, formeront de nouvelles Parties du Discours, dont le caractère distinctif sera de ne changer jamais de forme, parce que, faits pour lier deux objets différens, ils ne peuvent prendre la livrée d'aucun des deux : ainsi, ils n'éprouveront jamais aucun de ces changemens, auxquels sont exposés les autres espéces de mots dont nous avons parlé & qui sont faits pour revêtir les formes du mot principal qui les commande.

Auſſi quelques Grammairiens, frapés de cette différence, ſans pouvoir trop s'en rendre raiſon, enveloperent les Parties du Diſcours qui forment cette ſeconde Claſſe ſous le titre commun de PARTICULES; mot qui par lui-même ne préſente d'autre idée à l'eſprit que celle de *petite portion* ou *portiuncule*; & que l'on a rejetté à cauſe de cela; mais qu'on pourroit adopter néanmoins, en diſant que l'on entend par-là toutes ces Parties du Diſcours, qui ne ſubiſſant jamais aucun changement de forme, ſont contenues toutes entieres en un ſeul mot, très-court lui-même; & ſont dénuées par conſéquent de cette variété qui diſtingue les autres Parties du Diſcours, & ſur-tout le verbe, & qui les fait paroître ſous mille formes plus intéreſſantes les unes que les autres.

Cette ſeconde Claſſe contiendra diverſes eſpéces de mots, deſtinés, les uns à marquer les diverſes nuances de nos qualités & de nos actions; les autres, à lier les objets en raport les uns avec les autres; des troiſiémes, à lier divers Tableaux d'idées: il y en aura encore pour exprimer les affections de notre ame qui accompagnent nos idées, ſans ſe mêler ou ſe confondre avec elles.

Premiere Partie du Diſcours de la deuxieme Claſſe.

La même action, le même état, la même qualité ſont ſuſceptibles d'une infinité de nuances: car deux perſonnes ne poſſéderont pas la même qualité dans le même dégré: elles ne s'acquitteront pas de la même action également; les uns y feront paroître plus d'adreſſe, les autres plus de vivacité, des troiſiemes plus d'intelligence, &c.

Il faudra donc des mots qui expriment ces diverſes nuances; & ces mots ne changeront point de forme, puiſqu'ils ne tiennent ni au ſujet principal, ni à l'enſemble du Tableau; qu'ils ne ſervent qu'à déterminer quelques-unes de ſes Parties, avec leſquelles leur raport eſt ſi ſenſible, que tout autre ſecours ſeroit inutile pour le manifeſter.

Ces mots néceſſaires pour ces diverſes nuances exiſtent, & exiſtent dans toutes les Langues, parce que tous les Peuples en ont ſenti la néceſſité: tels ſont ceux-ci: *bien*, *ſupérieurement*, *parfaitement*, &c. *mal*, *moins*, *peu*, &c.

S'aſſociant à toute ſorte de Tableaux ſans éprouver aucun changement, on dira également:

Il écrit *bien*: &, ils écrivent *bien*.

Il chante *parfaitement*: &, ils chantent *parfaitement*.

J'ai *peu* lu : ils ont *peu* lu.

Ces Mots ſont apellés ADVERBES, c'eſt-à-dire, *Mots faits pour les Verbes*, pour les accompagner, parce qu'ils ſervent à déterminer leur ſignification, ou les nuances des qualités & des actions qu'ils expriment.

Deuxiéme Partie.

Les Objets exiſtans ſont liés entr'eux par divers raports, nous venons de le voir, par des raports de place, de ſituation, de cauſe, de motif, &c. Ou pour mieux dire, tout raport ſupoſe deux objets en liaiſon : un fils ſupoſe un pere ; un pere ſupoſe un fils : l'idée de ſituation ſupoſe un objet ſitué & une place où il eſt ſitué : l'idée de capacité ſupoſe un contenant & un contenu.

Il faudra donc des mots qui lient ces objets aux raports, & qui puiſſent les lier ſous tous les raports poſſibles.

Dans ces Phraſes, par exemple :

» Le Ciel fut irrité CONTRE les Hommes, à cauſe de leurs vices.

» Céſar perdit la vie, DE la main même de ſes amis ».

Ces mots, CONTRE & DE, font voir un raport entre les Hommes & le Ciel irrité : l'autre, un raport entre la mort de Céſar, & la main de ſes amis.

Les mots qui marquent ces raports, ſeront toujours placés comme ici entre les deux objets en raport : ils précéderont ainſi conſtamment le ſecond de ces objets. C'eſt ce qui les fit apeller par les Latins PRÉPOSITIONS ; c'eſt-à-dire, *Mots placés avant*, c'eſt-à-dire, avant le mot qui complette le raport, & elles conſervent ce nom dans nos Langues Modernes.

Troiſiéme Partie.

Une idée principale en amène ſouvent un grand nombre à ſa ſuite pour l'apuyer, pour l'embellir, pour la développer : alors on voit diverſes idées ſe ſuccéder rapidement, en s'uniſſant les unes aux autres.

Cette nouvelle opération exigera donc de nouveaux mots, qui lui ſoient aſſortis & qui marquent l'union de ces diverſes idées, en même temps qu'ils indiqueront le but divers pour lequel on les réunit, qu'ils ſeront aſſortis aux différens raports des idées qu'ils uniſſent.

Ces Vers de Boileau offrent plusieurs mots de cette espèce :

» Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrette,
» Sait de l'homme d'honneur, distinguer le Poëte . . . .
» Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
» On le veut, j'y souscris, ET suis prêt à me taire.
» MAIS que pour un modéle, on montre ses écrits,
» Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
» COMME Roi des Auteurs, QU'on l'éleve à l'Empire ;
» Ma bile alors s'échauffe ET je brûle d'écrire.

Ces trois ET, ces trois QUE, ce MAIS & ce COMME, sont autant de mots qui unissent diverses idées, & qui n'en forment qu'un seul Tableau composé de toutes ces Parties.

Les mots de cette espéce s'apellent CONJONCTIONS ; c'est-à-dire, mots au moyen desquels on lie les idées les unes aux autres, afin qu'elles ne forment qu'un Tout.

Quatriéme Partie.

Notre ame, vivement émue par l'impression des objets extérieurs, ou par le sentiment de ses propres besoins, de ses plaisirs ou de ses maux, manifeste les divers effets de ces sensations, par des cris d'étonnement, & par des exclamations qui en portent l'empreinte. Les sons qui en proviennent forment une espéce de mots, qui n'ont rien de commun avec tous ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils se suffisent à eux-mêmes ; que seuls, ils expriment tout ce qu'ils ont à dire. C'est par cette raison que presque tous les Grammairiens ne les ont pas mis, soit de fait, soit de droit, au nombre des Parties du Discours. Ils peuvent cependant se joindre à notre seconde Classe, puisque ne s'unissant jamais à un autre mot, ils ne sont jamais dans le cas de changer de forme.

Tels sont ceux-ci : AH ! HÉLAS ! OH !

On apelle ces mots INTERJECTIONS, du Latin *inter*, entre, & *jactus*, jetté ; parce que ces mots, expression de nos sensations, sont *jettés* par *intervalles*, suivant l'effet des sensations, & *semés* çà & là *entre* les diverses portions du Discours qu'ils semblent interrompre & suspendre.

Récapitulation.

Nous pouvons donc compter dix Parties du Discours, subdivisées en deux classes, & dont nous traiterons dans cet ordre.

Premiere Classe.

Le Nom.		Le Participe.
L'Article.		Le Pronom.
L'Adjectif.		Le Verbe.

Deuxieme Classe.

La Prépoſition		La Conjonction.
L'Adverbe.		L'Interjection.

Toutes communes de droit ou de fait à tous les Peuples, toutes indiſpenſables, toutes rempliſſant dans la parole des fonctions différentes, & qui ne permettent point de les confondre : toutes ſe reconnoiſſant à des définitions qui leur ſont propres, qui ne ſauroient convenir à aucune autre.

Aùſſi, quelque Diviſion que l'on ſuive, ſoit que réuniſſant le Pronom avec le Nom, l'Adjectif avec l'Article & le Participe, l'Adverbe avec la Prépoſition, &c. l'on n'en compte que trois ou quatre ; ſoit qu'en les ſéparant, on en faſſe monter le nombre plus haut, on ſera toujours obligé de revenir à ces dix, en derniere analyſe. Enſorte qu'une diſpute à cet égard, ne ſeroit qu'une pure diſpute de mots.

CHAPITRE V.

Tableaux de différentes eſpéces, qui en réſultent.

DE ces différentes Parties du Diſcours, réſultent des Tableaux fort différens les uns des autres ; les uns ſont ſimples, les autres compoſés : les uns n'annoncent que de ſimples qualités, les autres repréſentent des actions : les uns n'omettent rien, les autres laiſſent à l'intelligence des hommes à ſupléer le plus de mots qu'il ſe peut. Chacun d'eux produit des effets divers, qui influent néceſſairement ſur la peinture de nos idées : nous ne ſaurions donc aller plus loin, ſans jetter un coup-d'œil ſur ces diverſités : elles éclaireront l'enſemble de notre marche.

I.

TABLEAUX de nos idées, considérés relativement à leur simplicité.

A cet égard, les Tableaux de nos idées sont simples, complexes, & composés.

1°. Ils sont SIMPLES, lorsqu'ils ne renferment qu'une seule idée, un seul sujet, un seul attribut : lorsque nous dirons, par exemple, *le Soleil est brûlant*; *l'Eau est glacée*; *le Temps est orageux.*

2°. Ils sont COMPLEXES, lorsqu'ils offrent plusieurs Êtres differens réunis à la même qualité, comme celui-ci :

» Alexandre, César, Attila, Gengiskan, furent les fléaux du genre » humain.

Ou lorsqu'ils offrent plusieurs qualités réunies au même Être, comme dans ces louanges du Loup au Limier :

» Que tu me parois beau, dit le Loup au Limier;
» Net, poli, gras, heureux & sans inquiétude;

& par lesquelles il lui attribue six qualités differentes.

Ils sont encore Complexes, lorsque quelques-uns de leurs membres ne peuvent être exprimés que par la réunion de plusieurs mots : tel celui-ci :

» L'Univers est l'ouvrage d'un Etre Tout-Puissant, qui réunit toutes les » perfections & toutes les connoissances.

3°. Les Tableaux de nos idées sont COMPOSÉS, lorsqu'ils sont formés par la réunion d'un grand nombre de Tableaux simples, liés les uns aux autres, par des conjonctions ou par le sens, pour ne former qu'un seul Tout : de même que les diverses parties du corps ne font qu'un Tout, au moyen de leur liaison les unes avec les autres.

II.

TABLEAUX de nos idées, relativement à la nature des qualités de leurs objets.

Les qualités d'un objet quelconque, sur-tout de l'objet principal du Tableau, peuvent désigner, ou sa maniere d'exister, ou ses actions, ou ce qu'il éprouve de la part des autres êtres.

De-là trois sortes de Tableaux très-différens dans leur nature & dans leur expression, & que nous pouvons apeller :

Tableaux ÉNONCIATIFS.

Tableaux ACTIFS.

Tableaux PASSIFS.

Les premiers énoncent la simple existence, avec telles ou telles qualités ; comme ceux-ci :

La Terre est RONDE ; l'Homme est RAISONNABLE.

Les seconds présentent les objets comme agissans ; tels sont ceux-ci :

» Jules César conquit les Gaules, & subjugua l'Empire Romain.

» Colomb découvrit le Nouveau Monde.

» Les Hommes passent, sans cesse, d'une action à une autre.

Les troisiémes peignent les Êtres comme les objets de quelqu'action : ceux-ci sont nécessairement l'inverse de ceux-là. Tels sont ces Tableaux :

» Les Gaules furent conquises, & l'Empire Romain subjugué, par Jules » César.

» Le Nouveau Monde fut découvert par Colomb.

» L'Univers fut formé par la Divinité.

Il n'est point d'Homme qu'on ne puisse peindre, tout à la fois, de ces trois manieres, parce qu'il n'existe point d'Homme qui ne renferme quelque qualité, qui ne se porte à quelqu'action, ou qui ne reçoive l'impression de quelqu'Agent.

Tel est ce Tableau :

» ERMINIE est une femme accomplie : sensible & belle, elle emploie ses » jours à faire du bien : elle est chérie & respectée de tous ceux » qui la connoissent.

Ces Tableaux different autant par la nature des mots qui expriment cette diversité de qualités, que par cette différence même de qualités ; & il falloit qu'il en fût ainsi, afin que la peinture fût plus conforme à son modéle, & que le contraste de ces Tableaux fût plus sensible & plus énergique.

Ainsi ceux de la premiere espéce, ne sont composés que d'Adjectifs, de cette Partie du Discours dont nous avons dit qu'elle ne peignoit que les qualités des Êtres, considérées en elles-mêmes, & indépendamment de toute action de ces Êtres.

Ceux de la seconde & de la troisiéme espéce sont composés de PARTICIPES ; Partie du Discours que nous avons dit n'exprimer que les qualités qui sont relatives aux actions des Hommes, & qui se divisent en deux classes ; *Parti-*

cipes actifs & Participes passifs, à cause du double raport que supose une action ; une action ne pouvant avoir lieu sans la considération de deux Objets ; dont l'un agit, & dont l'autre éprouve l'effet de cette action.

Il est vrai que dans les Exemples que nous avons donnés à l'égard des Tableaux de la seconde espéce, ou des Tableaux actifs, on ne voit point de PARTICIPES : mais observez aussi qu'on n'y voit point le Verbe EST, qui est si essentiel dans les Tableaux de nos idées, & qu'offrent les Tableaux *énonciatifs*, & les Tableaux *passifs*.

Il s'est donc fait ici un mêlange du Verbe EST, & du Participe *Actif*, ou plutôt on leur a substitué une *formule* plus briéve, qui en tient la place, & qui tire d'eux toute son énergie, comme nous nous en assurerons dans la suite : observation qui fera disparoître une des plus grandes difficultés qu'offroit l'étude de la Grammaire, & qui a pour objet les Verbes Actifs.

III.

TABLEAUX des idées, considérés relativement à l'expression de leurs diverses Parties.

Ce que nous venons de dire au sujet des Tableaux actifs, dont le Participe & le Verbe *Est* ont disparu, nous fait voir qu'il existe des Tableaux de la parole, irréguliers en apparence, & dans lesquels on ne sauroit reconnoître avec toute la précision nécessaire, les Parties du Discours dont nous avons fait l'énumération. Ces phrases, *il va*, *il fait*, *il aime*, *j'écris*, *je lis*, semblent anéantir tous nos principes ; ces principes où nous posons, comme une vérité incontestable, que la peinture d'une idée quelconque exige trois termes ; un sujet, une qualité, un mot qui les unisse. Ici, au contraire, il n'y a que deux termes ; & dans plusieurs Langues, il n'y en a même qu'un seul. L'Italien, par exemple, dit *è*, au lieu de *il est* : tout comme le Latin dit *est*, dans le même sens ; & le Grec, *esti*.

Ces Tableaux irréguliers sont pourtant très-communs dans toutes les Langues : s'ils ne frapent pas dans les Langues maternelles, parce que l'habitude fait qu'on n'en est point étonné, elles arrêtent sans cesse dans les Langues étrangères, où tout est nouveau : ils arrêtent sur-tout le Grammairien qui veut les analyser, & qui trouve sans cesse ses principes en défaut.

Mais ne nous laissons pas séduire par cette aparence trompeuse : pour peu que nous voulions percer au-delà de son écorce, nous verrons que ces pré-

Discours il en amène toutes les Parties : il

tendues irrégularités ſont conformes aux principes les plus rigoureux de la Grammaire, toujours fondés ſur le vœu de la Parole.

Elle cherche à ſe raprocher, le plus qu'elle peut, de la rapidité de la penſée; mais, pour y parvenir, elle ne ſe contente pas de rendre ſes mots très-courts, de n'avoir ſur-tout que des monoſyllabes très-ſimples pour les mots qui reviennent continuellement dans le Diſcours, tels que les articles, les conjonctions, les pronoms, la plûpart des noms & des verbes, comme *ce*, *le*, *un*, *que*, *je*, *vous*, *lui*, *ceci*, *nez*, *main*, *pied*, *chef*, *&c.* mots dont le nombre eſt très-conſidérable en toute Langue; ce qui abrége beaucoup le Diſcours, qui deviendroit à charge ſi ces mots étoient plus longs, par la peine qu'ils donneroient pour s'en ſouvenir, & par le tems qu'on perdroit en vain à les prononcer. La Parole s'eſt encore ménagé deux autres reſſources, non moins heureuſes, pour parvenir au même but avec autant de ſuccès.

1°. Elle fond pluſieurs mots en une ſeule ſyllabe; afin de gagner plus de tems, & d'arrêter l'attention ſur moins d'objets. C'eſt ainſi qu'au lieu de dire, par une phraſe longue & pédanteſque, *ce livre eſt le livre de moi*, nous diſons *c'eſt mon livre*, où, CE tient la place de *ce livre*; & MON, celle de ces trois mots, *le . . . de moi*: exemple par lequel on peut juger de l'économie ſingulière que la Parole fait du tems, par ce moyen.

2°. Elle ſuprime tout mot qui ne ſeroit point néceſſaire pour l'intelligence du Tableau, & qui ſe ſupplée ſans peine par la réunion des autres. Dans cette phraſe, par exemple: *Des Savans ſont perſuadés que cet Auteur eſt utile; d'autres, non:* combien de mots & de parties du Diſcours ont été omiſes? mais qu'on n'a ſuprimées que parce qu'elles n'auroient rien ajouté à la clarté & à la force du Diſcours en étant exprimées, & n'auroient fait que fatiguer l'attention: car, c'eſt comme ſi l'on avoit dit: *Un grand nombre d'Hommes* Savans ſont perſuadés que *l'*Auteur *dont nous parlons* eſt utile; *Un grand nombre* d'autres *ſont perſuadés que cet Auteur* n'*eſt pas utile.* Phraſe qui ne fait que fatiguer par ſa longueur inſipide, ſans dire rien de plus.

C'eſt ainſi que le Diſcours s'aproche, le plus qu'il eſt poſſible, de la rapidité de nos idées; qu'on n'eſt point arrêté par une foule de mots qui ne diſent rien; qu'on parvient à cette briéveté que recommande HORACE (1).

Eſt brevitate opus, ut currat Sententia, neu ſe
Impediat verbis laſſas onerantibus aures.

(1) Liv. I. Sat. x. 9.

» Soyez concis dans vos discours, afin qu'ils s'avancent rapidement & » qu'ils ne se retardent pas eux-mêmes, par des mots qui achevent d'accabler » l'oreille fatiguée. »

C'est sur-tout dans les momens où l'on a besoin du plus pressant secours, & dans ceux où l'ame est entraînée par les sentimens les plus impétueux & les plus opposés, qu'on a recours à ces façons de parler; qu'on passe par-dessus une exactitude grammaticale, nécessaire sans doute pour rendre la peinture des idées plus finie, plus régulière; mais incompatible avec la situation dans laquelle on se rencontre: alors on voudroit être aussi concis que le geste, aussi rapide que le tems; on écarte donc le plus de mots qu'on peut; on n'exprime que ceux qui sont nécessaires pour remuer fortement; on laisse à l'intelligence des autres à deviner ce qu'on ne dit pas.

L'on a encore recours à ces formules abrégées, pour éviter la monotonie d'une marche toujours la même. Il en est dans les Langues comme dans le Physique; la variété y plaît, autant que l'uniformité paroît insipide. Mais, par le moyen dont il s'agit ici, on diversifie ses expressions à l'infini: ce que l'on a dit d'une maniere, on le répete d'une autre; à un Tableau d'une espéce, en succéde un très-différent; ce qui soutient infiniment plus l'attention, que fatigueroit un son ou une harmonie toujours la même.

Qu'on réfléchisse sur la langueur & la monotonie insuportable que répandroit dans le Discours l'usage de peindre les trois sortes de Tableaux dont nous avons parlé, *Enonciatifs*, *Actifs & Passifs*, toujours de la même maniere, tous par le Verbe *Est*; qu'on dit également *il* EST *sage*; *il* EST *lisant*, *il* EST *aimé*: & l'on ne sera pas surpris qu'on ait cherché à varier ces formules.

De-là ces *mots amphibies*, comme MON, qui n'apartenant à aucune partie du Discours en particulier, semblent hors de toute régle: de-là ces *phrases* singulières qu'on ne peut soumettre à la même analyse que les autres, & qui paroissent l'effet d'un usage capricieux & fantasque; mais dont dépendent en grande partie la finesse & l'énergie des Langues.

Plus une Langue est vive & se raproche du geste, & plus elle sera remplie de phrases pareilles: elles seront donc très-communes dans les Langues d'Orient: elles abondent dans la Langue Latine, & nos Langues modernes en font aussi un grand usage.

C'est ainsi que nous abrégeons les Tableaux actifs, en disant *il lit*, au lieu de dire *il est lisant*; & que les Latins abrégent également les Tableaux passifs en disant, par exemple, *amatur*, au lieu de *ille est amatus*, il est aimé.

La Grammaire doit donc s'occuper eſſentiellement de ces objets : elle en doit développer les cauſes & les effets.

Elle donne à ces formules abrégées le nom d'ELLIPSES, d'un mot Grec qui ſignifie *omiſſion, action de laiſſer.*

Pluſieurs Grammairiens s'en ſont occupés avec beaucoup de ſuccès. Si cet Objet renferme encore quelqu'obſcurité, c'eſt peut-être parce qu'ils ne l'ont pas aſſez fondu avec l'enſemble de leurs Ouvrages, & parce qu'ils ont rejetté à la Fin ce qu'ils en ont dit.

Afin d'éviter cet inconvénient, nous en parlons dès à préſent; nous le lions avec nos grands principes; & nous nous en ſervirons comme d'une clef eſſentielle pour réſoudre les difficultés qu'offriront ſucceſſivement, à cet égard, toutes les Parties du Diſcours : car il n'en eſt aucune relativement à laquelle on n'ait fait uſage de l'Ellipſe; & qui ne renferme des choſes très-obſcures, ſi l'on n'a pas recours à cette maniere de les expliquer.

A cet égard, nous verrons deux ſortes d'*Ellipſes*, d'où réſulteront des *Noms Elliptiques* & des *Phraſes Elliptiques.*

Les MOTS ELLIPTIQUES, ſeront ceux qui tiennent lieu de pluſieurs parties du Diſcours, tels que *y*; *en*, *mon*, *&c.*

Les PHRASES ELLIPTIQUES, ſeront celles dont on aura ſuprimé quelque partie du Diſcours, quelque mot, parce que cette omiſſion les rendoit plus conciſes, ſans nuire à leur clarté.

PARTIE SECONDE.

DES PARTIES DU DISCOURS QUI CHANGENT DE FORME.

CHAPITRE PREMIER.

DU NOM.

PREMIERE PARTIE DU DISCOURS.

TOUS nos Discours roulent sur quelque objet, sur ces objets que renferme l'Univers dans sa vaste enceinte : c'est toujours un objet qui compose la base des peintures que forme la Parole : sans eux, il n'y auroit nulle connoissance, nulle comparaison, nul langage. Lors même que nous parlons de choses qui paroissent les moins relatives aux objets, telles que les qualités & les actions, c'est toujours un objet que nous avons en vûe ; ou ceux dans lesquels résident ces qualités, ou ceux qui operent ces actions, ou ceux auxquels elles se rapportent.

§. I.

Pourquoi le Nom est la premiere des Parties du Discours.

Le NOM, cette Partie du Discours qui désigne les Etres, ces objets existans ou qu'on suppose exister, & sans lesquels il ne peut y avoir nul discours, nulle peinture, le *Nom*, dis-je, marchera donc nécessairement à la tête des Parties du Discours : car ce n'est point le hazard, ce n'est point le caprice qui décidérent de leur rang & de leur prééminence ; leur place leur fut assignée par la Nature, par cette même Nature qui en avoit fixé le nombre. C'est elle, elle seule qui peut nous conduire efficacement dans le dédale obscur des régles du langage : elle le fait par des moyens si simples, si lumineux, si sensibles, qu'on ne peut s'égarer en la prenant pour guide.

Nous pourrons bien quelquefois nous tromper dans sa recherche, ne pas arriver jusques aux vrais motifs de ce qu'elle a établi : mais ces erreurs, mais cette ignorance ne doivent retomber que sur nous : nous n'aurons pas tout

vu ; mais nous aurons aperçu la vraie maniere de voir, nous l'aurons aperçue d'une maniere ferme, nous l'aurons indiquée aux Hommes ; s'ils la goûtent, s'ils la suivent, notre but est rempli, nous n'avons plus rien à désirer ; nous recevrons comme un don du Ciel, tout ce qui contribuera à nous éclairer sur ce que nous n'aurons pu apercevoir.

§. 2.

Utilités des Noms.

C'est par les Noms, que les Hommes désignent les uns aux autres, tous les Êtres existans & qu'ils font connoître à l'instant ceux dont ils veulent parler, comme s'ils les mettoient sous les yeux, comme s'ils les peignoient : qu'on entende prononcer le Nom d'un objet connu, on le voit aussitôt comme s'il étoit présent ; on le voit aussi clairement, aussi nettement que s'il frapoit les yeux.

Ainsi dans la retraite la plus isolée, dans la nuit la plus profonde, nous pouvons passer en revue l'universalité des Êtres ; nous représenter nos parens, nos amis, tout ce que nous avons de plus cher, tout ce qui nous a frapé, tout ce qui peut nous instruire ou nous récréer ; & en prononçant leur nom, nous pouvons en raisonner avec nos pareils d'une maniére aussi sûre que si nous pouvions les montrer au doigt & à l'œil.

C'est que cette faculté admirable tient au souvenir, à cette facilité dont nous sommes doués, de nous représenter tout ce que nous avons vu, quoiqu'il ne soit plus sous nos yeux ; & de nous rendre ainsi l'Univers toujours présent, en le concentrant pour ainsi dire en nous-mêmes.

Par les Noms, nous tenons ainsi regiſtre de tout ce qui existe, & de tout ce que nous avons vû ; même de ce que nous n'avons jamais vu, mais qu'on nous a nommé, en nous le faisant remarquer par ses raports avec les objets que nous connoissons.

Aussi n'existe-t-il aucun Être, dont on puisse avoir besoin de se rapeller le souvenir, qui n'ait son nom ; puisque ce n'est que par cette espéce d'anse qu'on peut le saisir, & le mettre sous les yeux : aussi dès qu'on entend parler d'un objet inconnu, demande-t-on à l'instant son nom, comme si ce nom seul le faisoit connoître : mais ce nom rapelle un objet auquel on attache telle idée, il le suplée en quelque sorte, & cela suffit.

No soyons donc pas étonnés que l'Homme qui parle de tout, qui étudie

tout,

tout, qui tient note de tout, ait donné des Noms à tout ce qui existe : à son corps & à toutes ses parties, à son ame & à toutes ses facultés, à cette multitude prodigieuse d'Êtres qui couvrent la Terre ou qui sont cachés dans son sein, qui rempliſſent les Eaux, ou qui traversent sans peine la vaste étendue de l'air : au Ciel, & à tous les Êtres qui y brillent, & à tous ceux que son esprit y conçoit : qu'il en donne aux Montagnes, aux Fleuves, aux Rochers, aux Forêts : à ses habitations, à ses champs, aux fruits dont il se nourrit : à ces Instrumens de toute espéce avec lesquels il exécute les plus grandes choses ; à tous les Êtres qui composent sa Société ; à une femme chérie ; à des enfans, objets de toute son espérance ; à des amis auxquels son cœur est attaché & qui lui rendent la vie précieuse ; à des Chefs qui veillent pour lui. C'est par leur nom que se perpétue d'âge en âge le souvenir de ces Personnages illustres, qui méritérent du genre humain par leurs bienfaits ou par leurs lumieres.

Il fait plus : tantôt il donne des Noms à des objets qui ne sont pas existans ; tantôt il en donne à une multitude d'Êtres, comme s'ils n'en formoient qu'un seul : souvent même, il donne des Noms aux qualités des objets, afin d'en pouvoir parler de la même maniere qu'il parle des objets dans lesquels ces qualités se trouvent.

Ainsi, les Êtres se multiplient en quelque sorte pour lui à l'infini, puisqu'il éléve à ce rang ce qui n'est pas, & les simples manieres d'être des objets existans. De-là, différentes espéces de Noms, que nous allons parcourir rapidement.

§. 3.

Des différentes espéces de Noms.

Comme nous disons, *Soleil*, *Lune*, *Ciel*, *Terre*, mots par lesquels nous désignons des Êtres existans, nous disons également *Homme*, *Plante*, *Fleuve*, *Maison* ; mots qui ne sont le nom d'aucun Être en particulier ; mais qui nous présentent tous ceux qui sont de la même nature, & qui deviennent ainsi de la plus grande utilité pour nous donner des idées nettes de tous les Êtres, sans qu'on soit accablé par leur nombre, comme on le seroit si l'on ne pouvoit les considérer que dans les individus.

Nous disons également *Blancheur*, *Hauteur*, *Rondeur*, *Bonté*, *Amitié*, *Bienfaisance*, &c. désignant par-là, non des Êtres, mais les qualités du corps ou de l'ame, considérées comme objet de nos idées, comme l'Être ou

la choſe dont nous nous occupons, que nous nous peignons, abſtraction faite de tout ce dans quoi elles ſe trouvent, & dont nous enviſageons les raports avec de vrais Êtres.

Invention admirable, qui donne une facilité extrême pour rendre le diſcours plus rapide, plus énergique, plus utile par-là même.

Dans cette phraſe, par exemple, *la France eſt un Royaume d'une vaſte étendue*, nous voyons ces trois ſortes de Noms :

FRANCE, eſt le Nom d'un objet individuel, d'un Pays.

ROYAUME, eſt le Nom de tous les Pays qui ſont gouvernés comme la France.

ÉTENDUE, eſt le Nom d'une qualité conſidérée comme ſi elle exiſtoit ſeule, comme ſi elle avoit une exiſtence à part, ſéparée de celle des Êtres dans leſquels elle ſe trouve.

De ces trois eſpéces de Noms, la premiere s'apelle NOM PROPRE, ou INDIVIDUEL, parce qu'il eſt borné à celui qui le porte, qu'il lui apartient en *propre*, ſans partage, ſans diviſion.

La ſeconde s'apelle NOM APELLATIF, parce qu'il ſert à donner une *apellation* commune à tous les Êtres de la même eſpéce.

La troiſiéme s'apelle NOM ABSTRAIT, parce qu'on le donne à un des États ſous leſquels un Être quelconque peut être enviſagé, comme ſi cet état étoit un être réel, conſidéré en lui-même, & en mettant à l'écart cet Être lui-même & ſes autres qualités, dont on fait ainſi abſtraction pour ne s'occuper que d'une ſeule.

Le premier de ces Noms peint un individu dans ſon enſemble, dans ce qui le conſtitue, dans ce qui fait qu'il eſt un tel Être, & qui ne ſe trouve qu'en lui.

Le ſecond de ces Noms le peint ſous les qualités qui lui ſont communes, avec tous les autres Êtres de la même eſpéce.

Le troiſiéme le peint comme s'il n'étoit compoſé que d'un ſeul trait, comme s'il n'étoit qu'étendu, qu'il fût ſeulement large, rond, bon, mauvais, grand, &c. comme ſi cette qualité étoit tout l'Etre.

Relativement à ce dernier nom, on ne conſidere un objet que dans une ſeule qualité : relativement au ſecond, on le conſidere dans ce en quoi il reſſemble aux Etres de la même eſpéce : relativement au premier, on le conſidere dans cet enſemble qui fait qu'il eſt *lui* & non tel autre.

Cette diviſion des Noms en Propres, Apellatifs & Abſtraits, n'eſt donc point idéale : priſe dans la Nature, elle eſt abſolument néceſſaire pour la per-

fection du langage ; on ne sauroit donc la passer sous silence. On pourroit, à toute force, confondre les noms abstraits avec les noms apellatifs ; car dans les noms apellatifs on fait abstraction de tout ce qui étoit propre à chaque individu : cependant les noms abstraits sont encore très-différens des noms apellatifs ; car ceux-ci conservent toujours l'idée d'une substance existante, comme les noms d'*Arbre*, de *Montagne*, d'*Homme*, &c. au lieu que ceux-ci, *blancheur*, *largeur*, &c. ne considerent qu'une seule qualité, & la considerent comme si elle seule composoit un Etre réel & complet.

Telle est l'utilité de cette troisieme Classe, qu'ils deviennent le sujet d'autant de Tableaux qui n'existeroient pas sans cela, & qui sont d'une ressource infinie pour analyser les Etres, & pour les connoître infiniment mieux par ces décompositions. Le langage s'en empare comme s'ils étoient de vrais Noms, des Noms d'Etres apellés *candeur*, *sagesse*, *marche*, ou de telle autre maniere : il en use par analogie, comme s'ils étoient de vrais Noms, des Noms d'Etres existans ; il les soumet à ses régles, à son analyse, à son génie : il s'éleve ainsi à des idées qu'il n'auroit pas eues sans cet artifice ; & il en forme des Tableaux qui ne laissent rien à désirer pour la perfection de nos connoissances, en faisant que tout devient l'objet de notre examen, de nos recherches, de notre méditation ; les qualités des objets, comme les objets eux-mêmes, ce qu'ils ont de commun & ce qu'ils ont de propre : qu'en un mot rien ne se dérobe à notre analyse, & à notre pinceau.

§. 4.

Origine ou Etymologie du mot NOM.

Mais avant d'aller plus loin, cherchons quelle fut l'origine d'un mot aussi remarquable & aussi simple.

Ce mot est composé de deux consonnes unies par une voyelle : s'il est commun à plusieurs Langues, les consonnes ne changeront pas, ou très-légerement ; car ce sont les consonnes & la signification d'un mot qui le constituent, qui en font l'essence ; tandis que les voyelles varient autant qu'il est possible ; ainsi ce mot que nous prononçons NOM, pourra être prononcé ailleurs *nam*, *nem*, *nim*, *num*, sans cesser d'être le même, s'il conserve le même sens.

Nous le trouvons d'abord chez les Latins ; ils le prononcerent NOM-*en*, en y ajoûtant une terminaison à leur mode.

Nous le trouvons auſſi chez les Grecs : mais ce Peuple babillard & ſi ſenſible à l'harmonie, le fit précéder d'une voyelle : il devint chez eux le mot *o-*NOM*-a*, qu'ils prononcerent *ónym* dans les compoſés, d'où vint *ſyn-onyme*.

Ces Peuples n'en furent pas les inventeurs ; car il leur eſt commun avec une multitude de Nations, mais qui preſque toutes le prononcent *Nam*.

Les Indiens diſent *Naom* pour Nom.
Les Perſans, *Nam*.
Les Germains, *Name*.
Les Anglois, *Name*.
Les Anglo-Saxons, *Nama*, *Noma*, *Nome*.
Les Goths, *Namo*.
Les Suédois, *Namn*.
Les Irlandois, *Ainim*.
Les Gallois, *Enwm*.

Les Hébreux ont ce même mot ; mais ils le prennent dans un ſens analogue. NAM ſignifie chez eux *Parole* en général, parole vraie & certaine, ſentence : & NAMA, parler, dire, prononcer ; 2°. affirmer, aſſurer.

De-là vinrent les Conjonctions Latines NAM & ENIM, qui furent des Conjonctions affirmatives comme notre *Car*, & qui tirerent leur force de cette valeur primitive de *Nam*.

On voit par-là combien il étoit inutile d'en attribuer l'invention aux Latins ou aux Grecs, n'étant né ni chez les uns ni chez les autres, mais ces deux Peuples en ayant été redevables à de plus anciens.

Afin de parvenir plus facilement à ſon origine, obſervons que la conſonne *m*, n'eſt ici que par accident, la voyelle o s'étant ſimplement nazalée ; enſorte que ce mot ſe prononçoit primitivement *No* ou *Nw*, par un *o* fort long, qui ſe changea aiſément en nazale.

Auſſi les Deſcendans des anciens Celtes le prononcent ſans *m*.
Chez les Cornouailliens, *A-now*,
Chez les Bas-Bretons, *Ha-*NO, & *Ha-nw*,
Chez les Gallois, *E-*NW,
Signifient Nom, renommée, réputation.
De-là en Breton, *Ha-nwa*, nommer, & en Gallois *E-nwi*.

Mais dès cet inſtant, ce mot ſe lie à une famille immenſe qui en dérive, & qui répand un grand jour ſur lui : c'eſt celui du Verbe No, connoître, qui a produit :

Novi des Latins, & qui précédé de *g*, comme cela arrive souvent aux lettres *l* & *n*, a fait :

Gnoeo, } des Grecs.
Gnômi, }
Know, des Anglois.

Qui tous signifient connoître, savoir.

De-là encore *cognovi*, *ignotus*, &c. des Latins.

Gnou, connu, manifesté, mot qui étoit encore en usage chez les Bas-Bretons avant le XVe. siécle.

Known, des Anglois, } qui signifient aussi *Connu*.
Gnotos, des Grecs, }
Gnò, des Irlandois, illustre, renommé, fameux.
Nòs connoissance.
Notha découvert.

Je ne doute pas que ces mots, Nous, qui chez les Grecs signifie esprit, ce qui en nous est doué de connoissance;

Nou, qui chez les Egyptiens, signifioit Dieu, l'Esprit par excellence;

Numen, qui chez les Latins signifioit la Divinité, qui connoît tout;

ne vinssent de la même origine.

Nous trouvons également ce mot chez les Arabes : chez eux *No* ﻧﻮ ou *nov* ﻧﻮﻉ, qu'on peut aussi prononcer *nhov*, ou *nghov*, signifie *voix*, *son*, *modulation*; 2°. *bruit*, *rumeur* : devenu verbe, il signifie *parler*, s'exprimer d'une maniere intelligible : & 2°. d'une maniere agréable & flatteuse, cajoler, flatter.

Nous verrons dans le Dictionnaire Primitif, par quel motif ce mot No fut chargé de cette signification.

§. 5.

NOMS considérés comme le SUJET des Tableaux des idées.

Les Noms ne sont pas seulement à la tête des Parties du Discours, parce que sans eux il n'y auroit point de Discours; mais sur-tout parce qu'ils sont constamment le seul point de réunion de tous les Traits qui composent les Tableaux de la parole; l'objet pour lequel ils sont tous amenés, celui qui de-

vient la baſe de tous les autres, & dont ceux-ci tirent leur énergie, leur beauté, leur ſublimité.

Ceci nous ramene toujours à la Nature, dont nous ne ſaurions nous écarter un inſtant ſans nous égarer. Ce n'eſt point parce que l'homme l'a voulu, qu'il exiſte des Noms; & que ces Noms ſont l'ame de la Parole, les ſujets auxquels ſe raportent tous les Tableaux qu'elle exécute. Ces Noms ſont l'ame de la Parole, parce qu'ils repréſentent les Êtres dont eſt compoſé l'Univers; & parce que tout ce qu'on dit, eſt néceſſairement relatif à ces Êtres: en ſorte que leurs Noms ſeront le centre de tout ce qu'on en dit, comme ces Êtres ſont eux-mêmes la baſe de toute action, de tout mouvement, de toute qualité.

La volonté des Hommes n'entre pour rien dans toutes ces choſes, que pour s'y conformer: ne ſoyons donc pas ſurpris de n'y trouver rien d'arbitraire; que tout y ſoit déterminé par la Nature même; que tous les Peuples & toutes les Langues s'accordent à cet égard.

Le Nom eſt donc au Diſcours, ce que l'objet principal eſt à un Tableau, ce que le Héros eſt au Drame, ce qu'un Être eſt à ſes effets.

Tout ſe raporte à lui: l'habileté du Peintre conſiſte à ne laiſſer voir que lui, & à fondre le reſte du Tableau avec un ſi grand art qu'on aperçoive ſans peine & ſans équivoque, que tout ſe raporte à cet objet; & que tout ce qui dans le Tableau n'eſt pas lui, n'eſt là que pour lui, pour le faire connoître, pour le faire valoir: enſorte que lorſqu'on cacheroit le ſujet, qu'on tireroit un voile ſur lui, qu'on ſuprimeroit ſon Nom, ceux qui jetteroient les yeux ſur ce Tableau imparfait en aparence, ne pourroient s'empêcher de reconnoître le ſujet auquel il ſe raporte.

Tel doit être en effet l'art des Tableaux de nos idées, que la connoiſſance de leur ſujet nous faſſe comprendre à l'inſtant tout ce qu'on nous en dit, & qu'en même tems la vue des dévelopemens du Tableau ſoit telle qu'elle pût ſeule nous en faire deviner le ſujet.

C'eſt cet art qui nous donne une ſi grande facilité pour entendre les Ouvrages écrits en Langues étrangères; car la ſeule connoiſſance du ſujet nous offre déja l'idée de tout ce qu'on en va dire; ce qui rend aiſée l'intelligence du Tableau, ſur-tout ſi l'Auteur a été un grand Peintre; s'il a bien vû, s'il a bien ſenti, s'il a rendu ſon ſujet avec tant de ſagacité, d'exactitude & de netteté qu'on ne puiſſe s'empêcher de croire qu'il n'y a rien de plus naturel, & qu'on en eût aiſément fait autant.

Ce ſont les Auteurs de ce genre qui rendent une Langue célébre, comme

les grands Peintres illuſtrent les Ecoles dont ils ſont ſortis : c'eſt par de pareils Ecrivains que la Langue Grecque eſt devenue celle de tous les gens de goût, & que l'étude de quelques Langues modernes devient indiſpenſable pour quiconque veut orner ſon eſprit & élever ſon ame, en la nourriſſant de tout ce qu'on a compoſé de plus parfait & de plus exquis.

Peut-on, par exemple, jetter les yeux ſur ce beau Tableau du CAHOS, & ne pas en ſaiſir à l'inſtant l'enſemble ? Peut-on héſiter ſur le ſens qu'on y doit attacher ; ne pas avouer que tous les traits qui le forment n'en ſont que des développemens qui s'y raportent, & dont il eſt la baſe ? C'eſt OVIDE qui nous parle :

» *Ante Mare & Terras*, dit-il, *& quod tegit omnia Cœlum*,
» *Unus erat toto naturæ vultus in orbe*,
» *Quem dixere* CHAOS : *rudis, indigeſtaque moles*,
» *Nec quicquam, niſi pondus iners, congeſtaque eodem*
» *Non bene junctarum diſcordia ſemina rerum.*
» *Nullus adhuc mundo præbebat lumina* TITAN,
» *Nec nova creſcendo reparabat cornua* PHŒBE,
» *Nec circumfuſo pendebat in aëre tellus*
» *Ponderibus librata ſuis : nec brachia longo*
» *Margine terrarum porrexerat* AMPHITRITE.
» *Quaque erat & tellus, illic & pontus & aër :*
» *Sic erat inſtabilis tellus, innabilis unda,*
» *Lucis egens aër : nulli ſua forma manebat.*
» *Obſtabatque aliis aliud : quia corpore in uno*
» *Frigida pugnabant calidis, humentia ſiccis,*
» *Mollia cum duris, ſine pondere habentia pondus.*

» Avant l'exiſtence de la Mer, de la Terre, du Ciel qui ſert d'envelope à » l'Univers, la Nature étoit par-tout la même : auſſi l'apella-t-on le CAHOS ; » maſſe informe, groſſiere, & ſans énergie, où les principes de toutes choſes » étoient entaſſés & confondus. TITAN (†) n'éclairoit pas encore le Monde. » PHŒBÉ n'avoit pas encore eu lieu de réparer ſon croiſſant : la Terre n'étoit » pas encore ſuſpendue, par ſon propre poids, au milieu des airs : AMPHITRITE » n'avoit pas encore étendu ſes bras autour des Continens. Tout étoit Mer,

(†) TITAN, PHŒBÉ, AMPHITRITE, Noms qui ſemblent inventés par hazard & que les Poëtes Grecs donnerent au Soleil, à la Lune & à l'Océan, étoient autant de Tableaux à la valeur deſquels on ne pouvoit ſe méprendre. TITAN, compoſé de *Ti*,

» Terre, Air ; la Terre étoit liquide, l'Eau maſſive, l'Air denué de lumière ;
» nul Être n'avoit une forme fixe & conſtante ; tout faiſoit obſtacle à tout ; &
» dans un même corps, les Elémens glacés combattoient contre les brûlans,
» les humides avec les ſecs, les mols avec les durs, les peſans avec les légers ».

Qu'on ôte de ce Tableau le mot de CAHOS, qu'on n'annonce point l'objet dont on parle, & chacun le reconnoîtra néanmoins, parce qu'il ne renferme aucune expreſſion, aucun trait qui ne ſoit abſolument relatif à cet objet, & qui ne le déſigne avec la plus grande netteté.

Il en eſt de même de ce beau Tableau de l'AMINTE :

.... Qual coſe è piu picciola d'AMORE :
Se in ogni breve ſpazio entra,
E s'aſconde in ogni breve ſpazio ? or ſotto all'ombra
Delle palpebre, or tra minuti rivi,
D'un biondo crine : or dentro le pozzette
Che forma un dolce riſo in bella guancia,
E pur fa tanto grandi e ſi mortali
E coſi immedicabili le piaghe.

Qui peut méconnoître le ſujet de ce Tableau, cet objet ſi petit en aparence, dont on dit qu'il s'inſinue dans les eſpaces les plus reſſerrés, qu'il ſe cache à l'ombre d'une paupiere, dans les contours ondoyans d'une belle chevelure, dans le creux que forme le doux ſourire ſur une joue aimable, & dont les bleſſures ſont cependant ſi funeſtes, & irremédiables ? Mais ôtez le nom de l'objet, que devient ce Tableau ?

N'en eſt-il pas de même de cette penſée de notre ingénieux & naïf Fabuliſte ?

Petit poiſſon deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie ;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'eſt folie.

Sans le nom qui fait le ſujet de cette penſée, que devient-elle ? quelle eſt ſon utilité ?

---

auguſte, élevé, Univers, & de TAN, feu, flambeau, ſignifioit mot à mot le *Feu auguſte*, le *Flambeau de l'Univers*. PHŒBÉ venant de PHOE, feu, lumiere, & de BA, aller, ſignifioit *Lumiere vagabonde* ; ce qu'on apelle une Planette. AMPHITRITE, compoſé d'*amphi*, autour, & de *tribo*, non dans le ſens d'effrayer ou de ronger, comme on l'a cru, mais d'*étendre*, de *prolonger*, ſignifioit au pied de la lettre *celle qui s'étend tout autour*, *qui embraſſe*, *qui étreint*.

Le

Le Nom est donc l'ame de nos Discours ; il en amène toutes les Parties : il les lie, il les unit, il n'en forme qu'un Tout intéressant & vrai, qui fait passer dans l'esprit des autres ce qu'on pense du sujet sur lequel il roule.

En vain donc on voudroit analyser un pareil Tableau, & s'en former une juste idée, si l'on ne commence par s'assurer du mot qui en présente le sujet, puisque c'est le trait le plus intéressant du Tableau, dont la connoissance fait aussi-tôt comprendre tout ce qu'on en dit ; & nous met en état de juger le Tableau lui-même, de voir s'il remplit toute l'étendue de son sujet, & s'il le peint avec les graces, la délicatesse & le genre de beauté dont il est susceptible.

§. 6.

Noms distingués en sujet & en objets dans un même Tableau.

Le Nom considéré comme le point de réunion de toutes les portions d'un même Tableau, s'apelle SUJET, le sujet du Tableau ; mais quoique tout Nom puisse être sujet à son tour, tous les Noms qui se trouvent dans un Tableau ne sont pas pour cela autant de sujets, puisqu'il ne peut en exister qu'un seul dans chaque Tableau. Les autres Noms n'y entrent donc qu'en sous-ordre ; ils n'y sont introduits que pour développer le sujet, pour l'embellir, pour mettre au jour ses effets, ses qualités, ses raports avec les autres objets.

En effet, & nous l'avons déja vu, les Etres sont tous liés dans la Nature, ils tiennent tous les uns aux autres ; tous sont dans une dépendance mutuelle : on ne sauroit donc en connoître un, sans avoir une idée nette & exacte de ses raports avec ceux auxquels il tient, & sans désigner ceux-ci. Le sujet d'un Tableau est donc accompagné d'autres Noms en plus ou en moins grand nombre, qui feront comme son escorte, qui constitueront sa dignité & son énergie. Ainsi dans les exemples que nous venons de raporter, un seul sujet domine sur un grand nombre de Noms.

Cependant, il n'est point à craindre qu'au milieu de tant de Noms, on se méprenne jamais sur celui-ci, & qu'on ne puisse le démêler d'entre tous les autres : il est comme le Chef qu'on distingue toujours de sa Troupe. Tous ces Noms sont employés de maniere à faire connoître quel est celui qui domine, quels sont ceux qui en dépendent, & qui ne sont là que pour lui ou à cause de lui : on ne peut se méprendre un instant au rôle auquel ils sont apellés.

C'est ce qui constitue la clarté & la beauté des Tableaux de la parole : tout

en eſt par-là diſtinct, clair, ſenſible, ſans équivoque : aucun mot ne nuit à l'autre ; nul ne lutte avec le ſujet, ou lui préjudicie.

Tel un Peintre obligé de faire entrer dans le Tableau, une multitude de Perſonnages, les groupe, les raproche ou les fait fuir avec un ſi grand art & une ſi grande intelligence, que le ſujet du Tableau, le Perſonnage dominant & auquel tous les autres ſe raportent, ſe fait reconnoître à l'inſtant.

Ainſi le Diſcours, malgré le nombre prodigieux d'objets, ou de Noms qui le compoſent, offre toujours cette unité qui en fait l'eſſence & l'énergie, & ſans laquelle on ſe rendroit inintelligible, en n'offrant qu'un vain entaſſement de mots.

§. 7.

De l'Origine des Noms propres & des Noms apellatifs.

Cette diſtinction de Noms, en *propres* qui ne déſignent qu'un individu, & en *apellatifs* qui déſignent tous les objets de la même eſpéce, eſt devenue la ſource d'un Problême, que de grands Philoſophes n'ont pu réſoudre d'une maniere ſatisfaiſante. Les Noms apellatifs ſont-ils plus anciens que les Noms propres, ou ceux-ci leur ont-ils donné naiſſance ? telle eſt la queſtion dont il s'agit.

Les Noms, dit-on, ne furent inventés que pour correſpondre à nos idées : or dès leur origine, elles furent conformes à la Nature : mais la Nature n'offre que des individus : les Noms propres ou individuels durent donc être les premiers.

D'un autre côté, tous les Noms propres ſont apellatifs par leur nature : SEM, ſignifioit l'Elevé ; NICOLAS, le Peuple vainqueur ; SUSANNE, Fleur de Lys : & tels ſont nos Noms propres ſignificatifs, MARCHAND, POTIER, GRAND, PETIT, &c. Il faut donc que les Noms apellatifs ayent été les premiers.

Comment ſe décider entre la Nature qui ne montre que des individus, & entre les Langues qui ne montrent que des eſpéces ? Les Hommes d'ailleurs auront-ils attendu à donner des noms, juſques à ce qu'ils ayent pu s'élever aux idées abſtraites des eſpéces ?

De quelque côté qu'on ſe tourne, on voit des raiſons qui paroiſſent ſans réplique : cependant elles conduiſent à des conſéquences contradictoires : une des deux opinions eſt donc fauſſe ; ou le ſeroient-elles toutes deux ?

Cette queſtion ſi embrouillée, s'éclaircira cependant aiſément, dès qu'on

ceſſera d'en chercher la ſolution dans de faux principes ; & qu'on prendra la Nature pour guide.

Lorſque l'Homme dut impoſer des Noms, il avoit ſous les yeux les grands objets que lui offroit la Nature : mais ces objets ſe diviſoient en deux Claſſes : les uns, en petit nombre, étoient ſeuls de leur eſpéce ; les autres ſe préſentoient par groupes nombreux ; & pour apercevoir cette différence, il ne falloit nulle métaphyſique, nulle profondeur de génie, point de comparaiſons fines, ni de combinaiſons d'Idées : encore moins l'intervention particuliere de la Divinité deſcendue du Ciel comme par une machine, pour réſoudre ces difficultés & faire franchir ces prétendus abîmes.

L'Homme ouvrant les yeux, voyoit d'un côté une prodigieuſe quantité d'Êtres de la même eſpéce, une multitude d'Arbres, une multitude de Plantes, une multitude d'Animaux, une multitude d'Etoiles, &c. Il voyoit en même tems des objets ſeuls de leur eſpéce, un ſeul Soleil, une ſeule Lune, un ſeul Chef de Famille, une ſeule Maîtreſſe de maiſon, une ſeule Contrée, un ſeul Fleuve, un ſeul Lac, une ſeule Mer, &c.

A chacun de ceux-ci il donnera ſans contredit un nom, & ce nom ſera un nom individuël, un NOM PROPRE : mais ſera-t-il la folie de donner à chaque arbre, à chaque brin d'herbe, à chaque grain de ſable, &c. à chaque feuille de la forêt, &c. un nom particulier qui lui ſeroit abſolument inutile, lors même qu'il pourroit s'en ſouvenir ? ne ſe contentera-t-il pas d'enveloper tous les objets de la même nature ſous un même nom, ſauf à en diſtinguer quelques-uns au beſoin, d'une maniere plus particuliere ?

De-là, des NOMS APELLATIFS nés dans le même tems que les Noms propres & d'une maniere parfaitement conforme à la Nature, qui en fit au vrai tous les frais : l'homme n'eut que le plaiſir & la gloire de l'imitation.

Mais s'il y eut dans l'origine des Noms propres, comment ſont-ils devenus apellatifs ? Rien de plus ſimple encore. A meſure que l'homme, prenant poſſeſſion des diverſes Contrées de la Terre, qui forment ſon habitation, aperçut d'autres Etres ſemblables à ceux qu'il connoiſſoit, & qu'il avoit cru juſques-là uniques, il donna à ces nouveaux Objets les noms de ceux auxquels ils reſſembloient : ainſi il apella les nouveaux Lacs, les nouveaux Fleuves, les nouvelles Familles, &c. du même nom qu'il avoit déja donné à ces Objets, tandis qu'ils étoient uniques à ſes yeux.

De cette maniere, les Noms propres devinrent autant de Noms apellatifs, non d'origine, mais par analogie, par comparaiſon.

Tandis que par un échange réciproque de valeur, les Noms apellatifs de-

venoient des Noms propres, toutes les fois qu'on les apliquoit à un ſeul objet particulier : c'eſt ainſi que les Noms de BIBLE & d'AL-CORAN, qui étoient apellatifs dans l'origine, déſignant en Grec & en Arabe tout Livre en général, ne déſignent plus chez les Chrétiens & chez les Mahométans que leurs Livres Sacrés.

C'eſt par le même principe que nous diſons dans un ſens individuel, la Ville, la Riviere, le Palais, la Cour, &c. quoique ces mots ſoient en eux-mêmes apellatifs, après avoir été dans l'origine des Noms propres.

Cette propriété qu'ont tous les Noms apellatifs de s'employer dans un ſens très-étendu ou dans un ſens très-reſtraint, répand ſouvent de l'obſcurité ſur les Auteurs anciens & ſur les Etymologies des Noms propres.

Les Latins, par exemple, apelloient *Cerites* la populace de Rome. Lorſque leurs Savans voulurent remonter à l'origine de ce nom, ils trouverent ſur leur chemin le mot *Cere*, dont il étoit certainement venu ; mais qu'ils prirent pour le Nom propre de la ville de *Cere*, ſur la côte d'Italie, apellée autrement AGYLLA, ville célébre par ſon port de mer & par ſon commerce dans des tems très-reculés : & là-deſſus ils bâtirent ce Roman, que les Romains, en reconnoiſſance d'un ſecours important qu'ils avoient reçu des *Cerites*, les avoient admis dans leur ville, mais ſans aucun privilége de Citoyens ; & que de-là étoit venu l'uſage d'apeller *Cerites*, la populace de Rome, qui étoit privée de tout droit de Cité.

Je ne ſais comment on a pu ſe réſoudre à répeter ce trait d'orgueil extravagant : c'eût été une récompenſe bien ridicule pour ces braves habitans de *Cere*, d'être confondus ainſi avec une vile populace, tandis que Rome donnoit le Droit de Bourgeoiſie à des Peuples qui lui avoient fait la plus cruelle guerre.

Mais c'eſt qu'on ignoroit que CERE ou KERE, *Kaire*, étoit un mot primitif qui ſignifioit VILLE ; que le mot de CERITES ſignifioit par conſéquent *habitans de la Ville*, & qu'il étoit devenu peu-à-peu le Nom propre de la populace de Rome, mot-à-mot ſes *vilains*, tandis qu'*Urbani* qui ſignifioit auſſi habitans de la Ville, étoit conſacré comme n'ayant pas dégéneré, aux vrais habitans de Rome, à ſes *Citoyens*.

C'eſt ce même mot qui, devenu le Nom propre de la Capitale de l'Egypte LE CAIRE, n'a plus été reconnu par les Arabes qui l'ont confondu avec un autre mot qui ſignifie *Victoire*, & qui ont cru qu'elle avoit été apellée ainſi en mémoire de l'entrée triomphante du Vainqueur de l'Egypte.

L'on avoit également perdu de vue l'origine du nom des THEUTONS, parce

qu'on avoit oublié qu'il venoit du nom apellatif THEUT, *Thet*, qui signifia une Contrée, Terre, Pays, & qui les désigna comme Meres Nourricieres des Hommes.

TEUTONS signifioit donc mot à mot *les Enfans du Pays*. Expression commune aux anciens Peuples, & qui persuada dans la suite qu'ils se regardoient comme une production de la Terre, & comme n'étant jamais venus d'ailleurs.

Ce même mot TERRE, peut occasionner des sens très-divers dans les Livres anciens, suivant qu'on le regardera comme un Nom propre ou comme un Nom apellatif.

Ajoutons pour terminer cet article que l'on ne donne des Noms propres aux objets, qu'on désigne par des Noms apellatifs, qu'autant qu'on y est obligé par l'emploi individuel de ces objets : ainsi l'Astronome désigne chaque Etoile par un Nom propre, le Chasseur en donne à ses Chiens ; le Pâtre, aux Animaux qu'il éléve ; l'Agriculteur, aux morceaux de Terre qu'il cultive, &c. chacun selon son besoin.

De-là ces Langues particulieres d'Arts, de Sciences, de Métiers, &c. dont le Dictionnaire est si vaste, & dont les mots ne sont connus que de ceux qui se consacrent à ces Arts, à ces Métiers, &c. & forment dans toutes les Langues, une Langue à part, inconnue à tous ceux qui n'en ont pas fait une étude particuliere.

Rien d'ailleurs qui soit plus conforme à la raison, que de donner & d'apprendre les noms de chaque objet, seulement à mesure que cette connoissance nous devient nécessaire.

C'est ainsi que les Noms forment la portion la plus considérable des mots dont les Langues sont composées : & nous verrons bientôt qu'il n'est aucun mot, de quelque espéce que ce soit, qui ne tienne essentiellement à un nom, & qui ne lui doive toute son énergie.

§. 8.

Des Genres.

Tout se tient dans la Nature : c'est une vérité dont nous avons déja fait usage & que nous serons souvent dans le cas de répeter : mais elle se manifeste d'une maniere éclatante dans les Êtres animés, & sur-tout relativement aux Hommes : Dieu qui voulut qu'ils vécussent en société, les forma de façon que

pour composer une Famille, ils sont obligés de s'unir de deux en deux, chacun semblable à l'autre quant à l'espéce, chacun différent quant au sexe.

Il fallut donc que les Noms donnés aux divers Êtres, portassent encore cette empreinte de la Nature ; & fissent connoître non-seulement chaque espéce d'Êtres, mais le sexe même des Êtres de chaque espéce.

Ainsi tandis que sous le nom d'Hommes pris dans le sens le plus étendu, on désigne toute l'espéce humaine, on n'en désigne plus qu'une partie sous ce même nom d'*Hommes* pris dans un sens plus étroit, tandis que l'autre partie du genre humain est désignée par le nom de *Femmes*.

De-là se forme une classe de mots singuliere qui tient comme le milieu entre les Noms propres & les Noms appellatifs : car celle-ci n'appartient pas à un seul individu comme le Nom propre, ni a l'espéce entiere comme le Nom apellatif; mais elle désigne les Êtres de deux en deux, suivant qu'ils sont associés dans la Nature par sexes ; & en les variant simplement, suivant l'aplication qu'on en fait à l'un ou à l'autre sexe.

C'est ainsi qu'en Hébreu Ish signifie *Homme*; & Isha, Femme : que l'on dit *Fils* & *Fille*, *Maître* & *Maitresse*, *Roi* & *Reine*, *Prince* & *Princesse*, &c. & pour les Animaux *Lion* & *Lionne*, *Chien* & *Chienne*, *Loup* & *Louve*, *Canard* & *Canne*.

Ensorte que le même nom devient masculin quand il s'aplique à l'un des sexes, & féminin quand il s'aplique à l'autre.

De-là vint le nom même de Sexe, formé du mot Latin Sec-*are* qui signifie *séparer*, *partager*, *couper en deux*, parce que par le sexe, l'espéce est coupée en deux portions, & comme en deux moitiés d'un Tout.

Chacune de ces portions ou chacun de ces Sexes fut appellé Genre, du mot primitif Gen qui désigna toute idée de production, destination des sexes.

La distinction des Noms en deux Genres, l'un masculin, l'autre féminin, conformément aux deux sexes, fut donc prise dans la Nature ; on auroit donc tort de croire qu'elle soit arbitraire & de pure fantaisie. Il eût été absurde de désigner tous les Êtres animés, quoique de sexe different, par le même nom sans distinction de sexe, parce que le langage n'auroit jamais été d'accord avec le fait, & parce qu'on auroit toujours été embarrassé de savoir de quel des deux Êtres on parloit, tandis qu'on n'eût mis aucune différence entre leur nom commun.

Mais comme les Hommes n'ont jamais assigné de noms qu'autant qu'ils ont été nécessaires, de même ils n'ont pas distingué par le genre toutes les

espéces d'Êtres animés : il en est un grand nombre dont les deux sexes sont renfermés dans le même nom, comme *Mouche*, *Oiseau*, *Insecte* & autres animaux de ce genre dont une plus grande distinction seroit absolument inutile.

Tandis que par raport aux Animaux domestiques, qui sont non-seulement de la plus grande utilité aux hommes, mais d'une utilité très-différente suivant qu'ils sont mâles ou femelles, & outre cela d'une qualité très-différente suivant cette division, on a porté l'exactitude jusques à leur donner des Noms si différens, qu'on ne soupçonneroit pas, en ne considérant que leurs noms, qu'ils sont de la même espéce.

Les noms de TAUREAU & de VACHE, de BELIER & de BREBIS, de BOUC & de CHÊVRE, de COQ & de POULE, &c. désignent le même animal suivant qu'il est mâle ou femelle.

N'en soyons pas surpris : l'utilité qu'on retire de ces animaux suivant qu'ils sont mâles ou femelles, est si différente, qu'elle en fait en quelque façon comme deux Êtres différens : le Taureau est compagnon de l'homme dans le labourage, la Vache devient par son lait la nourriciere ou le soutien de la Famille ; non-seulement dans les Familles Pâtres ou errantes, mais même pour les Familles Agricoles. La Brebis, la Chêvre, & la Poule sont si utiles à ces mêmes Familles, qu'elles ne pouvoient trop en marquer en quelque sorte leur reconnoissance en les distinguant par un nom honorable.

Les mâles & les femelles de ces Animaux se distinguent encore par des caractères si différens, l'un est si fier, si turbulent, si courageux, l'autre est si craintif, si pacifique, si modeste, qu'on n'auroit pu les confondre par un seul nom.

D'ailleurs, ces Noms furent toujours des épithètes ; c'est-à-dire des mots relatifs à l'idée qu'on se formoit de ces Êtres. TAUREAU signifioit Fort, Puissant ; BELIER, le bélant ; son nom Latin, ARIES, le martial, parce qu'il est toujours prêt à se battre. BŒUF, qui vient de BOUS, mot Grec qui désigne également le mâle & la femelle de cette espéce, signifie le *gros*, *l'énorme* (†). Il en seroit de même de tous ces autres noms.

(†) BOV est un mot primitif qui désigne toute idée relative à grandeur & à son opposé. TOR est un autre mot primitif qui désigne toute idée relative à force & à puissance. BÉ est une onomatopée, imitation du bruit : BEL désignant le bétail à laine, est de la plus haute antiquité : en Hébreu, JO-BEL signifie un Bélier ; 2°. sa Corne ; 3°. le COR

2°. *Genres par Analogie.*

Mais l'homme n'eſt pas le ſimple Imitateur de la Nature : ſouvent il ſuplée à ce qu'elle lui fait connoître : & là où finit ſon imitation, commence ſa marche d'analogie & de comparaiſon ; tranſportant ainſi une invention, un établiſſement, d'un objet à un autre. C'eſt ce qu'il exécute ſur-tout à l'égard des Noms par leſquels il déſigne une multitude d'Êtres inanimés dans leſquels il n'y a point de ſexe, & qu'il revêt néanmoins d'une terminaiſon maſculine ou féminine, ſuivant qu'il y aperçoit quelque choſe de relatif aux idées qu'il ſe forme d'un Être conſidéré comme mâle ou comme femelle.

Un Nom ſera, par exemple, du genre maſculin, lorſque l'objet qu'il déſigne offrira quelqu'une des propriétés du ſexe maſculin ; qu'il ſera doué de force, de vivacité, d'efficace, d'élévation, ou qu'il contribuera à communiquer quelque vertu, quelque propriété, qu'il ſera propre à féconder les Êtres productifs, & plus actif que paſſif.

Un Nom ſera au contraire du genre féminin, lorſque ſon objet offrira quelqu'une des propriétés du ſexe féminin ; qu'il aura plus de graces que de force, plus de douceur que de vivacité, plus de délicateſſe que de vigueur ; ou qu'il ſera un Être portant quelque production & fécondé par la Nature ; & plus paſſif qu'actif.

D'après ces vues, le Soleil ſera du genre maſculin, parce qu'il a une lumiere forte & vigoureuſe, qu'il ne la doit à aucun autre corps céleſte, qu'il la répand par-tout ; & que par ſa chaleur, il féconde tous les Êtres.

La Lune, au contraire, ſera du genre féminin, parce que ſa lumiere eſt infiniment plus foible & plus douce que celle du Soleil, & qu'elle n'eſt que d'emprunt.

Auſſi les conſidéroit-on poétiquement comme *Frere* & *Sœur* ; d'où vint la Fable d'Apollon & de Diane, Enfans de Latone, & par conſéquent frere & ſœur. On les conſidéra également comme Mari & Femme, d'où vint l'Hiſtoire de Paſiphaé, Femme de Minos & Mere d'un Minotaure.

---

qu'on faiſoit avec ſa Corne ; 4° la Fête qu'on annonçoit au ſon du Cor, d'où *Jubilé*. Balo, en Latin, ſignifie Bêler : c'eſt le cri de cet animal. Balens, dans nos vieux monumens, ſignifie un Bélier ; Belin, *Beline*, le bétail à laine ; Belie, le lieu où on le renferme. Voy. Carpentier, Suplém. au Gloſſaire de du Cange, T. I. Art. Balens.

L'Air

L'Air & le Ciel ſont du genre maſculin, parce qu'ils ſont regardés comme les principes de la fécondation de la Terre, qu'ils y font deſcendre par la chaleur & par les pluies ſans leſquelles il n'y auroit point de productions ici-bas.

Tandis que la Terre, au contraire, eſt du genre féminin par la même raiſon, parce qu'elle eſt regardée comme un Etre fécondé par le Ciel, comme ſon Epouſe & la Mere nourriciere des Humains. C'eſt ce qui fit apeller Uranus ou le Ciel, le Mari de Ghé ou de la Terre; & qui donna lieu à ces vers de Virgile (1):

Tùm Pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium Lætæ deſcendit; & omnes
Magnus alit magno commixtus corpore fœtus.

» Alors le Ciel, le Pere Tout-Puiſſant, deſcend en pluies fécondes dans » le ſein de ſon Epouſe qu'il ranime; & par le mélange de ces deux gran- » des portions de l'Univers, naiſſent & croiſſent toutes les productions.

Non jam Mater alit Tellus, viréſque miniſtrat. (2)

» La Terre n'eſt plus une Mere, elle ne nourrit plus & ne donne plus » de nouvelles forces.

Salve Magna Parens Frugum Saturnia Tellus.
Magna virum. (3)

» Je te ſalue, Terre que cultiva Saturne, Mere féconde des Fruits & » des Nations.

C'eſt par la même raiſon que les Villes, les Contrées, la Patrie ou la Terre de nos Peres, ſont du genre féminin. Elles reçoivent dans leur ſein les ſemences de tout: elles ſont les Meres & les Nourricieres de leurs Habitans: auſſi les anciennes Villes de l'Orient regardoient le titre de Mere, comme le plus glorieux pour elles: c'eſt de-là qu'eſt venu notre mot Métropole, qui ſignifie mot à mot Ville-Mere; mais qui étant formé de mots barbares pour nous,

(1) Georg. Liv. II. 325.
(2) Eneid. Liv. XI. 72.
(3) Georg. Liv. II. 173.

n'offre plus à notre eſprit l'idée intéreſſante de Mere & de Nourriciere; & n'y réveille que l'idée moins flateuſe de ſupériorité.

La maſſe des Eaux ſalées, qui environne & ſépare les Continens de notre Globe, eſt du genre féminin dans le nom de MER, parce qu'on les conſidere comme le réceptacle & les produ&trices d'une prodigieuſe quantité de plantes & d'animaux; & elle devient du genre maſculin dans le nom d'OCÉAN, parce qu'alors on ne fait attention qu'à ſa vaſte étendue & au mugiſſement terrible de ſes flots.

Le TEMS eſt du genre maſculin en diverſes Langues, à cauſe de ſes influences ſur tout ce qui exiſte. Il eſt perſonifié par un Vieillard dans ce Diſtique ingénieux :

Ὁ γαρ Χρόνος μ' ἔτεκαμψε, τέκτων ὁ σοφὸς
Ἅπαντα δ' ἐργαζόμενος ἀσθενέστερα. (4)

» Le Tems, cet Artiſte qui n'eſt pas ſage & qui gâte tout ce qu'il touche, m'a courbé comme un arc.

L'ÊTRE SUPRÊME, A[illegible] & Pere de tout ce qui exiſte, ſera du genre maſculin : cependant comme cette idée eſt relative à celle de féminin, & qu'en Dieu il n'y a nul raport pareil, quelques Peuples feront la Divinité du genre qui n'annonce ni maſculin ni féminin, afin d'en donner une idée plus ſublime.

La VERTU & la BEAUTÉ ſeront dans toutes Langues du genre féminin, parce que l'une eſt l'apanage de ce Sexe, & que l'autre eſt ſi belle, ſi intéreſſante, ſi aimable, qu'on ne peut ſe diſpenſer de lui donner le ſexe des Graces.

3°. *Biſarrerie des Genres.*

Il faut avouer cependant qu'il s'eſt gliſſé à cet égard beaucoup de biſarrerie & d'arbitraire dans les Langues, parce que les mêmes mots, en paſſant d'une génération à une autre, ou d'une Langue à une autre, ont ſouvent changé de genre; ainſi ARBRE, qui eſt maſculin en François, eſt féminin en Latin, tandis que CHALEUR, qui eſt féminin en François, eſt maſculin en Latin (*a*).

---

(4) STOB. Ecl. p. 591.

(*a*) NAVIRE, qu'on avoit d'abord fait avec raiſon du genre féminin en François, eſt actuellement du genre maſculin, quoiqu'on ait contredit en cela le latin dont il vient & la raiſon qui étoit pour le féminin : mais on conſulta l'oreille, pour laquelle un *Navire* eſt beaucoup plus agréable que l'expreſſion *une Navire*.

Rien n'eſt plus déſolant qu'une telle méthode, parce qu'on ne ſauroit ſe faire à cette variété de genres qu'eſſuie un même mot en paſſant d'une Langue à une autre ; & qu'il faut mettre continuellement ſon eſprit à la torture, pour ſe familiariſer avec cette inconſtance perpétuelle de genres, qu'on ne peut preſque plus ramener à des principes communs & ſatisfaiſans.

Auſſi les Grammairiens n'ont pu s'empêcher de ſouhaiter que la diſtinction des genres fût totalement anéantie dans toutes nos Langues, & ils ont cru trouver un apui dans la Langue Angloiſe où, ſelon eux, il n'y a point de diſtinction de Genre (†).

Mais pour éviter un inconvénient, auquel on pourroit peut-être remédier de quelqu'autre maniere, ils priveroient les Langues de la reſſource & des avantages précieux qu'elles trouvent dans la diſtinction des genres, & que nous allons tâcher de faire ſentir, après avoir relevé l'inexactitude dans laquelle on tombe, en diſant que la Langue Angloiſe ne connoît point de diſtinction de Genre.

Au premier coup d'œil, en effet, l'Anglois paroît méconnoître cette diſtinction ; ſes Noms ne ſont point diſtingués par des terminaiſons maſculines & féminines ; ſes Adjectifs n'en ont point, ſes Articles non plus : à partir de-là, on croit donc en droit de conclure qu'ils n'ont point de Genre : on ſe trompe-roit cependant, parce qu'ils ont des Pronoms féminins, & qu'ils n'employent pas ces Pronoms indiſtinctement avec toute ſorte de Noms, ſe ſervant des maſculins pour les uns & des féminins pour les autres ; preuve qu'ils conſiderent les uns comme maſculins, les autres comme féminins.

Le SOMMEIL & la MORT, par exemple, ſont maſculins chez eux comme en Grec : auſſi employent-ils pour eux les Pronoms maſculins. » MORT, dit » un de leurs célébres Grammairiens, leur paroîtroit extrêmement ridicule ſi elle » étoit traveſtie en femme ». Et il cite ce paſſage de SHAKESPEAR, qui dit, en parlant de la Vie (5).

..... Merely Thou art Death's Fool ;
For HIM *Thou labour'ſt by thy flight to ſhun ;*
And yet run'ſt tow'rds HIM *ſtill :*

» Tu n'es que le jouet de DEATH (MORT) : car tandis que tu prends ton

(†) Entr'autres, M. DUCLOS, dans ſes Remarques ſur la Grammaire générale de LANCELOT, ou de PORT-ROYAL : ſentiment, par raport auquel il a été relevé d'une maniere très-intéreſſante par M. BEAUZÉE. T. II. Chap. des Genres.

(5) *Meas for Meas.*

» vol pour l'éviter, ta courſe impétueuſe ne ceſſe de t'entraîner vers LUI ».

4°. *Avantages de la diſtinction des Genres.*

Ce n'eſt point ſans raiſon que les Peuples ſe ſont accordés à diſtinguer les Noms par des Genres, lors même qu'ils ne déſignoient pas des Êtres diſtingués dans la Nature par leur ſexe : tous ſentirent qu'il en réſultoit un grand nombre d'avantages pour les Tableaux de la Parole, & que ces avantages l'emporteroient toujours ſur les légers inconvéniens qui en réſulteroient pour ſe ſouvenir du genre aſſigné à chaque Nom. Eſſayons de nous en former quelqu'idée.

1°. Ce qui rend la Nature vraiment belle & animée, ce ſont les Êtres animés. La plus belle campagne, la perſpective la plus intéreſſante, eſt froide & languiſſante ſi l'on n'y aperçoit des Êtres animés. Quel prix ne donnent pas à un beau Canal, à une Mer vaſte & tranquille des Animaux qui s'y jouent ou des Vaiſſeaux qui les ſillonnent. Qu'eſt le plus beau Palais ſans un Maître & une Maitreſſe ? qu'eſt une Ville ſans Habitans ? que ſeroit le Monde ſans Êtres animés ? Il en eſt de même des Tableaux de toutes ces choſes : ils ne plaiſent qu'autant qu'on y aperçoit des veſtiges de pareils Êtres. Auſſi les grands Peintres ont-ils ſoin de lier toutes leurs Perſpectives avec des Perſonnages dont l'action eſt analogue à ces Perſpectives : chez eux, point de Mers ſans Vaiſſeaux, point de Ports ſans un Peuple immenſe répandu çà & là, preſſé & dans le plus grand mouvement ; point de Place publique ſans gens affairés ; point de beaux Monumens ſans Admirateurs, &c. Il en ſera donc de même des Tableaux de la Parole ; ils ne ſauroient plaire qu'autant qu'ils ſeront animés, qu'ils reſpireront : & ils ne ſauroient y parvenir qu'autant que leurs mots ſeront eux-mêmes pleins de vie : mais comment animer des mots, comment leur donner la vie d'un Tableau ? Rien de plus ſimple : en les revêtant d'un ſexe, en les perſonifiant, en en faiſant des Êtres animés, en leur prêtant la chaleur & la vie. Alors tout s'embellit dans la Parole, tout y paroît plein d'énergie & de charmes : ce ne ſont plus des mots qui ſe ſuccédent froidement les uns aux autres : ce ſont des traits de la plus vive lumière ; ce ſont des objets, à l'exiſtence deſquels on prend l'intérêt le plus vif, dont on veut connoître l'origine, les raports, les qualités, les effets ; à l'égard deſquels rien n'eſt déſormais indifférent.

C'eſt ainſi qu'en élevant à la qualité des Noms & des Êtres animés, tout ce que nous voulons repréſenter par la Parole, nous devenons véritablement

Peintres : c'eſt ce qui conſtitue la beauté & la ſublimité de la Poëſie, & qui fait l'excellence de l'Art Oratoire.

Auſſi tous les Noms ont-ils des genres chez tous les Peuples, ou ſe perſonifient-ils chez ceux qui ont négligé d'avoir des genres, dès qu'ils veulent toucher, émouvoir, remuer fortement l'imagination & le cœur.

2°. Le Diſcours en acquiert infiniment plus d'harmonie & de graces. Trop de monotonie, trop d'uniformité, fatiguent & ennuient. La Beauté elle-même déplaît, ſi elle n'eſt relevée par quelque variété. Combien ne ſeroient donc pas inſipides & fâcheux, & pour l'oreille & pour la vue, les Tableaux de nos idées où tous les Noms ſeroient monotones, & ſans diſtinction de genres ? Ainſi lors même que la Nature ne nous conduiroit pas à cette diſtinction de Noms, nous devrions en inventer quelqu'une, afin qu'ils ne fuſſent pas tous jettés au même moule, qu'ils fuſſent animés par le contraſte, & qu'on ne fît pas comme un Peintre qui habilleroit tous ſes Perſonnages de la même façon, ou qui leur donneroit à tous le même ton. Par la diverſité des genres au contraire nous imitons la Nature, & auſſi-tôt nos Diſcours s'animent & offrent le plus grand intérêt, celui-là même des ſenſations.

3°. Le Langage ne ſauroit être non plus ſur le même ton : il ne ſauroit être compoſé de ſons abſolument doux, ou abſolument graves & forts : il exige néceſſairement de la variété dans ſes modulations, & il ne peut être flateur qu'autant qu'on y aperçoit un juſte mêlange de ces ſons : mais comment peut-il y parvenir avec plus de ſuccès qu'en imitant la Nature, qu'en la prenant pour guide ? Celle-ci n'a pas revêtu tous les Êtres de la même force, ou de la même douceur : elle les a contraſtés avec le plus grand ſoin ; il falloit donc qu'il en fût de même dans les Tableaux de nos idées, afin qu'ils fuſſent plus flateurs : mais c'eſt l'effet que produiſent les Genres dans le dégré le plus éminent.

Imitant la force & la vigueur des Êtres maſculins, les Hommes ont donné à une partie des Noms, cette force & cette vigueur, en leur donnant une terminaiſon forte & vigoureuſe formée par des conſonnes ou par des voyelles fortes & ſonores.

Tandis qu'ils ont imité la douceur & la délicateſſe des Êtres féminins, en donnant à une autre partie de leurs mots, une terminaiſon douce & légere.

C'eſt ainſi que ces mots,

Fort, *Vaillant*, *Héros*, *Berger*,

ont une prononciation plus forte & plus nerveuſe que celle qu'ils offrent en adouciſſant leur derniere conſonne par le ſon d'une voyelle, comme,

Forte, *Vaillante*, *Héroïne*, *Bergere*.

C'eſt ainſi que *Signora* eſt plus doux que *Signor*, *Paſtorella* que *Paſtor*.

Le mêlange de ces terminaiſons jette dans le Diſcours cette harmonie, cette grace & cette vérité que répand dans les Tableaux le mêlange agréable de la lumiere & de l'ombre.

4°. Ces terminaiſons ſont enfin d'un très-grand avantage pour faire connoître les mots qui ſont liés par quelque raport, & quelles ſont les perſonnes qui parlent; & pour donner aux Tableaux des idées, plus d'exactitude, de vérité & de clarté.

Qu'on jette les yeux, afin de s'en aſſurer, ſur les mots qui n'offrent pas cette diſtinction, & ſur le ſens indéterminé qui en réſulte; ſur cette phraſe, par exemple,

» Et moi auſſi je fus ſage,

qui laiſſe l'eſprit dans l'indéciſion ſur la perſonne qui s'exprime ainſi.

Il en eſt de même de cette phraſe Italienne *Io, anchè io, fui amante*, qu'on ne ſait s'il faut rendre ainſi: *Moi, moi auſſi je fus amant*; ou s'il faut y employer le genre féminin en traduiſant: *Moi, moi auſſi je fus amante.*

Equivoque qui regne également dans le *Me amante* des Latins; qui peut quelquefois devenir très-embarraſſante, & que la diſtinction des genres fait diſparoître.

§. 9.

Des Nombres.

Nous avons vu que le Nom Apellatif déſigne ce qu'offrent de ſemblable tous les objets de la même eſpéce; & qu'en prononçant les mots, *arbre*, *plante*, *montagne*, *&c.* nous ne donnons l'idée d'aucun arbre, d'aucune plante, d'aucune montagne en particulier; mais l'idée en général de tout ce qui eſt arbre, de tout ce qui eſt plante, de tout ce qui eſt montagne.

Mais telle eſt l'utilité de ces Noms apellatifs, que nous pouvons les tirer de cette généralité, & les apliquer à un ſeul individu ou à pluſieurs.

Dans cette phraſe, par exemple,

» Le Mortel le plus heureux eſt celui qui ſait le mieux borner ſes » déſirs,

le Nom apellatif, *Mortel*, eſt apliqué à un ſeul individu, dont il devient en quelque ſorte le Nom propre.

Dans cette phraſe au contraire,

» Les Mortels ſe rendent malheureux par l'excès de leurs déſirs, que » ne peuvent contenter les plus grandes richeſſes & les plaiſirs les » plus variés,

ce Nom apellatif *Mortel*, comprend tous les individus auxquels il convient.

On distinguera donc, à cet égard, les Noms apellatifs en deux Classes, suivant qu'on s'en servira pour désigner un seul individu, ou plusieurs.

L'on dira de celui qui ne désigne qu'un individu, qu'il est au Nombre Singulier; & de celui qui désigne plusieurs individus, qu'il est au Nombre Pluriel.

Le Mortel, est un Singulier.

Les Mortels, un Pluriel.

Cette distinction des Noms, en Singulier & en Pluriel, est de toutes les Langues, parce qu'elle est donnée par la Nature: mais chaque Langue varie dans la maniere d'énoncer cette distinction: cependant elles le font toutes par le plus léger changement possible; en François, par la simple addition de la finale *s*; les Italiens, par une simple voyelle, ou par le changement d'une voyelle en une autre: *libro*, un livre, par exemple, au singulier; & *libri*, livres au pluriel, comme en Latin. Les Orientaux, & avec eux anciennement les Anglois, par l'addition finale d'*im*, *in* ou *en*: ainsi, tandis que CHILD signifie *Enfant* en Anglois, CHILDREN signifie *Enfans*, pluriel qui répond à l'ancien singulier *Childer* & *Childr*, qui n'existe plus: mais ce détail appartient à la Grammaire Comparative.

Nous pouvons admirer ici l'Art avec lequel se forment les Langues, & avec quelle simplicité elles parviennent à cette briéveté & à cette concision qu'éxige la parole: une lettre ou un son de plus ou de moins, & le Tableau change totalement; il n'offre qu'un individu, ou il les présente tous: c'est un miroir magique qui change en un clin d'œil pour faire voir tout ce qu'on desire, & qui se prête à toute l'impatience, à toute la vivacité de la volonté & de l'imagination.

Quelques Peuples de l'Orient, les Grecs eux-mêmes, prenant pour guide la Nature qui offre dans les Etres animés, & sur-tout dans l'Homme, un grand nombre de parties doubles, deux yeux, deux oreilles, deux mains, &c. & qui porte les Êtres animés à s'associer de deux en deux, ou par paires, avoient imaginé une troisiéme nuance dans les Noms, relativement au nombre: celle-ci renfermoit deux individus, ni plus ni moins; c'est ce qu'on apella DUEL.

Ces Observations sur les Genres & sur les Nombres, paroîtront minutieuses à ceux qui savent très-bien parler leur langue, sans avoir jamais réfléchi sur l'Art avec lequel on est parvenu à parler: cependant ces Observations sont

indiſpenſables, dès qu'on veut analyſer cet Art. On s'en aperçoit ſur-tout lorſqu'on étudie des Langues étrangères : les procédés inconnus qu'on a alors ſous les yeux & par leſquels on eſt ſans ceſſe arrêté, forcent d'en examiner les cauſes, & prouvent que rien n'eſt minutieux en Grammaire.

Mais il en eſt de même de toutes les Sciences. Elles ſe réduiſent, toutes ſans exception, à paſſer, des principes les plus ſimples, les plus indifférens en aparence, aux connoiſſances les plus compliquées & les plus vaſtes. Qui ſauroit ſuivre cette route ſans s'en écarter, & tenir toujours ce fil, aprendroit, pour ainſi dire, les Sciences les plus relevées en ſe jouant : car il verroit ſans ceſſe la raiſon de chaque pas qu'il feroit ; il ſeroit toujours environné de la plus vive lumiere.

§. 10.

Noms, ſource ou racine de tous les Mots.

Une autre prérogative des Noms, & qui les diſtingue de la maniere la plus intéreſſante de toutes les autres Parties du Diſcours, c'eſt qu'ils ſont la ſource ou les racines de tous les mots dont elles ſont compoſées : c'eſt que tous ceux-ci ſont nés de ceux-là, & que ſi l'on conſidere les mots dont toutes les Langues ſont formées, comme des Familles ou comme des Arbres Généalogiques, elles auront conſtamment un Nom à leur tête : enſorte qu'on ne peut indiquer aucun mot, de quelque eſpéce qu'il ſoit, adjectif, verbe, adverbe, conjonction, prépoſition, &c. qui ne deſcende d'un Nom, & qui n'en tire toute ſon origine.

Les Noms deviennent ainſi la baſe, le fondement, la clef des Langues : c'eſt à eux que doit ſe réduire leur étude ; ils ſont comme autant de caſes entre leſquelles on doit diſtribuer tous les mots ; & l'on ne ſera aſſuré de ſaiſir le ſens de tous ceux-ci, d'en connoître les cauſes, d'être remonté à leur vraie étymologie, qu'autant qu'on ſera en état de les raporter au Nom qui leur donna naiſſance.

Cette Théſe paroîtra ſans doute nouvelle, & peut-être impoſſible à démontrer : on la mettra au rang de ces propoſitions ſingulieres, de ces paradoxes qu'une imagination ardente prend pour la vérité : nous oſons cependant nous flater que nos Lecteurs ſont déja familiariſés avec elle, & qu'ils déſirent du moins qu'elle ſoit vraie, puiſque l'étude des Langues & des Mots, ſi néceſſaire & cependant ſi pénible & ſi faſtidieuſe, en deviendroit aiſée & agréable.

Heureuſement, on ne ſera pas réduit en cela au ſimple déſir : nous verrons dans

dans la ſuite, le fait démontrer conſtamment ce que nous avançons ici; & nous pouvons aſſurer, en attendant, que la raiſon ſuffit ſeule pour nous en convaincre.

En effet, la Parole, nous l'avons dit, n'eſt qu'une peinture : elle peint nos idées : mais nos idées ſont elles-même la peinture des objets : il faut donc néceſſairement que les Noms, cette Partie du Diſcours qui déſigne les objets, les peignent d'une maniere aſſez préciſe, aſſez exacte pour les faire reconnoître à l'inſtant.

Les Noms ne peuvent donc exiſter par haſard : ils auront été donnés par l'objet même, ils lui auront été aſſimilés, préciſément de la maniere dont la Parole peut s'aſſimiler à un objet & le peindre.

Les Noms ſeront donc les ſeuls mots qui puiſſent exiſter ſans dérivation, puiſqu'eux ſeuls peignent les objets, les ſeuls Etres exiſtans.

Les autres mots, au contraire, ne peignent que les qualités de ces objets, de ces Etres, leurs diverſes actions, leurs différens états : il faut donc que ces derniers mots ayent avec les Noms des objets dont ils peignent les qualités, le même raport qu'ont ces qualités avec leurs objets; mais quel peut être ce raport entre les Noms & les autres mots, ſi ce n'eſt que tous ceux-ci ſoient liés au Nom, & qu'ils lui tiennent par dérivation, de la même maniere que les qualités d'un objet ſont une dérivation de la nature même de cet objet?

Les mots dérivés réveilleront ainſi l'idée du Nom dont ils dérivent, avec la même promptitude, la même juſteſſe & la même netteté que l'idée d'une qualité réveille celle de l'objet auquel elle appartient.

C'eſt cette harmonie, ſimple & noble, qui conſtitue la beauté du langage, & qui ſeule peut en faciliter l'étude.

Tel eſt l'effet de l'ordre qui ſimplifie tout, qu'il fait diſparoître les peines & les efforts qu'il a fallu ſoutenir pour arriver juſques à lui, qu'il ſemble qu'on en eût fait autant parce qu'on en trouve les principes en ſoi, & qu'on voit que c'eſt la ſeule maniere dont puiſſe exiſter l'enſemble des objets qui le forment.

Mais auſſi dès que cet ordre n'eſt plus aperçu, tout retombe dans la confuſion la plus étrange, tous les objets ſont brouillés, leurs raports anéantis, ces raports par leſquels ils s'éclairoient & ſe ſoutenoient, par leſquels on en ſaiſiſſoit l'enſemble avec la plus grande facilité, & qui offroient les charmes irréſiſtibles de l'harmonie & du beau.

C'eſt dans ce déſordre étonnant qu'eſt tombée la connoiſſance des Langues :

elles n'offrent plus d'harmonie, plus de raport, plus d'enſemble ; tout y eſt jetté au haſard & dans une confuſion extrême : les dérivés d'un même mot ne tiennent plus à ce mot : on n'aperçoit aucune liaiſon entr'eux ; la connoiſſance de l'un eſt nulle pour acquérir celle de l'autre : par-tout des mots étrangers les uns aux autres, dont on ne connoît plus la famille.

En conſidérant cette confuſion, preſque ſemblable à celle des élémens confondus pêle-mêle dans le ſein du cahos, on ne ſoupçonneroit jamais que les mots ayent été aſſujettis à une marche réguliere ; & que ſi elle eſt méconnue, c'eſt uniquement parce qu'on n'aperçoit pas les moyens de la rétablir.

On eût dû l'eſpérer de ceux qui nous ont donné des Dictionnaires où les mots ſont rangés par familles ; mais ils avoient manqué leur route dès le premier pas, en regardant les Verbes comme la racine des mots, & en prenant ainſi les branches pour le tronc.

Ils ne connoiſſoient, d'ailleurs, ou ne comparoient que quelques Langues inſuffiſantes, pour leur donner tous les points de comparaiſon néceſſaires pour un travail de cette nature.

Ce qui leur faiſoit penſer que les Verbes étoient les vrais mots radicaux, c'eſt qu'ils voyoient un raport étonnant entre les Verbes & les Noms : c'eſt que dans diverſes Langues, ils trouvoient beaucoup de verbes ſans Nom qui leur correſpondît ; c'eſt qu'en effet un grand nombre de mots, même de Noms, dérivent des Verbes ; mais aucune de ces conſidérations ne peut anéantir notre principe.

Principe au moyen duquel tous les mots tiennent aux Noms ; qui tiennent eux-mêmes aux objets, & d'où réſulte cette harmonie admirable que la Nature met dans tous ſes Ouvrages, & ſans laquelle rien ne pourroit exiſter.

§. II.

De l'Invention des Noms.

Mais de quelle maniere l'Objet a-t-il pu conduire au Nom qu'on lui aſſigna ? Comment, entre cette multitude de ſons par leſquels on pouvoit déſigner un objet, ſe décida-t-on pour celui qui devint ſon Nom ?

Ce ne put être qu'en aſſignant pour Nom à chaque objet, celui de tous ces ſons qui avoit avec lui le raport le plus étroit.

A cet égard, les Noms, sur-tout les Primitifs, se divisent en deux grandes Classes.

1°. Ceux qu'on apelle ONOMATOPÉES ; c'est-à-dire, Noms déjà formés par la Nature, & qui désignent les objets par un son qui imite leur cri, si ces objets sont des Animaux ; ou les bruits & les sons qui résultent de leurs mouvemens.

Tels sont 1°. ces Noms d'Animaux, BŒUF, imitation de son beuglement ; BELIER, imitation du bêlement de cet animal ; COUCOU, imitation du chant de cet oiseau ; CIGALE, imitation du cri de cet insecte, plus sensible dans le Latin Cic-*ada*, &c.

2°. Ces Noms d'Instrumens, *Tambour*, *Tymballe*, *Tympanon*, *Trompette*, *Fanfare*, *Trictrac*, &c.

3°. Ces Verbes relatifs aux cris des Animaux, & au bruit des Instrumens, *mugir*, *beugler*, *bêler*, *hennir*, *miauler*, *bondir*, *tonner*, *sonner*, *sifler*, *souffler*, &c.

4°. Ces mots encore, *Sons*, *Tons*, *Timpan* de l'oreille qui occasionne l'ouie des sons, *Tonnerre*, *Bombe*, *Taffetas* qui imite le bruit de cette étoffe quand on la froisse, &c.

Telle encore la Famille immense de CRA ou GRA, dont nous avons vu une partie des dérivés, à l'occasion de l'origine du Nom de la Grammaire.

5°. On peut joindre à cette Classe, les Noms des Parties du Corps, tirées du son ou du bruit qu'on en tire. Les DENTS sont apellées de ce nom parce qu'elles sont la touche sur laquelle on prononce *D*. La BOUCHE prend son nom de ce qu'à son ouverture, qui la caractérise, on prononce *B*. L'Oreille, le Nez, le Pied, la Main, &c. ont aussi des origines pareilles, comme nous le ferons voir dans nos Principes sur l'origine du Langage & de l'Ecriture.

II. La seconde Classe des Noms, relativement à leur origine, renferme tous ceux qui rapellent l'Objet, non par l'imitation du bruit ou du cri, mais par le raport du Nom avec une qualité distinctive de l'Objet.

Nous le démontrerons dans le plus grand détail, soit dans l'Ouvrage que nous venons d'indiquer, soit dans notre Dictionnaire Primitif ; mais pour en donner un exemple qui dévelope notre idée, prenons au hasard un mot primitif, qui semble n'avoir nul raport à son objet.

C'est le mot primitif GUR ou GYR (4) qui désigne tout cercle, toute

(†) La voyelle *u* se confond sans cesse avec la voyelle *i* : c'est par cette raison que l'*u* grec est toujours distingué en Latin & en François par ce caractere *y*, & que dans un

étendue circulaire, toute idée relative à cercle, à circonférence, d'où vint notre propre mot *Cercle*. Certainement ſi quelque objet étoit difficile à peindre, à imiter, à exprimer par la parole, c'étoit le cercle : mais on pouvoit s'aider du geſte, en décrivant de la main une enceinte, un circuit ; on n'eut donc qu'à imiter avec la langue ce mouvement circulaire ; le ſon qui en provenoit, ſe trouvoit le Nom ſimple, naturel & énergique du Cercle. Ce ſon eſt GUR, ou GYR : la langue, pour le prononcer pleinement, lentement & fortement, comme ſe prononcerent tous les mots dans leur origine, parcourt tout le circuit de l'inſtrument vocal ; car en commençant à le prononcer, elle apuie contre le bas de la mâchoire inférieure ; & partant ainſi de l'extrémité extérieure de l'inſtrument vocal, elle s'éleve vers le palais pour ſe replier vers l'extrémité intérieure de cet inſtrument, ou vers le fond de la bouche, enſorte qu'elle décrit un demi-cercle.

Le ſon GUR ou GYR, étoit donc entre tous les ſons poſſibles, le ſeul qui pût convenir de la maniere la plus parfaite à l'idée du cercle, de tour, de révolution : auſſi dans les Langues d'Orient & dans celles d'Occident eſt-il devenu le Nom propre de cercle, de tour, & la racine d'une prodigieuſe quantité de mots relatifs à entourer, environner, enveloper.

Raportons-en divers exemples tirés de ces principales Langues : ils deviendront intéreſſans par leurs raports ſinguliers, en même tems qu'ils donneront une idée de la nature des Mots radicaux & de la maniere dont ils deviennent la ſource d'une prodigieuſe quantité de mots.

GUR ou GYR,

Nom primitif déſignant toute idée de Cercle, de Tour, d'Enceinte, avec ſes principaux dérivés dans la plûpart des Langues.

En Arabe,	כור,	KUR ou CYR,	Tour, ſpirale.
	ם-כור,	*Ma*-KUR,	Bonnet à pluſieurs Tours, Turban.
	כור,	KUR-*a*,	S'enveloper la tête d'un mouchoir à pluſieurs Tours, ſe couvrir d'un bonnet à pluſieurs Tours.

Ce Verbe réunit dans les Dictionnaires Arabes, un grand nombre d'autres

---

même mot on écrit indifféremment *u* & *y*.

Obſervons encore que les lettres *K*, *C*, *G*, ſe ſubſtituent ſans ceſſe l'une à l'autre, enſorte que ce mot *Gur* peut être écrit de toutes ces façons, *Kur*, *Kyr*, *Kir*, *Cur*, *Cyr*, *Cir*, *Gur*, *Gyr*, *Gir*, *Gor*, *Gwr*, &c.

ſignifications différentes, qui ne paroiſſent préſenter aucun raport entr'elles, & rien qui puiſſe déterminer quelle eſt la dominante : défaut commun aux Dictionnaires, mais ſur-tout aux Arabes, qui déſorientent ſans ceſſe les plus habiles dans cette Langue : mais toutes celles qu'offre ce Verbe KURA s'arrangent très-bien au moyen de l'idée propre & primitive du mot qui forma ce Verbe.

Ce mot, après avoir formé le Verbe KURA avec la ſignification d'*envelopper*, continuant à lui prêter les divers ſens qu'il offre lui-même, lui fera ſignifier très-naturellement, en Arabe :

I°. Au ſens de CEINTURE :

1°. *Se ceindre* ; d'où au figuré,

2°. *Se hâter*, *ſe dépêcher* : car on ne peut ſe hâter lorſqu'on porte l'habit long comme les Orientaux & les Femmes, qu'en ſe ceignant.

3°. *Etre dans un état abject*. En effet, l'habit ceint & trouſſé étant l'emblême du travail, deviendra celui des gens abjects, obligés de porter toujours un pareil habit par leur genre même de vie.

4°. *Réprimander*, *railler*, *critiquer*, parce qu'on réprimande ceux ſur qui l'on eſt élevé, déſignés par l'épithète *de ceux qui ſont ceints*, ou les Travailleurs, les Ouvriers, les SERFS.

II°. Au ſens de TOUR, de révolution :

5°. *Tourner*, *tournoyer*, s'avancer en *tourbillon*.

6°. *Faire rouler* quelqu'un, le culbuter, le percer en peloton.

III°. Au ſens d'objets RÉUNIS en rond, en peloton :

7°. *Réunir*, *raſſembler*, *mettre en tas*, *faire cercle*.

En Hébreu,	גור,	GUR, GYR,	ſignifie *aſſembler*.
	א-גר,	*A*-GAR,	mettre en un monceau.
	מ-גור,	*Me*-GUR-*a*,	Grenier.
	גורן,	GUR-*n*,	Aire, Place circulaire où l'on foule les grains ; 2°. Grenier.
	ח-גור,	*Ha*-GUR,	Ceinture, Cordon.
	ח-גר,	*Ha*-GAR,	ceindre.

En Grec, Γῦρ-ος, GUR-*os*, GYR-*os*, Cercle, Tour.
Γυρ-ὸς, GUR-*os*, courbé, vouté.
Κυρ-τος, KUR-*tos*, vouté, boſſu.
Κιρ-κος, KIR-*kos*, tout ce qui eſt rond.
Ἀ-γορ-α, *A*-GOR-*a*, Place publique, Marché, Lieu d'Aſſemblée.

En Latin, GUR-*us*, GYR-*us*, } Cercle, Circuit, Tour.
GUR-*o*, GYR-*o*, dans Varron, } Tourner, arrondir; 2°. Tourner ſur le Tour.
GYR-*atio*, Tournoyement.
2°. CIRC-*us*, Cirque.
CIRC-*ulus*, Cercle.
CIRC-*uitus*, Circuit.
CIRC-*ulo*, Circuler.
CIRC-*um*, Autour, environ.
CIRC-*inus*, Compas, Inſtrument avec lequel on décrit un Cercle.

En Anglo-Saxon GYR-*dan*, CYR-*ran*, } Tourner.
CER-*re*, Tours & Contours.
GER-*del*, GYR-*dl*, } Ceinture.
Be-GYR-*dan*, Ceindre.

En Allemand, GURT, Ceinture, Cordon.
GURT-*en*, Ceindre.
En Iſlandois, GYR-*ta*,
En Anglois, GIR-*d*, GIR-*dle*, } Ceinture.
En Hollandois, GOR-*de*, GOR-*den*, Ceindre.
En Irlandois, COR, Ceinture, Cordon; 2°. Tour; 3°. Mouvement circulaire.

En Lorrain, GOUR-*et*, Boule.
En Gallois, GUR-*i*, GWR-*i*, Tour, Ceinture.
GWR-*wec*, Autour.
GWYR, Courbé.

En Bas-Breton, GOUR-*is*, Ceinture.
GOUR-*isa*, Ceindre.
GOUR-*isat*, Une Ceinturée, ou une Ventrée.
En Basque, GUR, Autour.
GIR-*atu*, Rouler.
GIR-*aca*, Faire tourner.
GIR-*aboilla*, Tourbillon.
GIR-*eg-uzquia*, Tournesol.
CHIR-*quia*, Circuit; 2°. Subterfuge.
GUR-*cila*, Roue de Chariot.
GUR-*pildu*, Rouet.
GUERRI-*coa*, Ceinture; 2°. Autour.
GUERRI-*catua*, Ceint.
GUERR-*unca*, Les Reins.
GUIR-*oa*, Saisons, Révolutions de l'année.
CER-*ua*, Voûte des airs, le Ciel.
CER-*ucoa*, Céleste.
GOR-*abilla*, Anneau à anse.
En Bas-Breton, CERN, Cerne, Circuit, Enceinte; 2°. Prison.
CER-*na*, } Entourer, cerner.
En-CER-*na*, }

De-là, ces divers Dérivés :

1°. *Le Grec*, KIR-*ris*, } Espéce d'Epervier.
KIR-*Kos*, }
Le Latin, CIR-*cus*, }
CIR-*canea*, Espéce d'Oiseau de proie.
L'Hébreu, נֵץ-הַ, *Ho*-GYR, Nom d'Oiseau.
Le Hollandois, GIER, Vautour.
Le Latin, GYRO-*Falco*, } Faucon.
Le François, GER-*Faud*, }

Noms donnés à ces Oiseaux, parce qu'ils tournent au haut des airs.

2°. *Le Gallois*, CHWER-*is*, Devidoir.
Le Bas-Breton, GUER-*zit*, Fuseau.
3°. *L'Anglo-Saxon*, CYR-*faelle*, Gourde.
L'Allemand, KU'R-*bis*, Courge, Gourde.
GUR-*ke*, Concombre.

	Le Latin,	*Cu*-CUR-*bita*, Courge, Citrouille.
	L'Allemand,	KUR-*be*, Manivelle.
4°.	*L'Anglois*,	CUR-*l*, Boucle, Friſure.
		To CUR-*l*, Boucler, Friſer.
	L'Irlandois,	CUR-*nin*, Friſure, Boucle.
	Le Latin,	CIR-*ri*, Cheveux bouclés, friſés.
5°.	*Le Grec*,	Γωρυτος, GOR-*utos*, Carquois, Etui cylindrique à mettre des flèches.
6°.	*Le Languedoc.*	GIR-*ouflado*, } Eſpée de Fleur ronde.
	Le François,	GIR-*oſlée*, }
7°.	*L'Italien*,	GHIR-*landa*, } Fleurs arrangées en couronne.
	Le François,	GUIR-*lande*, }
8°.	*L'Italien*, *L'Eſpagnol*,	GIR-*andola*, { Roue à laquelle ſont attachés des feux d'artifice; 2°. Mouvemens, Détour.
9°.	*L'Arabe*,	כור, KUR, Railler, critiquer; 2°. Mépriſer.
	L'Hébreu,	גער, GHOR, Gronder, critiquer, blâmer.
	Grec de Sparte,	GOR-*iaô*, Critiquer, ſe moquer.
	L'Anglois,	GIR-*d*, Raillerie, ſarcaſme.
	L'Allemand, *Le Hollandois*,	GURR-*en*, GORR-*en*, } Gronder, battre avec ſa ceinture, &c.

De-là encore diverſes Familles, d'une très-grande étendue:

1°. CAIR, KER, Ville.
2°. GAR-*d*, Maiſon, Habitation.
3°. GAR-*d*, JARD, Jardin.
4°. GUERR-*a*, *Quaero*, chercher, tourner autour, aimer, deſirer.
5°. GAR, GUER, Habiller, vêtir, ſe garnir.

C'eſt à cette racine GUR, Enceinte, Tour, que ſe rapportent ces mots ITALIENS:

GIR-*o*,	Cercle, Circuit.	CER-*chio*,	Cercle,
GIR-*one*,	Grand Tour.	CER-*chiare*,	Environner.
GIR-*ata*,	Tour.	CER-*chiellino*,	Petite Aſſemblée.
GIR-*are*,	Tourner, 2°. Embraſſer.	CER-*cine*,	Bourrelet.
GIR-*amento*,	Action de tourner.	CER-*cone*,	Vin tourné,
GIR-*ellajo*,	Qui fait des poulies; 2°. inconſtant, léger.	CIR-*ca*,	Environ.
		CIR-*colo*,	Cercle, &c.

Ces mots

Ces mots ESPAGNOLS:

GIR-*ar*,	Tourner.
GIR-*asol*,	Tournesol.
GORR-*a*,	Bonnet de voyageur qui couvre la tête & les épaules.
GORR-*ones*,	Tourtes rondes en forme de bonnet.
GUR-*ublada*,	Troupe de gens.
GUR-*upera*,	Croupiere.
GOR-*bion*,	Gros Cordon en broderie.
COR-*ba*,	Courbure.
COR-*bata*,	Cravate.
COR-*coba*,	Bosse.
COR-*cobado*,	Bossu.
COR-*dillera*,	Chaîne de Montagnes; d'où, Les CORDILLERES du Pérou.
CER-*ca*,	Autour; 2°. enclos.
CER-*car*,	Environner, &c.

Ces mots FRANÇOIS:

1°. CER-*cle*.	2°. Ger-*faut*.	4°. Cer-*nes*.
Cir-*cuit*.	Gour-*de*.	5°. Cour-*be*.
Cir-*que*.	Cour-*ge*.	Cour-*bure*.
Cir-*conférence*.	Cu-cur-*bite*.	Cour-*bature*.
Cir-*culation*.	Gour-*din*.	Cour-*ber*.
Gir-*ouette*.	3°. Cor-*de*.	6°. Quer-*ir*.
Guir-*lande*.	Cor-*don*.	Cher-*cher*, &c.

Une auſſi grande multitude de mots, tous liés par le ſon & par le ſens, & ſubſiſtans chez tant de Nations diverſes, ſont une preuve ſans réplique qu'une énergie particuliere les maintenoit contre toutes les révolutions des Tems, & qu'ils avoient une origine commune.

C'eſt ainſi que tous les mots naiſſent des Noms, & que ceux-ci tiennent à la Nature de la maniere la plus forte & la plus ſenſible.

Il ne falloit donc, pour les trouver, aucune recherche profonde, aucune métaphyſique: la néceſſité & l'imitation firent tout.

Par-là diminue prodigieuſement la maſſe des mots dont on a à rendre raiſon: & ne craignons pas d'être embarraſſés à trouver la cauſe de tous les Primitifs! Celui qui forma l'Inſtrument vocal, lui donna l'étendue néceſſaire pour qu'il pût ſe prêter à tous les beſoins de la Parole: ſans cela, il eût manqué ſon but: ſon analyſe nous fournira donc au beſoin, la raiſon de chaque mot.

§. 12.

Des Noms Dérivés, Composés & Figurés.

Dans cette longue Famille de Mots que nous venons de raporter, on en voit de plusieurs espéces.

1°. Les uns offrent le Primitif pur & simple : tels,

Le Basque, Gur, Au-tour.

L'Arabe, Kur, Tour, spirale.

2°. D'autres y ajoutent quelques lettres à la tête ou à la fin, pour en faire un Nom, un Verbe, un Adverbe, un Adjectif, &c. tels,

Gyr-*us*, Cercle.

Gyr-*o*, tourner.

Cir-*cum*, au-tour.

Cu-Cur-*bita*, Citrouille.

3°. Des troisiémes s'associent à d'autres mots pour présenter un sens plus composé, tels.

Cir-cum-eo, aller au-tour.

4°. D'autres enfin transportent le primitif du sens propre à un sens figuré ; tels,

Gird, en Anglois, raillerie, sarcasme.

Ce sont ces differences, ces variétés du mot primitif & radical qu'on apelle Dérivés, Composés & Figurés.

Par cet artifice admirable & commode, l'Homme suplée au petit nombre de sons primitifs donnés par l'instrument vocal, qui n'auroit pu être plus considérable, à moins que la Divinité n'eût augmenté l'étendue de l'instrument vocal ; ce qui l'auroit mis hors de toute proportion avec le corps dont il fait partie. Mais elle y supléa par cette industrie que l'homme dévelope à l'égard des Noms primitifs, & qui les rend suffisans pour exprimer toutes ses idées.

Par le secours des Dérivés, le même Nom devient successivement verbe, adverbe, adjectif, prépositon, &c. en se prenant dans un sens abstrait.

Par le secours des Composés, il réunit en un seul mot diverses idées, celles de plusieurs mots radicaux.

Par le secours des Figurés, il double & triple l'étendue des Primitifs ; car par le moyen des mots qui peignent des objets corporels, il exprime & peint

très-bien les objets moraux & spirituels, dont il ne pourroit point parler sans cet artifice.

Ainsi un même son se reproduit en quelque maniere à l'infini, pour se prêter à tous nos besoins, & pour désigner toutes les idées qui peuvent avoir quelque raport à un même objet physique, dont le Nom devient ainsi la clef de tous ces mots, & leur communique l'énergie qu'on y remarque.

On ne sauroit donc distinguer avec trop de soin les diverses significations d'un même Nom; ni faire trop d'efforts pour ramener à une même famille, à leur source primitive, tous les dérivés & tous les composés qui s'en sont formés, puisque c'est le moyen le plus propre pour diminuer les peines extrêmes que cause l'étude des Langues, & pour la rendre satisfaisante en mettant à l'instant sous les yeux la cause & la raison de tous les mots qui composent une famille, & de toutes les significations qu'ils présentent.

Nous avons alors d'autant plus de facilité à nous souvenir de toutes ces diversités, que nous ne sommes plus réduits comme auparavant, au simple secours de la mémoire; mais que l'intelligence ou l'entendement viennent encore à son apui, & lui donnent une force étonnante dont elle seroit dénuée sans cela.

Cette distribution des mots par familles est d'autant plus nécessaire, que le nombre des radicaux est très-peu considérable, tandis qu'il existe une masse prodigieuse de mots dérivés, composés & figurés qui forment un chaos effroyable sans commencement & sans fin, lorsqu'on n'y met aucun ordre, & où tout paroît l'effet du hasard.

Les Auteurs des Dictionnaires tâchent de supléer à ce désordre, en ramenant les dérivés & les composés à leurs racines: mais à cet égard, ils tomboient dans deux inconvéniens très-fâcheux.

1°. Comme ils ignoroient le raport de la Langue dont ils donnoient le Dictionnaire, avec les autres Langues, ils ne pouvoient ramener aucun mot à sa véritable origine; ce qui persuadoit qu'ils étoient tous l'effet du hasard.

2°. Quoiqu'ils distinguassent avec soin les mots dérivés & composés, la plûpart ne tenoient aucun compte de la distinction des Noms en propres & figurés, parce que dans un grand nombre d'occasions ils ne pouvoient décider lequel des divers sens d'un mot étoit le propre, & quel étoit le figuré.

Aussi, lorsqu'un de nos Grammairiens les plus distingués, s'excuse auprès

du Public de ce qu'il considére un Ouvrage qu'il donnoit sur les Mots figurés, comme une portion de la Grammaire, & qu'il dit : » Ce Traité me » paroît être une Partie essentielle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort » de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des Mots, & » en quel sens ils sont employés dans le Discours (1) ; il prouve combien on étoit à cet égard dans l'enfance ; & qu'il n'étoit pas lui-même bien convaincu de l'universalité de son principe.

Et pourquoi ? C'est qu'il n'avoit nulle idée des Noms radicaux de toutes les Langues ; Noms qui peuvent seuls donner le sens propre de tous les Mots : aussi son excellent Ouvrage sur les Tropes, porte sur une base chancelante qui nuit à son utilité. Ceci n'est pas difficile à prouver.

» Je voudrois, dit-il (2), que nos Dictionnaires donnassent d'abord à un » mot Latin *la signification propre* que ce mot avoit dans l'imagination des » Auteurs Latins : qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les » Latins donnoient à ce Mot «.

Mais il ne s'apercevoit pas que tant de sagesse étoit une chose impossible dans son système : car voici comment il définissoit le sens propre d'un Mot ; » Le sens propre d'un mot, c'est la premiere signification du Mot (3).

N'auroit-il pas dû nous aprendre plutôt quels étoient les caractères auxquels nous reconnoîtrions cette premiere signification ? Sans parler de l'équivoque que renferme cette expression, *premiere signification* d'un mot ; puisqu'on ne sait s'il faut entendre par-là la premiere de toutes les significations dont un Nom fut revêtu, ou celle de toutes ses significations connues qu'il faut mettre à la tête. Lorsque jettant, par exemple, les yeux sur le mot Latin ANIMUS, nous lui voyons toutes ces significations ; » 1°. l'ame, » l'esprit ; 2°. le cœur, le courage, la générosité ; 3°. la volonté, le désir ; » 4°. amour, amitié ; 5°. avis, dessein, résolution ; 6°. fierté, hauteur ; » 7°. conscience ; 8°. fantaisie, humeur, caprice ; 9°. haleine, souffle, res- » piration ; 10°. la raison, le naturel, tour d'esprit, &c. » comment saurons-nous quelle fut sa premiere signification, ou quelle doit être la premiere ?

N'en faisons point un crime à cet Auteur, auquel la Grammaire doit

---

(1) M. du MARSAIS, *Traité des Tropes.* Art. V. de la Part. I.

(2) Pag 38.

(3) Pag. 21.

rant : il vit très-bien qu'il falloit un ordre dans les Mots ; mais on étoit alors dans des ténèbres trop profondes à cet égard, pour qu'il pût apercevoir le vrai fondement de cet ordre.

Substituons à ce qu'il apelle *premiere signification d'un Mot*, idée vague & inutile, une autre définition. Disons que le sens propre d'un mot est toujours une signification physique, & sur-tout la signification physique présentée par la racine monosyllabique de ce nom, & jamais l'on ne sera dans l'embarras. Ainsi on verra d'un coup-d'œil que l'idée physique du VENT, fut la signification propre & premiere du mot ANIMUS : que sa seconde signification fut celle de SOUFFLE ; & que celle d'ESPRIT ou d'AME qui paroissoit la premiere ou la propre, n'est qu'une signification figurée, de l'invention des Latins.

Et dès-lors, on a un point de comparaison de plus pour remonter à l'origine de ce nom, puisqu'il se lie aussi-tôt avec le Grec ANEMOS, qui signifie le *Vent*.

D'ailleurs, pourquoi ne désirer, comme il fait, un si bel ordre que pour le Latin ? Les autres Langues n'en sont-elles pas aussi dignes ? ou en seroient-elles moins susceptibles ? Quel service pour l'humanité si tous les Dictionnaires présentoient une marche aussi lumineuse, aussi satisfaisante, aussi belle !

Notre Savant se trompoit encore, lorsqu'il rejettoit l'opinion de ceux qui ont avancé que les Mots figurés ou les Tropes avoient été inventés par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres : & il faisoit bien voir qu'on n'avoit, dans le tems où il écrivoit, aucune idée exacte de la nature des Langues, lorsqu'il ajoutoit : » je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui suppléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel » ait été le premier & le principal usage des Tropes ».

Il n'existe aucun Nom qui n'ait été accompagné d'une signification figurée, relative à quelqu'objet qui ne pouvoit être exprimé par un sens propre.

Si nous nous sommes étendus sur cet objet, c'est à cause de son importance, & parce qu'il faut justifier son opinion, lorsqu'on ose être d'un sentiment différent de celui qu'adopta un grand Homme.

Pour terminer ce long Article, nous n'avons plus qu'à alléguer quelques exemples de ces diverses espéces de Mots.

Ceux-ci, *Vigne*, *Vignoble*, *Vigneron*, *Vendange*, sont des dérivés du mot VIN.

Maison, *Maisonnette*, sont des dérivés de l'ancien mot MAS, qui si-

gnifioit *Habitation.* MAÇON & *Maçonnage*, dérivent du primitif MAG ou MAK, habile ,,qui a formé l'Anglois , to *Make* , faire , le mot *Machine*, qui nous eſt commun avec les Grecs & les Latins, & le mot Latin MACHIO , un Maçon.

Nous avons un grand nombre de compoſés nés dans notre Langue , ſans compter un beaucoup plus grand nombre empruntés du Latin , du Grec, &c.

Du nombre des premiers , ceux-ci :

Mi-di.	Au-jour-d-hui.
Mi-nuit.	Dès-or-mais.
Main-tenir.	Coq-à-l'âne.
Chauve-ſouris.	Man-œuvre.
Porte-faix.	Para-ſol.
Paſſe-par-tout.	Chauſſe-trape.
Fier-à-bras.	Pate-nôtres.

Et ceux-ci compoſés d'une négation ou d'une prépoſition jointes à un Nom , à un adjectif, &c.

Non-obſtant.	Con-formité.
Néan-moins.	Dif-formité.
In - utile.	Trans-formation.
In - juſte.	In-formation.

Tandis que ceux-ci :

Baromètre.	Géométrie.
Palingénéſie.	Aſtronomie.

ſont des compoſés de mots Grecs.

Des Noms Diminutifs & Augmentatifs.

N'omettons pas une Claſſe intéreſſante de Noms qu'on apelle DIMINUTIFS & AUGMENTATIFS , parce qu'ils ſemblent diminuer la groſſeur d'un objet pour le faire paroître plus délicat , plus fin , plus aimable ; ou l'augmenter , pour le faire paroître plus difforme , plus lourd , plus haïſſable. Ils ajoutent ainſi à l'expreſſion du Nom , en l'aſſociant aux idées agréables ou déſagréables que ſon objet fait éprouver : & ils produiſent cet effet par le ſimple changement d'une ſyllabe ajoutée à ce Nom. Elle eſt rude ou forte, pour exprimer la ſenſation déſagréable que cauſe un Objet : elle eſt douce & flatteuſe , pour exprimer les ſenſations douces & agréables.

Ces Mots ſont une ſuite de la facilité qu'a l'Homme d'imiter par le langage tout ce qui exiſte , & même de la néceſſité dans laquelle il eſt de le

faire, pour être entendu. Ils ſeront très-communs dans les Langues expreſſives des Peuples du Midi, qui ſont chantantes & remplies d'images : ils ſeront plus rares dans les Langues des Peuples du Nord, moins chantantes, moins remplies d'images, & plus Philoſophiques que pittoreſques. Ceux-ci auront quelques Mots de cette eſpéce ; mais ils ne s'en ſerviront que dans le ſtyle familier, ou dans les Poéſies légères & badines : ils les banniront de tout Ouvrage ſérieux, pour n'en pas affoiblir la gravité & la force.

Auſſi la Langue Françoiſe n'a que quelques diminutifs, & moins encore d'augmentatifs. On peut mettre entre ces derniers les mots ſuivans :

Savantas, pour déſigner un Savant peſant & lourd.
Rimailleur, pour déſigner un mauvais Poëte.
Barbouilleur, pour déſigner un mauvais Peintre, un mauvais Ecrivain.
Gentillâtre, pour déſigner une perſonne d'une Nobleſſe peu relevée.
Marâtre, pour déſigner une Mere dénaturée.
Poliſſon, pour déſigner une perſonnne qui n'eſt pas faite pour aller de pair avec les perſonnes polies, bien élevées & diſtinguées par leur rang.

Nos Diminutifs ſont ordinairement terminés en ETTE.

Fill-ette.	*Gentill*-ette.
Sœur-ette.	*Foll*-ette.
Fleur-ette.	*Seul*-ette.
Herb-ette.	*Pauvr*-ette.
Chanſonn-ette.	*Mignon*-ette.
Maiſonn-ette.	*Grande*-lette.

Nous avons même des Mots qui ne furent dans leur origine que des diminutifs, tels *Bracelets*, *Cordonnet*, *Ficelle*, *Aiguille*, *Oreille*, &c.

Nous avons quelques diminutifs en ILLON, un *Oiſillon*, un *Corbillon*.

ARIETTE eſt encore un diminutif : nous le devons aux Italiens qui apellant ARIA un air à chanter, ſe ſervent d'*Ariette* dans le même ſens où nous dirions *Chanſonnette*, ou *petit Air*.

Il ne tint pas aux premiers Poëtes qui épurerent notre Langue, qu'elle n'abondât en diminutifs de toute eſpéce : leurs Ouvrages en ſont remplis. Nourris des Poëtes Grecs, Italiens & Provençaux qui en font le plus grand uſage, ils crurent que notre Poéſie en ſeroit plus riante, plus pittoreſque : mais cet uſage n'alloit pas avec le caractère de la Nation ; elle ne put l'adopter, ou plutôt elle le borna aux Poéſies familieres, où ils font un meilleur effet.

MAROT a dit,

..... Ainſi la Brebiette
» S'enfuit du Loup, & la Biche foiblette
» Du fort Lion; ainſi les Colombettes
» Vont fuyant l'Aigle..... (1)

Les Diminutifs que RONSARD employa dans l'Imitation de l'Ode d'Anacréon, ſur l'Amour piqué par une Abeille, forment encore un joli effet.

Le petit Enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une Ruche où les *Avettes*
Font leurs petites *Logettes*.
Comme il les alloit cueillant,
Une Avette ſommeillant
Dans le fond d'une *fleurette*,
Lui piqua la main *douillette*.
Sitôt que piqué ſe vit,
Ah! je ſuis perdu, ce dit,
Et s'encourant vers ſa Mere,
Lui montra ſa plaie amere.
..... Qui t'a, dis-moi, faux garçon,
Bleſſé de telle façon?
Sont-ce mes Graces riantes
De leurs aiguilles poignantes?
Nenni, c'eſt un *ſerpenteau*
Qui vole au printems *nouveau*
Avec que deux *ailerettes*
Çà & là ſur les *fleurettes*.
Ah! vraiment je le cognois,
Dit Vénus; les Villageois
De la montagne d'Hymette
Le ſurnomment *Meliſſette*. (2)

Ce même RONSARD, qu'on regarda dans ſon tems comme le Prince des Poëtes François, & dont les Poéſies furent commentées par d'habiles gens, comme on commentoit celles des Grecs & des Romains, crut que la Poéſie Paſtorale exigeoit qu'on n'employât les Noms qu'en diminutif: il les dénatura ainſi d'une maniere trop ridicule pour qu'on ait tenté de l'imiter.

Henri II. eſt *Henriot*.
Catherine de Médicis, *Catin*.
Charles IX, *Carlin*.
Le Duc d'Anjou, *Angelot*.
Henri IV, *Navarrin*.
La Ducheſſe de Savoye, *Margot*.
La Princeſſe Claude, fille d'Henri II, *Claudine*.
Charles, Duc de Lorraine, *Charlot*.

(1) Traduction des deux premiers Liv. des Métamorph. d'OVIDE, Hiſt. de *Daphné*.

(2) RONSARD, Odes, Liv. IV. 14. *Avette* & *Meliſſette* ſignifient tous deux *petite Abeille*; & ſont des diminutifs formés l'un ſur le Latin *Ape*, & l'autre ſur le Grec *Meliſſa*, qui tous déſignent la Mouche à miel.

Michel

Michel de l'Hôpital, *Michau.*
Du Bellay, *Bellot.*
Une *Odelette* eſt pour lui une petite Ode.
L'Amour eſt un *Archerot*, le petit Archer.

La Langue Italienne abonde en diminutifs : en voici quelques exemples.

Du Mot CASA, caſe, maiſon, elle forme tous ceux-ci :

Caſ-*accia*, Maiſon vieille & affreuſe.
Caſ-*alino*, Maiſon qui tombe en ruine.
Caſ-*occia*, Maiſon de bois.
Caſ-*olare*, Maſure.
Caſ-*amento*, Grande Maiſon, beau logement.
Caſ-*cina*, Ferme.
Caſ-*ella*, Petite Maiſon.
Caſ-*ellino*, Caſ-*ettina*, } Maiſonnette.
Caſ-*ipola*, Cahutte, Maiſonnette.
Caſ-*one*, Grande Maiſon.

D'UCCELLO, Oiſeau.

Uccell-*acio*, Grand Oiſeau.
Uccell-*ame*, Grand amas d'Oiſeaux.
Uccell-*one*, Un Niais, un gros Butor.
Uccell-*oto*, Un gros Oiſeau.
Uccell-*etto*, Uccell-*ino*, Uccell-*inuzzo*, Uccell-*uzzo*, } Petit Oiſeau.

La Langue des Provinces Méridionales de la France, eſt également remplie de diminutifs pleins d'énergie, & qui font l'agrément de leurs Chanſons. Il en eſt une qui commence ainſi :

Heurouſe la *Manette*
Qu'un jour aura l'hounou
De desfar l'*eſpinglette*
Qui lous tint en priſou.

On y voit des terminaiſons différentes, ſuivant la nature du Diminutif. Les terminaiſons en AS, en AOU, en ASTRO, peignent des idées déſagréables.

Foul-as, un grand Fou.

Bart-as,	un lieu plein de Buiſſons.
Fang-as,	un lieu plein de Fange.
Barjh-aou,	un grand Parleur, un Bavard.
Pourt-aou,	un grand Portail.
Ment-aſtra,	Menthe ſauvage, comme les Latins diſent *Ole*-aſtro, pour l'Olivier ſauvage.

Les terminaiſons EL, ETTE, OT, INO, peignent des idées agréables.

Paſtour-el,	un jeune Berger.
Paſtour-elette,	une jeune Bergere.
Auz-elet,	petit Oiſeau.
Ombr-ette,	petite Ombre.
Pich-ott, *Pich*-otte,	Petit, Petite.
Eſcurez-ino,	Obſcurité.

Des Mots figurés & allégoriques.

Enfin, point de Nom dans notre Langue qui ne réuniſſe quelque ſens figuré, à ceux qu'il préſente au propre.

Humeur, *Goût*, *Eſprit*, *Air*, *&c.* ſi communs dans notre Langue, ſont très-difficiles à définir, à cauſe de la multitude de ſens figurés dont ils ſe ſont chargés inſenſiblement.

Lien, *attachement*, *douceur*, *hauteur*, *ſublimité*, *élévation*, *profondeur*, *démarche*, &c. ſe prennent au ſens figuré, comme au ſens propre.

Par-là, nous donnons du *corps* aux Penſées, du *reſſort* à l'Ame, de la *ſolidité* à l'Eſprit, de la *dureté* au Cœur; le génie eſt plein de *feu*, & l'imagination *étincelle*.

Le terme de *Nudité* eſt même commun à l'ame comme au corps : on dit *montrer* ſon ame *toute nue*; une ame *dénuée* de vertu, & *dépouillée* de gloire. Le pécheur honteux de ſa *nudité*, en eſt effrayé.

Ceux qui n'ont jamais réfléchi ſur les Langues, & qui s'imaginent que chaque mot ne doit avoir qu'un ſeul ſens, ſont bien étonnés lorſqu'étudiant les Langues étrangeres, ſur-tout les anciennes Langues d'Orient, ils y aperçoivent continuellement & de la maniere la plus ſenſible ce double ſens d'un même mot. Alors ils s'imaginent que ces Langues ſont pauvres, miſérables, incorrectes, & qu'on peut leur faire dire tout ce qu'on veut; mais ils ne prennent pas garde qu'ils ne prouvent en cela que leur jugement précipité, pour ne pas dire leur ignorance, ou leur mal-adreſſe.

On pourroit donc compoſer des Diſcours très-étendus où il n'entreroit que des mots déſignant des objets phyſiques & moraux. Il en exiſte de pareils,

& on les apelle ALLÉGORIES, c'eſt-à-dire, Diſcours dont les mots renferment un ſens différent de celui qu'ils ſemblent préſenter.

Je ne puis me refuſer au plaiſir de tranſcrire ici une charmante Idylle allégorique, qu'on a déjà citée comme un exemple parfait d'allégorie (5).

Dans ces prés fleuris
Qu'arroſe la Seine,
Cherchez qui vous mene,
Mes cheres Brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais ſon long courroux
Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous de ce hameau
L'honneur & la joie;
Vous, qui gras & beau
Me donniez ſans ceſſe
Sur l'herbette épaiſſe
Un plaiſir nouveau.
Que je vous regrette!
Mais il faut céder.
Sans chien, ſans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuſte Fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et ſourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous, contentes
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours!
Brebis innocentes,
Brebis mes amours,
Que Pan vous défende.
Hélas! il le fait;
Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies:
Que ſi les faveurs
Du Dieu des Paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au ſoir
De gras pâturages;
J'en conſerverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chanſons
En mille façons
Porteront ſa gloire
Du rivage heureux
Où vif & pompeux,
L'Aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Commençant ſon cours,
Rend à la Nature
Toute ſa parure;
Juſqu'en ces climats,
Où ſans doute las
D'éclairer le Monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

(5) Idyll de Mad. des HOULIERES, T. II. Elle a déja été raportée par M. du Marſais dans ſes Tropes.

On croit entendre une Bergere qui ſe plaint à ſes Brebis de l'impuiſſance où elle eſt de les mener dans de bons pâturages : mais le vrai ſens de cette Idylle eſt la peinture de la triſteſſe dont cette Dame étoit affectée à la vue des beſoins de ſes Enfans, auxquels elle ne pouvoit remédier.

Il put & il dut y avoir de pareils Diſcours, dès les premiers tems : on dut même prendre plaiſir à en inventer, afin de donner l'eſſor à ſon imagination & à ſon génie ; & afin de faire briller ſon eſprit & ſon intelligence.

Auſſi voyons-nous les Figures & les Allégories uſitées dans les ſiécles les plus reculés. Il n'eſt peut-être point d'ancien monument qu'on puiſſe comprendre en s'attachant au premier ſens qu'ils offrent, ſur-tout ceux qui ſont écrits en vers.

De très-beaux Génies ſont tombés dans de groſſiéres fautes, & ont ſouvent manqué la vérité pour n'avoir pas fait cette attention : divers monumens en ſont devenus barbares.

Qu'on en juge par ces deux traits. Les Anciens ont dit que les Habitans de l'Iſle de Ceylan *avoient deux langues* ; & ils ont apellé les Tyriens & les Carthaginois *Gens à deux langues.*

Ces doubles langues ont été un objet de confuſion pour les Interprètes : les uns ont cru que les Inſulaires Ceylandois avoient deux langues dans la bouche, enſorte qu'ils pouvoient tenir à deux perſonnes à la fois un diſcours différent : & d'autres, que par l'épithète donnée ici aux Tyriens & aux Carthaginois, on avoit voulu dire qu'ils étoient des babillards, ou qu'ils parloient deux Langues différentes. Tandis qu'on vouloit dire que ceux-ci étoient des fourbes & des trompeurs, & que ceux-là parloient deux idiomes différens.

C'eſt ſur-tout relativement à la Mythologie, que l'ignorance du ſtyle allégorique a cauſé les plus grands ravages ; qu'elle a totalement dénaturé ce qu'une Religion ancienne avoit d'intéreſſant & de ſublime.

Les réflexions ſur l'Art de peindre les idées, ne doivent pas ſervir uniquement à en connoître les régles, l'étendue & l'utilité : elles doivent ſur-tout conduire à l'intelligence des Auteurs ; & elles auront tout le ſuccès poſſible ſi elles contribuent à nous donner des idées ſaines & exactes des Ouvrages dont la lecture eſt néceſſaire pour rendre la vie plus agréable, & plus heureuſe, & pour l'employer de la maniere la plus ſatisfaiſante & la plus conſolante.

CHAPITRE II.

DES ARTICLES.

SECONDE PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Deſtination des Articles.

LES ARTICLES ſont une Partie du Diſcours ſi eſſentielle aux Noms, qu'on ne ſauroit avoir une idée complette de ceux-ci ſans le ſecours de ceux-là : c'eſt donc ici la ſeule place qui leur convienne ; & leur examen doit ſuivre immédiatement les Noms, dont ils ſont inſéparables : mais pour cet effet reprenons la diviſion des Noms.

Nous avons vu qu'il exiſtoit des Noms propres, qui ne conviennent qu'à un ſeul individu : des Noms apellatifs, qui conviennent à chaque individu de la même eſpéce ; & des Noms abſtraits, qui préſentent les qualités conſidérées en elles-mêmes, & non dans leurs raports avec les objets dans leſquels elles ſe trouvent, & qui les préſentent comme ſi elles avoient une exiſtence propre.

Nous avons vu encore que ces trois ſortes de Noms offroient, par une ſuite de leur nature ou de leurs caractères propres, cette différence remarquable: que les Noms propres forment toujours un Tableau déterminé, par leur ſimple énoncé, parce qu'ils ne déſignent jamais qu'un ſeul objet, & qu'on ne peut point être embarraſſé dans l'aplication qu'on en doit faire; tandis que les Noms abſtraits & les apellatifs qui n'ont qu'un ſens indéterminé, ne peuvent former par eux-mêmes aucun Tableau, & qu'ils ſont obligés, pour produire cet effet, de ſe faire accompagner de mots qui déterminent leur ſens.

Ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, que c'eſt dans cette détermination que conſiſte l'eſſence des Tableaux des idées ; qu'ils acquierent par-la cette clarté qui écarte toute équivoque, tout doute, qui fait qu'on eſt entendu ſans peine & de la maniere la plus préciſe.

Toutes les fois donc que nous aurons occaſion de déſigner un objet quelconque par un de ces Noms apellatifs ou abſtraits, qui ne préſentent par

eux-mêmes rien de déterminé, nous ſerons obligés, ſous peine de n'être point entendus, d'accompagner ces Noms de quelques mots qui les tirent de ce ſens vague & indéterminé qu'ils offrent, afin d'en faire le Nom ou l'indice de l'Objet précis que nous voulons peindre : enſorte qu'on les reconnoiſſe à l'inſtant, auſſi ſurement que ſi nous les montrions de la main.

Tel eſt l'uſage des ARTICLES : ils déterminent comme par le geſte, entre pluſieurs objets auxquels convient le même Nom, celui que nous avons en vue.

§. 2.

Ils forment une des Parties générales du Diſcours.

Les Articles conſtitueront donc une Partie du Diſcours, commune à tous les Peuples & à toutes les Langues, puiſque dans tous les tems le Diſcours a dû être précis & déterminé ; enſorte qu'aucune Langue n'a pu ſe diſpenſer de faire uſage d'un caractère quelconque, propre à produire cet effet.

Ce caractère aura une valeur à lui, relative à cet effet ; il correſpondra à l'Article, il en ſera un de droit.

Sa valeur ſera différente du Pronom, de l'Adjectif, de toute autre Partie du Diſcours, parce qu'aucune de celles-là ne peut produire l'effet pour lequel furent inventés les Articles.

On l'a confondu néanmoins avec l'Adjectif à cauſe de ces trois raports communs :

1°. Que les uns & les autres accompagnent les Noms.

2°. Qu'ils en portent également les livrées.

3°. Qu'ils y ajoutent des idées acceſſoires qui en déterminent le ſens.

Ces raports ſont réels ; & il n'eſt pas étonnant que de célèbres Grammairiens en ayent conclu, que les Articles doivent être réunis aux Adjectifs.

Mais ils conviennent qu'il regne entre les Adjectifs & les Articles une différence ſi eſſentielle, qu'elle exige qu'on aſſigne à ces derniers une dénomination diſtinctive.

L'un les apelle Adjectifs *pronominaux* (1) ; un autre leur donne tantôt le nom d'adjectifs *métaphyſiques*, tantôt celui d'adjectifs *prépoſitifs*, & même

(1) M. l'Abbé GIRARD.

celui de *prénoms* (2) ; tandis qu'un troiſiéme qui combat d'une maniere très-ſolide toutes ces dénominations nouvelles & ſyſtématiques (3), s'en tient au Nom ſi connu d'ARTICLES.

« C'eſt en effet, dit-il, le ſeul nom que je croye convenable à l'eſpéce de » mot dont il s'agit, le ſeul du moins dont on puiſſe faire uſage, pour ne » pas introduire gratuitement un terme nouveau, & pour ſuivre néanmoins » les principes immuables d'une Nomenclature raiſonnée.

» 1°. Les individus ſont comme les membres du corps entier dont la nature eſt exprimée par le Nom apellatif ; or le mot Grec *Arthron*, & le mot » *Articulus*, tous deux employés ici par les Grammairiens, ſignifient également ces jointures, qui non-ſeulement attachent les membres les uns » aux autres ; mais qui ſervent encore à les diſtinguer les uns des autres. » Sous ce dernier aſpect, le même mot peut ſervir avec ſuccès à caractériſer tous les adjectifs qui, ſans toucher à la compréhenſion, ne ſervent » qu'à la diſtinction plus ou moins préciſe des individus auxquels on aplique le » Nom apellatif.

» 2°. L'un des Adjectifs compris dans cette Claſſe eſt déjà en poſſeſſion de » ce Nom dans les Grammaires particulieres de toutes les Langues, où il eſt » uſité. On connoît dans notre Grammaire l'Article *le*, *la*, *les* : dans celle » des Italiens, *il*, *la*, *lo* ; dans celle, &c.

» 3°. Le principal caractère que perſonne ne peut ſe diſpenſer de reconnoître dans la nature de ce premier Article, eſt auſſi une partie eſſentielle de la » nature commune de tous les autres adjectifs qu'on lui aſſocie ici ; je veux » dire la propriété de fixer déterminément l'attention de l'eſprit ſur les individus auxquels on aplique la ſignification abſtraite des Noms apellatifs, caractère qui diſtingue en effet ces adjectifs des autres.

Mais puiſque les Articles different des Adjectifs en un objet eſſentiel ; puiſqu'ils méritent un nom abſolument diſtinct, faiſons-en auſſi-tôt le partage, aſſignons-leur des places ſéparées : n'augmentons pas l'embarras & les difficultés qu'occaſionne la Grammaire, par des réunions qui ne donnent pas une idée de plus, & qui ne peuvent que cauſer de la confuſion par l'embarras dans lequel on ſe trouve pour diſtinguer des objets auxquels on donne le même nom.

---

(2) M. du MARSAIS, Logique & Principes de Grammaire, pag. 346, 347.
(3) M. BEAUZÉE, Grammaire générale, T. I. 305-307.

Voici donc la différence eſſentielle qui regne entre les Articles & les Adjectifs, & qui nous décide à leur donner un rang ſéparé entre les Parties du Diſcours.

C'eſt que les Articles n'ajoutent à l'idée du Nom apellatif qu'ils accompagnent, qu'une idée de préſence plus ou moins éloignée : idée qui ne tombe pour ainſi dire que ſur l'extérieur de l'objet, & qui eſt nulle pour faire connoître ſon intérieur ou ſa nature.

» LE, *la*, *les* : CE, *cette*, *ces*, dit un Grammairien célèbre (1), ne ſont » que des Adjectifs qui marquent le mouvement de l'eſprit qui ſe tourne vers » l'objet particulier de ſon idée.

Quand on dit CET Homme, UN Roi, LE Lion, on déſigne ces objets comme préſens d'une maniere plus ou moins ſenſible ; mais on ne dit rien qui les définiſſe, qui faſſe connoître leurs qualités.

Les Adjectifs, au contraire, nous font pénétrer dans l'intérieur de ces objets préſentés par les Articles : ils nous en dévelopent la nature & les qualités ; ils nous les font connoître par leurs propriétés, par leurs vertus.

Ainſi, lorſqu'après avoir dit *cet Homme*, *un Roi*, *le Lion*, lorſqu'après avoir fait naître l'idée de ces objets dans l'eſprit de ceux auxquels nous parlons, & l'avoir déterminée par l'Article, nous ajoutons ; CET Homme *eſt aimable* ; UN Roi *ſage eſt toujours grand* ; LE Lion eſt *fier* & *généreux* : nous développons la nature même de ces objets : nous allons fort au-delà du point où les Articles nous avoient amenés : c'eſt une nouvelle Partie du Diſcours que nous mettons en œuvre, non moins eſſentielle que les autres, & qui en eſt abſolument différente.

On ajoute, il eſt vrai, que ſi les Articles étoient une Partie différente des autres, elle exiſteroit dans toutes les Langues ; mais nous diſcuterons cet objet un peu plus bas, à l'occaſion de la PLACE que doivent occuper les Articles.

Nous nous contenterons de dire ici que, de l'aveu même de ces Perſonnes, ces Langues ont un très-grand nombre d'Articles ; & que dans le cas qu'il exiſtât une Langue aſſez informe pour n'avoir aucun Article de droit ou de fait, cet exemple ne pourroit avoir aucune influence ſur une Grammaire générale. Un Peintre ne laiſſe pas de repréſenter les hommes avec deux pieds & deux jambes, quoiqu'il n'exiſte que trop d'aveugles & de boiteux.

(1) DU MARSAIS, Principes de Gramm. pag. 377.

Malheur

Malheur aux Langues qui privées d'Articles, ne pourroient jamais repréſenter des Tableaux déterminés : mais malheur également aux Grammaires générales qui voudroient ſe régler ſur ces modèles informes, négliger en leur faveur des modèles admirables puiſés dans la Nature même, que ne peut altérer la dépravation de quelques individus. Les eſtropier tous, par égard pour quelques-uns, ce ſeroit imiter ce Tyran qui mutiloit les Etrangers pour les réduire à ſa taille. C'eſt dans ce qui eſt véritablement beau & parfait, que les Arts doivent uniquement puiſer leurs Loix & leurs régles.

§. 3.

Idée plus préciſe des Articles.

Dans nos Langues modernes & dans les Langues les plus intéreſſantes de l'Antiquité, il exiſte donc des Articles ; & ces Articles déterminent l'idée vague des Noms apellatifs, en faiſant que ces Noms deviennent ceux d'un individu tiré de la grande maſſe des Êtres & mis ſous les yeux de la perſonne à qui l'on parle : dès-lors, le Nom devient l'objet déterminé du Tableau. Tels ſeront ces mots, CE, LE, UN.

En effet, ſi nous diſions :

Palais eſt ſuperbe.
Façade en eſt de la plus belle architecture.
Pavillon donne ſur la riviere ;

on ſentiroit que ces Tableaux ſont imparfaits, parce qu'ils ne préſentent aucun objet déterminé. *Palais*, *Façade*, *Pavillon*, étant des Noms qui conviennent à tout ce qui eſt Palais, Façade ou Pavillon, on ne ſait quel eſt le Palais, la Façade, le Pavillon dont on parle.

Il faut donc néceſſairement les accompagner d'un mot qui faſſe connoître préciſément de quel individu on parle, qui le mette ſous les yeux de la maniere la plus ſenſible. Et tel eſt l'effet que produiſent ces mots CE, LE, UN. Ils changent ces Tableaux indéterminés, en ceux-ci :

CE Palais eſt ſuperbe.
LA Façade en eſt de la plus belle architecture.
UN des Pavillons donne ſur la riviere.

CE, LA, UN ſont donc autant d'Articles, & ils en ont tous les caractères : chacun d'eux donne un ſens déterminé à l'objet qu'il accompagne : on ne voit plus qu'un Palais, qu'une Façade, qu'un Pavillon ; & l'objet qu'on voit eſt préciſément, entre tous les individus de la même eſpéce, celui qu'il falloit voir. Mais chacun de ces Articles préſente l'objet d'une maniere différente.

Ce, amene le mot *Palais*, & détermine l'individu auquel il faut l'apliquer, en le *montrant*.

La, amene le mot *Façade*, & détermine de quelle façade il s'agit en *l'indiquant*, sans la montrer d'une maniere auſſi nette, parce qu'il eſt aſſez connu.

Un, amene le mot *Pavillon*, & détermine l'individu auquel il faut l'apliquer, en l'énonçant par la ſimple idée individuelle.

Pour mieux ſentir ces differences, apliquons ces Articles à un même mot, au mot *Homme*, par exemple :

Apercevez-vous cet Homme qui eſt près de ce noyer ?
Voyez-vous l'Homme que j'attends ?
Ne voyez-vous pas un Homme dans cette plaine ?

Par cette expreſſion cet *Homme*, je le montre: par l'expreſſion l'*Homme*, je l'indique ſans le montrer, parce qu'il eſt aſſez connu: par l'expreſſion un *Homme*, je n'en détermine point l'individu en le montrant, ou en l'indiquant ; mais en l'énonçant ſimplement comme individu, en demandant ſi l'on ne voit pas un objet dont j'énonce le nom, *Homme*.

Le premier de ces Hommes eſt ſous les yeux, on le *montre*.

Le ſecond n'eſt pas ſous les yeux : on ne peut donc pas le montrer ; mais on eſt plein de ſon idée, il en a déjà été parlé : on n'a donc qu'à *l'indiquer* & on le fait.

Le troiſiéme n'eſt ni ſous les yeux, ni dans l'eſprit, on n'en a point encore parlé : il eſt ſimplement queſtion de ſavoir ſi on aperçoit un pareil individu, on *l'énonce* donc, parce que l'on ne ſauroit pas ſans cela de quoi l'on parle.

Nous pourrons donc déſigner ces Articles par ces Noms :

Ce, Article démonſtratif.
Le, Article indicatif.
Un, Article énonciatif.

Les voici réunis dans une même phraſe avec le même Nom.

» Ce jour où vous parûtes au milieu des aplaudiſſemens du Public, » fut le jour le plus brillant de votre vie : il ſera pour vous un jour à » jamais mémorable ».

Un, énonce ſimplement l'idée de jour : ce, met cet individu ſous les yeux : le, indique cet individu comme déjà connu, comme déjà déſigné.

L'idée préſentée par un eſt la plus ſimple de toutes. Celles qu'offrent *le* & *ce*, ſont un peu plus compoſées : le premier n'indique qu'un individu : les autres l'indiquent comme connu ou comme préſent.

Ajoutons qu'ici *un* ne ſe prend pas dans le ſens relatif de l'*un* numérique ; par opoſition à un plus grand nombre ; mais dans ſon ſens abſtrait, préſentant l'individu conſideré ſeulement en lui-même.

§. 4.

Caractères des Articles.

Les Articles ſont des mots extrêmement courts, de ſimples monoſyllabes ; ils ne conſiſtent qu'en un ſeul ſon, en un ſeul éclat de voix : & il falloit qu'ils fuſſent ainſi ; car plus longs, ils n'auroient pas été plus utiles, leur but étant déjà rempli par ce ſimple ſon : leur longueur auroit fatigué l'attention en pure perte, & elle les auroit trop éloignés de la valeur du geſte qu'ils remplacent & dont ils ont l'énergie.

2°. Ils ſont très-ſonores, & il le falloit, étant fort courts, afin qu'ils puſſent produire leur effet à l'inſtant.

3°. Afin qu'ils produiſiſſent cet effet plus ſurement, & qu'on vît mieux l'objet auquel on les raportoit, on leur fait porter la livrée de cet objet : ils ſont maſculins ou féminins comme eux, au ſingulier ou au pluriel avec eux. Ainſi on dit :

CET Homme, CETTE Femme, CES Hommes.
LE Fils, LA Fille, LES Fils.

De cette maniere, ils annonçent en quelque ſorte les Noms, ils en ſont les Hérauts, ils préparent à ce qu'on va dire, & ne permettent plus de ſe tromper ſur l'aplication du Tableau qui va ſuivre.

4°. Ils ne marchent jamais ſans un Nom, n'ayant aucune ſignification ſans eux. C'eſt un principe que nous aurons occaſion de diſcuter plus bas.

§. 5.

Du Nombre des Articles.

Rien n'eſt plus propre à prouver combien on avoit des idées peu claires ou peu déterminées à l'égard des Articles, que la diverſité étonnante qu'on obſerve entre les Grammairiens à leur ſujet. Les uns n'en comptent qu'un ſeul dans la Langue Françoiſe ; tel M. DUCLOS. M. BEAUZÉE en compte de neuf eſpéces différentes, en attribuant à la Claſſe des Articles, des mots dans leſquels d'autres Grammairiens voyoient en effet mal-à-propos des Pronoms ou des Adjectifs.

Le ſeul Article ſur lequel ils s'accordent tous, c'eſt l'Article LE. Ceux qu'on y ajoute ſont trois univerſels; dont un collectif, *tout*; un diſtributif, *chaque*; un négatif, *nul*, *nulle*.

Ces indéfinis, *pluſieurs*, *aucun*, *quelque*, *certain*, *tel*.

Les Numériques, *un*, *deux*, *trois*, &c.

Les Poſſeſſifs pour chaque perſonne, *mon*, *ton*, *ſon*, &c.

Un Démonſtratif pur, *ce*, *cette*, *ces*.

Un Démonſtratif conjonctif, *qui*, *lequel*.

Il faut convenir que ces différens mots ont un très-grand raport avec les Articles, qu'ils en tiennent même lieu dans un grand nombre d'occaſions; & qu'on a raiſon de ne les regarder, ni comme des Pronoms, ni comme des Adjectifs.

Il faut convenir encore que ceux qui ne voyoient dans la Langue Françoiſe que le mot LE pour tout Article, en bornoient beaucoup trop le nombre, donnoient lieu à le faire retrancher du nombre des Parties du Diſcours, puiſque ce LE manque dans quelques Langues; & qu'ils n'avoient par conſéquent aucune idée juſte de l'Article.

N'y auroit-il cependant pas un juſte milieu à tenir entre ces deux extrêmes? entre n'admettre qu'un ſeul Article, ou étendre ce nom à une auſſi grande quantité de mots?

Du premier coup-d'œil on aperçoit une différence frapante entre quelques-uns de ces mots: tous ſervent en effet à déterminer les Noms apellatifs par l'idée d'une exiſtence individuelle qui les rend préſens à ceux auxquels on parle.

Mais les uns n'expriment que cette idée, ils l'expriment purement & ſimplement, ſans mêlange d'aucune autre idée.

D'autres y ajoutent ſenſiblement de nouvelles idées qui n'ont rien de commun avec celle-là: tels ſont ceux-ci, *mon*, *ma*, *nos*; *ton*, *ta*, *tes*, &c.

Non-ſeulement ils ſervent d'Articles, mais ils ajoutent à l'idée qu'offre l'Article une autre idée toute différente de celle-là; l'idée de la perſonne à qui apartient l'objet dont on détermine l'individualité.

Reconnoîtrons-nous donc ceux-ci & leurs pareils pour Articles? Non, ſans doute: nous en parlerons, à la vérité, au ſujet des Articles, puiſqu'ils les remplacent, mais nous ne les mettrons pas au rang des articles, parce qu'ils n'en ſont pas, qu'ils en ont pris la place par adreſſe, par un effet de l'art grammatical qui ſe prêtant au déſir de rendre le diſcours plus coulant, charge un ſeul mot des fonctions de pluſieurs Parties du Diſcours; parce qu'en effet

ils ſont du nombre de ces mots que nous avons apellés *Elliptiques*, & qu'ils ſe décompoſent en pluſieurs Parties du Diſcours lorſqu'on veut les analyſer.

Dès-lors nous n'aurons pour Articles que les trois mots, CE, LE, UN; & nous ſerons forcés de les reconnoître tous les trois comme des Articles, parce qu'ils en rempliſſent toutes les fonctions, & qu'ils ne peuvent point ſe décompoſer par d'autres mots.

Tandis que les autres mots que nous retranchons de cette liſte, ſe décompoſent tous par l'un de ces Articles, dont ils ont l'énergie, & par d'autres Parties du Diſcours, comme nous le verrons plus bas.

Et c'eſt ici un principe fondamental qu'on ne doit jamais perdre de vue; de ne point faire entrer dans une Partie du Diſcours, des mots qui ne lui appartiennent pas directement. C'eſt très-bien fait de ne pas mettre au rang des Pronoms & des Adjectifs, ces Êtres amphibies, tels que *mon*, *ton*, &c. mais le même eſprit d'équité ne permet pas d'en charger les Articles. Qu'ils ſoient ce qu'ils ſeront prouvés être, des mots Elliptiques, qui s'attribuent à eux ſeuls les fonctions de pluſieurs.

§. 6.

Des Articles, relativement aux Noms propres.

De tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent au ſujet des Articles, il réſulte que les Noms propres n'en ont pas beſoin, puiſqu'ils ſont ſuffiſamment déterminés par eux-mêmes. Ainſi nous diſons *Alexandre*, *Céſar*, *Henri IV*, *Louis XV*.

Nous ne les faiſons précéder de l'Article que lorſque nous voulons accompagner ces Noms de quelque terme qui les reléve, ſans employer les Noms ordinaires de Monſieur, de Madame, ou de Mademoiſelle. C'eſt dans ce ſens que nous faiſons précéder de l'Article indicatif les noms des Actrices; que nous diſons, LA *Camargo*, LA *Clairon*.

Les Italiens vont beaucoup plus loin que nous à cet égard : ils font précéder du même Article le nom des Auteurs, des Peintres, des Poëtes, &c. & c'eſt d'eux que nous avons emprunté ces Noms propres précédés d'un Article qui ſemble en faire partie, LE *Taſſe*, LE *Rimbrand*, LE *Guide*, LE *Titien*.

Il paroît qu'ils tinrent cet uſage des Grecs, qui mirent ſouvent l'Article indicatif à la tête des Noms propres : ils diſoient, LE *Philippe*, LE *Socrate*,

Nous disons, il est vrai, l'*Alexandre du Nord*, le *Mécène* de la France ; mais c'est parce que nous n'employons pas ces noms comme des Noms propres, mais comme des Noms apellatifs ; ou plutôt c'est une formule qui tient lieu de ces phrases : *ce Prince est pour le Nord ce qu'Alexandre fut pour les Grecs. Cet Homme généreux est à l'égard des Savans de la France ce que Mécène étoit à l'égard de ceux de Rome.*

§. 7.

Livrées que portent ces Articles.

Faits pour marcher avec les Noms, pour les précéder, pour être leurs Hérauts, ils y réussiront infiniment mieux s'ils en portent les livrées, s'ils prennent la même forme qu'eux ; s'ils sont masculins ou féminins avec eux, au singulier ou au pluriel comme eux.

C'est ce qu'ils éprouvent dans diverses Langues : dans la Françoise, par exemple, où l'on dit :

Le Mari & la Femme.

Ce jeune Homme, cette jeune Fille.

D'autres Langues vont plus loin à cet égard ; elles ont des Articles pour les deux genres au pluriel : l'Italien, par exemple, dit :

Gli *occhi*, les yeux : le *notte*, les nuits.

I *Pastori*, les Bergers : le *Pastorelle*, les Bergeres.

Cet usage réunit ce double avantage :

1°. Qu'en annonçant un Nom, on fait connoître d'avance quel sera son genre, & à quel nombre il sera.

2°. Que le raport de l'Article avec le Nom en devient infiniment plus grand, & le Tableau beaucoup plus précis. Un Article qui seroit toujours le même, quelque forme que prît le Nom, lui seroit beaucoup plus étranger, s'uniroit beaucoup moins avec lui, offriroit moins d'ensemble.

On en peut juger par l'effet que produisent les deux genres du même Article pluriel en François : toujours les ; *les* Hommes, *les* Femmes ; tandis que les Italiens disent, Gli Uomini, le Donne.

Ajoutons que l'Article *le*, perd sa voyelle devant un mot qui commence par une voyelle, afin de rendre la prononciation plus coulante : ainsi on ne dit pas, *le Oiseau*, ni *la* Eglise ; mais, *l'*Oiseau, *l'*Eglise, &c.

Quant à l'Article ce, il se change en pareille occasion dans cet : *cet Oiseau* ; & s'il prend ici une consonne de plus au lieu de perdre sa voyelle, comme dans

le, c'eſt que parce que la plûpart du tems cet article *ce*, ſe dénatureroit par la prononciation, s'il perdoit ſon *e* devant une voyelle : car *c'Oiſeau* ne ſe prononceroit pas comme *ce Oiſeau*, mais avec la prononciation du x, comme dans *ca*. Ce n'eſt donc point par biſarrerie que *le* & *ce* ſubiſſent une ſi grande différence, quand ils ſont tous deux devant une voyelle.

Auſſi *ce* devient *c'* dans une occaſion où la prononciation n'en eſt point changée : dans le mot *c'eſt*.

C'eſt un grand homme, comme on diroit, CE eſt un grand homme.

§. 8.

De la place que doivent occuper les Articles ; & que les Latins en ont eu.

Puiſque les Articles ſont deſtinés à reſtreindre l'étendue des Noms & à en faire des Noms d'individus, ils accompagneront néceſſairement les Noms ; mais quelle place occuperont-ils relativement à eux ? les précéderont-ils néceſſairement toujours ? ou ne pourroient-ils pas être également placés après ? Sans contredit, ils peuvent choiſir entre ces deux places, ſuivant le génie des Peuples ; tout comme de deux nombres, le plus grand ſe met le premier ou le dernier, ſuivant la maniere de voir de chaque Nation. Nous diſons *cent & un*, en faiſant paſſer le plus grand nombre le premier, tandis que les Orientaux, les Germains, &c. diſent *un & cent*, trouvant qu'il eſt plus digne du nombre le plus grand de fermer la marche. Ainſi pourvû que le vœu de la parole ſoit rempli, & que le Nom apellatif ſoit préſenté d'une maniere individuelle, peu importe la maniere & la place.

Si quelque Peuple ſuivoit cet uſage, on auroit donc tort de dire qu'il eſt ſans Articles, & d'en conclure que les Articles ne ſont pas d'un uſage univerſel, & ne peuvent être regardés par conſéquent comme une des Parties indiſpenſables du Diſcours.

Car il faudroit avoir établi, 1°. qu'un Article ceſſe de l'être, dès qu'il ne précéde pas le Nom, & qu'il le ſuit.

2°. Que ces Peuples n'ont aucun Article qui marche à la tête du Nom.

Mais il ſe pourroit très-bien que ces Peuples ne miſſent à la fin du mot & en terminaiſon, qu'un ſeul Article, l'Article indicatif qui eſt notre *le*, tandis qu'ils mettroient à la tête les deux autres Articles, le démonſtratif *ce* & l'énonciatif *un* : & c'eſt ce qu'on a omis de nous aprendre. On pouroit même

assurer, sans risque de se tromper beaucoup, qu'ils mettront ordinairement de préférence ces deux derniers Articles avant les Noms.

C'est quelque cause pareille qui a fait croire que les Latins étoient sans Articles : car 1°. on borne alors le nom d'Articles à l'Article indicatif *le* ; 2°. on peut même assurer que les Latins ne le suprimerent dans certaines occasions, que parce qu'il étoit remplacé & par le sens & par la terminaison.

Comment arrive-t-il, en effet, que les Latins & les Grecs ayant une même Méthode Grammaticale qui les distingue de toutes les autres Langues en quelque façon, les Grecs se servent toujours de l'Article indicatif, & que les Latins s'en servent si rarement qu'on se persuade qu'ils n'en ont point ? Cette différence ne seroit pas naturelle ; il seroit absurde que les Grecs employassent un Article qui leur seroit de toute inutilité ; mais tout est d'accord, en supoſant que les Latins, Peuple grave & peu parleur, faisoient l'ellipse de l'Article indicatif toutes les fois qu'ils le pouvoient ; & ils le pouvoient presque toujours par la nature de leur Langue. Ne le faisons-nous pas nous-mêmes quelquefois avec succès ; lors, par exemple, qu'au lieu de dire froidement LA *pauvreté n'eſt pas* UN *vice*, nous disons avec la vivacité du Proverbe, *pauvreté n'eſt pas vice* ?

Tandis que dans nos Langues modernes, les Noms ne portent aucun caractère avec eux, qui indique de quel genre ils sont, chaque nom Latin & Grec porte, au contraire, son genre avec soi. Si le nom est masculin, il prend une terminaison masculine : s'il est féminin, sa terminaison est féminine : ainsi comme ils disent *bon*-US pour *bon*, & *bon*-A pour *bonne*, ils disent de même *Domin*-US, le Maître ; & *Mens*-A, la Table ; ensorte que la seule prononciation du Nom en fait connoître le genre.

Dès-lors l'Article se trouve remplacé & inutile quant à sa propriété d'indiquer le genre des Noms : la terminaison tient lieu d'Article.

L'Article indicatif n'a plus alors qu'une fonction à remplir ; c'est de faire connoître que le Nom qu'il accompagne doit se prendre individuellement : mais nous pouvons être sûrs qu'il n'étoit presque plus nécessaire, même pour cela, la terminaison du Nom & l'ensemble de la phrase le supléant si parfaitement qu'on pouvoit le suprimer presque toujours, tout comme on suprimoit dans cette Langue les prépositions en une multitude de circonstances : puisqu'il étoit impossible qu'on pût s'y méprendre, & attribuer un sens vague à un mot déterminé dans un sens individuel par tant de caractères frapans.

Mais quoique l'Article indicatif se sous-entende presque toujours en Latin, on auroit tort de retrancher les Articles du nombre des Parties du Discours, même

même par raport à la Langue Latine, & à plus forte raiſon pour les autres : puiſque cet Article ne conſtitue pas lui ſeul cette Partie du Diſcours ; & qu'il en reſte d'autres qui ne ſe ſuprimoient pas, quand ce ne ſeroit que l'Article démonſtratif.

On peut même dire que les Latins avoient quatre Articles, correſpondans aux trois que nous venons d'attribuer à la Langue Françoiſe :

Le Démonſtratif HIC, qui répond à *ce*.

L'Indicatif ILLE, qui répond à *le*.

L'Enonciatif UNUS, qui répond à *un*.

Le Démonſtratif IS, qui déſigne ſur-tout les perſonnes, & qui ſe rend également en François par *ce*.

HIC, ILLE & IS peuvent être réunis dans une même phraſe : alors les deux premiers déſignent des objets qui ſont ſous les yeux : *hic*, ceux qui ſont près ; *ille*, ceux qui ſont éloignés ; & *is*, ceux qui ſont abſens.

Gradation fine, mais que nous ne pouvons imiter dans notre Langue, qui n'a point de mot conſacré à cette derniere idée.

Il formeroit en François un quatriéme Article. Ainſi les Langues peuvent avoir plus ou moins d'Articles, ſuivant les nuances qu'elles obſerveront dans la maniere d'individualiſer les Noms.

M. du Marſais avoit déjà très-bien aperçu que ces deux mots ILLE & UNUS avoient la propriété de nos Articles.

» Les Latins, dit-il (1), faiſoient un uſage ſi fréquent de leur adjectif dé-
» monſtratif *ille*, *illa*, *illud*, qu'il y a lieu de croire que c'eſt de ces mots que
» viennent notre *le* & notre *la*. *Ille ego. Mulier illa : Hic* ILLA *parva Philoctetæ*
» (2). C'eſt-là que LA petite Ville de Petilie fut bâtie par Philoctete... Pétrone
» faiſant parler un Guerrier qui ſe plaignoit de ce que ſon bras étoit devenu pa-
» ralytique, lui fait dire : *Funerata eſt pars* ILLA *corporis mei, quâ quondam*
» *Achilles, eram.* Il eſt mort, CE bras, par lequel j'étois autrefois un Achille...
» Il y a un grand nombre d'exemples de cet uſage que les Latins faiſoient de
» leur *ille*, *illa*, *illud*, ſur-tout dans les Comiques, dans Phédre & dans les
» Auteurs de la baſſe Latinité ....

» A l'égard de *un*, *une*, dans le ſens de *quelque* ou *certain*, dit-il plus bas
» (3), en Latin *quidam*, c'eſt encore un adjectif prépoſitif qui déſigne un

(1) Principes de Gramm. pag. 326.

(2) Encid. III. 401.

(3) Princ. de Gramm. p. 350.

» INDIVIDU PARTICULIER, tiré d'une eſpéce, mais ſans déterminer ſinguliérement quel eſt cet individu, ſi c'eſt Pierre ou Paul. Ce mot nous vient auſſi du Latin. *Quis eſt is homo*, UNUS-*ne amator ? Hic eſt* UNUS *ſervus violentiſſimus* (4). *Sicut* UNUS *pater-familias* (5). *Qui variare cupit rem prodigaliter* UNAM; celui qui croit embellir UN ſujet, *unam rem*, en y faiſant entrer du merveilleux (6). *Fortè* UNAM *aſpicio adoleſcentulam* (7) : DONAT, qui a commenté Térence dans le tems que la Langue Latine étoit encore une Langue vivante, dit ſur ce paſſage que Térence a parlé ſelon l'uſage, & que s'il a dit *unam* au lieu de *quandam*, c'eſt que telle étoit, dit-il, & que telle eſt encore la maniere de parler.

Cet Article a même un pluriel en Latin comme en François : on dit dans notre Langue *les uns*, *quelques-uns*, tandis que le nombre *un* ne peut avoir un pluriel : les Latins ont dit également *uni*, *unæ*. *Ex* UNIS *geminas mihi conficiet nuptias* (8). *Aderit una in* UNIS *ædibus* (8). C'eſt une obſervation que fait avec beaucoup de juſteſſe le même Auteur contre la Grammaire de Port-Royal, où l'on avance qu'*un* n'a d'autre pluriel en François que *des* avant les ſubſtantifs, & *de*, quand l'adjectif précéde : ayant ignoré ce que les Grammairiens qui leur ſuccéderent ont ſi bien vu, que *de* n'étoit qu'une prépoſition ; & *des*, un mot compoſé par la réunion de cette prépoſition *de* avec l'article *les*.

Enfin, une preuve frapante que les Articles ne ſe ſuprimoient dans la belle Latinité que par ellipſe, & à cauſe des terminaiſons qui les ſupléoient, c'eſt qu'à meſure que cette belle Latinité ſe corrompit, & que l'on négligea les terminaiſons, il fallut exprimer néceſſairement les Articles, enſorte que les Langues qu'on prétend n'être qu'une altération du Latin, font un uſage continuel des Articles, telles que l'Italien & le François.

Des Savans diſtingués (9) ont prétendu même que tandis que les plus grands Ecrivains de Rome ſous-entendoient l'Article, le Peuple de Rome, celui des Campagnes, & ceux des Provinces, énonçoient continuellement l'Article ; enſorte que nous n'avons fait que perpétuer cet uſage : ils vont même plus loin ;

---

(4) Plaute. (5) Ciceron.

(6) Horace. (7) Térence. (8) Même Auteur.

(9) M. BONAMI, Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Belles-Lettres, T. XX. M. le Marq. MAFFEI, Génie de la Littérature Italienne, T. I. Part. I. 12°. Paris ; 1760.

car ils font voir que les Latins employoient l'Article dans des occaſions où nous ne nous en ſervons pas.

§. 9.

Heureux effets des ARTICLES *dans les Tableaux de la Parole.*

L'univerſalité des Articles chez tous les Peuples, la néceſſité dans laquelle les hommes ont toujours été de s'en ſervir, & la diverſité de ces Articles, au moyen de laquelle ils font face à un plus grand nombre de beſoins & de vues, prouvent à quel point les Articles ſont avantageux à l'art de la Parole, & les grands effets qu'ils doivent y produire.

Mais ces preuves acquerront une plus grande force par la conſidération de ces grands effets, puiſqu'ils juſtifieront plus qu'aucun raiſonnement, ce que nous avons dit juſqu'à préſent en faveur des Articles.

Perſonne n'ignore que les Tableaux de la Parole doivent réunir la clarté, la conciſion & la beauté de l'expreſſion, avec la force & la vivacité du ſentiment : mais on ne ſauroit remplir ces grands effets ſans employer des idées déterminées, & dont les objets ſoient bien deſſinés & ſans équivoque.

On ne ſauroit donc y parvenir ſans les Articles, puiſque ce ſont eux qui donnent aux Noms ce ſens déterminé & individuel, qui en met l'objet ſous les yeux de maniere à ne pouvoir le méconnoître.

1°. Ils répandent dans le Diſcours la plus grande clarté, parce qu'en annonçant les Noms, ils les annoncent comme maſculins ou comme féminins, comme ſinguliers ou comme pluriels, comme préſens ou comme abſens, &c. ce qui en rend les idées auſſi déterminées qu'il eſt poſſible.

2°. Le langage réuniſſant dans les Articles ſeuls ces diverſes fonctions, & les exprimant par une ſeule ſyllabe, donne au Diſcours toute la conciſion, toute la netteté & toute l'énergie dont il peut être ſuſceptible.

3°. Les Noms qui paroiſſent ainſi précédés de divers avant-coureurs dont ils changent ſelon les occurrences, & qui ſont en quelque façon une partie d'eux-mêmes, en deviennent plus variés, plus agréables, moins nuds ; ils en acquierent plus d'harmonie, plus de parure, & c'eſt toujours celle du moment.

4°. Dé-là réſultent des Tableaux auſſi vifs que variés.

Ainſi du ſeul nom de CIGALE, nous formerons ces Tableaux ſi différens.

La Cigale, celle qu'on connoît & qui eſt la ſeule dont on parle.

Cette Cigale, celle qu'on a ſous les yeux.

Une Cigale, celle qui n'a rien de déterminé, qu'on n'a pas ſous les yeux, qu'on ne connoît pas d'une maniere déterminée, certaine Cigale.

Tandis que ſi nous n'avions point d'Articles, tous ces Tableaux ſeroient triſtement réduits à ce ſeul mot, Cigale.

Notre charmant Fabuliſte n'auroit pu dire :

» La *Cigale ayant chanté*
» *Tout l'Eté*, &c.

Il eût été réduit à dire, *Cigale ayant chanté*, &c. ce qui auroit eu beaucoup moins d'énergie, préſentant un ſens moins déterminé.

On peut voir dans l'exemple ſuivant, ſi connu, quelle diverſité & quelle netteté jette dans le Diſcours cet emploi des Articles.

Fils de Roi.	Ce Fils de Roi.
Fils du Roi.	Ce Fils du Roi.
Fils d'un Roi.	Ce Fils d'un Roi.
Le Fils du Roi.	Un Fils de Roi.
Le Fils d'un Roi.	Un Fils du Roi.
Le Fils de ce Roi.	Un Fils de ce Roi.

Où par le ſeul changement des Articles, on forme au moins douze Tableaux différens, & pleins d'énergie par la préciſion qu'ils mettent dans le Diſcours, & par la maniere dont ils le rendent propre à exprimer les nuances les plus déliées de nos idées.

5°. Le ſentiment enfin s'y trouve intéreſſé de la maniere la plus eſſentielle. Car ſi l'on parle pour augmenter le nombre des idées, on parle ſouvent encore pour mettre en jeu les ſentimens, pour émouvoir, pour toucher, pour attendrir.

L'on ne ſauroit produire ces effets cependant par des peintures vagues, confuſes, indéterminées : des Tableaux auſſi imparfaits fatigueroient, peineroient & ne produiroient aucun effet durable. Plus, au contraire, ils ſeront déterminés & précis, plus ils mettront l'objet ſous nos yeux ; plus ils nous le rendront ſenſible, & plus nous en ſerons vivement affectés.

Et c'eſt-là le grand effet des Articles : deſtinés à détacher les objets de la grande maſſe univerſelle, & à les mettre ſous nos yeux, faits pour les préſenter ſous toutes leurs faces, ils deviennent d'une reſſource étonnante pour former des Tableaux, au moyen deſquels ces objets excitent ſur nous les ſen-

timens les plus vifs, & les plus touchans, par leur préſence nette, préciſe, circonſtanciée.

Auſſi les Poëtes, qui dans toutes les Langues & chez tous les Peuples, n'écrivent que pour toucher & pour faire paſſer dans l'ame de leurs Lecteurs les ſentimens les plus vifs, qui étudient dans cette vue tout ce qui peut y conduire, font un uſage continuel des Articles.

En voici quelques exemples pris au haſard dans celui de nos Poëtes qui par ſa compoſition belle & touchante, mérita le nom de *Poëte du ſentiment.*

» Vous voyez devant vous, fait-il dire à Hippolyte, lorſqu'il déclare à » Aricie ſes ſentimens pour elle,

» Vous voyez devant vous UN Prince déplorable,
» D'UN téméraire orgueil exemple mémorable....
» Aſſervi maintenant ſous LA commune Loi,....
» UN moment a vaincu mon audace imprudente.
» CETTE ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante....
» LA lumiere du jour, LES ombres de LA nuit,
» Tout retrace à mes yeux LES charmes que j'évite.

Diſcours où le mêlange des trois Articles, CE, LE & UN, forme divers Tableaux, tous nuancés différemment, & faiſant une impreſſion forte & vive par la maniere préciſe, nette & déterminée dont ils préſentent leur objet.

Leur effet n'eſt pas moins intéreſſant dans ce Diſcours de Monime à Mithridate :

» ..... De mon ſort, je ne pouvois me plaindre,
» Puiſqu'enfin aux dépens de mes vœux LES plus doux,
» Je faiſois LE bonheur d'UN Prince tel que vous.
» Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arrachée
» A CETTE obéiſſance où j'étois attachée.
» Et ce fatal amour, dont j'avois triomphé,
» CE feu que dans L'oubli je croyois étouffé,
» Dont la cauſe à jamais s'éloignoit de ma vue,
» Vos détours L'ont ſurpris.....
» Et le tombeau, Seigneur, eſt moins triſte pour moi,
» Que LE lit d'UN Epoux qui m'a fait CET outrage;
» Qui s'eſt acquis ſur moi CE cruel avantage;
» Et qui me préparant UN éternel ennui,
» M'a fait rougir d'UN feu qui n'étoit pas pour lui.

Dans BAJAZET, il fait dire à Acomat :

» J'étois de CE Palais ſorti déſeſpéré,
» Déja ſur UN Vaiſſeau dans le Port préparé,
» Chargeant de mon débris les reliques plus cheres,
» Je méditois ma fuite.....

Avec quel art fait-il dire à PHÉDRE :

» Que CES vains ornemens, que CES voiles me peſent !
» Quelle importune main, en formant tous CES nœuds,
» A pris ſoin, ſur mon front, d'aſſembler mes cheveux ?

Les Latins opéroient les mêmes effets avec leurs terminaiſons de deux genres & leurs differens cas ; enſorte qu'on n'avoit nul beſoin d'exprimer l'Article. Jugeons-en par ces Vers :

Primus amor Phœbi Daphne Peneïa ; quem non
Sors ignara dedit : ſed ſæva Cupidinis ira.
Delius hunc, nuper victo ſerpente ſuperbus,
Viderat adducto flectentem cornua nervo
Quidque tibi, laſcive puer, cum fortibus armis ?
Dixerat, iſta decent humeros geſtamina noſtros :
Qui dare certa fera, dare vulnera poſſumus hoſti,
Qui modo peſtifero tot jugera ventre prementem.
Stravimus innumeris tumidum Pythona ſagittis.
Tu face neſcio quos eſto contentus amores
Irritare tua : nec laudes aſſere noſtras.
Filius huic Veneris : figat tuus omnia, Phœbe ;
Te meus arcus, ait : quantoque animalia cedunt
Cuncta Deo, tanto minor eſt tua gloria noſtra.
Dixit : & eliſo percuſſis aëre pennis
Impiger umbroſa Parnaſſi conſtitit arce
Deque ſagittifera prompſit duo tela pharetra
Diverſorum operum : fugat hoc, facit illud, amorem :
Quod facit, auratum eſt, & cuſpide fulget acuta.
Quod fugat, obtuſum eſt, & habet ſub arundine plumbum.
Hoc Deus in Nympha Peneïde fixit : at illo
Læſit Apollineas trajecta per oſſa medullas.
Protinus alter amat : fugit altera nomen amantis,
Sylvarum latebris, captivarumque ferarum
Exuviis gaudens, innuptæque Æmula Phœbes (1).

(1) Métamorph. d'OVID. Liv. I. Métam. XIV.

Si l'on traduit ce charmant morceau mot à mot, & ſans ſupléer par les Articles, les terminaiſons & les cas du Texte qui donnoient lieu de les ſous-entendre, on aura cet enſemble informe :

Premier amour d'Apollon, Daphné Penéenne, que ne donna pas ſort aveugle ; mais cruelle colere de Cupidon. Dieu de Délos fier du ſerpent récemment vaincu, avoit vu celui-ci occupé à tendre arc : qu'ont de commun, lui dit-il, avec toi, folâtre enfant, armes redoutables ? Nous ſommes ſeuls capables de porter elles : nous ſommes ſeuls contre qui, *animaux & adverſaires, feroient efforts impuiſſans pour garantir vie d'eux. Nous* qui *par grêle de flèches avons abattu énorme Python, qui de ventre infect couvroit ſi vaſte étendue de terrain : qu'il te ſuffiſe avec tien flambeau d'attiſer je ne ſais* quels *amours ; ne t'attribue pas gloire de nous.....*

Mais ceſſons une traduction auſſi ridicule, dont tous les traits ſont découſus, vagues, indéterminés, qui ne préſentent nul enſemble, qui ne forment point de Tableau.

Ils en offrent cependant un très-beau en Latin, & nous l'avons imité ſervilement en François : d'où vient donc l'énorme différence qu'on remarque entre les deux ? de la ſeule omiſſion des Articles : elle ſeule dépare en François ce beau Tableau : remettons ces Articles, & nous ne parlerons plus un langage barbare ; & nous aurons ce Tableau intéreſſant.

» LA Fille *du* Penée, Daphné, inſpira LA premiere de L'amour à Apollon : » ce ne fut point par UN effet *du* ſort aveugle, ce fut celui de LA vengeance » cruelle de Cupidon. LE Dieu de Délos fier de LA victoire qu'il venoit de » remporter ſur LE ſerpent, aperçut CE petit Dieu occupé à tendre UN arc : » qu'ont de commun avec toi, folâtre enfant, lui dit-il, CES armes redouta- » bles ? Nous ſommes ſeuls en droit de les manier ; nous à *qui* ne peut réſiſter » *aucun* animal, *aucun* adverſaire ; nous *qui* ſous LA grêle de *nos* flèches, » avons fait tomber L'énorme Python, *qui* de ſon ventre infect couvroit une ſi » vaſte étendue de champs. Qu'il te ſuffiſe d'attiſer avec *ton* flambeau je ne » ſais quels amours, & n'oſe plus aſpirer à *notre* gloire. LE fils de Vénus lui » répond : Phœbus, *ton* arc perce tout, & LE nôtre te percera ; ainſi autant » *ta* gloire eſt au-deſſus de tout, autant LA nôtre ſera au-deſſus de LA tienne : » il dit, & fendant L'air d'UN vol rapide, il s'éleve au ſommet du Parnaſſe : » là il tire de *ſon* Carquois deux flèches d'un travail bien oppoſé : L'une inſ- » pire l'amour, L'autre le fait fuir. Celle qui l'inſpire eſt d'or & LA pointe en » eſt acérée : celle qui le fait fuir eſt de plomb, & la pointe en eſt émouſſée. » Cupidon bleſſe de celle-ci la Nymphe du Penée ; tandis que de l'autre il

» perce Apollon d'outre en outre. Celui-ci aime auſſi-tôt, celle-là abhorre auſ-
» ſi-tôt LE nom d'Amant. Emule de la chaſte Diane, elle ne cherche que LES
» forêts, elle ne prend plaiſir qu'*aux* dépouilles *des* bêtes fauves.

D'où provient cette différence extrême entre ces deux traductions d'un même texte, dont l'une n'a cependant d'autre avantage ſur l'autre que d'avoir employé les Articles omis dans la premiere ?

Si la ſupreſſion des Articles produit un auſſi mauvais effet dans notre Langue, tandis qu'elle n'en produiſoit aucun en Latin, n'eſt-on pas en droit d'en conclure que la premiere de ces traductions eſt moins conforme à la Latine que la ſeconde, & que celle-ci s'en raproche par les Articles, ce qui paroît contradictoire ? c'eſt qu'ils n'étoient ſuprimés en Latin, que parce que les terminaiſons & les cas des Noms les faiſoient ſupléer avec la plus grande facilité ; tandis qu'en François, rien ne peut les faire ſupléer dès qu'ils ſont omis.

Ceci eſt ſi vrai, qu'auſſi-tôt que les Latins ſont obligés d'employer un de ces mots qu'on a pris pour des Articles, mais qui répondant à d'autres idées que le ſimple Article, ne peuvent plus être ſuplées comme lui, ce Peuple les exprime : c'eſt ainſi que tandis qu'Ovide ſuprime ici *ce*, *le*, *un*, vrais Articles, il eſt obligé d'exprimer, *qui*, *meus*, *tuus*, *noſter*, &c. qui exprimant plus d'idées que l'Article, ne peuvent abſolument point être ſuprimés comme lui.

Il en eſt de même de ce Tableau du TASSE (1) :

Uſciva homai DAL molle e freſco grembo
De LA gran madre ſua LA notte oſcura :
Aura lievi portando e largo nembo
Di ſua rugiada pretioſa e pura.
E ſcotendo DEL vel l'humido lembo
Ne ſpargeva I fioretti e LA verdura :
E I venticelli dibattendo l'ali
Luſingavano IL ſonno DE mortali.

» Déja LA nuit obſcure quittoit LE ſein de ſon illuſtre Mere ; déjà elle s'é-
» loignoit de tout ce qu'il lui offre d'agréable & de frais, accompagnée des vents
» légers & de cette immenſe nue que forme ſa pure & précieuſe roſée. Elle
» ſecoue LES bords humides de ſon voile, & ſéme par-tout LES fleurs & LA
» verdure : tandis que LES Zéphirs flattent LE ſommeil DES Humains par L'a-
» gitation de leurs aîles.

(1) Jéruſalem délivrée, Chant XIV. 1-8.

Mais

des Adjectifs.

Mais ce grand Peintre ſe ſurpaſſe ici, par l'uſage de l'Article indicatif :

» Io n'andrò pur (dice ella) anzi che l'Armi
» De l'Oriente il Re d'Egitto mova.
» Ritentar ciaſcun'arte, e traſmutarmi
» In ogni forma inſolita mi giova :
» Trattar l'arco e la ſpada : e ſerva farmi
» De' piu potenti, e concitargli à prova.
» Purche le mie vendette io veggia in parte,
» Il riſpetto e l'honor ſtiaſi in diſparte.

» J'irai plutôt, dit-elle, vers l'Armée que LE Roi d'Egypte raſſemble dans » l'Orient : j'y épuiſerai LES effets de mon Art ; je prendrai toutes LES formes » poſſibles ; je m'armerai de L'arc & de L'épée : je me ferai Eſclave des plus » Grands & les animerai mutuellement : que LE reſpect & L'honneur ſoient ſa- » crifiés, pourvu que je ſatisfaſſe ma vengeance.

Ces exemples, qu'on pourroit apuyer de mille autres, démontrent à quel point les Articles intéreſſent le ſentiment & ſont néceſſaires pour préſenter les objets avec la plus grande préciſion.

On voit par-là, comment ils contraſtent les uns avec les autres, & comment ils rempliſſent un des grands buts de la Peinture, qui eſt de produire les plus grands effets par l'opoſition & la diverſité des objets.

Qu'il en réſulte une diverſité agréable & une harmonie flatteuſe, dont ſeroient privés les Tableaux, dans leſquels ils ſe trouvent réunis, & où régneroit ſans eux une monotonie inſuportable.

De combien de beautés, par conſéquent, nous ſerions privés ſans eux, & que ce n'eſt pas à tort qu'on met au rang des Parties du Diſcours, une Claſſe de mots qui produit ſeule de ſi grands effets.

Ceux qui les emploient ne l'ont, ſans doute, pas toujours fait d'après ces réflexions : mais le ſentiment qui les inſpire, & la Nature qu'ils veulent peindre, leur a fait ſentir la néceſſité de ces nuances, de ces contraſtes, de ces peintures déterminées ; & le langage leur prête auſſi-tôt les couleurs qui conviennent à ceux dont ils veulent être entendus.

---

(3) Ibid. Chant XVI. ſtr. 72.

un ſeul mot des fonctions de pluſieurs Parties du Diſcours ; parce qu'en effet

§. 10.

Des Mots qu'on a regardés comme des Articles.

Nous avons vu plus haut qu'il exiſte un grand nombre d'autres mots, que de célèbres Grammairiens ont regardé comme des Articles, parcequ'ils marchent auſſi à la tête des Noms ; & que d'autres ont regardé comme des Pronoms ou comme des Adjectifs, parce qu'ils peuvent être tout cela en effet, ſuivant le point de vue ſous lequel on les conſidérera : nous en avons donné la liſte dans notre §. 5. en ajoutant que cette énumération étoit exacte ; mais que nous remarquions une différence eſſentielle entre les vrais Articles & ceux-ci : c'eſt que les premiers ſont des Articles purs & ſimples, d'une ſi grande ſimplicité qu'on ne peut les décompoſer par aucun autre mot ; que rien ne peut en tenir la place.

Que les autres, au contraire, ſont des façons de parler elliptiques qui abrégent ſinguliérement le Diſcours, en tenant lieu de pluſieurs mots auxquels ils doivent toute leur énergie.

Faiſons voir maintenant que nous étions fondés à avancer cette propoſition, & développons les mots auxquels ceux-là ſont redevables de leur énergie.

Ceci eſt inconteſtable pour les mots apellés ARTICLES POSSESSIFS : ce ſont des mots elliptiques qui ont été ſubſtitués à pluſieurs autres, pour rendre le diſcours plus coulant.

Mon, par exemple, ſe décompoſe par *le ... de moi* : mon chapeau, ſignifie exactement *le chapeau de moi* : c'eſt ainſi que parloient les Grecs, quand ils diſoient, *ho Patêr moy*, le pere de moi, ou *mon pere*.

Ton ſe décompoſera par *le ... de toi* : ton livre, c'eſt-à-dire, le livre de toi : & *ſon*, par *le ... de lui* : ſon équipage, c'eſt-à-dire, l'équipage de lui.

Les Italiens abrégent auſſi cette phraſe, mais moins que nous : ils diſent, LE *mien*, LE *tien*, LE *ſien* ; *il mio capello*, le mien chapeau ; *la tua bocca*, la tienne bouche, &c.

Nous les imitions en cela autrefois, dans le tems où nous diſions, *un mien Roi*, *la tienne Mere*.

On ne ſauroit donc mettre ces mots au rang des Articles, puiſqu'ils ſont un abrégé de l'Article, du Pronom & d'une Prépoſition ; & qu'ils ſont tout-à-la-fois Pronom, Prépoſition & Article.

Ainſi, autant à retrancher du nombre des Articles.

Le Démonſtratif Conjonctif QUI, eſt encore dans le même cas : c'eſt une

formule abrégée qui tient lieu d'une Conjonction, d'un Article & d'un Nom : lorſque nous diſons, par exemple :

Les Auteurs qui ont traité de l'Hiſtoire de Rome, prétendent que Romulus fut le Fondateur de cette Ville ;

Ce ſont deux phraſes que nous avons réunies en une ſeule, qui tient lieu de celle-ci :

Les Auteurs prétendent que Romulus fut le Fondateur de Rome : *& ces Auteurs* ont traité de l'Hiſtoire de Rome.

QUI, tient donc ici la place de ces trois mots, de la Conjonction *&*, de l'Article Démonſtratif *ces*, & du Nom Apellatif *Auteurs*. C'eſt ce que déſigne fort bien M. Beauzée, en apellant QUI, un ARTICLE DÉMONSTRATIF-CONJONCTIF ; *Article*, puiſqu'il renferme un Nom apellatif qu'il énonce ; *Démonſtratif*, puiſqu'il renferme l'Article *ce* ; & *Conjonctif*, puiſqu'il tient lieu de la Conjonction *&*.

Dans cette phraſe, *la perſonne qui vous déplaiſoit eſt partie* ; QUI, tient également lieu de ces mots, *& cette perſonne.*

Il en eſt de même de QUE.

Dans ces Vers, par exemple :

» Que vois-je ! Mermecide ! eſt-ce toi que j'embraſſe !

L'ame entraînée par l'impétuoſité du ſentiment, exprime tout-à-la-fois une multitude d'idées : c'eſt comme ſi l'on diſoit :

» Je vois un Perſonnage : *ce Perſonnage* ſeroit-il Mermecide ? Mermecide ! en t'embraſſant, embraſſe-je toi-même, ô toi Mermecide ?

Rien de plus froid & de plus contraire à la vivacité de l'action que cet entaſſement de paroles : deux QUE, & la phraſe ne peut être plus courte & plus vive.

Il en eſt de même lorſque la phraſe commence par QUI : dans celle-ci, par exemple :

Qui pourra m'aprendre où s'eſt caché mon Fils ?

Qui tient lieu de ces mots ; *Où trouverai-je un Homme en état de m'aprendre, &c.*

Il en eſt de même de ce qu'on apelle ARTICLE UNIVERSEL, *tout*, *toute*, &c. Ce n'eſt qu'un mot ſubſtitué à pluſieurs autres, pour rendre la phraſe plus courte.

Ainſi, en diſant *tous les hommes*, c'eſt comme ſi nous diſions, *l'enſemble des individus que nous apellons* les hommes.

& s'il prend ici une conſonne de plus au lieu de perdre ſa voyelle, comme dans

TOUT EST BIEN, c'eſt-à-dire, *l'enſemble de ces choſes dont nous parlons*: ou *l'enſemble de ce qui exiſte* eſt bien.

Tous ces mots ne ſont donc des Articles, ou ne jouent le rôle des Articles, à la tête des Noms qu'ils précédent, que parce qu'ils renferment en eux-mêmes de vrais Articles, en vertu deſquels ils acquiérent le privilége de paroître ſeuls à la tête des Noms, & de les annoncer de la même maniere qu'ils le ſont par les Articles.

Ainſi, ces mots amphibies qui ont paru tout-à-la-fois Pronoms, Adjectifs, Articles, ne ſont rien de tout cela, en particulier; mais tout cela à la fois: ils ne doivent donc pas être raportés à aucune Partie du Diſcours en particulier, mais être rangés comme tant d'autres dans cette nombreuſe Claſſe de *mots elliptiques*, qui rendent le Diſcours ſi ſerré & ſi coulant.

§. II.

Articles devenus inſéparables de quelques Noms.

Il eſt arrivé très-ſouvent aux Noms qui ſe tranſmettent d'une Langue à une autre, d'y paſſer avec leur Article, comme ſi cet Article faiſoit partie du Nom même; & parce que la Langue dans laquelle ils s'incorporent les fait encore précéder de ces Articles, ils marchent avec deux Articles, l'un national & l'autre étranger & inconnu.

Tels ſont nos mots venus de l'Orient & précédés de la ſyllabe AL. Tels *Almanach*, *Alembic*, *Alcoran*, & *Alcaïde*, uſités chez les Eſpagnols, qui en ont eux-mêmes beaucoup plus que nous.

Dans tous ces mots, AL eſt l'Article *le*: ainſi AL-MANACH ſignifie le Calendrier: AL-*embic*, le Vaiſſeau; AL-*coran*, le Livre; AL-*caïde*, le Juge. On devroit donc dire le Manach, le Ambic, le Coran, le Caïde: au lieu qu'en diſant l'*Almanach*, l'*Alembic*, c'eſt comme ſi nous diſions *le le Manach*, *le le Ambic*, *le le Coran*. Ce qui nous paroîtroit ſouverainement ridicule, ſi des Etrangers traitoient ainſi nos mots.

Il nous eſt arrivé une choſe plus ſinguliere encore; c'eſt qu'après avoir ajouté nos propres Articles à des mots empruntés de l'Etranger, nous avons cru que ces Articles apartenoient à ces mots, & nous les avons fait précéder une ſeconde fois de nos Articles: cela nous eſt arrivé dans les mots, *loiſir*, *lierre*, & *lui*. Les deux premiers ſont compoſés du Latin OTIO prononcé *oiſi*; & HEDERA prononcé yere: nous les prononçâmes avec l'Article, *l'oiſi* & puis

nonciatif *un* : & c'eſt ce qu'on a omis de nous aprendre. On pouroit même

l'*oiſir* ; & l'*yerre*. Enſuite croyant que *l'* faiſoit ici partie du Nom, nous avons dit *le loiſir* & *le lierre* : ce qui dénaturoit totalement ces mots, & empêchoit de reconnoître leur origine.

Quant à LUI, il tient la place de *le hui* ou *l'hui*, le ci préſent, le dont il s'agit, c'eſt ce même hui qui eſt entré dans *au-jour-de-hui*, au jour de ce préſent : c'eſt un vieil Article démonſtratif venu des tems les plus reculés, & qui fit le HUI-*us* des Latins & le HOU des Grecs.

Les Grecs avoient déjà cet uſage de fondre l'Article Oriental *al*, avec les Noms même. Ce qui leur eſt arrivé, par exemple, pour ALEXANDRE & pour ALCIDE : ce dernier eſt exactement le même Nom que LE CID, c'eſt-à-dire, *le Héros*, nom que Corneille a rendu ſi célébre. Les Orientaux ôtant du nom d'Alexandre l'Article, ne l'apellent jamais que SCANDER : c'eſt ce nom ſi connu parmi nous, depuis le fameux SCANDER-BEG, qui portoit ainſi le même nom qu'Alexandre.

Les Grecs ont auſſi une multitude de Noms formés par la réunion d'un mot avec d'anciens Articles. Par exemple, leur mot *o-dontes*, les dents, eſt formé du mot *dont* qui ſignifie *dent*, joint à l'Article o : & lorſqu'ils diſoient *hoi odontes*, c'eſt comme s'ils euſſent dit *les les dents* ; c'eſt comme nous, quand nous diſons L'AL-CORAN, le le Coran.

Ainſi les mots ſe chargent ſans raiſon de nouvelles ſyllabes qui les éloignent de ce qu'ils étoient d'abord, & en rendent l'origine difficile à connoître.

§. 12.

Origine des Mots qui ſervent d'Articles.

Mais comment eſt-il arrivé que ces mots *le*, *ce*, *un*, &c. ayent été chargés de la valeur qu'ils ont, l'un d'indiquer un objet, l'autre de le montrer, le troiſiéme de l'énoncer ; ſur-tout dans nos principes où tout a ſa raiſon, & où tout commence par le phyſique & non par les idées abſtraites, telles que les idées qu'offrent ces mots ? C'eſt qu'ils tiennent à des mots plus anciens, à des noms d'objets relatifs à ces idées.

UN, énonce par la ſimple idée d'individu ; *un* homme eſt venu ; *un* homme a dit ; *une* flèche le perça ; &c. Mais ce mot eſt la corruption du mot primitif EIN, qui déſigne tout Être exiſtant ; & qui s'eſt formé du verbe même E, qui déſigna ſans ceſſe l'exiſtence.

CE, montre : mais il vient du primitif *ça*, *cei*, *ci*, qui déſigna l'agitation, le

Mais quoique l'Article indicatif ſe ſous-entende preſque toujours en Latin, on auroit tort de retrancher les Articles du nombre des Parties du Diſcours, même

mouvement, le lieu vers lequel on ſe tourne ; d'où vinrent les mots Grecs ζεό, fermenter ; ζαό, vivre ; ζόον, être ſenſible, animal ; & qui fut par conſéquent très-propre à exprimer l'exiſtence ſenſible, un Être qu'on avoit ſous les yeux, tout lieu à portée de la vue : d'où ſe formerent une multitude de mots relatifs à cette idée, tels que le Latin SIT-*us*, ſituation ; SED-*es*, ſiége ; le Grec EKEI, en ce lieu, le même que notre mot *ici* ; l'Hébreu ZE, qui ſignifie *ce* ; la terminaiſon démonſtrative des Latins *ce* dans *ec-ce*, voilà ; dans *hicce*, celui-ci, &c. L'Article Anglois THE, qui ſignifie *le* & ſe prononce ζe : notre *ça* qui fait partie des mots *en-ça*, *de-çà*, *or çà*, &c.

LE, montre auſſi, mais des objets plus éloignés que ceux indiqués par *ce*, & qui ſont ſous les yeux. Ceux qu'indique le mot *le*, ſont de côté, & non ſous les yeux ; c'eſt que LE ſignifia dans l'origine *côté*, *flanc*, *aile*. De-là vinrent le Latin LAT-*us*, côté ; A-LA, aîle, &c. De-là notre mot *là*, en ce lieu.

C'eſt donc en vertu de leur origine, que l'Article UN énonce un objet en général ; que LE indique un objet plus raproché, quoiqu'éloigné ; & que CE déſigne un objet qui eſt ſous les yeux. On ne fit que les prendre dans un ſens abſtrait.

C'eſt de ce même *ce*, prononcé *ke*, que vint encore le mot QUI, par lequel on indique également ; & qui forma en Latin trois ou quatre adverbes de lieu, *qui*, ici ; *quò*, où ; *qua*, par où : *qui*, eſt donc *ce* : & de-là toute ſa force. Ainſi, lorſqu'on dit, par exemple : *les Auteurs* QUI *ont traité de l'Hiſtoire de Rome* ; c'eſt comme ſi, après avoir donné un ſens trop général à cette expreſſion, *les Auteurs*, on cherchoit à le reſtreindre, & à lui en donner un plus particulier, pour prévenir les mauvais effets qui en pourroient réſulter ; & qu'on ajoutât, *c'eſt-à-dire, ces Auteurs ſeuls de l'Hiſtoire de Rome.*

Telle eſt la valeur de *qui*, chez les Grecs qui le prononçoient *Tis*, à la Picarde. Ils l'employent fréquemment comme Article, *en tini tameiô melitos*, ἐν τινι ταμείῳ μέλιτος, *dans* UNE *ruche*, dit ÉSOPE dans une de ſes Fables. *En tini topoi*, *dans* UN *lieu*, dit-il dans la Fable ſuivante (1). Il lui donne divers autres ſens, enſorte qu'il ſignifie également chez lui *qui*, *lequel*, *certain*, *quelque*, &c. C'eſt le ſens de la phraſe qui fait connoître la valeur qu'on doit lui donner:

(1) Fables d'ESOPE, Liv. I. Fabl. 30 & 31.

§. 13.

Si LE *ou* LA *employés ſans Noms, ſont des Articles.*

La Langue Françoiſe employe fréquemment *le, la, les*, ſans Noms : à la fin de ces phraſes, par exemple :

J'ai vu le Parc de Verſailles : je LE trouve très-beau.

J'ai lu le livre que vous m'avez prêté ; & je puis vous LE rendre.

Avez-vous vu la Cour ? Je LA verrai.

Ces doubles *le, la*, &c. ont intrigué les Grammairiens : lorſqu'une fois la nature du premier a été reconnue, il a été queſtion de décider quelle étoit la nature du ſecond. Ici, partage entre les plus célèbres : les uns prétendent qu'ils ſont d'une nature abſolument différente : les autres veulent qu'ils ſoient tous les deux de la même nature.

Entre ces premiers eſt M. du MARSAIS. » Quelques Grammairiens, dit-il » (1), mettent *le, la, les* au rang des Pronoms : mais ſi le Pronom eſt un » mot qui ſe met à la place du Nom dont il rapelle l'idée, *le, la, les* ne » ſeront Pronoms que lorſqu'ils feront cette fonction. Alors ces mots vont tous » ſeuls, & ne ſe trouvent point avec le Nom qu'ils repréſentent : *la vertu eſt* » *aimable, aimez-la.* Le premier *la* eſt Adjectif métaphyſique, ou, comme on » dit, Article ; il précéde ſon ſubſtantif *vertu* ; il perſonifie la *vertu* : il la fait » regarder comme un individu métaphyſique. Mais le ſecond *la*, qui eſt après » *aimez*, rapelle la *vertu*, & c'eſt pour cela qu'il eſt Pronom & qu'il va tout » ſeul. Alors *la* vient de *illam*, elle.

» C'eſt la différence du ſervice ou emploi des mots, & non la différence ma- » térielle du ſon, qui les fait placer en différentes Claſſes.... Ce même ſon *la* » n'eſt-il pas auſſi quelquefois un adverbe qui répond aux Adverbes Latins *ibi*, » *hâc*, *iſthâc*, *illâc* ; il *demeure là*, il *va là*, &c. ? N'eſt-il pas encore un nom » ſubſtantif, quand il ſignifie une note de muſique ? Enfin, n'eſt-il pas auſſi » une particule expletive qui ſert à l'énergie ? *Ce* jeune homme-là, *Cette* fem- » me-là.

M. l'Abbé FROMANT (2) ne voit dans ces deux *le, la*, qu'une même eſpéce de mot. » L'Article, dit-il, eſt une ſorte de Pronom lorſqu'il précéde » un verbe, & par conſéquent lorſqu'il précéde un nom. *Avez-vous lu* la *Gram-*

(1) Princ. de Gramm. p. 349.

(2) Suplém. à la *Gramm. Gén.* II. vij.

» *maire nouvelle ? Non*, je la *lirai bien-tôt.* Pourquoi voudroit-on que *la* ne » fût pas de même nature dans ces deux endroits ?

Pourquoi ? c'eſt parce qu'en effet ils ne ſont point de la même nature.

Le premier ſert à donner une idée déterminée de l'objet qu'il précede : le ſecond, à repeller cet objet tel qu'il a été déterminé.

Le premier détermine & ne rapelle pas : le ſecond rapelle & ne détermine pas.

Le ſecond peut même exiſter dans des phraſes dont le premier eſt banni. Dans cette phraſe :

» Charles fut battu, & le Turc LE conſtitua priſonnier »,

LE ne peut être une ellipſe relative au commencement de la phraſe ; car on n'y voit point de *le* : on ne peut pas dire, le Turc *le Charles* conſtitua priſonnier.

Il en eſt de même de celle-ci :

» Cette voiture ne vaut rien, je vous la renverrai ».

On ne ſauroit dire que *la* eſt une ellipſe de cette expreſſion, la voiture : car une ellipſe n'eſt jamais contraire à la vraie conſtruction d'une phraſe, & il ſeroit abſurde de dire, *cette voiture ne vaut rien*, je *vous renverrai* la *voiture* ; puiſqu'il n'y a point de conſtruction entre ces deux phraſes, & que l'expreſſion *la voiture* ne ſert nullement à rapeller le mot *cette voiture* ; & ſi l'on a pu faire marcher ſans ſon nom l'Article *la*, pourquoi ne peut-on pas faire marcher ſans ſon nom l'Article *cette*, & dire, cette voiture ne vaut rien ; je vous *cette* renverrai : l'ellipſe ſeroit tout auſſi juſte avec *cette*, qu'avec *la*.

Concluons que ces deux *le*, ſont très-différens : le premier eſt un Article, puiſqu'il détermine : le ſecond eſt un Pronom, puiſqu'il rapelle.

Si M. l'Abbé FROMANT fût ſorti de ſon exemple, il s'en ſeroit aperçu ſans peine : auſſi ne ſauroit-on être trop réſervé pour conclure d'après un exemple : il faut pour cet effet conſidérer un objet ſous toutes ſes faces.

Nous verrons dans les Pronoms, que *le* eſt le Pronom *direct* de la troiſiéme perſonne, employé comme objet du Diſcours :

Que le Pronom de la troiſiéme Perſonne, employé comme *ſujet*, eſt en François IL : *il* aime.

Qu'employé comme *terme*, c'eſt LUI : je *lui* écris.

Qu'employé comme *objet*, c'eſt *le* : je *le* chéris.

Que ce *le* eſt un vrai Pronom analogue à *me* & à *te* ; & que ſi *le* n'étoit pas un Pronom, notre Langue ſeroit privée d'un mot eſſentiel & indiſpenſable : on ne pourroit plus dire : Il LE flatte ; comme on dit, il *me* flatte, il *te* flatte.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.
DES ADJECTIFS.

TROISIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Néceſſité d'avoir des Mots pour déſigner les Qualités des objets.

CE qui exiſte, exiſte toujours d'une certaine maniere, ſous telle ou telle forme, avec telle ou telle qualité : & c'eſt par ces qualités que nous diſtinguons les objets les uns des autres, qu'ils nous affectent, qu'ils nous intéreſſent ; les uns par leurs formes brillantes ou élégantes, les autres par leurs qualités uſuelles.

Ainſi les vives couleurs de la lumiere, la ſplendeur du Soleil, la magnificence d'un beau couchant, l'éclat de l'aurore, le brillant de la roſée, celui des perles, la fineſſe d'une taille élégante, affectent agréablement la vue : tandis que les qualités admirables qui diſtinguent un Pere, une Mere, une Epouſe, des Enfans, un Ami, un Protecteur, &c. & qui conſtituent l'utile, l'honnête, le vrai, le conſolant, &c. ont des droits inaltérables ſur notre cœur. La Divinité elle-même nous attire à elle par ſes perfections & par ſes bienfaits.

Otez à un objet ſes qualités, & il ne ſera plus rien : dépourvu de tout attrait, de toute aparence, il s'évanouira, il n'aura nulle exiſtence pour nous.

Telle eſt la perfection de l'homme, qu'il ne ceſſe de vouloir acquérir des qualités qui puiſſent le rendre toujours plus agréable à ſes ſemblables, à la Divinité, à lui-même. Par elles, il s'éléve fort au-deſſus de ce qu'il eſt ; & il peut être aujourd'hui fort au-deſſus de ce qu'il étoit hier, & devenir ainſi un Être tout nouveau : plus il acquiert, & plus il voit qu'il peut acquérir. C'eſt un Monde immenſe que le Créateur livre à ſa conquête, & par lequel il ſe raproche de tout ce qu'il y a de plus parfait. Inſenſé celui qui ſe croit déjà tout ce qu'il peut être !

Les objets étant donc tout ce qu'ils ſont, par leurs qualités ; & toutes nos idées, tous nos Diſcours roulant ſans ceſſe ſur les objets, nos idées, nos Diſcours rouleront réellement par-là même, ſur les qualités de ces Objets.

former des Tableaux, au moyen desquels ces objets excitent sur nous les

Les qualités des objets doivent donc revenir sans cesse dans le Discours: elles doivent y occuper une place aussi distinguée qu'intéressante.

On aura des mots pour chacune d'elles, qui ne seront que pour elles, qui les peindront, qui les rapelleront, qui rendront sensible l'intérêt qu'elles offrent. Tels seront, *hauteur*, *élévation*, *beauté*, *splendeur*.

Mais ces mots peignent ces qualités en elles-mêmes, & sans aucun raport à aucun objet: il en faudra donc d'autres qui peignent les objets comme possédant ces qualités, & tels seront ceux-ci: *haut*, *élevé*, *beau*, *splendide*.

Ces derniers auront dans le discours une place fixe & distinguée: ils seront constamment à côté des Noms que portent les objets dans lesquels se trouvent les qualités qu'ils expriment: ainsi le langage se raprochera de la Nature de la maniere la plus énergique: car les qualités étant adhérentes aux Etres, les mots qui les exprimeront se trouvent adhérens aux Noms de ces objets; & ils forment avec eux un ensemble, pareil à celui qu'offrent l'objet lui-même & ses qualités.

§. 2.

On les appelle Adjectifs, & pourquoi.

Aussi apelle-t-on, avec raison, ces mots ADJECTIFS, du verbe Latin *adjicere*, ajouter, parce qu'ils sont toujours ajoutés aux Noms & qu'ils sont destinés à ajouter à l'idée des Noms, celles des qualités qui se rencontrent dans les objets qu'ils désignent.

En prononçant un Nom quelconque, celui de TEMPLE, par exemple, nous ne désignons aucun Temple en particulier: en le faisant précéder d'un Article, *ce Temple*, nous en désignons un, mais nous ne présentons point ses qualités: si au contraire nous disons, *ce Temple est exhaussé*, *vaste*, *bien percé*, &c. nous indiquons les qualités que nous apercevons dans l'Objet nommé; & nous en donnons ainsi des idées plus déterminées, plus dévelopées.

Ainsi ces mots *exhaussé*, *vaste*, *percé*, &c. sont des Adjectifs. Tels sont encore ceux-ci:

Haut.	Agréable.	Elégant.
Grand.	Prudent.	Beau.
Elevé.	Sage.	Merveilleux.
Rond.	Joli.	Fini, &c.

» M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

§. 3.

Propriétés des Adjectifs, & en quoi cette Partie du Discours differe des Noms & des Articles.

L'Adjectif & le Nom different essentiellement, en ce que le Nom présente seul l'idée d'un objet, au lieu que l'Adjectif supose toujours un Objet dans lequel doit se trouver la qualité qu'il peint : que le Nom marche tout seul sans avoir besoin de suport, & que l'Adjectif a besoin d'un Nom qui le soutienne & au moyen duquel il ait un sens absolu.

Dès-lors on dira : un toît *élevé*, une tour *haute*, un édifice *rond*, une promenade *agréable*, un homme *prudent*, un Ministre *sage*, un *joli* enfant, un Petit-Maître *élégant*, un *beau* tableau, un ouvrage *merveilleux*.

2°. On voit encore cette différence entre le Nom & l'Adjectif, que le Nom ne convient qu'aux objets de la même espéce, au lieu que l'Adjectif peut s'associer avec des Objets ou des Noms de toute espéce : ainsi le mot ÉLEVÉ peut s'apliquer à tout Objet dans lequel on reconnoîtra une qualité pareille. L'on dira :

Un lieu *élevé*, un homme *élevé*, des sentimens *élevés*.
Un flambeau *élevé*, un tableau *élevé*, des nuages *élevés*.
Un style *élevé*, une voix *élevée*, &c.

3°. On pourroit regarder les Adjectifs comme des ellipses ; car ils peignent moins la qualité elle-même, que l'état d'une personne qui posséde telle ou telle qualité.

Ainsi, *haut*, *élevé*, *riche*, &c. ne sont pas, à proprement parler, des qualités, mais des qualificatifs, des mots qui représentent les Etres auxquels on les attribue, comme possédant telles ou telles qualités, celles de *hauteur*, d'*élévation*, de *richesse*, &c.

Un lieu *élevé*, est donc mot à mot *un lieu dans lequel on trouve la qualité désignée par le mot hauteur.*

Cet homme est *prudent*, est une phrase qui signifie mot à mot, *cet homme posséde la qualité que nous appellons prudence.*

4°. Les Adjectifs ne sont donc pas essentiels à la parole ; on pourroit s'en passer à toute rigueur : mais on y gagne de la briéveté, ce qui est un grand point ; & des tournures très-variées & sans monotonie, ce qui en est un autre fort important.

Exuviis gaudens, innuptaque Lemuria Pallas (1).

(1) Métamorph. d'Ovid. Liv. I. Métam. XIV.

De-là, réſultent les tableaux que nous avons apellés *énonciatifs* ; tels que ceux-ci :

Cette Tour eſt immenſe.
Ce Dôme eſt prodigieux.
Le Soleil eſt brûlant.
Le Tems eſt dérangé.

Et qui forment les tableaux les plus communs du langage.

5°. Nous trouvons donc ici entre les Articles & les Adjectifs, un caractère qui les diſtingue eſſentiellement. Les Adjectifs, comme nous venons de voir, ne ſont que des formules elliptiques, qui peuvent ſe réſoudre par d'autres, d'une maniere auſſi nette. Il n'en eſt pas de même des Articles ; ceux-ci ne tiennent lieu d'aucune autre formule : ils ne peuvent être rendus par aucune autre.

6°. Enfin, l'Adjectif ſépare en quelque ſorte en deux claſſes tous les Etres ; l'une, formée de ceux auxquels convient la qualité qu'il exprime : l'autre, qui renferme ceux auxquels on ne peut pas l'attribuer.

Ainſi les lieux *élevés* ſupoſent les lieux qui ne le ſont pas : les hommes *ſages* ſupoſent des hommes dépourvus de ſageſſe : ainſi de ſuite.

7°. Les Noms & les Adjectifs ayant entr'eux des différences auſſi eſſentielles, doivent donc avoir des places très-diſtinctes entre les Parties du Diſcours. Mais telles étoient les idées vagues & peu exactes qu'on en avoit, que ces deux Parties du Diſcours avoient toujours été réunies en une ſeule, comme ſi un Adjectif étoit un Nom, comme ſi la poſſeſſion d'une qualité étoit un Etre, comme ſi le contenant & le contenu étoient la même choſe ; juſqu'à ce que nos derniers Grammairiens, qui ont analyſé la parole avec tant d'art, ſe ſont enfin aperçus de cette erreur, & ont eu ſoin de l'éviter.

§. 4.

Origine des Adjectifs.

1°. *La Comparaiſon.*

Nous avons vu que tous les mots naiſſent des Noms : les Adjectifs auront donc pris leur ſource dans les Noms : mais comment les mêmes mots qui déſignoient des objets, pouvoient-ils déſigner encore des qualités ? N'y auroit-il pas de la contradiction, ou de l'embarras, dans ce double emploi ? D'ailleurs un objet n'eſt pas ſa qualité : comment le nom de l'un pouvoit-il

» Cupidon bleſſe de celle-ci la Nymphe du Penée ; tandis que de l'autre il

devenir le nom de l'autre ? D'un autre côté, on ne pouvoit inventer des mots qui ne fuſſent pas des Noms.

Cependant les Adjectifs exiſtent : on trouva donc le moyen d'enlever ces difficultés : n'en ſoyons pas ſurpris : on en avoit beſoin : or, rien de plus ingénieux que le beſoin.

Parler en eſt un, & il le fut dès les commencemens, dès la premiere famille qui exiſta. C'étoit une Compagne aimable à laquelle on vouloit plaire : des enfans chéris qu'on vouloit former & inſtruire : des plaiſirs qu'on vouloit peindre : des ordres qu'on avoit à donner, des précautions qu'il falloit indiquer : j'allois dire, des ennuis qu'on déſiroit de charmer, comme s'il y avoit des momens d'ennuis dans une vie active, au milieu de cette variété étonnante qu'offre ſans ceſſe la Nature & la vie champêtre : l'ennui ne fut connu des Mortels que lorſque ceſſant d'être Laboureurs ou Bergers, ils abandonnerent les campagnes où ils n'avoient aucun moment de vuide, où la Nature les maîtriſoit ; & qu'ils vinrent s'enfermer & s'entaſſer dans les Villes, où ils connurent pour la premiere fois l'oiſiveté & le repos ; & avec eux, l'ennui, & le poids incommode de l'exiſtence, pour qui a le tems de s'en apercevoir.

Le Langage d'ailleurs étoit en bonnes mains. Les Meres de famille toujours de moitié dans toute la vie, & dont le caractère eſt ſi vif, ſi délicat, ſi ſenſible, ſi plein d'imagination, durent néceſſairement aller très-loin dans cette carriere : le langage dut devenir entre leurs mains, nombreux & agréable ; il dut ſe remplir d'images & de figures : il dut être tout comparatif, afin d'être à la portée des jeunes têtes qu'elles avoient à inſtruire.

On n'a donc qu'à ſe mettre à la place de la premiere Mere de famille qui ait parlé, (& elle étoit belle & douce cette premiere Femme,) & l'on fera comme elle, & l'on aura ſa Grammaire ; & ce ſera celle que nous avons.

La Nature & l'analogie avoient donné les Noms, peinture des objets ; la comparaiſon donna les Adjectifs, qui, ſans être la peinture directe des qualités, n'en ſont pas moins énergiques.

En effet, comparer, c'eſt connoître : ce que nous ne connoiſſons pas, mais que nous voulons découvrir, nous le comparons avec ce que nous connoiſſons déjà : cette comparaiſon eſt un flambeau qui perce l'obſcurité la plus profonde ; enſorte que de comparaiſons en comparaiſons, nous parcourons un chemin immenſe ; & les ténèbres fuient loin du cercle étroit qui nous environnoit d'abord.

Ainſi, lorſque l'on voulut déſigner la qualité d'un objet, on emprunta le nom de l'objet dont cette qualité faiſoit le caractère propre.

(1) Jéruſalem délivrée, Chant XIV. 1-8. Mais

Un Homme rond fut un *homme-cercle*, ou un *homme-boule.*
Un Homme grand fut un *homme-mont.*
Un Homme groſſier étoit un *homme-ours.*
Un Homme pieux étoit un *Fils du Ciel.*
Un Homme impie étoit un *Fils de la Terre.*
Un Homme franc fut un *homme-forêt.*
Un Homme fin & ruſé fut un *homme-ville.*

Les graces charmantes de la jeuneſſe furent des *roſes*, des *lys*, une *Aurore*, une *fleur* qui annonce les fruits & qui diſparoît promptement.

Pour peindre la beauté, pour exprimer qu'une femme réuniſſoit en elle tout ce qui plaît, tout ce qui charme, pour déſigner en un mot la premiere Mere de famille, on n'eut à prononcer qu'un ſeul mot; & ce mot ſignifia toutes ces choſes, & les ſignifia de la maniere la plus énergique, parce que ce mot fut le nom de l'Aſtre le plus beau, de celui dont l'aparition porte dans l'Univers la vie & le plaiſir, comme une Mere de famille, jeune, belle, & touchante, eſt pour ſa famille une ſource de bonheur & d'agrémens.

Ce mot fut BEL: nom du Soleil, comme Souverain des Aſtres. Dire une *Femme-belle*, c'étoit dire une *Femme-Soleil.*

L'on exprimoit par-là tout ce que renferme l'idée de beauté; on l'exprimoit de la maniere la plus courte, la plus préciſe, la plus énergique: & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que ce Nom qui n'étoit que d'emprunt, eſt reſté à la beauté, & a été perdu pour le Soleil. C'étoit dépouiller le Ciel pour enrichir la Terre.

Pour déſigner la chaleur des Vents d'Orient, on les apella *Vents de feu*: & pour déſigner la douceur baſſamique des Vents du Midi dans un beau jour d'Eté, on les apella *Vents de miel.*

Ce langage de comparaiſon fondé ſur celui d'imitation, & venant à ſon ſecours, réuniſſoit nombre d'avantages: la ſimplicité d'une Langue naiſſante peu chargée de mots; la richeſſe du Langage Poëtique rempli de figures & de comparaiſons; l'exactitude du Langage Philoſophique, qui doit toujours s'aſſortir à la nature des choſes, & qui ne peut procéder que par comparaiſons.

Toutes les fois donc qu'on voulut déſigner la qualité d'un objet, on fit marcher deux Noms enſemble.

L'un indiquoit l'OBJET dont on parloit.

L'autre déſignoit ſa QUALITÉ, en faiſant voir le raport de cet objet, avec celui dont ce ſecond mot étoit le Nom.

Ainſi les Noms étoient employés, tantôt comme déſignant des objets & tantôt comme déſignant des qualités.

Employés ſeuls, ils déſignoient des objets : employés à la ſuite d'un autre, ils déſignoient des qualités.

Ainſi le mot *Eminence* employé ſeul, déſignoit un objet, un terrain élevé ; mais dans cette phraſe, un *homme-éminence*, il ne déſignoit plus qu'une qualité, celle d'un homme grand & élevé.

Bel, ſeul ou précedé d'un Article, ſignifioit le Soleil : joint à un nom d'homme ou de femme, il ne déſignoit plus qu'une qualité ; la qualité d'éblouir comme le Soleil.

Un *arbre-Dieu* déſignoit ſon excellence.

L'homme-Terre ne déſignoit que la qualité de cultiver la terre.

Nous avons encore un Livre rempli d'expreſſions de cette nature : on a cru qu'il parloit un langage ſingulier & extraordinaire, un langage oriental : tandis qu'il parle le langage énergique, ſimple & touchant de la Nature, le ſeul que les hommes aient pu parler dans l'origine, & des principes duquel aucune Langue n'a jamais pu s'écarter. Le ſtyle de ce Livre dépoſe ainſi en faveur de ſa haute antiquité.

Cette marche de l'eſprit humain eſt ſi naturelle, qu'on la retrouve dans toutes les Langues anciennes ; & qu'elle ſeule peut mettre quelqu'ordre dans leurs Dictionnaires. Rien n'eſt plus déſolant pour une perſonne qui eſt dans l'idée que les Adjectifs ſont des mots totalement différens des Noms, que de voir dans ces Dictionnaires le même mot ſignifier toujours & des Noms & des Adjectifs : ces Langues lui paroiſſent un cahos inconcevable, & il ſeroit tenté de croire que leurs Auteurs n'avoient pas le ſens commun.

Mais avec ces principes, ces Phénomènes s'expliquent : ces diverſes ſignifications découlent les unes des autres, & ces Langues ſont tout ce que pouvoit être une Langue, tout ce que ſont les nôtres.

L'on n'eſt plus étonné que dans les Langues Celtiques :

BAR ſignifie, 1°. une Montagne, une Colline.
2°. Haut, élevé.
3°. Sublime, excellent.
4°. Un homme élevé, un BAR-*on* : rien de plus ordinaire dans nos anciens Hiſtoriens que cette expreſſion, le *Roi* & ſes BAR-*ons*.

BAN ſignifie, 1°. une Elevation, une Montagne, un Rocher.
2°. Haut, élevé.

3°. Exquis, distingué, illustre.

4°. Prince, Chef, nom resté dans les BANS de Croatie, & dans BAN-*neret*, venu de BANN-*iere*, qui signifie une chose ÉLEVÉE pour servir de point de ralliement.

CAB, CAP signifie, 1°. toute Extrémité, Tête, Sommet.

2°. Tout ce qui a une CAP-*acité* comme la tête.

3°. CAP-*able*.

4°. Celui qui est à la tête, un CAP, que nous prononçons CHEF, & qui est resté avec la vraie prononciation dans CAP-*itaine*, &c.

DUN signifie toute profondeur.

2°. Profond, élevé, grand.

3°. Un Prince, un Juge, un Seigneur, nom resté dans DON, DUNES, & DUN-*aste* ou DYN-*aste* des Grecs, & leur DUN-*é*, force, puissance; d'où vinrent DUN-*amai*, je puis, & DYN-*amique* ou science des forces.

4°. Forteresse.

5°. Ville forte, & ville profonde.

6°. Un homme lourd, une bête; d'où la fameuse DUN-*ciade*, Poëme Anglois, qui signifie mot à mot le Poëme du lourdaud ou de la bête.

2°. *La Dérivation.*

On s'aperçut bientôt qu'il étoit très-incommode de faire marcher deux Noms à côté l'un de l'autre: qu'il étoit fâcheux qu'un même mot eût deux ou un plus grand nombre de fonctions à remplir: qu'il étoit même quelquefois très-difficile de saisir leur sens; de décider quel des deux devoit se prendre dans le sens absolu ou dans le sens relatif, comme objet ou comme qualité.

On chercha donc à remédier à cet inconvénient: & pour cet effet, on eut recours à un moyen de la plus grande simplicité, & peut-être le seul qui fût possible: ce fut d'ajouter à la fin du Nom, une syllabe qui faisoit connoître que ce Nom ne se prenoit plus comme Nom, mais dans le seul sens de qualification; & cette syllabe fut formée du verbe E qui marque l'existence, ou du verbe A qui marque la possession, la propriété.

Dès-lors, au lieu de dire *un lieu-glace*, on dit *un lieu glac-é*. Cet E ajouté à la

» O Princesse, ton Pere te devenant propice, seconde enfin tes *tendres vœux*:

à la fin du mot, tenoit lieu des mots *qui eſt* : un lieu glac-é, ſignifia mot à mot *un lieu* qui eſt *glace.*

On ne dit plus *un objet-monſtre*, mais *un objet monſtru-eux*, c'eſt-à-dire, *objet* qui eſt *monſtre.*

Au lieu d'*homme-cité*, on dit *un homme-citoyen.*

Un apartement-fleur, devint *un apartement fleuri.*

Un diſcours-miel, fut *un diſcours miell-eux.*

Par cette invention auſſi ſimple qu'heureuſe, le nombre des mots fut doublé, triplé, quadruplé, chaque nom donnant lieu à un grand nombre d'Adjectifs ; & le langage en devint plus aiſé, plus coulant, plus riche, plus lumineux.

C'eſt ainſi que du mot FAC, qui déſignoit une *action*, les Latins firent :

FAC-*ilis*, qui eſt aiſé à faire.

FAC-*iens*, celui qui fait.

FACT-*urus*, celui qui fera.

FACT-*us*, qui a été fait.

FACT-*ioſus*, qui eſt actif, agiſſant.

FACT-*itius*, qui eſt fait à la main, artificiel, factice.

FAC-*undus*, qui fait des chef-d'œuvres, éloquent, beau parleur.

FAC-*etus*, qui fait des choſes agréables, plaiſant, enjoué, facétieux.

De CAP, vinrent, ſuivant ces diverſes ſignifications, 1°. relativement à TÊTE :

CAP-*ax*, capable, qui a un grand Cap, une grande Tête, une grande Capacité.

CAP-*italis*, tout ce qui regarde la tête, l'objet principal, la vie : ce qui eſt Capital.

CAP-*itatus*, qui a une groſſe tête.

CAP-*itoſus*, qui a une tête opiniâtre, têtu.

2°. Dans le ſens de MAIN & de *prendre* :

CAP-*iens*, qui prend.

CAP-*tus*, qui a été pris.

CAP-*tioſus*, qui enlace, qui prend dans ſes filets, captieux.

CAP-*tivus*, qui a été fait priſonnier, captif.

3°. Dans le ſens de CAV-*ité*, ou faculté de contenir :

CAV-*us*, creux, profond, cavé.

CAV-*atus*, creuſé, encavé.

CAV-*ernoſus*, rempli de creux, de cavernes.

CAV-*ans*, qui creuſe.

Il n'exiſte aucun Adjectif, dans aucune Langue quelconque, même en Latin & en Grec, qui ne vienne d'un Nom, ou encore uſité dans ces Langues, comme *Sylveſtris*, ſauvage, qui habite les forêts, & qui eſt une phraſe entière formée de ces mots :

Sylv-eſt-eris, qui ſignifient mot à mot, celui qui eſt dans les forêts, & dont la racine eſt SYLV-*a*, forêt.

Ou qui ne vienne de quelque mot qui ceſſa d'être en uſage, & qu'elles laiſſerent perdre.

C'eſt ainſi que POT-*ens*, qui ſignifie en Latin *puiſſant*, ne vient pas du verbe POSSE, pouvoir ; mais du Celte, POT, élévation, force ; d'où vint en Latin :

POT-*es*, tu es puiſſant.

POT-*ens*, un être puiſſant.

POT-*ent-ia*, la qualité d'un être puiſſant, la puiſſance.

POT-*ſum*, je ſuis puiſſant, je peux, qu'on prononça enſuite *poſſum*.

En ajoutant à la fin des Noms le mot OUR, UR, OR, qui ſignifient *homme*, & IX, ou ISHE, qui ſignifie *femme*, on en fit une autre eſpece d'Adjectifs, qui déſignerent ceux qui agiſſoient.

ACT-*or*, Acteur, celui qui fait.

ACTR-*icé*, (1) Actrice, celle qui fait.

CAPTA-*tor* ; CAPTA-*tricé*, celui ou celle qui cherche à prendre, à attraper, intriguant.

CANTAT-*or*, CANTATR-*icé*, un Chanteur, une Chanteuſe, une Cantatrice.

Telle eſt la maniere dont ſe formerent les Adjectifs ; ce fut la troiſieme Partie du Diſcours : elle augmenta prodigieuſement le nombre des mots, ſans former une ſeule racine de plus, ou un ſeul Nom de plus.

Il n'exiſte ainſi aucun Adjectif qui ne ſe lie avec un Nom, & qui n'en tire toute ſon énergie ; dès-lors aucune peine pour les aprendre : ce qui facilite & ſimplifie ſingulierement l'étude des Langues, qu'embarraſſoit prodigieuſement la multitude des Adjectifs, lorſqu'on ne pouvoit les lier avec les Noms qui les formerent.

(1) A l'ablatif, parce que le nom primitif y eſt mieux conſervé qu'au nominatif *Actr-ix*.

La Parole faite pour lier tous les hommes, ne les liera-t-elle pas encore plus

§. 5.

Des Phraſes Elliptiques occaſionnées par les Adjectifs.

Obſervons encore à quel point l'invention des Adjectifs abrége le diſcours & le raproche du geſte & de la rapidité de la penſée. En effet, ces expreſſions l'*Homme-montagne*, l'*Homme-ours*, *un Etre puiſſant*, *un Diſcours ſublime*, ſont de vraies phraſes elliptiques qui abrégent le diſcours & le rendent plus vif ſans lui rien ôter de ſa clarté. C'eſt comme ſi l'on avoit dit, l'*Homme* qui eſt ſemblable en hauteur à une *montagne*; l'*Homme* qui eſt auſſi groſſier qu'un *Ours*; *un Etre* qui eſt *puiſſant*, *un Diſcours* qui eſt *ſublime*.

Ils donnent lieu à une Ellipſe beaucoup plus conſidérable encore; la ſupreſſion du Nom lui-même qu'ils étoient faits pour accompagner. Ainſi au lieu de dire:

Les Hommes ſçavans, *les Hommes riches*, *les Hommes élevés en grandeur dans une Nation*, on dit ſimplement:

Les Savans, *les Riches*, *les Grands*: enſorte que l'Adjectif devient un nom qui en a tous les attributs, & qui marche avec ces Articles qui n'étoient faits que pour les Noms.

Chaque Nation a des ellipſes de cette nature; & leurs Langues en deviennent difficiles à ſaiſir, lorſque ces ellipſes leur ſont propres. Les Latins diſent, par exemple:

Sumere prætextam, prendre la bordée de pourpre.

Quid multis, quoi de pluſieurs?

Phraſes obſcures ſi l'on ne peut ſuppléer les mots ſous-entendus: dans le premier exemple, le mot *togam*, robe: dans le ſecond, le mot *verbis*, paroles, & celui d'*opus*: *quid* opus eſt *multis* verbis, qu'eſt-il beſoin de pluſieurs paroles, de beaucoup de diſcours?

Sumere togam *prætextam*, prendre la robe bordée de pourpre.

§. 6.

Les Adjectifs portent la livrée des Noms.

Les Adjectifs étant ainſi deſtinés à accompagner les Noms & à faire tableau avec eux, durent donc néceſſairement en porter les livrées. Lorſque le Nom fut au ſinguiier ou au pluriel, au maſculin ou au féminin, l'Adjectif

perſonne parloit, qu'elle parloit à une autre, & au ſujet d'une autre, & quelles étoient toutes ces perſonnes.

dut prendre une forme maſculine ou féminine, & paſſer au nombre ſingulier ou au nombre pluriel. Ainſi chaque Adjectif eut, comme les Noms, un ſingulier & un pluriel; mais il réunit de plus en lui les divers genres des Noms. Nous diſons, par exemple :

Un lieu éminent.	Des lieux éminens.
Une perſonne éminente.	Des perſonnes éminentes.
Un lieu muré.	Des lieux murés.
Une ville murée.	Des villes murées.

Eminent eſt un ſingulier maſculin.
Eminente, un ſingulier féminin.
Eminens, un pluriel maſculin.
Eminentes, un pluriel féminin.

L'Italien dit de même, à l'imitation des Latins :

Alto, haut.	*Alti*, hauts.
Alta, haute.	*Alte*, hautes.

Cette ſujétion des Adjectifs relativement aux Noms, fut une choſe auſſi néceſſaire qu'agréable. Si l'Adjectif n'eût pas porté les livrées du Nom, comment auroit-on connu leurs raports ? comment le Nom auroit-il amené ſon Adjectif ? comment y auroit-il eu dans le Diſcours cette unité & cette harmonie, ſans laquelle il ne peut exiſter aucun tableau ?

D'ailleurs cet accord de l'Adjectif avec le Nom qu'il accompagne, & dont il détermine la qualité, met dans le Diſcours beaucoup de grace & d'agrément : on peut dire qu'il eſt au Langage, ce que les accords ſont à la Muſique.

Ces accords ſont très-aiſés à trouver dans la Langue maternelle : car on ſait toujours de quel genre eſt le Nom qu'on a employé, & l'on y aſſortit ſans peine l'Adjectif : d'ailleurs, l'oreille eſt tellement accoutumée à ces accords, qu'elle ne s'y trompe jamais.

Mais autant ils paroiſſent ſimples & aiſés dans les Langues maternelles, autant deviennent-ils difficiles dans une autre : car ici, on n'a plus les mêmes facilités, les mêmes ſecours.

D'un côté, il faudroit ſe rapeller de quel genre ſont les Noms que l'on prononce, & ſouvent on ne le peut : d'un autre côté, lorſqu'il nous arrive de les mal aſſortir, notre oreille qui n'y eſt point accoutumée, ne nous avertit point que cet aſſortiment eſt faux, qu'il y a diſſonance au lieu d'accord ; déſunion au lieu d'harmonie. L'étude ou la réflexion peuvent ſeules nous le faire ſentir : mais combien eſt pénible & tardif tout ce qui n'eſt que le fruit de la réflexion!

mots qui ſont la même fonction que les Noms ; car ils déſignent comme eux

§. 7.

Des Terminaiſons Adjectives.

Les Adjectifs deſtinés ainſi à s'accorder avec les genres des Noms, durent donc avoir eux-mêmes autant de genres ou autant de terminaiſons différentes, que les Noms en avoient.

C'eſt ainſi qu'en François nous diſons *grand* & *grande*, *vif* & *vive*, *orné* & *ornée*.

A cet égard, il regne dans la Langue Françoiſe une monotonie qui ne peut être plus grande : tous nos Adjectifs ſont, pour ainſi dire, jettés au même moule ; tous les féminins ſe terminant en E.

Enſorte que ſi le maſculin ſe termine en E, il n'y a point de différence entre le maſculin & le féminin : c'eſt ainſi que nous diſons, *ſage*, *foible*, *riche*, *pauvre* pour les deux genres ; un homme *ſage*, une femme *ſage*.

Ces Adjectifs d'une ſeule terminaiſon nous ſont venus des Langues anciennes : les Latins en avoient pluſieurs de pareils & terminés également en *e* à l'ablatif pour le maſculin & pour le féminin, tels que *ſapiente*, ſage ; *felice*, heureux.

Les Italiens ont également emprunté des Latins leurs Adjectifs en *e*. Tous les autres ſe terminent chez eux en *o* pour les maſculins, & en *a* pour les féminins, à la maniere encore des Latins : ils diſent :

Amato, aimé ;	*Amata*, aimée.
Dotto, ſavant ;	*Dotta*, ſavante.
Buono, bon ;	*Buona*, bonne.

Tout comme on dit en Latin, *amato* & *amata*, *docto* & *docta*, *bono* & *bona*.

Ces Adjectifs ſe terminoient en O & en A, afin de prendre les propres livrées des Noms maſculins & des Noms féminins qu'ils accompagnoient, & qui ſe terminoient, comme nous avons vu, en *o* & en *a* : PUER-*o*, enfant, MENS-*a*, table.

Si les Noms anciens ſe terminoient ainſi, c'eſt parce qu'ils portoient en cela la livrée des Articles primitifs O & A, *le* & *la* des Grecs & des Latins primitifs.

Ho paid-ô, l'enfant, *hA thyr-a*, la porte, diſent les Grecs, & qui devinrent *hoc* & *hAc*, chez les Latins poſtérieurs.

Amat-o ſignifioit donc mot à mot, *celui qui* eſt *aimé*.

Amat-a, *celle qui* eſt *aimée*.

Ainſi, après avoir peint la premiere perſonne comme ſujet, comme ac-

§. 8.

Dégrés de Comparaiſons.

Revenons à notre premiere Mere de famille. Elle s'aperçut bientôt que la même qualité n'étoit pas poſſedée dans le même degré de perfection par les Objets dans leſquels elle ſe trouvoit : que tous les fruits bons & agréables ne l'étoient pas également : que les jours chauds ou froids ne l'étoient pas dans la même proportion : que les divers individus de ſa famille n'étoient pas ſages, complaiſans, ſpirituels, aimables, &c. dans le même dégré : ſon cœur lui faiſoit trouver néceſſairement une grande différence entre les objets : tout ce qui l'environnoit, l'affectoit en un mot dans des dégrés bien différens.

Il fallut chercher les moyens d'exprimer ces diverſes nuances d'une même qualité : à quel point un objet ſurpaſſoit les autres à cet égard : pourquoi l'on éprouvoit plus de ſatisfaction de l'un que de l'autre.

Le geſte fut encore le premier moyen auquel on eut recours : les Sauvages, pour dire *peu*, prennent une touffe de leur chevelure : pour exprimer *beaucoup*, *infiniment*, *tout*, ils prennent leur chevelure entiere.

Les enfans, pour marquer qu'ils n'aiment qu'un peu, raprochent leurs mains, & ne laiſſent entr'elles qu'un petit eſpace : & pour marquer la plus vive affection, ils écartent les bras le plus qu'ils peuvent.

C'eſt la ſeule maniere dont on puiſſe peindre en effet les divers dégrés d'une qualité : on n'a pu que les comparer aux diverſes hauteurs, à la diverſe étendue des objets : les hauteurs métaphyſiques & morales ont dû ſe peindre par les hauteurs phyſiques, & n'ont jamais pu ſe peindre autrement. Ne ſoyons donc pas étonnés ſi nous trouvons à cet égard les mêmes procédés chez tous les Peuples ; & ſi jamais ils n'en ont pu s'éloigner, malgré tous leurs raffinemens & toute leur inconſtance.

Ainſi après avoir déſigné une qualité conſidérée en elle-même, on eut un ſigne pour marquer une portion ſupérieure de cette qualité ; & l'on en eut pour marquer la portion la plus conſidérable qu'il fut poſſible d'en avoir.

Ces ſignes furent toujours empruntés de mots qui marquoient *multitude*, *augmentation*, *ſupériorité*, *élévation*, *immenſité*, *excellence*.

Tels ſont nos mots, *plus*, *très*, *le plus*, *fort*, &c. Tels furent en Latin, *or*, *im*, *ter*, &c.

Plus, déſignant pluralité, nombre ſupérieur, augmentation de plénitude, devint le ſigne naturel d'un dégré ſupérieur de qualité.

Le plus renchérit ſur celui-là.

Très, venant de *tre*, qui signifie trois, & renchérissant sur plus, devint un nombre indéfini, au-delà duquel on ne pouvoit aller, & où se terminoit toute idée de supériorité.

Ces nuances dans les qualités s'apellerent *Dégrés de Comparaison.*

Dégrés, parce que l'on monte de l'une à l'autre, comme d'une marche à une autre.

De *Comparaison*, parce qu'on y parvient en observant une même qualité dans deux objets différens, en comparant le point dans lequel l'un de ces objets l'emporte sur l'autre à cet égard.

Nous avons en François quatre Dégrés de Comparaison.

1°. Le Positif : il exprime la qualité en elle-même, purement & simplement. *Grand*, *haut*, *sage*, *doux*, sont des Positifs.

2°. Le Comparatif : il exprime un dégré supérieur. *Plus grand*, *plus haut*, *plus sage*, *plus doux*, sont des Comparatifs.

3°. Le Superlatif relatif, qui éléve au-dessus de tous les autres. *Le plus grand*, *le plus haut*, *le plus sage*, *le plus doux*.

4°. Le Superlatif absolu, qui éléve au plus haut dégré où l'on puisse atteindre : *très-sage*, *très-haut*, *très-grand*, *très-doux*.

M. Beauzée voudroit qu'on donnât à ce dernier Superlatif, le nom d'Ampliatif, parce que le nom d'*absolu* excluant tout raport, il en résulte que » le Superlatif absolu énonce *sans raport*, un raport de supériorité : ce qui » renferme, ajoute-t-il, une contradiction insoutenable ». On peut donc choisir entre ces deux Noms ; & si je conserve celui d'absolu, c'est que, selon moi, ce Superlatif énonce le plus haut dégré d'une qualité en elle-même ; & non comme le Superlatif relatif, relativement à la maniere dont elle est possédée par les autres. Ce qui ne renferme nulle contradiction, puisque c'est un raport de supériorité *sans raport* à ceux qui possédent cette même qualité. En effet, quand je dis, *il est très-sage*, je désigne un raport de supériorité relatif à sage, au lieu qu'en disant, *il est le plus sage*, j'indique un raport de supériorité relatif à ceux qui possedent la qualité de sage dans un haut dégré. Ensorte qu'il y a ici deux sortes de raports, tandis que dans la formule précédente il n'y en a qu'un seul.

Quelquefois le Positif tient lieu de Superlatif : on dit le *juste*, *le saint*, le *parfait*, pour désigner un Etre qui est juste, saint, parfait au plus haut dégré & par excellence.

C'est dans ce sens que les Athéniens apellerent *Aristides*, le Juste : & si un Payſan le condamna au banniſſement à cauſe de cette épithète, ce n'eſt

quelqu'un est le but, le terme de cette action : il a donc fallu une autre espéce

pas qu'il fût offusqué de la justice d'Aristides, tout le monde aimant la justice & les gens justes ; mais c'est parce qu'il étoit révolté qu'on lui eût donné ce titre à l'exclusion des autres : si on l'eût apellé *très-juste*, il ne s'en fût pas mis en peine : mais l'épithète *le juste* lui déplaisoit, parce qu'elle étoit synonime à l'expression *le seul juste*.

C'est dans ce même sens que J. C. disoit à ses Disciples : « Ne prenez pas » le titre de bon, Dieu seul est *bon* ».

Les Latins se servoient du mot OR qui signifioit *montagne*, *élévation*, pour désigner le Comparatif ; & de IM, qui désignait l'immensité, pour le Superlatif.

Ainsi, ALT-*us* signifioit haut.
Alti-OR, plus haut.
Alt-iss-IM-*us*, très-haut.

C'est de-là que nous viennent nos *Eminentissime*, *Révérendissime*, *Généralissime*, plus communs encore en Italien qu'en François ; quoique ceux-ci & la plûpart des peuples modernes se servent comme nous de *plus* & de *très*.

Piu dotto, plus savant.
Tre dotto, très-savant.

C'est dans ce même sens que les Latins se servoient de *ter*. On voit dans PLAUTE ces expressions :

Ter-veneficus, le plus grand des empoisonneurs.
Tri-parcus, le plus grand des avares.

HORACE a dit *Tergeminis tollere honoribus*, élever aux honneurs tré-doubles, c'est-à-dire, aux plus grands.

Dans VIRGILE : *O tergue quatergue beati* : O trois & quatre fois heureux ; comme dans HOMERE, *Tris Makares kai tetrakis*.

De-là l'expression *Tris-megiste*, qui signifie *trois fois très-grand*, & qui fut un surnom de Mercure.

Il n'est pas étonnant qu'on ait choisi *trois*, prononcé ensuite *très*, pour en faire la marque du Superlatif, parce que *trois* allant au-delà de *plus*, commence un nombre sans fin, dont il tient lieu.

Chacun sait encore que pour tenir lieu de Superlatif, on répete quelquefois l'adjectif trois fois, sur-tout dans les anciennes Langues ; ainsi *saint*, *saint*, *saint*, ce qui est la même chose que *trois fois saint*, signifie *très-saint*.

Quelquefois, au lieu de distinguer des objets physiques par les Dégrés de Comparaison, on les distingue par des Noms différens : c'est ainsi qu'*Éminence*, *Tertre*,

Tertre, *Coline*, *Mont*, *Montagne*, &c. diſtinguent les élévations par leurs différens dégrés de hauteur ; chacun de ces Noms ajoutant à l'idée de l'autre.

Ruiſſeau, *Riviere*, *Fleuve*, &c. diſtinguent les diverſes grandeurs d'une eau courante.

Cabane, *Maiſonnette*, *Maiſon*, *Hôtel*, *Palais*, diſtinguent les diverſes grandeurs des habitations.

Hameau, *Village*, *Bourg*, *Ville*, *Cité*, ſont autant de Noms donnés aux habitations réunies des hommes, ſuivant que le nombre en eſt plus ou moins grand.

Cette diſtinction de noms donnés à des objets de la même nature, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins conſidérables, met une très-grande exactitude dans le langage, beaucoup plus grande que ne peuvent le faire les Dégrés de Comparaiſon : mais cette méthode ſeroit impoſſible pour tous les objets, & ſur-tout pour les Moraux.

Il eſt vrai qu'elle devient très-embarraſſante, lorſqu'on ſe tranſporte dans une Langue qui n'a pas fait les mêmes diſtinctions, & qui apellera tout, *Montagne*, *Riviere*, *Maiſon*, *Ville*, ſans aucune diſtinction de grandeur ; car on s'imagineroit volontiers qu'on les prenoit dans le même ſens que nous ; ce qui multiplie ces objets à l'infini, & à tort.

C'eſt par une mépriſe pareille qu'on place *dix-huit mille* Villes dans l'ancienne Egypte, au lieu de *dix-huit mille* amas d'habitations différens, compris les hameaux, les villages, les bourgs, tout comme les grandes Villes.

C'eſt par la même mépriſe qu'on voit tant de Villes & tant de Rois dans la Paleſtine, tandis qu'en Europe il y a ſi peu de Villes & bien moins de Rois.

Quelquefois nous n'exprimons que par un ſeul mot l'Adjectif & le Dégré de Comparaiſon : ainſi nous diſons :

Meilleur, au ſens de *plus bon.*
Majeur, pour *plus grand.*
Mineur, pour *plus petit.*
Seigneur, pour *plus âgé*, *plus vénérable.*

Mais nous avons emprunté ces mots des Comparatifs Latins : ils diſoient dans le même ſens *meli-or*, *maj-or*, *min-or*, *ſeni-or*, mots formés par la réunion de l'Adjectif avec celle d'*or*, marque du Comparatif : *maj* ſignifiant grand ; & *min*, petit ; *maj-or* ou *majeur*, eſt plus grand ; & *min-or* ou *mineur*, plus petit.

De-là encore *min-ime*, mot à mot, *très-petit.*

raſſés ſur la nature du Pronom ; & pluſieurs l'ont confondu avec le Nom : tel

Et *max-ime*, mot à mot, *très-grand*, & qui eſt devenu le nom propre des ſentences les plus grandes, les plus relevées.

§. 9.

Des Liaiſons Comparatives.

Juſqu'ici nous n'avons conſidéré les qualités que relativement à un ſeul objet : mais il arrive très-ſouvent qu'on compare la même qualité relativement à deux objets différens, nommés tous les deux dans le même Tableau. Il faut alors un mot qui ſerve à lier le dernier objet avec le premier, & d'une maniere qui faſſe voir dans quelle proportion le premier de ces objets réunit la qualité dont il s'agit, relativement au ſecond.

Nous en avons deux différens en François : QUE, pour faire contraſter deux Noms au Comparatif ; & DE, pour les faire contraſter au Superlatif. Ainſi nous dirons :

L'Amphytrion de Moliere eſt *plus* intéreſſant QUE celui de Plaute.

Cette récolte eſt *plus* abondante *que* les autres.

Tandis que nous diſons au Superlatif :

C'eſt la perſonne la plus aimable *de* ſa famille.

Virgile eſt le *plus* grand *des* Poëtes Latins.

Autrefois nous nous ſervions de *de* pour le Comparatif, de même que pour le Superlatif.

On diſoit, *plus des autres*, au lieu de *plus que les autres*.

« Car il avient bien que li Pere & la Mere, dit BEAUMANOIR (1), aiment » tant un de leurs enfans *plus des autres*, qui ils vouroient que il peuſt eſtre » aeritez de tout le leur. »

De lui, au lieu de, *que lui*.

« Oncques depuis cent ans, dit FROISSART (2), parlant de la mort de Chan- » dos, ne fut plus courtois, ne plus plein de toutes bones & nobles vertus & » conditions entre les Anglois, *de lui* ».

De moi, au lieu de, *que moi*.

« Dieu, dit lors (3) Salphar, y a il au monde Chevalier plus malheureux » *de moi* ? »

(1) Coutume de Beauvoiſis, ch. XIV. p. 81.

(2) Liv. I. p. 386.

(3) Roman de Perceforeſt, Vol. 6. f. 42 R°. Col. 1.

» Ne quier plus (4) ne faire ne doi
» Madame à lui del tot m'otroi ;
» Mais Ken li truife (5) bonne foi,
» Ke autres n'en ſoi mieux *de* moi. (6)

Les Italiens ſe ſervent également de la prépoſition *di* dans ces deux occaſions, pour le Comparatif & pour le Superlatif.

Voi ſiete piu dotto DI *Pietro*, vous êtes plus ſavant QUE Pierre ; là où nos Anciens auroient dit, *plus ſavant* DE Pierre.

Piu grande DI *te*, plus grand (de) *que* toi.

La piu bella DE *Donne*, la plus belle des Femmes.

Ils ne ſe ſervent de QUE, que lorſque l'on compare deux actions ou deux qualités.

E piu bella CHE *giovane* : elle eſt plus belle QUE *jeune*.

Leggo piu CHE *non parlo* : je lis plus QUE je ne parle.

En ceci nous imitons les Latins qui ſe ſervoient de *ex* (de) pour le Superlatif ; & d'une prépoſition ſous-entendue pour le Comparatif ; enſorte que c'étoit une phraſe elliptique.

Cicero fuit eloquentior (præ) *fratre*.

Cicéron fût plus éloquent (en comparaiſon) DE ſon frere.

E tribus junior, le plus jeune *des* trois.

Au lieu qu'en ſe ſervant de *quàm* en Latin, ou de *che* en Italien, *que* n'eſt qu'une ſimple conjonction qui réunit deux phraſes ; comme ſi l'on diſoit, *elle eſt plus belle* qu'elle n'eſt *jeune*.

Il eſt plus ſavant que lui, c'eſt-à-dire, *il eſt plus ſavant qu'il* n'eſt ſavant.

C'eſt ainſi que dans l'étude des Langues, on voit à chaque inſtant des différences ſingulieres de Peuple à Peuple, & même de ſiécle à ſiécle pour le même Peuple : de la même maniere qu'un Voyageur en changeant de contrée, voit ſans ceſſe des mœurs & des uſages fort différents : d'abord il eſt étonné, révolté ; enſuite il s'en amuſe, & il finit par en découvrir les mo-

(4) Gontier, anc. Poëtes Franç. Mſſts. dans le Recueil des Poëtes Franç. avant 1300. T. III. art. 619, p. 1014.

(5) Ce mot ſignifie trouve.

(6) Je dois ces Exemples à M. de SAINTE-PALAYE, qui poſſede ſi bien toutes les Langues ſucceſſives compriſes ſous le nom de François, & qui nous en prépare un Dictionnaire très-intéreſſant, qui renfermera une étendue de près de 12 ſiécles, exemple unique.

tifs ; il en tire alors des conſéquences utiles pour le reſte de ſes pélerinages & de ſa vie entiere.

§. 102

Intérêt & énergie que les Adjectifs répandent dans le Diſcours.

Les Adjectifs ne ſont pas des mots de ſimple néceſſité : deſtinés à développer les qualités des objets, ils doivent répandre néceſſairement ſur chaque objet un intérêt plus ou moins vif, & les faire paroître agréables ou déſagréables, grands ou médiocres, dignes de gloire ou de blâme, ſuivant les qualités qu'ils nous y font apercevoir. Ainſi non-ſeulement ils contribuent à peindre les objets ; mais ils répandent encore dans les Tableaux des idées, une énergie & un coloris étonnant, qui les anime & n'y laiſſe rien de froid & de languiſſant.

Auſſi les Poëtes & les Orateurs en font un très-grand uſage : ils deviennent entre leurs mains des ÉPITHÈTES, mot Grec qui ſignifie *mis par-deſſus*, parce qu'ils ſont comme une parure miſe par-deſſus le Nom, pour l'habiller, pour l'orner, pour le rendre plus vif, plus intéreſſant, pour lui donner une nouvelle vie.

Tel eſt ce Tableau d'un de nos Poëtes les plus ſévères & les plus exacts (1) :

» Mais la Nuit auſſi-tôt de ſes ailes *affreuſes*,
» Couvre des Bourguignons les Campagnes *vineuſes* ;
» Revole vers Paris, & hâtant ſon retour,
» Déja de Montlheri voit la *fameuſe* tour.
» Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la vue,
» Sur la cîme d'un roc s'alongent dans la nue ;
» Et préſentant de loin leur objet *ennuyeux*,
» Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
» Mille oiſeaux *effrayans*, mille corbeaux *funébres*
» De ces murs *déſertés* habitent les ténébres.
» Là, depuis trente hyvers, un Hibou *retiré*
» Trouvoit contre le jour un réfuge *aſſuré*.
» Des déſaſtres *fameux* ce Méſſager *fidéle*,
» Sait toujours des malheurs la *premiere* nouvelle :
» Et tout prêt d'en ſemer le préſage *odieux*,
» Il attendoit la nuit dans ces *ſauvages* lieux.

(1) Boileau : le Lutrin, Chant. III. 1-16.

Dans ce court Tableau, on compte juſqu'à quatorze Adjectifs ou Epithètes, dont aucune ne porte à faux, qui animent cette deſcription, qui en font reſſortir tous les traits avec force.

Il ſemble qu'on voit ces *ailes affreuſes*, ces Campagnes *vineuſes*, ces oiſeaux *effrayans*, ces murs *déſertés*, ces lieux *ſauvages*, &c. on partage l'idée que s'en forme l'Auteur, on en éprouve la ſenſation.

Il n'eſt pas moins énergique dans ces Vers (2):

» Le Théâtre, *fertile* en Cenſeurs *pointilleux*,
» Chez nous, pour ſe produire, eſt un Champ *périlleux*:
» Un Auteur n'y fait pas de *faciles* conquêtes:
» Il trouve, à le ſifler, des bouches toujours *prêtes*.

Il en eſt de même de ces Vers de RACINE (3):

» O rives du Jourdain! O champs *aimés* des Cieux!
» *Sacrés* monts, *fertiles* vallées,
» Par cent miracles *ſignalées*;
» Du *doux* Pays de nos Ayeux
» Serons-nous toujours exilées?
» Pleurons & gémiſſons, mes *fidèles* Compagnes (4),
» A nos ſanglots donnons un *libre* cours:
» Levons les yeux vers les *ſaintes* Montagnes
» D'où l'innocence attend tout ſon ſecours.
O *mortelles* allarmes!
» Tout Iſraël périt, pleurez, mes *triſtes* yeux;
» Il ne fut jamais ſous les Cieux
» Un ſi *juſte* ſujet de larmes.

On peut juger du bel effet que font ces épithètes par ces Vers d'un grand Poëte Italien, qui ouvre ainſi la Comédie d'Hypermneſtre (5):

» *I teneri tuoi voti al fin ſeconda*
» Propizio *il padre, o Principeſſa: al fine*
» *All'* Amato *Linceo*
» *Un illuſtre Imeneo*
» *Oggi ti ſtrinnera.*

(2) L'Art Poëtique, Chant III.
(3) Eſther, Act. I. Sc. II.
(4) Ib. Sc. V.
(5) METASTASIO.

» O Princeſſe, ton Pere te devenant propice, ſeconde enfin tes *tendres vœux* : » un *illuſtre* Hymenée va t'unir aujourd'hui à ton Amant *chéri*.

Elpinice eût pu ſe contenter de dire : » Princeſſe, ton Pere ſeconde tes » vœux, & l'Hymenée va t'unir à ton Amant.

Mais ces expreſſions ſans ame, ſans coloris, ſans chaleur, n'euſſent point fait Tableau : elles n'euſſent pas rapellé mille choſes qui augmentent le prix de cette nouvelle, qui forment tout ce qu'il a de touchant. Au lieu qu'on s'intéreſſe pour ces vœux ſi *tendres*, qu'on aplaudit à ce Pere qui leur eſt enfin devenu *favorable*, qu'on croit voir cet *illuſtre* Hymenée, & qu'on partage la joie de cet Amant *chéri*.

Le Tasse en fait un brillant uſage dans cette Strophe où il annonce les préparatifs de l'Armée Chrétienne pour le combat, au point du jour :

Gia l'Aura *Meſſagiera* eraſi deſta
Ad annuntiar che ſe ne vien l'Aurora :
Ella intanto s'adorna e l'*aurea* teſta
Di roſe colte in Paradiſo, infiora ;
Quando il Campo, ch'a l'arme homai s'apreſta,
In voce miormorava *alta* e *ſonora* ;
E prevenia le trombe, e queſte poi
Dier piu *lieti* e *canori* i ſegni ſuoi.

» Déjà l'Aube *meſſagère* s'étoit levée pour annoncer l'arrivée de l'Aurore ; » tandis que celle-ci ſe pare & orne de roſes *celeſtes* ſa tête *dorée* ; cependant » l'Armée qui ſe préparoit au combat, pouſſe déjà des cris *perçans*, & les trom- » pettes *prévenues* ſe hâtent de donner leur ſignal *harmonieux* & *réjouiſſant*.

Plus l'imagination eſt brillante & fleurie, & plus les objets qu'on décrit ſont accompagnés d'épithètes riches & heureuſes.

Cependant il ne faut pas les prodiguer, ni les apliquer mal-à-propos : il faut qu'elles ſortent du Tableau même ; qu'on ne puiſſe les ſuprimer ſans faire perdre au Tableau de ſa force & de ſon agrément : ſans cela elles ſont inſipides & de pur rempliſſage. Les Poëtes François ſe diſtinguent ſur-tout par leur ſévérité à cet égard : il en eſt quelques-uns, tel que le plus grand de nos Poëtes lyriques, dont on ne peut ôter ni changer les épithètes qu'ils emploient, ſans les affoiblir, tant elles ſont bien choiſies & convenables au ſujet.

CHAPITRE IV.

DU PRONOM.

QUATRIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. I.

Néceſſité des Pronoms.

LEs idées qu'on avoit du Langage, étoient ſi étroites, ſi bornées, ſi vagues, que des Grammairiens ont cru que les Pronoms n'étoient pas une partie eſſentielle & primitive du Diſcours, & qu'ils les confondoient avec les Noms. Ce n'étoit pas leur faute; c'étoit celle de leur ſiécle moins éclairé ſur ces objets que le tems où nous vivons: nous nous attacherons donc moins à les combattre qu'à préſenter la vérité: ſa préſence ſuffit ſeule pour diſſiper les erreurs qu'on prenoit mal à propos pour elle.

La Partie du Diſcours qui fait le ſujet de ce Chapitre, eſt auſſi eſſentielle que les autres: on peut même dire qu'elle a un mérite qui lui eſt particulier; c'eſt qu'elle intéreſſe le ſentiment & le cœur d'une maniere plus directe: c'eſt qu'elle fait tenir à l'homme comme Être, & comme Être raiſonnable, un rang auſſi diſtingué dans la Parole que celui que la Nature lui aſſigna entre les êtres. La Parole parvient ainſi non-ſeulement à peindre les objets, mais à les peindre dans l'enſemble de leurs caractères & dans tout ce qui les diſtingue les uns des autres.

Juſques ici, tous les Diſcours que nous avons vu, & qui ont tous été compoſés d'Articles, de Noms & d'Adjectifs, ont été en tiers: tous ont roulé ſur des objets qui ne prenoient nulle part à la converſation, qui n'étoient ni vous ni moi, qu'on étoit obligé par-là même de déſigner par leur nom, afin de les faire connoître aux perſonnes à qui l'on vouloit en parler, afin que vous & moi ſuſſions de quel objet il étoit queſtion.

Mais tous nos diſcours ne rouleront-ils jamais que ſur des objets étrangers? ne nous auront-ils jamais nous-mêmes pour objets? ne m'adreſſerez-vous pas la parole? ne vous répondrai-je pas? ne vous parlerai-je pas à vous de vous-même? ne me parlerez-vous pas à votre tour & de vous & de moi?

La Parole faite pour lier tous les hommes, ne les liera-t-elle pas encore plus fortement par ce moyen? Ici un Pere & une Mere de Famille s'adreſſeront à des enfans chéris; ils leur donneront des marques d'affection, ils leur adreſſeront des conſeils ſalutaires, ils les formeront à la vertu. Là, un Epoux s'entretiendra avec ſon Epouſe, ils reſſerreront par les diſcours les plus intéreſſans les liens qui les uniſſent: ailleurs un ami parlera à un ami, leur ame s'ouvrira l'une à l'autre: elle en deviendra plus douce, plus ſenſible, plus forte. Par-tout des Hommes parlent à des Hommes, ſur eux-mêmes, tout autant que ſur des objets étrangers; dirigés ainſi les uns par les autres, l'Homme en devient un Etre nouveau par les lumieres étonnantes qu'il puiſe dans ces entretiens, faits uniquement pour cela. Infortuné celui qui n'en fait que des ſujets de diſcorde, d'animoſité, de ſéduction & de vice; qui change en poiſon le plus doux des biens!

Mais comment ces perſonnes ſe déſigneront-elles l'une à l'autre? Sera-ce en diſant leur nom? Mais il eſt très-inutile, puiſque ces perſonnes ſavent comment elles s'apellent: l'on peindroit même très-mal par ce moyen, puiſqu'on ne nomme que les objets abſens, ou ceux dont on veut parler comme n'étant pas du nombre de ceux qui converſent enſemble; & ce ſeroit ſe confondre avec eux que de ſe nommer en pareille occaſion: d'ailleurs, rien de ſi burleſque qu'une pareille méthode: tel ſeroit, par exemple, d'après cela, le langage d'un Auteur qui adreſſeroit la parole à ſon Lecteur.

» *Lecteur*, ſeroit-il réduit à dire, puiſſe cet écrit que *Auteur* deſtine à *Lec-*
» *teur*, plaire à *Lecteur*, trouver grace auprès de *Lecteur*, & *Lecteur* diſpoſer
» à *Auteur* regarder avec indulgence.

« L'impoſſibilité de tenir un pareil langage dut ſe faire ſentir à la premiere Mere de Famille. Elle comprit fort bien qu'elle ne pouvoit dire à ſon Fils:

» Fils, l'amitié que *Mere* a pour *Fils*, engage *Mere* à dire à *Fils* que
» *Fils* évite tout ce qui pourroit à *Fils* nuire & rendre *Fils* déſagréable aux
» yeux de ſemblables à *Fils*.

Dès l'inſtant que la Parole exiſta, dès le moment où une perſonne adreſſa la parole à ſon ſemblable, on dut ſentir la néceſſité d'avoir des mots qui peigniſſent ceux qui parloient, d'une maniere conforme au rôle qu'ils jouent dans la parole: que des mots repréſentaſſent la perſonne qui parloit, comme parlante; celle à qui l'on s'adreſſoit, comme une perſonne à qui l'on s'adreſſe; celle dont on parle, comme une perſonne ſur laquelle on fait rouler le diſcours. Enſorte que par la ſeule inſpection de ces mots, on vît auſſi-tôt qu'une

perſonne

perſonne parloit, qu'elle parloit à une autre, & au ſujet d'une autre, & quelles étoient toutes ces perſonnes.

On ſe conformoit ainſi à la Nature, & on jettoit dans les Tableaux de la Parole, la même variété que l'on remarque dans le cours de la vie. De-là réſultoit une nouvelle Partie du Diſcours abſolument differente des autres, & non moins néceſſaire.

§. 2.

Quels ils ſont.

Ces mots exiſtent donc dans les Langues; ils y exiſtent depuis la plus haute Antiquité, & ils forment néceſſairement une Claſſe ſéparée, parce qu'ils ont une fonction unique, qui n'a rien de commun avec celles d'aucune autre eſpéce de mots.

Ces mots ſont en François, JE pour la perſonne qui parle, TU pour la perſonne à qui l'on parle, IL pour la perſonne dont on parle ſi elle eſt du ſexe maſculin; & ELLE ſi elle eſt du ſexe féminin.

Subſtituons JE & TU, dans le diſcours de notre Mere de Famille à ſon Fils, aux noms de *Fils* & de *Mere*: il deviendra auſſi clair & auſſi pittoreſque qu'il étoit ténébreux & ſans effet. Au lieu d'un Diſcours ridicule, on aura ce Tableau ſimple & net:

» Fils de *Je*, (*ou* mon Fils,) l'amitié que j'ai pour *toi* m'engage à *te* dire, » que *tu* évites tout ce qui pourroit *te* nuire, & *te* rendre déſagréable aux yeux » des ſemblables à *toi* (*ou* de *tes* ſemblables).

De-là ces differens Tableaux, ſemblables en tout hors à l'égard des Pronoms:

JE ſuis ſage.	JE ſuis aimé.
TU es ſage.	TU es aimé.
IL eſt ſage.	IL eſt aimé.
ELLE eſt ſage.	ELLE eſt aimée.

Dans le premier de ces Tableaux, la perſonne qui parle, parle de ce qui la concerne elle-même.

Dans le ſecond, elle parle de la perſonne à qui elle s'adreſſe.

Dans le troiſiéme & le quatriéme, elle parle d'une troiſiéme perſonne différente d'elle qui parle & de celle à qui elle parle.

Ce ſont ces mots JE, TU, IL, ELLE, qu'on apelle PRONOMS: c'eſt-à-dire

perſonnes auxquelles on s'adreſſoit

mots qui ſont la même fonction que les Noms ; car ils déſignent comme eux les objets dont on parle.

Ils ont été apellés auſſi PERSONNELS, parce qu'ils déſignent les perſonnes.

JE, eſt le Pronom de la premiere perſonne, celle qui parle.

TU, le Pronom de la ſeconde perſonne, celle à qui l'on parle.

IL ou ELLE, le Pronom de la troiſiéme perſonne, celle dont on parle.

Quelquefois ces trois Pronoms ſont réunis dans le même Tableau.

» J'ai vu votre Fils ; & JE m'empreſſe à VOUS aprendre qu'IL eſt devenu » ſage.

Nous ne devons pas être ſurpris de la différence qui régne relativement au ſexe entre les Pronoms des deux premieres perſonnes & ceux de la troiſiéme. Il eût été très-inutile que la perſonne qui parle eût indiqué ſon ſexe & celui de la perſonne à laquelle elle parle, puiſqu'elles le ſavent toutes deux ; au lieu qu'on l'ignore relativement à une troiſiéme perſonne qu'on ne voit pas & qui eſt néceſſairement de l'un ou de l'autre ſexe.

Mais tous ont un pluriel comme un ſingulier.

JE, fait au pluriel NOUS.
TU, fait VOUS.
IL, fait EUX, ou ILS.
ELLE, fait ELLES.

§. 3.

Autres eſpèces de Pronoms, & 1°. des Pronoms Actifs & Paſſifs.

Ces mots figurent ainſi dans les Tableaux de la Parole ; & ils y figurent comme *ſujets* du Tableau, ſoit dans les Tableaux énonciatifs, comme celui-ci, *vous êtes ſage*, mais auſſi & principalement dans les Tableaux actifs.

JE fais, TU fais, IL fait.
JE parle, TU parles, IL parle.

Cependant les perſonnes ne ſont pas toujours les ſujets des Tableaux : elles en ſont ſouvent auſſi les objets : celle qui agit, agit ſouvent ſur une autre ; ſouvent encore elle reçoit à ſon tour les impreſſions des actions des autres.

Il faudra donc néceſſairement alors d'autres Pronoms : car ceux qui ſont conſacrés à repréſenter les perſonnes comme agiſſantes & comme ſujets, ne peuvent ſervir à les peindre comme objets ou comme paſſives : ces idées étant trop oposées & trop contradictoires, pour être exprimées par les mêmes ſignes.

Pour la ſeconde perſonne, TON, *ta*, *tes* : *Votre*, *vos*

Ainſi, après avoir peint la premiere perſonne comme ſujet, comme active dans ce Tableau, JE *vous chéris*, elle ſe repréſentera comme objet de l'action d'une autre, comme paſſive dans ce Tableau, *vous* ME *chériſſez*.

Il en eſt de même des autres perſonnes.

La ſeconde, active & ſujet dans ce Tableau, TU *immoles tes paſſions à la vertu*, devient objet & paſſive dans celui-ci, *l'ambition* TE *berce de ſes vains projets*.

La troiſiéme, active & ſujet dans ce Tableau;

IL *vainquit ſes Ennemis*; eſt paſſive & objet dans celui-ci, *ſes Ennemis* LE *firent priſonnier*, LE *lierent* & LE *précipiterent dans le fleuve*.

Il en eſt de même pour le féminin *Elle*, qui après avoir été actif & ſujet dans cette phraſe,

ELLE *gagne l'amitié de tous ceux qui ſont ſenſibles à la vertu*; devient objet & paſſif dans celle-ci:

On ne peut LA *voir ſans* LA *chérir*.

ME, eſt donc le Pronom paſſif de la premiere perſonne. *TU* ME *conduis*.
TE, eſt le Pronom paſſif de la ſeconde. *JE* TE *conduis*.
LE, eſt le Pronom paſſif maſculin de la troiſiéme perſonne. *TU* LE *conduis*.
LA, eſt le Pronom paſſif féminin de la troiſiéme. *JE* LA *conduis*.

Qu'on ne ſoit pas étonné de la diſtinction nouvelle que nous faiſons des Pronoms en actifs & en paſſifs. Dès que les Pronoms repréſentent les perſonnes, ils ont du néceſſairement ſe plier à toutes les circonſtances dans leſquelles ſe rencontrent les perſonnes: or c'eſt dans les perſonnes que ſe trouvent l'*activité* & la *paſſivité* exprimées par le langage: il a donc fallu des Pronoms pour peindre les perſonnes en tant qu'actives: il en a fallu pour les peindre en tant que paſſives: ſans cela, le diſcours eût été inexact: il n'eût pas peint. Tranſporter ces qualités actives & paſſives dans les Verbes, au lieu de les conſidérer dans les perſonnes, c'étoit les dénaturer: il ne faut donc pas être ſurpris ſi l'on avoit tant de peine à donner des idées nettes de ces objets: nous verrons dans la ſuite la cauſe de ces mépriſes; obſervation qui mettra ceci au-deſſus de toute contradiction & de tout doute.

§. 4.

Des Pronoms Réciproques.

Qui peut agir ſur autrui, peut agir ſur ſoi-même ; une même perſonne peut donc être conſidérée tout à la fois comme active & comme paſſive, comme effet & cauſe, comme étant l'objet de ſes actions : c'eſt dans ce ſens qu'on dit :

Je ME *conduis le moins mal que je peux. Tu* TE *négliges trop.*

A cet égard, les Pronoms paſſifs de la premiere & de la ſeconde perſonne ſont les mêmes lorſqu'ils déſignent que ces perſonnes agiſſent ſur elles-mêmes, ou qu'on agit ſur elles ; car c'eſt la même perſonne repréſentée dans le même état.

Il n'en eſt pas de même pour la troiſiéme perſonne : il a fallu néceſſairement ici une autre eſpéce de Pronom.

En effet, lorſque je dis *il* LE *conduit*, je parle viſiblement de deux perſonnes différentes, l'une qui conduit & que j'apelle *il* ; l'autre qui eſt conduite & que j'apelle LE.

Il ſera donc impoſſible de ſe ſervir de ce même LE, lorſqu'on voudra dire que c'eſt IL qui eſt conduit par lui-même ; puiſque ce mot LE indique néceſſairement une autre perſonne.

Auſſi a-t-on inventé dans cette vue un troiſiéme Pronom pour la troiſiéme perſonne, & uniquement pour elle, puiſqu'elle ſeule en avoit beſoin. Ce Pronom eſt *ſe* ; ainſi on dit *il* SE *conduit bien*, *il* SE *corrige*, *il* SE *tourmente*, pour marquer l'action de IL ſur lui-même ; tandis que *le*, marquoit ſon action ſur un autre.

Ce Pronom SE, ſert pour le pluriel comme pour le ſingulier : on dit *ils* SE conduiſent *bien*, tout comme, il SE conduit *bien*.

Il a une autre valeur, c'eſt de déſigner l'action réciproque de pluſieurs perſonnes les unes envers les autres ; comme dans cette phraſe ; *ils s'aiment vivement.*

§. 5.

Des Pronoms Terminatifs.

Les Acteurs du Diſcours ſe rencontrent ſouvent dans une quatriéme poſition : ils ſont alors le but auquel ſe raportent les actions dont on parle.

En effet, lorſqu'on agit, c'eſt ſouvent en faveur de quelqu'un : alors, ce

ſe tiennent mutuellement & ſont toutes liées les unes aux autres ; marque ſen-

quelqu'un eſt le but, le terme de cette action : il a donc fallu une autre eſpéce de Pronoms pour exprimer les perſonnes qui ſe trouvent dans cette poſition. Ces Pronoms ſont, MOI, TOI & LUI.

Ainſi l'on dit :

Envoyez-MOI ce Livre, écrivez-MOI, dites-MOI, &c.
C'eſt à TOI que ce diſcours s'adreſſe.
C'eſt à TOI de bien faire, fais-TOI du bien.
Je LUI ai fait préſent d'une bague.
Je LUI ai dit, je LUI ai envoyé. Je LUI fais du bien.

Ici, LUI ſert pour le féminin comme pour le maſculin.

» J'ai les plus grandes obligations à cette perſonne ; je LUI en témoigne » ma reconnoiſſance le plus qu'il m'eſt poſſible.

» Cette Dame ſe trouva dans un danger éminent ; je LUI tendis les bras » pour la ſauver.

On peut apeller ces Pronoms, TERMINATIFS ; parce qu'ils déſignent les perſonnes comme terme des actions.

Les Pronoms Terminatifs ſont, au pluriel,

NOUS ; ils NOUS ont dit.
VOUS ; ils VOUS ont dit.
LEUR ; ils LEUR ont dit.

Et ſi l'action de la troiſiéme perſonne ſe raporte à elle-même, SOI devient alors le Pronom de cette perſonne.

C'eſt à SOI-même qu'il porta ce coup fatal.

§. 6.

Fonctions des Pronoms actifs dans les Tableaux paſſifs.

Les Pronoms actifs ſervent encore à former les Tableaux paſſifs. On dit, JE *ſuis aimé*, TU *es aimé*, IL *eſt aimé*, comme on dit, *j'aime*, TU *aimes*, IL *aime*.

Ces Pronoms ſervent donc à marquer l'actif & le paſſif ; mais, dira-t-on, ils ne peuvent être tout à la fois actifs & paſſifs ; d'où l'on conclura qu'ils ne ſont ni l'un ni l'autre ; & qu'ainſi notre diſtinction des Pronoms en actifs & en paſſifs, eſt une diſtinction frivole & ſans fondement.

On auroit tort cependant de tirer une pareille concluſion : ces expreſ-

tons *l'aime* & *on* M'*aime*, offrent très-certainement un Pronom actif dans JE & un Pronom passif dans ME. Cette observation est de la plus grande justesse.

Mais dans cette phrase, JE est en même tems le sujet du Tableau : ensorte qu'il a ici deux fonctions à remplir : 1°. celle de peindre la personne comme active : 2°. celle de la peindre comme sujet de la phrase.

On s'en servira donc dans ce dernier sens, toutes les fois qu'on voudra peindre la personne comme sujet : ainsi on dira, JE *suis grand*, JE *suis habile*, où JE est simplement sujet d'un Tableau énonciatif ; & l'on dira, JE *suis aimé*, JE *suis vaincu*, &c. où JE est simplement sujet d'un Tableau passif.

Il en est de même des autres Pronoms : dans ces phrases,

TU *es grand*, IL *est beau* ; TU *es aimé*, IL *est vaincu* ; TU & IL sont des sujets de Tableaux énonciatifs & de Tableaux passifs.

Ils ne marquent aucune activité dans les personnes qu'ils désignent ; ils énoncent simplement que ces personnes *existent* avec telle qualité, ou dans un tel état.

Aussi point de phrase passive de cette espéce, qu'on ne puisse rendre par les Pronoms que j'ai apellé passifs : au lieu de dire,

JE *suis aimé*, TU *es aimé*, IL *est aimé* :

nous pouvons dire,

On M'*aime*, *on* T'*aime*, *on* L'*aime*.

Au lieu de dire, JE *suis aimé de mes Parens, de moi, de nos Chefs*, on dira, *mes Parens* M'*aiment*, *je* M'*aime* ; *nos Chefs* M'*aiment*.

Ce qu'on apelle mal-à-propos, LE CHANGEMENT DE PASSIF EN ACTIF ; puisqu'on substitue un vrai Pronom passif à un Pronom qui ne l'est pas par lui-même & qui l'est uniquement par les accessoires.

Tout passif supose un actif : on peut donc considérer ces phrases, *mes Parens m'aiment*, *nos Chefs m'aiment*, *je suis aimé*, comme l'abrégé de deux phrases telles que celles-ci, *mes Parens aiment & c'est moi qu'ils aiment*, *nos Chefs aiment & je suis celui qu'ils aiment*, &c.

Il n'en est pas de même des actifs. *J'aime*, *je fais*, &c. ne supoſent pas l'existence de deux personnes.

§. 7.

Le Pronom n'est point un Nom.

Nous l'avons déja dit : des Grammairiens distingués ont été fort embar-

raſſés ſur la nature du Pronom ; & pluſieurs l'ont confondu avec le Nom ; tel, SANCTIUS : d'autres ont cru qu'ils étoient employés à la place des Noms, pour en tenir lieu & pour éviter l'ennui que cauſeroit leur répétition continuelle.

Il étoit aiſé de tomber dans ces erreurs, dans un tems où l'on n'avoit point d'idées nettes des Parties du Diſcours, & où l'on ignoroit les vrais principes de la Grammaire. Les Pronoms peuvent être confondus aiſément avec les Noms, parce qu'ils ſont employés de la même maniere dans la contexture des Tableaux de la parole ; qu'ils tiennent lieu des objets, comme les Noms ; & qu'employés comme ſujets, ils obligent de la même maniere que les Noms, toutes les autres Parties du Diſcours à prendre leurs livrées.

On aura cru aiſément encore que les Pronoms tenoient lieu des Noms, parce que c'eſt exactement le cas des Pronoms de la troiſiéme perſonne : ceux-ci ſe ſubſtituent conſtamment à des Noms qu'on ne veut pas répéter. C'eſt ainſi qu'ANDROMAQUE s'en ſert dans ce diſcours à Cephiſe :

» Veille auprès de Pyrrhus ; fais-LUI garder SA foi :
» S'il le faut, je conſens qu'on LUI parle de moi.
» Fais-LUI valoir l'Hymen où je me ſuis rangée ;
» Dis-LUI qu'avant ma mort je LUI fus engagée ;
» Que SES reſſentimens doivent être effacés ;
» Qu'en LUI laiſſant mon fils c'eſt l'eſtimer aſſés.
» Fais connoître à mon Fils les Héros de SA Race ;
» Autant que tu pourras, conduis-LE ſur leur trace :
» Dis-LUI par quels exploits leurs noms ont éclaté,
» Plutôt ce qu'ILS ont fait, que ce qu'ILS ont été.
» Parle-LUI tous les jours des vertus de SON Pere,
» Et quelquefois auſſi parle-LUI de SA Mere.
» Mais qu'IL ne ſonge plus, Cephiſe, à nous venger :
» Nous LUI laiſſons un Maître, il LE doit ménager.
» Qu'IL ait de SES Ayeux un ſouvenir modeſte :
» IL eſt du ſang d'Hector ; mais IL en eſt le reſte. (1)

Dans ce diſcours qui n'eſt que de ſeize vers & qui contient au moins quarante-deux Pronoms en nature ou en ellipſe, les ſix premiers LUI ſe raportent

(1) Andromaque, Act. IV. Sc. I.

à Pyrrhus : de même que les trois LUI contenus dans ces expreſſions, SA *foi* au lieu de *la foi de lui*, SES *reſſentimens* au lieu de *les reſſentimens de lui*, & L'eſtimer au lieu d'*eſtimer* LUI.

Tandis que les cinq LUI qui viennent enſuite, ſe raportent au Fils d'Andromaque : de même que tous ces mots, SA *race* au lieu de *la race de lui* ; LE après *conduis* ; SON Pere, au lieu de *Pere de* LUI, &c. & les cinq IL, contenus dans les quatre derniers vers.

Et que quatre autres ſe raportent aux *Héros de ſa race*, dans les vers 8. 9. & 10.

Obſervons en paſſant que LE & LA étant employés ici comme Pronoms à la ſuite de Noms ſans Article, fourniſſent une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé que ces mêmes LE & LA ne ſont pas des Articles, mais de vrais Pronoms lorſqu'ils ſe trouvent après une interrogation. Car ces *le* & *la* ſont exactement de la même nature.

En effet, tous ces raports des Pronoms avec les Noms, ne ſauroient les faire confondre les uns avec les autres, à cauſe des différences eſſentielles qui ſe trouvent entr'eux.

Le Nom indique par lui-même un objet ; il n'a pas beſoin pour cela d'être uni à un autre mot ; ſeul, il produit ſon effet entier & ſans équivoque : parce qu'il eſt toujours déterminé à un ſeul & unique objet, ou à des objets qui ſont tous de la même nature : au lieu qu'il n'en eſt pas de même des Pronoms.

Ceux-ci n'ont qu'une valeur vague, qui par elle-même n'offre que l'idée de *Perſonne* : quand on ne verroit que ces mots, LUI, VOUS, JE, pourroit-on dire quels Êtres on a voulu déſigner par-là ? quelqu'un s'apelle-t-il LUI, VOUS, ou JE, pour que ce ſoit leur nom, & qu'en l'entendant on voye auſſitôt que c'eſt tel & tel qu'on a voulu déſigner ? On ſaura bien que JE, déſigne un Être qui parle : mais quel eſt cet Être ? eſt-ce un homme, une femme, ou un animal comme ceux qui parlent dans les Fables ? C'eſt ce qu'il ſera de toute impoſſibilité de déterminer, ſi l'on ne ſait déja de qui l'on parle.

C'eſt ainſi que dans ce diſcours d'Andromaque, les ſix premiers LUI ſe raportant à Pyrrhus, & les cinq ſuivans au Fils d'Andromaque, il ſeroit impoſſible de ſavoir les Perſonnages qu'on a voulu déſigner par ces LUI réitérés, ſi les noms de Pyrrhus & du Fils d'Andromaque diſparoiſſoient.

§. 8.

§. 8.

Du mot PERSONNE.

Ce mot, dont nous faiſons un uſage continuel dans ce Chapitre, mérite ſans contredit un article ſéparé. S'il revient ſans ceſſe au ſujet des Pronoms, parce que les Pronoms ſont deſtinés à déſigner les perſonnes, il ne revient pas moins dans le Diſcours ordinaire. Rien de plus commun que ces expreſſions : *C'eſt une belle* PERSONNE, *je n'ai vu* PERSONNE, PERSONNE *n'eſt venu.*

Mais comment parvint-on à choiſir ce mot pour remplir ces diverſes fonctions ? Nous le devons aux Latins.

Les Acteurs Grecs & Latins ne paroiſſoient jamais ſur le Théâtre qu'avec des maſques qui envelopoient la tête entiere, comme un Caſque ; & ces maſques étoient différens ſuivant le rôle des Acteurs : comme le Théâtre Italien qui s'eſt beaucoup moins éloigné que le nôtre des anciens, nous en offre encore de pareils.

Ces maſques étoient faits de façon que la voix en devenoit beaucoup plus forte, plus ſonore, plus étendue, enſorte qu'elle rempliſſoit beaucoup mieux la vaſte étendue des Théâtres anciens, faits pour le public entier, & non pour la portion la plus riche de la Nation.

Ils en furent donc appellés PERSONA, des deux mots Latins *per* & *ſonat*, qui ſignifient IL RETENTIT *extrêmement.*

Du maſque, ce nom paſſa à l'Acteur lui-même : il fut apellé PERSONA, du même nom que ſon maſque. N'en ſoyons pas ſurpris ; c'eſt la même choſe en François ; nous appellons MASQUES, les perſonnes qui paroiſſent avec un maſque ; nous diſons, *les* MASQUES *ſont venus, on n'a pas admis les* MASQUES ; *ces* MASQUES *étoient très-amuſans.*

Le ſens de ce mot ne s'arrêta pas là, il s'étendit encore au rôle des Acteurs.

Enſuite aux Figures en cire qui repréſentent les perſonnes de la maniere la plus parfaite.

On voit par VARRON (1), que dans le tems de la belle Latinité, on ſe ſervoit déja du mot PERSONNE dans le ſens où nous le prenons ici, pour déſigner les trois rôles des Acteurs du diſcours, comme adreſſant la parole, comme étant ceux à qui on l'adreſſe & comme étant ceux dont on parle.

Enfin, il n'y eut plus qu'un pas à faire pour étendre ce mot à tout Être

(1) De Ling. Lat. Liv. VII. p. 96. 97.

humain enviſagé comme Acteur dans la grande ſcène du Monde. Dans ce ſens, il déſigne tout Être humain vivant, conſidéré comme faiſant uſage de ſes facultés actives & rempliſſant quelque fonction, jouant un rôle quelconque.

Ne ſoyons pas ſurpris non plus que ce mot qui déſigne des Hommes, ſoit du genre féminin, tandis qu'il ſemble plus naturel qu'il fût du genre maſculin.

L'ayant emprunté des Latins, nous lui avons conſervé le même genre qu'il a chez eux; & s'il étoit chez eux du genre féminin, c'eſt qu'il n'étoit pas un nom dans ſon origine, mais un ſimple adjectif féminin, dont le maſculin eſt PERSONUS, qui ſignifie *retentiſſant*, *réſonnant*.

PERSONA eſt donc une ellipſe, ou un vrai adjectif dont le nom a été ſupprimé parce qu'il ſe ſuppléoit de lui-même, qu'il s'en alloit ſans dire. Et ce mot étoit FACIES, FIGURA, TESTA, *larva*, face, figure, tête, maſque, ou tel autre mot du genre féminin : *teſta perſona*, une tête retentiſſante; & puis ſimplement *perſona*, une retentiſſante.

C'eſt un article à ajouter à la longue Liſte des Ellipſes que nous offre SANCTIUS.

Et c'eſt encore ici un exemple bien ſenſible de la maniere dont les Adjectifs deviennent des Noms, & des procédés de l'eſprit humain dans les ſens qu'il attache à un mot, & qui ſont toujours conformes à l'analogie la plus ſévère, & au vœu de la parole.

§. 9.

Du nombre des Pronoms.

Telle en eſt donc la Liſte.

1°. *Pronoms* ACTIFS.	3°. *Pronoms* RÉCIPROQUES.
Je, Nous.	Me, Nous.
Tu, Vous.	Te, Vous.
Il, Eux.	Se, Se.
Elle, Elles,	4°. *Pronoms* TERMINATIFS, *après les Verbes & avec une prépoſition.*
2°. *Pronoms* PASSIFS.	
Mo, Nous.	Moi, Nous.
Te, Vous.	Toi, Vous.
Le, Les.	Soi, Se.
La, Les.	Lui, Leur.

5°. Pronoms TERMINATIFS avant les Verbes & ſans prépoſition, & qui ſont les mêmes que les Pronoms Réciproques.

Nous bornons ainſi les Pronoms, à ces mots qui déſignent les perſonnes expreſſément & ſans pouvoir ſe décompoſer ; ce qui les réduit à un nombre très-peu conſidérable, relativement à tous les mots qu'on faiſoit entrer dans cette Partie du Diſcours, & dont nous ne conſervons que ceux qu'on apelloit *Pronoms perſonnels* ; parce qu'il eſt contradictoire d'admettre des Pronoms qui ne ſoient pas perſonnels.

Nos derniers Grammairiens François avoient déja très-bien vu ceci ; ainſi nous n'avançons rien à cet égard qu'ils n'ayent déja prouvé. La ſeule différence entr'eux & nous, eſt celle dont nous avons déja parlé dans le Chapitre des Articles, & par laquelle ils regardent comme des Adjectifs ou Articles des mots qu'on mettoit au rang des Pronoms, tels que, *mon*, *ton*, *qui*, &c. & que nous avons dit n'être pas non plus des Adjectifs, mais les ellipſes d'un Article, d'une Prépoſition & d'un Pronom : comme lors qu'Andromaque diſant, *fais connoître à mon Fils les Héros de* SA *Race*, ſubſtitue cette tournure SA *Race*, à celle-ci LA *Race* DE LUI.

On peut voir dans la Grammaire Générale de M. BEAUZÉE (2), la maniere dont il démontre que tous ces mots AUTRUI, CECI & CELA, ON, PERSONNE, QUICONQUE, QUOI, RIEN, qu'on avoit pris pour des Pronoms, n'en ſont point.

Nous ne ſaurions répéter ici ſans une trop grande digreſſion, ce qu'il dit à ce ſujet : d'ailleurs, nous aurons occaſion de préſenter ce que ces mots ont de plus intéreſſant, lorſque nous en ſerons aux Étymologies de la Langue Françoiſe.

§. 10.

Hiſtoire de TU *&* JE.

TU, pendant une longue ſuite de ſiécles fut employé uniquement pour déſigner la perſonne à laquelle on parloit : les Hébreux, les Grecs, les Latins, &c. ne connurent que cette formule ; l'on ne craignoit pas de s'en ſervir à l'égard de la Divinité, des Princes, de ſon Pere, de ſa Mere, de tout ce qu'il y avoit de plus reſpectable.

(2) Gramm. Gén. T. I. 281. &c.

Mais lorſque l'eſprit d'égalité eût été anéanti dans l'Europe par la puiſſance opreſſive des Céſars, & que cette Partie du Monde après avoir été la proie de leur vanité tyrannique, fut celle des Nations barbares qui déchirerent l'Empire des Romains, qu'on eût totalement perdu de vue la Nature, & qu'on chercha à s'élever par de fauſſes marques de grandeur; Tu, révolta les Maîtres de la Terre: ils auroient cru être deshonorés, avilis, ſi on leur eût parlé comme au reſte des Humains: ils chercherent des titres propres à perſuader qu'ils étoient infiniment au-deſſus de leurs ſujets; & entr'autres titres qu'ils imaginerent, ils voulurent être apellés Vous, du même mot dont on ſe ſervoit pour déſigner une multitude de Perſonnes, comme pour dire que ſeuls, ils valoient plus que tous ces hommes, que tous ces ſerfs, ces vils eſclaves, ces chiens proſternés à leurs pieds.

Cette manie ſe communiquant de proche en proche, tous les Grands ſe firent apeller de même, & bien-tôt tous ceux qui crurent avoir quelque ſupériorité ſur les autres.

Ainſi *Tu* ſe trouva banni de chez tous les Peuples de l'Europe livrés au pillage & à l'ignorance: ce n'étoit en effet que dans des ſiécles de fer où l'on pouvoit s'aviſer de confondre les nombres & d'apeller pluſieurs ce qui n'étoit qu'un.

Dès-lors Tu & Vous devinrent les mots ſymboliques de la puiſſance & de l'infériorité.

Cet uſage, qui ne marquoit d'abord que la vanité de ceux qui l'introduiſirent, & qui, tourné en habitude, n'a plus rien de choquant, devint inſenſiblement une ſource de beautés & réunit divers avantages, parce que les hommes trouverent le moyen de tirer parti d'une choſe tout-à-fait monſtrueuſe en ſoi.

Ainſi Tu, ſe ſouvenant encore de ſon ancienne gloire, ſe conſerva, malgré tous les efforts de Vous, un Empire étendu. Il regne dans les Ouvrages des Poëtes: il eſt dans le cœur & ſur les lévres des amis: un Pere le donne encore à des Enfans cheris: Tu remet l'égalité & l'aiſance dans les converſations familieres & amicales: des Peuples qui ont un reſte de liberté expirante, diſent encore Tu à la Divinité: les QUACKERS s'en ſervent à l'égard de tout Etre ſingulier; & leurs diſcours ſemblent reſpirer la fierté noble & généreuſe des anciens Romains, que nous avons conſervée dans nos compoſitions Latines, dans ces compoſitions où nous oſons dire Tu à ceux que nous n'oſons apeller que Vous en François; comme ſi l'eſprit de ces Républicains s'étoit tranſmis juſques à nous & ſe communiquoit encore à quiconque parle leur Langue.

C'eſt ainſi que Tu trompoit la vigilance des Tyrans qui aſſerviſſoient l'Europe ; & que Vous n'eſt devenu qu'un langage de ſimple politeſſe vis-à-vis une ſeule Perſonne.

Dans le même tems, Je éprouvoit un ſort à-peu près pareil. Ce mot étant celui qui déſigne la Perſonne comme active, comme maîtreſſe de ſes volontés, parut trop libre, trop fier, trop lié à l'indépendance & à l'égalité pour pouvoir ſe ſoutenir, tandis que Tu diſparoiſſoit. Je fut donc auſſi banni du langage reſpectueux, ſur-tout dans l'Orient : on ne s'apella plus que *ton ſerviteur*, *ton eſclave*, *ton chien* ; tandis qu'on laiſſoit tranquillement renverſer du Trône ceux devant qui l'on venoit de s'humilier à ce point. C'eſt de-là qu'eſt venue cette formule qui termine toutes nos Lettres, qui étoit inconnue aux Anciens, & qui n'eſt plus qu'une affaire d'étiquette.

Telle eſt l'hiſtoire de Tu & de Je, auſſi anciens que les Hommes, comme nous allons le voir ; mais dont le ſort a toujours ſuivi le ſort des Hommes eux-mêmes, preſque toujours hors de la Nature, & qui dégénerent ſouvent à force d'aſpirer à une plus grande perfection & de s'écarter du chemin battu. On pourroit cependant dire qu'il y avoit en ceci une eſpéce de raiſon ; car les Pronoms peignant les perſonnes, il ſemble que les Pronoms propres aux perſonnes libres & élevées en autorité, ne peuvent convenir à celles qui ſont dans la dépendance.

Ajouterons-nous que de l'uſage de Tu & de Vous, en parlant à une ſeule perſonne, ſont nés les mots *tutayer* & *vouzayer* ? Le premier eſt très-connu : le ſecond eſt employé dans des Ouvrages compoſés ſur la diſtinction de *Tu* & de *Vous* ; & ſur le choix qu'on en doit faire dans la traduction des Livres anciens. Quelques perſonnes croyent qu'il vaudroit mieux dire *vouſer* que *vouſayer* : je préférerois ce dernier, comme étant plus ſonore & plus harmonieux, & non moins conforme à l'analogie qui doit préſider à la formation des mots : mais c'eſt à l'uſage à décider la fortune de l'un ou de l'autre, ou à en former un troiſiéme plus agréable que ceux-là.

§. II.

Origine des mots qui nous ſervent de Pronoms.

Les mots qui nous ſervent de Pronoms Je, Me, Tu, Te, Il, &c. ſont communs aux Langues d'Europe & d'Aſie, & l'on ne voit entr'elles à cet égard que les différences qu'y ont mis néceſſairement les révolutions des tems

& les changemens de prononciation : comme on le verra d'une maniere frapante dans le Dictionnaire Comparatif des Langues.

N'en ſoyons pas ſurpris : ces mots étoient trop ſimples, trop repréſentatifs, trop néceſſaires, trop ſenſibles pour ne s'être pas conſervés juſques à nous, pour avoir jamais pu être anéantis.

Ce qui eſt vrai & naturel ſubſiſte à jamais, parce qu'il plaît toujours & qu'il eſt toujours recherché avec empreſſement.

Ces mots d'ailleurs revenant dans tous les Tableaux de la Parole, n'étoient jamais dans le cas d'être oubliés ; chaque répétition étoit un engagement de le répeter de nouveau dès que l'occaſion s'en repréſenteroit, & elle s'offroit continuellement.

Le Pronom JE de la premiere Perſonne, eſt formé du primitif E, IE, qui déſigna ſans ceſſe l'éxiſtence, comme nous le verrons dans le Chapitre ſuivant.

On ne pouvoit choiſir un mot plus expreſſif pour déſigner la perſonne qui parle, qui s'annonce, qui dit *me voici*.

Auſſi nous repréſente-t-on la Divinité comme en faiſant ſon Nom propre. De-là le IEOUA des Hébreux, qui ſignifie mot à mot *Je*, ou JE ſuis CELUI qui EST.

Et le IOU-PITER des Latins, qui ſignifie mot à mot *le Pere* JE.

Le Pronom de la ſeconde perſonne dut être conſidéré ſous un autre point de vue ; & relativement à l'honneur qu'on rendoit à la perſonne à qui l'on parloit : préciſément, par raport à ce même ſentiment qui fait qu'aujourd'hui nous l'apellons *Vous*, au lieu de *Tu*.

Mais telle étoit la valeur primitive de cette conſone T, que par ſa propre nature, comme nous le verrons dans l'Analyſe de l'Inſtrument vocal, elle devenoit le ſigne de tout ce qui étoit *grand* & *ſonore*, par conſéquent de tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus flatteur. De-là les Noms primitifs de tout ce qu'on avoit de plus cher.

De-là TA & ATTA, qui ſignifia Pere ; TA-TA, qui ſignifie un Pere nourricier & tout ce qui eſt bon à manger : TATER, tout ce qu'on goûte & qu'on trouve bon ; TÊTE ou TE-STA, la portion ſupérieure de l'homme, ſon Chef ; & dont le diminutif eſt le nom de ces ſources délicieuſes où tous les hommes puiſent dans leur enfance une nourriture ſalutaire, & qui parent le plus bel objet de la Nature.

C'eſt donc de cette touche, conſacrée dès les premiers inſtans à exprimer tout ce qui étoit intéreſſant & aimable, qu'on ſe ſervit pour déſigner les

perſonnes auxquelles on s'adreſſoit; pour les avertir qu'elles alloient devenir le but du Diſcours.

Comme il étoit inutile, impoſſible peut-être, de trouver pour le même objet un mot plus court & plus énergique, on n'en chercha point d'autre pendant une longue ſuite de ſiécles, comme nous avons vu; & depuis même qu'on a ſubſtitué *Vous* à *Tu*, on conſerve encore celui-ci dans la Poëſie héroïque, & lorſqu'on parle à tout ce qu'on a de plus cher & de plus intime en même tems.

Pour indiquer la troiſiéme perſonne, il fallut la montrer: on ne ſera donc point ſurpris que le même mot qui déſigne la place, le lieu, ait déſigné la troiſiéme perſonne. C'eſt en effet des mots qui marquent la place, le lieu, que viennent nos Pronoms IL & LUI.

IL, comme le ILLE des Latins, vient du primitif L qui déſigne le côté, l'aile, le lieu: & LUI, vient, comme nous avons vu, de l'article *le* & du mot HUI ou HOU, qui déſigna le lieu, celui qui eſt dans le lieu & qui ſubſiſte encore dans notre *où* tout comme dans *lui*.

Nous pouvons remarquer ici à quel point le diſcours ſe raproche du geſte & de la rapidité de l'idée, par la briéveté des Pronoms & des mots qui marquent le lieu. Ainſi toutes ces phraſes *j'y ſuis*, *il y eſt*, *où es-tu*? ſont des Tableaux qui tiennent lieu de diſcours très-longs, & qui ne ſont compoſés cependant que de trois ſons, dont l'un indique la perſonne dont il s'agit, le ſecond un lieu, une place, & le troiſiéme la propriété d'exiſter. Ainſi, cette phraſe, *il y eſt*, qui reſſemble au diſcours d'un muet, dit tout autant que celle-ci, *la perſonne dont vous parlez eſt dans le lieu où vous croyez qu'elle eſt*, & elle a par-deſſus elle l'avantage de la briéveté & de la rapidité, qualité ſi eſſentielle à la parole.

§ 12.

Pronoms Elliptiques.

Enfin nous avons vu plus haut que les Pronoms s'ellipſoient ou ſe fondoient en un ſeul mot avec l'Article & la Prépoſition qui les précédoient; & qu'au lieu de dire, *le livre de moi*, *la maiſon de moi*, on diſoit, MON *livre*, MA *maiſon*.

Les trois Pronoms ſont dans ce cas: de-là tous ces mots qu'on a cru long-tems être autant de Pronoms & qu'on apelloit *Pronoms conjonctifs*.

Pour la premiere perſonne, MON, *ma*, *mes*; *Notre*, *nos*.

Pour la ſeconde perſonne, TON, *ta*, *tes*; *Votre*, *vos*.
Pour la troiſiéme perſonne, SON, *ſa*, *ſes*; *Leur*, *leurs*.

Ainſi MON marque un objet du genre maſculin apartenant à une ſeule perſonne, à celle qui parle.

MA, un objet du genre féminin apartenant à la perſonne qui parle.

MES, pluſieurs objets de la même eſpéce apartenant à une ſeule perſonne.

NOTRE, un objet apartenant à pluſieurs perſonnes.

NOS, pluſieurs objets apartenant à pluſieurs perſonnes.

Il en eſt de même des mots relatifs aux autres perſonnes.

On ſera peut-être ſurpris de ce que *mon* a un féminin, tandis que *notre* n'en a point, du moins en François. C'eſt ſans doute parce que le mot *notre* renferme toutes les perſonnes qui connoiſſent la choſe dont on parle, & que par-là même il eſt inutile de leur en faire connoître le genre qu'elles ſavent tout auſſi-bien que la perſonne qui parle. Ainſi les Langues qui en déterminoient malgré cela le genre, ſuivoient moins le beſoin, que cette portion d'analogie qui régloit les terminaiſons & les genres de leurs adjectifs.

Ceci nous fait apercevoir d'une maniere très-naturelle pourquoi dans notre Langue nous n'aportons pas la même attention à diſtinguer les genres au pluriel comme au ſingulier, l'article LES ſervant pour les deux : c'eſt que ni l'analogie ni le beſoin ne le demandent. Ce n'eſt point l'analogie des terminaiſons; car elle eſt beaucoup plus bornée & moins ſtricte chez nous que chez les Latins : ce n'eſt pas le beſoin non plus; car l'on ne connoît le pluriel que par le ſingulier : or ce ſingulier a déja apris ce genre; il eſt donc moins néceſſaire de l'énoncer auſſi fortement, dès que la forme matérielle de la langue & l'oreille qui ſuit toujours cette forme, ne l'exigent pas.

C'eſt ainſi que rien n'eſt arbitraire dans les Langues; & que lorſque deux Peuples prennent à cet égard deux routes différentes qui ſemblent opoſées, ou l'effet de l'uſage & du hazard, une raiſon ſupérieure en eſt toujours le motif.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

DU VERBE.

CINQUIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Néceſſité d'un Mot qui ſerve de point de réunion aux diverſes portions des Tableaux de nos idées.

NOus avons déja parcouru diverſes Claſſes de mots en uſage dans le Diſcours, & toutes néceſſaires pour peindre nos idées : cependant aucun d'eux ne remplit encore le but de la parole : ils n'expriment que des objets iſolés ; ils ne ſauroient donc faire corps entr'eux : ils ne peuvent ſeuls, préſenter cette unité intéreſſante qui conſtitue un Tableau & qui en fait un ſeul tout, quelque immenſe que ſoit le nombre des objets individuels qu'il nous offre. C'eſt ainſi que les nombreux matériaux raſſemblés pour un édifice majeſtueux & ſuperbe, ne forment pas encore l'édifice ; il faut des points de réunion, à la faveur deſquels ils ne compoſent qu'un tout, qui rempliſſe le but pour lequel ils furent préparés.

De même, il en faut un, entre tous ces mots, qui les raproche, les uniſſe, n'en forme qu'un ſeul tout qui réponde parfaitement à l'idée qu'on veut peindre, tel qu'en repréſentant toutes les Parties dont elle eſt formée, il ne les décompoſe pas, il n'anéantiſſe pas les raports qu'on y aperçoit ; qu'on voye ſans peine qu'ils ne forment qu'un tout parfaitement ſemblable à l'idée qu'on a voulu peindre, & qui ne peut convenir à aucune autre idée.

Ce point de réunion, ce mot qui doit unir toutes les eſpèces de mots dont nous avons parlé, & toutes celles qu'il nous reſte encore à décrire, formera donc une nouvelle eſpèce de mots, puiſqu'il aura une propriété abſolument différente de celles qui diſtinguent toutes les autres Parties du Diſcours, une propriété auſſi belle qu'indiſpenſable ; celle de mettre la chaleur & la vie entre tous ces mots iſolés, de les réunir par groupes, par Tableaux, par grandes maſſes qui préſentent les raports même qui lient les grands objets de la Nature, ces raports qui forment de l'Univers un ſeul Tout, dont les diverſes Parties

ſe tiennent mutuellement & ſont toutes liées les unes aux autres : marque ſenſible de l'intelligence immenſe de celui qui fit toutes ces choſes, qui les conçut, comme l'Ouvrier conçoit l'objet unique qu'il va faire, comme le Peintre conçoit ſon Tableau, quelque compliqué qu'il ſoit ; comme le Poëte ſaiſit l'enſemble de tout ce qu'il va chanter, & qui met entr'eux cette unité admirable qu'il avoit conçue & d'où naît une harmonie non moins admirable.

Ainſi nous pourrons, au moyen de ce nouveau mot, réunir ſans trouble & ſans confuſion les diverſes Parties d'une idée, quelque compliquée qu'elle ſoit ; en former un Tableau où tout ſoit ſimple, net & harmonieux : paſſer ſans obſtacle à un ſecond, le lier de la même maniere au premier : & de Tableaux en Tableaux, de liaiſons en liaiſons, d'idées en idées, former un Diſcours immenſe compoſé d'une multitude prodigieuſe d'objets individuels, qui n'offrent cependant par leur enſemble qu'un Tout, un ſeul Tableau, dont les diverſes parties étroitement unies s'apuient mutuellement, s'expliquent & ſe développent les unes par les autres ; & ne laiſſent rien à déſirer pour l'intelligence du ſens, par une ſuite néceſſaire de l'harmonie qui regne entr'elles & de leur exacte correſpondance.

La place que devra occuper cette nouvelle Partie du Diſcours, ne ſera ni arbitraire ni difficile à trouver. Elle ſera donnée par la Nature elle-même, qui ſert de modèle à toute peinture & à celle des idées, tout comme à celle des objets phyſiques. La Parole, deſtinée à développer les qualités qu'on aperçoit dans les objets, devra néceſſairement trouver le moyen de lier ces qualités avec le nom de leur objet : ainſi la place de la nouvelle Partie du Diſcours dont il s'agit ici, ſera entre le Nom & ſes qualités : elle deviendra le nœud qui les uniſſant étroitement, n'en formera qu'un Tout harmonique, & ſans lequel tous les mots épars & iſolés, ſeroient comme un amas de matériaux entaſſés confuſément qui n'offrent aucun plan, & ne produiſent aucun effet.

C'eſt par-là & par-là ſeulement que nos expreſſions deviendront un Tableau parfait, par l'union intime qui regnera entr'elles, & par les raports étroits qu'elles mettront entre l'objet & ſes qualités. Ce n'eſt qu'alors en effet qu'on peut dire que l'idée eſt peinte, qu'elle eſt rendue, qu'elle fait Tableau.

§. 2.

Que ce mot eſt donné par la Nature.

Si la Nature indique d'une maniere auſſi exacte la néceſſité, les qualités & la place de ce mot dont la préſence met la derniere main aux Tableaux

de la Parole, & fait qu'ils deviennent préciſément ce qu'on déſire qu'ils ſoient, aura-t-elle abandonné aux Hommes le choix même de ce mot ? aura-t-il été indifférent de prendre pour cet effet le premier ſon qui ſe ſera préſenté ? tout ſon aura-t-il pu ſervir également de point de réunion ?

C'eſt ce qu'il faut que ſoutiennent ceux qui n'ayant jamais réfléchi ſur l'origine des Langues, ſe perſuadent que le hazard y fit tout, & que le choix des Hommes n'y entra pour rien.

Mais ils errent, n'ayant pu ſaiſir le fil de l'aimable & éternelle vérité. Il falloit peindre ; & ce qu'on devoit peindre, c'eſt l'exiſtence des qualités dans les objets où on les aperçoit : le mot qui exprime l'exiſtence, devint donc le mot même par lequel on lia à jamais les qualités des objets avec les noms de ces objets eux-mêmes : par lequel on les réunit entr'eux au moyen de cette même exiſtence qui les fait ce qu'ils ſont. Imitation auſſi grande que ſimple, qui conduiſant les hommes auſſi ſurement que rapidement à la vérité, fit que dès les premiers inſtans ils purent converſer entr'eux ſans peine & ſans effort ; & qu'ils n'eurent nul beſoin d'épuiſer le métaphyſique du Langage, dont la Nature ſage & belle leur évitoit les pénibles & lentes recherches.

EST, ce mot qui déſigne l'exiſtence, eſt donc le mot qui liera les noms des objets avec les mots qui peignent leurs qualités : il ſera ce mot nouveau qui, ſans être Nom, Article, Adjectif ou Pronom, unira tous ces mots entr'eux, leur donnera une force, une chaleur, une exiſtence, une vie qu'ils ne peuvent avoir ſans lui, & mettra dans les Tableaux de la Parole, cette force d'expreſſion, & cette énergie qui ſe fait ſentir dans les Etres.

Auſſi eſt-il de l'uſage le plus fréquent, même dans notre Langue, où il paroît ſoit en nature ſoit en ellipſe dans tous les Tableaux de la Parole. On le voit, par exemple, dans ces phraſes de la belle Scène de JOAS & d'ATHALIE (1) :

ATHALIE. » Epouſe de Joas, EST-ce là votre Fils ?
JOSABET. » Qui ? lui, Madame ?
ATHALIE. Lui ?
JOSABET. Je ne suis point ſa Mere.
» Voilà mon Fils.

(1) ATHALIE, Tragéd. Act. II. Scen. VII.

ATHALIE.

Et vous, quel EST donc votre Pere ? . . .

» Cet âge EST innocent . . . .
» Ne sait-on pas au moins quel Pays EST le vôtre ?

JOAS. » Ce Temple EST mon Pays ; je n'en connois point d'autre.

ATHALIE. . . . . Quel EST tous les jours votre emploi ?

JOAS. J'adore le Seigneur . . . .

ATHALIE. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS. Tout profane exercice EST banni de son Temple . . . .

ATHALIE. J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre . . . .

JOAS. . . . . Il faut craindre le mien ;
Lui seul EST Dieu, Madame, & le vôtre n'EST rien.

ATHALIE. Sa mémoire EST fidelle . . . .
David m'EST en horreur ; & les Fils de ce Roi,
Quoique nés de mon sang, SONT étrangers pour moi.

Et dans le Chœur suivant :

» Un enfant courageux publie
» Que Dieu lui seul EST éternel . . . .
» Loin du Monde élevé, de tous les dons des Cieux
» [illegible]orné dès sa naissance.

Ces Vers, très-beaux d'ailleurs, fournissent une multitude d'EST, qui sont indispensables pour en lier les pensées & pour en faire des Tableaux dont le sens soit clair & complet. Supprimez-les, le sens reste suspendu, le Tableau est informe, la pensée incorrecte.

Par-tout, il lie un adjectif ou une qualité avec le nom auquel elle se raporte. Ces phrases sont autant de Tableaux composés, 1°. d'un nom ; 2°. d'un mot désignant une qualité ; 3°. de ce mot unitif EST dont nous parlons ici.

1°. *Un NOM.*	2°. *Une QUALITÉ.*	3°. *Le mot EST*,
Age,	innocent.	qui lie chacune de
Temple,	mon pays.	ces *QUALITÉS*
Tout profane exercice,	banni.	avec le nom au-
Sa mémoire,	fidelle.	quel on trouve
Dieu,	éternel.	qu'elle convient.
Il,	orné.	

On auroit également l'idée de tous ces noms, de toutes ces qualités : mais sans EST., ils n'auroient nul raport, on ne verroit point un *âge innocent*, une *mémoire fidelle*, un *Dieu éternel*, &c. Ces mots ne feroient point Tableau.

Tandis qu'au moyen de ce mot, le Langage devenoit toujours plus énergique, une peinture toujours plus fidelle.

§. 3.

Qu'il eſt apellé VERBE, *& pourquoi.*

Ce mot ſervant à former tous les Tableaux de la Parole, à mettre entr'eux une force, une chaleur, une vie dont ils ſeroient privés ſans lui, faiſant que la Parole remplit enfin par-là ſon but, qui eſt de peindre les idées, méritera d'être diſtingué de tous les autres, & d'avoir un nom qui en donne l'idée la plus juſte & la plus intéreſſante. Ce nom eſt celui de VERBE.

VERBE eſt un mot que nous avons emprunté des Latins, & qui ſignifie en général *mot*, mot de quelqu'eſpéce que ce ſoit : mais ici, le MOT par excellence.

EST ne pouvoit être mieux nommé, puiſqu'il eſt le mot qui donne au diſcours toute ſon énergie, & qui fait que la Parole produit ſon plein & entier effet, en faiſant auſſi-tôt connoître tout ce qu'elle vouloit qu'on ſût.

Ce mot VERBE étoit lui-même dérivé de la racine primitive, VER, VAR, BAR, PAR, PER, qui déſigna toute idée relative à PAR-*ole*, à PAR-*ler*, & en général, toute idée d'*émanation* & de paſſage d'un lieu dans un autre. PARLER, n'eſt-ce pas en effet faire paſſer ſon idée dans l'eſprit d'un autre ? La PAROLE n'en eſt-elle pas le véhicule ? & la Parole par excellence, n'eſt-elle pas celle qui complette les tableaux de nos idées ; qui en réunit toutes les portions, & qui n'en fait qu'un ſeul tout ; qui fait connoître par conſéquent l'objet dont on parle, & les traits ſous leſquels on doit le reconnoître ? C'eſt de lui dont on ſe ſervira par conſéquent pour tous les tableaux de la parole : ſi nous voulions faire, par exemple, celui du TEMS, nous dirions :

Le TEMS EST la meſure de la durée des Etres qui ſe ſuccedent ſans ceſſe : il commença pour cette terre au moment où des hommes purent apercevoir la ſucceſſion des jours & des nuits : il commence pour chaque individu avec ſon exiſtence. C'EST lui qui nous amène dans cette chaîne immenſe d'Etres, ſans ceſſe remplacés les uns par les autres. C'EST lui qui, fuyant ſans ceſſe, & ſe précipitant continuellement dans l'abîme des nuits, nous entraîne avec lui dans ſa courſe rapide. Amenés & ramenés par un même flux, nous voyons ſans ceſſe de nouvelles générations s'élever ſur nos débris, comme nous nous

ſommes élevés ſur ceux de tant d'autres. Plus fort que nous, hors de notre puiſſance, nous allons cependant le maîtriſer, rallentir ſa courſe fugitive, le groſſir à nos yeux, le doubler, le redoubler, en rempliſſant chacun de ſes inſtans, en marquant chacun d'eux par quelque choſe dont on puiſſe tenir note. Une vie pleine de choſes, courte de Tems, EST très-longue; car on ne peut la décrire ſans beaucoup de tems. Une vie longue de Tems, vuide de choſes, EST très-courte au contraire; car il n'en reſte rien. Un inſtant ſuffit pour la retracer à nos yeux.

Toutes nos connoiſſances ſe réduiſent en effet à la vue claire & ſimple des qualités qui ſe trouvent dans les objets; enſorte qu'il n'eſt aucune ſcience qu'on ne puiſſe réduire à la ſimple expreſſion d'un NOM & d'une QUALITÉ unis par le Verbe EST, & ne formant alors qu'un ſeul tout.

La Grammaire elle-même ſe réduit à l'union d'un Nom & d'une Qualité par ce Verbe.

En diſant: « la Grammaire EST cette ſcience qui nous aprend à peindre nos » idées », on unit un Nom & une Qualité par le Verbe EST.

§. 4.

La Grammaire & la Logique comparées à cet égard.

Le Verbe eſt donc un mot qui unit les Qualités avec leurs Objets, & qui fait voir que les objets dont on parle exiſtent avec telles & telles qualités qu'on leur attribue.

C'eſt ce qui fait qu'en terme de Logique, la Qualité eſt apellée ATTRIBUT; & le nom de l'objet, SUJET; car il eſt le ſujet auquel on raporte l'attribut: dans cette phraſe, par exemple, le *Soleil* eſt *brillant*; *brillant* eſt un attribut; & *Soleil*, ſujet; car c'eſt à lui qu'on attribue la qualité d'être brillant.

Le Verbe n'eſt que la copule, le lien qui unit l'attribut au ſujet.

Et le tout enſemble forme un tableau qu'on appelle PHRASE, ou *Propoſition*; & en terme de Logique, JUGEMENT ÉNONCÉ. *Jugement énoncé*, pour le diſtinguer de l'idée qu'il peint, & qui eſt un jugement intérieur; & *Jugement*, parce qu'on juge, qu'on décide que les qualités qu'on aperçoit ſe trouvent dans tels ſujets, ou que tels ſujets renferment telles qualités; par exemple, que c'eſt le Soleil qui eſt brillant.

Sans cela, on parleroit *ſans jugement*; car on attribueroit à des ſujets

des qualités qu'ils n'ont pas ; tout seroit en confusion ; & l'on ne peindroit rien, sinon le cahos & la frivolité de ses idées : tandis que le *jugement sain & exquis* consiste à n'attribuer aux Etres, que les qualités qui leur conviennent.

Ne soyons donc pas étonnés si la Grammaire & la Logique ont de si grands raports, & si elles s'éclaircissent mutuellement. On peut même assurer que la Grammaire & l'étude des Langues sont une Logique-Pratique.

Ceux qui n'ont vu dans cette étude des Langues qu'un objet de pure curiosité, ou seulement utile pour remplir quelque Place, sans aucune liaison avec la perfection de nos facultés intellectuelles, n'avoient qu'une idée très-imparfaite des heureux effets de l'étude d'une Langue quelconque, faite avec soin, & comme devroient être étudiées toutes les Langues, avec méthode, & en les analysant sans cesse : cette étude donne nécessairement à l'esprit, une force & une étendue très-supérieure à celle qu'on s'en forme d'ordinaire ; elle le rend incomparablement plus propre à pénétrer dans les profondeurs des sciences : elle donne à nos facultés, par l'exercice qui en est la suite, une souplesse, une constance, une pénétration, une sagacité dont elles seroient incapables sans cela, & qui sont néanmoins de toute nécessité pour acquérir des connoissances, & pour soutenir son attention. Aussi lorsqu'on a le courage de s'enfoncer dans l'étude d'une Langue, & de n'y laisser rien d'obscur, il n'est presque plus rien qui puisse arrêter : on en peut juger par la différence étonnante qui regne entre des personnes très-spirituelles dont l'esprit n'a pas été exercé par ces difficultés, & celles qui, avec moins de génie, ont été rompues par cet exercice. C'est ainsi qu'un corps qui n'est pas fait à la fatigue, n'est point capable des mêmes efforts qu'un autre moins vigoureux, mais accoutumé aux plus grandes fatigues.

§. 5.

Source des mépriſes dans leſquelles on eſt tombé au ſujet du Verbe.

Ceux qui auront lu quelqu'une des Grammaires qui ont précedé ces recherches, seront sans doute étonnés de la définition que nous donnons du Verbe ; ils la trouveront certainement très-différente de celles qu'on en donne ordinairement ; mais elle n'en sera pas plus fausse.

D'un côté, tous les Grammairiens se sont contredits jusqu'ici dans leurs dé-

finitions à cet égard : ainſi nous ne faiſons rien de nouveau, en ne nous attachant à aucune de celles qu'ils ont données.

D'un autre côté, ils ont tous conſidéré le Verbe ſous un point de vue abſolument différent : ils ſont tombés dans une mépriſe qui a été pour eux une ſource d'erreurs : c'eſt qu'ils ont confondu le Verbe, qui ſert à unir les qualités avec leurs objets & qui eſt unique, avec d'autres mots qui ne ſont Verbes qu'en vertu de leur réunion avec celui-là, comme nous le verrons dans les Chapitres ſuivans : de-là leurs embarras pour trouver une définition qui convînt à tous ces objets, comme ſi une même définition pouvoit embraſſer des objets auſſi différens : de-là encore leurs diſtinctions de Verbes en Subſtantifs auxiliaires & en Verbes non auxiliaires, qui n'ayant nul fondement dans la Nature, ne pouvoient être d'aucune utilité pour la faire connoître & la développer.

De-là enfin leurs propres contradictions, & le mêlange de lumieres & de ténèbres qu'offrent leurs explications, qui troublent & déſorientent ceux qui ſont réduits à les prendre pour guide.

C'eſt ainſi que la Grammaire générale & raiſonnée qui a été l'oracle de la Nation pendant un ſiécle, tranſporte à la Grammaire la définition que le Verbe doit avoir en Logique, & prête à celle-ci la définition que le Verbe doit avoir, conſidéré relativement à la Grammaire : l'uſage fut, ſelon ſes Auteurs, de ſignifier l'*affirmation* : tandis qu'ils appellent le Verbe dans la Logique, *la Copule* ou le lien de la Propoſition : mais ſentant leur mépriſe ſans en deviner la cauſe, ils reviennent en arriere, & diſent que c'eſt-là ſon principal uſage : & ſe reprenant encore, ils ajoutent, que « l'on peut » dire que le Verbe de lui-même ne devoit point avoir d'autre uſage que de » marquer la liaiſon que nous faiſons dans notre eſprit des deux termes d'une » Propoſition ». Ils s'égarent alors de nouveau pour ajouter : « mais il n'y a » que le Verbe ÊTRE qu'on apelle ſubſtantif qui ſoit demeuré dans cette ſim- » plicité ». Comme ſi ce qu'ils venoient de dire du Verbe pouvoit convenir à d'autres mots qu'au Verbe *Etre*.

Mais telle eſt la force du préjugé, qu'il fait errer çà & là, & perdre de vue la lumiere au moment même où l'on eſt le plus frapé de ſon éclat. Ces illuſtres Auteurs ſentoient toute la foibleſſe de leur définition, & combien elle contrarioit l'idée qu'on devoit avoir du Verbe. Mais perſuadés avec tous les autres que le Verbe *Etre* n'étoit pas ſeul Verbe, ils ne purent plus ſe faire un ſyſtême ſûr & qui les ſatisfît.

Il arriva ici ce que nous avons déja vu à l'égard des Pronoms. On n'a été

ſi fort

ſi fort embarraſſé à leur égard que parce qu'on confondoit avec eux d'autres mots très-différens, mais qui avoient réuni en eux la valeur du Pronom. Ainſi l'on n'a été embarraſſé au ſujet du Verbe, que parce qu'on a confondu avec lui des mots très-différens, mais qui ont également réuni en eux ſa valeur.

La Grammaire de Port-Royal eſt ſi victorieuſement combattue à cet égard par M. Beauzée, qu'il ſeroit très-inutile d'inſiſter davantage ici ſur leurs définitions du Verbe. Celles qu'en donne M. BEAUZÉE, & qui ſont très-métaphyſiques, s'accordent parfaitement avec ce que je dis, & conduiſent à faire regarder ÊTRE comme le ſeul VERBE de droit, & comme celui qui a prêté ſa force à tous les mots qui ont été élevés à ce rang.

Auſſi, ajoute-t-il, (1) qu'on « doit trouver dans le Verbe ÊTRE la pure » nature du Verbe en général: & c'eſt pour cela que les Philoſophes enſeignent » qu'il auroit été poſſible dans chaque Langue, de n'employer que ce ſeul » Verbe, le ſeul en effet qui ſoit demeuré dans ſa ſimplicité originelle .... » Quelle eſt donc la nature du Verbe ÊTRE, ce Verbe eſſentiellement fon- » damental dans toutes les Langues ? Il y a près de deux cents ans que RO- » BERT-ESTIENNE nous l'a dit, avec la naïveté qui ne manque jamais à ceux » qui ne ſont point préoccupés par les intérêts d'un ſyſtême particulier. Après » avoir diſtingué les Verbes en actifs, paſſifs & neutres, il s'explique ain- » ſi (2): Outre ces trois ſortes, il y a le Verbe nommé ſubſtantif qui eſt » ESTRE, qui ne ſignifie ne action, ne paſſion: mais ſeulement il dénote » l'eſtre & exiſtence ou ſubſiſtance d'une chaſcune choſe qui eſt ſignifiée par » le nom joint avec lui; comme *je ſuis*, *tu es*, *il eſt*. Toutefois il eſt ſi néceſ- » ſaire à toutes actions & paſſions, que nous ne trouuerons Verbes qui ne ſe » puiſſent réſouldre par luy ».

Il eſt donc démontré que la définition du Verbe ne convient qu'au Verbe ÊTRE; que les autres ne le ſont qu'en vertu de leur union avec lui; & qu'ainſi ils ne doivent non plus être mis au rang des Verbes, qu'on n'a mis au rang des Pronoms tous les mots qui ne s'étoient confondus avec les Pronoms que parce qu'ils s'étoient unis aux vrais Pronoms, pour ne former qu'un ſeul mot: tels que *mon*, *ton*, *ſon*, &c. Faire autrement, ce ſeroit violer ſes propres principes, voir la bonne méthode, & en ſuivre une mauvaiſe.

(1) Tome I. p. 407.

(2) Traité de la Gramm. Franç. Paris, 1569. p. 37.

§. 6.

Réponſe à quelques Objections.

Il ſeroit inutile de dire qu'on a grand ſoin de diſtinguer ces diverſes eſpéces de Verbes. Puiſqu'on a rejetté la diſtinction des Pronoms & qu'on a été inexorable à leur égard, ſoyons-le de même ſur l'article du Verbe : rejettons de ce rang tout ce qui ne peut s'accorder avec ſa définition vraie & bien ſentie.

Mais que deviendront ces Verbes ? ce qu'ils ſont : des Participes elliptiques ; des mots formés de la réunion des Participes & du Verbe ; comme nous le démontrerons après avoir parlé des Participes au Chapitre ſuivant.

On ne peut qu'être effrayé de la foibleſſe de l'eſprit humain, lorſqu'on conſidere les inadvertences & les fautes qui échapent aux plus habiles ; & les terribles ſuites de ces inadvertences en aparence ſi légeres : croiroit-on que la Grammaire ſur laquelle on écrit depuis tant de ſiécles, fût encore ſi peu connue qu'on ne pût en claſſer les diverſes eſpéces de mots, d'une maniere aſſurée ; & que ceux qui ont eu aſſez de pénétration pour apercevoir quelques-unes des fautes dans leſquelles on étoit tombé à cet égard, n'aient pas eu des principes aſſez ſûrs pour achever ce travail & ſe ſoutenir ainſi juſqu'à ce qu'ils euſſent mis en leur véritable place ce qui conſtitue les Parties du Diſcours ? Cependant, quel ſuccès pouvoit-on ſe promettre de ſon travail, juſqu'à ce que cette diſtribution eût été faite de la maniere la plus conforme à la nature des choſes ? & par-là même, la plus complette, la plus lumineuſe & la plus ſatisfaiſante.

Mais les Sciences & les Connoiſſances, de quelqu'eſpéce que ce ſoit, ſont comme une toile immenſe qui ne pourroit s'achever que dans une longue ſuite de ſiécles : chacun y mettroit du ſien, les uns moins bien, les autres mieux ; & chacun ſe mettant à la ſuite du travail des autres, en profiteroit pour remplir ſa tâche d'une maniere plus parfaite : tandis que celui qui le critiqueroit, & qui feroit peut-être mieux à certains égards, ſeroit à d'autres fort inférieur.

Exiger d'une perſonne qu'elle ne ſe trompe jamais dans ſes ouvrages, ou les rejetter abſolument à cauſe des taches qu'on y trouve, c'eſt donc être injuſte, n'avoir nulle idée des difficultés dont les ſciences ſont hériſſées, & des forces paſſagères de l'eſprit humain qui manquent ſans qu'on s'en doute : c'eſt ſe condamner à ne rien écrire, ſi l'on ne veut être traité comme l'on traite les autres.

Ce que nous venons de dire ſur les mots qui ſe ſont attribué la valeur du Verbe ÊTRE en l'ajoutant à leur valeur propre, ſera une confirmation de tout ce que nous avons dit ſur la maniere dont la parole tend à ſe raprocher de la rapidité de la penſée, & à ne pas ſéparer les portions d'idées qu'elle peut laiſſer réunies.

Ce principe eſt ſi fécond, qu'il a lieu pour toutes les Parties du Diſcours, enſorte qu'il n'y en a aucune qui ne préſente des formules elliptiques, qu'il faut néceſſairement analyſer ſi l'on veut avoir une connoiſſance claire & démontrée des procédés du Langage.

§. 7.

Origine du Verbe EST, *le ſeul qui exiſte.*

Mais quel raport pouvoit-il exiſter entre ce mot EST, & l'union des qualités avec leur objet? Aſſurer qu'on n'en pouvoit choiſir de plus expreſſif, n'eſt-ce pas ſe faire illuſion & avancer un vrai paradoxe?

Tel eſt le langage qu'on a tenu juſqu'ici, lorſqu'on étoit dénué de tout principe ſur les cauſes du Langage & l'origine de ſes mots; mais qu'on abandonnera à meſure qu'on verra la lumiere s'élever ſur ces objets intéreſſans.

Si le mot EST anime le Langage, s'il eſt aux mots ce que la vie eſt aux Etres, c'eſt que ce mot peint le ſigne de la vie, & qu'il le peint de la maniere la plus parfaite, par une onomatopée parlante.

Le ſigne de la vie eſt la reſpiration: c'eſt par elle que dans les ténébres de la nuit nous nous aſſurons qu'une perſonne chérie vit encore; qu'elle n'eſt pas endormie pour toujours: c'eſt par elle que nous nous aſſurons en plein jour dans les maladies où la vie ſemble anéantie, qu'on eſt encore au nombre des vivans.

La reſpiration eſt en effet la cauſe ſeconde de la vie, c'eſt elle qui ſoutient & ranime le jeu des parties du corps, néceſſaire pour entretenir ce mouvement qui la forme: & là où ceſſe cette reſpiration, là où elle ne peut plus s'exercer, là ſe termine la vie.

Lors donc qu'on voulut nommer l'exiſtence, la peindre aux oreilles, on n'eut qu'à imiter le ſon même de la reſpiration; mais d'une reſpiration forte & qui ſe fait entendre profondément. Et ce ſon fut le mot HÉ ou EST.

Ainſi, le lien de la parole, le mot qui met la vie entre tous les autres, & qui les change en tableaux pleins d'énergie, eſt lui-même une peinture, un mot imitatif puiſé dans la Nature, qui ne dépendit point de l'homme, dont

perſonne ne put ignorer la valeur & ne pas le comprendre dès qu'il fut prononcé, puiſqu'il repréſentoit ce que chacun ſentoit en ſoi-même.

§. 8.

Langues dans leſquelles il exiſte.

Ce mot, né dès les premiers tems, a dû par ſa naiſſance même ſe tranſmettre juſqu'à nous : il ſe trouve dans la plûpart des Langues, & il n'en exiſte aucune qui ne lui doive quelques-uns de ſes mots.

Nous le reconnoiſſons dans tous ceux-ci :

Me HE, des Indiens, je ſuis.
Toe HE, tu es.
Whe HE, il EST.
HET, des Hébreux, *il* EST; à la tête des Verbes paſſifs en *Hith-pahel.*
AIST, des Perſans; ou *Aſt*, il EST.
HEI, הי, en Arabe, il eſt, il vit.
EST-*i*, des Grecs, } qui ſignifient *il* EST.
EST, des Latins, }
È, des Italiens, qui ſignifie *il* EST.
EW, en Bas-Breton, *il* EST.
ES, à Vannes, dialecte du Celte.
EIS ou YS, des Flamands & des Anglois, } *il* EST.
IST, des Allemands, }
EST, des François.
AS & ES, ואס en Chaldéen, ÊTRE.
AI, en Perſan, tu ES.
EIS, en Grec, tu ES.
ES, en Latin, tu ES.
IZ-*an*, }
IZ-*ate*, } en Baſque, ÊTRE.
IZ-*atu*, }
IZ-*ana*, en Baſque, *eſſence.*
IZ-*atea*, en Baſque, *exiſtence.*

§. 9.

Diverſes Familles de mots qui en deſcendent.

De-là une multitude de mots qui forment un grand nombre de Familles.

I°. EIS, ſignifiant un, unité, ce qui eſt.

En Grec, HEIS, HEN, un; 2°. ſeul; 3°. ſéparé, individuel.
En Allem. EIN, un : mot qui eſt le Chef d'une Famille immenſe.
En Flaman. EEN, un.
En Iſland. EIN, ...
En Goth, AINS, ...

Mot qui ſe dénaturant, fit :

En Latin, UN-*us*.
Anglo-Sax. AN.
En Anglois, A, prononcé E, & AN & ONE.
En Chinois, YE, prononcé *Ghe*, UN.
En Alleman, EIN-*en*, raſſembler, réunir.

II°. EIS ſignifiant Homme, celui qui eſt.

En Hébreu, { AISH ou AIS, Homme. / AISHA, Femme.
En Latin, { EIUS, au nominatif IS, celui qui eſt, lui. / E-A, celle qui eſt.
En Bas-Bret. E, ou EF, lui.
En Allem. ES, lui, au neutre.
En Holland. { HY, (prononcez *hei*,) lui. / HET, elle.
En Etruſq. AIS-*oi*, les Dieux.
En Oriental / *En Runique* } AS & AIS, Dieu, celui qui eſt; l'unité.
En Latin, ASSIS, un ſou.

III°. AI & EI, ſignifiant le Tems pendant lequel on EST, la Vie, la Durée, l'Eternité.

En Hébreu, חיה, HEIÉ, Vie; 2°. Age.
חי, HEI, Vivant.
היה, EIÉ, il eſt.

En Arabe, חיון, HEIOUN, vivant, qui ne passe pas.
En Grec, A-EI, toujours, dont l'existence est sans cesse la même.
AI-ÔN, Age, durée.
AIÔN-*ios*, Eternel.
En Latin, ÆT-*as*, Age, vie, durée de la vie.
ÆVUM, Tems, vie, perpétuité.
ÆVITAS, Age, vieillesse.
ÆT-*ernus*, Eternel.
En Flamand EEUWE, Siécle.
En Hébreu, עד, OED, Tems, âge.
En Latin, V-ET-*us*, Vieux, qui a de l'âge, qui a une longue durée.
En Gallois, ADD-OED, Vie, âge.
OED, Tems.
EU, Toujours.
En Goth. AIW, Toujours.
En Allem. EWIG, Eternel.
En Theut. EUUO, Durée sans fin, Eternité.

IV°. ED, AID, AD, signifiant le lieu où l'on EST, l'habitation.

En Latin, ÆD-*es*, Maison.
En Franç. ÉDI-*fice*, Habitation bâtie ;
du Latin, ÆDI-*ficium*.
En Celte, EDD, Habitation, maison.
En Irland. EDE-*an*, Asyle, retraite.
En Grec, ÊTH-*os*, Habitation, domicile.
En Gall. ADD-*ef*, Maison, habitation.
En Celte, AID, Habitant.
En Basque, ET-*ea*, Maison.
Eteheco, Domestique.

V°. ES, signifiant, 1°. la Chaleur, 2°. la Nourriture :
Et par lesquelles on conserve son existence : Familles immenses, dont nous ne pourrions mettre le détail ici, mais auxquelles appartiennent ces mots connus :

EST, Côté du Monde d'où vient le Soleil, le Feu qui éclaire & ranime l'Univers.
VESTA, Déesse du Feu.
ESSE, Manger, en Latin, en Grec, en Theuton, &c.

Hed, HES, tout ce qui ſe mange; d'où vinrent :

1°. ESCA, en Latin (ſans aſpiration) Aliment.

*Com-*EST-*ible* en François.

2°. *V-*ESCI (*h* adouci en *v*) en Latin, ſe nourrir : d'où (*v* ſe changeant en *b*)

BEST-*ia*, Être qui ſe nourrit; en François, *beſte*, & puis *bête*.

De-là viennent divers mots François qui appartiennent à ces diverſes Familles; tels :

Être.	*Veſta.*	Edifice.
Un Être.	Été.	Edifier.
Eſſence.	*Eſt.*	Com-EST-ible.
Exiſter.	Son oppoſé *Oueſt.*	BÊTE.
Exiſtence.	*Un* & *Unité.*	As déſignant UN.

De-là encore EVE, ſignifiant celle qui donne la vie, l'exiſtence, qui met au jour.

De-là l'Oriental HEVÉ, la Vie, l'Eternité; 2°. le Serpent, ſymbole de l'Immortalité.

Et le Grec HEBÉ, qui ſignifie la Jeuneſſe, la fleur de l'âge, & dont on fit la Déeſſe HEBÉ, Echanſonne des Dieux immortels & Epouſe d'Hercule tranſporté au Ciel, ou du Soleil renouvellé & rajeuni.

Ajoutons que ce mot HE ou E. rempliſſoit parfaitement par ſa ſimplicité & par ſon énergique conciſion, le vœu de la parole qui eſt de ſe raprocher du geſte & de ſe hâter avec la rapidité du tems; & qu'il n'embarraſſoit nullement la marche du Diſcours, & les tableaux de nos idées : ce qu'il eût fait pour peu qu'il eût été plus long, puiſqu'il revenoit ſans ceſſe.

Si l'on eſt ſurpris de voir que ce mot n'a point dépendu du choix des hommes, & qu'il eſt commun aux Peuples d'Europe & d'Aſie anciens & modernes, on ne le ſera peut-être pas moins quand on verra dans le Volume ſuivant, que le caractère avec lequel on l'écrit n'a pas été plus arbitraire que le mot même qu'il repréſente; & que ce caractère a été emprunté du ſeul objet phyſique qui pût ſervir à en faire ſentir la valeur. C'eſt ainſi que tout tend à établir cette grande vérité juſqu'ici trop inconnue, que la parole eſt une peinture, & que les hommes furent néceſſairement dirigés dans cette peinture par la Nature même qu'ils n'eurent qu'à imiter.

§. 10.

Comment il s'aſſocia avec les Pronoms.

E déſignant l'exiſtence, & devenu VERBE en uniſſant les Noms avec leurs Adjectifs, ou les mots qui peignent les objets avec ceux qui peignent leurs qualités, ſe trouva ſans ceſſe à la ſuite des Pronoms.

En effet, la perſonne qui parle, *je*, *moi*, a ſouvent occaſion de ſe repréſenter exiſtente ſous telle & telle forme, avec telle ou telle qualité, dans tel ou tel état.

Elle a ſans ceſſe occaſion encore de repréſenter de la même maniere les perſonnes auxquelles elle s'adreſſe, & celles dont elle parle. Ainſi l'on ſera dans le cas de dire :

Je EST bon, tu EST bon, il EST bon.

C'eſt ainſi que s'expriment les Indiens : HE ſert pour les trois perſonnes, comme nous l'avons vu dans l'article précédent.

Ici, le Pronom marchoit le premier, & le Verbe venoit après, & toujours le même pour chaque perſonne.

On fut bientôt dégoûté de cette monotonie, & l'on chercha à y remédier. On n'eut pas beaucoup de peine; l'on n'eut qu'à ajouter après HE, une terminaiſon priſe du Pronom même.

MI ſignifioit *moi*; on dit donc EI-MI, au lieu de *moi eſt*.

S déſignoit la ſeconde perſonne; on n'eut qu'à dire EI-S, & cela ſignifia tu ES. HE ou EST reſta pour la troiſieme perſonne.

Ainſi au lieu de *je eſt*, *tu eſt*, *il* EST, toujours *eſt*, on eut *eimi*, *eis*, *eſt* : c'étoit le Langage Aſiatique qui paſſa dans la Grèce & en Italie avec les Colonies Orientales. Après bien des révolutions, *eimi* ſe trouva changé en *ſum* chez les Latins, puis en *ſuim*, & enfin chez nous en *ſuis* : enſorte que nous diſons je *ſuis*, qui ſemble n'avoir plus de raport avec EST, tandis que nous continuons à dire *tu* ES, *il* EST. Et c'eſt ce qu'on apelle les Perſonnes du Verbe, expreſſion impropre, & qui occaſionna diverſes mépriſes dans la ſuite.

Il réſulta de cet uſage que les Pronoms étant réunis au Verbe, ne furent plus exprimés ſeuls; ils étoient déja avec le Verbe; il eût donc été inutile de les répeter.

Mais lorſqu'on eut perdu de vue cette origine, & que le Verbe s'étant altéré,

téré, n'offrit plus les Pronoms d'une maniere diſtincte, on s'imagina que le verbe déſignoit les perſonnes par lui-même ; & qu'il réuniſſoit en lui toute la force des Pronoms.

Ce qui brouilla toutes les idées relatives au Verbe, & lui fit attribuer les propriétés du Pronom, dont les principales ſont l'*activité* & la *paſſivité*, qui ne peuvent point ſe trouver dans le Verbe, puiſqu'il n'eſt qu'un ſimple lien.

§. 11.

Diverſes manieres dont il ſe combine avec eux.

Il y eut ainſi deux manieres de conſidérer le Verbe ÊTRE : l'une, ſuivant l'uſage primitif conſervé chez les Indiens, & par lequel on l'employe tout ſeul, ſans aucune variété relative aux perſonnes, du moins au ſingulier.

L'autre, à la maniere grecque, en l'uniſſant aux Pronoms, à la tête deſquels il ſe plaçoit.

Il s'en forma une troiſieme dans la ſuite ; celle-ci conſiſta à ſe ſervir du Verbe uni au Pronom, & à le faire précéder également du Pronom ; ſoit parce que le Pronom verbal s'étoit ſi fort défiguré, qu'on ne le reconnoiſſoit plus, comme dans SUIS où l'on ne voit plus de traces du Pronom ME ; ſoit parce que les Langues qui ſe ſervirent de cette troiſiéme méthode, étoient trop accoutumées à mettre le Pronom avant le Verbe, pour le ſouffrir après ; & telle eſt la Langue Françoiſe en particulier : elle ne dit pas ſimplement avec les autres Peuples, *ſuis*, *es*, *eſt*, mais elle repete le Pronom, en diſant *je ſuis*, *tu es*, *il eſt*.

Aſſocier le Verbe avec chaque perſonne ſucceſſivement, c'eſt ce qu'on apelle le FLÉCHIR.

On le fléchit au ſingulier & au pluriel, puiſque chaque perſonne a un ſingulier & un pluriel.

Alors, on l'aſſocie d'abord avec les trois perſonnes au ſingulier & enſuite avec les trois perſonnes au pluriel : ainſi nous diſons en François :

Je ſuis.	Nous ſommes.
Tu es.	Vous êtes.
Il eſt.	Ils ſont.

Tandis que les Grecs diſoient d'une maniere plus courte :

Ei-mi.	Es-men.
Ei-s.	Es-te.
Ei, ou Eſti.	Ei-ſi, & Enti.

Les Latins qui avoient fait précéder la premiere perſonne, de la lettre s, ajoutérent également cette lettre à la premiere & à la troiſiéme perſonne du pluriel : de ſorte qu'ils eurent ce Verbe :

Sum.	Sumus.
Es.	Eſtis.
Eſt.	Sunt.

Les Orientaux n'arrangent pas ces perſonnes de la même maniere que nous : ils commencent par la troiſiéme, & finiſſent par la premiere. Ce Verbe ſe fléchit donc ainſi chez les Perſans :

AST, il eſt.	*And*, ils ſont.
Ai, tu es.	*Aid*, vous êtes.
Am, je ſuis.	*Aim*, nous ſommes.

L'on voit dans AM *je ſuis*, & dans AND *ils ſont*, l'origine de *Eimi* & celle de *Enti*, le *ſunt* des Latins & notre SONT.

Obſervons que ſi les Latins firent précéder de la lettre s, trois de ces perſonnes, ce ne fut point par un effet du caprice : ce fut pour en adoucir la prononciation, que l'aſpiration & les naſales *m* & *n* qui s'y trouvent rendoient trop dure : ce qui n'étoit pas à négliger dans un mot auſſi commun : car c'eſt une choſe à remarquer que les Latins étoient auſſi ennemis des aſpirations que les Grecs en étoient amis ; ce qui mit une très-grande différence dans l'orthographe de la plûpart des mots communs à ces deux Peuples.

§. 12.

Origine des mots qui marquent en Latin le Paſſé & le Futur du Verbe Etre.

Il ne ſuffiſoit pas de déſigner l'exiſtence actuelle, ou le tems préſent : il falloit encore être en état de déſigner l'exiſtence paſſée & l'exiſtence future, le Tems qui n'étoit plus, & celui qui n'étoit pas encore ; mais qui alloit ſuivre. EST ne pouvoit plus ſervir à ces uſages, ſi différens de celui pour lequel il étoit employé. Il fallut donc recourir à d'autres ſons, & que ces ſons fuſſent également propres à peindre ces nouvelles idées, comme on en avoit un qui peignoit l'exiſtence actuelle & qui étoit pris dans la Nature.

Le ſon fugitif FU fournit l'un de ces mots : il déſigna chez les Latins le tems paſſé du Verbe EST. Ce ſon eſt tiré de la portion extérieure de l'Inſtrument vocal, & il eſt repouſſé en dehors avec force, en ſorte qu'il fuit loin de

cet Inſtrument. On ne pouvoit donc mieux peindre l'exiſtence qui n'eſt plus, le tems paſſé qui s'enfuit ſans qu'on le revoie jamais. Auſſi, FU eſt le mot qui déſigne en diverſes Langues l'exiſtence paſſée : dans la Perſane où בוד VUD, ſignifie *il* FUT ; en Latin où Fu-*i*, ſignifie je fus, *fu-iſti*, tu fus, *fu-it*, il fut, mot à mot *il eſt s'enfuyant*. Il en eſt de même dans toutes les Langues qui ont emprunté ce tems du Latin.

De cette même racine viennent une multitude de mots avec la même ſignification.

En Hébreu,	פוח,	*Fuc'h*,	pouſſer ſa voix, ſouffler.
	פוג,	*Fug*,	ceſſer d'être.
	פיח,	*Phic'h*,	cendres, reſtes du bois conſumé
	אפך,	*A-*FEC,	variable, qui ceſſe d'être le même.
	פס,	PHES,	être diſperſé, finir, diminuer.
	אפס,	*A-*FES,	ceſſer d'être, finir, défaillir.
	פוץ,	FUTS,	diſperſer, diſſiper, briſer, anéantir.
	פוק,	FUQ,	enlever, ébranler, chanceler.
En Grec,	Φυσα,	*Fuſsé*,	ſouffle; 2°. tout ce qui ne renferme que du vent, un ſoufflet, une veſſie, une bulle d'air; 3°. vanité, faſte.
	Φυξ,	*Fugs*,	fuite.
	Φυγε,	*Fuge*,	fuis.
	Φευγω,	*Feugó*,	je fuis.
	Φυ,	*Fey*,	Fy.
En Latin,	*Fuga*,	fuite.	
	Fuge,	fuis.	
	Fumus,	fumée.	
En François,	*Fuir*,	*fuite*, *fugue*, *fumée*; *feu*, pour déſigner une perſonne qui n'eſt plus, qui *fut*.	

De-là le mot Hébreu, Grec & Latin, FUC פוך qui ſignifie du *fard*, couleur qui n'a qu'une exiſtence fugitive & paſſagere : & d'où vint le nom de FUCUS que porte l'algue, plante marine, parce qu'elle entroit dans la compoſition du fard, ou du FUC.

Le FUTUR au contraire, s'avance avec rapidité : il n'eſt pas; mais déjà nous le touchons. On le peindra donc au moyen du ſon le plus roulant, le plus ſonore, le plus propre à repréſenter un objet qui s'avance & dont le ſon aug-

mente à proportion qu'il eſt plus près : R ſera donc le nom du tems futur, puiſque c'eſt le ſon le plus roulant & qui ſe renforce à meſure qu'il roule davantage. De-là,

Er-o je ſerai, er-*is* tu ſeras, er-*it* il ſera, &c. Tems qui ſubſiſte dans toutes les Langues nées des débris de la Latine, mais que nous avons fait précéder de la lettre *s*, comme les Latins l'avoient déja fait pour le préſent. Ainſi nous diſons, *je ſerai*, *tu ſeras*, *il ſera* : les Italiens, *egli ſarà*, il ſera, l'Eſpagnol, *ſerá*.

Il y a plus, c'eſt que dans ces trois Langues, tous les futurs ſe diſtinguent par le ſon R. Ainſi nous diſons j'ai*me-rai*, je *voud-rai*, &c. de même que les Latins l'obſerverent pour l'un de leurs futurs, diſant *amav*-er-*o* j'aurai aimé, *leg*-er-*o* j'aurai lu.

Il eſt même très-aparent que chez les premiers Grecs R déſignoit le futur ; & qu'à la longue ce ſon ſe changea en *s*, qui eſt le caractère diſtinctif de leurs futurs. On ſait que R & *s* ſont des Tons qui ont été ſans ceſſe ſubſtitués les uns aux autres.

CHAPITRE VI.

DES PARTICIPES.

SIXIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Raports & différences des Participes & des Adjectifs.

Nous avons vu qu'entre toutes les qualités dont les Êtres ſont revêtus, il y en avoit qui n'étoient qu'*énonciatives*, que celles-ci s'exprimoient par des *adjectifs* qui déſignoient la qualité d'un objet purement & ſimplement, & qui ſe lioient avec le nom de cet objet par le Verbe *eſt*; comme lorſque nous diſons, le Soleil eſt *grand*; la Terre eſt *ronde*; l'Eau eſt *limpide*.

Mais outre les qualités exprimées par ces Adjectifs, il en eſt d'autres d'une claſſe très-différente, qui repréſentent les divers États qu'éprouvent les Êtres, par la propriété qu'ils ont d'agir les uns ſur les autres.

Celles-là, unique effet de la conſtitution de ces Êtres, & auxquelles ils ne peuvent aporter aucun changement.

Celles-ci, produites par la liberté qu'ont les Êtres d'agir ſur eux-mêmes ou les uns ſur les autres, & d'exécuter ainſi les projets qu'ils conçoivent.

Celles-là toujours les mêmes, ſans aucune variété relative au tems.

Celles-ci n'ayant qu'un tems, & fléxibles comme les opinions & comme la volonté des Êtres qui les produiſent.

Celles-là qui n'influent en rien ſur la perfection des Êtres : celles-ci par leſquelles ils l'augmentent ou la diminuent, ſuivant le bon ou le mauvais uſage qu'ils en font.

§. 2.

Définition des Participes.

Les PARTICIPES ſeront donc les mots qui expriment les divers États des Êtres, occaſionnés par la propriété qu'ils ont d'être ſuſceptibles d'action.

Et ces mots ſeront toujours liés avec l'idée de tems, parce que les actions ſe paſſent dans le tems & que les États qui en ſont la ſuite ne durent qu'un tems.

§. 3.

Diviſion des Participes.

Toute action peut être conſidérée ſous deux points de vue.

Premierement, par raport à l'Être qui agit : ſecondement, par raport à l'Être qui éprouve les effets de cette action.

Le premier de ces Êtres eſt actif ; & le ſecond eſt paſſif.

Ce qui conſtitue deux ſortes de Participes.

Le PARTICIPE ACTIF, tel qu'*aimant*, *louant*, *liſant* ; car ces mots peignent un Être comme occupé à *aimer*, à *louer*, à *lire* ; comme faiſant l'action d'aimer, de louer, de lire.

Le PARTICIPE PASSIF, tel qu'*aimé*, *loué*, *lu* ; car ces mots peignent les effets des actions d'aimer, de louer ou de lire : ils peignent des objets comme étant aimés, loués, lus, par d'autres Êtres, par ceux dont on a dit qu'ils étoient *aimant*, *louant*, *liſant*.

§. 4.

Objets à conſidérer dans les Participes.

On a donc trois choſes à conſidérer dans tout Participe.

1°. L'Être qui éprouve l'État dont on parle.

2°. L'État qu'on lui attribue.

3°. Le Tems dans lequel cet État a lieu.

Tout cela ſe trouve dans *aimant* comme dans *aimé*.

1°. On y voit un Être dans l'état d'agir, ou dans l'état par lequel il éprouve l'effet d'une action.

2°. On y voit les États divers qu'on lui attribue ; celui d'*aimer* & celui d'*être aimé*.

3°. On y voit que ces divers États ont lieu dans un Tems quelconque : car un Être peut *être* aimant, *avoir été* aimant, ou *devenir* aimant : de même il peut *être aimé* au moment préſent, avoir *été aimé*, ou ſe voir *aimé* dans la ſuite.

§. 5.

Tableaux qui en réſultent.

Ces Participes ſe lient aux objets auxquels ils ſe raportent, ou auxquels on attribue l'un ou l'autre de ces États, de la même maniere que les Adjectifs, par le verbe ÊTRE, lien commun de tous les Tableaux de nos idées.

Ainſi l'on dit, *il eſt* AIMANT *& il eſt* AIMÉ, tout comme nous avons vu qu'on diſoit, *il eſt grand, il eſt doux, il eſt élevé.*

De ces Tableaux, le premier s'apellera *Tableau actif*; & le ſecond, *Tableau paſſif.*

Le premier, ACTIF, parce qu'il peint l'action, l'Être qui agit.

Le ſecond, PASSIF, parce qu'il peint l'impreſſion de l'action d'un Etre ſur un autre Être; parce qu'il peint l'Être qui éprouve l'effet de cette action, qui n'eſt que patient ou paſſif à ſon égard.

§. 6.

Que les Participes ſont une des Parties du Diſcours.

Juſques-ici on ne mettoit point les Participes au nombre des Parties du Diſcours: mais on ſe fondoit ſur les motifs les plus foibles: & en effet, n'en faire une partie ſéparée, comme PRISCIEN, (1) que parce qu'ils ont des cas & des genres & point de modes, c'eſt ne vouloir perſuader perſonne: auſſi tous les Grammairiens les ont conſidérés comme une dépendance des Verbes, ou comme des Adjectifs-verbaux. Mais ils reſpectoient une vieille erreur, qui mérite d'autant moins de conſidération qu'elle a embrouillé cette matiere au-delà de toute expreſſion, & qu'elle a fait oublier ce que les Participes furent dans l'origine. Trompant ainſi par les formes actuelles de ces objets, elle a fait totalement perdre de vue la véritable place des Participes.

Il eſt donc tems de la leur rendre, & de débarraſſer par-là cette claſſe de mots, des obſcurités qu'on y rencontre encore, uniquement par cette raiſon.

On ne ſauroit les confondre avec les Adjectifs, puiſque ceux-ci n'expriment, comme nous l'avons vu, qu'une partie de ce qu'expriment les Participes, & qu'ils different ſi fort dans leurs fonctions, quoique leur forme ſoit la même.

(1) Lib. II. *de Oratione.*

On peut bien moins encore les confondre avec le Verbe, puiſque l'eſſence de celui-ci eſt d'unir les mots qui déſignent les qualités avec ceux qui indiquent les objets dans leſquels ſe trouvent ces qualités.

Quelque jour même on ne pourra pas concevoir qu'on ait réuni ſous un même point de vue les Noms, les Adjectifs, les Participes & les Verbes : qu'on ait vu une ſeule & même partie du Diſcours dans ces divers mots, *Soleil*, *brûlant*, *aimé* & *être* : que cette confuſion ſe ſoit ſoutenue ſi long-tems, & dans les ſiécles les plus brillans de la Littérature Françoiſe.

La maniere dont nos Grammairiens s'expriment à ce ſujet ; les diverſes tournures qu'ils prennent pour faire diſparoître les nuages dont il eſt environné ; la métaphyſique profonde à laquelle ils ſont forcés d'avoir recours pour débrouiller ce cahos, prouvent ſenſiblement combien ils étoient peu ſatisfaits des idées communément reçues à cet égard : c'eſt peut-être ici une des Parties qu'ils ont le plus ſoignée, & qui eſt préſentée de la maniere la moins ſatisfaiſante.

C'eſt qu'ils tenoient trop à l'ancienne maniere de voir : c'eſt qu'ils vouloient raccommoder un ſyſtême impoſſible à défendre : qu'ils n'avoient pas oſé ſecouer d'anciens préjugés, & travailler ſur des fondemens tout neufs.

C'eſt perdre ſon tems & ſes ſoins que de chercher à raccommoder un édifice qui tombe en ruine de toutes parts : de vouloir mettre de l'ordre dans des objets qui n'en ſont pas ſuſceptibles : de s'obſtiner à réunir des choſes qui ne ſe peuvent concilier.

Les Participes ne vont ni avec les Adjectifs, ni avec les Verbes ; ils ne peuvent s'expliquer ni par les uns ni par les autres ; ils ont leur marche propre & unique : des caractères particuliers qui ne ſe trouvent qu'en eux, qui ne conſtituent qu'eux, qui en font un ordre de mots abſolument ſéparés des autres à tous égards, & pour le fonds, & pour la forme ; & même pour la maniere dont ils s'ellipſent, objet qu'il ne faut jamais perdre de vue, & qu'on ne met cependant pas en ligne de compte : faiſons-les donc marcher ſeuls, & ils nous arrêteront moins ; les trois quarts de la peine ſeront ſuprimés.

§. 7.

Pourquoi ils furent apellés Participes.

D'après ces préliminaires, il ſera très-aiſé de rendre raiſon de la dénomination qu'on leur a donnée, qui nous vint des Latins, mais qui ſe lie avec notre Verbe *participer*, ou *prendre part*. Ce n'eſt point, comme on l'a cru, parce

parce qu'ils participent de deux natures, de la nature des Adjectifs & de celle des Verbes : mais parce qu'à la différence des qualités exprimées par les Adjectifs & qui ne ſont point l'effet de la participation des objets auxquels on les attribue, celles-ci au contraire ſont toujours l'effet de la participation des Êtres qui les font naître, qu'ils y prennent part, qu'ils s'y intéreſſent, qu'ils s'y portent avec ardeur pour les faire réuſſir. En effet, l'Homme, par ſa volonté, par ſa détermination, eſt toujours de moitié dans les actions, tandis qu'il n'entre pour rien dans les qualités qu'il tient de la Nature, telles que celles qui concernent la grandeur, la taille, la couleur, la beauté, &c. Et telle eſt la force même du mot PARTICIPE, compoſé des mots PART-*em* CAP-*ere* ou CIP-*ere*, prendre part.

Cette différence étoit trop remarquable pour ne pas ſe faire ſentir vivement ; & cette propriété trop intéreſſante, pour que cette Partie du Diſcours n'en prît pas ſon nom. On dut voir dès les premiers inſtans que l'Homme participoit à ſes actions ; qu'elles étoient l'effet de ſa détermination ; que c'eſt par-là qu'elles devenoient dignes de blâme ou de louange ; que tandis qu'on ſe contente d'admirer ceux qui ſont bien, on aplaudit ceux qui font bien ; & qu'on ne pouvoit donner à cette portion de mots un nom plus diſtingué, mieux aſſorti & plus propre à en faire ſentir le prix.

L'origine que nous aſſignons ici aux Participes eſt d'autant plus exacte & d'autant plus vraie, que les Participes ſont beaucoup plus anciens que les Verbes dont on les dit participans, & avec leſquels on ne pouvoit les comparer dans les commencemens, puiſqu'ils n'exiſtoient pas ; comme nous le prouverons dans le Chapitre ſuivant qui aura les Verbes pour objet.

Là, nous verrons que tout Verbe qui fait plus qu'unir le nom d'un objet avec celui de ſa qualité, & qui exprime en même-tems une action, tels que *j'aime*, *je lis*, *je loue*, &c. tirent toute leur force des Participes eux-mêmes, dont ils n'ont fait que prendre la place : & que ces Verbes, loin d'être comme on l'a cru une partie fondamentale du Diſcours, n'en forment qu'une portion de convenance, qui pour être ſentie doit s'analyſer en dernier reſſort par le Participe, & par le Verbe EST, ce Verbe qui unit entr'elles les parties eſſentielles des Tableaux de nos idées.

Il eſt vrai qu'on fait marcher les Participes à la ſuite de ces Verbes comme s'ils en étoient nés & qu'ils en fuſſent une dépendance : mais on ne pouvoit faire autrement d'après la maniere dont on enviſageoit ces objets, comme on n'avoit pas des principes ſûrs, il étoit impoſſible de découvrir la véritable analogie de tous ces objets & de les caſer dans leur place naturelle : par-

tout, le factice en prenoit la place ; & comme on ne raiſonnoit que d'après ce factice, il falloit néceſſairement qu'on s'égarât ; qu'on mit à la fin ce qui devoit être au commencement & qu'on regardât comme cauſe ce qui n'étoit qu'effet.

Mais lorſqu'on cherche la vérité, & qu'on veut avoir des idées nettes des choſes, il ne faut jamais partir de ce qui s'eſt fait ou de ce qui s'eſt dit ; mais de ce qui devoit ſe faire ou ſe dire ; & de ce qui a fait qu'on a agi ou dit autrement.

Si ceux qui les premiers réunirent les Participes aux Verbes, & les mirent à la fin de toutes les portions du Verbe, le firent parce qu'ils s'imaginerent que les Participes étoient nés des Verbes & ne les avoient pas formés, ils ſe tromperent très-groſſiérement ; & leur autorité eſt nulle, étant contraire au fait & à la raiſon.

S'ils les joignirent aux Verbes, parce qu'ils apercevoient entr'eux les plus grands raports, & parce que la connoiſſance de l'un conduiſoit à la connoiſſance de l'autre, ils avoient raiſon : mais ils auroient dû en avertir & ne pas les rejetter à la fin des Verbes, pour ne pas induire en erreur ceux pour l'inſtruction de qui ils écrivoient, & qui en ont toujours conclu, ce qu'on ne pouvoit qu'en conclure, que les Participes étoient nés des Verbes, & que ceux-ci étoient eſſentiels, tandis que ceux-là n'étoient qu'un acceſſoire.

Mais on peut affirmer ſans crainte de ſe tromper, que les premiers qui raſſemblerent ces obſervations ſe tromperent eux-mêmes : qu'on avoit déja perdu dès-lors la vraie origine de toutes ces choſes ; & que dans l'impoſſibilité où ils étoient de remonter à cette origine, ils ne chercherent qu'à mettre un ordre quelconque dans les faits qui exiſtoient, & qui leur ſervoient de baſe.

De-là les difficultés dont cet objet eſt hériſſé, que nos Grammairiens ont tâché d'enlever ; qu'ils auroient entierement diſſipées, s'il n'avoit fallu pour cela que de l'eſprit & l'intelligence des Langues : tandis que la vraie généalogie de ces eſpèces de mots pouvoit ſeule en donner la ſolution : & cette vraie généalogie étoit impoſſible à trouver, ſans la comparaiſon des Langues les plus anciennes & ſans la connoiſſance de leurs raports avec les idées.

Les difficultés qui regardent les Participes, naiſſent ſur-tout de ce que l'Ellipſe s'eſt emparée de cette Partie du Diſcours : c'eſt-là en quelque ſorte qu'elle a établi ſon Empire ; c'eſt-là qu'elle abrége la parole d'une maniere dont nous n'avons point d'exemple dans aucune autre eſpéce de mots. L'on auroit donc beſoin ici de la métaphyſique la plus déliée, & de tout ce que l'Art

grammatical a de plus profond, d'un ſecours ſupérieur pour découvrir les routes ſecrettes que l'ellipſe ſuivit ici, pour retrouver les longueurs qu'elle franchit, & pour reconnoître les moyens par leſquels l'eſprit humain eſt parvenu à cette façon de s'exprimer auſſi briéve qu'énergique.

§. 8.

Utilité & beauté des Participes.

Si l'utilité & la beauté d'une Partie du Diſcours dépend du rôle que jouent dans le Diſcours les mots dont elle eſt compoſée, il en eſt peu qui ſoit plus utile & plus intéreſſante, que les Participes, tels que nous les préſentons ici; déſignant les actions & les déterminations de la volonté; antérieurs aux Verbes; n'en reconnoiſſant qu'un ſeul, le Verbe *eſt*, avec lequel ils puiſſent s'aſſocier; & ame ou baſe fondamentale de tous les autres qui leur doivent tout ce qu'ils ſont.

C'eſt par ſes qualités actives que l'Homme ſe diſtingue entre tous les Êtres; & par les actions qui en ſont la ſuite, qu'il exerce & manifeſte ſes facultés les plus excellentes, ſa liberté & ſon intelligence: elles ſont une de ſes plus belles prérogatives. Par leur changement continuel & toujours effet de ſa volonté qui les commence, les continue, les ſuſpend ou les reprend ſuivant les circonſtances, il ſe prête à tous les beſoins, il ſe porte à tout, il pouvoit à tout, il ſurvient à tout; il cultive les Arts, il va de connoiſſance en connoiſſance; il ſe perfectionne ſans ceſſe; ſes ſemblables trouvent en lui & il trouve en eux des ſecours toujours efficaces.

C'eſt par leurs actions que les Peuples, les Sociétés, les Familles, que chaque individu, s'élevent au-deſſus de leur état actuel, banniſſent la pareſſe & l'indolence, ameliorent leur ſort, & diſpoſent la Terre à recevoir, à entretenir, à rendre heureux un plus grand nombre d'Hôtes.

Par leurs actions, les Hommes ſe montrent tels qu'ils ſont, éclairés, ſages, généreux, compâtiſſans, pleins de vertu; ou ignorans, lâches, rampans, vicieux, corrompus.

C'eſt par les actions qu'on s'éléve ou qu'on s'abaiſſe, qu'on devient digne de louange ou de blâme, qu'on ſe fait aimer ou déteſter.

Les actions des hommes ne peuvent jouer un ſi grand rôle ſur la ſcène de ce monde ſans en jouer un très-grand dans le diſcours: elles y méritent donc une place diſtinguée, une place qui ſoit à elles, & non à aucun autre mot: &

cette place eſt celle des Participes, puiſque ceux-ci peignent les Hommes dans tous leurs états, actifs & paſſifs, & qu'il n'eſt aucun Tableau d'idée où il faille peindre l'Homme dans l'un ou dans l'autre de ces états, qui ne ſoit parfaitement exécuté par l'un ou l'autre Participe, comme nous aurons lieu de nous en aſſurer dans la ſuite, & comme l'ont très-bien vu les Grammairiens.

§. 9.

Pourquoi on avoit négligé juſques-ici cette portion du Diſcours.

Mais ſi les Grammairiens ſont convenus que tous les états actifs & paſſifs pouvoient très-bien ſe peindre par les Participes, comment eſt-il arrivé qu'ils n'en ayent pas fait une des Parties du Diſcours ; qu'ils les ayent confondus avec le Verbe, dont la fonction eſt ſi différente ; qu'un fait auſſi frapant, ait été en pure perte pour eux, & qu'une ſi belle Partie du Diſcours leur ait échapé d'une maniere qui paroît inconcevable, & qui donne un air d'innovation & de paradoxe à celui qui apelle de leur jugement ?

Cette mépriſe eſt arrivée tout naturellement, ſi naturellement, qu'elle étoit preſqu'impoſſible à éviter ; & qu'on ne pouvoit pas s'apercevoir que c'en fût une, à moins d'avoir des principes très-différens de ceux dont on partoit.

L'on avoit mis à la place des Participes, leur équivalent formé par ce qu'on apelle *Verbes actifs & paſſifs*. Ainſi les états actifs & paſſifs ſe trouvoient en poſſeſſion d'une place ſéparée, quoique ſous un autre titre. A cet égard, la mépriſe étoit en quelque ſorte réparée, quoiqu'il en naquît une de fait, & contraire à toute analogie, qui conſiſtoit à regarder les Participes, comme étant nés des Verbes, tandis que ceux-ci, comme nous le verrons au Chapitre ſuivant, ne ſont qu'une formule plus courte qu'on ſubſtitua aux Participes & au Verbe.

Mais il réſulta de cette premiere mépriſe, une erreur capitale & qui a brouillé toutes les idées grammaticales ; c'eſt que ces Verbes actifs & paſſifs qui devoient former, ſous le nom de *Participes*, une claſſe du Diſcours ſéparée de toute autre, & ſur-tout de celle qu'on apelle *Verbe*, furent confondus avec celle-ci : enſorte que deux Parties du Diſcours très-diſtinctes & dont la définition de l'une ne pouvoit être la définition de l'autre, furent confondues en une ſeule ; & qu'on chercha dès-lors une définition qui convînt à ces deux Parties du Diſcours, comme ſi elles n'en formoient réellement qu'un.

ſeule : ce qui dénaturoit tout, & a jetté les Grammairiens dans des embarras & des difficultés, dont rien ne pouvoit les tirer qu'en revenant à la Nature & au vrai, qu'en ſéparant les Participes du Verbe, & en ne voyant dans ce qu'on apelle Verbes actifs & paſſifs, qu'une formule abrégée du Verbe & du Participe.

C'étoit ainſi qu'une premiere erreur en entraînoit un grand nombre d'autres ; & que celles-ci avoient tellement fait diſparoître les traces du vrai, qu'on ne ſoupçonnoit pas même qu'on ſe fût égaré.

§. 10.

Formation & Origine des Participes.

Nous avons vu que les Participes étoient diviſés en deux Claſſes, les uns actifs, tels qu'*aimant*, qui peignent les hommes dans un état d'action en même-tems qu'ils déſignent le genre d'action dont ils s'occupent. Les autres paſſifs, tels qu'*aimé*, qui les peignent comme éprouvant les effets d'une action étrangere, & qui déſignent en même-tems la nature de cette action.

Je ſuis aimant, ſignifie donc ; *je ſuis* dans cet état actif qu'on apelle *aimer*.

Je ſuis aimé, ſignifiera *je ſuis* dans cet état paſſif qui conſiſte à éprouver les effets de l'action qu'on apelle *aimer*.

Ces Tableaux ne ſignifient rien, ou ils ſignifient tout cela ; & ces dévelopemens ſont puiſés dans l'idée même du Participe, puiſqu'ils peignent les états actif & paſſif, qui réſultent des actions auxquelles on ſe porte, ou deſquelles on éprouve les effets.

Ils ſont donc elliptiques, puiſqu'ils peignent tant d'idées avec ſi peu de traits : mais comment eſt-on parvenu à former ces ellipſes & à créer ces mots ? D'une maniere très-ſimple, très-naturelle & qui donne très-exactement la définition des Participes.

Ce fut par la réunion de deux mots : l'un qui peignoit l'action qu'on vouloit déſigner : l'autre qui peint les Êtres dans un état actif ou paſſif, ſans déterminer la nature de cette action.

Ce mot eſt *é* pour le paſſif, & *ẽn* ou *an* pour l'actif : mots qui ne peuvent être plus ſimples & qui tirent toute leur force du Verbe E qui peint l'éxiſtence en elle-même purement & ſimplement ; au lieu que *en* peint un Etre dans l'exiſtence active, & que *é* le peint dans l'exiſtence paſſive.

Ainſi, *Aim-ant* eſt compoſé de deux mots qui ſignifient :

ANT, celui qui eſt dans un état actif.
AIM, amour, état d'amour.

Aim-é, eſt compoſé de deux mots qui ſignifient :

É, celui qui eſt dans un état paſſif réſultant de l'action d'un autre.
AIM, amour, état d'amour.

Mot-à-mot, *Aim-ant*, l'Être actif amour ; *Aim-é*, l'Être paſſif amour : expreſſions qui tirent toute leur force de leur forme elliptique.

Cette formation des Participes n'eſt point particuliere à notre Langue : elle nous eſt commune avec la plûpart ; on peut dire, avec toutes, quoique ſous diverſes formes.

Ainſi les Latins diſoient *Leg-ENTE*, l'Être qui lit.
Leg-E-TO, l'Être qui eſt lu, & par ſyncope, *legto* ou *lecto*.

Et avec la prononciation forte :

Am-ante, l'Être qui aime.
Am-ato, l'Être qui eſt aimé.

De-là l'uſage des Languedociens de terminer tous ces paſſifs en *at*, diſant, *amat*, aimé ; *bleſſat*, bleſſé ; *cantat*, chanté, &c.

Il en étoit de même des Grecs : ils formoient ce Participe paſſif par le moyen d'*eis*, le même que notre *é* : & le Participe actif par le moyen d'*ón*, le même qu'*en*, avec une légere altération dans la voyelle. Ainſi :

Ti-ÔN, ſignifie chez eux celui qui honore, l'Être qui honore.
Ti-EIS, honor-é, l'Être qu'on honore.

Ces formules avoient l'avantage d'abréger ſingulierement le diſcours & de lui donner plus de force & plus de clarté. Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi elles ſe trouvent dans toutes les Langues de cette façon ou ſous des formes qui l'équivalent.

Divers Tems des Participes.

Nous avons dit que les Participes étoient relatifs au tems, parce que toute action eſt dans un tems. A cet égard, il exiſte diverſes eſpéces de Participes ; ou pour mieux dire, on peut exprimer par la forme du Participe tous les tems poſſibles.

Nous avons en François divers Participes actifs.

Un Présent,	aimant,	*je ſuis aimant.*
Un Passé positif,	ayant aimé,	*je ſuis ayant aimé.*
Un Passé comparatif,	ayant eu aimé,	*je ſuis ayant eu aimé.*

Les autres Participes actifs s'expriment par des Participes d'autres Verbes joints à l'action d'*aimer.*

Un Passé prochain,	venant d'aimer,	*je ſuis venant d'aimer.*
Un Futur positif,	devant aimer,	*je ſuis devant aimer.*
Un Futur prochain,	allant aimer,	*je ſuis allant aimer.*

On pourroit avoir un Futur éloigné, celui que nous ſommes obligés d'exprimer par *qui ſera aimant*, & qui correſpond au Latin *amaturus*, participe futur qui ne ſignifie ni *devant* aimer, ni *allant* aimer, mais *celui qui ſera aimant.*

Nous avons auſſi divers Participes paſſifs analogues à ceux-là.

Un Présent, aimé, *je ſuis aimé*, & qui s'aſſocie comme tous les Participes à tous les tems du Verbe *je ſuis.*
Un Passé positif, ayant été aimé, *je ſuis ayant été aimé.*
Un Passé prochain, venant d'être aimé.
Un Futur positif, devant être aimé.
Un Futur prochain, allant être aimé.

Nous devrions avoir deux autres Participes.

Un Passé éloigné, ſignifiant *celui qui fut aimé.*
Un Futur éloigné, ſignifiant *celui qui ſera aimé.*

Les Grecs ont une maniere très-commode de former leurs Participes : c'eſt comme nous dans *aim-ant* & dans *aim-é*, avec les tems du Verbe *eſt* ; mais ils en ont plus que nous. En voici un exemple :

Ti, ſignifie chez eux l'action d'honorer : en le combinant avec le Verbe *Être* : ils en ont ces Participes.

Actifs.

Ti-*ôn*, celui qui eſt honorant, honorant.
Ti-*ſôn* (1), celui qui va honorer.

(1) Prononcez *s* comme s'il y en avoit deux.

Ti-*ôn*, celui qui honorera.
Ti-*sas*, celui qui vient d'honorer.
Ti-*ón*, celui qui a honoré, ayant honoré.
Te-ti-*kós*, celui qui fut honorant, ayant eu honoré.

PASSIFS.

Ti-*omenos*, qui eſt honoré, honoré.
Te-ti-*ſomenos*, qui va être honoré, allant être honoré.
Ti-*theſomenos*, qui doit être honoré, devant être honoré.
Ti-*theis*, qui vient d'être honoré, venant d'être honoré.
Ti-*eis*, qui a été honoré, ayant été honoré.
Te-ti-*menos*, qui fut honoré.

§. II.

De leur forme adjective.

Ces Participes déſignant des qualités, ſubiront donc les mêmes loix que les Adjectifs qui déſignent également des qualités : comme ceux-ci, ils auront des nombres & des genres, afin de porter les livrées de leur objet & de s'unir plus étroitement avec eux.

C'eſt ainſi qu'on dit *aimé* & *aimée* au maſculin & au féminin ſinguliers : *aimés* & *aimées* au maſculin & au féminin pluriels.

Il en eſt de même du Participe actif en Grec, en Latin & dans le vieux François de nos Peres : ils diſoient *aimante*, *aimans*, *aimantes* : tandis qu'il eſt actuellement indéclinable.

Je ne ſache pas qu'on en ait cherché la raiſon : il doit cependant y en avoir une néceſſairement, rien n'arrivant ſans cauſe, en Grammaire tout comme dans la Nature. Et cette cauſe doit exiſter dans la maniere dont nous enviſageons actuellement ces Participes actifs.

§. 12.

Du Participe en ant, *& ſi notre Langue a des Gérondifs.*

L'on peut dire que l'uſage des Participes actifs eſt borné à déſigner les circonſtances dans leſquelles on ſe rencontre au moment dont on parle.

Le

Le prologue de la Tragédie d'Eſther contient, par exemple, cinq ou ſix Participes actifs, qui ſont tous circonſtantiels.

» Et l'Enfer COUVRANT tout de ſes vapeurs funébres,
» Sur les yeux les plus ſaints a jetté ſes ténébres.

Comme ſi l'on diſoit, l'Enfer a jetté ſes ténébres ſur les yeux les plus ſaints, EN *couvrant* tout de ſes vapeurs funébres.

» Déja ROMPANT par-tout leurs plus fermes barrieres,
» Du débris de leurs forts, il couvre ſes frontieres.

Ou, *déja* EN *rompant par-tout*, &c.

Il en eſt de même dans ce morceau de la Scène premiere du premier Acte.

» Mais lui VOYANT en moi la fille de ſon frere,
» Me tint lieu, chere Eliſe, & de pere & de mere:
» Du triſte état des Juifs jour & nuit agité,
» Il me tira du ſein de mon obſcurité;
» Et ſur mes foibles mains FONDANT leur délivrance,
» Il me fit d'un Empire accepter l'eſpérance.
» A ſes deſſeins ſecrets, *tremblante*, j'obéis.
» Je vins; mais je cachai ma Race & mon Pays.
» Qui pourroit cependant exprimer les cabales
» Que formoit en ce lieu ce peuple de Rivales,
» Qui toutes DISPUTANT un ſi grand intérêt,
» Des yeux d'Aſſuerus attendoient leur arrêt?

Ces *voyant*, *fondant*, *diſputant*, déſignent autant de circonſtances, & peuvent ſe rendre par, EN *voyant*, EN *fondant*, EN *diſputant*.

Il n'eſt pas moins circonſtantiel dans cette phraſe, je *l'ai vu* PARLANT *à ſon Fils*, c'eſt-à-dire, *tandis qu'il parloit à ſon Fils*: car cette formule *tandis que*, eſt un circonſtantiel parfaitement relatif à *en*, dont on ne peut ſe ſervir ici à cauſe de l'équivoque qui en réſulteroit, parce qu'on ne ſauroit ſi c'eſt à lui ou à moi que ſe raporteroit l'expreſſion *en parlant*.

C'eſt par cette raiſon que l'Abbé GIRARD avoit fait du Participe actif François, un Gérondif, c'eſt-à-dire un circonſtantiel.

L'on ſent très-bien que dans toutes ces occaſions, le Participe ne peut prendre les livrées du ſujet de la phraſe, de ce nom auquel ſe raporte le Ta-

bleau entier, puiſqu'il n'en exprime pas les qualités, mais ſeulement les acceſſoires.

Auſſi toutes les fois que le Participe eſt employé comme un ſimple adjectif pour déſigner les qualités d'un objet, il ſe décline comme les adjectifs : ainſi l'on dit, *Vérité* FRAPANTE, *Eaux* BONDISSANTES, *Fleurs* ODORANTES, *Mere* TREMBLANTE, *Tableaux* PARLANS.

De ce que nos Participes actifs en *ant* ne ſont jamais ſuſceptibles de genre & de nombre, on peut donc aſſurer hardiment qu'ils ne ſont jamais employés en François dans leur vrai uſage de *participes*, mais ſimplement comme des circonſtantiels ou comme des adjectifs.

Ainſi lorſqu'on nous dit que les Participes en *ant* ſont indéclinables, on nous induit en erreur, parce qu'on nous fait croire qu'ils ſont indéclinables employés même dans leur fonction propre de participes : ce qui n'eſt pas par le droit, mais qui eſt de fait en notre Langue, parce que les participes n'y paroiſſent jamais dans leur vrai état, qui eſt d'être aſſocié au Verbe ÊTRE.

Il eſt fâcheux que l'Académie Françoiſe qui décida à la fin du ſiécle dernier que le participe ceſſoit d'être participe, & n'étoit plus qu'un adjectif lorſqu'il s'accordoit en genre & en nombre avec un nom, n'ait pas aperçu les vrais fondemens de cette aſſertion : elle n'auroit pas augmenté l'obſcurité qui regne ſur cette matiere importante, en multipliant les êtres & faiſant d'un même mot un participe, un adjectif & un gérondif.

Mais on n'avoit alors qu'une très-foible idée de la nature des Langues, & des vrais principes de la Grammaire : enſorte que la déciſion de l'Académie, conforme au fait, mais qui n'en indiquoit point les cauſes, qui en rendoit même la découverte impoſſible, étoit au-deſſous de ce Corps illuſtre ; & n'a pu qu'égarer ceux qui l'ont pris pour guide, en ſupoſant que nous avions outre les Participes, des adjectifs en forme de participes & des gérondifs en forme de participes, mais qui n'étoient point participes. Ce qui eſt la choſe la plus monſtrueuſe que je connoiſſe, & qui peut marcher de pair avec ces cercles qu'on multiplioit ſans ceſſe dans des ſiécles d'ignorance, pour rendre raiſon du mouvement des Cieux.

Je ne doute point que ſi l'Académie Françoiſe avoit actuellement une pareille déciſion à faire, elle ne ſe contenteroit pas de déclarer qu'en tel cas le Participe devient adjectif, mais qu'elle remonteroit aux cauſes même qui font que ce mot paroît tantôt avec des genres & tantôt ſans genres ; & qu'elle répandroit dans cette diſcuſſion la lumiere que la ſaine critique répand ſur toute eſpéce de queſtion.

Nous pouvons donc poſer comme des principes inconteſtables :

1°. Que tout participe employé comme participe, c'eſt-à-dire dans toute l'étendue de ſa ſignification propre, comme déſignant l'état d'une perſonne réſultant d'une action quelconque, a toujours la forme adjective, & revêt comme l'Adjectif les livrées du nom auquel il ſe raporte.

Que c'eſt par cette raiſon qu'on dit, IL *eſt* AIMÉ ; ELLE *eſt* AIMÉE.

Que par la même raiſon on dit dans toute Langue, IL *eſt* AIMANT ; ELLES *ſont* AIMANTES.

2°. Que lorſqu'on ne le fait pas accorder en François, avec ſon nom, à l'actif comme au paſſif, c'eſt parce que le participe actif n'eſt jamais employé dans notre Langue avec le Verbe *eſt*, c'eſt-à-dire ſous ſa vraie forme, ou dans ſon état primitif.

3°. Que s'il devient adjectif lorſqu'il s'accorde avec ſon nom, c'eſt parce que dans toutes ces occaſions il eſt employé comme participe, quoique l'on ne s'en ſoit pas aperçu, à cauſe de l'ellipſe du Verbe *être* en vertu duquel il ſe décline ; comme cela a lieu dans tous les exemples allégués ci-deſſus. Ainſi, *Vérité frapante*, eſt pour, *Vérité* QUI EST *frapante* : *Eaux bondiſſantes*, pour *Eaux* QUI SONT *bondiſſantes* ; *Mere tremblante*, pour *Mere* QUI EST *tremblante*.

4°. Que dans toutes les occaſions où il eſt indéclinable, il déſigne une circonſtance, un événement acceſſoire à l'objet principal, dont il ne peut, par conſéquent, porter les livrées.

Aimant eſt donc participe dans tous ces cas :

1°. Il eſt TREMBLANT, elles ſont TREMBLANTES.

2°. Cette mere TREMBLANTE, obéit auſſi-tôt.

3°. Il s'aprocha en TREMBLANT, c'eſt-à-dire dans l'état d'un homme qui eſt TREMBLANT.

Dans le premier cas, TREMBLANT eſt participe, & par conſéquent déclinable : ce ſeroit une faute groſſiére de dire *elles ſont tremblant*.

Dans le ſecond, il eſt *participe* encore : mais n'étant plus accompagné du Verbe *eſt*, il ne paroît plus qu'adjectif.

Dans le troiſiéme, il eſt *participe* également : mais reſté preſque ſeul d'une longue phraſe ellipſée, & précédé d'une prépoſition qui ſemble en faire un nom, on ne ſçait plus ce qu'il eſt, & pour ſe tirer d'embarras, on l'apelle GÉRONDIF, parce qu'on trouve en Latin que les formules de ce genre s'apellent *gérondifs*. Mais qu'eſt-ce qu'un gérondif, demandera-t-on ? quelle eſt l'origine de cet Etre ? comment ſe trouve-t-il dans la Langue Françoiſe ? comment des

perſonnes aſſez éclairées pour bannir de cette Langue, ces cas qu'on y avoit tranſportés ſans raiſon du Latin, ont-elles pu ſe réſoudre, oubliant leurs excellens principes, à faire paſſer dans cette même Langue un nom qui tient eſſentiellement à la doctrine des cas; & qui d'ailleurs n'explique rien, ne conduit point à la cauſe de ces formules ſingulieres? Laiſſons donc ces mots aux Latins; & nous élevant au-delà de la Grammaire Latine elle-même, ne voyons dans tous ces exemples que des participes qui font partie les uns de phraſes complettes & entieres, les autres de phraſes elliptiques.

La doctrine des Participes en deviendra plus claire, plus ſimple, plus conforme aux grands principes du Langage.

Si cette méthode produit un heureux effet relativement au participe en *ant*, nous allons voir qu'elle n'eſt pas moins utile à l'égard du participe en *é*: mais celui-ci donnant lieu à une diſcuſſion plus étendue, nous en ferons un Article ſéparé.

ARTICLE II.

DU PARTICIPE QUI SERT A FORMER LES VERBES PASSIFS.

§. I.

Etat de la queſtion.

NOUS voici parvenus à une queſtion plus épineuſe que toutes celles que les Participes nous ont offertes juſques-ici.

Il s'agit de décider ſi les Participes qui ſervent à former les paſſifs, tels qu'*aimé*, *loué*, *lu*, ſont le même mot qui ſert à former les tems paſſés des Verbes actifs, en ſe joignant au Verbe *avoir*, comme lorſqu'on dit *il a* AIMÉ, *il a* LOUÉ, *il a* LU; ou s'ils ſont d'une nature abſolument différente.

Nos Grammairiens n'ont pas négligé cette queſtion importante: elle tient trop eſſentiellement à notre Langue, & elle eſt trop intéreſſante, pour qu'ils n'aient pas cherché à la réſoudre. Mais l'ont-ils fait d'une maniere auſſi lumineuſe qu'il eût été à ſouhaiter? ſont-ils remontés aux principes par leſquels ſeuls cette queſtion pouvoit s'éclaircir? en ont-ils tiré tout le parti poſſible?

c'eſt ce dont il eſt aiſé de s'inſtruire, en comparant ce qu'ils en ont dit, & que nous allons mettre ſous les yeux de nos Lecteurs, afin qu'ils nous ſuivent plus facilement dans cette diſcuſſion importante. Voici comment ils ſe ſont exprimés à ce ſujet.

§. 2.

Opinions de divers Grammairiens à ce ſujet.

1°. *MM. de* PORT-ROYAL.

« On peut conſidérer deux choſes dans les Participes, diſent MM. de » PORT-ROYAL (1): L'une, d'être de vrais Noms adjectifs ſuſceptibles de » genres, de nombres & de cas : l'autre, d'avoir, quand ils ſont actifs, le » même régime que le Verbe ; *amans virtutem.* Quand la premiere condition » manque, on appelle les Participes *gérondifs*, comme, *amandum eſt virtu-* » *tem.* Quand la ſeconde manque, on dit alors que les Participes actifs ſont » plutôt des *Noms verbaux* que des Participes.

» Cela étant ſuppoſé, je dis que nos deux Participes *aimant* & *aimé*, en » tant qu'ils ont le même régime que le Verbe, ſont plutôt des gérondifs » que des Participes .... & qu'alors *aimé* eſt actif, & ne differe du Parti- » cipe, ou plutôt du Gérondif en *ant*, qu'en deux choſes ; l'une, en ce que » le Gérondif en *ant* eſt du préſent ; & le Gérondif en *é*, en *i*, en *u*, du » paſſé : l'autre, en ce que le Gérondif en *ant* ſubſiſte tout ſeul, ou plutôt » en ſous-entendant la particule *en* ; au lieu que l'autre eſt toujours accom- » pagné du Verbe auxiliaire *avoir*, ou de celui d'être, qui tient ſa place en » quelques rencontres ; *j'ai* AIMÉ Dieu.

» Mais ce dernier Participe, outre ſon uſage d'être Gérondif actif, en a » un autre, qui eſt d'être Participe paſſif : & alors, il a les deux genres & » les deux nombres, ſelon leſquels il s'accorde avec le ſubſtantif, & n'a point » de régime : & c'eſt ſelon cet uſage, qu'il fait tous les tems paſſifs avec le » Verbe ÊTRE : *il eſt* AIMÉ, elle eſt AIMÉE, &c.

2°. L'Abbé GIRARD.

L'Abbé GIRARD s'exprime ainſi à ce ſujet (2) : » Releverai-je l'inattention » de ceux qui ont donné au Gérondif (*aimant*) le nom de *Participe Actif* ; &

(1) Gram. Gén. Part. II. ch. XXII.

(2) Vrais Principes de la Langue Franç. Tom. II. p. 7. &c.

» celui de *Participe Paſſif*, au ſimple Participe (*aimé*) ? Ce dernier eſt, pour » le moins, auſſi ſouvent actif que paſſif ; n'étant déterminé à l'une ou à l'autre » de ces eſpèces, que par l'auxiliaire qui lui eſt uni. Quand on dit, *il eſt mal-* » *traité par ſes parens*, il ſert à exprimer l'action dans l'eſpèce paſſive ; mais » quand on dit, *il a beaucoup aimé les femmes*, il exprime ſurement l'ac- » tion dans l'eſpèce active. D'ailleurs, les Verbes neutres, qui ne ſont & ne » peuvent être actifs ni paſſifs, n'ont-ils pas un participe ſervant à former » leurs tems compoſés ? & ce mode peut-il être chez eux d'une autre eſ- » pèce que les autres ? Quand on dit, *j'ai dormi*, *j'ai vécu*, l'action énoncée » s'étend-elle juſqu'à un objet diſtingué du ſujet ? & quand on dit, *ils ſont* » *ſortis ; eux ſortis*, *les autres entrerent*, le ſujet ſouffre-t-il l'événement au » lieu de le produire ? & cet événement y procéde-t-il d'un terme ou d'u- » ne choſe étrangere au ſujet ? Si cela n'eſt pas ainſi, comme l'évidence le » démontre, ces participes excluent alors de leur eſſence ce qui fait celle de » l'actif & du paſſif ; par conſéquent cette épithète de *paſſif*, donnée géné- » ralement à ce mode, n'eſt pas la réflexion d'une exacte & profonde logi- » que, ni même, j'oſe le dire, d'une grande attention à tous nos uſages ».

3°. M. DU MARSAIS.

Telle eſt, à cet égard, la Doctrine de M. DU MARSAIS.

» Je crois, dit-il (3), qu'on n'a donné le nom d'auxiliaire à *être* & à » *avoir*, que parce que ces Verbes étant ſuivis d'un nom verbal, deviennent » équivalens à un Verbe ſimple des Latins. *Veni*, je *ſuis venu* .... Pour moi » je ſuis perſuadé qu'il ne faut juger de la nature des mots, que relative- » ment au ſervice qu'ils rendent dans la Langue où ils ſont en uſage, & » non par raport à quelqu'autre Langue dont ils ſont l'équivalent. Ainſi » ce n'eſt que par périphraſe ou circonlocution que, *je ſuis venu*, eſt le » prétérit de *venir*. *Je* eſt le ſujet, c'eſt un Pronom perſonnel. *Suis* eſt ſeul » le Verbe, à la premiere perſonne du tems préſent, je *ſuis* actuellement : » *venu* eſt un participe, ou adjectif verbal, qui ſignifie une action paſſée, » & qui la ſignifie adjectivement comme arrivée ; au lieu qu'*avénement* la » ſignifie ſubſtantivement & dans un ſens abſtrait. Ainſi, *il eſt venu*, c'eſt-à- » dire, il *eſt actuellement celui qui eſt venu* ; comme les Latins diſent *ven-* » *turus eſt*, il *eſt actuellement celui qui doit venir.*

(3) Principes de Gramm. p. 563.

» *J'ai aimé* : le Verbe n'eſt que *ai*, *habeo*. *J'ai* eſt dit alors par figure, » par métaphore, par ſimilitude. Quand nous diſons, *j'ai un livre*, &c. *j'ai* » eſt au propre, & nous tenons le même langage par comparaiſon lorſque » nous nous ſervons de termes abſtraits. Ainſi nous diſons, *j'ai aimé*, com- » me nous diſons, *j'ai honte*, *j'ai peur*, *j'ai envie*, *j'ai ſoif*, *j'ai faim*, *j'ai* » *chaud*, *j'ai froid*. Je regarde donc *aimé* comme un véritable nom ſubſtan- » tif abſtrait & métaphyſique, qui répond à *amatum*, *amatu* des Latins &c... » Or, comme en Latin *amatum*, *amatu* n'eſt pas le même mot qu'*amatus*, » *a*, *um*, de même *aimé* dans *j'ai aimé*, n'eſt pas le même mot que dans *je* » *ſuis aimé* ou *aimée*. Le premier eſt actif, *j'ai aimé*, au lieu que l'autre eſt » paſſif, *je l'ai aimé*. Ainſi quand un Officier dit, *j'ai habillé mon Régiment*, » *habillé* eſt un nom abſtrait pris dans un ſens actif : au lieu que quand il » dit, les *Troupes que j'ai habillées*, *habillées*, eſt un pur adjectif participe.

4°. M. Duclos.

M. Duclos, dans ſes Remarques ſur la Grammaire de Port-Royal, ne reconnoît de Gérondif que dans le Participe en *ant* : & par raport au Participe paſſif indéclinable joint à l'auxiliaire *avoir*, (j'ai *aimé* Dieu) il aimeroit mieux l'apeller *Supin*, que Gérondif.

5°. M. Beauzée.

M. Beauzée, venu après tous ceux-ci, eſt entré dans un beaucoup plus grand détail (4),

» Si la plûpart de nos Grammairiens, dit-il, ont confondu le Gérondif » François avec le préſent du Participe Actif, trompés en cela par la reſſem- » blance de la forme (5), une reſſemblance pareille entre notre Participe » Paſſif ſimple & notre Supin, les a jettés à cet égard dans une mépriſe » toute pareille.

» Je ne doute point que ce ne ſoit pour bien des Grammairiens un vé- » ritable paradoxe, que de vouloir trouver dans nos Verbes un Supin, » proprement dit : mais je prie ceux qui ſeroient prévenus contre cette idée,

(4) Gramm. Génér. T. II. pag. 321-337.

(5) M. Beauzée venoit de faire voir que ce qui diſtingue le Gérondif & le Participe actif, c'eſt que le premier eſt un véritable Nom, tandis que le dernier eſt un véritable Adjectif.

» de prendre garde que je ne ſuis pas le premier qui l'ai miſe en avant, » & que M. Duclos indique aſſez nettement qu'il a du moins entrevu que ce » ſyſtême peut devenir probable..... Eſſayons-en ici l'examen, & commen- » çons par le Supin des Verbes Latins, où tout le monde le reconnoît.

» Le mot Latin *Supinus*, ſignifie proprement *couché ſur le dos* : c'eſt l'état » d'une perſonne qui ne fait rien, qui ne ſe mêle de rien ; & de-là vient » que *Supinus* a été pris pour *otioſus* (oiſif), pour *negligens* (négligent), » pour *mollis* (lâche, mou). Sur quel fondement a-t-on donné cette dé- » nomination à certaines formes des Verbes Latins ?....

» Quand une puiſſance agit, il faut diſtinguer l'action, l'acte & la paſſion. » L'action eſt l'effet qui réſulte de l'opération de la puiſſance conſidérée en » ſoi, ſans aucun raport, ſoit à la puiſſance qui l'a produit, ſoit au ſujet ſur » qui eſt tombée l'opération de la puiſſance : c'eſt l'effet vu dans l'abſtrac- » tion la plus complette. *L'action* eſt l'opération même de la puiſſance ; c'eſt » le mouvement phyſique ou moral qu'elle donne pour produire l'effet ; mais » ſans aucun raport au ſujet ſur qui peut tomber l'opération. La *paſſion* en- » fin eſt l'impreſſion produite dans le ſujet ſur qui eſt tombée l'opération.

» Ainſi *l'acte* tient en quelque maniere le milieu entre l'*action* & la *paſ-* » *ſion* ; il eſt l'effet immédiat de l'action, la cauſe immédiate de la *paſſion* : » il n'eſt ni l'action, ni la paſſion. Qui dit *action*, ſupoſe une puiſſance qui » opére ; qui dit *paſſion*, ſupoſe un ſujet qui reçoit une impreſſion : mais » qui dit *acte*, fait abſtraction & de la puiſſance active & du ſujet paſſif.

» Or, voilà juſtement ce qui diſtingue le Supin des Verbes Latins..... » il exprime l'acte.

» De-là vient qu'il peut être mis à la place du *paſſé*, & qu'il a eſſen- » tiellement le ſens *du tems paſſé*, dès qu'on le met à la place de l'action.... » parce que l'action eſt néceſſairement antérieure à l'acte, comme la cauſe » à l'effet.....

» Je crois actuellement démontré que nous avons un Supin non-ſeu- » lement pour le François, mais pour l'Italien, l'Eſpagnol, l'Allemand, &c. » C'eſt en effet ce mot indéclinable, dérivé du Verbe, qui ſert à la compo- » ſition des *paſſés*, avec l'auxiliaire *avoir* ; de ſorte que les Verbes de ces Lan- » gues, qui ne ſe conjuguent pas avec cet auxiliaire, n'ont véritablement point » de Supin.

	» SUPIN.	PASSÉ.
» FRANÇOIS.	*Loué.*	*J'ai* LOUÉ.
» ALLEMAND.	*Gelobet*	*Ich habe* GELOBET.

» ITALIEN,

» ITALIEN.	*Lodato.*	*Ho* LODATO.
» ESPAGNOL.	*Alabado.*	*He* ALABADO.

» Ce Supin, dans nos Langues modernes comme dans le Latin, eſt un » vrai Prétérit (1) & c'eſt pour cela qu'il ſert à la compoſition des prétérits » poſitifs avec les ſimples préſens de l'auxiliaire *avoir*, qui ne ſervent alors » qu'à caractériſer les diverſes époques auxquelles ſe raporte l'antériorité d'exiſ- » tence. *J'ai* LOUÉ, *j'avois* LOUÉ, *j'eus* LOUÉ, *j'aurai* LOUÉ : comme ſi l'on » diſoit, *j'ai* actuellement, *j'avois* ou *j'eus* alors, *j'aurai* alors par-devers moi, » en ma poſſeſſion, l'*acte* dépendant de l'action de *louer*.....

» Cette affinité du Supin & du Participe paſſif eſt d'autant plus remar- » quable, qu'elle eſt univerſelle, & que par-tout, l'un ne différe de l'autre qu'en » ce que le Supin eſt abſolument indéclinable par raport aux genres, & que » le Participe eſt ſuſceptible de toutes les terminaiſons génériques autoriſées » par l'uſage.

» Le Supin n'a point de genre, ou n'a qu'un genre, parce que... c'eſt un » Nom : le participe paſſif reçoit tous les genres autoriſés dans la Langue, » parce que c'eſt..... un Adjectif. Mais tous deux ſont au prétérit, par- » ce que tous deux préſupoſent l'action ; l'action précède l'acte marqué par » le Supin ; & l'acte précède l'impreſſion déſignée par le ſens paſſif.....

» Le matériel de notre Supin eſt ſi ſemblable à celui de notre Participe » paſſif, que quelques-uns auront peine à croire que l'uſage ait prétendu » les diſtinguer. Mais on ſait bien que ce n'eſt point par la forme extérieure, » ni par le ſimple matériel des mots, qu'il faut juger de leur nature : autrement » on riſqueroit de paſſer d'erreur en erreur.

» Notre Supin eſt employé comme Nom : on dit, *j'ai lu*, (comme on dit » *j'ai vos lettres*)... Il eſt évident au contraire que notre Participe paſſif eſt » toujours adjectif : ce qui établit une différence bien ſenſible.

» L'origine de cette reſſemblance univerſelle du Supin & du Participe » paſſif, vient par-tout de ce que le Participe paſſif eſt formé du Supin.

6°. M. FRISCH.

Nous pouvons ajouter à toutes ces opinions celle de M. FRISCH qui a ſoutenu depuis peu (2), contre VOSSIUS, que les participes paſſés du paſſif tels

(1) Le Prétérit eſt la portion d'un Verbe, qui déſigne le tems paſſé.

(2) Dans les nouveaux Mélanges de Leipſick, en Latin, T. V. p. 122 *& ſuiv.*

qu'*amatus* ou AIMÉ, étoient actifs tout comme paſſifs, qu'ils ont le même régime que les Verbes actifs, & qu'ils ne viennent point du Supin, quoiqu'ils ſoient comme eux actifs & paſſifs, & qu'ils ſoutiennent d'autres raports avec eux.

§. 3.

Réſumé de ces opinions.

Reprenons ces diverſes opinions, qui ne peuvent être plus différentes.

MM. de Port-Royal font d'*aimé* & de tout mot pareil, deux mots très-différens : 1°. un GERONDIF quand ils ſont aſſociés au Verbe *avoir* : 2°. un PARTICIPE PASSIF, quand ils ſont aſſociés au Verbe *être*.

M. l'Abbé GIRARD n'y voit qu'un ſeul mot, actif & paſſif, ſuivant les circonſtances. Et c'eſt-à-peu-près l'opinion de M. FRISCH.

M. du Marſais fait d'AIMÉ, dans j'ai *aimé*, un Nom abſtrait pris dans un ſens actif : & d'AIMÉ, dans cette phraſe *la perſonne que j'ai aimée*, un adjectif-participe.

M. DUCLOS voit dans AIMÉ, joint à *j'ai*, un Supin, & c'eſt cette opinion qu'embraſſe M. Beauzée, tandis qu'il eſt participe paſſif dans je *ſuis aimé*.

Ainſi ce mot eſt tout à la fois Participe, Supin, Gérondif, Nom, ou Adjectif; tandis que, ſelon les uns, il vient du Supin; & que, ſelon d'autres, il n'en vient pas.

Il ne ſauroit être tout cela : mais comment ſe décider entre ces divers Auteurs, ſi opoſés, & tous diſtingués, tous au fait de leur Langue, tous ayant aprofondi les Principes généraux du Langage ?

Nous n'avons qu'un moyen pour réuſſir dans cette recherche; & c'eſt celui que nous avons déja employé à l'égard du Participe en *ant* : c'eſt de bannir tout mot qui n'éclaircit point la choſe; & de remonter à des principes plus généraux encore que ceux que ces Savans ont pris pour guide.

Ils ſont tous partis de l'idée que les Participes étoient nés des Verbes : comme ils leur ſont antérieurs, ainſi que nous le démontrerons, on ne pouvoit parvenir à la vraie ſolution de cette queſtion embarraſſante.

Eſſayons de faire mieux.

§. 4.

Obſervations préliminaires.

Mais afin de réuſſir dans cette recherche, faiſons ici quelques remarques

préliminaires : elles pourront répandre du jour sur cette question, & en amener la solution d'une maniére aussi simple que naturelle.

1°. M. Beauzée a très-bien prouvé que les Adjectifs-verbaux qui suivent le Verbe *j'ai*, comme *aimé* dans *j'ai aimé*, ne sont pas des Gérondifs, c'est-à-dire, qu'ils ne désignent pas des circonstances de tems : il est, en effet, très-étonnant que MM. de Port-Royal soient tombés dans une mépriſe de cette nature : mais la Grammaire Générale n'étoit alors qu'au berceau, & cette mépriſe prouve combien on étoit encore éloigné dans ce tems-là des vrais principes de la parole.

2°. M. du Marsais, en faisant de ces mots un Nom abstrait pris dans un sens actif, ne nous en donne pas la vraie idée : il s'en écarte cependant beaucoup moins : car il en explique le matériel par comparaison ; parce qu'on peut dire que ces Adjectifs-verbaux désignent une chose qu'on a, de la même maniere que feroit un Nom ; ces phrases *j'ai aimé, j'ai fait*, paroissant relatives à celle-cis, *j'ai un habit*, *j'ai un fils*.

3°. M. Beauzée a donc pu, d'après ce principe, prendre ce Nom abstrait-actif pour un Supin, parce que ces adjectifs-verbaux *aimé*, *loué*, se rendent en Latin par un mot parfaitement semblable, pour la forme, aux Supins des Latins : car *j'ai loué*, se disoit en Latin *habeo* LAUDATUM : *j'ai aimé*, *habeo* AMATUM : or *laudatum*, *amatum*, considérés seuls, sont ce que les Latins apellerent *Supin*.

Malgré cela, je ne puis me résoudre à regarder ces adjectifs-verbaux ni comme des Noms, même dans le sens le plus abstrait & le moins absolu ; l'idée de Nom étant contradictoire avec celle d'Adjectif : ni comme des Supins ; 1°. parce que dans *habeo laudatum*, *habeo amatum* ; *laudatum*, *amatum* peuvent être considérés comme de vrais adjectifs au genre neutre & qui s'accordent avec le Substantif *negotium*, ou avec ID, ce qui est parfaitement conforme au génie de la Langue Latine : ainsi *habeo laudatum* est pour *habeo* negotium, *habeo* id negotium, ou *habeo* id *laudatum*, j'ai chose louée.

2°. Parce que lors même qu'on auroit raison de voir des *Supins* dans ces phrases Latines, il seroit très-inutile de vouloir expliquer par ce Nom les phrases Françoises dont il s'agit ; puisque les *Supins* sont des cas, & que nous n'en avons point en François ; & que leur Nom ayant été inventé pour rendre raison d'une formule Latine, ne peut servir à expliquer une formule Françoise.

Ajoutons que le Verbe AI n'est ici que par contre-coup, & comme

formule elliptique, au lieu de *je ſuis ayant*, & qu'il en eſt de même du mot *aimé*, qui eſt ici au lieu de *été aimant*; enſorte que *j'ai aimé* correſpond à cette phraſe entiere, *je ſuis ayant été aimant.*

Mais il eſt évident qu'*ayant* eſt dépouillé ici de toute idée de poſſeſſion, & qu'il eſt impoſſible de lui ſubſtituer le mot POSSEDANT. On ne peut dire *je ſuis poſſedant été aimant* : tandis que dans ces phraſes *j'ai une montre*, *j'ai une maiſon*, ou dans celles-ci, *je ſuis ayant une montre*, *une maiſon*, on rendra très-bien ce mot *ayant* par le Verbe *poſſeder* : en diſant *je ſuis* POSSEDANT *une montre*, *une maiſon.*

J'ai, ne déſigne donc ici qu'un ſimple changement d'état, enſorte qu'il occupe la place du Verbe *être*, le ſeul qui par lui-même déſigne toute idée d'*état* : en effet, J'AI ÉTÉ, eſt pour *je ſuis été*; J'AI ÉTÉ *aimé*, pour *je ſuis été aimé* : maniere propre & primitive d'exprimer ces idées, qui ſubſiſte encore chez les Italiens & les Allemands, & dans diverſes Provinces où l'on parle François : ainſi les Italiens diſent :

Io SONO *ſtato*, je ſuis été; là où nous diſons, *j'ai été.*

Io SARO *ſtato*, je ſerai été; là où nous diſons, *j'aurai été.*

Les Allemands diſent tout de même :

Ich BIN *geweſen*, je ſuis été.

Les enfans diront, *je ſuis été*, plutôt que *j'ai été.*

Nous ne ſaurions donc expliquer ces formules où l'Adjectif-verbal eſt employé avec *j'ai*, ſans remonter à leur origine & ſans les analyſer avec la plus grande exactitude : mais nous parviendrons ſûrement par-là à des idées exactes & lumineuſes, propres à répandre du jour, non-ſeulement ſur cette portion de notre Langue, mais auſſi ſur les autres Langues, ſans en excepter les Supins des Latins, & le Grec qui ne les connoît pas.

§. 5.

Du Participe ou Adjectif-verbal joint au Verbe ÊTRE.

Nous avons vu que les Participes peignent les divers états dont on eſt ſuſceptible par l'effet des facultés relatives aux actions.

Mais relativement aux actions, on éprouve deux ſituations très-différentes : car l'on agit ſoi-même, ou l'on éprouve les effets de l'action d'un

autre. Dans la premiere de ces ſituations l'on eſt *Acteur*, & l'on fait éprouver à un autre les effets de ſon action. Dans la ſeconde, l'on eſt l'*Objet* ſur lequel porte l'action d'un autre, & l'on en éprouve les effets.

C'eſt ce qu'on apelle *état* ACTIF &. *état* PASSIF.

Ici l'on s'eſt partagé : les uns ont cru qu'il n'y avoit point de milieu entre ces deux états ; que tout étoit action & paſſion : d'autres ont cru qu'il y avoit un état moyen entre ces deux ; cet état où l'on fait abſtraction de la puiſſance active & du ſujet paſſif ; l'*acte* conſidéré en lui-même ſans aucun raport ſoit à la puiſſance qui l'a produit, ſoit au ſujet ſur qui eſt tombée l'opération de cette puiſſance.

Cette remarque eſt très-juſte : mais l'acte conſidéré ſous ce point de vue, ne donne lieu à aucune formule particuliere dans les Langues : ou l'acte n'eſt point conſidéré en lui-même ; ou s'il eſt conſidéré en lui-même ſans aucun raport à l'action, il ſe range dans la claſſe des ſimples adjectifs : comme lorſqu'on dit *un Tableau* PEINT, *une Fille* FAITE, *une Maiſon* BATIE.

Auſſi verrons-nous que cette obſervation eſt inutile pour expliquer la formule où l'adjectif verbal eſt jointe au verbe AVOIR, motif cependant pour lequel on y avoit recours.

En effet, tous les Tableaux de la Parole ſe réduiſent à ces trois :

Tableau énonciatif, qui déſigne les qualités, ou tout ce qui eſt indépendant des actions & de leurs effets.

Tableau actif, qui peint une action ou des puiſſances actives.

Tableau paſſif, qui peint les effets d'une action ou l'objet ſur lequel la puiſſance active fait impreſſion.

Il n'y en a pas d'une quatriéme eſpéce.

Dans l'état, ſoit actif, ſoit paſſif, l'action ou ſes effets peuvent être préſens, paſſés ou futurs. De-là trois eſpéces de Participes, les *préſens*, les *paſſés* & les *futurs*.

Il ne s'agit ici que des préſens qui s'aſſocient au Verbe *Etre*, & des paſſés qui s'aſſocient au Verbe *Avoir*.

En effet, ſi nous nous repréſentons comme *agiſſant*, nous employons le Verbe ÊTRE.

Je ſuis faiſant.	Je ſuis liſant.
J'étois faiſant.	J'étois liſant.
Je fus faiſant.	Je fus liſant.
Je ſerai faiſant.	Je ſerai liſant.
&c.	&c.

Et ſi nous nous repréſentons comme hors de l'état d'agir, nous nous ſervons du Verbe AVOIR.

J'ai fait.	J'ai lu.
J'avois fait.	J'avois lu.
J'eus fait.	J'eus lu.
J'aurai fait.	J'aurai lu.
&c.	&c.

D'un autre côté, l'objet qui éprouve l'effet d'une action, l'éprouve actuellement, ou l'a éprouvée : c'eſt ici où l'on peut dire qu'il n'y a point d'intermédiaire ſenſible & dont on puiſſe tenir compte par une formule particuliere. Car tout objet qui eſt parvenu au point où on vouloit le porter, & qui n'éprouve plus l'effet de quelque action parce qu'on l'a mis dans l'état où l'on vouloit qu'il fût, peut ſe rendre par un paſſif paſſé.

Ainſi tandis qu'une perſonne eſt aimée, elle peut dire *on m'aime* : quand elle ceſſe d'être aimée, elle peut dire *on m'a aimée.*

Quand on peint une perſonne, elle peut dire *on me peint* : quand on l'a peinte, elle peut dire *on m'a peinte.*

Ici les Langues renferment une équivoque ; car en rendant ces deux phraſes par le paſſif, on peut les rendre dans un certain ſens par la même formule, par la formule *je ſuis peinte.* En effet, ſi on enviſage *peinte* comme un état qu'on éprouve actuellement, *je ſuis peinte* eſt relatif à *on me peint* : & ſi l'on conſidére ce mot *peinte* comme repréſentant une qualité qu'on a acquiſe par l'effet d'une action étrangere, on peut dire encore *je ſuis peinte*, c'eſt-à-dire *j'exiſte en Tableau* ; expreſſion où l'on fait abſtraction totale de l'idée d'action : mais cette équivoque n'a aucune ſuite fâcheuſe, parce que le ſens la redreſſe, qu'elle n'a pas lieu dans les autres cas, & qu'on peut la corriger par le paſſé, relativement au dernier ſens, en diſant *j'ai été*, au lieu de *je ſuis.*

Nous pouvons donc apeller,

FAISANT, un Participe préſent actif.

FAIT, un Participe préſent paſſif.

Et tandis que l'on dira comme ci-deſſus,	On dira au paſſif préſent.
Je ſuis faiſant.	Je ſuis fait.
J'étois faiſant.	J'étois fait.
Je fus faiſant.	Je fus fait
Je ſerai faiſant.	Je ſerai fait.

Les Latins auroient deux façons d'exprimer cette formule *je ſuis fait*, ſuivant qu'elle ſeroit analogue à ces expreſſions *on me fait* & *on m'a fait* ; *on me fait* ſe rendroit par FIO ; *on m'a fait*, par FACTUS SUM.

Legor ſignifiera *on me lit*, ou *je ſuis lu*.
Sum lectus, je ſuis lu, ou *on m'a lu*.

Ces Participes préſens deviendront des participes paſſés en ſe joignant tous les deux au participe paſſé du Verbe Etre, *ayant été* : ainſi,

Ayant été faiſant, ſera le participe paſſé actif.
Ayant été fait, ſera le participe paſſé paſſif.

Et l'on dira :

Je ſuis ayant été faiſant.	Je ſuis ayant été fait.
J'étois ayant été faiſant.	J'étois ayant été fait.
Je fus ayant été faiſant.	Je fus ayant été fait.
Je ſerai ayant été faiſant.	Je ſerai ayant été fait.

Ces formules ſont longues & monotones : on les abrégera donc ; & on trouvera même moyen de les varier, comme nous allons le voir.

§. 6.

Comment le Participe paſſé actif s'ellipſe.

Nous verrons bien-tôt que toutes les formules compoſées primitivement d'un participe actif, s'ellipſent, & nous en indiquerons les motifs.

Ce qui eſt très-certain, c'eſt que le participe paſſé actif joint au Verbe *je ſuis*, comme dans cette phraſe, *je ſuis ayant été faiſant*, s'ellipſe en celle-ci, *j'ai fait* : tandis que ſon correſpondant *je ſuis ayant été fait*, s'ellipſe en celle-ci, *j'ai été fait*.

Voilà donc deux phraſes elliptiques, l'une active, l'autre paſſive, énoncées par le participe préſent paſſif FAIT, comme ſi ces deux phraſes étoient paſſives, & au préſent.

Le ſecond de ces FAIT eſt inconteſtablement le participe paſſif & au paſſé, à cauſe de *j'ai été*, qui eſt un paſſé.

Mais le premier de ces FAIT, *j'ai fait*, qu'eſt-il ? Eſt-il un participe ou n'en eſt-il pas un ? S'il en eſt-un, de quelle eſpéce eſt-il ? eſt-il actif ? eſt-il paſſif ? eſt-il tout cela à la fois ? S'il n'en eſt pas un, dans quelle claſſe de mots faudra-t-il le ranger ? C'eſt-là la grande difficulté à réſoudre.

§. 7.

De l'Adjectif-verbal joint au Verbe j'ai.

Afin d'être en état de décider de quelle nature eſt cette formule *j'ai fait*, & de pouvoir aſſigner une place entre les Parties du Diſcours à cet adjectif-verbal qui accompagne le Verbe *avoir*, nous devons commencer par analyſer les idées que renferme une pareille formule.

Lorſqu'après le Verbe *j'ai*, nous mettons un adjectif-verbal comme *lu*, *écrit*, *fait*, &c. nous donnons à connoître toutes ces choſes :

1°. Qu'il exiſte un Objet dans un tel état.

2°. Qu'il n'exiſte dans cet état que depuis peu.

3°. Qu'il vient d'y être mis par *moi* qui parle.

Idées eſſentielles qu'il ne faut point perdre de vue ſi l'on veut avoir une idée nette & diſtincte de ces formules, qui paroiſſent ſe refuſer à toute analyſe.

Ainſi de quelque maniere qu'on tourne ces formules, ſoit qu'on regarde *j'ai* comme déſignant la poſſeſſion, ſoit qu'on l'enviſage comme déſignant un ſimple état d'exiſtence, l'adjectif-verbal ſera toujours un paſſif, parce qu'il déſignera conſtamment une choſe qui a été faite par le ſujet de la phraſe.

Si, par exemple, on veut que *j'ai*, ſignifie je poſſéde, *j'ai lu* ſignifiera néceſſairement *je poſſede lu*, c'eſt-à-dire *je poſſede cela lu par moi.*

J'ai écrit, c'eſt-à-dire je poſſéde une choſe écrite par moi.

J'ai bâti, c'eſt-à-dire je poſſéde une choſe bâtie par moi.

Si l'on aime mieux rendre *j'ai* par l'idée d'exiſtence, il ſignifiera qu'on exiſte avec la qualité d'avoir fait telle action.

J'ai écrit, c'eſt-à-dire, je viens de faire que telle choſe a été écrite par moi.

J'ai bâti, c'eſt-à-dire, je viens de faire que telle choſe a été bâtie par moi.

De quelque maniere qu'on analyſe ces phraſes, on aura toujours les mêmes réſultats.

Ainſi, tandis que cet adjectif-verbal eſt un participe préſent paſſif avec le Verbe ETRE, comme dans *je ſuis écrit*, *je ſuis bâti*, il eſt un participe paſſé paſſif elliptique avec le Verbe *avoir*, comme dans *j'ai écrit.*

Mais comment un participe paſſif a-t'il pris la place d'un participe actif ?

car

car la phraſe à abréger étoit compoſée du participe paſſé actif, comme dans *je ſuis ayant été écrivant*, *je ſuis ayant été bâtiſſant.*

Rien de plus ſimple : on ne peut avoir été faiſant, qu'une choſe n'ait été faite : ainſi, dire qu'une choſe a été faite par ſoi, ou qu'on a été faiſant une choſe, c'eſt toujours la même idée : mais ſi cela étoit différent quant au ſens, il ne l'étoit point relativement à la briéveté ſi néceſſaire pour le Diſcours : auſſi a-t-on préféré ici, ſans balancer, la formule elliptique à l'autre.

On y parvint encore fort aiſément. *Je ſuis ayant* fut changé comme tout Participe ſemblable, en *j'ai* ; car *j'ai* n'eſt autre choſe que *je ſuis ayant.* On eut alors cette formule : *j'ai été faiſant.*

Cette formule étoit encore trop longue : on ſubſtitua *fait*, Participe paſſé paſſif, au Participe paſſé actif, & on eut, *j'ai fait*, qui diſoit la même choſe, & qui avoit outre cela l'avantage d'être infiniment moins monotone ; ayant d'ailleurs tout le piquant de l'ellipſe & l'agréable d'un juſte mêlange de l'Actif avec le Paſſif.

Si maintenant on veut apeller le mot qui conſtitue cette formule elliptique, *Nom*, *Gérondif*, *Supin ou Participe*, peu importe : ce qui importoit, c'étoit de l'analyſer, d'en donner une idée nette, claire, déterminée, de fixer l'analogie qui régnoit entre ces diverſes formules.

C'eſt au Lecteur à voir ſi nous avons réuſſi ; la choſe eſt ſûre s'il a ſaiſi nos vues, & ſi elles le ſatisfont.

§. 8.

Pourquoi ce Participe elliptique ne ſe décline pas toujours.

Tout Participe ſe décline quand il eſt dans ſon état naturel, puiſqu'il eſt de l'eſſence du Participe d'être Adjectif, ce qui le fait apeller Adjectif-verbal ; & que tout Adjectif ſe décline.

C'eſt ainſi qu'on dit, *je ſuis* AIMÉ, & *je ſuis* AIMÉE, tout comme on dit, *je ſuis bon*, & *je ſuis bonne.*

Mais de ce qu'ils ne ſe déclinent pas dans certaines occaſions, il ne s'enſuit pas qu'alors ils ne ſont plus participes, & qu'ils ſont une eſpèce de mots différens : mais ſeulement qu'ils ne ſont pas dans le cas d'être déclinés, parce qu'ils ne ſont unis à aucun Nom, condition ſans laquelle ils ne ſont point ſuſceptibles de genre. C'eſt ainſi que *bon* n'en eſt pas moins un Adjectif, quoiqu'il ne ſe raporte à aucun Nom ; & qu'on ne puiſſe pas dire qu'il eſt au

genre maſculin, dans cette phraſe, *il eſt bon de faire cela* : car *il*, n'eſt point conſidéré ici comme Nom ; & s'il y en avoit un, ce ſeroit plutôt celui de *choſe* qui eſt féminin ; & que les Latins rendoient par le Neutre, qui n'eſt autre choſe que l'Adjectif conſidéré indépendamment d'aucun genre.

Nous avons déja vu, que le participe actif en *ant* ne ſe décline point, lorſqu'il eſt employé comme circonſtantiel, quoiqu'il ne ceſſe pas d'être participe ; mais parce qu'il eſt conſideré comme n'étant pas qualificatif dans ce moment, comme ne ſe raportant pas au Nom qui fait le ſujet du Tableau.

Il en eſt de même pour le participe elliptique précedé du Verbe *j'ai* : car il eſt ſi fort détaché de tout Nom, qu'il eſt impoſſible qu'on lui aſſigne un genre, maſculin ni féminin : en effet, en diſant, *j'ai écrit*, *j'ai lu*, indique-t-on un Nom avec lequel puſſent s'accorder *écrit*, *lu* ?

Auſſi, dès qu'on nomme un objet auquel ils peuvent ſe raporter, auſſitôt on les fait accorder entr'eux pour le genre. Ainſi on dira : *les lettres que je vous ai* ÉCRITES, *les perſonnes que vous avez* CONSULTÉES, *les robes que je vous ai* ENVOYÉES, parce qu'on voit manifeſtement que ce qu'on a *écrit*, ce ſont les *lettres* dont on parle : que ces *perſonnes* ſont celles qui ont été conſultées ; & ces *robes*, celles qui ont été envoyées.

C'eſt par la même raiſon que l'on dit, comme dans la Chanſon, *je l'ai* PERDUE, *ma bien-aimée* ; *je vous l'ai* RENVOYÉE, *cette lettre que vous m'aviez* DEMANDÉE ; parce qu'on voit dans toutes ces phraſes le nom auquel ſe raporte le Participe.

Et ſi nous diſons, *j'ai* ÉCRIT *ces lettres*, & non, *j'ai* ÉCRITES *ces lettres*, ce n'eſt point parce qu'*écrit* n'eſt pas un Participe, mais parce que lorſqu'on le prononce il n'y a encore aucun nom avec lequel on puiſſe le faire accorder ; c'eſt comme ſi l'on diſoit ſimplement *j'ai écrit* : car alors il eſt impoſſible de mettre *écrit* au féminin plutôt qu'au maſculin, ou au maſculin plutôt qu'au féminin. Ainſi on le laiſſe tel qu'il eſt en lui-même.

Cependant, dira-t-on, vous ajoutez tout de ſuite un nom féminin : cela eſt vrai ; mais ce nom n'eſt plus conſidéré comme le mot auquel ſe raporte l'Adjectif-verbal déjà prononcé : celui-ci s'eſt incorporé avec *j'ai*, d'une maniere ſi étroite, qu'ils ſemblent ne préſenter qu'un ſeul mot ; ce qui eſt ſi vrai, qu'il n'eſt aucun Grammairien qui ne faſſe regarder *j'ai écrit* comme un tems du Verbe *écrire*.

Cette formule ſi embarraſſante tient donc uniquement à l'illuſion qu'on ſe fait en la prononçant, & à l'égalité qu'on met entre ces phraſes, *j'ai aimé*,

(2) Vrais Principes de la Langue Franç. Tom. II. p. 7. &c.

j'ai écrit, & ces même phrases suivies d'un nom, comme *j'ai aimé cette personne*, *j'ai écrit* cette lettre. Ainsi l'on auroit pu, sans blesser les régles de la Grammaire, dire, *j'ai aimée cette personne*, comme font les Italiens, pour qui il est indifférent dans ces occasions de faire accorder ou non le Participe avec le nom suivant, tout comme nous le faisons accorder avec celui qui le précéde : ils disent, par exemple, *io ho* PERDUTE *queste lettere*, j'ai PERDUES ces lettres ; & *io ho* PERDUTO *queste lettere*, j'ai perdu ces lettres.

Aussi ferions-nous ces Participes du même genre que leur Nom, si nous mettions ce Nom avant eux, & après *j'ai* : j'ai ces lettres PERDUES : j'ai ces personnes AIMÉES : j'ai ces robes ACHETÉES.

Mais pourquoi préférons-nous une tournure qui paroît contre toutes les régles, à cette premiere tournure où tout est dans l'ordre ? Par une raison très-simple : c'est qu'en disant *j'ai* ces lettres *perdues*, on peut croire que je posséde des lettres qui ont été perdues par d'autres : au lieu qu'en disant *j'ai* PERDU *ces lettres*, il n'y a plus d'équivoque : c'est-moi qui ai perdu, & non qui ai trouvé ce qui avoit été perdu : en vertu de ce que cette ellipse, comme nous l'avons vû, emporte avec soi que ce qui a été fait, a été fait par la personne même qui est le sujet de la phrase.

Et c'est une régle constante, dans toutes les Langues, quoique peu connue cependant, mais qu'il ne faut jamais perdre de vue, qu'un mot placé entre deux autres & qui devroit naturellement s'accorder avec le dernier, s'en détache pour s'incorporer en quelque façon avec le premier, dès qu'il en résulte plus de clarté, ou simplement plus de concision, sans nuire à la clarté nécessaire à la phrase.

§. 9.

Le Participe Passif employé comme circonstantiel, & comme un simple Adjectif.

Nous avons déjà vû que le Participe actif s'employoit non-seulement dans son sens le plus étroit, mais encore dans deux autres sens analogues à celui-là ; 1°. pour désigner quelque circonstance, & 2°. pour désigner une simple qualité ; sans cesser d'être le même mot, parce que chacun de ces sens découle nécessairement du sens propre que présente ce Participe.

Mais si l'on n'a pas été pleinement convaincu de cette vérité, on le sera sans doute dès qu'on s'apercevra que la même chose a exactement lieu

pour le Participe Paſſif ; & qu'outre ſon ſens propre, il s'employe encore comme circonſtance & comme une qualité pure & ſimple.

C'eſt ainſi que ces formules *ce* CONSIDÉRÉ, *tout mûrement* PESÉ, *ces choſes* DITES, expriment de ſimples circonſtances, ou ſont autant de circonſtantiels, & n'en ſont pas moins des participes; puiſque c'eſt comme ſi l'on diſoit, *cela ayant été* conſidéré ; tout *étant* mûrement peſé ; ces choſes *ayant été* dites.

C'eſt ainſi qu'on dit encore ; *un homme* CHÉRI, *un Roi* ADORÉ, *une choſe* IMPREVUE, *une Fille* FAITE ; qui ſont autant de Participes ; mais qui paroiſſent ici dénués de toute valeur de participe, pour ne revêtir que celle du ſimple adjectif.

CHAPITRE VII.

DES PARTICIPES ELLIPTIQUES,

OU

DES VERBES DIFFÉRENS DU VERBE ÊTRE.

SUITE DE LA SIXIÉME PARTIE DU DISCOURS.

ARTICLE PREMIER.

Néceſſité de cette eſpéce de mots ; & comment ils ont lieu.

§. I.

Difficultés qu'offre cet objet, & leur ſource.

De même qu'une perſpective eſt plus difficile à ſaiſir, à proportion que l'horiſon devient plus vaſte, & préſente un plus grand nombre d'objets, ainſi à meſure que nous avançons dans la carriere, nous voyons les difficultés augmenter : les objets, plus nombreux & plus compliqués, donnent plus de peine à claſſer ; il eſt beaucoup moins aiſé de ſaiſir leur enſemble.

Déjà, les Articles & les Pronoms avoient préſenté plus d'épines que les Noms : les Participes ont renchéri ſur tous ; & nous n'en ſommes délivrés, que pour retomber dans cette immenſité de diſcuſſions minucieuſes & abſtraites que traîne à ſa ſuite cette eſpèce de mots qu'on a apellés juſques-ici VERBES ; qu'on a réuni ainſi ſous une même dénomination avec ÊTRE, le ſeul Verbe qui puiſſe exiſter ; & que nous n'enviſageons que comme des Participes elliptiques, parce qu'ils tirent toute leur énergie de la réunion du Participe avec le Verbe *Etre*, dont ils ne ſont que l'abrégé.

Les difficultés en ſont d'autant plus grandes, que l'origine de cette eſpèce de mots ſemble ſe perdre dans la nuit des tems ; que leur influence eſt immenſe ; que leurs effets ſe font ſentir avec la plus grande force ; que leurs dévelopemens ſont très-nombreux.

En conſidérant la place diſtinguée que ces mots occupent dans le Diſcours, on a cru qu'ils en étoient une Partie diſtincte de toute autre; mais on ſe trompoit; & en s'égarant dès le premier pas, on dut néceſſairement s'en former de fauſſes idées; car on étoit entre ce qu'on croyoit évident, & la Nature qui faiſoit ſentir le contraire; tandis que les détails, effrayans par leur complication & par leur obſcurité, n'offroient qu'une Nomenclature ſéche & rebutante, d'autant plus pénible, qu'elle varie dans chaque Langue, & ſemble n'être qu'une ſuite de l'uſage. Or, rien de moins ſatisfaiſant & de plus difficile à retenir, que ce dont on ne ſauroit ſe rendre raiſon.

Il eſt cependant très-fâcheux que cette portion de la Grammaire renferme tant de difficultés; car elle produit les plus grands effets par ſa belle fécondité, & par l'art avec lequel elle ſe prête à tous les beſoins de la Parole, pour peindre les parties ſucceſſives dont eſt compoſée l'exiſtence.

L'on peut dire qu'elle eſt le plus noble effort du langage, comme elle en eſt l'objet le plus compliqué.

Il n'eſt plus queſtion ici de ſimples Noms, de ſimples actions, ou de la peinture d'un objet qu'on a ſous les yeux: il s'agit de meſurer l'exiſtence, de peindre les diverſes Parties de la durée des Etres, de parcourir la ſucceſſion des Tems, de les comparer entr'eux comme s'ils étoient préſens, de les rapeller tous ſans en confondre aucun, en obſervant leurs diſtances avec la même exactitude qu'on connoît celles des Êtres qui tombent ſous les ſens: de ſe dédommager par la contemplation des ſiécles, de ce qu'on ne vit que dans un ſeul, comme on ſe dédommage par la vue de ce qu'on n'eſt que dans un point.

Nous en avons déja vu, à la vérité, quelques traits en parlant du Verbe ETRE; mais on peut dire que par ſa réunion avec les Participes, il a acquis à cet égard un dégré de force, & une étendue qu'il n'auroit jamais eue ſeul, en même tems que le Langage acquiert par-là une harmonie & une variété auſſi agréable qu'énergique; & qui augmentent infiniment l'éclat & la rapidité des Tableaux de nos idées.

Ainſi, deux forces réunies produiſent des effets étonnans, dont elles auroient été incapables ſi elles euſſent agi ſéparément. Ceux qui les premiers unirent les Participes & le Verbe Etre, n'agirent peut-être pas préciſément par une ſuite de cette conſidération; mais ils ſuivirent en cela la Nature, qui les portoit d'elle-même à l'obſervation de ce principe, comme elle les y

avoit déjà portés à l'égard de quelques autres Parties du Diſcours, mais avec bien moins d'appareil & de magnificence.

Ce ſont en effet de vraies richeſſes pour les Hommes, que les Tableaux qui réſultent de cette facilité avec laquelle ils peignent tous les Tems, ceux qui ne ſont pas encore, comme ceux qui n'exiſtent plus que dans leur ſouvenir, & par leſquels ils peuvent rendre compte de tous leurs procédés paſſés & régler l'ordre de tous ceux dont ils ont à s'occuper.

Tâchons donc de nous former de ce beau méchaniſme, des idées auſſi nettes & auſſi exactes qu'il nous ſera poſſible ; c'eſt alors que nous connoîtrons tout le ſecret du Langage, & que nous pourrons juger du génie des Nations, par la maniere dont elles auront le plus aproché de la perfection à cet égard.

§. 2.

Néceſſité de réunir en un ſeul Nom les Participe & le Verbe.

Nous avons déjà vu dans notre Chapitre cinquiéme que le Verbe eſt cette Partie du Diſcours, qui ſert à unir entr'eux les Mots qui déſignent un objet, & ceux qui déſignent ſes qualités ; que ce Verbe s'apelle EST ; que celui-ci rempliſſant tout l'objet de cette Partie du Diſcours, il devoit être unique, & qu'il ne pouvoit pas même y en avoir d'autres, celui-là étant donné par la Nature elle-même.

Toutes les Langues cependant ſont remplies de Verbes de toutes eſpéces; Verbes actifs, Verbes paſſifs, Verbes neutres, Verbes déponens, Verbes réguliers, Verbes irréguliers, Verbes défectueux, &c.

Serions-nous donc en contradiction avec toutes les Langues ? ou ceux qui ont donné le nom de Verbes aux mots dont il s'agit, & qui ont été auſſi-tôt obligés de faire du Verbe *Etre* une Claſſe abſolument ſéparée des autres, ne nous induiroient-ils pas en erreur, en mettant au rang des Verbes, des mots qui ne le ſont point par eux-mêmes, & qui ne le devinrent que par leur réunion avec le Verbe Être ?

C'eſt ce dont nous n'aurons pas de peine à nous aſſurer en remontant à l'origine des mots que nous avons apellés *Elliptiques*, c'eſt-à-dire, mots qui réuniſſent en eux la valeur de pluſieurs Parties du Diſcours.

Nous en avons déjà vu ſur preſque toutes ces eſpéces de mots, principalement au ſujet des Articles & des Pronoms.

Leur objet eſt de rendre le Diſcours plus concis, plus nerveux, moins monotone; en faiſant diſparoître dans un grand nombre d'occaſions des mots qui reviennent ſans ceſſe dans le langage, & dont la répétition trop fréquente, produiroit néceſſairement de tres-mauvais effets & allongeroit inutilement le Diſcours.

Mais ſi l'on dut recourir dans quelqu'occaſion à des expreſſions elliptiques, ce fut très-certainement par raport au Verbe.

Il revenoit continuellement dans le Diſcours, & à chaque penſée, à chaque Phraſe, à chaque Tableau, aux Actifs & Paſſifs, comme aux énonciatifs.

Rien ne pouvoit être plus inſipide que ces EST, perpétuellement répetés; ſur-tout quand ils étoient joints aux Participes, comme dans ces Phraſes, *il* EST *dormant*, *il* EST *agiſſant*, &c. Combien de fois ne revient-il pas dans le diſcours ſuivant?

» O mon fils! de ce nom, je SUIS encore *oſant* ÊTRE vous *nommant*; » SOYEZ *ſouffrant* cette tendreſſe, & SOYEZ *pardonnant* aux larmes que SONT » *m'arrachant* pour vous des allarmes qui SONT trop juſtes. Loin du Trône » nourri, de ce fatal honneur hélas! vous ÊTES *ignorant* le charme empoi- » ſonneur..... SOYEZ *promettant*, ſur ce livre & devant ces témoins, que Dieu » SERA toujours le premier de vos ſoins; que ſévere aux méchans, & des bons » le réfuge, entre le pauvre & vous, vous SEREZ *prenant* Dieu pour » Juge; ÉTANT *ſouvenant*, mon fils, que caché ſous le lin, comme eux, vous » FUTES pauvre, & comme eux vous FUTES orphelin «.

Ce langage nous choque, ſans doute: il nous paroît ſouverainement ridicule: il eſt du moins trop long & trop monotone; on chercha donc un moyen propre à rendre à cet égard le Diſcours plus coulant & plus concis, en faiſant diſparoître le Verbe dans la plûpart de ces occaſions; mais en le faiſant diſparoître à propos, & ſans que ſa ſupreſſion troublât le ſens du Diſcours & la beauté du Tableau.

On y parvint à l'égard de ces Tableaux actifs d'une maniere très-ſimple; en ſubſtituant au Verbe & au Participe le nom même de l'action qu'il indique, & en plaçant ce nom à la ſuite du Pronom, comme ſi nous diſions; *vous*, *marche*; *vous*, *offre*; *vous*, *montre*: pour dire, *vous* êtes dans cet état qu'on apelle *offre*, dans celui qu'on apelle *montre*.

C'eſt ainſi que nous diſons: *Je marche*, *il marche*; *j'offre*, *il offre*; *je montre*, *il montre*: comme nous diſons, *une marche*, *une offre*, *une montre*.

De

De cette maniere, les Noms, ces Noms racines de tous les mots, & d'où nous avons déjà vu que vinrent les Adjectifs & les Pronoms, devinrent également des *Verbes actifs* en s'associant avec les Pronoms.

Ils furent des VERBES, parce qu'ils représentoient le Verbe *Etre*; ils furent actifs, parce qu'ils peignoient un Etre agissant, ou son action.

Cette ellipse étoit très-naturelle, & ne donnoit point de peine à saisir; on voyoit sans effort que la personne désignée, n'étoit pas l'action même par laquelle on la qualifioit; qu'on vouloit donc simplement la représenter comme existant actuellement dans l'état actif dont résultoit cette action.

Cette ellipse étoit belle, & hardie, quoiqu'elle fût d'une simplicité extrême: mais plus elle étoit simple, & plus elle ennoblissoit le Discours, & le rendoit énergique.

Telle fut l'origine des Verbes actifs; de ces Verbes qui occupent un rang si distingué & si important dans les Tableaux des idées, qui donnent une si grande peine à retenir lorsqu'on ne peut pas les raporter à quelque nom connu, & dont la source perdue dans la nuit des tems, faisoit croire qu'ils étoient absolument l'effet du hasard.

Par leur moyen, le Discours purgé de ses EST trop fréquens & de ces Participes qui y répandoient une langueur insuportable, acquiert un éclat très-supérieur à celui qu'il offroit: les tableaux de nos idées en sont plus nets, & infiniment plus vifs. Qu'on en juge par le Discours que nous avons donné plus haut pour exemple, & qui se change aussi-tôt en ces beaux vers:

» O mon Fils! de ce nom j'ose encor vous NOMMER;
» SOUFFREZ cette tendresse, & PARDONNEZ aux larmes
» Que M'ARRACHENT pour vous de trop justes allarmes.
» Loin du Trône nourri, de ce fatal honneur
» Hélas! vous IGNOREZ le charme empoisonneur. . . .
» PROMETTEZ sur ce livre & devant ces témoins,
» Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
» Que sévere aux méchans, & des bons le réfuge,
» Entre le pauvre & vous, vous PRENDREZ Dieu pour Juge;
» Vous souvenant, mon Fils, que caché sous le lin,
» Comme eux vous fûtes pauvre, & comme eux orphelin (1).

(1) Athalie, Trag. Act. IV. Sc. III.

§. 3.

Tout Verbe actif eſt elliptique & vient d'un Nom.

Il n'exiſte aucun Verbe elliptique qui ne dérive d'un Nom ; & il n'exiſte peut-être aucune racine primitive qui n'ait ſervi à figurer comme Verbe, ainſi qu'elle figuroit déjà comme Nom. Tels ſont ces mots Orientaux :

AVAL, Deuil & mener deuil.
ADAM, Rouge & rougir.
OR, Lumiere & éclairer.
AIE, Haine & haïr.
LEM, Aliment & s'alimenter.
LEG, Lecture & lire.

Il en eſt de même dans les Langues de l'Occident, anciennes & modernes. La Langue Angloiſe qui a ſuprimé preſque toujours les terminaiſons des Verbes, eſt admirable pour fournir des exemples à cet égard. Tout Nom y devient Verbe : tels ſont ceux-ci :

SORROW, Triſteſſe & être triſte.
RED, Rouge ; & REDDEN, rougir.
LIGHT, Lumiere & éclairer.
DOG, Chien, & épier ou ſuivre à la piſte comme le chien.
HAND, La main, & donner de main en main.
HAP, Accident, haſard, & arriver par haſard.
MAIM, Mutilation & mutiler.
TAX, Taxe & taxer.

Toutes les Langues qui deſcendent, comme l'Anglois, de l'ancien Theuton, ou du Celto-Scythe, telles que la Langue des Goths, le Suédois, le Belge ou Flamand & Hollandois, & le Germain ou Allemand haut & bas, forment également leurs Verbes ſur les Noms. Il eſt vrai que la plûpart de celles-ci diſtinguent les premiers par la terminaiſon *ain*, *ein*, *en*, qui leur eſt commune avec les Grecs : mais c'eſt une preuve qu'ils viennent des Noms, puiſqu'ils ſont plus compoſés.

Nous avons auſſi en François un grand nombre de Verbes parfaitement ſemblables aux Noms dont ils dérivent : tels ceux-ci :

Vol & voler.
Coupe & couper.
Marche & marcher.
Boucle & boucler.

Ces raports ont quelquefois éprouvé, à la vérité, des altérations très-conſidérables, tels que ceux-ci :

Saveur & ſavoir.	Sel & ſaler.
Vue & voir.	Main & manier.
Premier & primer.	Habit & habiller.
Prix & aprécier.	Faim & affamer.

Plus ſouvent encore, le Verbe n'a plus de Nom qui y correſponde, du moins dans le même ſens, dans notre Langue, comme dans les autres.

Eſſuyer & *tabler* ſont déjà bien éloignés de ſueur & de table. *Frotter* & *habiter*, d'où viennent *frottement* & *habitation*, ne viennent d'aucun Nom connu dans notre Langue.

§. 4.

Erreurs dans leſquelles on eſt tombé à cet égard.

Ceux qui ſe ſont imaginés que les Langues Orientales, & ſur-tout l'Hébreu, étoient fort pauvres, puiſqu'elles étoient obligées d'employer le même mot, tantôt comme Nom, tantôt comme Verbe, n'avoient donc pas réfléchi ſur la vraie origine du Langage : ils ne s'apercevoient pas qu'ils alloient déclarer pauvres toutes les Langues de l'Univers ; & que ce qu'il leur plaiſoit d'apeller diſette, étoient de vraies richeſſes ; les tréſors du Langage philoſophique, du ſentiment & du goût ; ceux de la Nature qui, avec le plus petit nombre d'élémens poſſibles, opere les effets les plus vaſtes & les plus variés : ſans compter qu'il étoit infiniment plus avantageux de déduire tous les mots poſſibles d'un petit nombre de racines, que s'il avoit fallu impoſer des noms différens à chaque objet, à chaque action, à chaque état.

On voit encore par-là combien on eut tort, lorſque claſſant par racines les mots des anciennes Langues, on mit les Verbes à la tête, dans la ſupoſition que ces Verbes étoient nés avant les Noms : ce qui étoit contraire au fait & à toute raiſon. C'étoit prendre la cauſe pour l'effet, & l'effet pour la cauſe ; ou pour mieux dire, c'étoit agir à l'aventure, comme des gens qui croyoient que les mots s'étoient formés par haſard & ſans autre cauſe déterminante que la néceſſité de parler. En effet, l'uſage d'une choſe ne ſauroit précéder ſon exiſtence ; on déſigna donc cette choſe avant que d'en faire uſage. Vouloir donner un nom à une action, ſans en avoir donné aux organes qui l'exécutent, & aux objets ſur leſquels elle ſe porte, ce ſeroit tenter l'impoſſible, ou vouloir inventer des mots vuides de ſens.

§. 5.

Les Verbes qui paroiſſent ne tenir à aucun Nom radical, viennent également d'un Nom : exemple tiré des Verbes BEL *ou* VEL, *aller vite ; &* HUNT, *chaſſer.*

Il eſt vrai qu'on trouve ſouvent dans ces anciennes Langues, des Verbes auxquels ne répondent aucun nom : ce qui viendroit à l'apui de l'idée que cette claſſe de mots eſt antérieure aux Noms. Mais outre qu'on y trouve auſſi des Noms ſans aucun Verbe qui y correſponde, on peut être aſſuré que ces Verbes tirent leur origine de Noms qui exiſtoient réellement dans la Langue même qui nous offre ces Verbes, au moment qu'ils s'y formerent ; mais qu'elle les laiſſa perdre ; ou plutôt, que les Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, n'ayant pas eu occaſion de nous les tranſmettre, ils ſemblent n'avoir jamais exiſté : & l'on peut être aſſuré de les trouver infailliblement dans les Langues analogues à celles-là, & encore ſubſiſtantes.

Il n'eſt en effet aucun Verbe Hébreu, dénué de ſon Nom primitif, dont on ne trouve la racine dans d'autres Langues, telles que l'Arabe ou les Langues Celtiques.

Il exiſte, par exemple, un Verbe Hébreu qui n'eſt lié à aucun Nom Hébreu auſſi ſimple que lui, & dont il puiſſe être deſcendu ; enſorte qu'il paroît être ſa propre racine : & ce qui eſt plus ſingulier, c'eſt qu'il réunit deux ſignifications très-différentes, qui ne paroiſſent point faites pour exiſter dans le même mot, qui ſupoſeroient ainſi deux racines très-différentes, & qui fortifieroient dans l'idée que les Mots Hébreux réuniſſent en eux les ſignifications les moins analogues ; & qu'on peut ainſi faire dire aux phraſes qu'ils forment tout ce qu'on veut.

Ce mot, c'eſt le Verbe בהל BEL, qu'on prononcera *bel*, *vel*, *fel*, comme on voudra, peu importe, & qui ſignifie :

1°. Troubler, effrayer, répandre la conſternation.
2°. Se hâter, ſe précipiter, s'avancer avec la plus grande viteſſe.

Aſſurément, il n'eſt perſonne qui ne ſoit étonné de voir ces deux ſignifications réunies ſur un même mot ; & aucun Lettré expert dans les Langues, qui ne ſoit prêt d'affirmer que ce Verbe eſt pur Hébreu ; qu'il n'exiſte qu'en cette Langue ; qu'il lui eſt tout au plus commun avec la Chaldéenne, où

mots faudra-t-il le ranger ? C'eſt-là la grande difficulté à réſoudre.

il ne paroît même que dans le ſecond ſens ; qu'il n'a aucune racine, & qu'on ne ſauroit le comparer avec les mots d'aucune autre Langue ; qu'il ſeroit inutile ſur-tout de lui chercher des parens dans celles de l'Occident, telles que le Grec, le Latin, le Theuton, &c.

Mais ouvrons les Dictionnaires, & nous trouverons des raports juſqu'ici inconnus, & qui ne l'étoient que parce qu'on ne les cherchoit pas : & nous verrons que le Verbe Hébreu *Bel*, avec ſes deux ſignifications, eſt tiré d'une racine commune aux autres Langues ; & que de ces deux ſignifications, la ſeconde doit marcher la premiere ; tandis que celle qu'on a toujours miſe à la tête, n'eſt qu'un réſultat de celle qu'on regardoit comme la principale : faute eſſentielle, mais dans laquelle tombent conſtamment nos Faiſeurs de Dictionnaires, qui ne purent jamais décider en effet du rang des ſignifications d'un mot, que par la maniere dont ces diverſes ſignifications étoient plus ou moins employées : ce qui étoit les claſſer preſque toujours à rebours ou à contre-ſens. Ne ſoyons donc pas étonnés s'ils ſe ſont toujours perdus, & s'ils n'ont rien vu dans la comparaiſon des Langues.

Comparaiſons étymologiques ſur l'origine du Verbe Hébreu BEL.

BEL ſignifiant en Hébreu *aller vîte*, & pouvant ſe prononcer VEL, tout comme bel, vient inconteſtablement de la même racine que ces mots Latins :

VEL-*ox*, Vîte, qui va vîte.
VEL-*ocitas*, Vîteſſe.
VEL-*ites*, Soldats armés à la légere, & qui, par conſéquent, peuvent ſe tranſporter avec beaucoup de vélocité d'un lieu à un autre.

Il n'eſt pas moins certain que les Latins, pour en faire un Verbe, altérerent légerement le ſon de la voyelle, & en firent le Verbe & les mots ſuivans :

VOL-*o*, Voler, fendre l'air avec la plus grande VEL-*ocité* : 2°. Paſſer vîte.
VOL-*ucris*, Oiſeau : 2°. Léger, vîte, qui ſemble voler.
VOL-*aticus*, Volage.
VOL-*atilis*, Qui vole, qui paſſe vîte.
VOL-*atus*, Vol, volée, &c.

Mais comment un participe paſſif a-t'il pris la place d'un participe actif ?

car

Ils en formerent une troiſieme famille en le prononçant FBL, puis *Fl* Famille qui comprend ces mots :

FLOC-*cus*,	Toute matiere légere que le vent emporte ; Floccon.
FLOC-*ci-facio*,	Comparer à un Floccon.
FLOC-*ci-pendo*,	Péſer un Floccon : phraſes proverbiales, pour dire qu'on ne tient nul compte d'une choſe, qu'on la mépriſe, qu'on la dédaigne.
FLOC-*ces*,	Lie, marc de raiſin, parce qu'on les jette au vent, qu'on n'en fait aucun cas.

II. Les Grecs le prononcerent, ſuivant l'occaſion, BÀL, BEL, BLE, BOL, & en firent cette Famille nombreuſe & fortement caractériſée :

BEΛ-*oς*, BEL-*os*,	Flèche, Dard, Trait, armes qui fendent l'air avec viteſſe ; auſſi, dit-on, aller comme un trait 2°. Coup, Plaie ; ce qui eſt l'effet de la flèche.
BEL-*enités*,	Pierre pointue comme une flèche.
BEL-*enos*,	Poiſſon qui a du raport à une flèche.
BOL-*is*,	Dard, Flèche ; 2°. Sonde.
BOL-*é*,	Coup.
BALL-*ô*, BEL-*lo*, BLE-*o*,	Je jette, je lance, je darde, j'atteins, je frape.
Be-BLÊ-*ka*,	J'ai dardé, j'ai jetté, j'ai frapé.
BOL-*eo*,	Lancer, Fraper.
BLÊ-*ma*,	Action de lancer, Coup, Plaie.
BLÊ-*tron*,	Maſſue.

III. L'ARABE nous donnera tous ces mots, apartenant à la même Famille :

בלץ, בלז,	BAL-*atz*, BAL-*az*,	S'enfuir, courir avec VEL-ocité.
אבלש,	*A*-BEL-*as*,	Être troublé, être conſterné, ne pouvoir parler de frayeur.
בלת,	BOLT,	Fuyard, les Fuyards d'une armée.
בלק,	BAL-*q*,	Aller vîte, ſe hâter ; 2°. être étonné, être ſaiſi de frayeur.
	BUL-*eik*,	Nom d'un cheval qui va très-vîte.

qu'il ne se rapporte à aucun Nom, & qu'on ne puisse pas dire qu'il est au

בלהש, BLESH, S'avancer avec rapidité.
בלהץ, BLETZ, S'enfuir de frayeur.
בלי, BALI, Affliction, épreuve.
בהל, BEL, Etre inquiet, avoir du souci.

Mots qui représentent toutes les significations du Verbe Hébreu.

IV. Cette Famille existe en entier avec tous ces sens, dans les dialectes du Celto-Scythe ou de l'ancien Theuton ; tels que l'Anglo-Saxon, l'Anglois, le Flamand, l'Allemand : mais dans toutes ces Langues, on l'a prononcé comme le Grec BLEO, lancer, en *bl*, *vl*, *fl*. De-là tous ces mots :

1°. *Anglo-Saxon*, FLA.
Anglois, FLITS.
Allemand, FLITSCH-*pfeil*. } Flèche.

Ce qui nous donne l'origine de notre mot FLECHE, inconnue jusqu'ici (1), & qui tient ainsi aux mots Latins en VEL, & aux mots Grecs en BEL & en BLE, aspirés légerement.

2°. *Anglo-Saxon*, FLÆNE, Lance.
FLEAM, Fuite, Exil.
Flean, S'évader, s'enfuir.
Fleogan, S'enfuir, voler.
Flyht, Fuite.
Flyma, Transfuge, &c.
L'Allemand, FLUG, Vol, action de fendre l'air.
Flugel, Aîle.
Flugs, Vîte, incontinent, sur le champ.
Fliegen, Vol ; 2°. Voler.
Fliehen, Fuir.
Flucht, Fuite.
Fluchten, Se sauver.
Fluchtig-keit, Inconstance.
Flick, Qui a des plumes, qui se remplume.
Fleiſs, Diligence, &c.

(1) MÉNAGE avoit vu le raport de ce mot avec l'Allemand *Flits* ; mais il n'avoit pu remonter plus haut : l'Allemand étoit pour lui à cet égard le bout de l'Univers, le *non plus ultrà* étymologique.

Le Flamand,	VLUGT,	Vol, eſſor ; 2°. Fuite ; 3°. Voliere.
	Vlug,	Léger, prompt ; 2°. Vif, ſubtil.
	Vlugheid,	Légereté.
	Vlugtig,	Fugitif, volatil.
	Vleugel,	Aîle.
	Vlyt,	Diligence, activité.
	Vlytig,	Diligent.
	Vlieden,	Fuir.
L'Anglois, 1°.	FLEET,	Vîte, qui va vîte ; comme on diroit, FE-ET, qui eſt flèche.
	Fleeting,	Qui paſſe vîte, choſe paſſagere.
	FLY,	Voler ; 2°. S'enfuir ; 3°. Echaper.
	Fledge,	Commencer à avoir des aîles.
	Fletcher,	Faiſeur de flèches.
	Flight,	Vol.
	2°. *Fling*,	Un Coup ; 2°. Darder, lancer, jetter.
	3°. *Flinch*,	Quitter, abandonner, ſe retirer.

De-là ces noms :

1. *Anglo-Saxon*,	*Flea*,	} Une Mouche.
Allemand,	*Fliege*,	
Flamand,	*Vlieg*,	
Anglois,	*Fly*,	
2. *Allemand*,	*Floh*,	} Une Puce.
Flamand,	*Vloo*,	
Anglois,	*Flea*,	

3°. De-là vient encore le nom des *O-BEL-iſques*, emblêmes des rayons du Soleil ou de ſes flèches. Les mêmes mots qui déſignoient l'un de ces objets, ſervant toujours à déſigner l'autre ; comme nous apellons encore *flèches* les clochers pointus qui ont la forme d'Obéliſque.

4°. L'Anglo-Saxon *Bæl* qui a fait les mots Anglois BALE, triſteſſe, chagrin, employé par SPENCER & par CHAUCER ; & BALE-*full*, plein de triſteſſe, triſte, funeſte ; ce qui cauſe du trouble : compoſé de *full* qui ſignifie plein, rempli, & de BALE.

5°. Les noms de BAL-*iſte* & d'*Ar*-BAL-*ette* ; machines à lancer des flèches, des dards, &c.

6° Le

6°. Le mot Allemand *Pfeil*, flèche, dard, trait.

7°. Le mot Anglois *Fly-boat*, un FLIBOT, dont nos Etymologiſtes n'ont pas penſé de chercher l'origine chez les Anglois, & qui paroît compoſé de leur mot *boat*, une barque, & du mot FLY, *qui eſt toujours en mouvement*, tout comme nous diſons un camp-volant.

On pourroit y ajouter, 8°. le BELL-*um* & la BELL-*one* des Latins, qui ſignifioient; l'un, la guerre; & l'autre, la Déeſſe de la guerre. La guerre conſiſte à ſe lancer des armes, telles que la flèche, & à ſe donner & recevoir des coups mutuellement. Les Latins qui n'entendoient rien à l'origine de leurs mots, s'imaginerent que celui-ci venoit de DUELL-*um*, un combat entre deux perſonnes: il ſeroit bien plus naturel de le raporter à la grande Famille de BEL, trait, flèche. BELL-*are* ſignifieroit alors mot à mot, *lancer des flèches, ſe battre à coups de flèches.* C'étoit peindre la choſe en grand & imiter l'écriture hiéroglyphique, où des flèches tournées les unes contre les autres, déſignent la guerre.

Nous pouvons maintenant reprendre les divers membres de cette Famille, & dire:

1°. Que la tige en eſt BEL, VEL, BLE, FLE, ſignifiant un trait, une flèche.

2°. Que de-là ſe forment les mots en *bel* ou *vel*, qui ſignifient *aller vîte, viteſſe, diligence, légereté: fuite, fuir.*

3°. Que ces mots ſe prirent enfin dans le ſens de conſternation, de trouble, d'effroi, parce que c'eſt l'effet naturel des combats & des flèches qui portent avec elles le carnage, la terreur & la mort.

Enſorte que les deux ſignifications du Verbe Hébreu ſont très-naturelles, & ſe déduiſent ſans peine de la racine primitive BEL, ſignifiant une flèche, un trait, & tout ce qui va vîte comme un trait.

La Langue Angloiſe nous fournira encore un exemple frapant de la maniere dont les Verbes ſe ſéparent de leur nom radical, & ſemblent s'être formés ainſi par haſard, ou être devenus racines à eux-mêmes.

To HUNT, ſignifie chez eux faire la guerre aux animaux, chaſſer; & ce Verbe ne tient chez eux à aucun nom; au contraire, celui de la chaſſe qui eſt *hunting*, eſt un dérivé du Verbe même *hunt*.

Mais on auroit tort également d'en conclure que ce Verbe eſt radical, & que les Verbes peuvent être antérieurs aux Noms. Celui-ci ne paroît radical que parce que les Anglois en ont laiſſé perdre la racine, qui exiſte encore dans les Lan-

gues Allemande & Flamande, où *hunt* & *hond* ſignifient un chien. Et ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que dans ces deux dernieres Langues, on ne ſe ſert pas de cette racine pour exprimer le Verbe *chaſſer* : en ſorte que ces Langues ſe ſont partagées cette famille ; les unes ayant le Nom, l'autre le Verbe, tous réunis dans une plus ancienne, dans l'Anglo-Saxon, où HUND ſignifie un chien ; HUNDA, un Chaſſeur ; & HUNDAN, chaſſer.

C'eſt ainſi qu'il n'exiſte aucun mot qui ſoit ſeul, & qui ne tienne à une multitude de Langues. C'eſt ainſi encore qu'il n'exiſte aucun Verbe, dans quelque Langue que ce ſoit, qui ne ſoit dérivé d'un Nom.

§. 6.

Comment ſe formerent les Verbes Elliptiques Actifs, chez les Hébreux, les Grecs & les Latins.

Mais puiſque tout Nom devient Verbe, en acquérant la valeur du Participe réuni au Verbe EST, on peut les employer, ou ſeuls à la ſuite des Pronoms ; ou incorporés avec le Verbe EST, mis en terminaiſon.

La premiere de ces méthodes eſt à peu-près celle des Hébreux ; & elle paroit être la plus ancienne.

La ſeconde eſt celle des Grecs & des Latins ; mais ſur-tout des Latins primitifs, & avant que les terminaiſons de leurs Verbes ſe fuſſent altérées.

Par celle-ci le Verbe ETRE avec toutes ſes perſonnes, ſe place à la ſuite du nom radical qui devient ainſi un Verbe. Donnons-en un exemple.

PHIL déſigne en Grec toute idée relative à l'*amitié*, & à l'union de deux perſonnes. Ce mot devient un Verbe elliptique, en ſe faiſant ſuivre du Verbe ETRE : & l'on dit :

PHIL-*ei*, il aime, mot-à-mot, *il eſt uni à l'amitié.*
PHIL-*eis*, tu aimes, tu es uni, &c.
PHIL-*eo*, j'aime, je ſuis uni, &c.

Il en fut de même chez les Latins. Doc ſignifiant chez eux toute idée relative à l'action de montrer, d'indiquer, *d'enſeigner*, il devint Verbe par ſon union avec le Verbe Etre. De-là :

Doc-*et*, Il enſeigne ; mot-à-mot, il eſt uni à l'enſeignement, il exiſte enſeignant.
Doc-*es*, Tu enſeignes.
Doc-*eo*, J'enſeigne, &c.

Il réſulteroit de-là un autre inconvénient : c'eſt qu'un pareil uſage répan-

L'on voit le même uſage dans la Langue Perſanne. Le Verbe EST ſe joint à la ſuite de ſes Noms, pour en faire des Verbes.

פַּךְ, PAK, ſignifie chez eux, *pur*, *pureté* : joint au Verbe ETRE, il ſignifie *être pur.*

PAK-*am*, Je ſuis pur.
PAK-*ai*, Tu es pur.
PAK-*aſt*, Il eſt pur.

On n'objectera pas que ſur trois conjugaiſons latines, il n'y en a qu'une à laquelle ceci puiſſe convenir ; parce que les deux autres ſont caractériſées par les voyelles A & I, qui n'ont nul raport au Verbe *Eſt*. Cette remarque, au lieu de détruire ce que nous venons d'avancer, le confirme au contraire, comme l'a déjà obſervé l'Auteur des Elémens Primitifs du Langage. A eſt ici l'abrégé du Verbe *avoir*, & I celui d'*Ire* ou *aller*. Mais ces deux Verbes s'employent continuellement au lieu du Verbe ETRE, quand il déſigne lien, union. Tous les jours nous diſons, J'AI *de la force*, pour dire que la force & moi ſommes *unis*.

§. 7.

Comment ſe forment les Verbes Elliptiques Paſſifs.

Dans toutes nos Langues modernes, les Verbes Paſſifs ne ſe forment que par le Verbe ETRE, accompagné du Participe Paſſif. Nous diſons, *Je* SUIS *aimé*, *Tu* ES *aimé*, *Il* EST *aimé*.

Il en fut de même chez les Latins : ils diſoient :

Amatus ſum, je ſuis aimé.
Amatus fui, je fus aimé, &c.

Les Grecs en faiſoient de même pour la plûpart des prétérits Paſſifs.

Tous leurs autres Tems ſont formés comme les Actifs, par l'addition du Verbe *Etre* à la fin de la racine. Ainſi ils diſent :

TI-*omai*, Je ſuis honoré.
TI-*é*, Tu es honoré.
TI-ET-*ai*, Il eſt honoré.
TI-ESTH-*é*, Vous êtes honorés.
TI-ONT-*ai*, Ils ſont honorés.

Les Latins diſent auſſi :

DOC-*eor*, Je ſuis enſeigné.

toutes ces nuances : cependant de ce que l'une ſeroit plus exacte, il n'en ré-

Doc-e-*ris*, Tu es enſeigné.
Doc-et-*ur*, Il eſt enſeigné.
Doc-e-*mini*, Vous êtes enſeignés.
Doc-ent-*ur*, Ils ſont enſeignés.

§. 8.

Le Verbe est, *ſouvent ſuprimé dans les Tableaux énonciatifs.*

N'omettons pas que le Verbe est ſe ſuprime ſouvent auſſi dans les Tableaux énonciatifs, lorſqu'ils font partie d'un Tableau plus conſidérable, afin qu'on n'aperçoive qu'un ſeul est, celui qui domine ſur la phraſe entiere, & qui s'unit à l'Objet eſſentiel du Tableau. Il eſt ſuprimé trois fois dans cette phraſe que nous avons déjà citée :

Loin du Trône nourri, de ce fatal honneur
Hélas ! vous ignorez le charme empoiſonneur.

La phraſe entiere ſeroit celle-ci, *ayant* été *nourri loin du Trône, vous ignorez que le charme de cet honneur qui* est *ſi fatal,* est *empoiſonneur.*

Ces ellipſes rendent le diſcours plus vif, plus coulant, plus harmonieux, ſans lui rien ôter de ſa clarté. Elles deviennent néceſſaires ſur-tout dans la Poéſie, obligée de s'aſſujettir à la marche du chant & de la danſe, & forcée par conſéquent à ſuprimer tout ce qui l'auroit retardée dans ſa courſe. De-là, la ſource de preſque toutes les ellipſes uſitées dans toutes les Langues, parce qu'elles commencerent par la Poéſie.

La Poéſie Orientale ſuprimoit le Verbe, ſur-tout dans les Comparaiſons : » comme les lys entre les épines, diſent-ils : ainſi celle que je chéris entre les Vierges ». Car le Verbe s'y ſuplée de lui-même.

Ces ellipſes favoriſent encore l'impatience qu'on a d'arriver à la fin du diſcours, & le déſir qu'on laiſſe quelque choſe à faire à notre intelligence : nous voulons entendre à demi-mot.

§. 9.

Vues de M. l'Abbé Barthelemi & de M. l'Abbé Bergier ſur ce ſujet, conformes à ce qu'on vient d'expoſer.

Tout ce que nous venons de dire, quelque ſingulier qu'il paroiſſe, eſt cependant ſi conforme à la vérité, & ſi naturel, qu'il a déjà été aperçu en tout

ou en partie par quelques Sçavans. Ainſi M. l'Abbé BARTHELEMI, dans ſa Diſſertation ſur le Raport des Langues Phénicienne, Egyptienne & Grecque (1), prouve fort bien que les Verbes Grecs Actifs & Paſſifs, ſont formés par la réunion d'un mot avec le Verbe ETRE.

M. l'Abbé BERGIER a fait voir la même choſe dans ſes Elémens Primitifs ſur les Langues.

Celui-ci diſcute en même tems la plûpart des Principes que nous venons de développer, & il le fait d'une maniere ſi analogué à ce que nous en diſons, que nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de le tranſcrire; en témoignant en même tems notre ſurpriſe de ce que ceux qui ont écrit depuis lors ſur ces objets, n'en ont pas ſçu profiter; & de ce que ceux qui ont critiqué ſi amèrement cet Ouvrage, n'ont pas rendu juſtice du moins à ce que nous en allons extraire: comme ſi ces vérités étoient du nombre de celles qui ne peuvent germer que lentement.

» Les Grammairiens François, dit-il (2), ont remarqué comme une propriété » de nos Verbes, qu'ils ſe conjuguent à l'aide de deux auxiliaires, ETRE & AVOIR. » Il y a quelques obſervations à faire ſur l'un & ſur l'autre.

» Il paroît d'abord que le Verbe ſubſtantif eſt auxiliaire en Grec & en La» tin comme en François: on peut ajouter même qu'il eſt impoſſible de con» juguer ſans lui dans aucune Langue.

» Quand on dit: *Tupto* (3), *tupteis*, *tuptei*; *tuptomen*, *tuptete*, *tuptouſi*, &c. » ſi l'on retranche la ſyllabe radicale du Verbe, qui eſt *Tup*, ou *Tupt*, que » reſte-t-il? *ô*, *eis*, *ei*, *omen*, *ete*, *ouſi*. C'eſt le Verbe ſubſtantif pur, dans tou» tes ſes inflexions avec de très-légères variétés ....

» Bien plus ... ce principe que le Verbe ſubſtantif entre néceſſairement dans » la compoſition de tous les Verbes, & qu'il eſt le ſeul auxiliaire, ſe tire évidem» ment de la définition même, que les Grammairiens & les Logiciens don» nent du Verbe en général. C'eſt, diſent-ils, un terme qui exprime la liai» ſon du ſujet & d'un attribut; qui renferme par conſéquent un jugement. Or, » cette liaiſon ne peut être exprimée que par le Verbe ſubſtantif, que les Logi» ciens nomment pour cette raiſon *copula*. C'eſt en lui qu'eſt renfermée toute » l'eſſence du jugement: d'où ils concluent fort bien, qu'à prendre les termes

(1) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bel. Let. Tom. XXXII.

(2) Pag. 119-127.

(3) Verbe Grec qui ſignifie *je frape*, &c.

» à la rigueur, il n'y a qu'un seul Verbe dans toutes les Langues, qui est le Verbe » substantif; ou, ce qui est le même, qu'il ne peut y avoir de Verbes sans lui . . .

» La raison fondamentale de toutes ces vérités, c'est que le Verbe substan- » tif n'est auxiliaire que quand il est pris dans le . . . sens . . . de liaison. Or, » la racine primitive des Verbes EO, HABEO, FIO, *aller*, *venir*, *devenir*, est » aussi l'idée de liaison ou de proximité : il n'est donc pas surprenant que les » deux premiers puissent être auxiliaires, comme *être* (*dans le sens de*) liai- » son. Quand nous disons, *j'ai du courage*, cela signifie que *le courage & moi* » *sommes étroitement liés, intimément unis. Je vais à la maison, je viens à la* » *maison, je m'aproche de la maison*, c'est la même chose. Un Maître, au lieu » de dire à son Valet, *viens ici*, lui crie simplement, *aproche. Je deviens sa-* » *ge*, signifie que je m'aproche de la sagesse.

» Dans ces observations, l'on ne prétend pas prendre parti entre M. l'Abbé » Girard dans ses Elémens de la Langue Françoise, & les autres Grammairiens. » Jusqu'à ce que tous soient convenus de l'essence & de la définition du Verbe, » il est permis de s'en tenir au sentiment commun. Que ce soit l'essence, ou seu- » lement une propriété du Verbe de renfermer une affirmation ou un jugement, » cela m'est égal. Toujours est-il vrai qu'il n'y a point de Verbe qui ne renferme » le Verbe substantif, ou expressément, ou équivalemment; & cela me suffit...

» De tous ces principes qui me paroissent clairs, je tire une nouvelle con- » séquence, qu'il n'y a donc point de Verbes en Hébreu; puisque dans cette » Langue, le Verbe substantif n'est point auxiliaire, & n'entre pour rien dans les » Conjugaisons, si ce n'est dans la cinquieme, (*la Passive*) . . .

» Ce que l'on nomme *Participe*, est un Adjectif, signifiant un attribut, dis- » tingué par des genres & des nombres, comme les Noms, & ordinairement » par des tems comme les Verbes : Or, les Verbes Hébreux ont des genres » & des Noms; ils ont des personnes, & point de tems : ce sont donc plutôt » des Participes que des Verbes.

» On peut prouver ce même fait par la comparaison de l'Hébreu & du Sy- » riaque. Dans celui-ci, pour exprimer le passé, on joint le Verbe substantif au » Participe, comme nous faisons dans je *suis allé, je suis venu*; par conséquent, » sans cette addition, qui ne se fait point en Hébreu, le Participe demeure » aoriste ou indéterminé.

» Mais une Langue peut-elle se passer de Verbes? Plus aisément que l'on » ne pense : le Verbe sert à joindre l'attribut au sujet, par le moyen du Ver- » be substantif qui en fait la liaison, relativement à un certain tems. Dans l'Hé- » breu, le Participe n'exprime que l'attribut, & laisse à l'esprit le soin de su- » pléer la liaison & le tems qui convient au sujet dont on parle.

ARTICLE II.

Invention des Tems et leur gradation.

§. 1.

Des Tems en général.

Jusqu'ici nous n'avons considéré l'existence que dans un point, dans le moment actuel : c'est le seul tems qui pût exister pour nous, si nous étions bornés à de simples sensations : n'éprouvant jamais que la sensation actuelle, nous n'aurions de connoissance que celle du moment : mais telle est la perfection de l'homme, que non-seulement il a le sentiment du présent ; mais qu'en se rapellant ses actions passées, il conserve encore le souvenir du tems qui n'est plus ; & que portant ses vues au-delà du présent, il découvre des tems qui ne sont pas encore : ainsi notre existence actuelle s'accroît de l'existence passée que nous nous rapellons, & de l'existence future que nous prévoyons.

C'est par cette faculté admirable que l'homme est véritablement homme, qu'il se montre un Etre vraiment intelligent : car ce n'est que par-là qu'il peut se former un plan de conduite pour sa vie entiere, faire que chaque instant soit dirigé au même point que tous ceux qui le précéderent ou qui le suivront ; & ne pas vivre au jour le jour, comme les Sauvages, les enfans, ou les animaux.

C'est par une suite de cette faculté que naquirent les Arts, dont l'unique but est de se procurer pour l'avenir une existence plus agréable, & que se forma l'Histoire, dépôt des événemens passés, pour l'instruction des vivans.

C'est par elle que l'homme résiste même à tous les charmes du moment actuel, aux jouissances les plus délicieuses, afin de pouvoir jouir du tems qui n'est plus ; & que franchissant les bornes du tems, il s'enfonce dans une éternité qu'il conçoit être & qu'il espere, & se conduit dès cette vie d'une maniere qui ne puisse point troubler la jouissance de celle-là, en se trouvant en contradiction avec elle.

Cette diversité de Tems, influant sans cesse sur notre conduite, se pein-

dra continuellement dans nos idées : toutes porteront leur empreinte. En effet, à quel objet pouvons-nous penser, quel être pouvons-nous nous représenter, quelle action même pouvons-nous nous peindre sans les voir dans le tems présent, ou dans le tems passé, ou dans un tems à venir ?

Nous ne saurions donc peindre aucune idée, sans la peindre en même tems avec ses raports à un tems quelconque ; de-là, la nécessité d'avoir des mots qui peignent l'existence présente, l'existence passée, & l'existence future ; de-là la nécessité que le *Verbe*, le lien de la parole, changeât suivant ces raports : & de-là ses trois formes dont nous avons déjà parlé, il *est*, il *fut*, il *sera*. EST, qui lie par l'idée d'existence actuelle ; FUT, qui lie par l'idée d'existence passée ; SERA, qui lie par l'existence future.

De-là, la division du Verbe en trois Tems, le Présent, le Passé & le Futur ; dont nous avons également déjà parlé.

Dès que les Participes furent réunis au Verbe ETRE, ils durent l'être successivement à chacun de ses Tems ; ainsi ces nouveaux Verbes eurent également trois Tems.

Mais de tous ces Tems, quels naquirent les premiers ? C'est ce que nous nous proposons de discuter dans ce second Article. Pour cet effet, transportons-nous au tems passé, dans le tems où la Société commença & où les hommes durent commencer par pourvoir aux besoins actuels.

§. 2.

Impératif, premier des Tems.

Avant qu'on pût penser à l'avenir ou qu'on cherchât à se rapeller le passé, il fallut pourvoir au moment présent ; car comment se rapeller l'un ou rêver à l'autre, tandis qu'on eût été agité du plus pressant besoin, celui de pourvoir au moment ? Le premier soin des hommes fut donc de réunir leurs efforts, pour se procurer ce qui leur étoit indispensable pour la vie ; tel dut donc être le but de leurs premiers discours.

Ce n'est donc pas dans les harangues des Orateurs, dans les discours des Philosophes, dans les récits des Historiens, chez ceux qui sont rassasiés, ou qui n'ont nul lieu d'être en peine pour le lendemain, que nous devons chercher comment se dévelopa la chaîne des Tems. Ce n'est pas même dans les Grammairiens ; ceux-ci sont toujours partis des choses qu'ils trouvoient établies : ils n'étoient pas à même de voir comment elles s'étoient établies.

Celui qui a besoin, demande, prie, sollicite, & lorsque plusieurs concou-

rent

rent à une même action, le plus habile, ou celui pour qui elle se fait, dirige les autres; il leur dit ce qu'ils doivent faire : tandis que celui qui en a d'autres à son service, leur commande.

Les Verbes commencerent donc par l'Impératif, par ce tems qui dit de la maniere la plus courte & la plus prompte, ce qu'on doit faire : car dans les choses pressées & où il faut exécuter sur le champ, on ne sauroit chercher de longs discours; & ce n'est pas dans le besoin qu'on s'amuse à haranguer.

Aussi l'Impératif est-il comme les discours des muets; à peine est-il au-dessus du geste : il est comme lui isolé, décousu, l'affaire de l'instant, un simple son, comme l'autre est un simple mouvement; presque toujours composé d'une seule syllabe.

Viens, *va*, *donne*, *aide*, *fais*, *prends*, *porte*, *marche*, *dis*, *parle*, *vois*, *sois*, &c. tels sont les Impératifs dans toutes les Langues, parce qu'aucune ne put s'écarter de la Nature, dont elles furent toujours l'expression.

C'est par cette raison que l'Impératif est le tems qui sert à énoncer toutes les Loix : ce style simple & majestueux est digne de la grandeur de la Loi, & de son importance : c'est l'évidence, l'utilité, le salut commun, qui dicte aux hommes les moyens d'être heureux : c'est l'ordre éternel & nécessaire qui, non content de faire entendre sa voix, fait connoître en même tems le besoin urgent d'être obéi.

Le Législateur des Hébreux, qui ne met que l'Impératif dans la bouche du Créateur, fut donc un grand Peintre, sur-tout lorsqu'il veut représenter la promptitude avec laquelle il forma l'Univers. C'est comme s'il disoit : *Lumiere*, sois! *& la lumiere fut. Sec*, parois! & il *parut*. Ainsi il le peint donnant des ordres à ce qui n'étoit pas, parce qu'il alloit paroître comme on paroît à la voix de son Maître : il semble qu'on voit la Nature attentive à la voix d'un Pere bienfaisant, & se hâter de lui obéir, se prêter aussi-tôt à ses ordres, devenir tout ce qu'il veut (†). C'est le spectacle le plus grand qu'on pût

(†) Un Philosophe Payen a cité cette expression de Moyse, comme un exemple frapant du sublime. Un Evêque du dernier siécle, célebre par ses connoissances, s'éleva contre ce jugement : il n'y vit qu'un simple récit historique, & par conséquent rien que de très-ordinaire; c'est qu'il le lisoit mal : il le traduisoit ainsi : *Dieu dit que la lumiere soit, & la lumiere fut.* C'est un narré simple, d'un fait étonnant; mais un simple récitatif n'a rien de sublime. Otez le récitatif, représentez Dieu parlant, & la lumiere

mettre ſous les yeux des hommes. C'étoit mieux peindre la grandeur & la puiſſance de Dieu, qu'avec un gros Livre de Métaphyſique.

§. 3.

Le PRÉTÉRIT, *ſecond des Tems.*

Bientôt, chacun raconte ce qu'il a fait, les peines qu'il a eues, les obſtacles qu'il a été obligé de vaincre, les moyens qu'il a mis en œuvre pour les enlever, les ſuccès dont ils ont été ſuivis, le point où il a laiſſé ſon ouvrage: mais pour raconter tout cela, pour le peindre relativement au Tems, on donnera au Verbe une tournure différente, qui faſſe voir que la choſe eſt paſſée: l'on avoit dit, *va*, *viens*, *fais*, *donne*, &c. l'on dira, *je ſuis allé*, *je ſuis venu*, *j'ai fait*, *j'ai donné*, *j'ai fini*, &c.

Ce ſera donc ici une nouvelle portion du Verbe; un nouveau Tems qu'on apellera le PRÉTÉRIT, le Tems paſſé ou le PARFAIT, parce qu'il peint un évenement paſſé, qui n'eſt plus, une choſe faite & parfaite, telle qu'on la déſiroit.

§. 4.

Du FUTUR.

Cela ne ſuffit pas: il faut encore pourvoir à l'avenir, prendre des meſures pour ce que l'on fera le lendemain, & pendant tout le tems qu'on continuera les mêmes travaux: il faut donc tranſporter la peinture de l'action dans l'avenir; lui donner une nouvelle forme qui peigne cette nouvelle eſpéce d'exiſtence; cette exiſtence qui n'eſt encore en réalité que dans notre eſprit; mais qui le ſera à ſon tour dans la Nature.

Ce ſera encore ici une nouvelle portion du Verbe, un nouveau Tems

---

paroiſſant à ſa voix. Liſez: *Dieu dit: lumiere, ſois! & la lumiere fut:* & l'expreſſion s'ennoblit, elle devient majeſtueuſe & ſublime. Ce n'eſt plus un Hiſtorien qu'on entend, ce n'eſt plus un récit froid d'une choſe éloignée: c'eſt la choſe même qu'on voit, c'eſt la Divinité même qu'on entend; on eſt préſent à l'événement, il offre tout l'intérêt de ce dont on eſt ſpectateur: car ce qu'on voit eſt bien ſupérieur à ce qu'on n'entend que réciter. Mais avec beaucoup de connoiſſances, on peut ne point s'entendre en ſublime, & traduire d'une maniere qui faſſe abſolument diſparoître celui d'un Auteur, & qui lui ôte toute ſon énergie.

qu'on apellera FUTUR, parce qu'il peint un évenement qui n'eſt pas encore, mais qui doit être.

C'eſt dans ce ſens qu'on dit *j'irai*, *je viendrai*, *je ferai*, *je donnerai* : mots où l'exiſtence future eſt déſignée par la valeur de R, comme nous l'avons déja expliqué par raport au Verbe *Etre*.

Ainſi naquirent les différentes formes que prirent les Verbes pour peindre l'exiſtence d'une action, conformément aux diverſes portions de Tems dans leſquelles elle ſe fait, ou peut ſe faire. Nous donnons à ces formes le nom de TEMS, ſans prendre garde que ce mot devient équivoque, à cauſe du double ſens qu'il acquiert par-là ; ce que les Anglois ont ſagement évité, en diſtinguant ces objets par des Noms différens. TIME ſignifie chez eux le *Tems* ; pendant que TENSE déſigne les Tems du Verbe.

§. 5.

L'inſpection des Langues prouve que l'Impératif fut le premier des Tems.

Mais puiſqu'un même Verbe ſe charge ainſi d'un grand nombre de nuances différentes, ſuivant qu'il peint une action préſente, paſſée ou future, ne faudra-t-il pas mettre entre toutes ces nuances un arrangement conſtant ? Et cet arrangement ſera-t-il abandonné au ſimple caprice ? La raiſon n'aura-t-elle point de méthode à preſcrire ici ? ou chaque Tems ſe ſera-t-il placé au haſard ? Non ſans doute : tout a ſon ordre, & il faut que tout ce qui le conſtitue ait ſa place marquée par cet ordre même.

Lorſque nos Grammairiens ont placé les Tems de l'Indicatif à la tête des Verbes, & avant ceux de l'Impératif ; lorſqu'ils ont arrangé les Tems de l'Indicatif, de maniere que le Préſent eſt le premier, enſuite le Paſſé, & enfin le Futur ; ils ont ſuivi une méthode auſſi contraire à la Nature qu'à la facilité de l'inſtruction. Ils ont anéanti par cette prétendue ſymétrie l'ordre dans lequel naquirent ces tems, le raport qui regne entr'eux relativement à cette filiation, celui qui exiſte entre le Verbe & ſa racine.

C'eſt que ceux qui arrangerent ces Tems n'avoient aucune idée de la maniere dont ils s'étoient formés, & qu'ils chercherent ſeulement à mettre un arrangement entre toutes ces portions de Verbes, qu'ils voyoient en uſage.

Ce déſordre ſe fait ſentir vivement en Grec, où l'on n'aperçoit qu'avec peine les raports exiſtans entre les Noms & les Verbes qui en naquirent,

parce qu'on y met le Préſent pour Tems radical, tandis que ce Préſent fut le dernier des Tems, & celui qui occaſionna par conſéquent le plus de changemens dans la racine, afin de le diſtinguer des Tems qui exiſtoient déja.

En effet, les Préſens, TUPT-*o*, je frape; *Lambano*, je prens; *Manthano*, j'enſeigne; *Didómi*, je donne; ſont beaucoup plus éloignés de leurs racines, TUP, coup; LAB, main; MATH, meſure, connoiſſance; DO, don; que l'Impératif du Futur ſecond, *Tupe*, frape; *Labe*, prens; *Mathe*, enſeigne; *dos*., donne.

De-là, l'énergie de ce Tems Impératif, ſoit qu'on veuille flatter & carreſſer comme une mere à l'égard d'un enfant chéri; ſoit qu'on apelle quelqu'un à ſon ſecours; ſoit qu'on donne des ordres ou qu'on preſcrive quelqu'opération. On pourroit l'apeller le *Tems des paſſions* ou du ſentiment. Ne l'appeller qu'IMPÉRATIF, c'eſt lui ôter les trois quarts de ſa valeur: c'eſt nous ramener à la barbarie de ceux qui l'inventerent & qui partirent des ordres donnés par les EMPEREURS à des Sujets qu'ils traitoient en eſclaves.

Déja, des Savans diſtingués ont aperçu que ce Tems étoit le plus ſimple de tous, & qu'on devoit le regarder comme la racine du Verbe. LEIBNITZ, qui ſentoit ſi vivement l'utilité des recherches étymologiques, vit que l'Impératif chez les Allemands étoit le Tems le plus ſimple de tous. M. le Préſident de BROSSE s'eſt déclaré hautement pour cette opinion, & M. l'Abbé BERGIER y borne toute l'étendue des Verbes Hébreux.

Si l'Impératif eſt le Tems radical dans les Langues Allemande & Grecque, il en eſt de même pour le Latin & pour l'Hébreu.

AMA, aime; LEGE, lis; DIC, dis; FER, porte, ſont plus courts qu'aucun autre Tems de ces Verbes.

Et dans tous les Verbes Hébreux compoſés de deux ſyllabes, l'Impératif n'en a jamais qu'une, préciſément comme le nom radical dont il vient.

יעד, *I*-HYD, fixer un jour; נתן, *Na*-THAN, donner; יעל, *I*-HYL, croître; ישן, *I*-SEN, vieillir; font à leur Impératif *yd*, *than*, *yl* ou HYL, SEN; enſorte qu'ils repréſentent dans la plus grande exactitude ces Noms primitifs:

ID, le tems; THEN, don; HUL, plante; SEN, vieilleſſe.

Cette obſervation n'eſt qu'une bagatelle en aparence; mais pour n'avoir pas ſu cette bagatelle, tous les Savans en Langues Orientales ſe ſont conſtamment égarés en fait d'étymologies, parce qu'ils regardoient comme dénués de racines tous les Verbes, tels que *Iyd*, *Nathan*, *Ihyl*, *Iſan*, &c. & parce qu'ils n'ont jamais aperçu leurs raports avec une foule de mots Grecs, La-

Ces Tems ſont donc trois Préſens, trois Paſſés & trois Futurs, ou trois

tins, Celtes, &c. nés des mêmes racines : enſorte que ces mots Latins, par exemple, Id-*us*, les Ides ; Syl-*va*, forêt ; Sen-*ex*, vieillard, &c. étoient des mots qui n'avoient, ſelon eux, aucun correſpondant dans les Langues Orientales.

Mais lorſqu'on néglige les petites choſes, & qu'on laiſſe échaper les principes, il faut néceſſairement que la vérité échape elle-même ; & que toutes les connoiſſances qui dépendent de ces principes ne ſoient pour nous qu'un cahos ; que nous voyons, ſans voir.

§. 6.

Comment les Orientaux en formerent le Préterit & le Futur.

D'abord après l'Impératif, naquirent le Préterit & le Futur. Les Orientaux les formerent d'une maniere auſſi ſimple qu'énergique.

Pour peindre le Paſſé qui n'eſt plus, ils mirent la racine derriere le Pronom perſonnel : pour marquer le Futur, ils placerent la racine en avant du Pronom : le premier de ces tableaux peignoit le tems comme paſſé, comme étant bien loin derriere nous : le ſecond le peignoit comme venant à notre rencontre, comme Futur.

De Phakd, ou Pect, qui ſignifie Visite, vinrent ces Tems :

Phakd-*ti*, Tu viſitas.
Phakd-*i*, Je viſitai.
E-Phakd, Je viſiterai.
Ti-Phakd, Tu viſiteras.

Cette maniere de conjuguer fut commune aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, aux Ethiopiens, & aux Arabes qui l'ont encore. Encore aujourd'hui ceux-ci diſent :

Nasar-*ta*, Tu vengeas.
Nasart-*o*, Je vengeai.
A-nsoro, Je vengerai.
Te-nsoro, Tu vengeras.

Elle fut certainement commune aux plus anciens Peuples de l'Italie, du moins pour le Prétérit ; puiſque le Prétérit Latin eſt encore parfaitement ſemblable au Prétérit Oriental ; qu'on y dit :

Leg-*i*, Je lus.
Legis-*ti*, Tu lus.
Leger-*unt*, Ils lurent.

Comme les Hébreux disent PHAKD-*i*, *Phakd*-TI, PHAKD-*ou* ou PHAKD-*oun*, je visitai, tu visitas, ils visiterent.

C'est par cette raison que les Prétérits Latins sont plus simples que les Présens, lorsqu'on a altéré la racine pour former ceux-ci.

Fregi, je rompis, qui vient de FREC ou BREC, *brèche*, est plus voisin de la racine, que le Présent *Frango*.

Tactus, qui a été touché, & qui vient de TACT, le *tact*, le *toucher*, est plus près de la racine que *tango*, je touche.

Il faut en effet que les derniers dérivés soient plus éloignés de la racine, ou lui ressemblent moins que les premiers.

Ces raports sont trop sensibles & trop conformes à la seule maniere dont les Verbes ont pu se former & devenir représentatifs, pour être mis un instant en doute.

Les causes qui produisirent ces Tems divers qui composent l'ensemble des Verbes, commencent donc à se developer. Déjà brillent de l'éclat de la raison ces formes variées qui paroissoient l'effet du hasard : on y voit la marche constante de la sagesse, qui sut toujours trouver dans la Nature des ressources efficaces contre les besoins que celle-ci fait naître.

En prenant cette sagesse pour guide, nous retrouverons donc ses opérations, malgré l'éloignement des tems où ces choses naquirent, malgré la mobilité & l'inconstance des élémens qui les composent, & malgré les altérations que les Verbes ont essuyées dans l'étendue des siecles, & par tant de révolutions dont les funestes effets ont encore été augmentés par l'impatience des Peuples qui tendent sans cesse à abréger le Discours, & qui réduisent presque à rien les terminaisons des mots ; ensorte qu'on est obligé, à la longue, de deviner les élémens dont ils furent d'abord composés.

ARTICLE III.

Division des Tems, & sur-tout dans la Langue Françoise.

§. I.

Les Langues n'ont pas toutes le même nombre de Tems.

Ayant ainsi fixé nos idées sur les causes des Tems dont les Verbes sont composés, & sur l'origine des premiers auxquels on fut obligé de recourir, pour peindre l'ordre dans lequel les actions & les événemens se succedoient, passons au dévelopement de ceux qui existent dans notre Langue : ce sera une régle de la plus grande utilité pour reconnoître la valeur des Tems employés par chaque Peuple ; & pour juger des progrès qu'on a faits à cet égard, dans les diverses Langues qu'on a le plus d'intérêt à connoître.

Car elles n'ont pas toutes la même quantité de Tems ; du moins de Tems formés uniquement par la racine, comme *j'aime*, *j'aimai* & *j'aimerai*. A cet égard, la Langue Grecque est la plus riche, ayant huit Tems actifs, tous composés de la seule racine, tandis que le Latin n'en a que cinq : l'Anglois & l'Allemand, deux seulement ; & la Langue Françoise, quatre ; leurs autres Tems sont composés de Verbes auxiliaires tels qu'*être* & *avoir*.

Quelques personnes ont cru que ces Périphrases ou ces Tems composés de plusieurs mots, étoient un vice, une imperfection dans nos Langues modernes, & qu'il seroit à désirer que tous nos Tems fussent également composés de la racine seulement, avec quelque légère modification, comme chez les Grecs. Il est certain que le discours y gagneroit du côté de la briéveté : mais on y perdroit beaucoup à d'autres égards.

Si l'on vouloit exprimer de cette maniere tous les Tems possibles d'un Verbe, leur étude deviendroit très-pénible, par la difficulté de distinguer exactement dans une liste aussi nombreuse, le sens de chaque terminaison : il est infiniment plus aisé de les saisir lorsqu'ils sont exprimés par la réunion de plusieurs mots ; sur-tout à cause des irrégularités qui en naissent de toutes parts ; & dont la Langue Grecque est une preuve trop sensible. Aussi ne peut-on indiquer aucune Langue dans laquelle on n'ait des Tems composés, même dans la Langue Grecque, quoiqu'elle soit si riche en Tems simples.

Il réſulteroit de-là un autre inconvénient : c'eſt qu'un pareil uſage répandroit ſur les Langues une ſéchereſſe, une langueur, une monotonie inſupportable. Si c'eſt un avantage d'abréger ſes expreſſions, ſur-tout celles qui reviennent ſans ceſſe, ce ſeroit un mal d'abréger des expreſſions qui reviennent rarement, & dont le ſens ſeroit par-là même beaucoup plus difficile à ſaiſir : enſorte qu'au lieu d'abréger, il ſe trouveroit qu'on auroit embarraſſé ſa route & qu'elle ſeroit devenue beaucoup plus longue à parcourir.

§. 2.

D'où vient la différence qu'on obſerve entre les Langues ſur le nombre des Tems.

Ne ſoyons pas ſurpris de ce que les Langues diffèrent ſi fort dans le nombre de leurs Tems ſimples ou compoſés.

La Nature n'en indique, à proprement parler, que deux : le *Paſſé* qui ſert à raconter ce qu'on a fait ou qu'on a vu, & qui peut ſervir de régle pour l'avenir ; & le *Futur* pour lequel on doit ſe préparer. Le *Préſent* n'eſt rien dans la Langue de la Nature : on le voit ; qu'a-t-on à en dire ? & d'ailleurs, il paſſe ſi rapidement, qu'il n'eſt plus lorſqu'on voudroit en parler.

Avec ce Préſent lui-même, il n'exiſte donc que trois Tems dans la Nature : & ce ſont les ſeuls ſur leſquels les Peuples puiſſent ſe rencontrer ; étant d'ailleurs ſi diſtincts qu'il eſt impoſſible de les prendre l'un pour l'autre.

Les Tems que les Langues nous offrent de plus, ne ſont donc que des nuances de ces Tems, des intermédiaires au moyen deſquels ces trois époques ſe raprochent les unes des autres ; par leſquels le Préſent va ſe confondre avec le Paſſé, & le Futur ſe raproche du préſent : ce ſont des Préſens plus ou moins Préſens, des Paſſés plus ou moins éloignés, des Futurs à diſtances inégales. Ce ſera un Paſſé dans une diſtance immenſe, un autre infiniment plus près, un Paſſé preſque Préſent, ou un Préſent qui eſt déja dans le Paſſé : &c. Ainſi les couleurs les plus tranchantes ſe raprochent par des nuances intermédiaires, de façon qu'au point de ſéparation on ne peut dire à quelle des deux couleurs il apartient : ainſi le point où l'on ceſſe de monter ne ſe diſtingue pas de celui où l'on commence à deſcendre.

La Langue la plus exacte ſeroit celle qui pourroit peindre toutes ces gradations : la moins exacte, celle qui n'auroit point de termes moyens pour

toutes

toutes ces nuances : cependant de ce que l'une ſeroit plus exacte, il n'en réſulteroit pas qu'elle fût la plus utile ou la plus riche ; parce qu'il n'eſt pas néceſſaire de tenir note de cette immenſité de gradations ; qu'il ſuffit d'être en état de peindre les plus importantes ; celles qui ſont les plus intéreſſantes & qui peignent les nuances les plus ſenſibles.

L'on ſent parfaitement que dans ce choix, les Nations pourront différer conſidérablement entr'elles : car telle nuance ſera ſenſible pour l'une, qui ne le ſera pas pour une autre : & telle Nation voudra mettre entre ces intermédiaires une gradation moins lente, tandis que telle autre voudra la précipiter & ſauter par-deſſus toutes ces diſtinctions qui plaiſent à celle-là. D'où peut réſulter une grande différence entre les Tems, d'une Langue à une autre.

Cependant elles pourront s'accorder à avoir plus de tems paſſés que de préſens ou de futurs, parce qu'on raconte plus qu'on ne prévoit, & parce qu'il eſt bien plus aiſé de diſtinguer les tems écoulés & qu'on a vus, que les futurs dans leſquels rien ne s'eſt fait encore. C'eſt ainſi que nous mettons une grande différence entre une même action conſidérée comme ſe faiſant dans un tems très-peu éloigné, ou dans un tems plus éloigné ; ou comme faite dans un tems éloigné purement & ſimplement : qu'au premier ſens, nous diſons *je faiſois*, *je mangeois* ; au ſecond, *je fis*, *je mangeai* ; au troiſiéme, *j'ai fait*, *j'ai mangé* : tandis que les Latins confondent ces deux dernieres formules en une ſeule, & que les deſcendans des anciens Germains, les Allemans, les Anglois, &c. confondent les deux premieres.

On ſent encore très-bien que les richeſſes de cette eſpéce, ne pourront pas ſe tranſporter des Langues qui les poſſédent dans une qui en ſeroit privée, puiſque celle-ci n'en a pas l'équivalent : enſorte qu'une Langue peut avoir des beautés dont une autre ſera totalement dénuée ; & que celle-ci ſera obligée de confondre en un ſeul pluſieurs objets très-diſtincts dans celle-là, parce qu'elle n'aura aucun moyen pour ſaiſir leurs différences.

L'habileté de ſes Ecrivains conſiſtera à l'en dédommager par des tournures heureuſes qui produiſent le même effet ; ou à faire paſſer par une noble hardieſſe le tems étranger dans leur propre Langue, comme l'ont fait les Ecrivains d'Italie, qui tranſportant chez eux notre expreſſion *je viens de...* comme *je viens de faire*, *je venois de faire*, diſent maintenant, *Io vengo di far*, *Io veniva di lodare* : innovation qui d'abord fit murmurer ; mais que ſon utilité a fait enfin adopter.

Mais on voit cette différence entr'eux, que JE FAISOIS indique ſeu-

§. 3.

Syſtême des Tems, ſuivant M. l'Abbé GIRARD.

La diſtinction des Tems eſt d'une ſi grande ſimplicité, qu'on ſe trouve toujours dans le plus grand embarras, lorſqu'on veut en rendre raiſon : c'eſt ce dont il eſt très-aiſé de ſe convaincre en jettant les yeux ſur les noms que les Grammairiens leur ont donnés, & ſur les difficultés qu'ils rencontroient lorſqu'ils vouloient rendre raiſon de ces noms.

C'eſt ainſi qu'ils avoient inventé les noms de PRÉSENS *imparfaits*, de PRÉTERITS *parfaits*, *pluſque parfaits*, *indéfinis*, *compoſés*, *ſurcompoſés*; de FUTURS *un peu paſſés*, avec leſquels on n'expliquoit rien & l'on brouilloit tout.

Laiſſons dans l'obſcurité ces dénominations qui n'étoient bonnes que pour mettre à la torture ceux qui étoient forcés de les aprendre; & voyons ce que nos derniers Grammairiens ont fait pour les ſimplifier.

L'Abbé Girard remarquant que tout événement pouvoit être conſidéré ſous deux points de vue, relativement au tems dans lequel il a eu lieu, & relativement à un autre événement arrivé dans un autre tems, avec lequel on le comparoit, diviſa tous les Tems en deux Claſſes; les Tems ABSOLUS où l'on ne conſidère une action que relativement au Tems: les Tems RELATIFS où l'on conſidère le tems de cette action relativement au tems dans lequel ſe paſſa une autre action.

Ainſi, *je* MANGE eſt un tems abſolu; cette action n'eſt comparée qu'au tems; *je* MANGEOIS *lorſque vous êtes venu*, eſt un tems relatif; car il eſt comparé au tems où l'on vint.

De-là, huit Tems dans notre Langue, ſelon ce Grammairien : deux PRÉSENS; deux PRÉTERITS pour un événement arrivé dans un tems qui exiſte encore : deux Préterits apellés AORISTES (†), pour les événemens arrivés dans un tems qui n'eſt plus; & deux FUTURS. Voici un exemple de ces huit Tems.

PRÉSENT ABSOLU,	j'aime,	PRÉSENT RELATIF, j'aimois.
PRÉTERIT ABSOLU,	j'ai aimé.	PRÉTERIT RELATIF, j'avois aimé.
AORISTE ABSOLU,	j'aimai.	AORISTE RELATIF, j'eus aimé.
FUTUR ABSOLU,	j'aimerai.	FUTUR RELATIF, j'aurai aimé.

(†) Du mot Grec *a-oriſton*, non défini, non borné : car ce Tems ſe perd dans le vague du Paſſé, & convient à toutes ſes portions.

qu'ils peuvent déſigner toutes les époques, paſſée, préſente & future, ou être

Il va les développer lui-même (1) : nous transcrirons ses propres paroles avec d'autant plus de plaisir, que c'est ce qui avoit paru de mieux jusques alors sur cette matiere.

» JE FAIS, est présent absolu ; parce que cette formation ne fait répon-» dre le tems de l'événement qu'à celui de la parole, comme étant le » même :

Je fais de mon mieux pour que le Lecteur m'entende.

» JE FAISOIS, est présent relatif ; parce qu'il représente le tems de l'événe-» ment sous deux rapports, sçavoir comme présent au tems de quelque » circonstance désignée, & comme passé eu égard à celui de la parole.

Je faisois dernierement réflexion à la sottise des hommes, en voyant les uns compter sur la constance des femmes, & les autres s'offenser de leur infidelité.

» J'AI FAIT, est préterit absolu ; le tems de l'événement y répondant sim-» plement au moment de la parole, comme passé à son égard :

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous rendre service ; & vous n'a-vez pas fait la moindre chose pour m'en témoigner de la recon-noissance.

» J'AVOIS FAIT, est préterit relatif ; parce qu'il fait répondre l'événement » comme passé, non-seulement par raport au tems où l'on parle, mais en-» core par raport à quelque circonstance arrivée après lui, & passée de même » par raport à l'instant de la parole :

J'avois fait les démarches convenables quand il a paru s'y oppo-ser.

» JE FIS, est aoriste absolu ; le tems de l'événement y étant seulement repré-» senté dans un période passé par raport à celui qui coule avec le tems de » la parole :

Je fis l'année derniere moins d'ouvrage, quoique je travaillai plus assi-duement que je n'ai fait celle-ci.

» J'EUS FAIT, est aoriste relatif ; puisqu'il fait répondre le tems de l'événe-» ment, non-seulement à un période passé par raport à celui de la parole,

(1) Tom. II. p. 25 & suiv.

» mais encore à un tems passé dans ce même période par raport à une autre » circonstance qui est arrivée :

J'eus fait mes affaires dans la derniere Campagne avant que mon Concurrent fût arrivé.

» Je ferai, est futur absolu ; parce qu'il représente le tems de l'événement » uniquement comme postérieur à celui de la parole :

Je ferai demain ce que je ne pourrai pas faire aujourd'hui.

» J'aurai fait, est futur relatif ; parce qu'il représente le tems de l'événe- » ment sous deux faces, comme postérieur à celui de la parole & comme anté- » rieur à celui de la circonstance dont il doit être accompagné :

J'aurai fait mon ouvrage à la fin de l'année.

§. 4.

Système de M. HARRIS.

Un Savant Anglois, qui donna dans sa Langue, sous le nom d'Hermès, il y a plus de vingt ans, des Principes de Grammaire Philosophique & universelle, remplis d'érudition & de génie, porta le nombre des Tems jusqu'à douze ; en les considérant sous un point de vue, tout-à-fait neuf, d'une maniere plus grande & plus philosophique que tout ce qui avoit paru en ce genre.

» Le Tems, dit-il, est divisible & étendu (2) ; par conséquent, chaque » portion déterminée du Tems, même le Présent, a toujours un commence- » ment, un milieu & une fin.

» De-là, se déduit d'une maniere très-simple la Théorie entiere des Tems, (*Tenses*).

» L'on voit d'abord les Tems indéfinis, dans lesquels l'on considère l'événe- » ment sans aucun raport à son commencement, à son milieu, à sa fin ; » mais en lui-même : & les Tems définis, dans lesquels on le considere rela- » tivement à ces diverses gradations.

» Ces Tems indéfinis, qu'on peut nommer très-bien Aoristes, sont au » nombre de trois ; l'Aoriste du Présent, l'Aoriste du Passé & l'Aoriste du » Futur. Les Tems définis sont au nombre de trois pour désigner le commen-

(2) Hermès, Liv. I. ch. VII. p. 118.-139. On m'a assuré qu'on en préparoit une nouvelle Edition fort augmentée. Je dois la connoissance de cet Ouvrage à M. Dromgold, Chevalier de S. Louis & Mestre-de-Camp de Cavalerie, dont la Bibliothéque m'a été très-utile.

» cement de ceux-là : au nombre de trois également, pour désigner leur » terme moyen ; & au nombre de trois encore, pour en fixer la fin : ce qui » donne NEUF Tems définis.

» Nous pourrons apeller les trois premiers de ces neuf tems, Tems Incep- » tifs ; les trois suivans, Tems Moyens ; & les trois derniers, Tems Completifs.

De-là ces douze Tems :

AORISTE *du Présent.*

En Grec.	En François.	En Anglois.
Γραφω,	j'écris.	I write, *j'écris.*

Aoriſte du Paſſé.

Εγραψα,	j'écrivis.	I wrote, *j'écrivis.*

Aoriſte du Futur.

Γραψω,	j'écrirai.	I shall write, *je dois* ou *je devrai écrire.*

PRÉSENT *Inceptif.*

Μελλω γραφειν,	je vais écrire.	I am going to write, *je ſuis allant écrire.*

Préſent Moyen.

Τυγχανω γραφων,	j'écris.	I am writing, *je ſuis écrivant,*

Préſent Completif.

Γεγραφα,	j'ai écrit.	I have written, *j'ai écrit.*

PASSÉ *Inceptif.*

Εμελλον γραφειν,	j'allois écrire.	I was beginning to write, *j'étois commençant à écrire.*

Paſſé Moyen.

Εγραφον,	j'écrivois.	I was writing, *j'étois écrivant.*

Paſſé Completif.

Εγεγραφειν,	j'avois écrit.	I had done writing, *j'avois fait écrivant.*

FUTUR *Inceptif.*

Μελλησω γραφειν,	j'irai écrire.	I shall be beginning to write, *je dois* ou *je devrai être commençant à écrire.*

Futur Moyen.

Εσομαι γραφων, je ſerai écrivant. I shall be writing, *je dois* ou *je devrai être écrivant.*

Futur Completif.

Εσομαι γεγραφως, j'aurai écrit. I shall have done writing, *je devrai avoir fait écrivant.*

L'Auteur Anglois apuie ceci d'un grand nombre d'obſervations & de preuves d'autant plus intéreſſantes, que juſques à lui on n'avoit point conſideré les Tems des Verbes ſous un point de vue auſſi ingénieux.

Il fait voir que les Latins connurent les Tems inceptifs, qu'ils érigerent en Verbes apellés INCHOATIFS, c'eſt-à-dire, *qui marquent le commencement* : tels furent CAL-ESCO, je commence à me réchauffer : ALB-ESCO, je commence à blanchir.

Il raporte que les Grammairiens Grecs les plus illuſtres, APOLLONIUS, GAZA, &c. ont conſideré le *Préſent* comme un événement incomplet, & le *Paſſé* comme le complément du préſent. L'*Imparfait* comme un Paſſé incomplet, & le *pluſque parfait* comme un Paſſé qui a tout ſon complément.

Il ajoute une remarque très-connue du moins dans nos Contrées, que l'Imparfait, qu'il apelle Paſſé moyen, & l'Abbé GIRARD, Préſent relatif, déſigne auſſi tout ce qui eſt uſuel & ordinaire ; les expreſſions pareilles à celles-ci, *il ſe levoit, il écrivoit*, ne ſignifiant pas ſeulement *il étoit ſe levant, il étoit écrivant*, mais ſignifiant auſſi *il ne* CESSOIT *de ſe lever, il ne* CESSOIT d'*écrire* : parce que ce qui eſt fréquemment répeté, porte néceſſairement ſur le Tems paſſé.

Et ſi les anciens Artiſtes, dit-il encore, ſe ſervoient de ce tems pour marquer qu'ils étoient les Auteurs des Ouvrages que le Public avoit ſous les yeux, c'étoit par modeſtie & pour marquer qu'ils ne les regardoient pas comme finis : formule qu'ont imitée nos plus célébres Imprimeurs, tels qu'Henri-Etienne, Morel, Jean Bienné ou Benenatus, & en dernier lieu, chez les Anglois, le Docteur TAYLOR dans ſa belle Edition de Démoſthènes.

Il finit par une très-belle remarque relative à la Langue Latine : c'eſt que les Tems y ſont formés d'après cette marche ; le Paſſé & le Futur qui paſſent, viennent du Préſent moyen ou qui paſſe : de *ſcribo*, j'écris, viennent *ſcribebam*, j'écrivois ; *ſcribam*, j'écrirai. Du Préſent Completif, *ſcripſi*, j'ai écrit, viennent le Paſſé & le Futur Completifs, *ſcripſeram*, j'avois écrit ; *ſcripſero*, j'aurai écrit. Ce qui forme les ſix Tems de la Langue Latine.

Ceci a lieu, même pour les Verbes irréguliers. De *fero*, je porte, viennent *ferebam*, je portois ; & *feram*, je porterai : & de *tuli* j'ai porté, viennent *tuleram*, j'avois porté ; & *tulero*, j'aurai porté.

ARTICLE IV.

Système de M. Beauzée.

§. 1.

Il admet vingt Tems.

M. Beauzée considérant cet objet sous un point de vue beaucoup plus vaste, aperçoit vingt tems différens dans nos Verbes François & dont quelque Langue que ce soit peut être susceptible, étant pris dans la Nature elle-même.

Ces Tems sont divisés en six Classes.

1°. Ceux qui sont formés par la seule racine du Verbe,

J'aime.	J'aimai.
J'aimois.	J'aimerois.

2°. Ceux qui sont composés de la racine combinée avec le Verbe AVOIR ou avec le Verbe ÊTRE.

J'ai aimé.	J'eus aimé.
J'avois aimé.	J'aurai aimé.

3°. Ceux qui sont composés de ces derniers tems combinés avec EU, participe du Verbe avoir, ou avec ÉTÉ, participe du Verbe ETRE, à la suite du Verbe avoir.

J'ai eu aimé.	J'eus eu aimé.
J'avois eu aimé.	J'aurai eu aimé.

4°. Ceux qui sont composés du Verbe VENIR.

Je viens d'aimer.	Je viendrai d'aimer.
Je venois d'aimer.	

5°. Ceux qui sont composés du Verbe DEVOIR.

Je dois aimer.	Je devrai aimer.
Je devois aimer.	

6°. Ceux qui sont composés du Verbe ALLER.

Je vais aimer.	J'allois aimer.

Les deux premieres diviſions nous offrent les huit Tems de l'Abbé GIRARD; ces deux premieres diviſions & les deux dernieres nous donnent les mêmes Tems que la Grammaire Angloiſe de Monſieur HARRIS. M. Beauzée a donc ajouté ici les Tems de la troiſiéme & de la quatriéme diviſion.

Il eſt inconteſtable que les Tems des deux dernieres diviſions ſont des FUTURS.

Il n'eſt pas moins inconteſtable que les Tems qui forment les diviſions deuxiéme, troiſiéme & quatriéme, ſont des PRÉTERITS.

Les quatre Tems qui compoſent la premiere diviſion ſeront donc des PRÉSENS.

La conſéquence paroît juſte. Cependant on ne peut s'empêcher au premier coup-d'œil de la regarder comme un paradoxe inſoutenable. Mais ne nous hâtons pas dans notre jugement.

Voyons plutôt d'apres quels Élémens notre Auteur a conſtruit ſa Table.

Et afin de ſaiſir ces procédés avec plus de facilité, formons-en un Tableau qui mette ſous les yeux ces Tems avec leurs raports, enſorte que tout ce qui ſera relatif à l'explication de ces Tems ne ſoit que des conſéquences du Tableau même.

TABLEAU DES TEMS.

PASSÉ.	PRÉSENT.	FUTUR.
J'ai Fait,	Je Fais.	Je dois Faire.
Feci.	*Facio.*	*Facturus ſum.*

PRÉSENT antérieur dans un Tems PASSÉ:		PRÉSENT poſtérieur dans un Tems FUTUR:		
PASSÉ antérieur dans un Tems PASSÉ:	Je Fis. Je Faiſois. *Faciebam.*	PASSÉ poſtérieur dans un Tems FUTUR:	FUTUR antérieur dans un Tems PASSÉ:	Je Ferai. *Faciam.*	FUTUR poſtérieur dans un Tems FUTUR:
J'avois Fait. J'eus Fait. *Feceram.*		J'aurai Fait. *Fecero.*	Je devois Faire. *Facturus eram.*		Je devrai faire. *Facturus ero.*

Ce

Ce Tableau eſt diviſé en trois parties : l'une au milieu ou en face du Lecteur, & qui repréſente le Tems PRÉSENT : l'autre à ſa gauche, qui repréſente le PASSÉ : le troiſiéme à ſa droite qui repréſente le FUTUR.

Ces trois Tems qui dominent le Tableau, ſont ce qu'ils ſont dans toutes les circonſtances poſſibles : au jour de hier comme au jour actuel, & comme ils le ſeront demain ; parce que ce qu'ils ſont, c'eſt toujours relativement à eux-mêmes, & que ce raport ne change point.

Chacun de ces Tems peut être conſidéré comme ayant un tems qui le précéde & un tems qui le ſuit : ce qui donne neuf Tems.

Car le moment préſent, *je fais*, a un Paſſé, *j'ai fait* ; & un Futur, *je dois faire*.

Le moment paſſé, *hier*, a de même un préſent, *je fis* ; un paſſé, *j'avois fait* ; un futur, *j'aurai fait*.

Le moment futur, *demain*, a un préſent, *je ferai* ; un paſſé, *je devois faire* ; un futur, *je devrai faire*.

Si nous apellons les momens qui précédent ANTÉRIEURS, & les momens qui ſuivent POSTÉRIEURS ; nous aurons :

1°. Un paſſé antérieur, *j'avois fait* ; & un paſſé poſtérieur, *j'aurai* fait.

2°. Un préſent antérieur, *je fis* ; & un préſent poſtérieur, *je ferai*.

3°. Un futur antérieur, *je devrois faire* ; & un futur poſtérieur, *je devrai faire*.

Ces trois Tems antérieurs & ces trois Tems poſtérieurs, joints aux trois premiers fondamentaux, font neuf Tems, qui forment dans le Tableau trois Triangles, dont le ſommet eſt en haut, & dont celui du milieu, plus élevé, rentre dans les deux autres.

§. 2.

Dévelopement du Tableau.

Vous trouvez ces neuf Tems dans le Tableau d'une maniere à les rendre auſſi ſenſibles qu'il ſe puiſſe : d'abord paroiſſent ſur la premiere ligne, comme nous avons dit, un PASSÉ qui eſt à gauche, J'AI FAIT ; un Préſent qui eſt en face, JE FAIS ; un Futur qui eſt à droite, JE DOIS FAIRE.

Au-deſſous du Paſſé ſont trois Tems en portique, dont deux Paſſés & un Préſent.

Au-deſſous du Futur ſont trois autres Tems en portique auſſi, dont deux Futurs & un Préſent.

Ce Tableau offre donc trois Préſens, trois Paſſés & trois Futurs, ou trois Paſſés, trois Préſens & trois Futurs, ſi l'on veut ſuivre l'ordre des Tems.

1°. *Des trois Paſſés.*

Des trois Paſſés, l'un eſt en face de vous : c'eſt celui qui eſt paſſé relativement au moment où l'on parle, conſidéré en lui-même & ſans aucun raport à aucune autre époque, à aucun autre événement.

A votre gauche eſt un autre paſſé, déſigné par le nom d'antérieur ; c'eſt qu'il eſt paſſé non-ſeulement pour le moment où l'on parle, comme *j'ai fait*, mais qu'il étoit paſſé, qu'il n'exiſtoit plus lorſqu'on a pu dire *je fis* : J'AVOIS FAIT *mon devoir lorſque* JE FIS *ce que vous liſez.*

A votre droite eſt un autre paſſé déſigné par le nom de poſtérieur ; c'eſt qu'il vient après le tems où l'on parle ; & qu'il ſera paſſé avant le tems dont on parle. J'AURAI FAIT *mon devoir avant que vous reveniez.*

Au milieu de ces trois Tems en eſt un autre apellé Préſent antérieur : mais pour nous en former une juſte idée, quittons les Paſſés, & allons aux Préſens.

2°. *Des trois Préſens.*

Nous avons vu que le Paſſé étoit accompagné de deux Paſſés ; l'un qui le précéde ; l'autre qui le ſuit.

Mais ſi l'époque du Paſſé eſt précedée & ſuivie d'époques qu'on peut regarder comme Paſſées, le préſent ne pourra-t'il pas être précedé & ſuivi d'époques qu'on pourra regarder également comme préſentes ? l'une avant le tems où l'on parle, & l'autre après le tems où l'on parle : l'une paſſée au tems où l'on parle, mais préſente au tems paſſé dont on parle : l'autre future au tems où l'on parle, mais préſente au tems futur dont on parle.

De-là ces trois Préſens :

JE FAIS. *Je fais* ce que vous m'avez preſcrit ; Préſent actuel.

JE FIS. *Je fis* hier ce que vous m'aviez preſcrit ; Préſent antérieur, puiſqu'ici je me repréſente comme étant faiſant dans le moment dont on parle, *hier*, tems antérieur au moment où l'on parle.

JE FERAI. *Je ferai* demain ce que vous me preſcrirez : Préſent poſtérieur, puiſqu'ici je me repréſente comme étant faiſant dans le moment dont on parle & qui viendra après celui où l'on parle, *demain.*

Mais comment eſt-ce que ce Préſent antérieur & ce Préſent poſtérieur ſe trouvent renfermés, l'un entre les Paſſés, & l'autre entre les Futurs?

La raiſon en eſt très-ſimple. Nous avons vu que le moment préſent où l'on parle a un paſſé & un futur : mais il en eſt de même de toutes les époques. Le Tems paſſé étoit néceſſairement entre un Tems paſſé & un Tems futur, par raport auxquels il étoit *préſent*. Le Tems futur ſera néceſſairement entre un Tems Paſſé & un Tems Futur, par raport auxquels il ſera *préſent*.

En effet, lorſque je dis *hier je* FIS telle choſe, où mon action eſt préſente relativement à cette époque, exiſtente dans le même tems, je pouvois dire hier, J'AVOIS FAIT telle choſe, tems qui eſt paſſé relativement à cette exiſtence ; & je pouvois dire *demain* J'AURAI FAIT *telle choſe* ; ce qui fait voir que, *je fis* eſt un préſent relativement à *j'avois fait* & *j'aurai fait*.

3°. *Des trois Futurs.*

Le *Préſent*, Tems où l'on parle, a un Futur, *je dois faire*.

Mais ce moment futur, comme nous l'avons dit, doit ſe trouver entre un Paſſé & un Futur qui n'eſt pas encore arrivé : car on peut dire HIER (Tems Paſſé) *je* DEVOIS *faire une viſite* ; ce qui eſt un Futur dans un Paſſé : & DEMAIN *je* DEVRAI FAIRE *une viſite*, ce qui eſt un Futur dans un Futur : mais quel eſt le Préſent entre ce Paſſé & ce Futur, ſi ce n'eſt *je ferai* ? DEMAIN *je* FERAI une viſite, expreſſion qui préſente mon action comme exiſtente en même tems que demain.

De tous ces tems, les trois qui ſe raportent à l'époque où l'on parle ſont indéfinis, indéterminés ; car rien ne les borne. Ils ſont ce qu'ils ſont par eux-mêmes, & ils le ſont conſtamment & indépendamment de toute circonſtance. Ce ſont les trois Tems par excellence & abſolus.

Les autres ſont bornés par l'époque dans laquelle on les conſidere. Le préſent antérieur & le préſent poſtérieur ne ſont ce qu'ils ſont que relativement à l'époque dont on parle, comparée à l'époque où l'on parle : leur place eſt circonſcrite, elle ne peut être ailleurs. *Je fis* n'indique qu'une époque : *je fais* s'aſſocie avec toutes. *J'avois fait* n'indique qu'une époque : *j'ai fait* s'aſſocie avec toutes ; comme nous le ferons voir plus bas.

Ce ſont les trois Tems, tranſportés à des époques particulieres, à hier & à demain, tout comme à aujourd'hui.

Et comme nous disons :

AUJOURD'HUI, au moment où je parle, *je fais*, *j'ai fait* & *je dois faire*.

On peut dire également :

HIER, au moment dont je parle, PASSÉ pour l'époque où je parle, *je fis*, *j'avois fait*, *je devois faire*.

DEMAIN, au moment dont je parle, FUTUR pour l'époque où je parle, *je ferai*, *j'aurai fait*, *je devrai faire*.

Et l'on pourra en former un nouveau Tableau :

	PRÉSENS.	PASSÉS.	FUTURS.
AUJOURD'HUI, Préſent,	Je fais.	J'ai fait.	Je dois faire.
HIER, Paſſé, jour antérieur,	Je fis.	J'avois fait.	Je devois faire.
DEMAIN, Futur, jour poſtérieur,	Je ferai.	J'aurai fait.	Je devrai faire.

On voit donc par ce Tableau que, *je fais*, *je fis*; *je ferai*, ſont des Préſens, l'un au Préſent ou actuel; l'autre au paſſé ou antérieur; le troiſiéme au futur ou poſtérieur.

Ou que le premier eſt un Préſent-Préſent ou Préſent actuel.
Le ſecond, un Paſſé-Préſent ou Préſent antérieur.
Le troiſiéme, un Futur-Préſent ou Préſent poſtérieur.

Que *j'ai fait*, *j'avois fait*, *j'aurai fait*, ſont trois Paſſés : l'un au moment actuel, l'autre dans un tems Paſſé, le troiſiéme dans un tems Futur : ou en d'autres termes, que,

Le premier eſt un Préſent-Paſſé.
Le ſecond, un Paſſé-Paſſé.
Le troiſiéme, un Futur-Paſſé.

Que *je dois faire*, *je devois faire*, *je devrai faire*, ſont trois futurs, l'un au moment préſent, l'autre dans un tems paſſé, le troiſiéme dans un tems futur : ou en d'autres termes, que,

Le premier eſt un Préſent-Futur.
Le ſecond un Paſſé-Futur.
Le troiſiéme un Futur-Futur.

Ou en d'autres termes, trois futurs; l'un préſent, l'autre antérieur, l'autre poſtérieur.

§. 3.

Cette diviſion met d'accord tous les Grammairiens.

Cette diſtribution des Tems en Tableaux, rend raiſon de toutes les différences qu'on trouve à cet égard entre les divers Grammairiens, parce qu'on en voit auſſi-tôt les cauſes, provenues du point de vue ſous lequel ils enviſageoient les Tems.

Car tous les Tems qui ſont ſur la ligne de HIER, jour paſſé, peuvent être conſidérés comme des *Paſſés*; ce qui a fait apeller PASSÉS, *je fis*, *j'avois fait*, *je devois faire.*

Et tous les tems qui ſont ſur la ligne de *demain*, jour futur, peuvent être conſidérés comme des Futurs : ce qui a fait apeller FUTURS, *je ferai*, *j'aurai fait*, *je devrai faire.*

Mais entre ces trois Tems Paſſés & ces trois Futurs, regnent des différences ſenſibles : de-là leurs divers noms. Comme *j'avois fait* eſt un paſſé avant un paſſé, on l'apelloit *pluſque paſſé* ou *pluſque parfait.* M. Beauzée l'apelle *Paſſé antérieur*; dénomination plus ſenſible & qui ſe définit toute ſeule.

Comme *j'aurai fait* eſt un paſſé dans l'avenir, on l'apelloit *ſecond Futur*, *Futur relatif.* M. Beauzée l'apelle *Paſſé poſtérieur.*

De même *je ferai* eſt ſur la ligne des Futurs; auſſi l'a-t'on apellé *Futur* : mais il eſt dans la colonne des Préſens : c'eſt le préſent dans le futur. M. BEAUZÉE l'apelle donc *Préſent poſtérieur*; ce qui eſt plus ſenſible & plus aiſé par conſéquent à aprendre.

Voulons-nous conſidérer le premier Tableau ſous un autre point de vue; ne conſidérer comme Préſent que le tems *je fais*; tout ce qui ſera à ſa gauche ſera paſſé, tout ce qui ſera à ſa droite ſera futur : voilà ce qui a fait regarder *je fis* comme un paſſé, & *je ferai* comme un futur.

Mais voilà quatre paſſés au moins & quatre futurs : comment diſtinguer tous ces futurs ? faut-il donner à chacun, des noms différens, les graduer, les mettre tous dans des intervalles différens ? Mais cela ne finiroit point : & de-là tous les embarras qu'on a eus pour les claſſer.

Par la méthode de M. BEAUZÉE, rien de plus ſimple : tout eſt préſent, paſſé ou futur : rien de plus; mais chacun de ces tems eſt tout cela relativement au tems préſent, au tems paſſé & au tems futur : dès-lors *je fis* & *je ferai* ſont des préſens; l'un au tems paſſé, l'autre au tems futur : il ne reſte

plus que trois passés & trois futurs ; dont un de chacun au tems passé, au tems futur, & au tems présent ou actuel.

J'ai fait, passé au tems actuel.
J'avois fait, passé au tems passé.
J'aurai fait, passé au tems futur.

Ainsi de quelque maniere qu'on envisage ce Tableau, on se reconnoit toujours, quelque méthode qu'on ait sous les yeux : & l'on peut décider par son propre sentiment quelle est la plus commode, la plus étendue, la plus intéressante.

§. 4.

D'un second Présent Antérieur.

Dans le premier Tableau, au-dessous du présent antérieur, *je fis*, nous voyons JE FAISOIS ; & au-dessous du passé antérieur *j'avois fait*, nous voyons J'EUS FAIT.

J'eus fait & *je faisois* ne sont pas la même chose que *je fis* & que *j'avois fait* : mais ce sont des tems de la même nature : *j'eus fait* est un passé antérieur comme *j'avois fait* : & JE FAISOIS est un présent antérieur comme *je fis* : dévelopons-en les preuves, & les différences qui regnent entre ces tems de même nature.

Quand nous disons d'une maniere historique, en racontant ce qui nous est arrivé, HIER *je le* RENCONTRE *en chemin*, *je lui* DEMANDE *où il* VA, je vois qu'il s'EMBARRASSE ; tous ces Verbes sont des présens au tems passé, au tems de hier ; c'est comme si nous disions, HIER *je le* RENCONTRAI *en chemin*, *je lui* DEMANDAI *où il* ALLOIT, *je* VIS *qu'il s'*EMBARRASSOIT.

Je le RENCONTRAI, *je lui* DEMANDAI, sont des présens antérieurs, tout comme je fis : *il* ALLOIT, *il s'*EMBARRASSOIT seront donc encore des présens antérieurs ; car ils correspondent aux présens, *il va*, *il s'embarrasse*.

C'est ce dernier tems *il alloit*, *il s'embarrassoit*, dont on fait ici un second Présent antérieur, un Présent pour le Tems passé.

On l'a appellé PRÉTERIT IMPARFAIT ; *Préterit*, parce qu'il est au tems passé ; *imparfait*, parce qu'il désigne un événement moins passé que *j'ai fait* : mais rien n'est moins passé que le *présent*.

Le nom de présent antérieur donné à ces deux tems, démontre leurs rapports : tous les deux, présens au passé.

Mais on voit cette différence entr'eux, que, JE FAISOIS indique simplement une action comme préſente hier, & que, JE FIS renferme cette action toute entiere dans l'époque de hier. *Hier* je FAISOIS *un ouvrage*, mais je ne l'achevai pas : *hier* JE FIS *cet ouvrage*, il fut achevé dans l'époque même de hier.

On apellera celui-là préſent antérieur ſimple, & celui-ci préſent antérieur périodique.

C'eſt à cauſe du raport de ces deux Tems que la plûpart des Langues ne les ont point diſtingués & n'ont qu'une maniere de les exprimer. Telles ſont les Langues Allemande, Angloiſe & Flamande.

L'Allemand, ICH WAR, ſignifie *j'étois* & *je fus*.
L'Anglois, I WAS,
Le Flamand, ICH WAS, } ſignifient également *j'étois* & *je fus*.

Les Latins n'ont ici de même qu'un ſeul Tems, FACIEBAM, je faiſois.

Auſſi lorſque ces Peuples veulent dire *je fis*, *je trouvai*, ils ſont obligés de ſe ſervir de *je faiſois*, *je trouvois* ; *je* faiſois *cela hier*, *je le* trouvois *ſur mon chemin*.

§. 5.

Du ſecond Paſſé antérieur.

Des deux Paſſés antérieurs, J'AVOIS FAIT eſt ſimple : mais dans un autre ſens ; il déſigne ſimplement une exiſtence antérieure à une époque antérieure elle-même au tems où l'on parle.

J'*avois fait* mon ouvrage lorſque vous vintes.

L'autre eſt périodique : il marque une exiſtence antérieure miſe en comparaiſon avec une époque, un événement pris dans un période antérieur au tems où l'on parle.

J'EUS FAIT mon ouvrage *avant* qu'il achevât le ſien ; *en même tems* que lui, *après* lui.

Cette diſtinction manque à diverſes Langues : les Latins, par exemple, n'avoient qu'un préterit antérieur.

§. 6.

De la diſtinction des Tems en Indéfinis & Définis.

Tout Préſent, Paſſé ou Futur peut être INDÉFINI ou DÉFINI : c'eſt-à-dire

qu'ils peuvent désigner toutes les époques, passée, présente & future, ou être restreints à n'en désigner qu'une seule.

Toutes les fois qu'ils sont considérés comme actuels, antérieurs & postérieurs, ils sont bornés à une seule époque ; & renfermés dans cette époque, ils sont *définis*.

Mais toutes les fois qu'ils ne sont point concentrés dans une seule époque, ils sont aplicables à toutes ; ils deviennent par conséquent *indéfinis*.

Ici nous n'aurons qu'à transcrire en quelque sorte les expressions même de notre Auteur.

1°. *Présent Indéfini.*

Quand nous disons à quelqu'un *je vous* LOUE *d'avoir fait cette action* ; notre action de *louer* est énoncée comme coexistente avec l'acte même de la parole, au moment où l'on parle.

Que l'on dise dans un récit, *je le* RENCONTRE *en chemin*, *je lui* DEMANDE *où il* VA, *je* VOIS *qu'il* S'EMBARRASSE, tous ces tems sont employés comme des présens dans un Tems qui n'est plus, qui a été antérieur au moment où l'on parle.

Et si l'on dit, *je* PARS *demain*, *je* FAIS *tantôt mes adieux*, on énonce comme présentes des actions qui n'auront lieu que dans un tems postérieur au moment où l'on parle.

Enfin quand on dit, *Dieu* EST *juste*, *le Tout* EST *plus grand qu'aucune de ses parties*, on énonce des vérités qui sont présentes dans tous les Tems, dans toutes les époques possibles.

Mais au lieu de ce Présent antérieur, *je le rencontre*, mettez un Tems qui soit borné à cette fonction, & vous aurez le Présent antérieur qu'on a pris pour un Passé, je le *rencontrai*.

Et si vous substituez de même à ce présent postérieur *je pars demain*, ou *demain je le rencontre*, le présent postérieur qu'on a pris pour un futur, vous aurez, *je partirai*, *je rencontrerai* : ce qui donne ces trois présens :

Je rencontre, *je rencontrai*, *je rencontrerai.*

2°. *Préterit indéfini.*

Le *Préterit* est un tems également indéfini ; c'est-à-dire, qu'il sert pour les trois époques, présente, passée & future.

En disant, *j'ai* LU *un excellent Livre*, on indique un Prétérit actuel.

Il

Il eſt poſtérieur ou dans l'avenir, en diſant, J'AI FINI *dans un moment.*

Il eſt antérieur ou dans le paſſé, lorſque vous dites en récit, *à peine* A-T-IL PARLÉ, *qu'il s'éleve de toutes parts un bruit confus.*

Subſtituez à ces préterits ces Tems, J'AURAI FINI, à peine AVOIT-IL PARLÉ; & vous reconnoîtrez auſſi-tôt les Préterits poſtérieurs & antérieurs.

3°. *Futur indéfini.*

Il en eſt de même du futur : il eſt indéfini ayant lieu pour les futurs actuels, antérieurs & poſtérieurs.

Il marque l'exiſtence future indépendamment de tout rapport à aucun tems ; dans cette phraſe, par exemple, *tout homme* DOIT *mourir* ; comme ſi l'on diſoit, *tous les hommes qui nous ont précédé* DEVOIENT MOURIR, *ceux d'aujourd'hui* DOIVENT MOURIR, *& ceux qui nous ſuivront* DEVRONT MOURIR.

Il marque, 1°. un futur actuel : *je redoute le jugement que le Public* DOIT PORTER *de cet ouvrage* ; car il s'agit ici d'un jugement à venir.

Et 3°. un futur poſtérieur : *ſi je* DOIS SUBIR *un examen, je m'y préparerai avec ſoin* : comme ſi nous diſions, je me préparerai avec ſoin s'il arrive un tems où je DEVRAI SUBIR un examen.

Et 4°. un futur antérieur, en diſant, en récit ; *quand je* DOIS HARANGUER, *la parole me manqua, je ne ſçais plus où j'en ſuis* : & qui devient futur antérieur JE DEVOIS : comme dans cette phraſe, *la parole me manqua au moment où* JE DEVOIS HARANGUER.

Notre Auteur s'apuie ici d'un paſſage de VARRON, ce Savant Romain *obſervateur attentif, intelligent, patient, ſcrupuleux même*, qui avoit très-bien remarqué (1) que ces trois Tems *j'avois fait, j'ai fait, j'aurai fait*, étoient des préterits ; & que ceux-ci, *je faiſois, je fais, je ferai*, étoient des préſens ou des tems non encore paſſés ; & qui blâmant vivement ceux qui les arrangeoient différemment, obſervoit que le méchanique de ces tems s'étoit conformé à ces raports.

» Similiter errant qui dicunt ex utraque parte verba omnia commutare » ſyllabas oportere ; ut in his, *pungo, pungam, pupugi, tundo, tundam, tutudi* : diſſimilia enim conſerunt, verba INFECTA cum PERFECTIS. Quod » ſi IMPERFECTA modò conferrent, omnia verbi principia incommutabilia

(1) De Ling. Lat. Lib. VIII. p. 56.

» viderentur : ut in his, *pungébam*, *pungo*, *pungam* : & contrà ex utraque » parte commutabilia, ſi PERFECTA ponerent ; ut *pupugeram*, *pupugi*, *pu-* » *pugero*.

§. 7.

De neuf autres Tems qui ne ſont pas entrés dans les Tableaux précédens.

Outre les onze Tems qui compoſent le premier Tableau, notre Auteur en compte neuf autres diviſés en trois claſſes :

Trois Préterits prochains.
Deux Futurs prochains.
Quatre Préterits comparatifs.

1. *Des cinq Tems Prochains.*

On peut conſidérer la diſtance d'un événement comme éloignée ou comme prochaine ; & dire ; *il y a* long-tems *que j'ai lu*, & *il y a* peu de tems *que j'ai lu* : *je lirai* dans très-peu de tems, & *je ne puis lire que* dans un tems très éloigné.

Si l'on a recours à des formules pour exprimer ces idées ſans employer des mots qui déſignent le tems ; ſans être obligé de dire *long-tems*, *peu de tems*, *dans un tems éloigné*, on aura de nouveaux Tems qui pourront s'apeller, les uns TEMS ÉLOIGNÉS, les autres TEMS PROCHAINS. En François, nous n'en connoiſſons aucun de la premiere eſpéce ; mais nous avons cinq Tems prochains.

De ce nombre ſont trois Préterits formés par le Verbe *venir*.

Je VIENS *de lire*, *je* VENOIS *de lire*, *je* VIENDRAI *de lire*.

Le premier eſt un *Préterit* PROCHAIN *indéfini*.
Le ſecond, un *Préterit* PROCHAIN *antérieur*.
Le troiſiéme, un *Preterit* PROCHAIN *poſtérieur*.

Les deux autres Tems prochains ſont deux Futurs, formés du Verbe ALLER.

L'un eſt indéfini, *je* VAIS *lire*, *je* VAIS *faire*.
L'autre eſt antérieur, J'ALLOIS *lire*, J'ALLOIS faire.

2°. *Des quatre Préterits* COMPARATIFS.

On les apelle COMPARATIFS, parce qu'ils préſentent un événement anté-

rieur mis en comparaiſon avec un événement antérieur auſſi, mais poſtérieur au premier. C'eſt ainſi qu'on dit :

Dès que J'AI EU FAIT, *je ſuis parti pour vous voir.*

Ils ſont au nombre de quatre, formés par les quatre Préterits dont nous avons déja parlé, & qu'on apellera POSITIFS pour les diſtinguer de ceux-ci ; & par le participe EU, qui joint ainſi une antériorité comparative à l'antériorité déſignée par les préſens du Verbe AVOIR.

Ces quatre PRÉTERITS COMPARATIFS ſont :

Un indéfini, *j'ai* EU *fait.*
Un antérieur ſimple, *j'avois* EU *fait.*
Un antérieur périodique, *j'eus* EU *fait.*
Un poſtérieur, *j'aurai* EU *fait.*

Ces Tems avoient déja été reconnus par M. l'Abbé de DANGEAU (3) : mais ne faiſant attention qu'à leur forme & non à leur valeur, il les apella SUR-COMPOSÉS, parce qu'il avoit donné aux Préterits Poſitifs, *j'ai fait*, *j'avois fait*, le nom de *Tems compoſés* ; ce qui ne donnoit aucune idée de leur valeur & des motifs qui avoient occaſionné leur invention.

On ne trouveroit peut-être pas dans nos bons Ecrivains des exemples de ces derniers Tems : mais les Auteurs Comiques, les Epiſtolaires & les Romanciers pourroient bien en fournir ſi on les parcouroit dans cette vue ; & tous les jours de pareilles expreſſions ſont employées dans les converſations par les Puriſtes les plus rigoureux : ce qui eſt la marque la plus certaine qu'elles ſont dans l'analogie de la Langue Françoiſe. Enfin, » ſi elles ne ſont pas » encore dans le langage écrit, ajoute l'Auteur dont nous expoſons ici les » idées fort en abregé, elles méritent du moins de n'en être pas rejettées : » tout les y reclame, les intérêts de cette préciſion philoſophique qui eſt un » des caractères de notre Langue, & ceux même de la Langue, qu'on ne » ſauroit trop enrichir dès qu'on peut le faire ſans contredire les uſages analo- » giques.

(3) Opuſcul. ſur la Lang. Franç. p. 177.

§. 8.

Tableau Général.

De-là réſulte ce Tableau Général :

PRÉSENS.

INDÉFINI, ...			Je chante.	J'arrive.
DÉFINIS,	Antérieur,	*Simple*,	Je chantois.	J'arrivois.
		Périodique,	Je chantai.	J'arrivai.
	Poſtérieur, . . .		Je chanterai.	J'arriverai.

PRÉTÉRITS.

1°. POSITIFS.

INDÉFINI, ...			J'ai chanté.	Je ſuis	arrivé.
DÉFINIS,	Antérieur,	*Simple*,	J'avois chanté.	J'étois	
		Périodique,	J'eus chanté.	Je fus	
	Poſtérieur, . . .		J'aurai chanté.	Je ſerai	

2°. COMPARATIFS.

INDEFINI, ...			J'ai eu chanté.	J'ai été	arrivé.
DEFINIS,	Antérieur,	*Simple*,	J'avois eu chanté.	J'avois été	
		Périodique,	J'eus eu chanté.	J'eus été	
	Poſtérieur, . . .		J'aurai eu chanté.	J'aurai été	

3°. PROCHAINS.

INDEFINI, ...			Je viens de chanter.	Je viens	d'arriver.
DEFINIS,	Antérieur, . . .		Je venois de chanter.	Je venois	
	Poſtérieur, . . .		Je viendrai de chanter.	Je viendrai	

FUTURS.

1°. POSITIFS.

INDEFINI, ...		Je dois chanter.	Je dois	arriver.
DEFINIS,	Antérieur, . . .	Je devois chanter.	Je devois	
	Poſtérieur, . . .	Je devrai chanter.	Je devrai	

2°. PROCHAINS.

INDEFINI, ...		Je vais chanter.	Je vais	arriver.
DEFINI antérieur, ...		J'allois chanter.	J'allois	

ARTICLE V.

Observations particulieres, et Conclusion.

§. 1.

Simplicité de ce Syſtême, & ſes avantages.

Tel eſt le Syſtême de M. Beauzée à l'égard des Tems ; nous avons tâché en l'analyſant de ne lui rien ôter de ſa force, & de le rendre plus aiſé à ſaiſir par les divers Tableaux dont nous avons accompagné ce précis.

Il réunit les avantages de la ſimplicité avec la plus vaſte étendue : l'on peut par ce moyen claſſer tous les Tems ſans en multiplier les dénominations, & en les ramenant toujours à une meſure commune. Trois mots en font tout le myſtère : un Préſent, un Paſſé & un Futur. Ces trois diviſions étant également apliquées enſuite à chacune de ces époques, qui ont néceſſairement un Tems avant & un Tems après elles, donnent les neuf Tems qui ſont de toutes Langues, & à chacun deſquels on impoſoit des noms plus difficiles à concevoir que la choſe même.

Il eſt de fait que tous ceux qui aprennent pour la premiere fois la diviſion de ces Tems, ſont déſorientés & perdus dès qu'ils ſont hors des trois Tems dont les Noms paroiſſent ſeuls ici : tandis qu'il n'eſt perſonne, pas même de jeune Ecolier, qui ne conçoive très-bien un Paſſé antérieur, un Paſſé actuel & un Paſſé poſtérieur, un Préſent antérieur & un Préſent poſtérieur, & des Futurs de la même eſpéce : devenus par-là ſenſibles pour lui, il les ſaiſit & ne les oublie plus.

Cependant cet arrangement ſi ſimple, ſi lumineux, n'a encore été adopté nulle part, & les Grammaires qui ont paru depuis lors, ont paru avec les anciennes dénominations & n'ont fait aucune mention de ce nouveau ſyſtême.

Peut-être leurs Auteurs ne le connoiſſoient pas, & en ce cas ils avoient tort : ceux qui veulent diriger les autres, doivent du moins ſçavoir eux-mêmes ce qui s'eſt dit d'eſſentiel ſur les objets qu'ils veulent enſeigner : ſinon, ils riſquent de perpétuer les erreurs, les préjugés, les ténébres, en rendant inutiles les travaux des hommes les plus éclairés. Peut-être ne ſe ſom-

ils pas donné la peine même de lire ce ſyſtême, effrayés par un langage qui leur ſembloit abſurde, & en contradiction avec toutes leurs idées : mais n'eſt-ce pas l'effet de tout ce qu'on n'a jamais vu ; & pourra-t-on jamais redreſſer ſes idées ſur quelqu'objet que ce ſoit, quand on s'abandonnera abſolument à de pareilles impreſſions ? n'eſt-ce pas ce ſentiment aveugle qui perpétue tant de préjugés & d'erreurs ?

Ce n'eſt pas qu'il faille admettre tout ce qui eſt nouveau ; ce ſeroit une autre extrémité non moins dangereuſe : mais il ne faut ſe refuſer à l'examen d'aucune choſe qui paroît nouvelle, par cela même qu'elle eſt nouvelle ou contraire à ce qu'on connoît ; & ne ſe décider que d'après cet examen.

Pour nous, qui travaillons pour le Public, & qui le reſpectons trop pour ne pas lui donner le plus de lumieres qu'il nous eſt poſſible ſur des objets importans, nous tâchons de lire tout ce qui peut éclaircir les objets dont nous nous occupons, & nous nous eſtimons très-heureux lorſque nous rencontrons des morceaux qui nous paroiſſent dignes d'être mis ſous ſes yeux : nous euſſions cru lui manquer en ne lui donnant pas connoiſſance de celui-ci ; & nous croyons rendre ſervice aux jeunes [illegible] en leur recommandant de ſe familiariſer avec lui.

§. 2.

Tems qu'on pourroit ajouter à ceux-là.

Ce n'eſt pas qu'il ne fût ſuſceptible de quelques remarques, & peut-être de quelqu'amélioration ou changement pour les détails.

On pourroit, par exemple, ajouter un Préſent actuel, *je ſuis faiſant*, très-diſtinct de *je fais* ; tout comme M. Beauzée a déja très-bien vu qu'en Latin *amor* & *amatus ſum*, tous deux Préſens paſſifs, n'étoient cependant pas préciſément le même tems. Celui dont nous parlons ſeroit le PRÉSENT DÉFINI ACTUEL.

Dès qu'on met *je dois*, *je devois* & *je devrai faire*, au nombre des Tems, on ne ſauroit refuſer d'y placer auſſi *je dus faire* & *j'avois du faire*.

Peut-être pourroit-on auſſi donner aux Préſens, antérieur & poſtérieur, des dénominations qui les ſéparaſſent moins du Paſſé & du Futur actuel auxquels ils appartiennent.

Ce ſont du moins les deux ſeuls Tems qui puiſſent être ſuſceptibles de quelqu'obſcurité, lorſqu'on cherche leur place relativement à celle de tous les au-

tres Tems. Car telle devroit être la ſuite entiere des Tems, que cette ſuite ne formant qu'une ſeule ligne, chaque Tems y eût ſa place déterminée. Le Préſent ſeroit au milieu de la ligne, le Paſſé à gauche, le Futur à droite, & chacun des autres Tems, à droite ou à gauche de ceux-là, ſuivant leur nature : enſorte qu'on apercevroit auſſi-tôt la valeur de chacun de ces Tems, en voyant la portion de ligne qu'ils occuperoient.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que juſques alors on ne pourra jamais être ſûr que les Tems ſont bien caſés, bien déterminés, bien préſentés ; & qu'ils n'auront que des dénominations relatives, qui donnent trop de priſe à l'arbitraire, & n'entraînent pas d'une maniere aſſez victorieuſe le conſentement général.

Auſſi voyons-nous dans M. Beauzée même (1), qu'un Académicien d'Arras doutoit que ſon ſyſtême pût s'accorder avec le méchaniſme de toutes les Langues connues ; & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit regarder *je fis* comme un préſent, ſi l'on ne convenoit que *j'ai fait* doit être ſouvent regardé auſſi comme un préſent.

Les expreſſions dont il ſe ſert à cet égard prouvent qu'il avoit adopté l'arrangement de l'Abbé Girard dont nous avons déja parlé, & qui étoit ſi intéreſſant pour le tems où il parut ; mais trop borné, & trop incommode en ce qu'il coupoit la ligne des Tems en quatre diviſions générales par les Aoriſtes, tandis que M. Beauzée ne la coupe qu'en trois, comme elle l'eſt dans la Nature.

Ajoutons qu'il eſt impoſſible que le ſyſtême des Tems, dans quelque Langue que ce ſoit, ne s'accorde avec celui-ci, où la ligne des Tems eſt coupée en trois portions & chaque portion ſubdiviſée en d'autres de la même nature.

D'ailleurs cette maniere intéreſſante de ſubdiviſer les Tems, ſera de la plus grande commodité pour reconnoître la valeur des Tems de chaque Langue, en les comparant à ces grandes diviſions, auxquelles il faut néceſſairement qu'ils ſe raportent.

Le Savant Critique dont nous parlons, anéantit lui-même ſa remarque ſur *j'ai fait*, en avouant qu'en diverſes occaſions il ne peut être employé pour *je fis* : c'eſt reconnoître que *je fis* a une valeur propre qui le diſtingue du paſſé, & qui en fait ainſi un Préſent antérieur, ou un préſent dans le paſſé : au lieu que *j'ai fait* eſt toujours paſſé, dans le paſſé comme dans le préſent, toujours à gauche, jamais en face.

(1) Tom. I. p. 489. & ſuiv.

§. 3.

Ligne du Tems.

Supoſons que la Ligne du Tems ſoit diviſée en trois Portions, *le Paſſé*, *le Préſent*, *le Futur*; les trois Tems qui y répondent ſeront, *j'ai Fait*, *je Fais*, *je dois Faire*: mais la premiere & la ſeconde de ces portions ſe ſubdiviſeront en d'autres, d'où réſulteront de nouveaux Tems.

LIGNE DU TEMS.

PASSÉ.	PRÉSENT.	FUTUR.
J'ai Fait.	*Je Fais.*	*Je dois Faire.*
DIVISIONS DU PASSÉ, au nombre de quatre.	DIVISION unique.	DIVISIONS DU FUTUR, au nombre de trois.

Avant-hier	Hier	Ce matin	A l'inſtant	A l'inſtant	A l'inſtant	Demain	Après-demain
J'avois fait.	*Je fis.*	*Je faiſois.*	*J'aurai fait.*	*Je ſuis faiſant.*	*Je devois faire.*	*Je ferai.*	*Je devrai faire*

On voit par cette diviſion que, *j'ai Fait* & que *je dois Faire*, ſont des Tems INDÉFINIS; car ils conviennent à toutes les diviſions poſſibles du Paſſé & du Futur.

J'AI FAIT à l'inſtant, ce matin, hier, avant-hier.
JE DOIS FAIRE à l'inſtant, demain, après-demain.

Par raport aux diviſions du Paſſé,

J'avois fait ne convient qu'aux événemens antérieurs à *je fis*.
Je fis convient au tems ſous lequel il eſt placé & à tous les tems antérieurs.
Je faiſois, à tous les Tems qui le précédent.
J'aurai fait, correſpond pour le paſſé à la ſeule diviſion ſous laquelle il eſt placé; & pour le futur, à toutes les diviſions dont celui-ci eſt témoin.
J'AURAI FAIT à l'inſtant, demain, après-demain.

Tandis que *Je devois faire* convient à toutes les diviſions du Paſſé, & à une ſeule du Futur.

Et

Et que *je ferai* convient, tout comme *je dois faire*, à toutes les diviſions du futur, mais d'une maniere différente : l'un, marquant ce qu'on a à faire ; & l'autre, diſant préciſément ce qu'on fera.

Si l'on vouloit donner des Noms particuliers à chacune de ces ſubdiviſions, on pourroit les appeller ainſi :

J'avois fait, Paſſé antérieur,
J'aurai fait, Paſſé poſtérieur.
Je fis, Paſſé défini.
Je faiſois, Paſſé comparatif peignant l'exiſtence qui étoit actuelle en un tel tems.
Je ſuis faiſant, ſera un Préſent défini.
Je devois faire & je *devrai faire* ſeront les futurs, antérieur & poſtérieur.
Je ferai, ſera le futur défini.

Ajoutons que dans les diviſions du Paſſé, *avant hier* tient lieu de tous les Tems paſſés antérieurs à hier : & que dans les diviſions du Futur, *après demain* tient lieu de tous les Tems futurs poſtérieurs à demain.

§. 4.

Si un Tems doit être retranché du nombre des Tems par la raiſon qu'il forme une phraſe.

On ſera peut-être tenté de rejetter du nombre des Tems ceux qui ſont compoſés d'un grand nombre de mots ; & l'on craindra que le nombre des Tems ne ſe multiplie mal à propos, ſi l'on regarde comme des Tems ceux qui ſont formés par des Verbes différens des Verbes AVOIR & ÊTRE.

Mais dès qu'on admet des Tems formés de deux Verbes, pourquoi en borneroit-on le nombre à ceux qui ſont compoſés de ceux-là ? Pourquoi en retrancheroit-on ceux qui dérivent des mêmes principes ?

Or, ſi l'on admet *j'ai fait* & *j'ai été aimé*, au nombre des Tems, parce qu'ils ne déſignent qu'une ſeule maniere d'exiſter, qu'unité d'action, pourquoi ne reconnoîtroit-on pas comme Tems de Verbes, toute phraſe compoſée de deux ou pluſieurs mots qui n'exprimeroient enſemble qu'une ſeule maniere d'exiſter, qui offriroient unité d'action ?

Dès-lors, on devra non-ſeulement admettre les vingt Tems dont il eſt ici

queſtion ; mais on pourra en étendre le nombre & enrichir par ce moyen nos Langues, déjà ſupérieures à cet égard aux anciennes.

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver des Langues qui ayent admis, d'après ces principes, des Tems différens des nôtres.

Les Anglois ne ſe contentent pas de dire au préſent I LOVE, *j'aime*, ils diſent encore *I do love*, je fais amour, *je ſuis* exiſtant avec l'action d'*aimer*.

S'ils diſent, I SHALL LOVE, je dois ou je devrai aimer, ils diſent encore *I will love*, je veux aimer, je ſuis exiſtant avec la diſpoſition d'aimer.

Et *I can love*, je ſuis exiſtant avec la PUSSSANCE d'aimer.

Tems parfaitement analogues à ceux-ci, *je dois aimer*, c'eſt-à-dire *je ſuis exiſtant avec* l'OBLIGATION *d'aimer* : & *je vais aimer*, c'eſt-à-dire, *je ſuis exiſtant avec la* DISPOSITION *d'aimer dans l'inſtant*.

L'on peut dire qu'il y a ce raport entre *je vais aimer*, *je veux aimer* & *je dois aimer*, que ces trois Tems déſignent également le futur ; mais que *je dois*, le déſigne d'une maniere très-indéfinie & dans toute l'étendue du futur : que le ſecond, *je veux*, déſigne cet événement comme plus prochain, & nous-mêmes comme diſpoſés actuellement à exécuter l'action qu'il préſente ; & que le premier, *je vais*, déſigne cet événement comme au point d'arriver, & nous-mêmes comme nous mettant à même d'exécuter ce que nous devons & voulons.

Je veux faire ſeroit ainſi du nombre des futurs prochains.

Par cet arrangement des Tems, la Langue Françoiſe en particulier ſe préſente ſous un point de vue plus régulier, plus étendu, plus ſatisfaiſant : on ſe demandera moins comment une Langue dans laquelle avoient paru des Ouvrages ſi admirables à tous égards, pouvoit avoir une Grammaire auſſi peu intéreſſante, & auſſi déſavantageuſe (†).

» (†) En liſant nos Grammaires, diſoit un Journaliſte (*a*), il eſt fâcheux de ſentir, » malgré ſoi, diminuer ſon eſtime pour la Langue Françoiſe, où l'on ne voit preſque » aucune analogie ; où tout eſt biſarre pour l'expreſſion comme pour la prononciation, » & ſans cauſe ; où l'on n'apperçoit ni principes, ni régles, ni uniformité ; où enfin » tout paroît avoir été dicté par un capricieux génie. En vérité, dit-il encore ailleurs (*b*), » l'étude de la Grammaire Françoiſe inſpire un peu la tentation de mépriſer notre » Langue. « Les DU MARSAIS & les BEAUZÉE n'avoient pas encore paru.

(*a*) Jugemens ſur quelques Ouvrages nouveaux, Tom. IX. p. 73.

(*b*) Racine vengé, IPHIG. II. 46.

§. 5.

Correſpondance de ces Tems avec ceux des Latins.

N'omettons pas que ce nouvel arrangement des Tems s'accorde fort bien avec la Langue Latine.

Les trois Préſens y ſont exprimés par la même voyelle, FAC-*iebam*, FAC-*io*, FAC-*iam*.

Les trois Paſſés, par la voyelle *e*, FEC-*eram*, FEC-*i*, FEC-*ero*.

Et les trois Futurs, par le Verbe Être, FAC-*turus eram*, *ſum*, *ero*.

Ce qui fait voir que ces Tems s'étoient formés, ſuivant la même analogie d'après laquelle on les a diſpoſés ici.

Lorſque les Grammairiens Latins donnent le nom de *Prétérit imparfait* au Préſent antérieur *je faiſois*, & celui de *pluſque parfait* au Paſſé antérieur, c'eſt qu'ils les regarderent, celui-ci comme un Paſſé abſolument paſſé, & celui-là comme un Paſſé qui n'eſt pas encore abſolument paſſé, qui a encore quelque choſe du préſent.

Et ſi en François, l'autre préſent antérieur JE FIS a été apellé *Prétérit ſimple* par quelques-uns & *Paſſé défini* par quelques autres (1), c'eſt que les premiers ne faiſoient attention qu'à ce qu'il eſt formé ſimplement de la racine du Verbe; & que les ſeconds ont très-bien vu qu'il étoit borné à un tems précis, tandis que *j'ai fait* eſt indéfini.

Toutes ces dénominations étoient vraies d'après le point de vue d'où l'on partoit: mais n'étant pas déterminées par un raport commun, elles donnoient trop lieu à l'arbitraire, & ne ſe faiſoient pas ſentir avec aſſez de promptitude & d'évidence.

(1) C'eſt le nom que leur donne entr'autres M. PALOMBA dans ſon *Abrégé de la Langue Toſcane*, dont il a déja paru 3 vol. *in*-8°.

CHAPITRE VIII.

DES PRÉPOSITIONS.

SEPTIEME PARTIE DU DISCOURS.

ARTICLE PREMIER.

Des Prépoſitions en général.

§. 1.

Effets des Prépoſitions.

SI les Parties du Diſcours dont nous venons de traiter, jouent un grand rôle par leurs dévelopemens & par les formes diverſes que prennent les mots qui les conſtituent, celles qui nous reſtent à examiner ſe diſtingueront par des qualités contraires. Les mots dont nous allons nous occuper, n'ont qu'une maniere d'être : cependant leur énergie eſt telle, qu'ils operent les plus grands effets dans les Tableaux de nos idées, auxquels ils ſont abſolument néceſſaires pour la liaiſon de leurs divers objets.

Mais tel fut le ſort de ces mots, qui ne tiennent à aucun autre, d'être employés, ſans que leur origine en fût mieux connue ; au point que juſqu'à préſent, on ne pouvoit ſe rendre raiſon du choix qu'on en avoit fait, & des cauſes de leur énergie.

De ce nombre ſont ceux qu'on apelle PREPOSITIONS. Tels ſont les mots écrits en lettres majuſcules qu'offrent les tableaux ſuivans. Le premier contient l'aveu que l'épouſe de Théſée fait de ſa funeſte paſſion : le ſecond peint les effets des larmes d'Armide ſur les Guerriers de Godefroy.

L'emploi que RACINE & LE TASSE font de ces mots ſi ſimples & ſi peu ſaillans, auxquels on ne fait preſque nulle attention, en fera ſentir encore mieux la néceſſité, & l'on n'en ſera que plus diſpoſé à nous ſuivre dans l'examen que nous allons en faire.

TABLEAU FRANÇOIS.

Mon mal vient DE plus loin : A peine au Fils d'Egée
Sous les Loix de l'Hymen je m'étois engagée :
Mon repos, mon bonheur ſembloit être affermi :
Athènes me montra mon ſuperbe Ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis A ſa vue ;
Un trouble s'éleva DANS mon ame éperdue :
Je reconnus Vénus & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit, tourmens inévitables (1).

TABLEAU ITALIEN.

... Il chiaro humor chi DI ſi ſpeſſe ſtille
Le belle gote e'l ſeno adorno rende,
Opra effetto DI foco il qual IN mille
Petti ſerpe celato e vi ſi apprende :
O miracol D'Amor, che DE faville
Tragge DEL pianto, e i cor NE l'acqua accende :
Sempre SOVRA Natura egli hà poſſanza ;
Ma in virtù DI coſtei ſe ſteſſo avanza (2).

» Les larmes qui coulent en abondance le long DE ſes belles joues, & qui » relevent la beauté DE ſon ſein, produiſent DES effets pareils à ceux DU feu : » elles pénetrent le cœur de mille & mille Guerriers ; elles s'en emparent. O » prodige de l'Amour, qui ſe ſert des pleurs pour faire naître des flammes, & » qui change en feux brûlans un élément humide ! Seul, il domine ſur la Na- » ture : dès que leurs forces ſont réunies, il s'éleve au-deſſus de lui-même. »

Ces Tableaux ſont certainement d'une grande beauté ; pleins de force & d'harmonie. Cependant ſi l'on en ſuprime ces mots A, DE, SOUS, DANS, SUR, &c. qui excitent peu d'attention, on ne voit plus de ſens : l'harmonie eſt détruite, il ne reſte qu'un amas de mots ſans liaiſon.

Ainſi des mots qui ſemblent ne rien peindre, ne rien dire, dont l'origine eſt inconnue, & qui ne tiennent en apparence à aucune famille, amenent l'harmonie & la clarté dans les Tableaux de la parole : ils y deviennent ſi néceſ-

(1) Phédre, Act. I. Sc. III.
(2) Jéruſalem délivrée, Chant IV. Strophe 76.

faires, que ſans eux, le Langage n'offriroit que des peintures imparfaites.

C'eſt ainſi que dans la ſociété, tous les Individus ne ſont pas également diſtingués : mais tous y jouent leur rôle ; & le rôle de ceux qui ſont moins élevés, contribue à la perfection du Tout.

Comment ces mots obſcurs peuvent-ils produire de ſi grands effets, & répandre à la fois dans le Diſcours tant de chaleur & de fineſſe ? Par quel accord tous les Peuples ont-ils adopté ces mots, dont l'origine leur étoit inconnue ? D'où provint leur énergie ? Quelle place occupent-ils dans les diverſes Parties du Diſcours ? Queſtions intéreſſantes & dont nous allons nous occuper.

Leur diſcuſſion ſera d'autant plus ſatisfaiſante, que tout ce que nous avons dit juſqu'ici répandra de la lumiere ſur ce qui nous reſte à dire ; & qu'à meſure que ce vaſte enſemble s'aggrandit, nous apercevons mieux les objets néceſſaires pour le rendre parfait.

§. 2.

Les Objets de la Nature ſont liés entr'eux par des raports.

Nous n'avons juſqu'ici conſideré les Objets qu'en eux-mêmes, ou dans les qualités qu'on y aperçoit : mais il n'en eſt aucun qui ne faſſe partie d'un enſemble, & qui ne ſupoſe l'exiſtence de pluſieurs autres Objets.

L'Univers ſupoſe un Créateur, & un Créateur, des Etres qu'il forma. Un fleuve ſupoſe un rivage ; & un rivage, un fleuve. Une vallée ſupoſe des montagnes ; & des montagnes, des terreins moins élevés. *Point de fumée ſans feu, point de roſes ſans épines.*

Une Mere de famille réveille l'idée d'un grand nombre d'Etres : celles d'époux, d'enfans, de maiſon ; de grands moyens de ſubſiſtance, d'éducation, de charmes, &c.

Avec l'idée des Rois ſe préſentent celles de Sujets, de Souveraineté, de ſoins paternels, de revenus, de Seigneurs, de troupes, &c.

L'Ombre ſupoſe un corps qui la produit, & un corps qui la reçoit ; une lumiere interceptée, des couleurs tranchantes, &c.

Une Action ſupoſe un Agent qui la produit, un motif qui la détermine, un objet ſur lequel elle influe, des moyens qui l'operent, des circonſtances qui l'accompagnent, &c.

L'article ſupoſe un Nom ; l'Adjectif, un Sujet ; le Pronom, un Verbe, &c.

Il eſt aiſé de remarquer que ces Objets correſpondent les uns aux autres,

de maniere que la connoiſſance de l'un ne ſauroit être complette ſans la connoiſſance de l'autre.

Cette correſpondance s'apelle RAPORT, RELATION : & l'on dit que les mots *ſont en raport*, lorſqu'ils expriment des Objets qui ſe ſupoſent mutuellement.

§. 2.

Tableaux réſultans de ces raports.

De-là, ſe formeront de nouveaux Tableaux plus compoſés que ceux que nous avons vus juſqu'à préſent.

Ils offriront néceſſairement :

1°. Les Noms des deux Objets en raport.
2°. Un mot qui marque que ces deux Objets ſont en raport.
3°. Un mot qui déſigne ce raport même, ſa nature.
4°. Un mot qui lie ce raport avec le ſecond Objet.

Ainſi quand nous diſons :

» Alexandre étoit fils DE Philippe;

nous avons d'abord deux Noms en raport, *Alexandre* & *Philippe*.

2°. Un mot qui marque que le premier de ces Noms eſt en raport, le mot *étoit*.

3°. Le mot qui marque ce raport, *Fils*.

4°. Le mot DE qui marque que c'eſt relativement à Philippe qu'Alexandre ſoutenoit le raport de Fils.

Quelquefois, à la vérité, on fait l'ellipſe du mot qui marque le raport, parce qu'il eſt ſuffiſamment indiqué par la phraſe entiere. Dans cette phraſe, par exemple, *le Soleil eſt ſur l'horiſon*, on ne voit que trois membres : 1°. les deux Objets en raport : 2°. le mot *eſt* qui indique qu'ils ſont en raport : & 3°. le mot *ſur*, qui marque que c'eſt relativement à l'horiſon que le Soleil ſoutient le raport dont on parle. On a omis le mot qui devoit déſigner le genre de ce raport ; le mot *parvenu*, le *Soleil eſt* parvenu *ſur l'horiſon*. Mais comme le mot SUR emporte néceſſairement cette idée, on a pu économiſer ce mot ; & l'on ne s'aperçoit pas même de ſa ſupreſſion.

Si l'on veut s'aſſurer de la néceſſité des deux Objets qui ſont en raport, on n'a qu'à en ſuprimer un : auſſi-tôt la phraſe n'a plus de ſens ; le Tableau

eſt imparfait. Et ſi, en laiſſant ſubſiſter les Noms de ces Objets, on ſuprime le mot qui lie le dernier avec le reſte de la phraſe, le Tableau eſt également imparfait, la phraſe n'a point de ſens.

D'après ces principes, il ſera facile de ſaiſir les fonctions que rempliſſent les Prépoſitions, ou les mots de la nature de ceux qui ſont imprimés en lettres majuſcules dans les deux paſſages que nous avons raportés au commencement de ce Chapitre. Ainſi dans le premier de ces Paſſages:

DE, fait connoître d'où *vient* le mal que Phédre éprouve.
A, la perſonne avec qui elle eſt *engagée*.
SOUS, la nature de l'engagement qu'elle a contracté.
DANS, la portion d'elle-même où *s'éleva* le trouble dont elle eſt agitée.
DE, les perſonnes pour qui les tourmens de Vénus ſont inévitables.

Dans les Vers Italiens, la Prépoſition DI eſt répetée quatre fois.

Le premier DI fait connoître l'abondance des *larmes* que répand Armide.
Le ſecond, la nature des *effets* que produiſent ces larmes.
Le troiſieme, l'Auteur de ce *prodige*.
Le quatrieme, l'Objet *par la force* duquel l'Amour s'éleve au-deſſus de lui-même.
IN fait connoître les perſonnes qui éprouvent les effets qu'operent les larmes d'Armide.
DEL, d'où naiſſent les flammes que l'Amour produit dans ce moment.
SOVRA, ſur quel Objet ce Dieu étend ſon empire.

§. 4.

Origine du mot PRÉPOSITION.

Ces mots ayant une valeur ſi fortement caractériſée, & qui leur eſt propre, forment donc une nouvelle Partie du Diſcours. C'eſt celle qu'on apelle PRÉPOSITION, des deux mots latins *præ* & *poſitum*, qui ſignifient *mis devant*, *mis pour dominer*, tout comme nous diſons, *prépoſer une perſonne ſur d'autres*, *la prépoſer à un ouvrage*, pour dire qu'on lui en confie l'inſpection; qu'elle eſt chargée de diriger ceux qui y travaillent.

Ce Nom étoit d'autant plus énergique, que ce ſont les ſeuls mots de la Langue Latine, dont la place ſoit fixe & immuable. Eux ſeuls offrent l'exemple

ple de mots qui précedent néceſſairement d'autres mots, ſans pouvoir ſe trouver après, ſi l'on en excepte les Pronoms après leſquels ils peuvent ſe placer, mais en s'incorporant à eux.

Toutes les fois qu'on aperçoit une Préposition dans une phraſe, on eſt donc aſſuré qu'elle lie deux mots entre leſquels elle ſe trouve placée quant au ſens; mais qui peuvent être auſſi tous deux après elle, comme cela arrive dans la Poëſie, où les tranſpoſitions ſont ſi communes.

Ainſi LE TASSE, voulant dire que *Dudon ſe montra enflammé* D'*une noble colere*, déplace la Préposition DE qui devoit être entre *Dudon* & *colere*; mots dont elle montre le raport; & la mettant au commencement du Tableau, il s'exprime ainſi :

D'*une noble colere*, *Dudon ſe montra enflammé.*

.... D'un nobil ira
Dudon si mostri ardente.

Des deux mots qui lient la Préposition, & entre leſquels elle ne ſe trouve pas toujours, quoique l'analyſe la ramene conſtamment à cette place, le premier s'apelle ANTÉCÉDENT, c'eſt-à-dire, *qui marche le premier*, *qui précede*; & le dernier s'apelle CONSÉQUENT, c'eſt-à-dire, *qui vient immédiatement après.*

§. 5.

Les Prépoſitions lient quelquefois deux mots dont l'enſemble déſigne un ſeul Objet.

Quelquefois les Prépoſitions ne ſervent qu'à lier deux mots qui préſentent un ſeul objet; c'eſt ainſi que ces mots, *une volée d'oiſeaux*, *une livre d'argent*, *une troupe d'hommes*, ne préſentent qu'un ſeul & même objet.

Cette obſervation peu importante en elle-même, rend raiſon de phraſes qui paroiſſent extraordinaires, & dont l'analyſe devient embarraſſante. Ce ſont ces phraſes, ou ces membres de phraſe, qui commencent par une Prépoſition ſuivie d'un Conſéquent, auquel ne répond aucun Antécédent. Phraſes très-communes dans nos Langues modernes, & qui ſemblent, au premier coup d'œil, opoſées à la marche naturelle des Langues. Telle eſt celle-ci d'un Auteur célèbre (1).

(1) BOILEAU, Préface de ſes Œuvres, pag. 5. Edition *in*-8°. 1701.

« Lorſque d'excellens ouvrages viennent à paroître, la cabale & l'envie » trouvent moyen de les rabaiſſer, & d'en rendre en aparence le » ſuccès douteux ; mais cela ne dure guères. »

Phraſe compoſée de la Prépoſition DE ou D', ſans aucun Antécédent, & dans laquelle le ſujet eſt à la ſuite d'une Prépoſition, contre la nature du ſujet qui doit marcher ſans Prépoſition.

Ces formules ne paroiſſent ſingulieres, que parce qu'on a ſacrifié l'exactitude grammaticale à la brieveté du Diſcours ; & qu'on doit toujours ſupprimer ce qui n'ajouteroit rien à l'idée qu'on veut peindre. Il y a donc ellipſe dans cette phraſe : ſi cette figure n'étoit pas employée, on auroit dit :

« Lorſque les Ouvrages pareils à ceux qu'on met au nombre des ex- » cellens Ouvrages viennent à paroître, &c.

Ainſi, nous diſons ; *des Auteurs penſent que*, &c. au lieu de dire, *un certain nombre d'Auteurs penſent que*, &c.

§. 6.

Prépoſition ſous-entendue.

D'autres fois, au contraire, c'eſt la Prépoſition elle-même qu'on ſous-entend ; & le ſeul changement de place du Conſéquent ſuffit pour cela. Ainſi dans la Langue Françoiſe, au lieu de dire, *il a donné* à lui *tout ce qu'il demandoit* ; on dit, *il* lui *a donné tout ce qu'il demandoit.*

Les Italiens diſent de même ; TI *darò tutto ciò che vorrai* ; je te donnerai tout ce que tu voudras.

Cette même Prépoſition A ſe ſuprime également après les Impératifs : *donnez*-moi, *dites*-moi, &c. : parce qu'elle n'ajouteroit rien à la clarté de la phraſe.

ARTICLE II.

PRÉPOSITIONS FRANÇOISES,

DISTRIBUÉES EN DIVERSES CLASSES.

§. 1.

Néceſſité de claſſer les Prépoſitions.

DEUX Objets pouvant être conſidérés ſous un grand nombre de raports, il faut néceſſairement autant de Prépoſitions qu'il exiſte de raports.

Comme ceux-ci ſont à peu près les mêmes chez tous les Peuples, parce qu'ils ſont pris dans la Nature, on aura à peu près le même nombre de Prépoſitions dans toutes les Langues : il pourra tout au plus être augmenté par quelques diſtinctions plus fines & plus aprofondies.

Mais ces Prépoſitions étant fort nombreuſes, ſur-tout dans nos Langues modernes, il ne ſera pas inutile de les diviſer par claſſes : on en ſaiſira plus aiſément la valeur, & on aura moins de peine à les retenir.

§. 2.

Obſervations préliminaires ſur les Mots qu'on doit regarder comme des Prépoſitions, à l'occaſion de quelques-unes auxquelles on refuſe ce titre.

Mais avant de parcourir ces diverſes Claſſes, nous ne ſaurions nous diſpenſer d'examiner une queſtion d'où dépend l'exactitude de leur dénombrement. Elle conſiſte à ſavoir ſi l'on peut regarder comme Prépoſitions, des mots qui ſont ſéparés par les Prépoſitions A & DE, du nom qui exprime le dernier des deux objets en raport : tels ſont les mots *hors*, *près*, *loin*, *juſques*, &c. On dit en effet, *hors* DE *l'apartement*, *près* DE *ces lieux*, *loin* DE *moi*, *juſqu'*A *la Ville.*

Ces mots avoient toujours été regardés comme des Prépoſitions, lorſque l'Abbé Girard ne les fit pas paroître dans la liſte qu'il en dreſſa, & M. Beauzée crut enſuite devoir leur diſputer ouvertement ce titre. Le principe ſur lequel il

ſe fonde, eſt qu'une prépoſition ne ſauroit être gouvernée par une autre Prépoſition ; encore moins, être compoſée de deux mots ; d'où il infére que *hors*, *près*, *loin*, &c. ne ſont pas des Prépoſitions, mais des Noms ou des Adverbes ; & qu'ici, A & DE ſont les vraies Prépoſitions.

2°. *Motifs qui doivent les faire conſidérer comme des Prépoſitions.*

L'objection eſt des plus ſpécieuſes : il eſt certain qu'on peut employer *hors*, *près*, *loin*, &c. ſans les accompagner du nom d'aucun objet, comme dans ces phraſes, *il eſt près*, *il eſt loin* ; mais de-là il ne s'enſuit pas qu'on puiſſe regarder ces mots comme des Adverbes : car les Adverbes ne ſupoſent aucun objet poſtérieur, auquel ils ſe raportent ; au lieu que *près*, *loin*, &c. ſont des termes relatifs, qui ſupoſent néceſſairement un objet exprimé ou ſous-entendu, auquel ils ſe raportent : on eſt *près*, *loin*, &. non dans un ſens abſolu, mais relativement à un objet exprimé & ſous-entendu. L'objet ſous-entendu dans ces phraſes, *il eſt près*, *il eſt loin*, n'eſt pas difficile à connoître : ce ſont les perſonnes qui parlent ; c'eſt le lieu dont on parle : il eſt *près*, il eſt *loin* de nous, du lieu où nous ſommes.

D'ailleurs A & DE n'expriment nullement le raport qu'on veut déſigner : toute la force de ce raport réſide dans le mot qui les précède. Prenons pour exemple cette phraſe : *Enée étoit déjà loin* DU *rivage*. Quel eſt ici le raport entre Enée & le rivage ? n'eſt-ce pas l'éloignement ? Le raport d'Enée avec le rivage, c'eſt d'en être *loin* ; tout comme lorſqu'on dit *Enée eſt* DANS *le port*, le raport d'*Enée* avec le *port* eſt d'être *dans*.

Mais ces mots ſont ſuivis d'autres Prépoſitions ! Qu'importe ? un mot, pour être placé à la ſuite d'un autre, n'en change pas la nature, ne lui ôte point ſa valeur. Les ſecondes Prépoſitions A & DE ne ſe trouvent d'ailleurs à la ſuite des autres que pour achever de déterminer le ſens qui étoit encore ſuſpendu ; & dans l'ordre des idées, loin que ces dernieres Prépoſitions ſuivent toujours immédiatement les autres, elles font ſouvent ſous-entendre quelques intermédiaires : *être* HORS DU *Camp*, ſignifie *être hors* l'enceinte *du Camp*. *Etre* PRÈS *d'ici*, c'eſt *être près* les confins, les avenues *d'ici*.

Ceci eſt d'autant plus vrai, qu'en général les Prépoſitions *hors*, *près*, &c. peuvent n'être pas accompagnées des Prépoſitions A & DE. *Preſſo Roma*, diſent les Italiens, près Rome ; *preſſo Parma*, près Parme. Auſſi nous arrive-t-il quelquefois de ſuprimer ces Prépoſitions : *nul n'aura de l'eſprit* hors *nous & nos Amis*.

Dira-t-on que *hors* n'eſt pas employé ici dans l'acception de ces mots *hors de*, & qu'il y eſt ſynonyme *d'excepté*, *d'hormis*, au lieu que *hors de* exprime la ſituation extérieure d'un objet relativement a un autre ? Mais *hors* ſera donc Prépoſition toutes les fois qu'il repréſentera *hormis* : faudra-t-il donc à chaque fois analyſer une idée, pour ſavoir s'il eſt employé dans cette acception ou dans une autre ? Point du tout : *hormis*, *excepté*, préſentent le même ſens que *hors* : ils déſignent le raport d'être mis *hors* d'une claſſe d'objets : *hors* ſera donc toujours Prépoſition.

Si l'on retranchoit de la claſſe des Prépoſitions, tous les mots ſemblables à *hors*, *près*, *loin*, &c. le nombre des Prépoſitions demeureroit fort incomplet : on ſeroit forcé, pour y ſupléer, de recourir à d'autres Parties du Diſcours ; & l'on ne pourroit dire, pourquoi, lorſqu'on eût commencé à inventer des Prépoſitions pour exprimer certains raports, on n'en inventa pas autant qu'il en falloit pour exprimer tous les raports de la même nature : ce qui offriroit une biſarrerie des plus ſingulieres. On peut donc regarder ces locutions, *il eſt près*, *il eſt loin*, comme des ellipſes où l'on a ſuprimé la plus grande partie de la phraſe. A conſidérer la choſe ſous ce point de vue, on doit trouver quelque différence dans l'uſage des Langues à l'égard des Prépoſitions. Les Langues hardies auront écarté tout les mots dont la ſupreſſion ne nuiſoit point à la clarté de la phraſe ; celles qui ſont moins hardies auront conſervé A & DE comme néceſſaires pour mieux préſenter l'enſemble de la phraſe ellipſée ; quelquefois, elles ſembleront avoir héſité ſur l'emploi ou la ſupreſſion de ces mots, & les auront employés & ſuprimés ſelon la circonſtance, ou indifféremment.

3°. *Les Grecs les employoient comme Prépoſitions.*

Les Grecs employoient tous ces mots ſans les faire eſcorter d'une autre Prépoſition : ils diſoient :

Μεχρι Σουσων,	*Méhri Souſón*,	Juſques Suze.
Εξω Βελων,	*Exó Belón*,	Hors (la portée de) les flèches.
Τηλου Αγρων,	*Telou Agrón*,	Loin les champs.
Εγγυς Εμου,	*Engys Emou*,	Près moi.

Objectera-t-on que ces mots n'étoient chez eux que des Adverbes ? Mais ce ne ſeroit qu'une diſpute de mots, qui proviendroit de ce que juſqu'ici on s'eſt formé de fauſſes idées des Prépoſitions Grecques. Les Grammairiens

Grecs prirent le nom de Prépoſitions dans un ſens beaucoup plus reſtreint que nous ; ils le borneront à ces mots, qui ſervoient également à marquer le raport entre les noms de deux objets, & à former de nouveaux mots en ſe mettant à la tête des mots radicaux ou primitifs. Ainſi EN étoit chez eux une Prépoſition : 1°. Parce qu'il ſe plaçoit entre deux objets en raport, comme dans cette phraſe : Εν οικω ειναι, *en oikói einai*, être EN la maiſon.

2° Parce qu'il ſervoit à former de nouveaux mots en ſe prépoſant aux mots radicaux : ainſi de ce même mot *oik*, précédé de *en*, on faiſoit :

Ενοικιζειν, *En-oik-izein*, placer quelqu'un EN maiſon ; comme nous dirions *em-maiſonner* quelqu'un ; & comme nous diſons *empriſonner*, *emmailloter*, *enfermer*.

Tous les autres mots qui ne ſervoient pas à en former de nouveaux, de cette façon, & qui marquoient cependant les raports, étoient réunis dans une claſſe ſéparée qu'on apelloit *Adverbes avec régime* ; & qui ſont de vraies Prépoſitions dans le ſens que tous nos Grammairiens modernes attachent à ce nom.

4°. *La maniere différente dont d'autres Peuples les employent, n'empêche pas qu'elles ne ſoient des Prépoſitions.*

La Langue Latine où l'on ne bornoit pas le nom de Prépoſitions aux ſeuls mots correſpondans à ceux que les Grecs apelloient ainſi, s'éloigna ſouvent auſſi de la Langue Grecque à l'égard de la maniere dont elle les employoit : ſi la Prépoſition s'y trouve ſuivie ſeulement de ſon régime *erga patrem*, envers ſon pere, *ſine nummis*, ſans eſpéces, elle y eſt ſouvent accompagnée d'une ſeconde Prépoſition, *verſus* AD *muros*, vers les murs ; *procul* A *me*, loin de moi.

Les Italiens placent indifféremment A & DE, à la ſuite des Prépoſitions, ou les ſupriment tout-à-fait ; *ſopra a-lla terra*, & *ſopra la terra* ; *verſo di voi* & *verſo voi* ; comme ſi nous diſions *ſur à terre*, de même que *ſur terre* ; *vers de vous*, de même que *vers vous*.

Dans notre Langue, de même que dans la Latine, nous avons des Prépoſitions qui ne ſont accompagnées que de leur régime, du nom en raport, *vers la riviere*, *avec lui* ; tandis que d'autres ſont toujours ſuivies d'une ſeconde Prépoſition, *juſqu'à vous*, *loin de moi* : quelquefois auſſi, ſelon la circonſtance, nous faiſons marcher ſeule la même Prépoſition, ou nous en mettons une au-

tre à ſa ſuite, *près de moi, près de ſa maiſon des champs.*

Puiſque les Grecs diſoient, ἐγγυς ἐμου, *près moi*; τηλου σου, LOIN VOUS, les Romains auroient pu dire *propè me, procul te:* mais d'un côté, ils purent s'imaginer que l'énergie du Génitif Grec n'étoit qu'imparfaitement rendue par leur Accuſatif ou par leur Ablatif; & de l'autre, que ces deux cas ne différant que par une légère prononciation dans les pronoms *me* & *te*, il ne falloit pas moins qu'une ſeconde prépoſition pour rendre l'énergie d'un tel Génitif, & pour achever de déterminer le cas : de-là, *propè ad me, procul à te.*

Du mot *ad* ſont venues & la Prépoſition Italienne *à*, & la nôtre *à. Fino A-l noſtro muro, uſque AD noſtrum murum, juſques A notre mur*; où l'on voit que ces quatre derniers mots ont été, pour ainſi dire, calqués ſur les quatre mots latins correſpondans.

Comme on avoit déjà changé en *a* la Prépoſition *ad*, la reſſemblance de ſon ne permettoit guères de faire uſage de la ſeconde *a*; on eut recours à une autre Prépoſition qui avoit le même ſens, chez les Latins eux-mêmes, la Prépoſition *de*, prononcée *dé* en Latin, & *di* en Italien. *De tempore cœnare*, ſouper DE bonne-heure; *DE te ſatis ſcio*, à l'égard DE toi, j'en ſais aſſez; DE *minoribus eſt*, il eſt DE les (des) moindres; on peut joindre à ces exemples cette expreſſion figurée de Térence, DE *meo unguento olet*, à laquelle répond la nôtre, *il ſe pare* DE *mes habits.*

Une raiſon particuliere à la Langue Françoiſe ſemble nous avoir déterminés à placer, en certains cas, DE à la ſuite d'une autre Prépoſition. Le régime de celles-ci, par exemple, *près*, *loin*, eſt ſouvent un monoſyllabe, tel que *moi*, *toi*, *lui*: ſi un de ces Pronoms ſuivoit immédiatement la Prépoſition, on entendroit quelque choſe de ſec ou de dur, dont l'oreille s'accommoderoit difficilement, *loin lui*, *près toi*: les ſons s'allieroient mal, ou ſe heurteroient entr'eux; au lieu que la Prépoſition *de* qui vient ſe placer au milieu, les lie l'un à l'autre, & en rend la prononciation plus agréable. Auſſi ſuprime-t-on DE toutes les fois que le nom de l'objet, dont *près* marque le raport, a une certaine longueur, & que l'oreille ne demande point de ſon intermédiaire entre cette Prépoſition & ce nom; on dit en effet *près* DE *moi*, & *près la maiſon du Commandeur.*

PRÈS ne ſera-t-il donc Prépoſition que dans ce dernier cas? Faudra-t-il dans le premier que DE le dépouille entierement de ſa fonction prépoſitive pour ſe l'attribuer à lui ſeul? Mais reconnu inutile dans le dernier exemple, ce n'eſt donc pas lui qui exprime le raport de deux ob-

jets ; ce mot, par conſéquent, ne ſauroit empêcher que *près* & leurs ſemblables, *hors*, *loin*, &c. ne continuent d'être des Prépoſitions.

Ce Principe rendra le nombre des Prépoſitions plus complet, & nous ne ſerons pas obligés d'en exclure pluſieurs mots reconnus pour être des Prépoſitions dans un grand nombre de Langues, & qu'un léger acceſſoire ne doit pas dégrader.

§. 3.

Prépoſitions diviſées en deux Claſſes générales.

Il ſe préſente d'abord une diſtribution générale en deux grandes Claſſes, ſelon que les Prépoſitions figurent dans les Tableaux énonciatifs, ou dans les Tableaux actifs & paſſifs : ce qui comprend tous les Tableaux poſſibles d'idées.

Nous apellerons les unes *Prépoſitions énonciatives* ; & les autres, *Prépoſitions d'actions.*

Les premieres, qui peuvent être à cet égard comparées aux Adjectifs, expriment de ſimples raports d'éxiſtence, effets de la nature même des Êtres.

Les ſecondes, ainſi que les Verbes, expriment des raports d'action, effets de la volonté & des opérations des êtres animés.

Chacune de ces Claſſes ſe ſubdiviſera en d'autres, ſuivant la nature des raports qu'elles expriment.

PREMIERE CLASSE.

PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES.

Les Prépoſitions énonciatives déſignent de ſimples raports d'éxiſtence, réſultant de la nature même des Êtres. C'eſt ainſi que deux objets peuvent être comparés entr'eux dans leurs raports de ſituation, de tems, de lieu, d'exiſtence & de dépendance : ce qui donne cinq eſpèces de Prépoſitions :

Prépoſitions qui indiquent un raport de SITUATION.
Prépoſitions qui indiquent un raport de LIEU.
Prépoſitions qui indiquent un raport de TEMS.
Prépoſitions qui indiquent l'EXISTENCE RELATIVE.
Prépoſitions qui indiquent la DÉPENDANCE.

I. SUBDIVISION.

I. SUBDIVISION.

Prépoſitions qui indiquent un raport de ſituation.

La ſituation d'un objet eſt toujours relative à celle d'un autre ; car ce n'eſt qu'en comparant les objets entr'eux, qu'on ſe forme une idée de leur ſituation : mais cette ſituation peut être conſidérée ſous différens points de vûe ; & de-là dérive le plus grand nombre des raports & des Prépoſitions.

Les differens raports que préſente la ſituation des objets, ſont ceux de *ſurface*, de *capacité*, de *diſtance* & d'*ordre* : ce qui donne quatre eſpéces de Prépoſitions qui indiquent des raports de ſituation.

I. *Prépoſitions de ſituation, relatives à la ſurface.*

On diſtingue deux ſortes de ſurfaces, l'une horiſontale ; l'autre perpendiculaire. La ſurface d'une Table eſt de la premiere eſpéce ; & celle d'un édifice de la ſeconde.

Prépoſitions de ſituation, relatives à la ſurface horiſontale.

Les ſurfaces horiſontales ayant un deſſus & un deſſous, donnent lieu à deux différens raports de ſituation, qui s'expriment néceſſairement par deux prépoſitions différentes. Car un même objet peut être placé au-deſſus, ou au-deſſous d'une telle ſurface : de-là les deux Prépoſitions SUR & SOUS.

SUR eſt une Prépoſition qui exprime un raport de ſituation d'un objet, ſupérieure relativement à la ſurface horiſontale d'un autre objet.

SOUS eſt une Prépoſition qui exprime un raport de ſituation d'un objet, inférieure relativement à la ſurface horiſontale d'un autre objet.

Ce Livre eſt SUR la table ; ce Livre eſt SOUS la table.

Prépoſitions de ſituation, relatives à la ſurface perpendiculaire.

Les ſurfaces perpendiculaires, comme celles d'un mur, d'une porte, offrent deux raports de ſituation : car un objet peut être placé, relativement à une pareille ſurface, par devant ou par derriere. D'où réſultent ces deux Prépoſitions, DEVANT & DERRIERE.

DEVANT eſt une Prépoſition qui exprime un raport de ſituation d'un objet, antérieure relativement à la ſurface perpendiculaire d'un autre objet.

DERRIERE eſt une Prépoſition qui exprime un raport de ſituation d'un objet, poſtérieure relativement à une ſurface perpendiculaire.

Cette table eſt placée DEVANT le mur, DERRIERE le mur.

II. *Prépoſitions de ſituation, relatives à la capacité d'un objet.*

Si l'on conſidere un objet, tel qu'une maiſon, un étui, relativement à ſa capacité, ou à la propriété qu'il a de contenir d'autres objets dans ſon intérieur, il en réſulte deux nouveaux raports : car cet objet en renferme un autre, ou ne le renferme pas. De-là ces deux Prépoſitions DANS & HORS.

DANS eſt une Prépoſition qui exprime la ſituation d'un objet, relativement à un autre objet, où il eſt contenu.

HORS eſt une Prépoſition qui exprime la ſituation d'un objet relativement à un autre objet, où il n'eſt pas contenu.

Cet homme eſt DANS ſa chambre, DANS ſon lit.
Il eſt HORS de ſa chambre, HORS du lit.

III. *Prépoſitions de ſituation, relatives à la diſtance.*

Les raports de ſituation d'un objet conſidéré relativement à la diſtance, peuvent être en très-grand nombre, parce que la diſtance eſt un raport qui n'a rien de fixe & qui varie à l'infini.

On peut conſidérer cette diſtance ſous deux points de vue différens ; l'un vague, ou indéterminé : l'autre précis & déterminé. De-là diverſes prépoſitions dont les unes préſenteront une diſtance indéterminée ; & les autres, une diſtance préciſe.

Prépoſitions de ſituation, relatives à une diſtance indéterminée.

PRÈS eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet qui eſt ſéparé d'un autre par une diſtance peu conſidérable & indéterminée.

Oſtie eſt PRÈS de Rome.

LOIN eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet qui eſt ſéparé d'un autre par une diſtance conſidérable & indéterminée.

Paris eſt LOIN de la Mer.
Il eſt LOIN de ces lieux.

VERS eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme étant placé du côté d'un autre objet, ſans déterminer la diſtance où ils ſont l'un de l'autre.

C'eſt VERS la riviere qu'on l'a vu.

Prépoſitions de ſituation, relatives à une diſtance déterminée.

CONTRE eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet qui n'eſt ſéparé par aucune diſtance de l'objet auquel on le compare.

Il eſt CONTRE le mur.

OUTRE eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme s'étendant au-delà d'un autre objet, comme paſſant au-delà d'un autre objet.

Le Pays d'OUTRE-mer.

L'Abbé Fleury a dit : » S. Louis étant encore OUTRE mer, écrivit » à ſa fille Iſabelle une lettre de ſa main où il l'exhortoit fortement » au mépris du monde ; & à l'entrée en Religion.

Cette Prépoſition a vieilli dans le ſens propre, & on lui ſubſtitue *au-delà*. Mais elle s'eſt conſervée au ſens métaphorique ; & c'eſt dans ce ſens qu'on dit :

OUTRE meſure, OUTRE ſes gages, OUTRE cela.

JUSQUES eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme parvenu à un tel point.

Il s'avança JUSQUES-là ; il vint JUSQU'À moi.

IV. *Prépoſitions relatives à l'ORDRE dans lequel ſe trouvent les objets.*

L'ordre dans lequel ſe trouvent les objets, relativement à d'autres objets, peut être conſidéré ſous trois différens raports : ou cet objet précéde les autres, ou il les ſuit, ou il eſt au milieu.

AVANT, Prépoſition qui marque qu'un objet en précéde un autre.

On ne doit pas marcher AVANT ſes Supérieurs.

APRÈS, Prépoſition qui marque qu'un objet en ſuit un autre.

APRÉS l'éclair, vient le tonnerre.

ENTRE, Prépoſition qui marque qu'un objet ſe trouve au milieu de deux autres.

La Suiſſe eſt ENTRE la France & l'Eſpagne.

PARMI, Prépoſition qui marque qu'un objet eſt au milieu d'un grand nombre d'autres avec leſquels il eſt confondu.

On le trouva PARMI ceux que la fête avoit attirés.

SECONDE ESPÉCE DE PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Prépoſitions qui marquent les raports de LIEU.

Un objet conſidéré relativement à un lieu, peut *y être*, *y aller*, *en venir*, *y paſſer*: de-là diverſes Prépoſitions.

A. Cette Prépoſition eſt relative au lieu où l'on eſt, & au lieu où l'on va, lorſque ce lieu n'eſt qu'une Ville, &c.

Il eſt A Rome, il va A Rome.

DE. Cette Prépoſition eſt relative au lieu d'où l'on vient:

Il vient DE Rome.

PAR. Cette Prépoſition eſt relative au lieu qu'on traverſe:

Il a paſſé PAR Rome.

DANS. Cette Prépoſition eſt relative; 1°. au lieu où l'on eſt:

Il eſt DANS Rome.

2°. A celui où l'on va, lorſqu'il n'eſt pas déſigné par ſon nom:

Il paſſe DANS des Pays lointains.

EN. Cette Prépoſition eſt relative au lieu où l'on eſt & à celui où l'on va lorſqu'il eſt déſigné par ſon nom.

Il eſt EN France, il va EN France.

Si un nom de lieu ſe préſente à nous comme individuel, on ſe ſert de la Prépoſition A, & non de la Prépoſition DANS, quoique ce lieu ſoit en lui-même une vaſte Contrée: ainſi l'on dit:

Aller A la Chine, AU Japon, AU Chili.
Être A la Chine, AU Japon, AU Chili.

CHEZ eſt une autre Prépoſition de ſituation qui indique le lieu comme étant la demeure d'une Perſonne.

Je vais CHEZ vous. Il eſt CHEZ lui. Il le trouva CHEZ le Marquis.

TROISIEME ESPECE DE PRÉPOSITIONS.

Prépoſitions qui marquent les raports de TEMS.

Relativement au tems, on peut comparer le tems auquel une choſe commence & celui pendant lequel elle dure, avec le tems où une autre choſe commence & avec celui pendant lequel elle dure. De-là naiſſent diverſes Prépoſitions.

DÈS eſt une Prépoſition qui indique le TEMS où une choſe commença.

DEPUIS eſt une Prépoſition qui indique la continuation d'une choſe commencée en un TEMS qu'on déſigne.

PENDANT, DURANT, } ſont des Prépoſitions qui indiquent des choſes qui ſe font en même TEMS.

ENVIRON eſt une Prépoſition qui indique le tems par aproximation.

DÈS ce *tems-là* il devint ſage.
DEPUIS ce *tems* il n'a ceſſé d'être ſage.
PENDANT ce *tems* il fut ſage.
DURANT la paix il ſe prépara à la guerre.
ENVIRON ce *tems*-là; ENVIRON Noël, il alla chez vous.

Telle eſt la différence entre ces deux Prépoſitions *Durant* & *Pendant*; que celle-là exprime un tems de durée, dit l'Abbé Girard (1), & qui s'adapte dans toute ſon étendue à la choſe à laquelle on le joint: tandis que

(1) Vrais Principes de la Lang. Franç. T. II. p. 191.

Pendant ne fait entendre qu'un tems d'époque, qu'on n'unit pas dans toute ſon étendue, mais ſeulement dans quelqu'une de ſes parties.

Quatrieme espece de Prépositions Enonciatives.

Prépoſitions qui indiquent un raport d'éxiſtence.

Les Objets peuvent exiſter ſeuls ou réunis : ce qui donne lieu à de nouveaux raports, & par-là même à de nouvelles Prépoſitions.

Avec eſt une Prépoſition qui indique un raport de réunion & de concours.

Il eſt avec ſes amis.
Il l'enleva avec ſes mains.

Sans eſt une Prépoſition qui exclut tout raport de réunion & de concours.

Il eſt sans amis.
Il l'enleva sans le ſecours de perſonne.

Excepté, Hormis, } ſont des Prépoſitions qui n'excluent qu'une portion d'Objet.

Il aime tous les hommes, hormis les ingrats.
Il les enleva tous, excepté le Chef.

Hors eſt une Prépoſition qui excepte une portion d'Objet.

Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.

Cinquieme espece de Prépositions Enonciatives.

Prépoſitions qui déſignent les raports de Propriété, de Dépendance, d'Origine.

Les raports de Propriété, de Dépendance, d'Origine, reviennent continuellement dans la Société ; mais n'étant pas ſuſceptibles de pluſieurs points de vûe, ils ne donnent lieu qu'à deux Prépoſitions, de & a.

Ces Prépoſitions marquent également la Propriété & l'Apartenance, mais d'une manière propre à chacune : l'une a un plus grand raport à la dépen-

dance, & l'autre en a davantage à la poſſeſſion : parce que l'une marque d'où l'on vient, & l'autre où l'on va. Ainſi l'on dit :

C'eſt une Lettre DE ma ſœur.
J'envoye ceci A ma ſœur.
C'eſt le Livre DE Pierre.
Ce Livre appartient A Pierre.
C'eſt le fils DE mon Maître.
C'eſt au Chef A commander.

SECONDE CLASSE.

PRÉPOSITIONS RELATIVES AUX ACTIONS.

Les Prépoſitions qui déſignent les raports des Actions, ſont en beaucoup plus petit nombre, parce que les Actions ont beaucoup moins de faces que les Objets phyſiques, & qu'elles ſont moins ſuſceptibles de contraſte ; enſorte que chacune de ces faces donne lieu à un plus petit nombre de Prépoſitions.

Toute Action peut être conſidérée ſous ces divers raports :

Son origine & ſon auteur.
Sa cauſe & ſon motif.
L'objet auquel elle ſe raporte.
Le moyen par lequel elle s'opere.
Le modéle d'après lequel on l'exécute.

1°. *Raport d'Origine.*

DE & PAR ſont deux Prépoſitions qui indiquent les Auteurs & l'origine d'une Action.

Son armée fut vaincue PAR les Romains.
Cette action ne peut venir que D'un bon eſprit.

2°. *Raport de Motif.*

ATTENDU & VU ſont des Prépoſitions qui indiquent les motifs qui déterminent à une Action.

ATTENDU ſa ſageſſe, on le récompenſa.

Vu la circonſtance des tems, on ſe tint ſur ſes gardes.

SAUF eſt une Prépoſition qui indique qu'on ne ſe détermine à une action, qu'autant qu'on n'a point de motif plus puiſſant pour ne la pas faire.

SAUF meilleur avis, on ſuivit le ſien.

3°. *Raports d'Objet.*

A, POUR, } Indiquent les Objets auxquels aboutit une action.

Cette action tendoit A ſon avantage.
Il s'attachoit A plaire.
Je me conduiſis ainſi POUR le mieux.
Je l'ai fait POUR lui-même.

ENVERS indique l'Objet par raport auquel on ſe conduit de telle ou de telle manière.

Il eſt toujours plein de douceur ENVERS ſes ennemis.

TOUCHANT, CONCERNANT, } ſont des Prépoſitions qui déſignent les Objets relativement auxquels on ſe détermine à une action.

TOUCHANT cette affaire, on ſe conduira de telle & de telle maniere.
CONCERNANT cet objet, on prit cette réſolution.

4°. *Raport de Moyen.*

AVEC, PAR, } marquent les raports d'un Objet comme moyen & inſtrument.

Cette action fut exécutée PAR un Héros.
Il en vint à bout AVEC le ſecours de ſes amis.

MOYENNANT indique le raport d'un Objet comme ſuffiſant pour éxécuter une action.

MOYENNANT ces avances, on réuſſira.

MALGRÉ,

MALGRÉ, NONOBSTANT, } ſont des Prépoſitions qui indiquent opoſition dans les moyens ou dans le concours.

On le fera MALGRÉ lui.
Il le voulut, NONOBSTANT toute repréſentation.

5°. Raports de Modéle & de Régle.

On ſuit un Modéle, ou l'on s'en écarte. De-là les Prépoſitions SELON, SUIVANT, CONTRE.

L'Abbé Girard dit des deux premieres, « qu'elles uniſſent par conformité ou » par convenance ; avec cette différence que, *ſuivant* dit une conformité plus » indiſpenſable, regardant la pratique ; & *ſelon*, une ſimple convenance, ſou- » vent d'opinion. »

» Le Chrétien ſe conduit SUIVANT les maximes de l'Evangile.
» Je répondrai à mes Critiques SELON les objections qu'ils feront.

CONTRE, marque qu'on viole la Régle, qu'on eſt opoſé à un Objet.

Il agit CONTRE la Loi.
Il s'eſt décidé CONTRE le bon ſens.

Obſervons que le ſens de cette derniere Prépoſition eſt un dérivé de celui que nous lui avons aſſigné plus haut : car, au phyſique, lorſqu'on veut renverſer, détruire une ville, on éleve ſes batteries en face de cette ville, on les place contre : de-là l'idée d'opoſition attachée inſenſiblement à cette Prépoſition.

Les Prépoſitions Françoiſes ſeroient donc, d'après cette diviſion, au nombre de quarante-deux, ſans compter les doubles emplois de cinq ou ſix, telles que *hors*, *de*, *à*, *par*, &c.

L'Abbé Girard n'en comptoit que trente-deux.

M. Beauzée en reconnoît trente-cinq, quoiqu'il ſuprime quatre de celles qu'avoit admiſes l'Abbé Girard, c'eſt-à-dire, *devant*, *derriere*, *avant* & *hors*, & que nous avons cru devoir ajouter aux trente-cinq reconnues par M. Beauzée.

M. Beauzée en admet donc *ſept* qui ne ſont pas dans l'Abbé Girard, *attendu*, *concernant*, *dès*, *joignant*, *moyennant*, *ſauf* & *vû*.

Celles que nous comptons nous-mêmes de plus que M. Beauzée, ſont les

quatre qu'il a rejettées de l'Abbé Girard, & ces quatre ſont : *loin*, *juſques*, *environ* & *près*.

Phrases Prépositives.

Avec ces derniers Grammairiens, nous n'avons pas mis au rang des Prépoſitions, nombre de mots qu'on avoit toujours regardés comme tels.

Arriere.	Dehors.	Proche.
Deça.	Deſſus.	Auprès.
Delà.	Deſſous.	Autour.
Dedans.	Le-long.	En préſence.
Devers.	Vis-à-vis.	A l'encontre, &c.

Cependant nous ne les regardons pas avec eux comme des Noms, ou comme des Adverbes : mais comme des phraſes prépoſitives qui tiennent lieu de Prépoſitions dont notre Langue eſt privée, & qui pourroient devenir parfaitement ſemblables à nos autres Prépoſitions, ſi l'on rendoit l'ellipſe plus complette.

En effet, ſoit qu'on les employe comme Noms, ou comme Adverbes, ſoit qu'on les faſſe précéder ou ſuivre de quelqu'autre Prépoſition, on ne peut ſe diſſimuler qu'on a ſous-entendu des mots entre leſquels ceux-ci faiſoient la fonction de Prépoſitions.

L'arriere *d'un vaiſſeau*, eſt pour *la portion qui eſt* derriere *le vaiſſeau.*
Le dedans *d'un vaſe*, eſt *la portion* du *vaſe qui eſt* dans *ſa capacité.*
Le dehors, eſt *la portion* de ce *vaſe qui eſt* hors *ſa capacité.*
En deça, c'eſt être en la portion qui eſt *deça* un lieu, une riviere.
En dela, c'eſt être en la portion qui eſt *delà* un lieu.
Autour de, c'eſt être en ce qui conſtitue le tour d'un objet.

Ces phraſes commençant ainſi par une Prépoſition, & étant deſtinées à marquer des raports, ne peuvent être apellées que *phraſes prépoſitives*, & le mot qui les conſtitue n'en doit pas être moins regardé comme une Prépoſition, puiſqu'il déſigne des raports, & qu'il n'eſt placé immédiatement après une autre Prépoſition que par l'effet de l'ellipſe.

Les raports qu'ils déſignent different des raports énoncés par les prépoſitions précédentes ; ils doivent par conſéquent être mis à leur ſuite : ils l'ex-

priment même dans d'autres Langues par des prépoſitions ſemblables aux autres, tout comme ils pourroient ne former qu'un ſeul mot dans la nôtre même, ſi elle ſuivoit la marche hardie des premiers qui la parlerent.

De quatre Prépoſitions anciennes qui ne ſubſiſtent plus que dans certaines formules.

Il exiſtoit autrefois dans notre Langue quatre Prépoſitions dont nous ne nous ſervons plus que dans quelques formules que l'uſage a en quelque façon conſacrées : ce ſont nos mots, ès, LÈS, RIERE, RÈS. Ils entrent dans ces phraſes *Maître*-ÈS-*Arts*, *Villeneuve*-LÈS-*Avignon*, *ſitué* RIERE *un tel terrein*, *Rès-Terre*. Nous dirions aujourd'hui : *Maître* DANS *les Arts*, *Villeneuve* PRÈS *Avignon*, *ſitué dans le territoire* d'un tel lieu, *ſur la ſuperficie de la Terre*.

Les Prépoſitions ne ſe correſpondent pas exactement d'une Langue à l'autre.

Puiſqu'un raport entre deux objets peut s'exprimer par une Prépoſition ou par une phraſe prépoſitive, & que le choix, à cet égard, dépend uniquement du plus ou du moins de hardieſſe d'une Langue dans ſes ellipſes, il arrivera continuellement que ce qui s'exprime par une Prépoſition dans une Langue, s'exprimera dans une autre par une phraſe prépoſitive : mais par la méthode que nous ſuivons ici, & qui raproche ces deux manieres d'énoncer les raports, on ne ſera jamais embarraſſé pour analyſer des phraſes relatives à l'objet dont nous traitons ici.

Afin qu'on puiſſe s'en former une idée plus exacte, ajoutons ici les Prépoſitions en uſage dans la Langue Italienne ; on verra que leur nombre qui eſt très-conſidérable, ſe réduiroit preſqu'à rien, ſi l'on en ôtoit toutes celles qui ſe font ſuivre des Prépoſitions A & DE, & toutes celles qui ſont un compoſé de pluſieurs mots.

PRÉPOSITIONS ITALIENNES.

1°. *Enonciatives.*

SOPRA, ſur.
Sotto, ſous.
Anzi, devant.
Dietro, derriere.

FRA, *Fra*, } Entre.
A, à.
Di, de, d'où.

Dentro, dans.
In, en.
Fuori, hors.
Preſſo, près.
Contro, contre.
Vicino, voiſin.
Raſente, joignant.
Oltre, outre.
Fino, juſques.
Anzi, *Innanzi*, } Avant
Dopo, après.
Verſo, vers.
Inverſo, envers.
Da, de, par.
Per, par, pour.
Lungo, le long.
Incontro, devant.
Rimpetto, vis-à-vis.
Attorno, autour.
Intorno, à l'entour.
Accanto, à côté.
Addoſſo, deſſus.
Affronte, en front.
Appié, au pied.
Allato, contre, à côté.
Entro, entre.
Appo, chez.

2°. *Actives.*

DA, dez.
A, à.
CON, avec.
Senza, ſans.
ECCETTO, excepté.
Mediante, moyennant.
ſecondo, ſelon.
Circa, touchant, environ.

Ce qui fait au moins quarante-quatre Prépoſitions, ſur leſquelles il y en a à peine douze qui puſſent être regardées comme des Prépoſitions, ſi l'on ôtoit de ce nombre celles qui ſe font ſuivre des Prépoſitions A & DI, telles que *ſopra*, ſur; *ſotto*, ſous; *entro*, entre; *verſo*, vers; & celles qui ſont formées par des phraſes elliptiques, telles que *accanto*, à côté; *affronte*, en front, vis-à-vis; *appié*, au pied, &c.

ARTICLE III.

Les Prépositions ont un sens propre et général.

Ces observations à l'égard des Prépositions sont d'autant plus néceſſaires que cette claſſe de mots eſt d'un uſage continuel, qu'ils conſtituent une grande partie des beautés & des fineſſes des Langues, qu'il importe par conſéquent d'en avoir de juſtes idées ; & que juſques ici, on ne s'en eſt pas aſſez occupé.

M. Beauzée le ſentoit bien, lui qui reconnoiſſoit qu'on avoit eu tort de réduire les Prépoſitions à des claſſes générales, parce que chacune d'elles a reçu trop de ſignifications différentes pour ſe prêter ſans obſtacle à des claſſifications régulieres ; qui avouoit en même tems que le ſyſtême des Prépoſitions étoit moins inconſéquent qu'on l'imagine dans notre Langue, où elles portent l'empreinte d'une raiſon éclairée, fine, & en quelque ſorte infaillible : & qui demandoit s'il ne ſeroit pas avantageux de réduire ſous un point de vue unique & général tous les uſages d'une même Prépoſition (1).

C'eſt d'après ces vues, qu'après avoir dit » : La Prépoſition Vers, par exemple, indique également, dit-on, raport au lieu, au tems & au terme : » *vers* eſt Prépoſition de lieu dans cette phraſe, *aller* vers *la citadelle* ; de » tems dans celle-ci, *il eſt mort* vers *midi* ; de terme dans cette troiſiéme, » *ſe tourner* vers *Dieu* ; il ajoute très-bien : Diſons-le de bonne foi, ces diffé» rentes ſignifications ne ſont point dans le mot *vers*. Les raports ſont compris » dans la ſignification des termes antécédens, & c'eſt l'ordre ; les termes » conſéquens les déterminent ſpécifiquement, & la Prépoſition ne fait qu'in» diquer que ſon complément eſt le terme conſéquent du raport qui apartient » au terme antécédent, & dont elle eſt le ſigne. Nous diſons raport au tems, » quand le complément eſt un nom de tems : raport au lieu, quand c'eſt » un nom de lieu, &c. Dans le fait, *vers* indique un raport d'aproximation ; » & l'aproximation ſe meſure ou par la durée, ou par l'eſpace, ou par l'incli» nation de la volonté.

» De cette explication, ſoit d'une plus heureuſe, faite dans les mêmes

(1) Gramm. Gen. T. I. p. 534. 535.

» vues, il pourroit enfin réſulter que chaque Prépoſition n'exprime en effet » qu'un raport général qui eſt enſuite modifié par les différens complémens.

Il reléve à cet égard avec raiſon le Commentateur de la Grammaire Générale de Port-Royal, M. Duclos, qui croyoit que le vrai raport n'étoit pas marqué par la prépoſition, mais par le ſens total, & cela au ſujet des Verbes *donner* & *ôter* qui ſont ſuivis également de la prépoſition *à* (2). Ce qui n'auroit pas ſurpris M. Duclos, s'il avoit fait attention qu'à la ſuite de ces deux Verbes ſi différens, A marque un ſeul & même raport, le TERME des actions *donner* & *ôter*.

L'Abbé de Dangeau avoit auſſi très-bien vu que toute Prépoſition avoit une valeur propre & déterminée, de laquelle réſultoient les divers ſens qu'on lui attribue : mais il n'eut pas tout le ſuccès qui eût été à déſirer dans l'eſſai qu'il fit pour ramener à une valeur primitive les divers ſens de la prépoſition APRÈS, comme s'en eſt encore très-bien aperçu M. Beauzée.

Voici comme s'exprime l'Abbé de Dangeau (3); ſes vues ſont trop intéreſſantes d'ailleurs pour être omiſes.

» APRÈS eſt une Prépoſition, qui marque premierement poſtériorité de » lieu entre des Perſonnes ou des choſes qui ſont en mouvement. *Pierre marche* après *Jacques* : *les chevaux marchoient* après *les bœufs*.

» On ſe ſert de la Prépoſition *après*, quand on veut marquer qu'un » homme marche *après* un autre dans le deſſein de l'atteindre, ſoit pour le » prendre, ſoit pour ſe joindre à lui, ſoit pour lui parler : ainſi on dit que » *des Archers marchoient*, ou *couroient* après *des voleurs* ; *le valet courut* après » *ſon Maître pour lui dire une nouvelle*.

» De ce ſens on en a formé un figuré, qui ſert à marquer que l'on veut » obtenir quelque choſe ; il *court* après *les honneurs* ; & quelquefois ôtant de » ce figuré le Verbe qui marque mouvement ; comme *courir*, on ſe ſert » d'un Verbe qui ne marque autre choſe que le déſir d'obtenir : ainſi l'on dit, » *il ſoupire* après *les honneurs* ; il *ſoupire* après *ſa liberté* : *crier* après *quelqu'un*, » *attendre* après *quelqu'un*. On dit à peu près dans ce même ſens, *il eſt* après » *cet ouvrage* ; *il eſt* après *à bâtir ſa maiſon*.

» Au figuré, on l'employe en des choſes morales ; *il faut faire marcher* » *le ſoin des choſes temporelles* après *celui de notre ſalut*.

---

(2) Rem. ſur la Gramm. Gén. II. XI.

(3) Opuſc. ſur la Lang. Franç. p. 217.

» On employe auſſi *après* à marquer poſtériorité de lieu entre des choſes » qui ne ſont pas en mouvement : *les Conſeillers ſont aſſis* après *les Préſi-* » *dens.*

» Dans ce ſens, il s'employe dans des choſes morales, pour marquer » infériorité d'eſtime.

» *Après* marque auſſi poſtériorité de tems, par une eſpéce d'extenſion de la » quantité de lieu à celle de tems, comme dans cette phraſe, *Pierre eſt arrivé* » après *Jacques.*

» Ce mot *après* paroît avoir quelque raport à la poſtériorité de lieu entre » les choſes qui ſont en mouvement ; ce qui peut avoir été cauſe de l'exten- » ſion qu'on a donnée à cette Prépoſition, la faiſant aller de la poſtériorité » de lieu à celle de tems.

» Quand un homme marche *après* un autre, il arrive ordinairement plus » tard que lui ; c'eſt ce qui fait que du premier ſens de la Prépoſition *après*, » qui eſt pour marquer poſtériorité de lieu, on eſt venu à lui faire ſignifier » par extenſion, la poſtériorité de tems.

» C'eſt de la Prépoſition *après*, priſe dans la ſignification de poſtériorité de » tems, que ſe forment quelques compoſés, comme, *ci-après*, adverbe ; » *après-diner*, adverbe ; *après-dinée*, ſubſtantif (ou nom) féminin ; *après-* » *ſouper*, adverbe ; *après-ſoupée*, ſubſtantif (ou nom) féminin.

» Il y a une ſignification de ce mot *d'après*, qui a quelque raport à la » poſtériorité de tems. *Ce Tableau eſt fait* d'après *le Titien ; ce payſage eſt* » *fait* d'après *nature* ; cela marque poſtériorité de tems. Le Titien avoit fait » le Tableau avant que le Peintre le copiât ; la Nature avoit formé le payſage » avant que le Peintre le repréſentât.

» Il y a peut-être pluſieurs autres uſages du mot *après*, qu'on pourroit » ranger ici ſous quelqu'un des articles que j'ai marqués, & faire voir comment » ils en viennent ou par figure ou par extenſion. Il me ſemble qu'il ſeroit fort » utile de faire voir comment on eſt venu à donner tous ces divers uſages » à un même mot : ce qui eſt commun à la plûpart des Langues, & qui » vient de ce qu'il y a de la raiſon dans cette eſpéce de généalogie des divers » uſages des mêmes mots. La raiſon étant de tous les Pays & de tous les » tems, elle a produit des effets à peu près ſemblables en divers tems & » en divers Pays ».

Telles ſont les remarques de l'Abbé de Dangeau, qui euſſent été plus heureuſes s'il avoit pu généraliſer davantage ſes idées à ce ſujet : auſſi M. Beauzée le reléve par ces excellentes obſervations.

» Je ne ſais pas comment on prouveroit qu'*après* marque premierement » poſtériorité de lieu, plutôt que poſtériorité de tems ; ni pourquoi cette » Préposition marqueroit poſtériorité, plutôt entre des objets en mouvement » qu'entre des objets en repos. La vérité eſt probablement qu'elle marque » poſtériorité, avec abſtraction de tems & de lieu, de mouvement & de » repos ; ce qui la rend propre à déſigner l'ordre dans toutes les circonſtances » dont il s'agit : telle eſt ſa premiere & principale deſtination ; l'ordre moral » ſe joint aiſément à l'ordre phyſique, c'eſt la même idée ; & le ſens figuré s'é- » tablit aiſément ſur le ſens propre (5) ».

Franchiſſons le mot ; APRÈS eſt, comme nous l'avons vu, une Préposition qui indique la ſituation relativement à l'ordre, & qui étant l'opoſé d'*avant*, indique l'ordre poſtérieur, dans le ſens phyſique & le plus abſolu, d'où elle acquiert la même valeur dans l'ordre moral & dans le ſens figuré.

Ceci confirme l'utilité de notre diſtribution des Prépoſitions, priſe dans le phyſique, & où elles n'ont d'autres ſubdiviſions que celles qu'elles donnent elles-mêmes par leurs contraires ; ce qui empêche de recourir à des claſſes trop nombreuſes, & qui donne la valeur propre & primitive de chaque Pré- poſition.

ARTICLE IV.

ORIGINE DES PRÉPOSITIONS.

S'IL exiſte des mots qui durent paroître l'effet du hazard, ce furent ſans contredit les Prépoſitions ; la plûpart n'offrent aucun raport entre leur ſon & leur valeur : du moins celles qui ſont d'une origine ancienne : car les modernes ſont formées de mots connus, telles, *nonobſtant*, *malgré*, *concernant*, *attendu*, *vu*, *ſuivant*, *durant*, *pendant*.

Mais puiſque toutes celles-ci ſont ſignificatives & empruntées de mots dont le ſens étoit analogue à celui qu'on aſſignoit à ces nouvelles Prépoſitions ; les Prépoſitions que nous tenons de l'Antiquité & celles qui exiſtent dans quelque Langue que ce ſoit, ſeroient-elles moins ſignificatives ? Si nous, qui regardons les mots comme l'effet du hazard, n'avons pu inventer au hazard aucune

(5) Gram. Gen. T. I. p. 542.

Prépoſition, & ſi nous avons toujours choiſi pour cet effet les mots les plus propres à peindre notre idée, à combien plus forte raiſon les Anciens qui ont toujours pris leurs mots dans la Nature, auront-ils été ſcrupuleux à ne choiſir, pour déſigner les raports des objets, que des mots propres à faire apercevoir ces raports de la maniere la plus prompte & la plus vive?

Nous pouvons donc être aſſurés que toute Prépoſition s'eſt formée d'un mot connu, dont elle a eu toute l'énergie; & que c'eſt en vertu de cette analogie qu'elle eſt devenue propre à être le ſigne d'un raport entre deux objets.

Mais afin qu'on n'en puiſſe pas douter, donnons-en quelques exemples.

SUR eſt un mot qui n'offre aucun ſens dans notre Langue, & dont nous ne pouvons apercevoir le raport avec l'idée que nous y attachons, pas même avec nos mots *ſuprême* & *ſupérieur*, qui viennent cependant de la même origine: mais ce n'eſt pas par nos Langues modernes qu'il en faut juger; nous le tenons des anciennes: c'eſt donc à celles-ci que nous devons avoir recours pour reconnoître ſon origine; rien alors ne ſera plus facile. Ce mot vient du Latin SUPER; mais les Latins en avoient altéré la prononciation pour la rendre plus douce: il nous faut donc recourir aux Grecs qui lui avoient conſervé toute ſa force primitive & le prononçoient HUP-ER. La racine en eſt donc HUP: mais cette racine ſignifia conſtamment l'ÉLÉVATION. Elle eſt devenue dans notre Langue la racine de HUPPE, oiſeau diſtingué des autres par l'aigrette qui s'ÉLÉVE au-deſſus de ſa tête; en Anglois *Howp*; & celle de HOUPPELANDE, qui déſigne un habit qu'on met par-deſſus les autres. C'eſt le HOUPE des Languedociens, qui ſignifie *ſus*, LEVE-*toi*. C'eſt le UP des Anglois qui ſignifie *en haut*, d'où UP-*land*, pays élevé, pays de montagnes. C'eſt leur UPON qui ſignifie ſur, deſſus; leur UPPER qui ſignifie *haut*, *ſupérieur*. C'eſt leur OVER qui ſignifie *ſur*, *par-deſſus*; & qui, joint aux Verbes, déſigne toujours de l'excès; *Over-burden*, ſur-charger.

C'eſt le OP des Peuples Belgiques, qui ſignifie ſur: leur OPPER qui ſignifie plus haut, ſupérieur, premier; & OVER ſur, par-deſſus.

C'eſt le UBER des Peuples Germaniques, qui ſignifie également *ſur*, *par-deſſus*, *qui ſurpaſſe*, &c. Leurs OBER & OB qui ont la même ſignification, d'où OB-*erer*, ſupérieur. En donnant à ce mot une prononciation plus forte, ils en ont fait AUF, qui a les mêmes ſignifications, & qui entre dans les mots compoſés.

De-là encore le mot HOP des Belges, prononcé HUPF-*en* en Allemand, & *Houblon* en François, que les Latins prononcerent d'abord UPU-*lus*, &

enſuite *Lupulus* ; que Saumaiſe tira mal à propos (1) du mot *epulæ*, feſtins, parce que la bière, faite avec le houblon, ſert dans les feſtins ; & qui vient réellement de *Up*, ſur, parce que cette plante s'éléve fort haut.

Les Hébreux en firent HUPHE, עפה, branche, rameau ; & עופל, HUUPHEL, éminence, lieu haut.

Cette racine ne fut pas inconnue aux anciens Saxons : ils en firent,

UFER-*a* ou Y-*fera*, plus haut, ſupérieur, chambre haute.

HUPE ou *Hype*, monceau, d'où l'Anglois *heap*, tas, monceau.

HOP, un ſaut ; d'où l'Anglois *hop*, ſaut ; *to hop*, ſauter ; *hopper*, ſauteur.

HOPA, eſpérance ; d'où l'Anglois *hope*, eſpérance ; *to hope*, eſpérer ; parce qu'*eſpérer*, c'eſt ſe fonder, s'apuyer *ſur* un objet.

Les Latins en firent SUPERIOR & SUPREMUS qui furent le comparatif & le ſuperlatif de *ſuper*.

SOUS, Prépoſition qui n'a pas plus de raport que *ſur* avec l'idée qu'elle déſigne, vient du Latin SUB, formé ſur le Grec HUP ou HUPO, qui ſignifie l'opoſé de HUPER.

N'en ſoyons pas ſurpris : les premiers Peuples ayant peint l'idée poſitive d'élévation par un mot pris dans la Nature, n'eurent d'autre moyen pour peindre l'idée négative d'élévation que d'affoiblir la prononciation du mot qui déſignoit l'idée poſitive : ainſi une même racine déſignoit les deux extrêmes d'une même idée, d'un même raport.

Il réſulte de ces Étymologies que SUR & SOUS, ſont des ſignes repréſentatifs de l'idée d'élévation au poſitif & au négatif ; & que leur emploi ſe fait conſtamment par ellipſe. Lorſque nous diſons, *ce livre eſt* SUR *la Table*, *l'orage eſt* SUR *nous*, nous nous exprimons elliptiquement : c'eſt comme ſi nous diſions, *ce livre eſt* par raport à *la Table* dans cet état que nous déſignons par le ſigne *ſur* & qui ſignifie élévation : *cet orage eſt* par raport à *nous* dans cet état que nous déſignons par le ſigne *ſur* & qui ſignifie élévation.

Il en eſt de même de *ſous* : comme il eſt opoſé à ſur, il en réſulte que ſi nous diſons, *ce livre eſt ſous la Table*, on aperçoit auſſi-tôt ce ſens ; *ce livre eſt* par raport à *la Table* dans cet état que nous déſignons par le ſigne *ſous* & qui ſignifie l'opoſé d'élévation.

(1) Homonymes des Plantes, p. 63.

Nous ſommes entrés d'autant plus volontiers dans un auſſi grand détail ſur ces deux Prépoſitions, qu'elles ſont à la tête de notre liſte, & que l'on pourra juger plus aiſément par elles de toutes les autres.

DEVANT & AVANT, Prépoſitions qui expriment des portions d'une même idée, ſont compoſées toutes deux: 1°. de la Prépoſition Latine ANT ou ANTE, qui déſigne les mêmes raports, les objets qui, relativement à nous, en précédent d'autres placés derriere ceux-ci: & 2°. des Prépoſitions *de* & *ab*, toutes les deux empruntées des anciens Latins.

La Prépoſition ANTE n'étoit pas moins énergique que *ſuper*. Elle venoit du mot ANT, qui ſignifia tout ce qui eſt ſous l'œil, tout ce qui eſt le premier en rang, & par analogie tout ce qui eſt le premier en Tems, d'où vinrent ANT-*ique* & ANT-*iquité*.

ANT étoit lui-même formé du mot AN ou AIN, qui ſignifie *œil* dans toutes les Langues Orientales.

Les Grecs en firent ANTA, ἀντα, en préſence, devant, & ANTA-*ein*, aller au-devant, aller à la rencontre, au ſens phyſique; & *ſuplier*, au ſens figuré.

De-là, leur prépoſition ANTI qui déſigne le raport d'un objet qui eſt en préſence d'un autre, l'idée d'être CONTRE dans tous les ſens que nous donnons à cette prépoſition, être apuyé *contre*, être *en face*, ou être *opoſé*, être *ennemi*, &c.

D'où ſe forma le Latin ANTÆ, les jambages d'une porte, parce qu'ils ſont en face l'un de l'autre.

HORS eſt l'adouciſſement du Latin FOR-*as*, qui ſignifie *de-hors*, les dehors d'un lieu, les entrées d'une place, d'une maiſon; les Latins en firent FOR-*es*, les portes, les entrées d'une maiſon; & nous avons conſervé ſa prononciation forte dans FOR-*ain*, homme qui vient de *for*, de dehors.

Comme tout ce qui eſt hors ou à l'entrée eſt devant, les Peuples du Nord ont attaché cette derniere idée à ce mot: de-là,

Fore des Anglois.
Vor des Allemans.
Voor des Belges.
} Prononcés *For*;

qui ſignifient avant, devant, à la tête: d'où vint le mot,

For-bourg, les entrées d'une Ville, que nous avons défigurés en *Faux-bourg*. C'eſt dans ce ſens que les limbes s'apellent en Flamand VOOR-BURG *van de Hell*, mot à mot, le Fauxbourg, les avenues de l'Enfer.

For, vint lui-même du primitif HOR, lumiere, jour : les portes ſont les jours des maiſons, & tout ce qui eſt de-hors eſt au grand jour. Auſſi les Latins apellerent la place publique FOR*um* ; on s'y aſſembloit au grand jour.

C'eſt ce mot que les Latins & les Grecs adoucirent en PRO, & qui fut également chez eux une Prépoſition ſignifiant devant, en préſence :

Pro caſtris, à la tête du Camp.

Pro concione, en préſence de l'aſſemblée.

Les Grecs en firent les mots :

Prô-i, le matin ; & PRÔ-RA, proue ; qui ſont l'avant du jour & l'avant d'un vaiſſeau.

Prô-tos, le premier, celui qui marche devant, à la tête, &c.

Et les Latins, *Pro-avus*, le biſayeul, l'ayeul, qui marche à la tête.

A, avoit été très-bien choiſi encore pour déſigner le raport de poſſeſſion, de propriété, ſoit que nous poſſédions déja la choſe, comme lorſqu'on dit, *cette maiſon eſt à moi* : ſoit que ſa poſſeſſion nous ſoit deſtinée, comme lorſque nous diſons, *cette maiſon ſera à moi*, *ce livre s'adreſſe à moi*. Cette Prépoſition s'eſt formée du Verbe *il* A, qui marque la poſſeſſion, la propriété ; & qui ſe prend ici comme un ſimple ſigne de l'idée de *propriété*, comme déſignant le raport qu'on aperçoit entre deux objets, ainſi que nous l'avons fait voir ailleurs dans un plus grand détail (1).

Ces exemples ſuffiſent pour démontrer que chaque Prépoſition eut toujours un raport étroit avec celui qu'elle fut chargée d'énoncer. Un plus grand détail apartient à nos Dictionnaires Etymologiques & Comparatifs qui offriront l'origine des Prépoſitions en uſage chez tous les Peuples.

Ils font encore voir qu'il ne nous manque pour rendre pluſieurs de nos formules, telles que *le long de*, ſemblables en tout aux Prépoſitions antiques qu'un peu plus de hardieſſe. Au lieu de chercher à lier ces mots avec le reſte de la phraſe par des articles & par d'autres Prépoſitions, ce qui eſt parfaitement inutile pour faire connoître le raport, nous n'aurions qu'à les employer avec la même ſimplicité que les Anciens ; & dire comme font les Italiens, en cela peut-être plus ſages que nous, *il ſe promene* long *le fleuve* ; mais ſi nous craignons de le dire, parce que nos oreilles n'y ſont pas accoutumées, & qu'elles

(1) Plan général & raiſonné du Monde Primitif, pag. 26.

ſont offenſées du choc de la ſyllabe ſourde & nazale *long* avec la bréve *le*, ce qui nous obligea ſans doute à les ſéparer par *de*, ne les excluons pas de la claſſe des mots qui expriment les raports : mais diſons que dans nos Langues modernes, plus timides que les anciennes, nous exprimons divers raports, non à l'antique par de ſimples ſignes apellés *Prépoſitions* ; mais par un ſubſtantif accompagné de ſon article & lié au nom du dernier objet par une prépoſition, par une phraſe prépoſitive en un mot.

Alors viennent ici toutes ces formules que tant de Grammairiens confondent avec les Prépoſitions : telles que,

Le long de la prairie.
Autour de la Table.
Aux environs de la Ville.
Au-deſſus de nous.
Auprès de lui.

Formules qui expriment des raports, & qui correſpondent à des Prépoſitions en uſage dans d'autres Langues ; dont par conſéquent, on ne rendroit pas raiſon en diſant ſimplement que ce ſont des noms : parce qu'on demanderoit toujours, que ſont ces noms entre deux autres Noms ? quel raport ont-ils avec eux ?

ARTICLE V.

PRÉPOSITIONS INITIALES OU INSÉPARABLES.

DE cet uſage d'employer un mot dans un ſens elliptique pour déſigner les raports, naquit un autre emploi des Prépoſitions dont nous ne ſaurions nous diſpenſer de parler & qui devint en toute Langue la ſource d'une prodigieuſe quantité de mots.

Cet emploi conſiſta à mettre les Prépoſitions à la tête des Verbes, afin d'en diverſifier le ſens & d'en indiquer tous les raports : ce qui donna lieu à ce qu'on apelle *Prépoſitions inſéparables* ; quelques-unes de ces Prépoſitions n'étant en uſage que dans ces circonſtances. On les apelle auſſi *initiales*, parce qu'elles ſont toujours à la tête des mots.

Cet uſage eſt devenu une ſource inépuiſable de richeſſes pour les Langues

par l'abondance des mots qui en naiſſent, & par la fineſſe & l'éxactitude qu'ils répandent dans l'expreſſion des idées. C'eſt ainſi qu'un Peintre, avec quelques couleurs, ſe procure par leurs mélanges & par leurs combinaiſons, toutes les nuances poſſibles & un coloris beaucoup plus parfait.

De cette maniere, un même mot après avoir été ſucceſſivement *Nom*, *Adjectif*, *Participe*, *Verbe*, *Prépoſition*, devient portion de nouveaux mots en s'aſſociant comme Prépoſition à des mots de toutes ces eſpéces.

Il n'eſt aucun Peuple qui n'ait eu recours à cet expédient ingénieux & ſi propre à multiplier les mots ſans multiplier les racines primitives : mais chaque Peuple s'en eſt ſervi avec plus ou moins de ſuccès, ſuivant qu'il avoit plus ou moins d'intelligence.

On admire à cet égard la Langue Grecque : ceux qui la parloient, ont tiré le plus grand parti des Prépoſitions pour en compoſer de nouveaux mots ; & il eſt impoſſible de ſe former une juſte idée de leur Langue, ſi l'on n'en ramene les mots aux prépoſitions auxquelles ils s'uniſſent.

Le Latin en a fait auſſi un très-grand uſage, de même que toutes les Langues Celtiques de la branche Theutone, telles que le Saxon, l'Anglois, le Flamand, & ſur-tout le Theuton moderne, qu'on apelle Germanique, ou Allemand.

Les Peuples Celtes de la branche Gauloiſe ou Occidentale s'en ſervirent auſſi : mais ils en eurent bien moins.

Les Hébreux & les Orientaux primitifs, en eurent auſſi : mais ces Prépoſitions initiales ſont ſi peu ſenſibles chez eux qu'on n'a pas ſoupçonné qu'ils en euſſent ; ils en connurent cependant l'uſage, comme nous aurons occaſion de nous en convaincre dans la ſuite.

Nos Langues modernes, telles que le François & l'Italien, en ont auſſi un grand nombre ; mais on ne ſauroit leur en faire honneur : trop timides pour y avoir recours d'elles-mêmes, elles empruntent de toutes Langues leurs prépoſitions initiales & juſques aux mots qui en ſont compoſés : ce qui anéantit aux yeux des Modernes, l'énergie de ces mots, parce qu'on ne voit plus le ſens que préſente chacune de leurs parties, d'où réſulte cependant la beauté de leur enſemble, & la connoiſſance de l'origine des mots compoſés.

C'eſt ainſi que du Verbe METTRE, en Italien METTERE, nous formons les Verbes ſuivans, que nous avons preſque tous tirés des Latins, chez qui ce mot ſe prononçoit MITT-*ere*, ou MEITT-*ere*.

AD-*mettre*, en Ital. AM-*metterè*, recevoir *auprès* de ſoi.

COM-*mettre*, en Ital. COM-*mettere*, mettre *avec*, confier.

DE-*mettre*, mettre hors, ôter d'une place.

L'Ital. DI-*mettere*, remettre une dette, l'ôter, pardonner.

S'ENTRE-*mettre*, se mettre *entre* deux pour faire réussir une entreprise.

L'Ital. INTER-*mettere*, mettre un *inter*-valle, suspendre; d'où INTER-*mede*.

L'Ital. INTRO-*mettere*, introduire, mettre dedans.

O-*mettre*, en Ital. O-*mettere*, omettre, laisser *hors*, oublier.

PER-*mettre*, en Ital. PER-*mettere*, mettre en avant, donner le pouvoir de faire.

PRO-*mettre*, en Ital. PRO-*mettere*, mettre sa parole en avant, donner parole.

L'Ital. PRE-*mettere*, mettre avant; d'où PRE-*misse*.

RE-*mettre*, en Ital. RI-*mettere*, mettre de nouveau.

L'Ital. SOPRA-*mettere*, mettre dessus, *sur*-charger.

SOU-*mettre*, en Ital. SOTTO-*mettere*, mettre *sous* sa puissance, soumettre.

TRANS-*mettre*, en Ital. TRA-*mettere*, envoyer au-delà; & en Ital. 2°. entremettre.

Ce qui au lieu d'un Verbe, nous en donne dix de plus, & un plus grand nombre aux Italiens.

Si l'on ajoutoit à cette Liste les Noms qui se sont formés de la réunion du même radical avec les prépositions, tels que COM-*mis*, COM-*missaire*, COM-*missionnaire*, DÉ-*missoire*, &c. elle deviendroit infiniment plus nombreuse.

Ajoutons ici un exemple tiré de la Langue Allemande propre à faire voir à quel point on y multiplie les mots en suivant la même voie. Il sera tiré du Verbe LEGEN, qui signifie également METTRE, dont la racine LAG signifie en Allemand *position*, *situation*, & qui tient à l'Hébreu LAC, *mettre*, *mittere*; mais dans le sens d'envoyer, de mettre en avant par les ordres qu'on donne; Verbe commun à la plûpart des Langues; aux Latins chez qui LEG-*are* signifie envoyer, léguer; aux Flamands, LEG-*gen*, poser; aux Anglois de Lincoln qui prononcent LIG, tandis qu'à Londres on prononce *lay*, & chez qui ce mot signifie également mettre, poser, placer, poster, imposer, &c.

AB-*legen*, mettre *hors*, ôter, 2°. s'affoiblir.

AN-*legen*, mettre *à la suite*.

Auf-*legen*, mettre *deſſus*, charger, impoſer.
Aus-*legen*, mettre *devant*, expoſer, étaler.
Be-*legen*, mettre *autour*, environner, garnir.
Durch-*legen*, mettre *d'un bout à l'autre*, examiner, vérifier.
Ein-*legen*, mettre *dedans*, ajouter, inſerer.
Ent-*legen*, mettre *à une grande diſtance*, éloigner.
Er-*legen*, mettre *ſur le carreau*, tuer.
Ge-*legen*, ſitué, placé convenablement.
Hin-*legen*, mettre *en un lieu*.
Hinter-*legen*, mettre *en dépôt*.
Ueber-*legen*, mettre *deſſus*, apliquer.
Ver-*legen*, mettre *ailleurs*, transferer, traduire.
Um-*legen*, mettre *autour*.
Wieder-*legen*, mettre *contre*, réfuter.
Zu-*legen*, mettre *auprès*.
Un-ge-*legen*, mal placé, mal ſitué.

Telles ſont les Prépoſitions inſéparables ou initiales dans la Langue Françoiſe & qu'elle tient des Langues Celtiques, & de la Latine.

Ad, & a, qui ſignifie *auprès*, par-deſſus; ad-mettre, Ajouter.
Com, qui ſignifie *avec*, com-paroître.
Contre, qui déſigne l'opoſition, contre-*dire*.
De, qui déſigne l'action d'ôter, dé-*faire*.
Dis, qui déſigne l'opoſition, Dis-*ſemblable*.
E, ex, qui déſigne l'action de tirer hors, ex-*traire*, e-*teindre*.
En, qui déſigne l'action de tirer dans, en-*trainer*.
In, qui déſigne la privation, im-*patienter*.
Inter, qui déſigne l'action de mettre entre deux, inter-*poſer*.
Mis, mé, qui déſigne le peu de cas qu'on fait d'une choſe, mé-*priſer*.
Ob, of, qui déſigne l'action de mettre devant, of-*frir*.
Per, qui déſigne la cauſe, le moyen, per-*mettre*.
Pro, qui déſigne une choſe faite en faveur, pro-*mettre*.
Pre, qui déſigne ce qui ſe fait d'avance, pre-*dire*.
Re, qui déſigne la réitération, re-*faire*, re-*prendre*.
Sou, au lieu de Sous, qui déſigne le deſſous, sou-*tenir*.
Sur, qui déſigne le deſſus, sur-*monter*.
Trans, qui déſigne le tranſport, trans-*ferer*.

On ne ſe contente pas de ces ſimples Prépoſitions initiales ; on en réunit ſouvent pluſieurs enſemble ; ce qui forme de nouveaux mots. C'eſt ainſi que nous diſons en François RE-DE-*faire*, RE-DE-*venir*, RE-COM-*poſer*, IN-EX-*tinguible*. Les Grecs firent un uſage fréquent de ce moyen ſi utile pour multiplier les mots & pour déſigner les moindres circonſtances d'une même idée.

Quelques-unes de nos Prépoſitions initiales prennent des formes diverſes & reçoivent des ſens différens de ceux qu'elles offrent ici : mais le détail en ſeroit trop long : ceci ſuffit pour donner une idée des Prépoſitions initiales & pour faire voir les avantages qui en réſultent par la briéveté, la préciſion & l'énergie qu'elles mettent dans le diſcours.

CHAPITRE IX.

DES ADVERBES.

HUITIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. I.

Examen de ce qu'en ont dit les Grammairiens.

DE toutes les Parties du Diſcours, celle dont il s'agit dans ce Chapitre, a été une des plus mal traitées : on diroit que la plûpart des Grammairiens ont dédaigné de s'en former des idées exactes & préciſes : comme s'il pouvoit y avoir quelque détail indigne de leurs ſoins ; on en peut juger par la légéreté & l'inéxactitude avec leſquelles on en parle dans la Grammaire Générale & Raiſonnée, & dont nous tranſcrivons ici le Chapitre en entier (1).

1°. MM. DE PORT-ROYAL.

» Le déſir que les hommes ont d'abréger le Diſcours, eſt ce qui a donné » lieu aux Adverbes : car la plûpart de ces particules ne ſont que pour ſigni-

(1) Gramm. Raiſ. Part. II. Chap. XII.

» fier en un ſeul mot, ce qu'on ne pourroit marquer que par une prépoſition » & un nom : comme *ſapienter*, ſagement, pour *cum ſapientia*, avec ſageſſe ; » *hodie*, pour *in hoc die*, aujourd'hui.

» Et c'eſt pourquoi dans les Langues vulgaires, la plûpart de ces Adverbes » s'expliquent d'ordinaire plus élégamment par le nom avec la prépoſition : » ainſi on dira plutôt *avec ſageſſe*, *avec prudence*, *avec orgueil*, *avec modé-* » *ration*, que *ſagement*, *prudemment*, *orgueilleuſement*, *modérément*, quoi- » qu'en Latin au contraire, il ſoit d'ordinaire plus élégant de ſe ſervir des » Adverbes.

» De-là vient auſſi qu'on prend ſouvent pour Adverbes ce qui eſt un nom ; » comme *inſtar* en Latin, comme *primùm*, ou *primò*, *partim*, &c. Voyez, » Nouv. Méth. Latine ; & en François *deſſus*, *deſſous*, *dedans*, qui ſont » de vrais noms, comme nous l'avons fait voir au Chapitre précédent.

» Mais parce que ces particules ſe joignent d'ordinaire au Verbe pour en » modifier & déterminer l'action, comme *generosè pugnavit*, il a combattu » vaillamment, c'eſt ce qui a fait qu'on les a apellées ADVERBES.

Telle eſt donc la doctrine de cette Grammaire ſur les Adverbes.

1°. Que ce ſont des particules qui ſe joignent d'ordinaire au Verbe pour en modifier & déterminer l'action.

2°. Que les Adverbes ſignifient en un ſeul mot ce qu'on pourroit déſigner plus élégamment par une prépoſition & un nom.

3°. Que ſouvent on prend pour Adverbe ce qui n'eſt qu'un nom.

Les Grammairiens modernes ont ſenti avec raiſon que ce Chapitre ſur les Adverbes étoit beaucoup trop reſſerré, & rempli d'inexactitudes ; qu'il étoit impoſſible de ſe former, d'après cette expoſition, une idée nette & intéreſſante de cette Partie du Diſcours, & d'apercevoir les motifs qui peuvent avoir engagé les hommes à inventer cette nouvelle eſpéce de mots.

Ils ont très-bien aperçu encore, que le terme de *Particules* ne préſente à l'eſprit aucune idée déterminée : qu'en diſant que l'Adverbe eſt d'ordinaire joint au Verbe, on laiſſe l'eſprit en ſuſpens, parce qu'on ne lui aprend pas ce à quoi l'Adverbe eſt joint dans les cas différens de ceux qui ſont renfermés dans le mot *d'ordinaire* : qu'on ne ſauroit connoître par ce moyen, quelle eſt la fonction de l'Adverbe, lorſqu'il ne ſert pas à modifier l'action par ſa jonction au Verbe.

Et que lorſqu'on a avancé que l'Adverbe peut ſe rendre par une prépoſition & un nom, dont il n'eſt que l'abrégé, il faut ſe réſoudre ou à le retran-

cher du nombre des Parties du Diſcours, ſi l'on ne veut être en contradiction avec ſoi-même, ou à réformer ſa définition; puiſqu'on ne doit mettre au nombre des Parties du Diſcours que des mots qui ont une valeur propre & qui ne peuvent par conſéquent être ſupléés par aucune autre eſpéce de mots. Agir autrement, ce ſeroit prendre la *forme* des mots pour régle de leur diſtribution en diverſes Claſſes : ce qui ſeroit abſurde, & deviendroit une faute de la même nature que celle qu'on avoit faite en cherchant une définition qui convînt à tous les Verbes; tandis que tous les Verbes, hors celui qui marque l'union, ne ſont que des formules abrégées qu'on n'a pu regarder comme Verbes que parce qu'elles renfermoient en elles la valeur du Verbe Être.

Nous pourrions donc également demander ici, quelle ſera la vraie définition de l'Adverbe d'après ces principes?

Dira-t-on que c'eſt la réunion d'une prépoſition avec un nom? Mais on ſeroit en droit de demander pourquoi on a fait cette réunion dans certains cas, & non dans d'autres? & ſi toute Prépoſition ſuivie d'un nom peut ſe rendre par un Adverbe?

Si l'on prend l'affirmative, on ſera en droit de conclure que l'Adverbe a été mis à tort au nombre des Parties du Diſcours; qu'il faut l'en retrancher comme un intrus, qui trouble l'harmonie de cette diſtribution.

Si l'on prend au contraire la négative, on ſera en droit de conclure qu'il y a donc une différence entre les fonctions de l'Adverbe & celles d'une Prépoſition ſuivie d'un nom; & qu'on ne donnera une idée nette & préciſe de l'Adverbe, qu'autant qu'on fera connoître ce en quoi il diffère d'une Prépoſition ſuivie d'un nom.

En effet, lorſqu'on avance que l'Adverbe peut ſe rendre par une Prépoſition & un nom, on indique un caractère au moyen duquel on peut le diſtinguer des autres mots, & même de la Prépoſition; mais on ne dit pas ce qu'il eſt.

Les défauts dans leſquels la Grammaire Générale eſt tombée au ſujet de l'Adverbe, ſe firent ſentir vivement, comme nous l'avons dit, à ceux qui ſe ſont occupés dès-lors de cet objet : mais entraînés par la grande réputation de cette Grammaire, ils ont plutôt cherché à réparer ces défauts, qu'à travailler ſur un fond neuf, en abandonnant des vues trop bornées pour être ſuſceptibles de correction.

2°. *M.* Duclos.

On eſt fort étonné, par exemple, lorſqu'en jettant les yeux ſur les remar-

ques dont M. Duclos enrichit cette Grammaire, on voit qu'il se borna à ces légères observations.

» On ne doit pas dire, *la plûpart de ces Particules* : les Adverbes ne sont » point des Particules, quoiqu'il y ait des Particules qui sont des Adverbes ; » & la *plûpart* ne dit pas assez. Tout mot qui peut être rendu par une Prépo- » sition & un nom, est un Adverbe, & tout Adverbe peut s'y rapeller. » *Constamment*, avec constance. On y va, on va dans ce lieu là.

Le Secrétaire de l'Académie Françoise eut raison de nier que les Adverbes fussent des Particules ; & d'affirmer que tout Adverbe peut être rendu par une Prépositon & un nom : mais qu'est ce qu'un Adverbe ? qu'est-ce que ce mot qui se rend par une Prépositon & un nom ? On le demande, mais en vain.

3°. *M.* du Marsais.

M. du Marsais suivant à peuprès la même marche, dit aussi » que le mot » *Adverbe* est formé de la Prépositon *ad*, *vers*, auprès ; & du mot *Verbe*, » parce que l'Adverbe se met ordinairement auprès du Verbe, auquel il ajoute » quelque modification ou circonstance. *Il aime constamment* : *il écrit mal.* » Les dénominations se tirent de l'usage le plus fréquent.... Ce qui n'empêche » pas qu'il n'y ait des Adverbes qui se raportent aussi au nom Adjectif, au » Participe, & à des noms qualificatifs, tels que Roi, Pere, &c. car on » dit, *il m'a paru* fort *changé* : *c'est une femme* extrêmement *sage* & fort *ai-* » *mable. Il est* véritablement *Roi.*

» Il me paroît que ce qui distingue l'Adverbe des autres espéces de mots, » c'est que l'Adverbe vaut autant qu'une Prépositon & un nom : il a la va- » leur d'une Prépositon avec son complément : c'est un mot qui abrége. Par » exemple, *sagement* vaut autant que, *avec sagesse.*

» Ainsi tout mot qui peut être rendu par une prépositon & un nom, est un » Adverbe. » Après quelques exemples, il ajoute : » Puisque l'Adverbe em- » porte toujours avec lui la valeur d'une prépositon, & que chaque prépo- » sition marque une espéce de maniere d'être, une sorte de modification dont » le mot qui suit la prépositon fait une aplication particuliere, il est évident que » l'Adverbe doit ajouter quelque modification ou quelque circonstance à l'ac- » tion que le Verbe signifie. Par exemple, *il a été reçu avec politesse* ou *po-* » *liment.*

Ce qui le conduit à ce caractère distinctif, » que les mots qui ne peuvent » pas être réduits à une prépositon suivie de son complément, (c'est-à-dire

» d'un conſéquent qui en rend le ſens complet,) ſont ou des conjonctions, » ou des particules qui ont des uſages particuliers : mais ces mots ne doi- » vent point être mis dans la Claſſe des Adverbes ».

Il termine ce Chapitre par l'expoſition des diverſes Claſſes dans leſquelles ſe diſtribuent les Adverbes.

4°. M. Beauzée.

M. Beauzée adopte à peu près les mêmes principes, mais modifiés par quelques obſervations.

» Par raport aux Adverbes, dit-il, c'eſt une obſervation importante, que » l'on en trouve dans une Langue pluſieurs qui n'ont dans une autre Langue » aucun équivalent ſous la même forme, mais qui s'y rendent par une Prépo- » ſition avec un complément ; & ce complément énonce la même idée qui conſ- » titue la ſignification individuelle de l'Adverbe.

Il fait voir enſuite que M. Duclos ne diſoit pas aſſez en n'employant que l'expreſſion *la plûpart*, au ſujet des Adverbes qui peuvent être rendus par une prépoſition & un nom ; & il dit fort bien avec M. du Marſais, que tout Adverbe eſt dans ce cas.

L'analogie qu'il aperçoit entre la nature de la prépoſition & celle de l'Adverbe eſt telle, que le premier de ces mots exprime des raports généraux avec indétermination de tout terme antécédent & conſéquent ; & que le ſecond exprime des raports généraux déterminés par la déſignation du terme conſéquent, avec indétermination de tout terme antécédent.

D'où il conclut, que la Prepoſition & l'Adverbe offrent le même raport que le Verbe Être & les autres Verbes, qui expriment tout à la fois l'exiſtence & un attribut déterminé : & comme il a apellé ces deux ſortes de Verbes, Verbe Indicatif & Verbe Connotatif, il ne voit point de nom qui convînt mieux à ces deux Claſſes de mots Prépoſition & Adverbe, que ceux d'Adverbes indicatifs & d'Adverbes connotatifs.

Il obſerve très-bien enſuite, contre ceux qui l'ont précedé, que la prépoſition & le nom par leſquels on peut rendre un Adverbe, ne correſpondent pas exactement à la même idée ; & que ces deux tournures doivent différer par quelques idées acceſſoires. » Je ſerois aſſez porté à croire, dit-il, que quand » il s'agit de mettre un acte en oppoſition avec l'habitude, l'Adverbe eſt plus » propre à marquer l'habitude, & la phraſe adverbiale à indiquer l'acte ; & » je dirois : *un homme qui ſe conduit* ſagement, *ne peut pas ſe promettre que* » *toutes ſes actions ſeront faites* avec ſageſſe.

Comme M. Beauzée adopte l'idée de M. du Marſais, que l'Adverbe ſuplée auſſi ſouvent à la ſignification des Adjectifs, & même à celle d'autres Adverbes, qu'à celle des Verbes, il en conclut que l'étymologie qu'on a donnée juſques ici du mot Adverbe, eſt erronée; qu'elle ne peut être bonne qu'autant que le mot latin *verbum* ſera pris dans ſon ſens propre où il ſignifie *mot*, & non *Verbe*.

Quant à la diſtribution des Adverbes en diverſes Claſſes, il la rejette entierement comme n'étant que métaphyſique: » les Grammairiens, ajoute-t-il, » n'en doivent tenir aucun compte ».

Ce qui lui paroît beaucoup plus eſſentiel, c'eſt de rendre aux Adverbes nombre de mots mis mal-à-propos dans la Claſſe des Prépoſitions, LOIN, PRÈS, HORS & JUSQUES, que nous avons laiſſés dans cette Claſſe; & ceux-ci, PROCHE, AUPRÈS, AUTOUR, QUANT, EN & Y.

Il retranche enfin du nombre des Adverbes les mots ſuivans qu'il regarde comme de véritables noms: HIER, AUJOURD'HUI, JADIS, JAMAIS, LONGTEMS, LORS, TARD, TOUJOURS, BEAUCOUP, PEU, ASSEZ, TROP, TANT, AUTANT, PLUS, MOINS, GUERES.

Comme cette portion de ſon Syſtême mérite quelque dévelopement, nous y reviendrons vers la fin de ce Chapitre.

Après avoir réuni de cette maniere tout ce qu'ont dit à ce ſujet les Auteurs qui ſe ſont occupés parmi nous de la Grammaire Générale & Univerſelle, eſſayons de parvenir à des principes plus généraux encore, qui puiſſent nous conduire à des idées plus nettes & plus déterminées de l'Adverbe, & qui nous faſſent connoître les cauſes des diverſes propriétés qu'on a déja remarquées dans l'Adverbe, & que nous pourrons y découvrir dans la ſuite de ce Chapitre.

§. 2.

Définition de l'Adverbe & ſes preuves.

Nous avons vu en parlant des Noms, qu'ils étoient ſuſceptibles de différentes qualités, & que ces qualités s'exprimoient par des Adjectifs, c'eſt-à-dire par des mots mis à la ſuite des Noms pour en modifier l'idée.

Mais les Noms ne compoſent pas la ſeule Partie du Diſcours qui ſoit ſuſceptible d'être accompagnée de mots qui la qualifient, ou la modifient.

Les actions & les manieres d'être ſont encore exactement dans le même cas.

En effet, tout ce que nous faiſons eſt ſuſceptible de qualification, en bonne ou en mauvaiſe part ; il en eſt de même de nos différentes manieres d'être.

Ainſi nous diſons *écrire* BIEN, *écrire* MAL, *écrire lentement*, écrire *vite* : *ſe comporter* BIEN, *ſe comporter* MAL, *ſe comporter* EN SAGE, EN FOU, EN HONNÊTE HOMME, *travailler* VAINEMENT.

Il faudra donc néceſſairement des mots pour peindre les qualités que nous apercevons dans ces actions & ces manieres d'être : ces mots formeront une Claſſe particuliere, puiſque leurs fonctions n'ont aucun raport aux fonctions des autres mots ; & ils ſeront toujours à la ſuite des Verbes, puiſqu'on n'y a recours que pour les modifier.

On les apellera avec raiſon AD-VERBES, c'eſt-à-dire *mots faits* POUR *le Verbe*, POUR *l'accompagner*, POUR LE QUALIFIER.

Telle eſt leur unique deſtination. Cependant l'on a cru qu'ils ſervoient également à modifier des adjectifs & des noms : & l'on cite ces exemples : *cette perſonne eſt* EXTRÊMEMENT *belle* : *il eſt* VÉRITABLEMENT *Roi*, &c.

Mais l'on n'a pas fait attention que dans toutes ces circonſtances, ces adjectifs, ces noms, &c. ne ſont point modifiés comme adjectifs, comme noms, &c. mais comme des mots qui achevent de completter le ſens commencé par le Verbe, enſorte que c'eſt réellement le Verbe qui eſt modifié dans toutes ces occaſions, & non l'adjectif, le nom, &c.

Ceux-ci ont leurs modifications propres qu'on a dévelopées dans les Chapitres où l'on traite de ces Parties du Diſcours : on ne ſauroit leur en attribuer d'autres, ſans brouiller tout.

Une preuve ſans réplique que le Verbe ſeul eſt modifié par l'Adverbe, c'eſt qu'on ne voit jamais ce dernier marcher de compagnie avec un nom ſéparé du Verbe, ou antérieur au Verbe. On n'a jamais dit & l'on ne pourra jamais dire ; *un* réellement *Roi*, *un* grandement *eſprit* : fortement *beau*, vivement *ſpirituel*.

On dit à la vérité TRÈS-*beau*, PEU *ſage* ; mais ce *très* & ce *peu* ſont du nombre des formules dont on ſe ſert pour diſtinguer les gradations de l'Adjectif & les idées acceſſoires qu'on y attache : mais l'on ne doit pas les confondre avec les mots qui ſervent à diſtinguer les gradations & les idées acceſſoires du Verbe.

Dans les phraſes citées pour prouver que l'Adverbe modifie d'autres mots que les Verbes, le Verbe n'eſt pas renfermé dans le ſeul mot EST ; il a fallu pour completter l'idée qu'il offre, qu'on ajoutât les mots qui le ſuivent, & qui ne font plus la ſimple fonction d'Adjectif, de nom, &c. Auſſi M. du Mar-

ſais a cru que dans ces occaſions, les Noms étoient de vrais adjectifs.

» Les noms, dit-il (1), qualifient-ils ? ils ſont adjectifs. *Louis XV eſt* » *Roi*; *Roi* qualifie Louis XV; donc *Roi* eſt là adjectif. *Le Roi eſt à l'armée* : » *le Roi* déſigne alors un individu : il eſt donc ſubſtantif. Ainſi ces mots ſont » pris, tantôt adjectivement, tantôt ſubſtantivement : cela dépend de leur » ſervice ; c'eſt-à-dire, de la valeur qu'on leur donne dans l'emploi qu'on en » fait.

Cette propoſition pleine de vérité, n'a cependant eu aucun effet, parce que les prémiſſes ſont mal exprimées, & par conſéquent en contradiction aparente avec la conſéquence. Il eſt très-ſur que les noms ſe prennent ſubſtantivement & adjectivement, ſuivant leur place & leur fonction : mais il ne s'enſuit pas qu'ils doivent être apellés *adjectifs* dans le dernier cas ; parce qu'ils continuent d'être des noms, & qu'ils ne rempliſſent l'idée de qualification que par leur union avec le Verbe. Ainſi l'aſſertion de M. du Marſais ſe réduit à dire que les noms ſont quelquefois pris adjectivement.

C'eſt dans ces cas qu'ils peuvent être précedés de l'Adverbe ; mais celui-ci n'eſt pas plus deſtiné alors à les modifier qu'ils ne ſont eux-même adjectifs. Tout ſe raporte au Verbe.

Ajoutons que les Adverbes ne s'employent jamais qu'avec les Verbes, dans leur ſens abſolu; c'eſt dans ce ſens là qu'on dit *il peint ſupérieurement*, *il s'avance rapidement* : & c'eſt ſous ce ſeul point de vue qu'ou doit les enviſager, lorſqu'on veut s'en former des idées exactes & préciſes.

§. 3.

En quoi different l'Adverbe & la Prépoſition.

Lorſque les Auteurs des Grammaires Générales qui ont paru juſques ici, ont dit que les Adverbes étoient des formules abrégées qui tenoient lieu d'une prépoſition & d'un nom, ils ont donc avancé une propoſition très-vraie ; mais ce n'étoit pas aſſez : il ne ſuffiſoit pas de nous aprendre ce fait : il auroit fallu remonter aux cauſes de ces formules abrégées, & déterminer les occaſions dans leſquelles une prépoſition & un nom peuvent s'abréger par un Adverbe. Car ſi toute prépoſition & tout nom ſont dans ce cas, les Adverbes n'ajouteroient rien à la réunion des prépoſitions & des noms, comme nous l'avons déja obſervé: ils

(1) Principes de Gramm. p. 522.

ne

ne devroient pas même être regardés comme une Partie du Diſcours, puiſque leur fonction ſeroit parfaitement ſemblable à celle d'autres Parties.

Mais s'il exiſte quelque réunion d'une prépoſition avec un nom qui ne puiſſe ſe rendre par un Adverbe, alors l'Adverbe a une fonction très-diſtincte de celles qu'offre en général la réunion d'une prépoſition & d'un nom : & c'eſt la nature de cette fonction, c'eſt le point où ſe fait ce partage qui peut ſeul fixer l'idée qu'on doit avoir de l'Adverbe.

Une prépoſition & un nom ne peuvent être remplacés ou abrégés par aucune autre eſpéce de mots, lorſqu'ils déſignent le raport d'un objet avec un autre objet ; comme dans ces phraſes : *Darius fut vaincu* PAR *Alexandre* : *les oiſeaux s'élevent* DANS *les airs*. Il faut néceſſairement alors que les deux objets de comparaiſon ſoient préſentés d'une maniere très-diſtincte, afin qu'on puiſſe ſaiſir l'idée qu'ils ſont deſtinés à peindre.

Mais lorſqu'il s'agit de modifier l'idée d'un Verbe par l'expreſſion de quelque qualité qu'on aperçoit dans l'action que peint ce Verbe, la comparaiſon ne roule plus entre deux objets, mais entre un objet & une qualité : alors il n'eſt plus d'une néceſſité auſſi ſtricte que cette qualité & ſon raport avec le Verbe, ſoient exprimés par autant de mots. L'on peut les réunir en un ſeul, comme on réunit, au moyen des Verbes, le participe & le Verbe *être*. On a dû même avoir recours à cette tournure, pour rendre la penſée plus vive en l'abrégeant, & pour faire perdre au diſcours la monotonie qui y regneroit par un uſage trop fréquent des prépoſitions & par la répétition des mêmes formules.

§. 4.

L'Adverbe eſt une ellipſe.

L'Adverbe n'eſt donc qu'une ellipſe qui exprime en un ſeul mot les qualités d'une action, qu'on ne pouvoit déſigner ſans elle que par une longue circonlocution, & cette ellipſe ſe fait de trois manieres, ſelon que la phraſe qui ſert à modifier le Verbe eſt compoſée d'un Nom, d'un Adjectif joint à un nom générique, ou du nom d'un objet particulier accompagné de ſon adjectif.

Dans le premier cas, le nom perd tout ce qui l'accompagne comme nom, & reſte ſeul; dans le ſecond, l'adjectif paroît ſeul avec une terminaiſon qui tient lieu du nom ſuprimé : dans le troiſiéme, le nom & l'adjectif s'uniſſent pour ne former qu'un ſeul mot.

De-là ces expreſſions, écrire MAL, écrire OBLIGEAMMENT, écrire LONG-TEMS.

MAL eſt un nom devenu Adverbe en ſe dépouillant de tout ce qui accompagne ordinairement les noms : OBLIGEAMMENT eſt un Adverbe, formé au moyen d'un adjectif qui s'eſt chargé d'une terminaiſon pour tenir lieu d'un nom ſuprimé ; LONG-TEMS, eſt la réunion d'un nom & d'un adjectif.

Telles ſeroient les phraſes dans leſquelles ils ſe trouvent, ſi elles n'étoient pas elliptiques :

Il écrit de cette maniere qu'on appelle *mal*.
Il écrit d'une *maniere obligeante*.
Il écrit pendant un *long* eſpace de *tems*.

L'on a ſoupçonné que les mots ſemblables à ceux de la premiere & de la troiſiéme eſpéce étoient des noms : mais ils ceſſent d'être *noms*, dès qu'ils ſont employés comme Adverbes : la fonction d'un nom étant incompatible avec celle d'un Adverbe. S'ils étoient noms, ils indiqueroient l'objet ou le ſujet du Verbe : mais non-ſeulement ils n'en indiquent qu'une qualité ; ils ne ſont même accompagnés d'aucune des marques qui caractériſent les noms. D'ailleurs, un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'eſt que la différence ou l'identité des mots ne dépend pas de leur forme, mais de leur ſignification.

Il ne réſulte pas non plus qu'ils ſoient des noms, de ce qu'on peut les faire précéder d'une prépoſition, & de ce qu'on peut dire, *il eſt parti* pour long-tems, *il voyage* pendant long-tems, *il eſt venu* alors *qu'il l'avoit dit* : car il faudroit qu'il fût démontré, 1°. qu'une prépoſition ne peut pas précéder un Adverbe ; 2°. qu'un mot elliptique ceſſe de l'être dès qu'il eſt précedé d'une prépoſition. Ce qu'on ne ſauroit prouver : car cette expreſſion, par exemple, *pour long-tems* eſt une vraie ellipſe, qu'on a ſubſtituée à cette phraſe, *pour un long eſpace de tems* ; puiſqu'il n'exiſte aucun objet qui s'apelle *long-tems*.

Ajoutons que tous ces mots ſont eux-mêmes ellipſes de phraſes, & que par conſéquent ils ne ſont pas des noms, puiſque les noms expriment leur objet ſans ellipſe : ainſi LORS eſt l'ellipſe de cette phraſe *dans ce tems-là* ; TOUJOURS eſt l'ellipſe de celle-ci, *tous les jours, l'enſemble des jours* : PEU eſt l'ellipſe de ces mots *en petite quantité* : il *en a peu*, c'eſt-à-dire, *il en poſſéde en petite quantité*.

Tout mot qui a pu être employé dans l'origine comme un Nom, & qui ne s'employe plus que pour modifier le Verbe, ne peut donc être regardé que comme un Adverbe : tels ſont les mots dont nous venons de parler, *toujours*, *beau-*

coup, &c. tel encore le mot *guères*, qui de ſon origine fut un nom déſignant les échanges, les denrées qu'on change & qu'on commerce, l'abondance de ces denrées, & ſimplement abondance : il préſente cette derniere ſignification lorſqu'on dit, *il n'y en a guères*, c'eſt-à-dire, *il n'y en a pas en abondance, à ſuffiſance :* mais qui eſt Adverbe dans cette phraſe, dès-là même qu'il eſt reſté ſeul d'une phraſe ellipſée, qu'il eſt ſans article, & qu'on ne peut l'expliquer qu'en le faiſant précéder d'une Prépoſition, ou en le changeant en une phraſe adverbiale.

D'ailleurs, tout mot, de quelqu'eſpéce qu'il ſoit, dérive d'un Nom : il n'eſt donc pas étonnant qu'on reconnoiſſe les Noms dans la plûpart des autres Parties du Diſcours ; ſur-tout dans celles qui ne déſignent pas des objets, & où ces Noms ſont employés ſans changement, ſur-tout dans les Adverbes. Auſſi tous ceux qui exiſtent, & dans les Langues actuelles & dans celles de la plus haute antiquité, ſont tous formés de noms pris abſtractivement, & auxquels ils doivent toute leur valeur. Donnons-en quelques exemples : on en ſentira mieux la vérité de ce que nous avançons, & dont on n'avoit pas encore pu ſe convaincre.

§. 5.

Leur Etymologie le prouve.

Notre vieux mot MOULT eſt le *multum* des Latins, qui déſigne abondance, multitude ; & qui vint du primitif *MaL*, *MoL*, compte, calcul, multitude ; d'où ſe forma également le mot *mille*.

Notre vieux ONQUES, qui ſignifie *en aucun tems*, eſt le latin *unquam*, ellipſe de *in* UN-*am* horam QUAM, & qui ſignifioit *en aucun tems que ce ſoit.*

RIEN eſt le mot latin *rem*, choſe, pris dans un ſens abſtrait pour déſigner l'abſence de toute choſe, *choſe aucune* ; dans le même ſens que nous diſons *perſonne* pour marquer l'abſence de toute perſonne, qu'il n'y en a pas même *une.*

DÉSORMAIS, LORS, ALORS, ENCORE ſont tous compoſés du mot *or* qui ſignifie *heure*, *tems*, *moment.* Déſormais ſignifie mot à mot, *de cette heure en avant* : lors, *l'heure* : alors, *à l'heure.* Encore, eſt l'Italien *an-ch' ora*, en cette heure, expreſſion empruntée du Latin HANC-HORA-*m*, qui a la même ſignification, *en cette heure.*

AUJOURD'HUI eſt compoſé de ces mots *au-jour-de-hui*, c'eſt-à-dire, *dans ce jour, au jour de ce* moment préſent.

MAINTENANT, eſt une ellipſe de cette phraſe, pendant que la *main* eſt *tenant* ce ſujet, cet objet.

ASSEZ, vient de A, *il a*, & de SAT qui ſignifie ſuffiſance, abondance, & qui forma *ſatiété & raſſaſier*.

EN, Y, LA, tous Adverbes de lieu, viennent de mots latins altérés qui étoient eux-mêmes des Adverbes effets d'autant d'ellipſes.

En s'eſt formé du Latin *indè*, compoſé des deux Prépoſitions IN, en, dans; & DE, de; & qui tiennent lieu de cette phraſe, IN *loco* DE *quo profectum eſt*, DANS le lieu D'où l'on eſt parti, EN partant *de* là.

Y eſt le Latin *hic*, là, en ce lieu, phraſe elliptique, au lieu de *heic loco*, ou *huic loco*, à ce lieu. Ainſi cette phraſe, *il y eſt*, n'eſt que l'altération de celle-ci, ILLE HIC EST.

Là, eſt l'ellipſe de cette phraſe, *in parte* ILLA, *en cette partie* LA.

JADIS, eſt compoſé de deux mots latins, *ja* ou *jam*, déjà; & *diu*, depuis pluſieurs jours, il y a long-tems; mot formé du primitif *di*, jour.

Trop, vient du mot *troppo* ou *troupe*, déſignant *multitude*.

SOUVENT, le *ſovente* des Italiens, eſt une altération du *ſæpè* des Latins, qui ſignifie la même choſe, & qui ne ſe lie à aucun mot latin; enſorte qu'on ne ſauroit douter qu'il n'ait une origine Oſque ou Orientale; il vient de שפע, *ſhepo*, abondance, affluence; 2°. multitude, troupe: d'où ſe forma également le Verbe Chaldéen שפע, *Sh-po*, refluer, avoir en très-grande abondance.

Mais puiſque les Adverbes qui conſiſtent en un ſeul mot, furent toujours un nom détourné de ſon ſens propre pour n'être employé que dans un ſens abſtrait, & pour tenir lieu d'une phraſe entiere, dont on a fait l'ellipſe, il en réſulte néceſſairement, comme nous l'avons dit, que tout nom pris adverbialement, a changé de nature, & qu'après avoir paru dans la claſſe des Noms comme Nom, il doit être répété comme Adverbe dans celle des ADVERBES.

C'eſt par la même raiſon que nous regarderons comme Adverbes, & non comme Adjectifs ou comme Noms, les mots *juſte*, *fort*, *vîte*, *bien*, *mal*, &c. dès qu'ils ſervent à modifier un Verbe. En effet, *chanter juſte*, c'eſt chanter AVEC *juſteſſe*: & *marcher vîte*, marcher AVEC *viteſſe*.

§. 6.

Origine de notre terminaiſon adverbiale, ment.

Nous regarderons également comme des FORMULES ADVERBIALES, celles qui ſont compoſées d'une Prépoſition & d'un Nom, comme *en arriere*, *en avant*; ou d'une Prépoſition & d'un Adjectif, comme *en vain*, *enfin*, *en gros*; toutes les fois que ces Formules ſerviront à modifier un Verbe, & non à déſigner le raport d'un objet avec un autre objet, comme dans ces phraſes, *parler en vain*, *faire un pas en avant*, &c. Formules parfaitement ſemblables à celles-ci des Latins, qu'on a conſtamment reconnues pour Adverbes, *illico*, ſur l'heure, étant toujours dans ce lieu; *in-caſſum*, en vain; *immeritò*, ſans avoir mérité.

Quant aux Adverbes qui indiquent les qualités d'une action, ils ſe reconnoiſſent en François à la terminaiſon MENT, le *mente* des Italiens; & en Latin, à la terminaiſon *ter*. Il ſe conduit *prudemment*, la Fortune lui eſt *conſtamment* contraire.

On a cru que cette terminaiſon venoit du Latin *mente*, qui ſignifie *avec eſprit*; & que prudemment ſignifioit *avec un eſprit* prudent; *fortement*, avec un eſprit fort.

Mais les Latins terminoient ces Adverbes en *ter*, & par quelle raiſon euſſions-nous abandonné cette terminaiſon pour en donner une autre à ces mots, empruntée également du Latin, ſi ces mots nous étoient venus des Latins? C'eût été une biſarrerie qui n'auroit reſſemblé à rien. Diſons, ſans crainte de nous tromper, que cette terminaiſon *ment*, qu'on a du écrire *mant* en ſe conformant à la prononciation, vient d'un mot qui déſigna l'étendue, la qualité, l'idée ſuperlative, en cela parfaitement ſemblable au *ter* des Latins: & que ces expreſſions *agir prudemment*, *fortement*, doivent ſe rendre par celles-ci, agir d'une maniere *remplie* de prudence, *remplie* de force, tout comme le *prudenter* & le *fortiter* des Latins.

Ce mot n'eſt pas même difficile à trouver, quoiqu'aucun Etymologiſte ne s'en ſoit douté: c'eſt le vieux mot MANT, beaucoup, qui fit l'Italien & le Provençal *manto*, beaucoup; l'Italien, *ta-manto*, ſi grand, & notre mot MAINT, par lequel nous déſignions un grand nombre.

Ce mot *maint* ne ſe raporta jamais, comme on l'a cru mal à propos, à la famille *multus*, *moult*, abondant; il ſe forma du mot MAN, qui ſignifie *main*: *maint* & *mainte* ſignifioient à pleines mains, en abondance: on ne pouvoit donc choiſir

un mot plus propre à remplacer le *ter* des Latins. De-là vinrent encore ces mots des Langues dn Nord, qui confirmeront ce que nous venons de dire.

L'ancien Theuton,	MAN-*ige*,	multitude.
L'Allemand,	MANCH,	plusieurs, beaucoup,
	MAN,	plusieurs, quantité, multitude.
	MENGE,	beaucoup, grand nombre, abondance.
Le Goth,	MAN-*ag*,	grand nombre, multitude, plusieurs, beaucoup.
L'Anglo-Saxon,	MÆN-*ige*,	
Le Flamand,	MEN-*ig*,	
L'Anglois,	MAN-*y*,	

§. 7.

Division des Adverbes.

Pour terminer ce qui a raport aux Adverbes, nous n'avons plus qu'à raporter la division qu'on fait ordinairement de cette espéce de mots en différentes classes, relatives au *tems*, au *lieu*, à la *quantité*, à la *qualité*, à la *maniere*, à l'*affirmation*, & à l'*interrogation*.

Quand, *maintenant*, *alors*, *tard*, *déja*, *jamais*, sont des Adverbes de tems.

Où, *là*, *ici*, *ailleurs*, *dehors*, *dedans*, *par-tout*, sont des Adverbes de lieu.

Combien, *beaucoup*, *peu*, *guères*, *davantage*, *médiocrement*, sont des Adverbes de quantité.

Savamment, *prudemment*, *gaiement*, *promptement*, *lentement*, *confusément*, &c. désignent la qualité ou la maniere.

Ainsi, *certainement*, *nullement*, *point*, *peut-être*, ont raport à l'affirmation.

Pourquoi, *comment*, sont interrogatifs.

Plus, *très*, *fort*, *moins*, *autant*, sont des Adverbes qui servent à comparer les qualités qu'on aperçoit dans les objets; ils précedent ainsi & les Adjectifs & les Adverbes qui désignent les qualités: on dit *plus savamment*, *très-savamment*; comme on dit *plus savant*, *très-savant*.

CHAPITRE X.

DES CONJONCTIONS.

NEUVIEME PARTIE DU DISCOURS.

SI les Tableaux de la Parole n'étoient composés que de deux objets en rapport, ou s'il n'étoit jamais nécessaire de déterminer par d'autres mots le sens de ceux qui peignent l'un ou l'autre de ces objets, les Parties du Discours dont nous venons de parler seroient suffisantes pour lier toutes les portions qui entrent dans les Tableaux des idées : mais l'opoſition de nos idées est rarement bornée à cette simplicité ; elle s'étend avec nos idées : elle se prête à tout ce qui est nécessaire pour les développer & pour les présenter de la maniere la plus exacte, la plus précise.

Cependant lorsqu'il sera question d'ajouter Phrase à Phrase, Tableau à Tableau, & de les lier entr'eux, afin qu'ils ne forment qu'un seul Tout, faudra-t-il en avertir par de longues phrases ? faudra-t-il répéter sans cesse que ce que l'on va ajouter n'est qu'une portion du même Tableau ? que l'idée qu'on va développer n'est qu'une addition à celle qu'on a déjà présentée ? que cette addition tend à la déterminer, à la caractériser de la maniere la plus propre à en faire reconnoître l'objet ? « Dira-t-on, une personne est venue, & » je vais vous dépeindre cette personne ? c'est celle venue de votre part si » souvent, & cette personne m'a fait grand plaisir en venant ?

Rien de plus ridicule, sans doute, qu'un pareil langage ; tel est cependant celui auquel nous serions réduits, s'il n'existoit d'autres Parties du Discours que celles dont nous avons traité jusqu'à présent.

Il dut donc exister dès le moment où les Langues se formerent, des mots de la plus grande simplicité, des mots aussi rapides que le geste, qui servoient à lier avec un objet toutes les idées qu'on y attachoit, & qui le caractérisoient sans qu'on fût obligé de répéter sans cesse cet objet : le langage dut devenir par-là infiniment concis, plus rapide, plus énergique, & l'Auditeur ne dut jamais être impatienté par une idée qu'il attendoit, & qui n'arrivoit point.

Ils exiſtent, en effet, ces mots, & ils exiſtent dans toutes les Langues, parce qu'aucune ne put jamais s'en paſſer : ils forment une nouvelle Partie du Diſcours, & on les apelle CONJONCTIONS ; nom qui les peint parfaitement dès que l'on ſait que ce mot eſt compoſé de deux mots Latins, *cum* & *junctus*, dont la réunion ſignifie, mots *avec* leſquels on *joint*, on unit.

Une Conjonction eſt donc un mot qui, de pluſieurs Tableaux de la Parole, en fait un ſeul Tout, ſoit pour abréger le diſcours par cette réunion, & le rendre plus coulant, ſoit pour empêcher que ſon unité ſoit altérée par les mots qui modifient quelques-uns des objets dont il eſt compoſé.

L'on aperçoit dès-lors ſans peine ce qui diſtingue cette eſpèce de liaiſon, d'avec celles dont nous avons déjà parlé ; que la Conjonction lie les phraſes entr'elles, & qu'elle unit à un mot les caractères par leſquels on en détermine l'idée, tandis que le Verbe lie les mots qui peignent les qualités avec les noms des objets ; & que la prépoſition lie les noms des objets en raport.

D'après ces principes, puiſés dans la Nature même, il ſera aiſé de s'aſſurer ſi les Auteurs qui ont traité des Conjonctions, l'ont fait avec l'exactitude néceſſaire ; il ne ſera pas moins aiſé de reconnoître quels ſont les mots qui apartiennent à cette claſſe du Diſcours : car juſques à préſent l'on ne s'eſt accordé ni ſur l'idée préciſe qu'on doit attacher aux Conjonctions, ni ſur le nombre de ces Conjonctions.

SANCTIUS & LANCELOT ne les définiſſent pas d'une maniere ſatisfaiſante : le premier ſe contente de dire (1), « que la Conjonction n'unit pas les cas » ſemblables, comme on l'avoit avancé fort mal à propos ; & qu'elle unit ſeulement les phraſes. »

LANCELOT, quoique plus étendu, n'en eſt pas plus inſtructif : » La ſeconde ſorte de mots, dit-il (2), qui ſignifient la forme de nos penſées, » ſont les Conjonctions, comme, *&*, *non*, *vel*, *ſi*, *ergo*, &, non, ou, ſi, » donc. Car ſi on y fait réflexion, on verra que ces Particules ne ſignifient que l'opération même de notre eſprit, qui joint ou diſjoint les choſes, » qui les nie, qui les conſidere abſolument ou avec condition. Par exemple » il n'y a point d'objet dans le monde hors de notre eſprit, qui réponde à

(1) Minerva, Lib. I. Cap. XVIII.

(2) Gramm. Géner. Part. II. Ch. XXIII.

» la

» la Particule *non* ; mais il eſt clair qu'elle ne marque autre choſe que le » jugement que nous faiſons qu'une choſe n'eſt pas une autre.

» De même NE, qui eſt en Latin la Particule de l'interrogation, *eis-ne?* » dites-vous ? n'a point d'objet hors de notre eſprit, mais marque ſeulement » le mouvement de notre ame, par lequel nous ſouhaitons de ſavoir une » choſe. »

Cette Partie du Diſcours n'a donc pas été mieux préſentée dans cet Ouvrage, que l'Adverbe : le détail n'en eſt pas ſuffiſant ; & les expreſſions qu'on y employe de *Particules*, & de *Particules qui ne ſignifient que l'opération même de notre eſprit qui joint ou diſjoint les choſes*, ne laiſſent aucune idée diſtincte. On eſt étonné de la légéreté avec laquelle ces objets ſont diſcutés ; mais il eſt plus ſurprenant encore que celui qui commença cette Grammaire avec tant de ſuccès, n'ait rien dit ſur ces deux Chapitres.

Nos Grammairiens modernes en ont eu des idées plus nettes & plus exactes. » Ainſi la valeur de la Conjonction, dit DU MARSAIS (3), conſiſte à lier » des mots par une nouvelle modification, ou idée acceſſoire, ajoutée à l'un » par raport à l'autre. . . . Les Conjonctions ſuppoſent toujours deux idées & » deux Propoſitions, & elles font connoître l'eſpéce d'idée acceſſoire que l'eſ- » prit conçoit entre l'une & l'autre.

M. Beauzée dit en d'autres termes : « les Conjonctions (4) ſervent ſeu- » lement à lier les Propoſitions les unes aux autres. Pluſieurs ſemblent, au » premier aſpect, ne ſervir qu'à lier un mot avec un autre ; mais ſi l'on y » prend garde de près, on verra qu'en effet elles ſervent à lier les Propoſitions » partielles qui conſtituent l'enſemble d'un même Diſcours.

Il en donne une idée plus nette, lorſqu'il dit, dix-huit pages plus bas : « Concluons donc que les Conjonctions ſont des mots qui déſignent entre » les Propoſitions, une liaiſon fondée ſur les raports qu'elles ont entre elles. »

Cette définition eſt conforme à celle de M. HARRIS (5) ; mais celui-ci étoit dans l'erreur commune, lorſqu'il ajoutoit que les Conjonctions étoient des mots vuides de ſens par eux-mêmes : & ARISTOTE qu'il cite, & qui a défini les Conjonctions de la même maniere dans ſa Poëtique (6), n'étoit pas plus avancé à cet égard.

(3) Princ. de Gramm. p. 603. & 604.
(4) Gramm. Gen. T. I, p. 564.
(5) Hermès, p. 238.
(6) Poët. Ch. XX.

L'on s'eſt encore moins accordé ſur le nombre même des Conjonctions ou ſur les mots qu'on devoit regarder comme tels. L'Abbé GIRARD en reconnoît cinquante-trois : M. DU MARSAIS augmente ce nombre de cinq ou ſix. M. BEAUZÉE le réduit tout-à-coup à quatorze : il prouve fort bien que les autres mots qu'on avoit mis dans cette claſſe, ne ſont que des phraſes conjonctives ou des Adverbes : & il le démontre par le rétabliſſement de la phraſe ellipſée dont ils faiſoient partie : il eſt ainſi plus conſéquent que l'Abbé Girard qui oublia qu'il venoit de borner les Prépoſitions à celles-là ſeules qui n'étoient compoſées que d'un ſeul mot ; comme ſi l'eſprit humain ne pouvoit jamais apercevoir qu'une portion de la vérité, & que cette portion fût ſans efficace pour lui en faire découvrir d'autres étroitement liées avec celle-là.

En remontant nous-mêmes aux cauſes de la différence qu'on obſerve entre ces quatorze Conjonctions conſervées, & celles qu'on ſuprime, & qui ont fait que celles-là ont été exprimées par un ſeul mot, tandis qu'il en a fallu pluſieurs pour exprimer celles-ci, nous prouverons qu'on en doit encore diminuer conſidérablement le nombre, & le réduire à quatre au plus : préciſément à ces Conjonctions qui ſervent à marquer uniquement la liaiſon des idées & des mots, ſans y ajouter aucune idée acceſſoire ; nous ferons voir en même tems que les autres mots qu'on prenoit pour des Conjonctions, ajoutoient des idées acceſſoires à celle de Conjonction, & qu'ils étoient ainſi l'effet de l'ellipſe ; mais d'une ellipſe plus hardie que les nôtres, & que nous tenons des Langues anciennes.

L'on ne ſera pas étonné que nous ayons pu aller plus loin que ceux qui nous ont précédés, à cauſe de la nature de nos recherches : comme elles nous conduiſent à l'origine des Langues & de leurs mots, elles nous mettent à même de prononcer ſur des Queſtions qu'on n'auroit pu réſoudre ſans elles, & de réduire par-là même les Conjonctions à leurs juſtes bornes, comme nous y avons déja réduit le Verbe, en ſéparant des Conjonctions les mots qui ne l'étoient devenus qu'en réuniſſant l'idée conjonctive à celles qu'ils peignoient déjà.

Cette portion de notre travail ſera d'autant plus intéreſſante, qu'on pourra déſormais ſe rendre raiſon du choix qu'on avoit fait de ces mots ; pour déſigner les idées qu'ils offrent, & qui paroiſſoit être abſolument l'effet du haſard ; enſorte que ces Conjonctions, ſi énergiques par elles-mêmes, paroiſſoient n'avoir qu'une énergie d'emprunt.

Commençons par les Conjonctions qui méritent ſeules ce nom, celles qui ſervent ſeulement à lier, ſans être accompagnées d'aucune idée acceſſoire : nous parlerons des autres dans l'Article II. ſous le nom de *Conjonctions Elliptiques.*

ARTICLE I.

DES CONJONCTIONS QUI SERVENT UNIQUEMENT A LIER: ET 1°. DE CELLES QU'ON APPELLE *COPULATIVES.*

§. 1.

Conjonctions Copulatives, au nombre de trois.

LORSQUE nous considérons les idées relativement à la liaison qu'elles peuvent avoir entr'elles, nous parvenons à quelqu'un de ces trois résultats : ou ces idées s'unissent & se combinent parfaitement entr'elles, ensorte que ce qu'on affirme de l'une, peut s'affirmer de toutes : ou nous ne les raprochons en un même Tableau, que pour les exclure toutes par la même opération : ou nous n'excluons qu'une partie de ces idées, & nous conservons les autres.

De-là naîtront trois Conjonctions différentes : car il sera bien plus conforme à la netteté & à la clarté du Discours d'employer diverses liaisons, suivant la diversité des résultats auxquels on est parvenu & qu'on veut faire connoître, que si l'on employoit toujours le même mot. Ces trois Conjonctions sont ET, NI, OU.

ET, unit les phrases entr'elles.

NI, les sépare, il les exclut d'un même ensemble.

OU, ne les sépare qu'en partie; il laisse le choix; c'est un résultat partiel, au lieu que les autres sont universels, & tombent sur la masse entiere des objets comparés.

Ainsi nous dirons : Prenez cette fleur ET celle-ci.

Ne prenez NI cette fleur, NI celle-ci.

Prenez cette fleur OU celle-ci.

Nous les voyons dans ces vers de Boileau (1) :

Je me ris d'un Auteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sçait pas m'informer ;

(1) Art Poët. Chant III.

Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom,
Et dit, je ſuis Oreſte ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles:
Le ſujet n'eſt jamais aſſez-tôt expliqué. . . . .
Que devant Troye en flâme, Hécube déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni, ſans raiſon, décrire en quels affreux Pays,
Par ſes bouches l'Euxin reçoit le Tanais.

1°. *De la Conjonction* ET.

Celle-ci ſert à lier les phraſes entr'elles & à unir les noms des objets qui forment un même membre de phraſe.

C'eſt dans ce premier ſens qu'Ulyſſe dit (1): « Nous nous éloignons de » cette côte, fort affligés: ET nous ſommes portés par les vents ſur les Terres » des Cyclopes. »

Et c'eſt dans le ſecond ſens qu'il ajoute, en parlant de ces mêmes Cyclopes:

« Chacun gouverne ſa famille ET regne ſur ſa femme ET ſur ſes enfans, ET » ils n'ont point de pouvoir l'un ſur l'autre. . . . . Ils n'ont point de vaiſſeaux, » & parmi eux il n'y a pas de Charpentiers qui puiſſent en bâtir pour aller » commercer dans les autres Villes, comme cela ſe pratique parmi les autres » hommes qui traverſent les mers, ET vont ET viennent pour leurs affaires » particulieres. »

2°. *De la Conjonction* NI.

« Celle-ci ne differe de la précédente, dit l'Abbé Girard (2), qu'en ce » que la liaiſon que l'une exprime, tombe purement ſur les choſes pour les » joindre: au lieu que la liaiſon exprimée par l'autre, tombe directement » ſur la négation attribuée aux choſes pour la leur rendre commune. »

» Elles different encore en ce que la premiere (&) ne ſe multiplie point dans

(1) Odyſſ. Liv. IX. Trad. de Mad. Dacier.
(2) Vrais Principes de la Lang. Franç. Tom. II. p. 159.

celle-ci n'eſt ſupprimée que parce qu'elle eſt repréſentée conſtamment en Latin par la terminaiſon du ſubjonctif: au lieu que dans notre Langue, elle ne

» l'énumération : on se contente de la placer une seule fois avant la derniere des » choses qu'on veut joindre, à moins qu'on ne la mette à la tête de l'énumé- » ration pour faire entendre qu'on ne veut rien excepter. Ainsi l'on diroit :

» Mes freres, mes sœurs, mes cousins & tous mes parens m'ont abandonné.

Ou dans le sens d'une indifférence universelle :

Et ses freres, & ses sœurs, & ses cousins, & tous ses parens lui sont indifférens.

» Mais dans ce sens, il vaut mieux suprimer absolument ET.

» On doit, au contraire, multiplier NI dans l'énumération, autant de fois qu'il » y a de choses à qui l'on veut rendre la négation commune : on diroit donc :

» Il n'a ni ami ni ennemi, ni vice ni vertu.

Ulysse emploie cette Conjonction NI, lorsqu'à l'occasion de Polyphême, l'un de ces Cyclopes dont il a déja parlé, il ajoute : » Je m'avançai, portant avec moi » un outre d'excellent vin . . . Il n'y avoit NI sagesse NI tempérance qui pussent » tenir contre cette liqueur . . . Car j'eus quelque pressentiment que nous aurions » à faire à quelque homme d'une force prodigieuse, à un homme sauvage & » cruel, & qui ne connoissoit NI raison NI justice.

3. *De la Conjonction* OU.

Elle laisse la liberté du choix ; & on l'emploie dans le doute. *Accordez-moi* OU *refusez-moi présentement.*

Tel est l'usage qu'en fait le même Ulysse lorsqu'entendant la voix de Nausicaé & de ses Compagnes, (3) il dit : » En quel Pays suis-je venu ? Ceux qui » l'habitent, sont-ce des Hommes sauvages, cruels & injustes, ou des Hommes » qui honorent les Dieux & qui respectent l'hospitalité ? Des voix de jeunes fil- » les viennent de frapper mes oreilles : sont-ce des Nymphes des Montagnes, » des Fleuves ou des Etangs ? ou seroient-ce des Hommes que j'aurois en- » tendus ?

Ces deux dernieres Conjonctions peuvent être regardées plutôt comme des mots d'agrément pour répandre de la variété & de la briéveté dans le Discours, que comme des mots de premiere nécessité : leurs fonctions pouvant être remplies par la Conjonction ET jointe à d'autres mots.

(3) Odyss. Liv. VI.

SI, nous est venu des Latins & des Grecs : les premiers l'écrivoient d'abord SY, &

NI, eſt en effet la réunion de la conjonction ET & de la négation. On dit, *il n'a ni vice ni vertu*; comme on diroit, il n'a point de vice, ET il n'a point de vertu.

OU tient lieu de la conjonction ET, & de la Prépoſition *entre*. Lorſqu'en offrant le choix, on dit *la Paix* OU *la Guerre*; c'eſt comme ſi l'on diſoit: *Déterminez-vous* ENTRE *la Paix* ET ENTRE *la Guerre*.

Mais ces tournures monotones, allongées & ſans ceſſe répetées, déplurent bientôt; elles étoient trop contraires à l'impatience qu'on a d'être inſtruit & à la netteté du Diſcours pour qu'on n'en cherchât pas de meilleures: de-là ces *ni* & ces *ou* qui multiplient nos Conjonctions, & que diverſes Langues ont également modifiés par d'autres mots.

§. 2.

Origine de ces Conjonctions.

Ces mots ne furent pas pris au hazard pour ſervir de liaiſon entre les idées: ce ne fut point par un ſimple caprice qu'on les revêtit de la valeur qu'elles offrent: que la premiere unit; que la ſeconde exclut; que la troiſiéme donne le choix: elles durent cette énergie à la nature même des élémens dont elles ſont compoſées, à la néceſſité où l'on étoit de choiſir les ſons les plus propres à peindre.

ET, ne pouvoit être mieux choiſi pour remplir toutes ces vues, en déſignant la liaiſon des idées. C'eſt un dérivé du Verbe E: c'eſt le Verbe E lui-même, conſidéré dans ſon ſens le plus abſtrait, non comme le lien d'une qualité avec ſon objet, non comme repréſentant une perſonalité; mais comme peinture de la liaiſon pure & ſimple, dépouillée de toute idée acceſſoire. C'eſt le nom même de l'exiſtence déſignant celle de deux idées dans un même Tableau, dont elles ſont partie.

NI, s'eſt formé de la négation NE: celle-ci étoit née de la naſale N, qui ſe prononce en repouſſant l'air avec effort par les narines: N fut donc, entre tous les ſons, le plus propre à peindre la négation, qui eſt toujours repouſſante. De-là *Ne*, & le *Non* des Latins, communs à nos Langues modernes formées de celles-là. Ce même N précédé de la voyelle E, ou EI, fit le mot *Ain* qui eſt la négation chez les Orientaux, & qui forma le IN négatif des Latins, qui ſe conſerve avec ſa prononciation primitive *Ain* dans nos mots IN-*juſte*, IN-*utile*,

ſaura que ce mot eſt l'elliſe d'une phraſe qui ſe lioit au reſte du tableau par

IN-*efficace*, &c. Il peut avoir produit le mot AIN-*os*, qui signifie en Grec tout ce qui est horrible, désagréable, repoussant.

Ou, qui désigne l'opoſition de deux objets, vient donc du primitif ou, par lequel on indiquoit un lieu différent de celui dans lequel on est, & des êtres différens de ceux dont on ou venoit de parler : il fut par conséquent opoſé à E qui désignoit le lieu même où l'on EST : il fut donc très-bien choisi pour désigner les objets opoſés ou placés en sens contraire : de-là le nom d'OU-EST qui signifie mot à mot *opoſé à* EST, à l'Occident ; & le OU-*eſperus* des Latins qui étant composé de ce mot *ou* & du primitif S-PER, dont la signification est, *brillant*, *jour*, *matin*, &c. signifie mot à mot *opoſé au jour*, à l'*Aurore*, c'est-à-dire le soir. Les Grecs prirent ce mot ou dans toute son extension, & ils en firent la négation ou qui présente chez eux le même sens que *ne* & *non* chez nous. C'est le ו des Hébreux, prononcé indifféremment ou & v, comme le w des Peuples du Nord, & comme V des Latins, qui remplaça leur ancien *ou* au commencement des mots.

§. 3.

De la Conjonction déterminative QUE.

Il arrive très-souvent qu'un mot qui fait partie d'une phrase, a besoin d'être acompagné de mots qui déterminent sa valeur ; alors ces mots déterminatifs se mettent à la suite de celui qu'ils modifient, & ils se lient avec lui par la Conjonction QUE ; c'est ainsi qu'un Historien François dit :

« CLOVIS n'étoit QUE dans sa quinzième année lorsqu'il monta sur le Trône. » Il avoit à peine vingt-ans, qu'il envoya défier Syagrius, fils du Comte Gil» les & Gouverneur pour les Romains dans la Gaule . . . Il marcha droit à » Soiſſons : combattre & vaincre ne fut pour lui qu'une seule & même chose.

La Conjonction QUE revient quatre fois dans ce Tableau, quoique fort court : la premiere fois c'est pour lier ces mots, *Clovis n'étoit*, avec ceux-ci, *dans ſa quatrième année*, qui déterminent le sens des premiers. La seconde fois, c'est pour déterminer le sens du mot *lors*. Le troisieme lie avec *il avoit*, les mots qui en achevent le sens ; le quatrieme montre que ces mots *une ſeule & même choſe*, complettent le sens commencé par ceux-ci, *combattre & vaincre ne fut pour lui*.

Accoutumés à nous énoncer sans cesse de cette maniere, nous ne concevons pas que ces tournures aient jamais pu occasionner la moindre difficulté, & nous nous contentons d'en éprouver les heureux effets ; sans cher-

« Vous m'ordonnez, dit Calchas à Achille (1), de déclarer le sujet de la

cher à nous en rendre raiſon : mais lorſqu'on veut ſentir la force de ces mots & leur utilité, on n'a qu'à examiner l'embarras dans lequel on ſe trouveroit s'ils n'exiſtoient pas, & qu'on fût obligé de recourir à d'autres tournures.

Les Grammairiens ont ſupoſé que nous avions dans notre Langue un grand nombre de QUE différens ; qu'il y en avoit de conjonctifs, de comparatifs, d'exclamatifs : ils ont encore reconnu un QUE & un QUI relatifs, abſolument différens de tous ceux-là, puiſque ces premiers ſont indéclinables, & que ceux-ci ſe déclinent, ſur-tout dans la Langue Latine.

Mais comme la déclinabilité n'eſt qu'un acceſſoire, elle ne peut être un motif ſuffiſant pour regarder tous ces QUE, même les relatifs, comme des mots différens. Diſons donc qu'il n'en exiſte qu'un ſeul, qui offre toujours le même ſens, cette valeur déterminative qui conſtitue la Conjonction *que* : en ramenant ainſi tous ces *que* à cet unique principe, leur explication qui parut toujours ſi embarraſſée & ſi peu ſatisfaiſante, devient de la plus grande ſimplicité & de la plus grande clarté.

I°. *Du* QUE *Conjonctif.*

Il s'agit ici du *que* qui lie une Propoſition avec une autre qu'elle détermine, & qui ſe trouve ainſi placé entre deux verbes : tels ſont ceux-ci :

Je deſire QUE vous veniez nous voir.
Je crains QUE notre projet n'échoue.

On voit ſans peine que la Propoſition qui ſuit ces *que*, ſert à rendre plus complet ou à déterminer le ſens commencé par la Propoſition qui les précéde : que ces *que* font connoître ce qu'on deſire, ce qu'on craint.

Ne ſoyons pas étonnés qu'on ait regardé ce QUE comme le ſeul qui fût conjonctif, parce que dans ces occaſions il lie deux Propoſitions complettes ; enſorte qu'on aperçoit ſans peine les phraſes qu'il unit, & qu'on n'eſt point obligé d'avoir recours à l'ellipſe pour en découvrir le ſens : au lieu que dans tous les autres cas, ſon uſage eſt moins ſenſible, à cauſe des autres ellipſes qui y dominent : aucun cependant qui diffère de celui-ci, & qu'on ne puiſſe y ramener d'une manière très-ſimple.

Mais avant que d'examiner ceux-ci, ajoutons que c'eſt ce même QUE, qui marchant à la ſuite des mots adverbiaux pour en déterminer le ſens, les a fait regarder comme des Conjonctions : tel eſt QUE, après *lors*, *afin*, *quoi*,

dès

Conjonction : il déſigne *l'exiſtence actuelle* d'une condition ſans laquelle ce

dès, &c. Il eſt préciſément de la même nature que le précédent, & déterminatif comme lui.

II°. *QUE Comparatif.*

Ce qu'on appelle QUE Comparatif, eſt un QUE déterminatif, qui ne diffère du précédent qu'en ce qu'il eſt placé entre deux objets que l'on compare :

Il eſt plus riche QUE nous.
Le Soleil eſt plus grand QUE la Lune.

Dans ces exemples, il n'eſt pas moins déterminatif que dans le cas où il eſt entre deux verbes : là, il déterminoit les motifs ou les ſuites d'une action : ici, il détermine une comparaiſon commencée, & qui offriroit ſans cette ſuite, un ſens auſſi indéterminé, que la phraſe qui précéde le QUE entre deux Verbes.

On a donc eu tort de les diſtinguer dans le fait, d'autant plus que le QUE comparatif eſt réellement entre deux verbes comme le QUE Conjonctif ; avec cette ſeule différence, que le ſecond s'eſt ellipſé, parce que la phraſe n'en eſt pas plus obſcure, & qu'elle en eſt plus vive & plus briéve : c'eſt comme ſi l'on diſoit, *il eſt plus riche QUE nous* ne ſommes riches : *le Soleil eſt plus grand QUE la Lune* n'eſt grande.

III°. QUE *Exclamatif, Interrogatif ou Précurſif.*

On avoit conſtamment regardé comme adverbe, ou comme une particule exclamative & primitive les QUE, par leſquels commencent ces phraſes & toute phraſe pareille :

QUE cette perſonne eſt aimable & bonne !
QUE le Ciel comble ſes vœux !
QUE faites-vous ?
Qu'il le veuille ou non, je le ferai également.

Ce QUE, comme M. BEAUZÉE a très-bien vu (1), eſt une ſubdiviſion du QUE Conjonctif : il ne diffère de celui qui eſt entre deux Verbes que parce qu'on a fait l'ellipſe du Verbe qui le précéde, & qui en nuiſant à l'énergie de

(1) Gram. Gen. Tom. I. p. 601.

C'eſt donc une ellipſe de *hoc-modo*, en cette maniere, par ce moyen ;

là phraſe, n'ajouteroit rien à ſa clarté : les exemples qu'on vient de raporter ſont donc une ellipſe de ceux-ci :

On ne peut aſſez répéter QUE cette perſonne eſt aimable, &c.
Je déſire QUE le Ciel comble ſes vœux.
En faiſant cela, QUE faites-vous ?
Sans m'embarraſſer, qu'il le veuille ou non, je le ferai.

IV°. QUE *relatif.*

Ce qu'on appelle QUE relatif, ce QUE dont ſe font accompagner les Noms, & ſi célébre par les difficultés dont il eſt hériſſé dans toutes les Grammaires, ſeroit-il d'une nature différente ? Non ſans doute : ſervant conſtamment à caractériſer le Nom qu'il ſuit, à en déterminer l'idée, il n'eſt pas moins conjonctif que tous les QUE dont nous venons de parler dans ces phraſes. Par exemple :

Le Livre QUE vous m'avez envoyé eſt très-intéreſſant,
L'Auteur QUE vous citez eſt un excellent juge ſur cet objet.

QUE, lie les mots LIVRE & AUTEUR, avec d'autres mots qui les déterminent & les caractériſent : on voit que *ce livre qui eſt très-intéreſſant*, eſt *celui* QUE *vous m'avez envoyé* : que l'*Auteur qui eſt un excellent juge ſur cet objet*, c'eſt celui QUE *vous citez* : c'eſt comme ſi l'on diſoit en deux phraſes :

» Vous m'avez envoyé un Livre, & je trouve QUE ce Livre eſt très-intéreſſant : Vous citez un Auteur, & je trouve QUE cet Auteur eſt un excellent juge ſur l'objet en queſtion ».

Cependant on n'a jamais regardé ce QUE comme une Conjonction ; on en a fait au contraire un Pronom apellé QUE & QUI relatif, parce nous diſons dans ces occaſions tantôt QUE & tantôt QUI, à la maniere des Latins qui lui donnent tous les genres & tous les cas, comme aux adjectifs. Nous diſons QUE, lorſque le nom dont il s'agit eſt l'objet du Verbe qui vient à la ſuite de la conjonction, & qu'il figure ainſi dans un tableau paſſif.

Nous diſons QUI, lorſque le Nom dont on veut déterminer l'idée, eſt le ſujet du Verbe qui vient à la ſuite du QUE, & qu'il figure ainſi dans un tableau actif. QUI, n'eſt alors qu'un mot elliptique, formé par la réunion de la conjonction QUE, avec le pronom de la troiſieme perſonne qui repréſente le nom déja indiqué, & qui le repréſente comme ſujet, & non comme objet : ainſi au

lieu de dire, *la perſonne* QUE ELLE *eſt venue de votre part, m'a confirmé ce récit*; on dira, *la perſonne* QUI *eſt venue de votre part*, &c.

Au lieu de dire, les Princes QUE *ils* ſont bons, rendent leurs ſujets heureux, on dit, *les Princes* QUI *ſont bons, rendent heureux leurs ſujets.*

Il en eſt de même lorſque la Prépoſition DE ſe trouve entre QUE & le pronom : car alors de ces trois mots, *que, de*, & *il* ou *elle*, nous en faiſons un ſeul, le mot elliptique DONT.

Ainſi au lieu de dire, les Grands-Hommes QUE D'EUX nous venons de parler, méritent des ſtatues, on dit :

Les Grands-Hommes DONT nous venons de parler, &c.

Ces mots elliptiques ne ſont pas auſſi anciens que le langage ; on n'y parvint que par degrés. Nous voyons les Hébreux employer le QUE conjonctif & le pronom ſéparement dans tous les endroits où nous en avons fait un relatif. Ainſi David diſoit :

(1) אשרי האיש אשר לא הלך בעצת רשעים

» Heureux l'homme (ASHER) *que il* ne va pas dans la compagnie des méchans.

Et un peu plus bas, en parlant de ces mêmes méchans, il ajoute :

(2) כי אם-כמוץ אשר-תדפנו רוח

» Car ils ſeront comme la balle ASHER que le vent chaſſe elle.

Les Grecs réduiſirent de bonne-heure ces deux expreſſions, la conjonction & le pronom, en un ſeul mot : tel fut le mot ὅτι ; il eſt certain qu'il eſt la réunion de ces deux mots ὁ, *ce*, & TI, *que*, comme l'avoient déja ſoupçonné MM. de Port-Royal dans leur Grammaire Grecque (3) : car, diſent-ils, Επιεν ὅτι βυλεται, ſignifie, il dit (HO-TI) ceci-que il veut, ou, *il dit qu'il veut.*

C'eſt exactement le QUOD des Latins, employé par Cicéron, lorſqu'il dit : » Cùm ſcripſiſſet QUOD me cuperet ad urbem venire ». *Après qu'il eût écrit* CECI, QUE *il me deſiroit à la ville.*

Il ſe ſervit auſſi de cette expreſſion dans cette phraſe : « Non tibi objicio » QUOD hominem ſpoliaſti ».

Je ne te reproche pas CECI, QUE *tu as dépouillé un homme.*

(1) Pſ. I. 1.
(2) Pſ. I. 4.
(3) Liv. VIII. Ch. XI. Remarques ſur l'ὅτι.

Les Latins ſe ſervirent de *qui*, au lieu de *quod*, lorſque la Conjonction s'aſſocioit avec un Pronom qui marquoit le ſujet de la phraſe incidente ou déterminative : & de *quem*, lorſque la Conjonction s'aſſocioit avec un Pronom qui marquoit l'objet de la phraſe incidente ou déterminative : & c'eſt de-là que viennent nos *qui* & nos *que*.

De-là vint encore l'uſage des Romains de n'employer que le Relatif *qui* au lieu d'une Conjonction & de l'Article *ce*.

Ainſi l'on voit Pline ſe ſervir de cette expreſſion : Qui *mos cui potius quàm Conſuli, aut quando magis uſurpandus colendusque eſt ?* » Et cette » Coutume par qui doit-elle être plutôt reſpectée & conſervée religieuſe- » ment que par un Conſul ?

Telle fut l'origine du Relatif des Latins *qui*, *quæ*, *quod*, & de nos QUI & QUE qui donnent tant de grace au Diſcours, en le rendant beaucoup plus coulant & plus pittoreſque.

Les Grammairiens n'ont été ſi fort embarraſſés lorſqu'il a été queſtion de lui aſſigner une place entre les Parties du Diſcours, que parce qu'ils n'avoient pu s'apercevoir que c'étoit un mot elliptique, qui réuniſſoit en lui la Conjonction *que* & le Pronom *il*.

Auſſi le regarderent-ils preſque tous comme un *Pronom*, parce qu'il tenoit lieu d'un Nom. « Ce Pronom relatif, dit Lancelot (1), a quelque » choſe de commun avec les autres Pronoms, & quelque choſe de propre.

» Ce qu'il a de commun, eſt qu'il ſe met au lieu d'un Nom, & » plus généralement même que tous les autres Pronoms, ſe mettant pour » toutes les Perſonnes : *moi* QUI *ſuis Chrétien*; vous QUI êtes Chrétien; lui » QUI eſt Roi.

» Ce qu'il a de propre peut être conſidéré en deux manières.

» La première, en ce qu'il a toujours raport à un autre Nom ou Pronom » qu'on apelle antécédent, comme, *Dieu* QUI *eſt Saint*; *Dieu* eſt l'antécédent » du relatif QUI. . . .

» La ſeconde choſe que le Relatif a de propre, & que je ne ſache point » avoir encore été remarquée par perſonne, eſt que la Propoſition dans » laquelle il entre; qu'on peut apeller *incidente*, peut faire partie du ſujet » ou de l'attribut d'une autre Propoſition qu'on peut apeller *principale*. »

Les Grammairiens étoient donc bien éloignés de la vraie connoiſſance de

(1) Gramm. Gén. Part. II. Ch. IX.

la ſcience ſur laquelle ils écrivoient, puiſque MM. de Port-Royal furent les premiers qui reconnurent la vraie valeur du Relatif QUI & QUE : ils furent eux-mêmes bien éloignés de ſentir toute la beauté de leur découverte, puiſqu'ils ne regarderent pas le ſens conjonctif de ce mot, comme ſon eſſence ; & qu'avec tous les autres Grammairiens, ils le laiſſerent dans la claſſe des Pronoms, au lieu de le tranſporter dans celle des Conjonctions.

M. Beauzée a donc eu raiſon d'ôter ce mot du nombre des Pronoms ; mais il auroit peut-être mieux fait de le raporter à la claſſe des Conjonctions qu'à celle des Articles, d'autant plus qu'il les apelle *Articles-démonſtratifs-conjonctifs* (2). Etant conjonctif, on n'en peut ſaiſir toute la valeur que lorſqu'on a déjà traité des Conjonctions : & comme ſa qualité de Conjonctif eſt la principale & celle qui ſert de baſe aux autres, & que la Conjonction ſubſiſte en nature dans ce mot, & ſert de baſe à ſa valeur démonſtrative, c'eſt au Chapitre des Conjonctions qu'on doit le raporter.

Ajoutons que le Relatif ne peut être regardé comme Article, puiſque les *Articles* précedent toujours un Nom, tandis que ce mot ne marche jamais avant un Nom, mais toujours après.

L'on ne peut pas même dire qu'on ſous-entend après lui le même Nom qui le précede ; car il en réſulteroit un langage abſurde qui n'a pu exiſter dans aucune Langue : on n'a jamais pu dire :

L'homme *qui homme* vous a parlé, eſt très-grand.

On auroit pu dire, il eſt vrai, l'homme, & *cet homme* vous a parlé, eſt très-grand : mais cette conſtruction n'a pu ſe préſenter à l'eſprit des premiers qui parlerent : & lorſque ceci ſeroit la vraie ſolution des mots *que* & *qui*, il en réſulteroit toujours que l'idée de Conjonction, eſt celle qui y domine.

Dira-t-on que cette formule, *l'homme, qui vous a parlé*, peut être rendue par celle-ci, *l'homme lequel homme vous a parlé* ? Mais on n'en eſt pas plus avancé, puiſque *lequel* tire toute ſa force du Conjonctif *que* dont il eſt compoſé.

---

(2) Tome p. 360.

§. 4.

Origine de QUE.

L'origine de ce mot, qui avoit été inconnue jusques à présent, s'accorde parfaitement avec sa valeur conjonctive.

C'est le QUE des Latins.

Le CHE des Italiens.
Le *Kai* des Grecs.
Le *Kei* ou *Ki* des Hébreux, כי.
Leur *Khé*, כה.

Le קה, *Qih* ou *Qhe* des Persans, employé pour tous les genres & pour tous les nombres.

Mots qui offrent tous l'idée d'union, de liaison, de conjonction.

Les Grecs changeant ici κ en τ, comme font les Picards, en firent τε, qui est le *que* conjonctif des Latins mis à la fin des mots.

Ils en firent encore τις, qui répond exactement au *qui* des Latins & à notre *qui*.

La racine de ce mot fut le signe primitif C. prononcé *Ke* ou QUE, qui signifia, 1°. *Main*; 2°. *Puissance*, car la puissance consiste dans la main; 3°. *Puissance unitive* ou lien, *liaison*, puisqu'on prend avec la main; & que tout ce qui lie & qui retient est doué de force & de puissance.

De-là une multitude de mots en diverses Langues qui offrent l'une ou l'autre de ces significations primitives & fondamentales.

En Hébreu קוה, *Quouhé* ou *Quué*, qui signifie,

1°. Fil, cordon (ce avec quoi on lie, on attache).

2°. Objets réunis ensemble: eaux rassemblées: assemblée, congrégation: se rassembler, se réunir.

3°. Ce en quoi on tient à l'avenir: l'*Espérance*, que les Grecs nommerent par la même raison υπο-σασις.

כוח, *Kuh* ou *Kouh*, qui signifie puissance, force; 2°. Valeur, courage, bravoure, *virtus* des Latins.

On ne peut y méconnoître le mot François QUAI, ces murs qu'on éleve,

ces amas de pierre qu'on fait pour réunir les eaux dans un lit, pour les y contenir, pour les dompter.

Le Perſan Ku ou Kou, force, puiſſance.

Le Valdois *Qouè*, qui ſignifie, force, courage, hardieſſe, & qui eſt du genre féminin. *N'avoir pas la qouè*, n'oſer pas.

Le Latin QUEO, pouvoir; & *ne-queo*, ne pouvoir pas.

QUIES, la qualité d'être *qoué*, d'être ferme, de ne pouvoir être ébranlé; d'où vint au moral le calme, la tranquillité, le repos, dont l'oppoſé eſt l'*in-quiet-ude*.

Quietus, qui fit notre vieux *coy*, l'oppoſé d'*in-qui-et*.

Tran-QUI-*llus*, ce qui eſt *qouè*, calme, & inébranlable dans toute ſon étendue; l'état de la mer qu'on peut traverſer quand elle n'eſt pas agitée : ſource de nos mots *tran*-QUI-*lle* & *tran*-QUI-*llité*.

QUOT, combien, à quel point.

ARTICLE II.

DES CONJONCTIONS NÉES DE L'ELLIPSE.

PUISQUE les Conjonctions ſe bornent à unir les phraſes de maniere qu'elles ne forment qu'un ſeul tout, & à lier les phraſes incidentes avec le Nom qu'elles modifient, elles ne peuvent par conſéquent qu'être en très-petit nombre, en quelque Langue que ce ſoit. Il faut donc néceſſairement que tous les mots qu'on a regardés comme des Conjonctions, & qui different de ceux dont nous venons de rendre compte, ayent été confondus mal-à-propos avec ceux-là, & n'ayent point par eux-mêmes une valeur conjonctive, qu'ils ne la tiennent que de leur union avec une Conjonction : ainſi les Principes relatifs à cette Partie du Diſcours, n'auroient donc pas été encore ſuffiſamment développés : de-là cette obſcurité répandue ſur elle, & l'embarras dans lequel ſe rencontrent les Grammairiens lorſqu'ils veulent fixer le nombre des Conjonctions, & la différence prodigieuſe qu'on trouve entr'eux à cet égard.

On a très-bien dit, à la vérité, qu'une Conjonction ne devoit être com-

posée que d'un seul mot, de même que les Prépositions; mais ce caractère négatif ne fait pas connoître pourquoi tels & tels mots ont été mis au rang des Conjonctions; encore moins, quelle est la différence qu'il peut y avoir à cet égard entre une Conjonction composée d'un seul mot & une phrase conjonctive composée de deux, entre *puisque* qu'on met au nombre des Conjonctions, & *afin que* qu'on ôte de ce nombre.

On ne voit pas non plus par quelle raison ces mots qu'on reconnoît pour Conjonctions, *mais*, *comme*, *car*, &c. ont été choisis pour exprimer des idées conjonctives, & d'où leur est venue cette énergie de liaison, tandis que ceux-ci, *dès-que*, *quoique*, *pourvu que*, *lorsque*, &c. qui désignent des circonstances comme ceux-là, & qui remplissent les mêmes fonctions, ne sont cependant pas des mots conjonctifs; car ils ne sont ni plus ni moins composés que *puisque*.

On voit bien moins encore pourquoi l'on a exprimé par ces seuls mots, *mais*, *comme*, *car*, &c. un certain nombre d'idées conjonctives, tandis qu'on a entassé les mots pour exprimer d'autres idées conjonctives qui ne sont pas plus composées que celles-là.

Tout paroît ici l'effet du hasard, du caprice, de l'enfance: on diroit qu'on prend & qu'on laisse les mots à volonté; que le nombre des mots dans chaque Partie du Discours dépend uniquement des hommes, & qu'il pourroit exister, par exemple, autant de Conjonctions que l'on voudroit, pourvu qu'elles fussent exprimées par un seul mot.

Il est cependant de l'essence de la Grammaire Générale, Universelle & Raisonnée de s'élever au-delà des simples nomenclatures de mots; de dire non-seulement ce qui est, mais sur-tout les raisons de ce qui est, & de fixer même ce qui devroit être; de classer les idées avant les mots, & de juger ceux-ci par celles-là. C'est le seul moyen de parvenir à quelque certitude à l'égard des Principes du Langage, & de résoudre les questions qui y sont relatives. En effet, ce qui se pratique dans une Langue, étant très-différent de ce qui se pratique dans une autre, rien ne paroîtroit plus bisarre que le génie des Langues, si l'on ne pouvoit rendre raison de leurs diversités, & dès-lors il n'existeroit plus de Grammaire générale.

Dès qu'on avance que ces mots, *afin* & *lors*, ne sont point des Conjonctions en François, quoiqu'ils correspondent exactement aux mots latins *ut* & *cùm* qu'on admet unanimement au nombre des Conjonctions, on nie & on affirme la même chose: on se décide d'après l'effet; on distingue ce qui ne doit pas l'être; on détruit le raport des Langues; on anéantit de droit la Grammaire Générale:

Générale : en effet, ſi ce qui eſt Conjonction dans une Langue, peut ne pas l'être dans une autre, la Conjonction n'a rien donc de fixe : il ſeroit même poſſible que tout ce qui eſt Conjonction dans l'une, fût rendu dans une autre par des tournures qu'on ne pourroit point mettre au rang des Conjonctions, en ſorte que cette Langue n'en auroit aucune, que cette Partie du Diſcours ſeroit nulle pour elle ; mais ſi elle étoit nulle pour une Langue, ſi même on pouvoit s'en paſſer dans une Langue quelconque, elle ne ſeroit pas eſſentielle au Diſcours, elle devroit être exclue de toute Grammaire générale, celle-ci ſe bornant à ce qui conſtitue l'eſſence du langage, & qui eſt par conſéquent de tous les tems & de tous les lieux.

Voici donc un Principe qu'il ne faut point perdre de vue au ſujet des Conjonctions : c'eſt qu'il ne peut exiſter dans aucune Langue que des Conjonctions correſpondantes à nos mots, *&*, *ni*, *ou*, *que* : aucun autre ne peut être regardé comme Conjonction, lors même qu'il ne ſeroit compoſé que d'un ſeul mot, d'une ſeule ſyllabe, d'une ſeule lettre même : car ces mots ne ſerviront qu'à lier, & ils rentreront dans les précédens ; ou ils ajouteront quelque idée acceſſoire à celle de liaiſon, & ils repréſenteront une phraſe entiere qui renfermera l'idée de liaiſon & une autre idée ajoutée à celle-là par la nature même de ces mots. Ils ne ſeront donc Conjonctions que par ellipſe : dès lors nulle différence à cet égard entre les Conjonctions elliptiques pour être compoſées d'un ſeul mot, ou de deux, ou d'un plus grand nombre, ſi ce n'eſt que l'ellipſe aura été plus hardie dans le premier cas que dans les autres,

Nous devrons l'une à ces Langues anciennes qui faiſoient leurs ellipſes avec plus de hardieſſe que nous, & les autres aux Langues modernes, plus timides, ou dont les mots peuvent moins ſe prêter à des ellipſes auſſi conciſes.

En effet, le genre de vie des premiers hommes leur permettoit moins d'arrondir leurs phraſes, & de développer leurs penſées : elles devoient donc être beaucoup plus elliptiques, plus chargées de réticences, ſe raprocher plus du geſte : de-là ces terminaiſons des Grecs & des Latins, qui exprimoient tant d'idées acceſſoires, que nous ne pouvons repréſenter que par d'autres mots, enſorte qu'il nous en faut employer un beaucoup plus grand nombre pour peindre la même idée.

L'on pourroit donc avancer que ceux qui regardent ce mot des Latins UT comme une conjonction, ſous prétexte qu'il n'eſt compoſé que d'un ſeul mot, tandis qu'ils refuſent ce nom à notre AFIN, parce qu'il eſt toujours uni à la conjonction QUE, ſe font illuſion ; ne prenant pas garde que ce UT étant accompagné du ſubjonctif, marche toujours avec la conjonction QUE, puiſque

celle-ci n'eſt ſupprimée que parce qu'elle eſt repréſentée conſtamment en Latin par la terminaiſon du ſubjonctif : au lieu que dans notre Langue, elle ne peut ſe repréſenter que par elle-même ; ainſi, ſoit que l'idée exprimée par AFIN, ſoit ſuivie du mot *que*, comme en François, ſoit qu'elle ne s'exprime qu'en un ſeul mot comme le Latin UT, ni l'une ni l'autre de ces formules ne devront être regardées que comme des conjonctions elliptiques, qui ne ſont telles qu'en ce qu'elles ſont l'abrégé d'une phraſe unie à une autre par la conjonction QUE ; exprimée ou ſous-entendue.

Afin qu'on n'en puiſſe douter, & pour éclaircir de plus en plus ces queſtions indiſpenſables dans la Grammaire, analyſons quelques-unes de ces prétendues conjonctions, telles que, SI, MAIS, CAR, OR, &c, cet UT lui-même, & prouvons par leur propre étymologie qu'elles ne furent jamais des conjonctions par elles-mêmes, & qu'elles ne doivent cette valeur qu'à celle du *que* conjonctif, qui eſt réunie en eux par l'ellipſe.

Ces recherches ſeront d'autant plus intéreſſantes, que la nature des Conjonctions en ſera mieux connue, & qu'elles offriront des étymologies dont la découverte avoit été juſqu'à préſent regardée comme impoſſible.

I°. SI.

Cette Conjonction ſe met à la tête des phraſes, comme dans cet axiome : ſi deux grandeurs ſont égales à une troiſiéme, elles ſont égales entr'elles.

Il faut diſtinguer à ſon égard deux choſes : 1°. ſa valeur ſupoſitive ; 2°. la maniere dont cette valeur ſupoſitive ſe lie avec l'enſemble de la phraſe.

Sa valeur ſupoſitive, puiſque toute la force du raiſonnement dont elle fait partie porte ſur l'exiſtence de la propoſition qu'elle précéde immédiatement, en faiſant regarder cette exiſtence moins comme réelle que comme convenue, enſorte qu'auſſi-tôt qu'on accordera cette ſupoſition, le raiſonnement dont elle eſt la baſe, ne pourra point être ébranlé. Ainſi dans l'exemple indiqué ci-deſſus, toute la force du raiſonnement conſiſte à dire que deux grandeurs ſont égales entr'elles, en ſupoſant qu'elles ſont égales à une troiſieme : cette ſupoſition étant accordée, le raiſonnement entier eſt juſte, & on ne peut ſe diſpenſer de l'admettre comme vrai.

C'eſt cette idée ſupoſitive qui eſt renfermée dans le mot SI ; mais comment y eſt-elle contenue, & comment eſt-on parvenu à la regarder comme une Conjonction ? C'eſt le ſecond objet à examiner. Il nous donnera l'étymologie de ce mot.

SI, nous eſt venu des Latins & des Grecs : les premiers l'écrivoient d'abord SEI, & enſuite SI, tandis que les Grecs l'écrivoient EI. Ce mot étoit le tems ſupoſitif du Verbe E ou E-*tre* ; de-là, *ſit*, qui ſignifie encore *qu'il ſoit.*

Cette conjonction eſt donc l'abrégé d'une phraſe entiere, de celle-ci, SOIT SUPOSÉ QUE, & qu'on employe dans toute propoſition ſupoſitive, comme lorſqu'on dit, SOIT SUPOSÉ QUE *deux grandeurs ſoient égales à une troiſiéme*, &c. On s'aperçut ſans peine qu'on pouvoit réduire ces trois mots à un ſeul, au mot SI, qui réunit en lui la valeur de ceux qu'on ſuprima, & qui tenant lieu de la conjonction *que*, devint néceſſairement une conjonction, lorſqu'on eut oublié qu'elle en ſupoſoit une à ſa ſuite.

SI, eſt fréquemment employé dans le diſcours ; car l'on ne raiſonne pas ſeulement d'après les faits arrivés ou démontrés, mais très-ſouvent d'après des faits qu'on ſuppoſe devoir exiſter : c'eſt ainſi qu'une Héroïne du Lutrin l'emploie trois fois en parlant à ſon Epoux (1) :

SI mon cœur, de tout tems facile à tes deſirs,
N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs ;
SI, pour te prodiguer mes plus tendres careſſes,
Je n'ai point exigé ni ſermens, ni promeſſes ;
SI toi ſeul, à mon lit enfin eus toujours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.

» SI, eſt une conjonction conditionnelle, dit M. BEAUZÉE, parce qu'elle » déſigne entre les propoſitions une liaiſon conditionnelle d'exiſtence, fondée » ſur ce que la ſeconde eſt une ſuite de la ſupoſition de la premiere, & parce » qu'elle ſert auſſi à énoncer *conditionnellement*, & non poſitivement, la pre- » miere des deux propoſitions.

II°. *MAIS.*

L'on définit MAIS, « une Conjonction adverſative qui déſigne, entre des » propoſitions oppoſées à quelques égards, une liaiſon d'unité fondée ſur » leur compatibilité intrinſeque ».

Il étoit impoſſible de le définir mieux, d'après la maniere dont les conjonctions ſe ſont préſentées juſqu'ici, ſeules, iſolées, ſans aucun raport à leur origine. On en pourra donc donner une définition plus ſenſible dès qu'on

(1) Le Lutrin, Chant II.

dans ce troiſiéme Livre, la maniere dont elles s'uniſſent pour peindre nos

ſaura que ce mot eſt l'ellipſe d'une phraſe qui ſe lioit au reſte du tableau par la conjonction QUE, le fait ne ſera pas difficile à prouver.

MAIS, ſignifioit autrefois *plus*, dans notre Langue. *Ne moins, ne* MAIS, dit le Poëte *Villon*, dans ſon grand Teſtament, pour dire, *ni moins, ni* PLUS. Dans quelques Provinces on l'emploie encore dans ce ſens; on y dit, *j'en ai* mais *que lui*: je *l'aime* mais *que toi*. Il s'eſt conſervé en ce ſens dans nos mots *ja-mais* & *dé-ſor-mais*: c'eſt le MAI des Italiens, le *ma* des Valdois, le MAIS des Portugais, le MAGIS des Latins, qui tous ſignifient *plus, de plus*.

MÉNAGE, & les Étymologiſtes qu'il cite, n'avoient pas aperçu que c'eſt dans le même ſens, & non dans la ſignification du mot *quand*, qu'on diſoit: *Je te donnerai de l'argent*, mais *que tu aies fait cela*: comme ſi l'on diſoit, *aie fait cela* de plus, *& je te donnerai de l'argent*.

On emploie donc MAIS pour indiquer que ce qu'on va dire, n'eſt qu'une conſidération *de plus*, relative à ce qu'on a déja dit, pour ſuſpendre les conſéquences qu'on en alloit tirer, juſqu'après l'examen de cette nouvelle obſervation. C'eſt ainſi que BOILEAU arrête par un *mais* la conſéquence qu'offroit le langage d'un Poëte, quand il dit (1):

. . . . Il chérit la critique,
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique:
MAIS tout ce beau diſcours dont il vient vous flater,
N'eſt rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.

C'eſt comme s'il eût dit, « ſans croire, d'après ſes diſcours que ce Poëte » chérit la Critique, que vous avez tout pouvoir ſur ſes vers; voyez au-delà » de ce qu'il vous dit, croyez *de plus que* ce diſcours n'eſt qu'un piége qu'il » vous tend, afin de vous réciter ſes vers.

MAIS tire également toute ſa force conjonctive du QUE, dont il réunit en lui le ſens par l'ellipſe qu'on en fait.

III°. *CAR.*

CAR, eſt une Conjonction elliptique dont on ſe ſert pour rendre raiſon d'une Propoſition qu'on a avancée.

(1) Art Poët. Chant I.

« Vous m'ordonnez, dit Calchas à Achille (1), de déclarer le sujet de la » colere d'Apollon, & je suis prêt à vous obéir ; mais assurez-moi auparavant, » & jurez-moi que vous me défendrez non-seulement de parole, mais de fait : » CAR je ne doute pas que je n'aie à redouter par-là celui qui est le plus puissant « dans cette armée, & à qui tous les Grecs obéissent ».

La phrase qui commence ainsi par CAR, sert à rendre *raison* du serment exigé. Ce mot signifia donc *Raison* dans son origine : c'est comme si Calchas eût dit : Jurez-moi ... *par la raison que*, &c. Ainsi ce mot devint une conjonction en faisant l'ellipse de tout ce qui accompagnoit *raison* comme nom, & du QUE, dont il étoit suivi ; comme si on eût dit : *Jurez-moi ... raison ! je ne doute pas*, &c.

Ce mot CAR, est un primitif qui a formé divers mots dans les Langues Celtiques, dans la Latine & dans la Grecque ; de-là GAR des Grecs, qui a la même signification que CAR.

Leurs mots Γαρυς & γηρυς, GAR-*us* & GHÊR-*us* qui signifient voix, parole, discours, raisonnemens ; Γαρυονα, GAR-*uona*, babillarde ; γαρυειν & γηρυειν, GAR-*uein* & GHÉR-*uein* parler, raisonner, raconter. C'est dans ce sens qu'HESIODE dit (2) : » La Vierge DICÉ (la Justice) γηρυετ, GHÉR-*uet raconte* à IOU, les trames in- » justes des mortels ».

Les Latins en firent :

GARR-*io*, causer, jaser ; 2°. babiller ; 3°. gazouiller ; 4°. plaisanter.
GARR-*ulus*, un babillard, un discoureur.
GARR-*itudo*, babil ; 2°. ramage des oiseaux.
GERR-*o*, un plaisant, badin, diseur de riens.
GERR-*æ*, discours plaisans, balivernes, des riens.

C'est le GAIR, GHER, GUER des Bas-Bretons, des Gallois, qui signifie mot, parole, discours : d'où viennent,

GEIR-*iog*, un Orateur, un discoureur.

IV. *OR.*

Ce mot tient également de sa signification primitive celle qu'il a comme

(1) Iliade, Liv. I.
(2) Œuvres & Jours, vers 260.

Conjonction : il désigne *l'existence actuelle* d'une condition sans laquelle ce dont on parle ne sauroit avoir lieu.

Pour bâtir, il faut du terrein & de l'argent : OR l'on a l'un & l'autre, on peut donc bâtir.

C'est comme si l'on disoit, on peut donc bâtir *à cette heure* qu'on a du terrein & de l'argent.

OR, signifie en effet l'heure, le tems présent, venant de HOR-*a*, tems, heure, le tems présent, celui qui LUIT dans ce moment; d'où vinrent notre vieux ORES, à présent, dans ce moment, & notre mot *des-or-mais*, de *ce moment-en* avant.

V. *La Conjonction* UT *des Latins.*

Il en étoit de même des Latins : toutes leurs Conjonctions se formerent par des ellipses semblables à celles dont nous venons de rendre compte, & il en dut être de même dans toutes les Langues; toutes durent puiser leurs Conjonctions dans les noms les plus propres à peindre l'idée qu'on vouloit représenter par leur moyen. Prenons-en pour exemple la Conjonction UT dont l'origine ne sera plus inconnue.

Le sens le plus ordinaire de cette conjonction est celui d'*afin que*; mais nul raport en aparence entre *ut* & cette signification. Prouvons qu'il ne peut être plus grand, & que ce mot ne pouvoit être mieux choisi.

Toutes les fois qu'on l'emploie dans son sens propre, il signifie *de cette maniere, comme, comment*, & il supose toujours un *que* à la suite.

CICÉRON s'en sert dans ce sens, lorsqu'il dit, UT *nihil possit ultrà*, DE CETTE MANIERE qu'il ne se peut rien dire de plus; UT *ille humilis erat*, de cette maniere *qu'*il étoit humble : UT *vales*, de quelle maniere vous portez-vous? *Venite* UT *ambulemus*, venez *de maniere que* nous nous promenions.

Les Grammairiens Latins virent très-bien que c'étoit la signification propre de ce mot; c'est pourquoi ils le dériverent de la conjonction Grecque ὡς, *hôs*, qui signifie *comme, de maniere que* : tels furent CANINIUS & NUNNESIUS, suivis en cela par VOSSIUS : c'étoit beaucoup pour la comparaison du Grec & du Latin; mais d'où étoit venue la conjonction Grecque? C'est ce qu'ils n'avoient pas cherché, & qui importoit cependant, afin de se former une juste idée de cette conjonction. Faisons donc mieux, & disons que HÔS & UT écrit d'abord HOT, se formerent du grec *hó*, ou du Latin *hoc*, qui signifient *par ce*, étant un cas de l'article démonstratif Grec & Latin *ce*, & qui se retrouve dans *ho-die*, en ce jour, aujourd'hui.

il faudra nécessairement, afin qu'il les puisse remplir, qu'il revête les qualités

C'eſt donc une ellipſe de *hoc-modo*, en cette maniere, par ce moyen; comme on a dit *quo-modo*, comment, de quelle maniere: *ejus-modi*, de cette maniere.

Ce même mot exiſte encore de nos jours dans le HO des Anglo-Saxons, & dans le HOW des Anglois, qui ſignifient auſſi, de quelle maniere, comment.

VI. DONC.

Ajoutons encore cette Conjonction dont l'origine étoit inconnue, & qui ſemble n'avoir été chargée que par-hazard de la fonction de conclure. Son analyſe démontrera qu'elle eſt ſemblable à toutes les autres; qu'il ne faut voir en elle que l'ellipſe d'une phraſe conjonctive.

Ce mot s'écrivoit autrefois *doncques* & *donques*: les Italiens l'écrivent encore aujourd'hui *dunque*. Il s'écrivit certainement dans l'origine *dundque*: c'eſt un mot compoſé de la Prépoſition latine *de*, de l'Adverbe *unde*, qui ſignifie où, & de la conjonction latine QUE; comme nous dirions en François, *d'où-que*, phraſe elliptique, dont le verbe a diſparu, parce qu'il n'ajoutoit rien à la clarté de la phraſe qui étoit, *d'où vient que*.

Concluſion.

Tous ces mots, regardés comme des Conjonctions, ne méritent donc pas mieux ce nom que nos mots *tandis* que, *lors* que, *puis* que, *pendant* que, *par conſéquent* que, *parce* que, *afin* que, &c. puiſque les uns & les autres empruntent toute leur force conjonctive de la conjonction *que*, & qu'ils ne ſe ſont formés que par des ellipſes, revêtues d'un peu plus ou d'un peu moins de hardieſſe: ainſi, *parce que*, *afin que*, ne different des précédentes, *ſi*, *mais*, *or*, &c. qu'en ce qu'on n'a pas ſu les faire marcher ſans *que*: car ce ſont également des phraſes elliptiques; *afin que* eſt pour *à cette fin que*; & *parce que* eſt employé au lieu de *par ce* moyen il arrivera *que*.

Ces Conjonctions qui ſembloient démontrer que les mots furent toujours chargés par hazard du ſens qu'ils préſentent, prouvent donc préciſément le contraire; elles naquirent de mots très-connus, & elles ne durent leur exiſtence qu'à ce vœu de la parole par lequel on ſuprime tout mot qui n'ajoute rien à la clarté d'une phraſe, & qui en affoibliroit la vivacité par des longueurs inutiles.

CHAPITRE XI.

DES INTERJECTIONS.

DIXIEME ET DERNIERE PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Les Interjections ſont au nombre des Parties du Diſcours.

PARVENUS enfin à cette Partie du Diſcours que nous avons placée après toutes les autres, voyons ce qu'elle y ajoute, & commençons par expoſer les motifs qui nous ont déterminés à la réſerver pour la derniere.

Le mot d'Interjection, compoſé des deux mots Latins INTER, *entre*, & JACTUS, *jetté*, *lancé*; ſignifie *jetté*, *proferé par intervalles*: ce mot peignoit donc vivement l'idée qu'on y attachoit; l'interjection eſt toujours pour ainſi dire iſolée, elle ne va que par ſecouſſes, & ne ſe montre que par intervalles; enſorte qu'on ne ſauroit lui aſſigner dans le diſcours une place déterminée.

Cette Claſſe de mots eſt donc totalement différente des autres: elle s'en éloigne ſi fort qu'on a été tenté bien des fois de l'exclure de leur nombre: mais elle vient ſe placer d'elle-même dans nos diſcours; elle y produit de très-grands effets, & elle ne peut être remplacée par aucune autre: le Grammairien ne ſauroit donc lui refuſer une place dans ſes diviſions grammaticales; mais c'eſt par elle qu'il doit les terminer, tandis que l'Etymologiſte au contraire doit commencer par elle.

C'eſt que les Interjections deviennent pour celui-ci l'origine des mots dont il cherche la filiation: il faut donc qu'il s'attache à connoître cette ſource énergique des Langues, ſans laquelle il feroit de vains efforts pour donner à ſes recherches la profondeur & la certitude qu'elles doivent avoir.

Mais ces Interjections ne dominant point dans les Parties du Diſcours, n'influant ſur aucune, & paroiſſant toujours étrangeres à leur égard, elles ne doivent s'offrir que les dernieres à l'examen du Grammairien. Ce n'eſt qu'après avoir conſidéré les grandes maſſes qui compoſent les Tableaux de la Parole,

Parole, les objets qui en forment le tiſſu & qui y ſont abſolument néceſſaires, que ſon attention peut & doit ſe porter ſur les objets iſolés, qui, tels que les Interjections, ne ſont qu'y paroître quelquefois.

§. 2.

Définition des Interjections.

Par le mot d'Interjections, on entend ces ſons exclamatifs que nous arrachent les ſentimens dont nous ſommes affectés & par leſquels ils ſe manifeſtent hors de nous : ces cris de plaiſir ou de douleur, de joie ou de triſteſſe, d'aprobation ou de mépris, de ſenſibilité en un mot que nous proferons par une ſuite des ſenſations que nous éprouvons, quelle qu'en ſoit la cauſe, que ce ſoit l'effet d'un objet extérieur ſur nous, ou celui de quelque changement qui ſurvient dans notre intérieur.

Peu variées entr'elles par le ſon, les Interjections le ſeront à l'infini par le plus ou moins de force avec laquelle elles ſeront prononcées, par le plus ou moins de rapidité dont elles ſe ſuccéderont, par les changemens qu'elles occaſionneront ſur la phyſionomie, par le ton qu'on leur donnera & qui contribue ſur-tout à leur énergie. Sous les diverſes formes qu'elles prennent, éclatent le cri de la douleur, les ſons admiratifs, les nombreuſes eſpéces de ris, &c. Suggérées par la Nature & fournies par l'inſtrument vocal, les Interjections ſont de tous les tems, de tous les lieux, de tous les Peuples ; elles forment un langage univerſel, & qui n'exige aucune étude.

§. 3.

Différence eſſentielle entre l'Interjection & les autres Parties du Diſcours.

Telle eſt la différence eſſentielle entre ces diverſes Parties, que l'expreſſion des autres Parties du Diſcours peint des idées que partagent avec celui qui les peint tous ceux qui les entendent : que ceux-ci en ſont inſtruits, éclairés, qu'ils peuvent ſe mettre à l'uniſſon de celui auquel ils en ſont redevables : que cette idée leur devient propre, tout comme celles qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes : au lieu que l'Interjection n'eſt qu'un ſigne de ce qui ſe paſſe dans celui qui la laiſſe échaper. Si par elle il fait entendre aux autres qu'il éprouve dans ce moment une agitation vive & tumultueuſe, il ne ſauroit faire paſſer cette même agitation dans leur ame : ils ſont avertis qu'un de

leurs ſemblables eſt vivement agité ; mais cette agitation ne devient pas la leur, différente en cela des idées qui ſe tranſmettent en entier à ceux à qui elles ſont communiquées : cette connoiſſance eſt purement relative, & toute à l'avantage de celui qui l'occaſionne. Par ces interjections, il exhale une douleur accablante : il ſoulage ſon cœur oppreſſé, il peint un ſentiment qu'il ne peut plus concentrer en ſoi ; & de la maniere la plus énergique, il invite ceux qui ſont à portée de l'entendre, de voler à ſon ſecours.

Effet admirable de la Nature, qui par ces divers moyens pourvoit aux beſoins & à l'inſtruction de tous ! Par l'Interjection, nos ſenſations ſe communiquent à nos ſemblables dans le dégré néceſſaire pour les porter à y prendre part ; mais non au point d'en être éprouvées dans le même dégré. Si nos ſenſations pouvoient ſe manifeſter d'une maniere auſſi conforme à ce que nous éprouvons, elles ceſſeroient d'être un avantage, elles deviendroient au contraire le préſent le plus funeſte que l'on pût faire aux hommes : chaque individu a aſſez de ſes plaiſirs ou de ſes infortunes, ſans entrer en convulſion par la manifeſtation des ſentimens qu'éprouvent ſes ſemblables : la ſociété, loin d'être une ſource de biens, deviendroit le comble du malheur.

Un cri d'allarme ou de douleur, effraye, mais il ne déchire pas, il n'ôte pas les forces néceſſaires pour voler au ſecours du malheureux qui implore notre aſſiſtance : il ne nous fait pas craindre de tomber nous-mêmes dans l'état dont nous voulons le délivrer.

Nous revêtirons à la vérité des ſenſations relatives à celles qu'ils éprouvent : mais elles peindront ſimplement la part que nous prenons à celles dont ils nous aprennent qu'ils ſont affectés : porterions-nous un viſage gai auprès d'un infortuné pour qui la Nature eſt en deuil, pour qui il n'y a plus de plaiſir ? ou porterons-nous un viſage triſte & abattu auprès de ceux qui ont un juſte ſujet de ſe réjouir ? Telle eſt la Nature ſociale de l'homme, qu'il revêt ſans peine l'air qu'exige l'état de ceux avec qui il eſt, & qu'il leur en devient par-là même plus agréable. Voyez en effet ces perſonnes empreſſées de ſoulager cet infortuné, dont les gémiſſemens ſe font entendre d'une maniere ſi atterrante : conſternées, pâles, abattues, tremblantes & livides, on croiroit que ce ſont elles qu'il faut plaindre & ſecourir : elles ſouffrent en effet ; mais leur douleur eſt d'un tout autre genre : l'infortuné dont l'angoiſſe les raſſemble, eſt déchiré par la violence de ſes maux, ou tend à ſa fin par la diſſolution de ſes forces & de ſes organes : l'ame des autres eſt vivement affligée de ces ſouffrances ; mais leur douleur, quoiqu'extrême, ne produit pas les funeſtes effets de celle qui l'excite.

Portez vos regards d'un autre côté, sur ces Personnes rassemblées autour d'un Saltinbanque qui les divertit par ses tours ; qui assistent à quelque spectacle intéressant, qui aprennent quelque nouvelle agréable ; vous reconnoissez aux différens caractères de satisfaction qui se peignent sur leur visage, aux divers sons que s'échapent de leurs lévres, de quels sentimens agréables & flatteurs elles sont animées.

La seule influence que peuvent avoir sur ces mouvemens, l'esprit de société dont l'homme est doué & sa raison, c'est de les modérer, de les rendre plus rares, de ne les manifester ou de ne les éprouver que pour des causes qui paroissent justifier l'usage qu'on s'en permet : en effet, en les manifestant, on prouve que l'ame n'a pu résister aux chocs qui les produisent : mais à combien de sensations l'ame ne doit-elle pas se refuser ? Chez les Peuples Sauvages dont la vie est si dure, la grandeur d'ame consiste à être maître de sa douleur : celui qui pousseroit un cri au milieu des horreurs du supliee le plus cruel, seroit deshonoré pour jamais comme un lâche ; & la famille qui l'éleva le seroit également pour n'avoir pu produire un Héros. Chez les Peuples civilisés, les ris ne sont que pour la jeunesse légère & volage : & l'admiration fréquente & badaudiere, pour ceux qui n'ont rien vu, que tout étonne & qui ne se doutent de rien.

Les Interjections ne doivent donc paroître que rarement dans les Tableaux de la Parole ; & leur usage doit toujours être justifié par la maniere dont elles sont assorties a ces Tableaux, par les grands effets qu'elles y produisent ; elles doivent les rendre plus animés, plus vifs, plus pittoresques, plus propres à développer les grands mouvemens qu'on veut peindre. Aussi nos plus grands Poëtes en font un usage fréquent & toujours justifié par le succès.

§. 4.

Enumération des principales Interjections.

Le nombre des Interjections est d'ailleurs peu considérable ; elles sont plus multipliées, comme nous l'avons déja dit, par le ton avec lequel on les prononce, que par les mots qu'elles forment, & qui sont bornés en quelque façon aux simples voyelles aspirées, ou prononcées fortement du fond de la poitrine, comme prenant leur origine dans le plus profond intérieur de nous-mêmes, dans le fond de notre ame.

AH ! HELAS ! OH ! } marquent la douleur : ils se prononcent d'une maniere lente & traînée, & avec effort.

C'eſt dans ce ſens que Clytemneſtre les employe, lorſqu'à la vue de ſa fille qu'on traîne à l'Autel, elle s'écrie :

Ah ! vous n'irez pas ſeule, & je ne prétens pas ! . . .
Hélas ! je me conſume en impuiſſans efforts,
Et rentre au trouble affreux, dont à peine je ſors.
Mourrai-je tant de fois, ſans ſortir de la vie ?
Oh ! Monſtre, que Mégere en ſes flancs a porté !
Monſtre que dans nos bras les Enfers ont jetté,
Quoi ! tu ne mourras point ! . . .
. . . . Oh ! Ciel ! Oh ! Mere infortunée,
De Feſtons odieux ma Fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux, par ſon Pere aprêtés !

Le vieux Horace tranſporté de joie en aprenant la nouvelle que ſon fils eſt Vainqueur, s'écrie :

Oh ! mon Fils ! Oh ! ma joie ! Oh ! l'honneur de nos jours !
Oh ! d'un Etat penchant l'ineſpéré ſecours !
Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace !

Tandis qu'un Pere plein d'indignation de ce qu'il a été trompé par ſon fils, employe ces oh ! d'une maniere bien différente :

Oh ! vieilleſſe facile ! Oh ! jeuneſſe imprudente !
Oh ! de mes cheveux gris, honte trop évidente !
Eſt-il deſſous le Ciel, Pere plus malheureux ? (1)

Quelquefois *oh* ! ſe fait ſuivre de *que* : alors il marque le déſir.

Oh ! que le Ciel ſoigneux de notre Poëſie,
Grand Roi, ne nous fit-il plus voiſins de l'Aſie ! (2)
Oh ! que ſi cet hiver, un rhume ſalutaire (3).

Las eſt une Interjection plaintive qui a ceſſé d'être en uſage. Corneille fait dire à Pauline dans Polyeucte (4) :

Ils ſe verront au Temple en hommes généreux ;
Mais las ! ils ſe verront, & c'eſt beaucoup pour eux.

(1) Le Menteur, Comédie, Act. V. Sc. II.
(2) Boileau, Epit. IV.
(3) Boileau, Epit. V.
(4) Act. III. Sc. I.

C'eſt de ce *las* que s'eſt formé HÉLAS ! qui eſt ſeul aujourd'hui en uſage. Les Italiens en font un adjectif ; LASSO & LASSA, que je ſuis malheureux ! que je ſuis malheureuſe !

Temea, LASSA, la morte, e non havea
(Chi'l crederia ?) poi di fuggir la ardire (1).

» *Hélas* ! ou *infortunée que je ſuis*, diſoit Armide, je craignois la mort : » & qui le croiroit ? je n'avois pas la force de la fuir ».

OUAIS, le *Væ* des Latins, & le *Ouai* des Grecs, eſt une exclamation qu'arrache la vue de quelque malheur qu'on veut détourner, ou de quelque choſe qui déplaît :

OUAIS, ce Maître d'Armes vous tient bien au cœur (2).

OUF marque la ſuffocation, l'excès de fatigue :

OUF ! ne m'étrangle pas : OUF ! je n'en puis plus.

HAI ! déſigne la douleur :

HAI ! HAI ! voilà mes douleurs qui me reprennent.

FI indique le dégoût, l'indignation :

FI du plaiſir que la crainte peut corrompre, dit le Rat des Champs au Rat de Ville (3).

FOIN produit à peuprès le même effet :

FOIN de vous, FOIN ! vous me bleſſez.

HIM, HOM, HON ! marquent le doute, l'interrogation, l'étonnement :

HON ! que dites-vous là ?

OH ! EH ! ſont des Interjections qui ſervent à apeller ; les Latins, les Grecs, &c. firent de la premiere le ſigne du Vocatif, de ce cas qui marque l'invocation, la priere, &c.

---

(1) Jéruſ. déliv. Chant IV. ſtr. 11.
(2) Moliere, Bourgeois-Gentilh.
(3) La Fontaine, Fab.

HI, HI, HI, eſt l'interjection du rire :

HI, HI, HI, comme vous voilà bâti ! ... Vous êtes ſi plaiſant, que je ne ſçaurois m'empêcher de rire ; *hi, hi, hi.* (1)

IOU, IOU, eſt un cri de joie, &c.

§. 5.

Du nom de PARTICULES *donné aux Interjections.*

Quelques Auteurs ont donné aux Interjections le nom de Particules : mais ce mot qui ſignifie *petite partie*, ne préſente par lui-même aucune idée quand on l'aplique aux Parties du Diſcours : auſſi a-t-il été pris dans diverſes acceptions. Les uns ont renfermé ſous ce nom les quatre dernieres Parties du Diſcours, celles-là préciſément dont les mots n'éprouvent aucune modification & reſtent toujours les mêmes ; les Adverbes, les Prépoſitions, les Conjonctions & les Interjections. D'autres ont reſtreint ce nom aux Interjections : des troiſiémes y ont joint quelques autres mots qui ne leur paroiſſoient pas devoir être mis dans la Claſſe des Adverbes.

De-là l'obſcurité répandue ſur ce mot qui ſemble n'avoir été inventé que pour ſe diſpenſer de donner une définition claire & exacte de ce que l'on déſignoit par-là. Nous avons donc évité de nous en ſervir, comme n'étant propre qu'à induire en erreur ceux qui ſe croiroient fort avancés, parce qu'ils ſeroient en état de répeter ce qu'ils auroient entendu dire que tels & tels mots ſont des *Particules*.

De pareilles méthodes ne peuvent que nuire aux progrès des ſciences, en les retardant : on ne ſauroit avancer dans cette carriere qu'autant qu'on a des idées nettes & exactes des choſes : auſſi avons-nous fait nos efforts pour préſenter de la maniere la plus ſenſible & la plus intéreſſante les Parties du Diſcours que nous venons de parcourir ; & pour les diſtinguer par des caractères tranchans, qui en fiſſent ſentir les différences, avec une ſi grande préciſion qu'on ne pût jamais les confondre, & qu'on en parcourût toute l'étendue ſans effort.

Ceci étoit d'autant plus difficile que les premiers principes de la Grammaire Univerſelle étoient perdus dans la nuit des tems, & qu'on ne pouvoit re-

(1) Bourgeois-Gentilhomme de Moliere.

monter jusques à eux & les ressusciter en quelque sorte que par l'analyse d'une multitude de Langues dont les Grammaires semblent n'avoir aucun raport entr'elles : il falloit cependant surmonter ces difficultés, & entrer dans ce long détail que nous venons d'exposer, dès que nous nous proposions de dépouiller ces principes grammaticaux de leur profonde métaphysique, & qu'il nous importoit de les présenter de la maniere la plus sensible, puisqu'ils sont la base de tout ce qui nous reste à développer sur la Grammaire & qu'ils sont un préliminaire indispensable à l'étude des Langues & à la masse entiere de nos recherches.

N'ayant rien négligé pour répondre à ce qu'on pouvoit espérer de nous à cet égard, passons à la troisiéme portion de nos Elémens Grammaticaux, à ces changemens qu'éprouvent les Parties du Discours, afin de se lier entr'elles & de former des Tableaux propres à rendre nos idées de la maniere la plus parfaite.

LIVRE III.

DES DIFFÉRENTES FORMES que prennent pour ſe lier entr'eux les mots qui compoſent les Parties du Diſcours.

PREMIERE PARTIE.

PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

DIFFÉRENCE DES PARTIES DU DISCOURS A CET ÉGARD.

§. I.

Difficultés vaincues.

TOUT a contribué à rendre longs & pénibles les dévelopemens que nous venons de donner au ſujet des Parties du Diſcours : nous avions un grand eſpace à parcourir, de nombreux objets à claſſer, des queſtions importantes à traiter, des autorités d'un grand poids à combattre : il falloit préſenter ces divers objets de la maniere la plus claire & la plus intéreſſante, les dépouiller de cette profonde métaphyſique dont ils paroiſſent envelopés, les mettre à la portée des jeunes gens à qui cette métaphyſique ne ſauroit convenir ; revêtir cependant nos explications de la profondeur & de la force néceſſaires pour qu'elles puſſent ſervir de fondement à l'édifice dont elles doivent être la baſe ; & gagner par la clarté, ce que nous perdions en briéveté.

Nous n'aurons pas lieu de regretter nos peines, ſi l'on trouve que nous avons réuſſi à cet égard ; ſi l'on nous a ſuivi ſans travail & avec plaiſir ; & ſi l'on en a plus d'empreſſement à voir ce qui nous reſte à expoſer : ſi après avoir vu naître avec nous les Parties du Diſcours, on eſt bien aiſe de voir encore dans

dans ce troiſiéme Livre, la maniere dont elles s'uniſſent pour peindre nos idées & les cauſes des diverſités qu'on remarque à cet égard dans les Langues qui nous intéreſſent le plus.

Nous pouvons dire d'ailleurs avec aſſurance que les grandes difficultés ſont vaincues : qu'il ne nous reſte à parcourir que des conſéquences qui ſe déduiſent naturellement des principes que nous venons d'établir ; & que nous irons déſormais en avant avec plus de rapidité & avec plus d'agrément.

§. 2.

Les Parties du Diſcours ne ſe lient pas entr'elles de la même maniere.

Lorſque les mots qui conſtituent les diverſes Parties dont nous venons de traiter ſe réuniſſent pour former des Tableaux de nos idées, ils ne ſe lient pas entr'eux de la même maniere. Les uns toujours ſemblables à eux-mêmes, n'éprouvent jamais aucune modification, aucun changement. Les autres varient ſans ceſſe ſuivant les fonctions qu'ils ont à remplir, ſuivant la place qu'ils doivent occuper. Ainſi le ſtatuaire ne donne pas à ſes blocs de marbre la même coupe ; il les varie ſuivant les effets qu'ils doivent produire, ſuivant le lieu où ils doivent être placés.

On ne ſauroit donc avoir des idées exactes de la Grammaire ou des Élémens du langage, ſi l'on ne connoit pas ces diverſes formules, & ſi l'on n'aperçoit pas clairement la raiſon & l'utilité de chacun de ces changemens. Cependant on s'étoit plus occupé juſques ici de la connoiſſance de ces variétés que de leurs cauſes : on recueilloit avec une exactitude ſans égale les divers phénomènes qui en réſultent, mais on en laiſſoit les cauſes de côté, comme ſi ces cauſes n'exiſtoient pas, ou comme ſi leur connoiſſance ne pouvoit répandre aucune lumiere ſur les effets qu'on en voit naître. N'en ſoyons pas ſurpris ; il eſt infiniment plus aiſé d'apercevoir un phénomène, que d'en découvrir les cauſes : l'étude d'une Langue ſuffit pour en connoître toutes les opérations : mais cette étude eſt inſuffiſante pour conduire aux ſources de ces opérations ; il falloit en avoir comparé un grand nombre, & être remonté à la cauſe primitive des Langues, à la Nature elle-même qui ayant préſidé à la formation de ces Langues, peut ſeule nous en faire apercevoir les reſſorts.

Il étoit impoſſible, nous l'avons vu, que le même

CHAPITRE II.

Division des Parties du Discours à cet égard.

Les Parties du Discours se divisent en deux Classes, relativement aux modifications qu'éprouvent les mots pour s'unir les uns aux autres. La premiere renferme les Parties du Discours dont les mots n'éprouvent jamais aucun changement : & la seconde, celles dont les mots subissent au contraire plusieurs modifications.

Les Parties de la premiere espéce sont les Prépositions, les Adverbes, les Conjonctions & les Interjections ; celles-là que nos Grammairiens renfermoient sous le nom général de *Particules*.

Celles de la seconde espéce sont les Noms, les Articles, les Pronoms, les Adjectifs, les Participes & les Verbes.

Les mots de cette seconde Classe s'apellent *mots déclinables*, c'est-à-dire qui déclinent ou qui passent successivement par divers états.

Ceux de la premiere espéce s'apellent *mots indéclinables*, parce qu'ils n'éprouvent pas cette succession d'états.

Il ne s'agira donc dans ce troisiéme Livre, que des six premieres Parties du Discours : les autres n'y entreront qu'autant qu'elles serviront à modifier ces six.

CHAPITRE III.

Division des Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications.

Les Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications, se subdivisent en deux autres Classes.

1°. Les mots qui reçoivent diverses modifications, suivant le nombre d'individus qu'ils désignent.

2°. Les mots qui reçoivent diverses modifications, non seulement suivant le nombre des individus qu'ils désignent, mais encore suivant leurs raports avec les actions & avec le tems dans lequel ces actions s'operent.

La premiere Classe renferme donc les cinq premieres Parties du Discours, ou les mots simplement *déclinables*.

La seconde Classe renferme les *Verbes*, ou les mots *qui se conjuguent*.

Nous allons donc nous occuper de Déclinaison & de Conjugaison; mots presqu'aussi effrayans que communs.

CHAPITRE IV.

Cause générale de ces modifications.

Rien qui n'ait une cause; & c'est dans la connoissance de ces causes que consiste le vrai savoir; c'est leur recherche que doit se proposer celui qui désire d'être instruit, & de pouvoir juger par lui-même. Ainsi nous avons vu que chaque Partie du Discours étoit fondée sur des motifs qui la rendoient nécessaire & qui en constituoient la nature & l'essence: & nous allons voir que si la plûpart d'entr'elles reçoivent les modifications dont on a désigné l'ensemble par le nom de Déclinaison, ces modifications sont également prises dans la Nature, & fondées sur la nécessité.

Si les mots n'avoient qu'une seule fonction à remplir dans les Tableaux de la parole, ils n'auroient jamais besoin d'aucune modification; ils seroient tous indéclinables: mais si quelqu'un d'entr'eux est chargé de diverses fonctions

Les trois premiers vers [illegible]

il faudra néceſſairement, afin qu'il les puiſſe remplir, qu'il revête les qualités ſans leſquelles ces diverſes fonctions n'auroient pas lieu.

Nous n'avons donc qu'à jetter un coup d'œil ſur les définitions des Parties du Diſcours pour apercevoir auſſi-tôt celles dont les fonctions ſont en grand nombre & celles qui n'en ont qu'une ; celles qui ſont déclinables & celles qui ne le ſont pas. Commençons par ces dernieres.

L'*Adverbe* qui ſe borne à déſigner une modification du Verbe ; la *Prépoſition* qui indique un ſimple raport entre deux noms ; la *Conjonction* qu'on n'employe que pour unir les phraſes, & l'*Interjection* qui indique un ſentiment de l'ame, ne ſeront jamais dans le cas d'être diverſement modifiés puiſqu'ils n'ont qu'une fonction à remplir, & qu'ils ne reparoiſſent jamais que dans les mêmes occaſions.

Il n'en eſt pas ainſi des autres Parties du Diſcours. Obligées de faire face à un grand nombre d'objets différens, elles ne peuvent y parvenir qu'en prenant chaque fois une forme nouvelle.

Le Nom indique tous les objets de la même eſpéce ; mais ces objets peuvent être pris un à un, ou pluſieurs enſemble : il faudra donc que ce nom varie ſuivant qu'il indique un ou pluſieurs individus.

Le Pronom étant dans le même cas, éprouvera les mêmes modifications.

L'Article, l'Adjectif & le Participe, forcés de ſuivre l'impulſion des Noms & des Pronoms, & de ſe conformer à eux, ſeront obligés de les imiter dans les changemens qu'ils éprouvent.

Le Verbe, déſignant le tems de nos actions, tems qui varie ſans ceſſe & qui ſe ſubdiviſe en une multitude de portions, ſera obligé, pour peindre ces variétés, de revêtir lui-même une multitude de formes diverſes.

Les Pronoms qui nous repréſentent dans nos divers états actifs & paſſifs & qui ont ainſi une fonction très-différente de celle qui leur eſt commune avec les noms, ſe modifieront de diverſes manieres, afin de pouvoir nous peindre dans les divers états où nous nous rencontrons.

Les Noms varieront encore, ſuivant qu'ils peindront les genres des objets qu'ils déſignent.

La Déclinaiſon & la Conjugaiſon renfermeront donc un grand nombre de modifications diverſes ; & toutes ſeront fondées ſur la Nature même, puiſque ces modifications n'ont pour objet que de rendre d'une maniere plus parfaite la Nature, que de peindre nos idées avec le plus de vérité & de clarté poſſibles.

Ce ne ſera donc point le hazard ou le caprice qui auront préſidé à ces

changemens de forme : ce ſera le beſoin, l'utilité qui en réſulteit. Les Langues auront pu varier dans l'expreſſion de ces changemens : mais aucune n'aura pu s'y refuſer, parce que dans toutes on a du rendre ce qu'on voyoit ; & que dans toutes, on n'a pu voir la Nature que ſous les mêmes formes. Le fond aura été le même dans toutes les Langues : la forme ſeule aura varié à cet égard, ſuivant le génie de chaque Peuple.

CHAPITRE V.

Division générale de ces modifications.

Les modifications qu'éprouvent les mots déclinables étant ſi eſſentielles, reprenons-les en peu de mots, afin qu'on en ait une idée nette, qu'on s'en forme un Tableau lumineux & qu'on puiſſe nous ſuivre avec plus de ſuccès dans la déduction que nous en devons faire.

La plus ſimple de toutes les modifications ſera celle que prendra un Nom pour déſigner le genre de l'objet qu'il déſigne : ainſi nous diſons *un Fils*, *une Fille*, *un Prince*, *une Princeſſe* : c'eſt la modification du Genre : premiere eſpéce de modification.

La ſeconde ſera celle que reçoit un mot relativement au nombre d'individus qu'il déſigne : ayant une terminaiſon différente ſelon qu'il n'en déſigne qu'un, ou qu'il en déſigne pluſieurs ; c'eſt la modification du Nombre.

Les modifications que reçoivent les Pronoms conformément aux circonſtances ou aux cas dans leſquels ils ſe rencontrent, ſuivant qu'ils ſont actifs ou paſſifs, forment une troiſiéme Claſſe qu'on apelle cas, par une peinture de la choſe même qu'ils déſignent.

Les deux premieres de ces modifications apartiennent à toutes les eſpéces de mots qui ſe déclinent : la troiſiéme n'apartient en quelque ſorte qu'aux *Pronoms* dans la Langue Françoiſe ; mais dans pluſieurs Langues, elle s'étend à tous les autres mots qui ſe déclinent.

Ces trois eſpéces de modifications, Genres, Nombres & Cas, conſtituent ce qu'on apelle Déclinaison.

Les mots qui ſe conjuguent, ou les Verbes, reçoivent, comme les précédens, la modification des Nombres, parce qu'ils s'aſſocient aux Pronoms ; mais ils ont leurs modifications propres, qu'on apelle Tems, Modes & Formes.

Nous avons déja vu que les Tems désignent le raport des actions avec l'époque dans laquelle elles eurent lieu.

Les MODES sont les modifications qu'éprouvent les Verbes, suivant leurs raports les uns avec les autres.

Les FORMES sont les modifications qu'éprouvent ces mêmes Verbes, selon qu'ils se raportent à des Etres actifs ou passifs.

Ce sont ces modifications dont l'assemblage forme ce qu'on apelle CONJUGAISON.

Ainsi, c'est à la *Déclinaison* & à la *Conjugaison* que se raporte tout ce que nous avons à dire dans cette portion de nos recherches sur la Grammaire.

PARTIE SECONDE.

DE LA DÉCLINAISON.

CHAPITRE PREMIER.

DES GENRES.

QUOIQUE nous ayons déja traité des genres & des nombres relativement aux Noms, nous ne laisserons pas d'en parler ici, puisque c'est leur place naturelle : & sans entrer dans les mêmes détails, nous ferons usage de quelques idées qui ne pouvoient être dévelopées plutôt.

Les GENRES sont les modifications que les noms reçoivent selon qu'ils désignent des Êtres masculins ou féminins : c'est ce que peint le mot même *genre*, formé du primitif *gen*, qui signifie *production* : les genres sont la réunion des Êtres dont dépend la production : ils s'étendent ainsi aux deux sexes.

Cette modification fut donc prise dans la Nature : la Nature entiere paroît coupée, partagée en deux portions qui tendent sans cesse à se réunir, & dont les réunions momentanées & partielles produisent tous les phénomènes qui arrivent dans l'Univers : c'est de cette sciſſion, de ce partage en deux, que vint le nom même de SEXE, comme nous l'avons déja vu dans le Chapitre des Noms ; il se forma du Latin SEC-*are*, qui signifie *couper*, *partager*.

De-là vinrent chez les Anciens les expressions de *Nature masculine* & de *Nature féminine*, qui composoient tout ce qui existe, & que les Egyptiens personifierent sous les noms d'*Osiris* & d'*Isis* : noms par lesquels ils désignerent également l'Agriculture & ses effets ; OSIRIS étant l'Agriculture qui féconde la Terre, & ISIS étant la Terre fécondée par l'Agriculteur.

De-là vint encore la division des Élémens en Élémens masculins, *le feu* & *l'air* ; & en Élémens féminins, la *terre* & *l'eau*, parce que ceux-ci reçoivent la fécondité de ceux-là.

Ainsi, la distinction des sexes ou des genres ne fut pas bornée aux seuls objets animés, dans lesquels elle est si sensible ; elle s'étendit encore à tous ceux qui avoient quelque raport à ceux-là, & même jusqu'à ces plantes &

à ces arbres, dans lesquels on en aperçoit quelque trace : tels le Palmier, le Chanvre, l'Ortie, &c. qui sont divisés en mâles & femelles.

La distinction des sexes dans les Êtres animés, n'est donc qu'une conformité à la loi universelle imposée aux portions de la Nature au moment de la séparation du cahos, & par laquelle elles ne se réunissent plus que pour continuer l'Ordre merveilleux qui regne dans l'Univers, & non pour l'altérer.

Cette distinction des Genres se désigne dans la Langue Françoise de trois manieres ; par une terminaison différente, comme dans les exemples allégués, un *fils*, une *fille*, &c ; par des terminaisons affectées à chaque genre, comme *HAM-eau*, dont la terminaison est masculine, & *abeille* dont la terminaison est féminine ; par l'article qui les précéde, & qui reçoit exactement des terminaisons différentes suivant qu'il est joint à un Nom masculin ou féminin : ainsi lorsqu'on voit un nom précédé de ces articles, *le*, *un*, *ce*, on ne peut douter qu'il ne soit masculin, tout comme on ne peut douter qu'il ne soit du genre féminin, dès qu'il est précédé de, *la*, *une*, *cette*.

Quelques Langues, comme la Latine & la Grecque, étoient beaucoup plus attentives que nos Langues modernes à désigner chaque genre par une terminaison qui leur fût propre ; ce qui rendoit la connoissance de la terminaison beaucoup plus difficile à acquérir.

Diverses Langues ont encore un troisieme genre, pour désigner des objets dans lesquels on ne reconnoissoit aucun raport à la distinction des deux sexes, & qu'on appelle *NEUTRE*, comme pour dire *ce qui n'est ni l'un ni l'autre*, à peu-près comme nous disons *être neutre*, pour dire qu'on n'est d'aucun parti.

On pourroit dire que nous employons quelquefois certains mots au genre neutre ; c'est lorsqu'ils présentent une idée qui n'a nul raport à quelque genre en particulier : par exemple, *TOUT CE que vous faites est fort bien*, phrase qui répond au neutre des Latins, *optimum est quidquid agis*. C'est une remarque qui n'avoit pas échapé à M. du MARSAIS.

§. 2.

Genres des Pronoms.

C'est sur-tout dans les Pronoms de la troisieme Personne, que les genres brillent de tout leur éclat : point de Langue où ces Pronoms ne réunissent

tous

tous les genres, même dans celles qui observent avec le moins d'exactitude la différence des genres à l'égard des Noms.

Ainsi nous avons au singulier *il* & *elle*, au pluriel *ils*, *eux* & *elles*. Les Langues Theutones, telles que l'Angloise & l'Allemande, ont des pronoms de la troisieme personne de tout genre.

En Anglois, HE, signifie *il*, *lui*: SHE, *elle*. IT, est le Pronom relatif au Neutre.

Les Allemans employent les mêmes mots; mais ils les prononcent ER, SIE, ES.

Les Hollandois, quoique parlant la même Langue, n'ont que les deux premiers de ces Pronoms, & ils les rendent par HY, SI. Ils ont laissé perdre le Neutre.

Ces trois Peuples, si exacts à distinguer les genres au singulier, ne s'en sont point mis en peine au plurier. Ils n'ont qu'un seul pronom pour les trois genres, c'est SIE en Allemand, THEY en Anglois (prononcé comme zey) & ZY en Hollandois, avec l'addition chez ce dernier Peuple du mot *lieden*, qui signifie *autres*, comme l'Espagnol & le Languedocien disent *nous-autres*, *vous-autres*, au lieu de *vous* & de *nous*.

§. 3.

Diverses Classes des Genres.

On distingue les Genres en diverses classes : le *déterminé* ; le *douteux* ; le *commun*, l'*épicène*, l'*hétérogène*.

Le genre *déterminé* est celui que l'usage a fixé d'une maniere précise & constante : tel que le genre des mots, *soleil*, *vaisseau*, *barque*, *voile*, dont les deux premiers sont masculins en François, & les deux derniers féminins.

Le genre *douteux* est celui d'un nom qui peut être regardé à volonté comme masculin ou comme féminin : il n'en existe peut-être aucun de pareil en François : ceux qui ont les deux genres, offrant des acceptions différentes, suivant le genre qu'on leur donne : ainsi on dit *le foudre* en parlant du sceptre de Jupiter, & *la foudre* en parlant des météores : un *garde* & une *garde*, un *poste* & une *poste*, &c.

Le genre *commun* est celui des mots qui s'appliquent également aux deux sexes, tels que *enfant*, *domestique*; quoiqu'ils changent en effet de genre; en prenant, selon l'occurrence, tantôt l'article masculin, comme *le bel* enfant; & tantôt l'article féminin, comme *la belle* enfant.

Le genre *épicène*, formé de deux mots grecs qui signifient *ſur-commun*, ne préſente qu'un ſeul genre pour les deux ſexes : tels ſont les noms de la plûpart des oiſeaux en François, un *aigle*, un *moineau*, une *hupe*. On n'a diſtingué leur genre que relativement aux oiſeaux domeſtiques, tels qu'un *coq* & une *poule*, un *canard* & une *cane*, un *jars* & une *oie*, un *ſerein* & une *ſerine*.

Les pronoms des deux premieres Perſonnes, *je*, *vous*, &c. ſont de ce même genre ; ils s'appliquent également aux deux ſexes.

Le genre *hétérogène*, eſt celui des mots qui ſont d'un genre au ſingulier, & d'un autre au pluriel : ainſi *orgue*, ſelon quelques-uns, eſt maſculin au ſingulier, & féminin au pluriel. Il en eſt de même du mot *amour*.

Ces variétés paroiſſent biſarres : cependant il ne ſeroit pas impoſſible d'en rendre raiſon. Lorſqu'on regarde *orgue* au ſingulier comme maſculin, on l'enviſage comme un inſtrument de muſique ; & lorqu'on en fait un féminin au pluriel, on le conſidere comme un compoſé de flûtes.

Amour, ne devient féminin au pluriel, que pour diſtinguer deux pluriels dans ce nom, un maſculin & un féminin ; le maſculin deſigne les petits Génies apellés *Amours* ; *ces Amours ſont charmans*, *ils ſont peints d'une maniere fort agréable*. Le féminin indique le pluriel d'*amour*, conſidéré comme une paſſion : *il ſe nourrit de folles amours*.

CHAPITRE II.

DES NOMBRES.

APRÈS tout ce que nous avons dit à ce ſujet dans notre Livre précédent, il nous reſte peu de choſe à éclaircir ſur cette ſeconde eſpèce de modifications que ſubiſſent les mots.

Les NOMBRES ſont les différentes terminaiſons qu'éprouve un mot, ſuivant qu'il déſigne un ſeul individu ou pluſieurs. Toutes les Langues ont à cet égard un SINGULIER & un PLURIEL; mais un grand nombre, telles que l'Hébreu & ſes Dialectes, & telles que le Grec, l'Eſclavon, le Lapon, l'ancien Theuton & ſes Dialectes, en ont un troiſieme appellé DUEL.

Celui-ci ſert à déſigner les parties du corps qui ſont doubles, les yeux, les mains, &c. deux perſonnes, celle qui parle & celle à laquelle elle parle.

MM. de Port-Royal ont cru que ce nombre ne s'étoit introduit que fort tard dans la Langue Grecque; ſans doute parce qu'il n'exiſte pas dans la Langue Latine, qui l'auroit conſervé s'il eût ſubſiſté dans le tems qu'elle ſe ſépara de la Langue Grecque; mais cette raiſon eſt nulle, par l'expérience qui fait voir que des Langues poſtérieures ont abandonné en divers points celles dont elles deſcendoient: c'eſt ainſi que l'Anglois & l'Allemand n'ont point de duel, quoique ce nombre exiſtât dans le Saxon dont ces Langues deſcendent.

Puiſque le duel exiſte dans les Langues les plus anciennes, on peut aſſurer que ce nombre exiſtoit déja dans la Langue Primitive: en effet, les familles ayant commencé par *deux chefs*, on dut employer le duel long-tems avant qu'on pût employer le pluriel, & on dut continuer à s'en ſervir dans toutes les occaſions où il n'étoit queſtion que de ces *deux*: le langage en devenoit plus intime, & plus conforme à la Nature.

Quant à notre terminaiſon *s* des pluriels, c'eſt une altération des pluriels Latins terminés en ES; PATR-*es*, les Peres; MATR-*es*, les Meres: pluriels qui leur étoient communs avec les Grecs; les uns & les autres l'avoient tiré du pluriel oriental en *ei*, qui étoit l'abrégé de leur grande & primitive terminaiſon plurielle en IM, terminaiſon très-énergique, puiſqu'elle déſigne la profondeur, la multitude, l'immenſité; c'eſt elle qui forma l'IM-*us* des Latins, mot qui offre ces diverſes ſignifications, & qui fit également chez eux la marque du ſuperlatif; tandis que les Orientaux en faiſoient la terminaiſon des noms des Peuples, pour marquer la multitude de leurs individus.

CHAPITRE III.

DES CAS.

ARTICLE PREMIER.

C'Est ici le troiſieme & dernier changement qu'éprouvent les mots déclinables, afin de pouvoir entrer dans les Tableaux de la parole de la maniere la plus propre à remplir la place qu'ils doivent y occuper. Il fit naître ces cas qu'offrent à chaque inſtant les Langues Grecque & Latine, & dont on a cru tour à tour que le François étoit rempli, & qu'il n'en fourniſſoit aucune trace. Tâchons d'en donner une juſte idée, & de faire voir juſques à quel point ils exiſtent dans notre Langue.

§. 1.

Définition des Cas.

Les Cas conſiſtent dans les changemens qu'éprouve la derniere ſyllabe d'un nom, indépendamment du genre & du nombre, afin que ce nom puiſſe remplir les diverſes places qu'il doit occuper dans les Tableaux de la parole.

En effet, tout Nom & tout Pronom, car c'eſt ſur-tout ces deux ſortes de mots que regardent les cas, les autres mots, tels que l'Adjectif, le Participe n'y étant aſſujettis qu'à cauſe de leur liaiſon avec ceux-là ; tout Nom, dis-je, & tout Pronom marche ſeul ou à la ſuite d'un autre, eſt actif ou paſſif, déſigne un agent, un but, ou un moyen ; remplit, en un mot, pluſieurs rôles différens dans les Tableaux de la parole. Il faudra donc le caractériſer dans ces divers cas par des traits qui ne laiſſent aucune obſcurité ſur ſon emploi.

Dans ce Tableau, par exemple :

> Ainſi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
> D'Œdipe tout ſanglant fit parler les douleurs,
> D'Oreſte parricide exprima les allarmes,
> Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

La Tragédie eſt le ſujet de l'enſemble : c'eſt elle qui *fit parler*, qui *exprima*, qui *arracha*.

Les *douleurs* qu'elle fait parler, les *allarmes* qu'elle exprime, les *larmes* qu'elle arrache, ſont les objets ſur leſquels elle opere. Tous ces mots ſont ici au paſſif: la Tragédie ſeule eſt active.

D'Œdipe & *d'Oreſte*, indiquent de qui ſont les douleurs que fait parler la Tragédie, & de qui ſont les allarmes qu'elle exprime. Ce ſont des noms qui achevent de completter, qui déterminent le ſens commencé par les mots *douleurs* & *allarmes*. Ce ſont *les douleurs d'Œdipe*, ce ſont *les allarmes d'Oreſte* ſur leſquels agit la Tragédie.

Nous, placé avant *arracha*, marque ceux à qui la Tragédie arrache des larmes.

Et les deux membres du Tableau qui commencent par *pour*, indiquent le but de la Tragédie dans ces actions: c'eſt *pour nous charmer* & *pour nous divertir*.

Ainſi un même nom recevra néceſſairement diverſes modifications, ſuivant les effets qu'il doit produire, ſuivant qu'il eſt actif, paſſif, ſujet, objet, terme, ou déterminatif.

Une perſonne ſe peint-elle dans un état actif? elle dit, JE: *Je viens, je vais, je commande.* Se peint-elle dans un état paſſif? elle dit ME ou MOI. *On* me *fit partir*, *on* me *laiſſa là.*

Je & *me* ſont donc des cas du Pronom de la premiere Perſonne; *je*, cas actif; *me*, cas paſſif.

Il en étoit de même chez les Grecs, les Latins, &c. Ces deux Peuples diſoient *ego* pour la premiere perſonne active, & *me* pour cette même Perſonne paſſive.

JE & ME ſont donc des Cas en François, tout comme en Latin & en Grec.

§. 2.

Origine des CAS.

Nous voici donc arrivés enfin à l'origine des Cas, de ces Cas qui produiſent un ſi brillant effet dans les Langues Grecque & Latine, & dont nos Langues modernes ont abjuré l'uſage, relativement aux noms.

Par quelle force de génie, demande-t-on depuis long-tems, par quelle force de génie ces Grecs & ces Latins, peuples en aparence ſi barbares lorſque leur Langue étoit au berceau, parvinrent-ils à une invention auſſi ſinguliere, auſſi heureuſe, auſſi belle & dont les effets s'étendirent ſur la maſſe entiere de ces Langues, & devinrent la ſource de leur éloquence, de leur harmonie, de la coupe de leurs phraſes variée à l'infini & toujours agréablement? Là, un mê-

me mot prend mille & mille places; là une phraſe compoſée des mêmes élémens paroît ſous différentes formes, plus agréables, plus harmonieuſes les unes que les autres, tandis que dans nos Langues triſtement monotones, les mots doivent ſe ſuivre de la même maniere, ſans qu'on puiſſe les ſéparer lorſque leur rencontre, dure & ſans grace, exigeroit qu'ils fuſſent placés d'une maniere plus agréable & plus harmonieuſe : & ces terminaiſons ſuffiſant pour exprimer ces idées acceſſoires, au ſujet deſquelles nous ſommes obligés de multiplier les Articles & les Prépoſitions, rendent ces Langues plus ſerrées, plus vives, plus énergiques, plus mâles, moins monotones.

Le hazard ſeul auroit-il pu conduire à cette brillante invention les Peuples errans & ſauvages de la Gréce & de l'Italie ?

En vain on en demandoit la cauſe; un ſilence profond étoit l'unique réponſe qu'on eût à faire : on eût dit que cette queſtion étoit impoſſible à réſoudre : que le hazard ſeul avoit préſidé à la naiſſance des cas, ou que les motifs qui avoient décidé ceux qui inſtituerent ces cas, s'étoient évanouis avec eux.

En faut-il être ſurpris ? C'eſt qu'on ne voyoit par-tout que de l'arbitraire : qu'on cherchoit uniquement ce que les hommes avoient fait, & non ce qu'ils avoient du faire : qu'on ouvroit les Livres des mortels, au lieu de conſulter le grand Livre de la Nature, ce Livre ouvert en tout tems, toujours le même, dont rien n'altére le langage, & toujours clair pour quiconque veut le conſulter.

C'eſt la Nature elle-même qui conduiſit aux Cas ; ils exiſterent, parce qu'il étoit impoſſible qu'il n'en exiſtât pas : & une fois donnés, les hommes ne firent plus qu'en étendre ou en reſſerrer l'uſage. La Nature nous donne les élémens de tout ; mais ce ſont des élémens ſimples, & peu nombreux : c'eſt à notre induſtrie à élever ſur ces baſes légères l'Edifice immenſe & varié de toutes nos connoiſſances, de la même maniere que le Temple immenſe de la Nature eſt élevé ſur quelques Propriétés de la matiere, ſur quelques Loix, auſſi bornées dans leur nombre, que vaſtes & abondantes dans leurs effets.

Ainſi, il y eut des Cas, par la même raiſon qu'il y avoit déja des Genres & des Nombres : les Genres avoient été pris dans la Nature qui nous offre la différence des Sexes. Les Nombres avoient été pris dans cette même Nature, qui nous offre une multitude d'individus de la même eſpéce ; les *Cas* furent pris également dans la Nature, qui nous offre les êtres dans des rapports continuels d'actions données & reçues, & toutes les Perſonnes, dans des états actifs & paſſifs qui ne peuvent être peints par les mêmes couleurs.

Il étoit impoſſible, nous l'avons vu, que le même pronom qui déſignoit une perſonne active, la déſignât comme paſſive : il fallut néceſſairement varier le pronom, ſuivant qu'il rempliſſoit l'une ou l'autre de ces fonctions : de-là, JE & ME ; TU & TE ; IL & LE, & on apella ces varietés CAS, parce qu'elles peignoient les divers cas, les diverſes circonſtances dans leſquelles ſe rencontroient ceux dont on parloit.

Mais puiſqu'on donnoit ainſi des Cas aux Pronoms, ſelon qu'ils déſignoient les perſonnes dans un état actif ou paſſif, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour étendre cette diſtinction juſques aux noms : il ne reſtoit qu'à en prononcer différemment la fin, ſuivant qu'ils étoient actifs ou paſſifs : agens, ou objets des actions ; on n'avoit plus qu'à perſonifier les objets dont on parloit, & dans ces tems primitifs qu'eſt-ce qu'on ne perſonifioit pas ?

Rien de plus ſimple en même tems que les terminaiſons auxquelles on eut recours pour diſtinguer ces différens Cas ; on ne fit qu'emprunter les articles même dont ces noms étoient précédés : *ho* déſignoit l'article maſculin actif ; & *hon*, le même article paſſif ; on termina donc le Cas actif en *o* ou *os*, & le cas paſſif en *on*, *om* ou *um* : ainſi *Log-os*, *domin-os* & puis *domin-us*, furent les Cas actifs maſculins en Grec & en Latin qui déſignoient *parole* & *Seigneur*. *Log-on* & *domin-um* en furent les Cas paſſifs, tandis qu'un ô long, *logó*, *dominó*, fut la terminaiſon qui déſigna les noms auxquels ſe raportoit l'action : ainſi, *ho* LOG-*os*, *ho* DOMIN-us, étoient de la même nature que *je*.

Hon LOG-*on*, *hón* DOMIN-um produiſoient le même effet que *me*.

Et *hó* LOG-*ó*, *hó* DOMIN-ô, répondoient aux mots *à moi*.

L'analogie ne pouvoit être plus parfaite des deux côtés.

Il réſulte de-là un autre avantage, c'eſt que les articles étant différens dans ces langues, ſuivant qu'ils déſignent le genre maſculin, le genre féminin & le genre neutre, tous les noms ſe trouverent terminés conformément au genre dont ils étoient.

L'article féminin étant *ha*, & l'article neutre *ho* ou *hon* ; MUS-*a* fut un nom féminin, & TEMPL-*um* fut du genre neutre. Ceci mit une plus grande harmonie entre les noms & leurs articles : & les premiers, toujours conformes au genre de l'objet qu'ils peignoient, en devinrent plus pittoreſques.

§. 3.

Effets que produiſent les Cas dans les Tableaux de la parole.

Cette invention des Cas, ou plutôt ce tranſport qu'on en fit des Pronoms aux Noms, fut un trait de génie, auquel durent toute leur énergie ces Langues que nous admirons avec tant de raiſon, à l'étude deſquelles on eſt obligé de ſe conſacrer toute ſa vie, dès qu'on veut acquérir des connoiſſances exactes & profondes.

Dès ce moment, les mots n'étant plus attachés à une place, ils purent choiſir celle où ils produiroient le plus grand effet; & de cette augmentation d'énergie dans tous, réſulterent néceſſairement des Tableaux plus parfaits, plus harmonieux, plus variés, plus ſurs dans leurs effets : l'on put amener tour à tour ſur le devant du Tableau ou faire fuir tour à tour un même mot, ſuivant qu'on voulut fixer plus ou moins l'attention ſur lui : ce furent autant de reſſources ménagées à l'imagination & au goût de l'Écrivain pittoreſque qui menoit ainſi ſon Admirateur de ſurpriſe en ſurpriſe, & qui excitoit ſa curioſité juſques à la fin, en la tenant toujours ſuſpendue.

Jugeons-en par le petit nombre de phénomènes de la même nature que nous offrent nos Langues modernes, qui n'ont admis des cas que pour les Pronoms, & qui ſont par conſéquent forcées à ſuivre une marche différente de celle de ces Peuples & preſque toujours ſemblable à elle-même. Quelques Vers d'un de nos plus grands Poëtes ſuffiront pour nous convaincre des grands effets qui devoient réſulter chez les Anciens, de cette facilité de varier à ſon gré la place des mots, par les beautés qu'offrent ces Vers en conſéquence de ce peu de liberté que nous avons nous-mêmes à cet égard.

Triſte reſte de nos Rois (1),
Chere & derniere fleur d'une tige ſi belle,
Hélas! ſous le couteau d'une Mere cruelle
Te verrons-nous tomber une ſeconde fois?
Prince aimable, dis-nous, ſi quelque Ange au Berceau
Contre tes Aſſaſſins prit ſoin de te défendre;
Ou ſi dans la nuit du Tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

(1) Chœur d'Athalie, Acte IV.

Les

Les trois premiers vers ſont ſi étroitement unis au quatriéme ; qu'on doit regarder celui-ci comme l'eſſentiel : il contient le ſujet & l'objet du Tableau, ce ſujet & cet objet ſans leſquels il ne peut y avoir de Tableau ; & dans ce quatriéme, l'objet qui eſt *Te*, marche lui-même avant le ſujet *Nous* : tandis que le ſujet marche ordinairement le premier dans notre Langue, comme dans ces Vers :

L'éclat de mon nom même augmente mon ſuplice. . . .
Le Ciel mit dans mon ſein une flâme funeſte (1).

Si notre Langue n'avoit pu ſe prêter à l'arrangement de ces quatre Vers, qui differe ſi fort de ſa marche ordinaire, le Poëte auroit été obligé de dire, *hélas ! verrons-nous toi triſte reſte de nos Rois, chere & derniere fleur d'une tige ſi belle, tomber une ſeconde fois ſous le couteau d'une mere cruelle* ? Il auroit été également obligé de dire dans les deux ſuivans ; *di à nous, Prince aimable, ſi quelque Ange prit ſoin de défendre toi au berceau contre les aſſaſſins de toi.*

C'eſt la même choſe qu'il auroit dit, le même Tableau qu'il auroit peint ; mais ce Tableau eût été ſans graces, ſans harmonie, ſans force ; d'où lui vient donc cette harmonie, cette force, ces graces qui nous charment ? De ce que notre Langue employant TE au lieu de *toi*, nous permet de le faire paſſer devant le Verbe ; & de dire *te verrons-nous*, au lieu de *verrons-nous toi* ; *prit ſoin de te defendre*, au lieu de dire *défendre toi*. Et de ce qu'elle permet de placer avant ou après un mot, ceux qui ſont en raport avec lui : qu'on peut dire *te verrons-nous tomber ſous le couteau d'une mere cruelle* ; ou, *ſous le couteau d'une mere cruelle te verrons-nous tomber* : & qu'on peut dire également, *di-nous ſi quelque Ange prit ſoin de te défendre au berceau contre tes aſſaſſins* ; ou, *di-nous ſi quelque Ange au berceau contre tes aſſaſſins prit ſoin de te défendre.*

Le Poëte, maître ainſi de choiſir la place des mots qu'il met en œuvre, adopte celle qui prête le plus à l'harmonie : ſi la langue ne le lui permettoit pas, en vain il auroit le génie poëtique ; il ne pourroit parvenir à des Vers auſſi beaux.

Qu'on juge, d'après ces obſervations, des heureux effets que produit le génie lorſque la Langue dans laquelle il écrit, lui permet de plus grands chan-

(1) Phédre, Scène derniere.

gemens, qu'il peut déterminer la place de chaque membre de ſon Tableau, d'après un plus grand nombre de combinaiſons différentes, & donner lieu par-là même à un beaucoup plus grand nombre d'accords & de contraſtes.

O[illegible]E, l'élégant OVIDE n'auroit également pu tranſporter dans le quatrième Vers le ſujet du Tableau pittoreſque qui va ſuivre, mettre à la tête trois Vers qui peignent les objets ſur leſquels portoit l'action attribuée à ce ſujet : il n'auroit pu dire ſi heureuſement & avec tant d'harmonie :

Jamque Giganteis injectam faucibus Ætnam,
Arvaque Cyclopum, quid raſtra, quid uſus aratri
Neſcia, nec quicquam junctis debentia bobus,
Liquerat Euboïcus tumidarum cultor aquarum (1).

Vers dont nous ne pouvons imiter l'arrangement & par-là même l'harmonie que très-foiblement : c'eſt à peu près comme s'il eût dit : » Déja de l'Etna ſous » le poids duquel gémiſſent ces Géans qui lui font vômir des flammes, déja » des Campagnes habitées par les Cyclopes & qui n'éprouverent jamais les » effets des herſes & de la charrue, qui n'eurent jamais aucune obligation » aux bœufs courbés ſous le joug, s'étoit éloigné l'habitant des Eaux qui arro- » ſent les côtes de l'Eubée.

Ici, le Poëte a pu ſuivre à l'égard de tous les noms qui expriment l'objet de la phraſe, la même marche que notre Poëte François ſuit à l'égard du pronom *te* : il a pu les mettre avant le Verbe ; il a pu leur communiquer la même énergie que préſentent nos pronoms mis avant les Verbes qu'ils devroient ſuivre ; & comme nous ne pouvons pas faire paſſer également avant un Verbe les noms qui en déſignent l'objet, c'eſt une harmonie abſolument perdue pour nous, mais que produiſirent les cas, dès qu'on en eût étendu l'uſage aux noms même.

(1) Métam. Liv. XIV.

ARTICLE II.

Du nombre des Cas & de leurs Noms.

LE nombre des Cas varie ſingulierement d'une Langue à une autre : celles qui en comptent le moins en ont trois, telle eſt l'Arabe : le Péruvien & le Baſque en comptent au contraire autant que de Prépoſitions : entre ces deux extrêmes, il y aura nombre d'intermédiaires : ainſi l'Allemand admet quatre Cas ; le Grec, cinq ; le Latin ſix ; les Langues du Malabar, huit ; l'Arménien, dix ; le Baſque, onze ; le Lapon, quatorze.

Mais, dira-t-on, puiſqu'il n'y a rien de fixe dans les Cas, ils ne ſont point dans la Nature ; & l'on ne ſauroit en rendre de raiſons générales : cette concluſion ſeroit bien différente du principe poſé par SANCTIUS, qui prétendoit que les ſix Cas des Latins étoient donnés par la Nature même. *In omni porro nomine Natura ſex partes continuit.* » La Nature a établi ſix diviſions dans » tout nom (1).

Dévelopons donc cette queſtion, eſſentielle dans l'étude des Langues ; & cherchons les principes d'après leſquels on peut déterminer le nombre des Cas néceſſaires à toute Langue qui en admet ; & les cauſes de la diverſité aparente qu'on aperçoit entre celles qui en ont.

Prenons pour régle les Pronoms, puiſque les Cas ſont nés des Pronoms, & qu'on ne peut citer aucune Langue, même la Françoiſe, qui n'ait donné divers Cas à chacun des trois Pronoms.

Nous avons déja vû que les Pronoms étoient actifs ou paſſifs : ainſi, en raprochant le pronom actif & paſſif de chaque Perſonne, *Je* & *Moi*, par exemple, on pourra les appeller les Cas de la premiere perſonne : *Tu* & *Toi* ſeront les Cas de la ſeconde, &c.

Mais les États actifs & paſſifs ſont donnés par la Nature : voilà donc deux Cas donnés par la Nature, & qui ſont dans toutes les Langues. SANCTIUS n'auroit donc pas eu tort de dire que les Cas étoient donnés par la Nature ; il n'auroit eu tort qu'en l'apliquant au nombre de ſix. Voyons cependant ſi la Nature ne donne que ces deux Cas, l'Actif & le Paſſif.

(1) Liv. I, ch. VI.

Le Pronom actif ſupoſe toujours un Verbe qui en détermine l'action : le pronom paſſif ſupoſe toujours un Verbe de l'action duquel il eſt l'objet : mais lorſque le pronom ne ſera lié à aucun Verbe, qu'il entrera dans une phraſe comme une interjection, il faudra qu'il prenne une forme différente : ce ſera un troiſiéme Cas.

Une action ſe raporte preſque toujours à un objet qui en eſt le terme : lorſque ce terme ſera un pronom, il faudra donc qu'il prenne une forme différente des trois qui précedent. Ce ſera un quatriéme Cas.

Enfin, lorſque ce pronom ſera en raport avec un autre, il faudra qu'il s'aſſocie avec une prépoſition, ou qu'il prenne une nouvelle forme : ceci peut donner lieu à un cinquiéme Cas.

Tels ſeroient ces Cas dans notre Langue :

Cas Actif, Tu délivres.
Cas Paſſif, Délivre-toi.
Cas Interjectif, O Toi ami de l'humanité, délivre un malheureux qui implore ton ſecours.
Cas Terminatif, On te délivrera ce que tu déſires.
Cas en Raport, C'eſt un de ceux qui furent délivrés *par* toi.

De ces Cas, il y en a deux qui ſont fondamentaux, & dont aucune Langue ne peut ſe paſſer : ce ſont les deux premiers.

Le troiſiéme pourra être rempli par le même mot qui ſert au premier.

Le quatriéme Cas en formera néceſſairement un à part : il ne peut ſe confondre avec les deux premiers.

Ainſi ſuivant qu'on réunira le troiſiéme avec le premier, ou qu'on les ſéparera, ces Cas ſe réduiront à trois ou en feront quatre.

Le cinquiéme pourra s'exprimer avec des prépoſitions ou ſans prépoſition ; & dans ce dernier Cas, avoir une terminaiſon à lui, ou emprunter celle de quelqu'autre cas : ſuivant le parti qu'on prendra à cet égard, on aura un peu plus ou un peu moins de cas.

Ainſi en François, nos Pronoms ont, quant à la forme matérielle, trois Cas, le premier, le ſecond & le quatriéme de ceux qui ſont indiqués ici : & c'eſt ainſi, quant à la forme également, que les Allemands en ont quatre, les Grecs cinq, les Latins ſix, &c.

Car quant à la valeur réelle, ou à l'aplication qu'on en fait, toutes ces

Langues en ont autant les unes que les autres : car il a fallu que ces cinq fonctions des Pronoms, &c. fussent remplies.

La plus sage des Langues à cet égard sera celle qui aura combiné de la maniere la plus parfaite le nombre de ces cas avec la clarté du discours.

Celles qui n'en ont que trois, semblent avoir fait comme ces Peuples qui ne savent compter que jusqu'à trois. Les Grecs, plus habiles, allerent jusqu'à cinq, autant qu'on a de doigts ; c'étoit aller jusqu'au bout & ne pas rester à mi-chemin. Les Latins furent plus exacts, en distinguant en deux un de ces cinq, comme nous le verrons plus bas.

Ceux qui comptoient six Cas dans notre Langue, s'éloignoient donc du vrai pour se raprocher des Latins : & ceux qui n'y en admettoient aucun, parce qu'en effet nos Noms n'en ont point, n'avoient qu'une idée imparfaite des Langues & de la Grammaire, puisqu'il faut chercher l'origine des Cas dans les Pronoms, & que nos Pronoms nous en offrent. C'est une vérité que M. Beauzée a très-bien aperçue.

Rien de plus barbare & de moins clair dans notre Langue que les noms qu'on y a donnés aux Cas & qui sont empruntés de la Langue Latine : il suffit pour s'en convaincre de jetter les yeux sur eux : les voici ;

Nominatif.	Accusatif.
Génitif.	Vocatif.
Datif.	Ablatif.

Ces mots déja en usage chez les Romains dans les beaux tems de la Langue Latine (†), n'offrent aucune idée dans la nôtre, & ne servent qu'à augmenter

(†) Ciceron, dans ses Harangues contre *Verrès*, cite le *Nominatif* & l'*Ablatif*. Varron, dans son premier Livre de l'Analogie, désigne le *Vocatif*, le *Datif* & l'*Accusatif*. » *Sunt declinati casus, ut is, qui de altero diceret, distinguere posset quum vocaret,* » *quum daret, quum accusaret, sic alia quædam discrimina, quæ nos & Græcos ad decli-* » *nandum duxerunt* ». Ce qu'on peut rendre à peu près ainsi : » On inventa les Cas, » afin que celui qui avoit besoin de parler d'une autre personne pût faire connoître s'il » l'apelloit (s'il l'invoquoit), s'il lui donnoit, s'il l'accusoit. Les Grecs & nous, avons » aussi ajouté quelques autres cas à ceux-là ».

L'on trouve le nom du *Génitif* dans Aulu-gelle, liv. 4, chap. 16, & dans la Vie d'Auguste par Suetone, ch. 87. Quelques Grammairiens, comme Servius, dans son Commentaire sur la seconde Eglogue de Virgile, admettoient un septième Cas, en faisant deux cas de l'Ablatif, suivant qu'il marchoi avec ou sans Prépositon.

les difficultés & l'ennui de la ſcience grammaticale. Cependant, on ne ſauroit parler Grammaire & ignorer ces noms. Tâchons d'en rendre la connoiſſance plus ſimple & plus agréable.

I.

Du Nominatif ou Cas Actif, & s'il eſt un Cas; & qu'il n'eſt pas le premier, le Cas générateur des autres.

C'eſt par la terminaiſon qu'on apelle NOMINATIF; que les Grecs & les Latins déſignent le ſujet du diſcours : c'eſt donc le Cas actif. *Je*, *Tu*, &c. ſeroient apellés dans ces Langues *Nominatifs*; c'eſt parce que ce mot *nomme*, ou fait connoître le ſujet du diſcours par ſon propre *nom*.

Le Nominatif ſera donc dans toutes les Langues, puis qu'aucune d'elle ne peut exiſter ſans un Cas actif : elles ne differeront à cet égard que dans l'application plus ou moins étendue de ce cas; les unes n'auront un Nominatif que pour les Pronoms, les autres en auront pour tous les Noms.

Les Grammairiens ont examiné fort ſérieuſement ſi le Nominatif étoit un Cas ou n'en étoit pas un; & pluſieurs lui ont refuſé ce titre : ils ſe fondoient ſur ce que les autres Cas ſe forment de celui-ci, & qu'il ne doit être regardé que comme le nom même de l'objet qu'il déſigne, & non comme un des changemens qu'il ſubit.

S'ils s'étoient propoſés de faire briller leur ſagacité & leurs connoiſſances en Grammaire, en ſe faiſant cette difficulté, ils y réuſſirent fort mal : rien de plus foible que ce qu'ils ont dit à ce ſujet, ſans excepter M. DU MARSAIS, qui ſe laiſſa ſurement entraîner par la foule.

» Le Nominatif, dit-il, (1) eſt apellé Cas par extenſion, & parce qu'il » doit ſe trouver dans la liſte des autres terminaiſons du nom. Port-Royal dit également : » Le Nominatif n'eſt pas proprement un Cas; mais la matiere » d'où ſe forment les Cas par les divers changemens qu'on donne à cette pre- » miere terminaiſon du nom (2).

Le Nominatif eſt un Cas, puiſqu'il ajoute toujours au nom d'un objet, l'idée particuliere & acceſſoire de ſujet de la phraſe.

Il eſt un Cas ſur-tout, parce qu'il n'eſt pas le Cas générateur des autres,

---

(1) Encyclopédie, au mot CAS.

(2) Gramm. Gén. Part. II. Ch. VI.

comme on l'avance ici fort mal à propos, & comme l'a fort bien vû M. Beauzée (1). Les Grammairiens dont il s'agit ici conviennent eux-mêmes qu'il ne produit que le Génitif, & que c'eſt du Génitif que tous les autres ſont dérivés : ce qui n'eſt pas moins inexact.

Ce n'eſt pas du Nominatif Ego que dérivent le Génitif & ſes autres Cas de la premiere perſonne qui ſont tous en *me*. Le Génitif & les autres Cas de la troiſiéme perſonne, SE, *ſoi*, ne dérivent pas non plus du Nominatif, puiſqu'il n'exiſte pas.

Quel raport aperçoit-on outre cela, entre *Caro* & *Carnis*, *Iter* & *Itineris*, *Jupiter* & *Jovis*, *Robur* & *Roboris*, *Vas* & *Vadis*, *Deſes* & *Deſidis*, *Fœdus* & *Fœderis*, *Lex* & *Legis*, *Nox* & *Noctis*, *Nix* & *Nivis*, *Senex* & *Senis*, *Rus* & *Ruris*, &c. &c. Quel raport, dis-je, aperçoit-on entre ces mots pour qu'on puiſſe dire que le premier eſt le générateur du ſecond ?

Il falloit n'avoir jamais examiné cet objet pour admettre des idées auſſi dénuées de fondement : c'étoit juſtifier par des raiſons ſans force, une très-mauvaiſe méthode, celle de mettre le Nominatif à la tête des Cas ; c'étoit donner de très-fauſſes idées de l'origine de ces Cas & du raport des Langues.

Le Cas véritablement primitif & générateur de tous les autres dans la Langue Latine, ſera celui qui offrira le nom d'un objet en lui-même, qui l'offrira tel qu'il eſt dans preſque tous ſes Cas, & qu'on employera conſtamment toutes les fois qu'on voudra faire uſage d'un mot ſans le lier avec l'enſemble de la phraſe, ſans indiquer de raport & en le prenant dans ſon ſens abſolu.

Ce Cas exiſte chez les Latins, & il ſeroit très-étonnant qu'il ait été inconnu juſques à préſent, ſi l'on ne ſavoit de combien de nuages la Grammaire a toujours été offuſquée ; & que nos Grammairiens ont preſque toujours été l'écho de ceux des Latins ſur ce qui regardoit leur Langue ; comme ſi ceux-ci en avoient parfaitement poſſédé la métaphyſique. Ce Cas eſt celui qu'on apelle ABLATIF, & qu'on a rejetté à la fin de tous les autres.

C'eſt parce que l'Ablatif préſentoit le nom même de l'objet, indépendamment de tout raport avec le reſte de la phraſe, que les Latins en firent le Cas abſolu ; celui qu'offrent tous leurs mots, dès qu'ils ſont détachés de l'enſemble du Tableau : ainſi tout comme nous diſons, *ils ſe réunirent*, moi *préſent*, & non, *ils ſe réunirent*, je *préſent*, puiſque la premiere perſonne eſt ici

(1) Tome II. 104.

dans un ſens abſolu & non dans un ſens relatif, de même les Latins ne diſent pas en pareille occaſion avec le Nominatif *ego præſens*, mais ils diſent avec l'Ablatif *me præſente*: & comme nous diſons, *je ferai cela, Dieu aidant*, ils diſent également avec l'Ablatif *Deo juvante.*

Ajoutons que lorſqu'ils faiſoient d'un Nom un Adverbe, c'étoit preſque toujours l'Ablatif qu'ils employoient; *incognitò*, *immeritò*, *hodiè*, *ergò*, *diù*, &c. ſont tous des Ablatifs. Jamais les Latins ne recoururent dans ces occaſions au Nominatif ou au Génitif: & ſi quelquefois ils employerent l'Accuſatif, ce fut ſous d'autres raports.

C'eſt encore à l'Ablatif que ſe ſont tranſmis dans les Langues Françoiſe & Italienne les mots empruntés du Latin.

On ne peut en diſconvenir pour cette derniere Langue: tous les mots qui s'y ſont tranſmis du Latin, ſont l'Ablatif pur: ainſi ils diſent, *Cicerone*, Ciceron; *pace*, paix; *ſorte*, ſort; *templo*, temple; *giuoco*, jeu; *globo*, globe; *terrore*, terreur; *tendine*, tendon; *glutine*, glu, &c.

Pluſieurs mots François ne ſont également que l'Ablatif Latin; tels *Taureau*, en Latin *Tauró*; *Tombeau*, en Latin *Tumbó*, le *Tumbó* des Grecs; *Jouvenceau*, en Latin *Juvencó*; *Pourceaú*, en Latin *Porcó.*

Tous nos mots en *on*, opinion, religion, paon, carnation, ambition, oblation, &c. ne viennent point du Nominatif Latin, terminé toujours en *o.*

Nuit, que nous écrivions autrefois *Nuict*, ne venoit pas du Nominatif Latin *nox* qui eſt ſans *t*, mais de l'Ablatif *nocte.* Il ſeroit abſurde de dire que nos mots *Temple*, *exemple*, *déluge*, &c. viennent du Nominatif *Templum*, *exemplum*, *diluvium*, plutôt que de l'Ablatif *Templo*, *exemplo*, *diluvio.*

Puiſque nos mots ont plus de raport avec l'Ablatif qu'avec le Nominatif, toutes les fois que ces deux Cas des Latins différent, on ne peut ſe refuſer à l'idée que c'eſt de l'Ablatif que viennent tous les mots que nous tenons de cette Langue.

Il paroît même que dans l'origine, l'Ablatif étoit le premier Cas des Latins, puiſqu'on trouve chez eux tant de traces de Nominatifs anciens parfaitement ſemblables aux Ablatifs actuels. Tels *pulvinare*, *laccunare*, *tapete*, *adagio*; *oblivio*, ablatif *d'oblivium*; *carnis*, *Apollinis*; *pavo*, ablatif de *pavus.*

Si les Auteurs des Dictionnaires Latins y donnoient place aux Ablatifs, & non aux Nominatifs, ils ſe conformeroient infiniment plus au génie de cette Langue; l'on apercevroit mieux le raport de ces mots avec leurs racines primitives,

tives, & de ces mêmes mots avec ceux qui en ſont venus dans les autres Langues : raports preſque toujours anéantis par le déſordre qui regne dans ces Ouvrages, auxquels on fut obligé de travailler dès les commencemens, ſans aucun principe, & dans des tems où il falloit avoir du courage pour acquérir quelques connoiſſances & pour ſe mettre en état de faire des eſſais très-imparfaits ; mais il faudroit, à meſure que la lumiere augmente, travailler ſur des plans mieux ordonnés & plus utiles.

II.

De l'Accuſatif, ou *Cas Paſſif.*

Au Cas Actif eſt opoſé le Cas Paſſif ; à *Je* eſt opoſé *Me* : à *Filius*, Nominatif Latin, eſt opoſé *Filium*, Accuſatif : le premier de ces Cas peint les Êtres comme agiſſans : le ſecond les peint comme étant les objets qui reçoivent les impreſſions de l'action dont on parle.

L'Accuſatif des Latins eſt donc leur Cas Paſſif ; c'eſt par cette raiſon que je le place ici immédiatement après le Cas Actif : deſtinés à contraſter l'un avec l'autre, il faut en parler dans le même tems, afin qu'on aperçoive mieux leurs raports & leurs différences.

On ne peut jetter les yeux ſur les Nominatifs & ſur les Accuſatifs Grecs ou Latins, ſans reconnoître auſſi-tôt l'idée acceſſoire qu'ils ajoutent chacun au même mot, tout comme nous ne ſaurions conſidérer *Tu* & *Je* ſans nous former auſſi-tôt une idée de leurs différences.

Tel eſt l'avantage des noms Latins & Grecs, que leur ſeule inſpection fait auſſi-tôt connoître s'ils ſont actifs ou paſſifs, s'ils ſont le ſujet ou l'objet des actions dont on parle ; ce que ne peuvent offrir les nôtres : il faut pour reconnoître la nature de ceux-ci, que nous voyons la place qu'ils occupent dans la phraſe.

Il réſulte encore de-là qu'en Latin & en Grec la place de l'accuſatif ſera indépendante des Verbes, tout comme en François pour les pronoms, tandis que nos noms ſont toujours obligés d'être à la ſuite des Verbes lorſqu'ils en déſignent l'objet.

Ainſi pendant que les Latins diſent avec nous, *Enée enleva ſon Pere Anchiſe*, ils peuvent encore dire *ſon Pere Anchiſe Enée enleva* ; parce que le mot Pere étant objet ou paſſif, ſe prononce *Patrem* ; & que s'il étoit ſujet ou actif, il ſe prononceroit *Pater*, enſorte qu'on ne peut jamais être en ſuſpens ſur ſa valeur, en quelqu'endroit qu'il ſoit placé. Dès qu'on verra *Patrem*, on dira,

c'eſt le Cas Paſſif; dès qu'on verra *Pater*, on dira, c'eſt le Cas Actif: au lieu qu'en François, c'eſt toujours *Pere* au ſens Actif comme au Paſſif.

L'avantage eſt donc ici tout entier du côté des Langues Grecque & Latine relativement à l'harmonie, parce qu'elles pourront choiſir entre pluſieurs places pour le Cas Paſſif & le mettre à l'endroit où il produira le plus grand effet: auſſi leurs Poëtes en tirerent grand parti: ils avoient moins de peine que les nôtres pour répandre de l'harmonie dans leurs compoſitions, & ils y parvenoient plus ſurement.

On a cru que cet Accuſatif, Grec ou Latin n'importe, étoit toujours précedé d'une prépoſition ſous-entendue, dont il tiroit toute ſa force: ce ſyſtême qui paroît d'abord ſpécieux, s'évanouit dès qu'on le conſidere avec quelqu'attention: que feroit là cette prépoſition? Les prépoſitions ſont deſtinées à marquer un raport qu'on ne pourroit apercevoir ſans elles: ici, au contraire le raport eſt ſi ſenſible que la prépoſition ne feroit qu'embrouiller l'idée, en paroiſſant préſenter un raport que la phraſe n'offre pas par elle-même. Dès que l'Accuſatif eſt deſtiné par lui-même à marquer l'objet Paſſif, tout eſt dit lorſque cet Accuſatif eſt prononcé: aller chercher quelqu'autre ſecours pour en rendre raiſon, ce ſeroit multiplier les Êtres ſans néceſſité: ce ſeroit vouloir apuyer ce qui n'a nul beſoin d'apui.

§. 2.

Obſervation ſur le Cas Actif.

La diſtinction des Pronoms en Actifs & en Paſſifs étant auſſi utile que conforme à la Nature, on ſera ſans doute ſurpris qu'aucun Grammairien ne l'ait aperçue; on objectera même que ces prétendus pronoms Actifs ſont employés eux-mêmes paſſivement, puiſqu'on dit, *je ſuis aimé*, *je ſuis lu*, tout comme on dit *j'aime*, *je lis*.

Il n'eſt pas étonnant que les Grammairiens n'ayent pas aperçu cette diſtinction, parce qu'aucun n'avoit pu conſidérer ces objets ſous le même point de vue: & de ce que les pronoms Actifs ſervent à former des Tableaux Paſſifs, il ne s'enſuit nullement que notre maniere de voir, ſoit contraire au fait.

On ne peut ſe diſpenſer de reconnoître des Pronoms qui ſont toujours Paſſifs: ce ſont ceux qui dans les Tableaux Actifs offrent les Perſonnes comme éprouvant les effets des actions des autres, & que les Grecs & les Latins mettent toujours à l'accuſatif: mais dès qu'il y a des Pronoms Paſſifs, il y aura

donc néceſſairement des Pronoms Actifs, ce ſeront ceux qui déſigneront les Perſonnes comme faiſant éprouver à d'autres les effets de leurs actions : ainſi les uns & les autres ſe trouveront dans les Tableaux Actifs & toujours en contraſte. Ce ſont-là des principes inconteſtables, & trop utiles pour qu'on puiſſe les ſacrifier à aucune conſidération.

Il eſt vrai que ces mêmes Pronoms Actifs reviennent dans les Tableaux Énonciatifs & dans les Tableaux Paſſifs : mais dans les uns & dans les autres, ils ſont ſeuls, ils ne ſont jamais mis en opoſition avec les Pronoms Paſſifs.

Il revêtent donc ici une propriété différente ; & cette propriété ne peut anéantir la précédente.

Sous ce nouveau point de vue, ils ſe préſentent ſimplement comme les ſujets du Tableau, & non comme ſes ſujets Actifs : c'eſt l'unique différence qu'il y ait entr'eux, & cette différence n'empêche pas qu'ils ne ſoient véritablement Actifs dans les Tableaux Actifs.

Dans ces trois Tableaux, JE *ſuis grand*, JE *lis*; JE *ſuis conſidéré*, JE ſera toujours ſujet : mais dans le ſecond, il ſera *ſujet Actif* : & s'il ſe trouve dans le troiſiéme, ce n'eſt que par un renverſement de paraſe, effet de convention & pour varier les formules actives : enſorte que ceci ne peut nuire à ſon eſſence, qu'il ſupoſe toujours, puiſque c'étoit un Pronom Paſſif auquel on a ſubſtitué le Pronom Actif qui y correſpond, mais en le dépouillant de ſon idée active, pour ne lui laiſſer que celle de ſujet qu'il offre dans tous les Tableaux qui ne ſont pas actifs : cette objection ne porte donc aucune atteinte à ce que nous avons avancé ſur cet objet.

III.

De l'Ablatif.

Ces trois Tableaux, l'Enonciatif, l'Actif & le Paſſif, ont donc ceci de commun, qu'ils ſont tous compoſés d'un Verbe & de ſon ſujet : mais ils diffèrent en ceci ; que le Tableau Actif ne préſente pas ſeulement un ſujet, mais qu'il offre encore un objet ; qu'il réunit ainſi un Cas Paſſif avec un Cas Actif, un Nominatif & un Accuſatif, tandis que dans les deux autres il n'y a point d'objet, point de Cas Paſſif, point d'Accuſatif ; & qu'ils ſont moins compoſés.

Mais, ſi les Tableaux énonciatifs ſont complets avec un ſeul Cas, & ſi les Tableaux Actifs ſont complets dès qu'ils en ont deux, les Tableaux Paſſifs ſeront-ils complets avec le ſujet ſeul ?

Puiſqu'un Tableau Paſſif, n'eſt qu'un Tableau Actif renverſé, où le Cas Paſ-

ſif eſt devenu Actif, il faut néceſſairement qu'on y trouve ce qui formoit le Cas Actif dans le Tableau actif. En effet, afin qu'il n'ait rien perdu dans ce changemeut, il faudra qu'il offre toujours les deux Perſonnages qui compoſoient le Tableau Actif; celui qui rempliſſoit le rôle d'objet eſt devenu le ſujet, & remplit le rôle principal : il faut donc que celui dont il a pris la place, rempliſſe un rôle ſubordonné : ainſi lorſqu'après avoir dit, *Enée enleva ſon Pere Anchiſe*, on retourne la phraſe, & l'on dit, *Anchiſe, Pere d'Enée, fut enlevé*, il faut néceſſairement ajouter *par Enée*, afin que la phraſe ſoit complette & que le Tableau rende exactement la même idée.

De-là, un troiſiéme Cas dans les Langues qui en ont pour les Noms; & ce Cas eſt l'ABLATIF.

L'ABLATIF indique donc les perſonnes & les cauſes par leſquelles on eſt tranſporté d'un état dans un autre; c'eſt-là ſa véritable étymologie, AB *quo* LATI *ſumus*, cas *par lequel* nous ſommes *portés* d'un état à un autre.

Cette étymologie, parfaitement conforme à la nature des cas & au génie de la Langue Latine, paroît ici pour la premiere fois. On avoit toujours dit que l'Ablatif étoit apellé de ce nom parce qu'il marquoit les moyens par leſquels une choſe étoit enlevée : ce n'étoit embraſſer qu'une très-petite partie des circonſtances qui ſont déſignées par cet Ablatif. On a cru auſſi qu'il avoit été apellé *Ablatif* parce que ce Cas eſt un retranchement que les Latins avoient fait au Datif Grec : mais il faudroit avoir prouvé auparavant que lorſque les Latins lui donnerent ce nom, ils s'étoient aperçus que c'étoit un retranchement fait au Datif Grec.

§. 2.

Sur les Prépoſitions qui accompagnent l'Ablatif & l'Accuſatif.

Ce cas s'exprime en François, au moyen d'une Prépoſition qui eſt preſque toujours *par* & ſouvent *de*. *Je ſuis aimé* de *mes Parens*, *je ſuis lu* de *tout le monde* : *il fut attaqué* par *des voleurs*; *il eſt jugé* par *ſes Pairs*.

L'Ablatif eſt toujours accompagné en Latin dans ces circonſtances de la Prépoſition *a* : *amor* a *parentibus*; *legor* à *doctis*. C'eſt pour marquer le raport qui ſe trouve entre cet ablatif & le ſujet de la phraſe.

On demandera ſans doute pourquoi les Latins admirent une Prépoſition avec l'Ablatif, puiſqu'ils n'en admirent pas plus que nous pour l'Accuſatif; mais la réponſe eſt fort ſimple. L'Accuſatif fut créé exprès pour marquer le cas paſſif; il n'avoit donc nul beſoin de Prépoſition qui déterminât ſa valeur. L'Ablatif au

contraire indique le Nom pris abſolument & ſans raport avec d'autres mots : lors donc qu'il déſigne un Nom en raport, il faut néceſſairement qu'il ſe faſſe précéder d'une Prépoſition, pour déſigner cette nouvelle valeur ; autrement il faudroit chercher quelle peut être ſa valeur, tandis qu'une phraſe doit être exprimée de façon qu'on n'ait pas beſoin de chercher les raports de ſes mots. Ajoutons que l'Ablatif ſervant également à déſigner les moyens par leſquels une choſe eſt faite, & la matière même dont elle eſt compoſée, il fallut diſtinguer par divers ſignes les emplois variés qu'on en faiſoit.

C'étoit donc ici le vrai emploi de la Prépoſition, puiſqu'elle ſert à marquer un raport entre deux Êtres, tandis que l'Ablatif ſeul ne marqueroit qu'une modification du nom qui le précéde.

C'eſt par la même raiſon que lorſque l'Accuſatif ſera deſtiné à marquer une modification, & non un objet différent de celui qui eſt déſigné par le reſte de la phraſe, on ſe ſervira d'une Prépoſition, afin de lier ce mot avec celui qu'il modifie : & tandis que nous diſons ſans Prépoſition, *j'aime la chaſſe*, *j'aime le chant*, parce que ces mots *chaſſe* & *chant* ſont ici des objets diſtinctifs de *je* : on dira avec une Prépoſition, *j'aime* à *chaſſer*, *j'aime* à *chanter*, parce que *chaſſer* & *chanter* ne ſont ici que de ſimples modifications du mot *j'aime*, & non des objets ou des êtres particuliers.

IV. *Du Datif.*

Nos actions ſont ordinairement relatives à quelque objet, auquel elles ſe raportent, & dont il eſt le terme ; il faut donc un nouveau cas pour exprimer ce nouvel emploi des mots : c'eſt ce cas que nous déſignons en François par *me*, *te*, *lui*, pour les Pronoms : *il* me *dit*, *il* lui *dit*, *il* me *donne*, &c. & que nous marquons dans les Noms par la Prépoſition *à* :

> Cher Néarque, pour vaincre un ſi fort ennemi,
> Prête, du haut du Ciel, la main A ton ami.

fait dire Corneille à Polyeucte (1).

Ce raport ſe marque en Grec & en Latin par le cas qu'on apelle DATIF, parce qu'il indique la perſonne à laquelle on donne : ainſi dans ce tableau, *hanc epiſtolam ſcribo meo Principi* : J'écris cette lettre à mon Prince ; ces

(1) Act. IV. Sc. I.

deux derniers mots, *meo Principi*, qui répondent à ces trois *à mon Prince*, ſont au datif, parce qu'ils marquent le terme auquel ſe raporte l'action d'ecrire.

Outre cette ſignification terminative, le datif des Grecs en préſente une autre; celle que les Latins expriment par l'ablatif, enſorte qu'ils n'ont qu'un cas, là où les Latins en ont deux. C'eſt ce qui perſuada à *Sanctius* & à *Port-Royal* que les Grecs avoient également un ablatif, & qu'il falloit apeller ainſi le datif toutes les fois qu'il offroit le même ſens que les Latins expriment par l'ablatif.

Mais il ſuffiſoit de diſtinguer les deux ſens, ſans en faire mal-à-propos deux cas differens, puiſque dans toutes les occaſions ils ne ſont jamais diſtingués en Grec par aucune terminaiſon differente.

C'eſt ainſi que nous ne reconnoiſſons que trois cas à nos Pronoms? *je*, *me*, *moi*, quoique le ſecond repréſente deux cas Latins, le datif & l'accuſatif parce qu'il ſert à marquer tantôt l'objet de l'action, tantôt le terme auquel elle ſe raporte.

C'eſt ainſi que *moi*, précedé de la Prépoſition *à*, répond à trois Cas Latins.

C'eſt *à moi* qu'il écrit, qu'il parle; *datif* Latin:
C'eſt *à moi* qu'il vient, *accuſatif* Latin;
C'eſt *à force* de voiles qu'il aborda; *ablatif* Latin.

Le premier & le ſecond de ces *à*, indiquent le terme d'une action, & le troiſieme une circonſtance, le moyen par lequel on aborda.

Telle eſt la différence entre *me* & *moi*, ou *te* & *toi*, deſignant le datif, que *me* & *te* marchent ſeuls & ſans la Prépoſition *à*, qui marque dans notre Langue le terminatif, tandis que *moi* & *toi* ſe font accompagner de la Prépoſition: ceci paroîtra biſarre, & il ne l'eſt point: cette différence naît de la diverſité de la place qu'ils occupent, ME eſt toujours devant le verbe; il eſt donc là ſimplement pour déſigner la ſeconde Perſonne dans un état paſſif quel qu'il ſoit, & qui ne ſera déterminé que par le verbe qui ſuit; *moi*, au contraire, ſuit toujours le verbe: étant ainſi déterminé par ce qui précéde, & ne pouvant l'être par ce qui ſuit, il faut qu'il s'accompagne d'une Prépoſition qui le lie au verbe; ſans cela il ſeroit iſolé, & il ne préſenteroit aucun ſens.

Tels ſont les Cas qui conſtituent les grandes maſſes des tableaux de nos idées, qui en forment chacun une portion diſtincte de toute autre, & qui ſe répandent entre les trois eſpéces de tableaux qu'on forme par la parole:

tableaux énonciatifs, où domine le Nominatif; tableaux paſſifs, compoſés & du Nominatif & de l'Ablatif; tableaux actifs où le Nominatif amene & l'Accuſatif & le Datif.

Nous n'avons plus, pour completter ce qui regarde les Cas, qu'à rendre compte du Vocatif & du Génitif, que nous avons rejettés ainſi à la fin, parce qu'ils n'ont pas la même influence que les précédens ſur les tableaux de la parole; le Vocatif marchant iſolé, & le Genitif ne ſervant qu'à déterminer le ſens de l'un ou de l'autre des quatre premiers.

V.

Du Vocatif.

C'eſt le cas par lequel on s'adreſſe à une Perſonne, en la déſignant par ſon nom ou par quelque épithète, comme dans ces exemples:

Prens un ſiége, CINNA.
Approche, ſeul AMI que j'éprouve fidèle. (1)
PERE dénaturé, malheureux POLITIQUE,
ESCLAVE ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte eſt donc mort, & par vos cruautés
Vous penſez conſerver vos triſtes dignités? . . .
Donne la main, PAULINE. (2)

CINNA & PAULINE ſont des vocatifs qui déſignent par le nom même: *ami*, *pere*, *politique*, *eſclave*, ſont des vocatifs qui déſignent par des épithètes.

Ce cas a beaucoup de raport aux Interjections; on diroit qu'il n'en eſt qu'une ſuite: comme elles, il ne ſe lie avec aucune portion des tableaux où il entre; iſolé comme elles, il ne reſſemble pas plus aux autres cas qu'elles ne reſſemblent elles-mêmes aux autres Parties du Diſcours. Nous l'apellerons par cette raiſon *Cas Interjectif*.

Le pronom de la ſeconde Perſonne eſt le ſeul qu'on puiſſe employer dans ce ſens; ſon interjectif eſt *toi*.

Telle eſt la différence entre TOI & TU, que le premier de ces mots indique ſimplement la perſonne à laquelle on s'adreſſe; & que le ſecond la peint

(1) CINNA, Trag. de Corneille.
(2) POLYEUCTE, Trag. de Corneille.

comme le ſujet actif de la phraſe ; cette différence paroît d'une maniere bien ſenſible dans ces vives apoſtrophes que nous fournit Racine.

Noble & brillant Auteur d'une triſte Famille,
Toi dont ma Mere oſoit ſe vanter d'être Fille,
Qui peut-être rougis du trouble où TU me vois;
Soleil, je viens te voir pour la derniere fois (1) !

O TOI Soleil, ô TOI qui rens le jour au monde,
Que ne l'as-TU laiſſé dans une nuit profonde !
A de ſi noirs forfaits prêtes-TU tes rayons ?
Et peux-TU ſans horreur voir ce que nous voyons ? (2)

TOI & TU, ne ſont certainement pas le même cas ; & puiſque *toi* eſt le cas interjectif, TU eſt néceſſairement le cas actif ou le Nominatif.

Comment eſt-il donc arrivé qu'on ait dit que le Pronom TU ne peut avoir de Nominatif en quelque Langue que ce ſoit : que l'idée de la ſeconde perſonne étant eſſentielle à ce pronom, elle ſe trouve néceſſairement compriſe dans la ſignification du Cas qui le préſente comme ſujet de la Propoſition, lequel eſt par conſéquent un véritable Vocatif ; puiſque le vocatif ajoute à l'idée principale du mot, l'idée acceſſoire de ſujet de la propoſition à la ſeconde perſonne ; & qu'il n'exiſte d'autre différence entre le Nominatif & le Vocatif, ſi ce n'eſt que le Nominatif fait abſtraction de toutes les Perſonnes, & que le Vocatif exclut poſitivement les idées de la premiere & de la troiſiéme perſonne, & ſuppoſe néceſſairement la ſeconde ?

Mais de quelle maniere le Nominatif fait-il abſtraction des Perſonnes ? *Je* & *il* ne ſont-ils pas & des perſonnes & des Nominatifs ou des ſujets de la propoſition où ils ſe rencontrent ? & ſi *toi* eſt en effet un Vocatif, *tu* dans ces phraſes, *TU aimes trop cette perſonne*, TU *as tort*, peut-il être regardé également comme un Vocatif ? MAIS eſt-il iſolé comme *toi* ? N'eſt-il pas étroitement lié aux verbes dont il eſt ſuivi comme en étant le ſujet ?

(1) PHÉDRE, Act. I. Sc. III.
(2) LES FRERES ennemis, Act. I. Sc. I.

VI.

Du Génitif.

§. I. *Sa Deſcription.*

Un nom, comme nous l'avons vu, ne ſuffit pas toujours pour déterminer ſuffiſamment l'objet qu'il doit peindre ; alors il faut recourir à un autre nom, qui, venant au ſecours de celui là, complette le ſens qu'il avoit commencé. Les vers ſuivans nous offrent pluſieurs mots pareils.

> Depuis le jour fatal que *la fureur des eaux*,
> Preſqu'aux *yeux de l'Epire*, écarta nos vaiſſeaux,
> Combien dans cet exil ai-je ſouffert d'*allarmes !* (1)

Ce qui écarta les vaiſſeaux, ce n'eſt pas *la fureur*, ce ne ſont pas les *eaux*, c'eſt *la fureur des eaux*. S'ils furent écartés, ce fut *aux yeux*, mais aux yeux *de l'Epire :* ce n'eſt ni *combien* ni *allarmes* qu'on a ſouffert, mais *combien d'allarmes*.

Ainſi ces trois mots, *fureur des eaux*, ne préſentent qu'un ſeul ſujet ; ceux-ci, *yeux de l'Epire*, un ſeul circonſtantiel ; *combien d'allarmes* un ſeul objet. Les premiers mots *fureur*, *yeux*, *combien*, commencent un ſens ; *eaux*, *Epire*, *allarmes* le finiſſent.

Mais de quelle maniere ces mots s'uniront-ils pour ne former qu'un ſeul ſens ? Ce ne ſera pas en ſe mettant ſimplement l'un à la ſuite de l'autre ; il faudra donc un nouvel expédient, qui n'ait rien de commun avec ceux qui précédent un nouveau cas dans les Langues qui s'en ſervent par les Noms.

Les François employent dans cette vue la Prépoſition DE, & cette prépoſition ne remplit pas ici la même fonction que les autres mots de ſon eſpéce : celles-ci font connoître le raport qui eſt entre deux Noms ; celle-là détermine ſimplement le ſens commencé par le nom qui la précéde : les autres Prépoſitions uniſſent des Noms qui expriment des objets abſolument différens. Celle dont il s'agit ici, unit deux Noms qui n'expriment qu'un ſeul objet ; elle eſt donc d'une claſſe abſolument différente ; on a donc tort de la confondre avec les autres. Il en eſt à peu-près de même de la Prépoſition

(1) *Andromaque*, Act. I. Sc. I.

terminative *à*; elle doit être abſolument diſtinguée des autres, de même que *de*. C'eſt peut-être ici la meilleure ſolution de ce Problême qui nous a tant exercés, pourquoi *de* & *a* ſe trouvent ſans ceſſe à la ſuite des Prépoſitions. La raiſon en ſeroit très-ſimple : DE & A n'ont qu'une valeur déterminative, tandis que toutes les autres ſont comparatives ou relatives : elles ſont donc ſoumiſes à des régles abſolument différentes.

Les Latins & les Grecs qui n'avoient point de Prépoſitions déterminatives, & chez qui elles étoient toujours comparatives ou relatives, furent obligés par-là même pour unir les mots, dont le dernier déterminoit le premier, de recourir à une autre voie. Ils inventerent un nouveau cas, & on l'apella GÉNITIF.

§. 2.

Son Etymologie.

C'eſt ce cas qu'on a cru s'être formé du Nominatif, & qu'on a regardé comme le cas générateur de tous les autres, & c'eſt de-là qu'on dérivoit ſon nom. Je ne ſaurois être de cet avis : j'ai déja expoſé les raiſons qui me portent à regarder l'Ablatif comme le cas primitif des Latins, comme celui dont ſe forment tous les autres, & qui ne ſe forma lui-même d'aucun; mais uniquement de la racine primitive des mots Latins. C'étoit d'ailleurs multiplier les êtres mal-à-propos, que de ſupoſer deux cas générateurs ſur ſix, comme ſi un ſeul n'étoit pas ſuffiſant; c'étoit avouer qu'on ignoroit quel des deux étoit le primitif : mais ici, une premiere erreur en entraînoit une autre. On s'étoit perſuadé, ſans raiſon, que le Nominatif étoit le premier cas, le cas primitif, & qu'il avoit produit le Génitif placé après lui; mais on apercevoit beaucoup plus de raport entre le Génitif & les autres cas, qu'entre ceux-ci & le Nominatif; c'étoit donc le Génitif qui les avoit produits : ainſi le Nominatif étoit comme le grand-pere, le Génitif comme le pere, & les autres les petits-fils. Cette multiplication de machines, pour rendre raiſon d'une choſe très-ſimple, devoit faire ſoupçonner le faux d'une pareille méthode : c'eſt ici où un Grammairien étonné auroit pu dire qu'il auroit donné de bons conſeils à ceux qui inventerent les cas. Le vrai eſt, qu'il n'exiſte qu'un ſeul cas générateur, l'Ablatif, duquel dérivent Nominatif, Génitif & tous leurs Compagnons.

Diſons plutôt que le Génitif prend ſon nom de ce qu'il ſert à marquer l'origine d'un objet, à indiquer ſa généalogie : ceci eſt ſi vrai que l'on ſuprimoit

même dans cette occaſion & en Grec & en Latin, le mot dont il étoit précédé: ainſi au lieu de dire, *Cimon fils de Miltiades*, *Alexandre fils de Philippe*, les Grecs & les Latins ſuprimoient le mot *fils*, & mettoient le mot ſuivant au Génitif; ils diſoient *Cimo Miltiadis*, *Alexander Philippi*; tout comme nous ſuprimons le nom de *Seigneur* entre le nom de batême d'une perſonne, & ſon nom de terre ou de patrie; *Charles* de *Bourbon*, *Jean* de *Meun*.

Ces mots déterminatifs ne ſe mettent pas ſeulement à la ſuite du ſujet de la phraſe, mais à la ſuite des autres membres d'une Propoſition, à la ſuite des mots qui marquent l'objet, le terme, la circonſtance, &c. Ces vers ſeuls ſuffiroient pour le prouver:

> En voyez-vous un ſeul qui, ſans rien entreprendre,
> Se laiſſe terraſſer au ſeul *nom* D'*Alexandre*;
> Et le croyant déja *Maître* DE *l'Univers*,
> Aille, eſclave empreſſé, lui demander des fers?
> Loin de s'épouvanter à *l'aſpect* DE *ſa gloire*,
> Ils l'attaqueront même au *ſein* DE *la victoire*." (1)

Ces mots *Alexandre*, *Univers*, *Victoire*, déterminent ceux auxquels ils ſont unis par DE, & qui marquent des circonſtances, tandis que le mot *Univers*, forme avec le mot *Maître*, l'objet du Verbe *croyant*.

§. 3.

Avantages de ce Cas dans les Langues où il exiſte.

L'uſage du Génitif prévenoit chez les Latins l'inconvénient dans lequel nous tombons, de déſigner par la Prépoſition DE, deux idées très-différentes; l'idée de détermination que préſentent ces exemples; & l'idée de relation ou de raport entre deux objets abſolument différens, comme dans ces phraſes, *il eſt venu* DE *Rome*, *il s'eſt acquitté* DE *ſa miſſion*; *ce fleuve deſcend* DE *montagnes élevées*.

Ce double emploi de la Prépoſition DE, ne répand pas ſeulement de la monotonie ſur nos phraſes, il en réſulte encore beaucoup d'embarras lorſque DE paroît dans la même phraſe avec ces divers ſens: embarras qui redouble

(1) Taxile, dans l'Alexandre de Racine, Act. I. Sc. I.

quand il s'agit d'expliquer des Ouvrages écrits en Langues étrangères, & qui préſentent le même inconvénient.

Le Taſſe nous offre, par exemple, dans les vers ſuivans, un double DE qui doit ſe prendre dans des ſens différens.

Tu magnanimo Alfonſo, il qual ritogli
Al furor DI Fortuna ....
Forſe un dì ſia, che la preſaga penna
Oſi ſcriver DI te quel c'hor n'accenna. (2)

» Magnanime Alphonſe, qui m'arrachas à la fureur DE la fortune, peut-être » verrons-nous arriver ce jour que je prévois, où j'oſerai écrire DE toi (*à ta* » *gloire*) ce qu'actuellement je prends plaiſir à feindre ».

L'embarras augmente encore, lorſqu'on eſt obligé de rendre par ce même DE d'autres Prépoſitions: il eſt très-difficile, par exemple, de traduire ſans obſcurité ces vers du même Poëte:

Chiama a ſe da gli Angelici ſplendori
Gabriel .... (3)

» Des demeures rayonnantes des Anges, il apelle à lui Gabriel «.

En ne conſidérant que l'expreſſion, on ne pourra décider ſi la voix qui apelle Gabriel eſt hors des demeures des Anges, ou ſi c'eſt de-là qu'on apelle Gabriel: avec un peu d'attention, on comprend que la voix apelle Gabriel hors du ſéjour Angelique; mais cela eſt difficile à rendre dans notre Langue d'une maniere claire, parce que nous nous ſervons de la Prépoſition DE, pour indiquer également & le lieu d'où l'on apelle, & le lieu d'où l'on eſt apellé; tandis que les autres Langues emploient pour cela deux formules différentes.

Il arrive quelquefois que les Latins expriment par un cas ſemblable, des Noms ſéparés dans nos Langues modernes par la prépoſition *de*. Ainſi ils diſent *Urbs Roma*, Ville Rome, tandis que nous diſons *la Ville* de *Rome*: mais on a très-bien vu que ces différentes conſtructions provenoient d'ellipſes différentes. Quand on diſoit *Ville Rome*, on ſous-entendoit des mots qui formoient cette phraſe, Ville qui eſt apellée ou dont le nom eſt *Rome*: tandis

(2) Jeruſ. déliv. Chant I. Str. IV.
(3) *Ib.* Str. XI.

que notre conſtruction répond à cette phraſe, *Ville* qui porte le nom *de Rome.*

Les Latins étoient même à cet égard moins gênés que nous : car outre la tournure qui leur étoit propre, ils ſe permettoient encore très-ſouvent la nôtre. On trouve dans Ciceron, *Num honeſtior eſt civitas Pergamena quam Smyrnæ?* (1). *In oppido Antiochiæ* (2). Et dans Virgile : *Mediamque per Elidis urbem* (3). Ce Poëte s'eſt auſſi ſervi du génitif pour les noms de Fleuves ; *Flumen Hymelæ* ; & Pline, pour ceux des arbres ; *Arbor palmæ.*

§. 4.

Maniere dont il répond à l'Adjectif.

Le premier des exemples que nous venons de raporter & dans lequel Ciceron fait du nom d'une Ville un Adjectif, diſant la *Ville Pergaméenne*, au lieu de la *Ville de Pergame*, n'a rien qui doive nous ſurprendre. Cette tournure eſt parfaitement conforme à la nature du génitif : ce cas ſert, comme nous avons dit, à completter le ſens du nom qui le précéde ; il remplit donc les fonctions de l'Adjectif, puiſque les Adjectifs ſervent également à déterminer les Etres dont on parle ; ces expreſſions, *un jour glacial*, *un jour brûlant*, correſpondant parfaitement à celles-ci, *un jour d'Hyver*, *un jour d'Eté.* C'eſt en conſéquence de ces raports que nous changeons tous les Pronoms en Adjectifs, lorſqu'ils devroient être au génitif ; nous diſons *mon empire*, *ma fortune*, *mes richeſſes*, au lieu de dire *empire de moi*, *fortune de moi*, *richeſſes de moi* : & que nous diſons *Langue Latine*, au lieu de dire *Langue des Latins* : *les Rois Mérovingiens & Carlovingiens*, au lieu de dire *les Rois de la race de Merouée & de la race de Charles.*

Auſſi eſt-on ſans ceſſe obligé dans les Traductions de rendre des génitifs par des Adjectifs, & des adjectifs par des génitifs : nous diſons *avec le ſecours de la fortune*, tandis que les Latins employent cette formule *fortuna juvante*, (la fortune ſecourant) ; & ce que les Latins apellent *ramus aureus*, nous l'apellons *le rameau d'or.*

(1) Harangue en faveur de Flaccus.
(2) Lett. à Attic. Liv. V.
(3) Enéid. Liv. VI.

§. 5.

Diverſes fonctions du Génitif.

Le Génitif Latin & la Prépoſition Françoiſe *de* ne s'employent pas ſeulement à la ſuite d'un nom ; mais ils ſervent également à déterminer le ſens des Adjectifs, des Adverbes, & des Verbes.

On dit, avide DE gloire, altéré DE ſang & DE carnage.

S'ennuyer DE la vie, s'affliger DE ſes diſgraces, ſe ſouvenir DES bienfaits, s'exempter DU ſervice.

Je croyois aporter plus DE haine en ces lieux (1), fait dire Racine à un de ſes Acteurs.

La Langue Latine nous offre également des Génitifs à la ſuite de ces diverſes eſpéces de mots : mais lorſqu'il a fallu en rendre raiſon, ſes Grammairiens ont été fort embarraſſés ; ils n'ont rien vu de mieux que de ſupoſer que ces Génitifs ſervoient de complément ou de déterminatifs à des noms ſous-entendus : comme ſi nous diſions que dans les exemples précédens, ces mots *diſgraces* & *bienfaits* ne ſont pas au Génitif pour déterminer le ſens des Verbes *s'affliger* & *ſe ſouvenir* : qui a jamais vu en effet des Verbes avec un Génitif ? mais parce qu'ils ſervent à déterminer le ſens de noms ſous-entendus tels qu'*affliction* & *ſouvenir* : & qu'ainſi *s'affliger de ſes diſgraces*, c'eſt s'affliger par l'affliction de ſes diſgraces ; & *ſe ſouvenir des bienfaits*, c'eſt ſe ſouvenir par le ſouvenir des bienfaits ; ou plutôt que ces deux phraſes ſignifient *être affecté par l'affliction* de ſes diſgraces, & *être affecté par le ſouvenir* des bienfaits.

N'eſt-il pas plus ſimple, plus naturel de regarder le Génitif en Latin & la Prépoſition déterminative *de* en François, comme des formules qui n'ont pas beſoin d'un nom pour ſe lier avec l'objet qu'elles ſervent à déterminer : de regarder comme fauſſe ou comme inutile la régle qui prétend que tout Génitif eſt précedé néceſſairement d'un nom ?

Ajoutons que ſi dans toutes ces occaſions le ſecond mot eſt au Génitif, même après un Verbe, tandis que le complément d'un Verbe ſe met ordinairement à l'Accuſatif, comme dans ces exemples *écrire une lettre*, *aimer une perſonne*, c'eſt que le mot qui ſe met au Génitif n'offre pas un objet diſtinct du ſujet

(1) Andromaq. Act. III. Sc. VII.

de la phraſe, avec lequel celui-ci puiſſe être en raport ; tandis que le mot qui ſe met à l'Accuſatif offre toujours un objet abſolument différent du ſujet. La perſonne que j'aime n'eſt pas moi, la lettre que j'écris n'eſt pas moi. Mais ces bienfaits dont le ſouvenir m'affecte, ces choſes dont le déſir m'occupe, ne ſont pas dans ce moment diſtinctes de ce ſouvenir, de ce déſir : elles en ſont une partie eſſentielle ; car ſans cela il n'y auroit ni ſouvenir, ni déſir. Elles apartiennent donc au cas déterminatif, à ce cas qui ſert à completter le ſens commencé par le mot qui le précéde.

ARTICLE III.

CHAPITRE I.

Ces Cas sont naturels.

Tels ſont les Cas qui exiſtent dans quelque Langue que ce ſoit à l'égard des Pronoms ; & dans preſque toutes, à l'égard des Noms, quelle que ſoit la maniere dont on les exprime. On peut même les apeller *Naturels*, non relativement à la forme particuliere qu'ils prennent dans chaque Langue, mais relativement à la néceſſité dans laquelle tous les hommes ſe trouvent de diverſifier de quatre ou cinq manieres différentes les raports des noms & la forme qu'ils doivent avoir pour remplir dans les Tableaux des idées, les divers rôles qu'ils ont à ſoutenir.

Si d'autres Langues ſont allées fort au-delà de ce nombre, elles ont diſtingué des Cas qui ne méritoient pas de l'être, n'y en ayant aucun qui ne rentre dans ceux que nous venons de développer.

CHAPITRE II.

Les Cas ne dépendent pas des Prépositions.

IL eſt très-inutile en effet d'avoir un cas pour chaque préposition ; il ſuffit de mettre la préposition entre deux noms, comme dans nos Langues modernes ; & le vœu de la parole ſera parfaitement rempli à cet égard : la différence des cas n'y ajoutera abſolument rien.

Cette derniere aſſertion eſt ſans doute contraire à la maniere dont on enviſage les prépoſitions Grecques & Latines : toutes nos Grammaires les repréſentent comme amenant à leur ſuite un cas ou un autre ; & elles font enviſager ce Cas comme l'effet de la prépoſition ; mais ce n'eſt pas cela : les Cas ſont déterminés par la nature même du langage : ainſi toute prépoſition a trouvé les Cas exiſtans ; & bien loin de les déterminer, elle a été obligée elle-même de ſe joindre au cas avec lequel elle avoit plus d'analogie.

Ainſi les prépoſitions actives comme celles de mouvement, ſe ſont unies aux *accuſatifs*, parce que l'accuſatif eſt dans ces Langues le cas actif. Ainſi les prépoſitions paſſives comme celles qui marquent le repos ; la force ; la contrainte, l'action d'enlever, de priver, &c. s'uniſſent aux *ablatifs*, parce que l'ablatif eſt le cas paſſif, le cas qui marque les impreſſions reçues & non les impreſſions qu'on donne.

De-là, ces Prépoſitions qui ſe trouvent tantôt avec l'accuſatif, tantôt avec l'ablatif, parce qu'elles ſe rencontrent dans des phraſes qui ſont tantôt actives, tantôt paſſives ; & que ces Prépoſitions ſont toujours néceſſitées à ſuivre leur impulſion.

Un homme du Latium vouloit-il dire, par exemple, que l'Empire Romain étoit ſans bornes ? il falloit qu'il ſe ſervît de l'*ablatif*, puiſque dans cette maniere d'être il n'y a point de mouvement, point d'action ; il diſoit *ſine fine*. Vouloit-il dire que cet Empire s'étoit étendu au-delà des Mers ? il étoit obligé de ſe ſervir de l'*accuſatif*, puiſqu'il faut de l'action, du mouvement, pour s'étendre, pour ſe développer, &c. Il diſoit donc, *ultra maria*.

La prépoſition IN, qui ſignifie *dans*, *en*, ſera employée avec un accuſatif lorſqu'on voudra dire *aller dans un lieu* ; & elle ſera employée avec l'ablatif, lorſqu'on voudra dire au contraire qu'on *eſt dans* ce lieu.

Ce

Puiſqu'un Tableau Paſſif, n'eſt qu'un Tableau Actif renverſé, où le Cas Paſ-

Ce ne ſont donc pas les Prépoſitions qui amenent les Cas, qui les régiſſent: on ne ſauroit le ſoutenir ſans leur attribuer une vertu occulte qu'elles n'ont pas & qu'elles ne ſauroient avoir : ce ſeroit anéantir tout principe en fait de Langues : c'eſt la prépoſition au contraire qui s'aſſocie à des Cas exiſtans, ſuivant qu'elle a une analogie plus marquée avec les uns ou les autres.

CHAPITRE III.

Cas des Pronoms en François.

IL ne nous reſte plus pour terminer cet objet qu'à faire l'expoſition des Cas que notre Langue a admis relativement aux Pronoms, & qui relativement à la forme ſe réduiſent à trois au ſingulier :

Premiere Personne.		Seconde Personne.	
Sing.	*Plur.*	*Sing.*	*Plur.*
Je.		Tu.	
Me.	Nous.	Te.	Vous.
Moi.		Toi.	

Troiſiéme Personne.

Maſculin,	*Pronom direct.*	*Féminin*,	*Pronom réfléchi.*
Il.	Ils, & Eux.	Elle.	Elles.
Lui.	Leur.	Lui.	Leur. Se.
Le.	Les.	La.	Les. Soi.

Mais ſi l'on conſidere l'emploi qu'on en fait, on en trouvera un beaucoup plus grand nombre ; n'y ayant aucun de ces Cas qui ne ſe ſubdiviſe en pluſieurs autres : donnons-en des exemples pour la premiere perſonne.

JE, Cas actif. JE ſais tout ce que je m'aprête,
Et JE vois quels malheurs j'aſſemble ſur ma tête. (1)

JE, en interrogation. Ne me trompai-JE point ? L'ai-JE bien entendue ? (2)

(1) Mithridate, Acte IV. Sc. IV.
(2) Bérénice, Acte III. Sc. IV.

ME, Cas passif. Mais le dessein est pris, rien ne peut m'ébranler;
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au-delà de cette modestie
Dont, jusqu'à ce moment, je n'étois point sortie.
Vos yeux ME reverront dans Oreste mon frere. (3)
....Taisez-vous, & ME laissez parler.

ME, Cas terminatif. Elle vit! & c'est vous qui venez ME l'apprendre. (4)
Il daignât m'envoyer ce gage de sa foi (5).

ME, Cas relatif. Et sans ME repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance. (6)

BAJAZET.

MOI, Cas interjectif. Qui, MOI! Madame.

ROXANE.

Oui. TOI! (7)

LE GRAND-PRÊTRE (8).

Vous.

ŒDIPE.

Moi!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous.

AGRIPPINE. (9)

Je connois l'assassin.

NERON.

Et qui?

AGRIPPINE.

Vous.

---

(3) Iphigénie, Acte V. Sc. III.
(4) *Ibid.* Sc. dern.
(5) Mithrid. *ubi suprà.*
(6) Bérénice, Acte IV. Sc. V.
(7) Bajazet, Acte V. Sc. IV.
(8) Dans la Tragédie d'Œdipe, par M. de Voltaire.
(9) Britannicus.

NERON.

Moi !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée ;
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée. (10)

Moi, Cas paſſif. Viens, ſuis-moi ; la Sultane en ce lieu ſe doit rendre (11)

Moi, Cas terminatif. Quand il vous donne a moi, n'eſt-il point votre Pere ?

Moi, Cas relatif. Quoi ! Madame, en ces lieux on me tient enfermée ? . . .
Et commençant par moi ſa noire trahiſon,
Taxile de ſon camp me fait une priſon. (12)

Moi, Cas déterminatif ou de complément, ſe voit pluſieurs fois dans l'exemple ſuivant, avec d'autres emplois du même mot.

BERENICE.

Tandis qu'autour de moi, votre Cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Eſt-il juſte, Seigneur . . . .
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai ſurpris ?
Dans vos ſecrets diſcours, étois-je intéreſſée ? . . .
Vous regrettez un Pere. Hélas ! foibles douleurs !
Et moi (ce ſouvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore :
Moi, dont vous connoiſſez le trouble & le tourment ;
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment ;
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous . . . (13)

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi ! . . .

---

(10) Iphigénie, Acte IV. Sc. IV.
(11) Bajazet, Vers I.
(12) Alexandre, Acte III. Sc. I.
(13) Bérénice, Acte II. Sc. IV.

ANTIOCHUS.

Mais, MOI, toujours tremblant, MOI, vous le ſavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire. (14)

Les quatre premiers Vers de la ſcene ſuivante, préſentent onze fois le pronom de la premiere perſonne : c'eſt le même Antiochus qui parle :

Ne ME trompai-JE point ? L'ai-JE bien entendue ?
Que JE ME garde, MOI, de paroître à ſa vue.
JE M'en garderai bien. Et ne partois-JE pas,
Si TITUS, malgré MOI, n'eût arrêté MES pas ?

Voilà donc dix emplois différens du Pronom de la premiere Perſonne, qui peuvent ſe réduire à ſix Cas.

Un Cas actif, JE.
Un Cas paſſif, ME & MOI.
Un Cas terminatif, ME & MOI.
Un Cas relatif, ME & MOI.
Un Cas déterminatif, MOI.
Un Cas interjectif, MOI.

Il en eſt de même des autres Pronoms ; ils donnent lieu aux mêmes obſervations & aux mêmes raports ; & les uns & les autres ſont une preuve ſenſible de la variété qu'on peut jetter par-là dans les Tableaux de la parole ; on diroit que notre Langue a voulu ſe dédommager de la gêne où la jettoit la privation des Cas relativement aux noms, en doublant tous ceux des Pronoms. Ce n'eſt cependant pas par cette raiſon : mais pour éviter par-là tout ce qui pourroit avoir chez-elle l'air des Cas. Ceux-ci ſe mettent indifféremment dans une place ou dans une autre : il n'en eſt pas de même en François : le Pronom ſe placera fort bien chez nous devant & après le Verbe ; mais en changeant de poſition, il change de forme : enſorte que le même mot qui ſe met avant, ne pourra pas ſe mettre après ; & que celui qui ſe met après, ne pourra pas ſe mettre avant : ainſi notre Langue rentre dans ſes principes, lors même qu'elle paroît s'en éloigner le plus. N'en ſoyons point ſurpris : toute Langue doit tou-

(14) *Ibid.* Acte III. Sc. III.

jours être ſemblable à elle-même, & donner ſon empreinte à tout ce qu'elle adopte : autrement elle ſeroit compoſée de matieres héterogènes qui ſe combattroient mutuellement & anéantiroient par-là même ſon harmonie.

§. 6.

Pourquoi d'autres Parties du Diſcours admettent également ces Cas.

Obſervons enfin que les Cas n'étant donnés par la Nature que pour les Pronoms, & étant étendus par imitation dans quelques Langues juſques aux Noms, ils s'y étendent par concordance juſques aux Articles, aux Adjectifs & aux Participes : parce que ces mots étant faits pour aller de pair avec les pronoms & avec les noms, pour les accompagner & pour les modifier, ils doivent ſubir les mêmes changemens qu'eux & ſe conformer en tout à leur marche.

PARTIE III.

DE LA CONJUGAISON.

ARTICLE I.

DES MODES.

CHAPITRE PREMIER.

Diverſes eſpéces de Modes.

LA Conjugaiſon a pour objet toutes les variétés que ſubit un Verbe, ou les diverſes manieres dont le nom d'une action s'unit aux tems & aux Perſonnes: union d'où réſulte le nom même de la Conjugaiſon, qui déſigne, comme nous l'avons vu, l'acte d'unir, de mettre ſous le même joug. Cette portion de la Grammaire offre donc un beaucoup plus grand nombre de combinaiſons, que la portion dont nous venons de traiter.

Nous avons déja vu qu'un Verbe s'unit pour chaque époque à tous les Pronoms ſinguliers & pluriels, dans les Langues qui ne reconnoiſſent que deux Nombres; & aux Pronoms duels, dans celles qui ont un duel. Ce qui donne ſix inflexions au moins dans chaque Tems, à raiſon de trois Perſonnes au ſingulier, & de trois Perſonnes au pluriel, ſans compter celles du duel. Ce nombre double même, dans les Langues qui ont un genre différent pour chaque Perſonne: ainſi nous avons quatre Perſonnes au ſingulier, & autant au pluriel, parce que nous avons deux Pronoms à la troiſieme Perſonne; un maſculin, & un feminin, *il* & *elle*.

Ces divers procédés ne ſont que des extenſions plus ou moins nombreuſes des mêmes Principes; de ceux ſur leſquels eſt fondée la Grammaire générale: & ces uſages différens, qui étonnent lorſqu'on ne ſait pas les raporter à leurs cauſes, deviennent très-intéreſſans dès qu'on peut les comparer & les ramener à leurs vrais principes, à des principes communs. C'eſt un ſpectacle bril-

lant, où l'on voit un même esprit animer tous les Peuples, & présider à leurs Langues, quelque diverses qu'elle paroissent.

Nous avons encore vu, qu'en comparant les actions uniquement avec les époques dans lesquelles elles ont lieu, il en résulte neuf Tems fondamentaux qui constituent le Verbe considéré en lui-même, & à la réunion desquels on donne le nom d'*Indicatif*, parce qu'il indique l'action, purement & simplement, sans la subordonner à aucun autre Verbe.

L'Indicatif seroit donc composé en François de soixante & douze inflexions, en admettant huit inflexions par tems; & en y comptant vingt-deux tems, il seroit composé de cent soixante & seize inflexions.

Mais on ne s'est pas contenté de considérer une action relativement au tems où elle a lieu: ces considérations, quoiqu'étendues, sont trop bornées pour les besoins de la parole. On en a donc formé de nouvelles; & de la même maniere que nous mettons les noms en oposition entr'eux pour en marquer les divers raports, nous faisons contraster les Verbes les uns avec les autres, afin de peindre les divers sentimens dont nous sommes affectés, soit par nous-mêmes, soit à l'occasion de tout ce qui nous environne.

Il a donc fallu que nous oposassions action à action, tems à tems, afin qu'ils pussent remplir toute l'étendue de nos besoins; mais dès que nous les fimes contraster, dès que nous les employâmes à de nouveaux raports, il fallut que nous en changeassions les formes, afin qu'ils pussent offrir de nouvelles idées, & qu'ils produisissent tout l'effet que nous en attendions.

Nous aurons l'idée de toutes ces modifications, dès que nous apercevrons d'une maniere claire & déterminée les divers raports sous lesquels on peut considérer une action, & par là même, les combinaisons auxquelles il faut avoir recours pour faire face à tous ces raports; de-là les divers Modes dont chaque Verbe peut être susceptible.

I°. L'Indicatif, qui peint l'action en elle-même, & relativement aux diverses époques dans lesquelles elle a lieu, le premier des Modes, & qui existe nécessairement dans toutes les Langues.

II°. Nous ne nous contentons pas d'agir; souvent nous en imposons aux autres l'obligation, ou nous les invitons à agir: les tems de l'indicatif ne sauroient remplir cette fonction; car un ordre ou une invitation n'est pas un récit: il faudra donc une seconde sorte de Tems: de-là, le Mode Impératif.

III°. Sans agir & sans ordonner, nous n'en voudrions souvent pas moins qu'une action eût lieu: les Verbes que nous employons pour désigner ce sentiment de l'ame, n'expriment plus qu'un simple desir: de-là un nouveau Mode, l'Optatif, c'est-à-dire, *le Mode du désir.*

IV°. Nos actions dépendent ſouvent d'une multitude de circonſtances, ſans le ſecours deſquelles nous ne ſaurions nous déterminer ; nous ſommes alors réduits à dire ce que nous ferions en telle ou telle circonſtance : de-là une nouvelle ſuite de Tems que nous apellerons CONDITIONNEL ou SUPPOSITIF.

V°. Plus ſouvent encore nous ſommes obligés d'apuyer nos actions, de motifs propres à les juſtifier ou à les déterminer dans leurs effets : ainſi les tableaux de la parole ſeroient très-imparfaits, ſi nous n'avions pas quelque moyen de lier aux Verbes qui expriment ces motifs, ceux qui déſignent nos actions même : de-là un cinquiéme ordre de tems apellés SUBJONCTIF, c'eſt-à-dire, *tems mis à la ſuite d'autres tems.*

VI°. Nous pouvons enfin conſidérer ces actions en elles-mêmes, en les comparant ſimplement avec le tems dans lequel elles ont lieu, ſans les lier avec aucune Perſonne en particulier : ce ſera donc ici une autre ſuite de Tems apellés INFINITIF, parce que ce Mode n'eſt limité à aucune perſonne en particulier. Celui-ci ſera un des plus anciens, puiſqu'il eſt le plus ſimple, & qu'il réunit moins d'idées acceſſoires qu'aucun autre.

Tels ſont les ſix Modes qui compoſent les Verbes, de quelque nature qu'ils ſoient, & qui en renferment toutes les modifications répandues entre toutes les Langues.

Il y en auroit un ſeptiéme, les PARTICIPES ; mais nous en avons fait une Partie du Diſcours ſéparée du Verbe. Et comme nous avons déja expoſé dans le ſecond Livre ce qui regarde l'Indicatif, nous commencerons par l'Impératif à développer ce que nous avons à dire ſur les Modes.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

De l'IMPERATIF.

L'IMPERATIF préſente l'action déſignée par le Verbe, comme devant s'exécuter, non volontairement, ce qui eſt le propre de l'Indicatif, mais en vertu de la volonté de celui qui parle. *Fais*, *viens*, *ſors*, ſont des Impératifs.

Mais ici nous ne voyons qu'un Verbe, celui qui déſigne l'action commandée : nous avons dit cependant que dans les Modes différens de l'Indicatif, on met deux Verbes en contraſte. Comment concilier cela avec notre définition ? Très-ſimplement ; l'Impératif n'eſt qu'une formule elliptique ſubſtituée à une phraſe compoſée de deux Verbes, & qui ne dit rien de plus : c'eſt comme ſi l'on diſoit : *Je veux*, ou *il faut*, *toi être faiſant cela* ; *toi être allant*, *venant*, *ſortant*.

Ce Mode n'a dans la Langue Françoiſe qu'une ſeule Perſonne au ſingulier ; c'eſt la ſeconde, *fais* ; & deux au pluriel *faiſons* & *faites*.

Il ne peut point avoir de premiere Perſonne au ſingulier : & par raport aux troiſiémes, nous ſommes obligés d'emprunter en François les troiſiémes Perſonnes du ſubjonctif, *qu'il faſſe*, *qu'ils viennent*.

On pourroit cependant regarder comme une troiſiéme Perſonne de l'Impératif François, cette troiſiéme Perſonne du ſubjonctif quand elle eſt dépouillée de la Conjonction & du Pronom, comme lorſque nous diſons :

FASSE le Ciel que mon vœu s'accompliſſe !

Quelques Langues ont conſacré une terminaiſon particuliere pour exprimer les troiſiémes Perſonnes de l'Impératif. Chez les Grecs & les Latins, c'eſt *eto*, Impératif du Verbe Etre ; ainſi de TUP, coup, les Grecs firent TUP-ETÔ, *qu'il frape* ; & de CAV, prudence, attention, les Latins firent CAV-ETO, *qu'il prenne garde* ; comme ſi l'on diſoit, *frapant-lui-ſoit* ; *prévoyant-lui-ſoit*.

Comme les Latins ſe ſervent auſſi de cette terminaiſon pour la ſeconde Perſonne de ce même tems, & qu'ils expriment également la troiſiéme impérative par la troiſiéme du Subjonctif, comme en François, il en réſulte deux Impératifs dans cette Langue.

Amat, amato, *aime.*	Doce, doceto, *enſeigne.*
Amet, ameto, *qu'il aime.*	Doceat, doceto, *qu'il enſeigne.*

Quelques Grammairiens ont cru que de ces deux eſpéces d'Impératifs, l'un déſignoit le tems préſent, l'autre le tems futur. Mais Sanctius (1), & après lui MM. de Port-Royal, dans leur Grammaire Latine (2), ont fait voir que ces deux ſortes de terminaiſons étoient employées indifféremment dans les mêmes phraſes. Virgile ſe ſert de l'une & de l'autre dans les préceptes qu'il donne aux Laboureurs.

Nudus ara, ſere *nudus*; laudato *ingentia rura*, *exiguum* colito. « Nud » labour̀e, & ſeme nud; admire les vaſtes Campagnes, & n'en cultive qu'une » d'une étendue médiocre ».

Il en eſt de même dans ce vers de Properce:

Aut ſi es dura Nega; *ſin es non dura* Venito.

Et de ceux-ci de Virgile:

Et potum paſtas Age, *Tytire*, *& itter agendum*
Occurſare capro (*cornu ferit ille*) Caveto.

M. Beauzée, allant plus loin, a ſoupçonné très-ingénieuſement que ces deux terminaiſons n'ont pas la même valeur, non relativement à l'époque, comme ſi elles déſignoient l'une un Préſent, l'autre un Futur: mais relativement à l'intention de celui qui parle: & que la terminaiſon ETO, eſt beaucoup plus preſſante que l'autre; qu'elle y ajoute infiniment plus de vivacité & d'intérêt; qu'elle eſt auſſi abſolue que l'autre l'eſt peu; qu'on diſoit *ama* d'un ton indifférent & négligé; mais qu'on ne prononçoit *ameto* qu'en y mettant une grande chaleur, qu'en montrant l'ardent deſir qu'on avoit de voir l'exécution de ce qu'on diſoit; & voici comment il analyſe ces trois derniers vers d'après cette idée.

» *Aut ſi es dura*, NEGA: c'eſt comme ſi Properce avoit dit: Si vous avez » de la dureté dans le caractère, & ſi vous conſentez vous-même à paſſer » pour tel, il faut bien que je conſente à votre refus, *nega*, » ſimple conceſſion; » *ſin es non dura*, VENITO; priere urgente qui approche du commandement » abſolu, & qui en imite le ton impérieux; c'eſt comme ſi l'Auteur avoit

(1) Minerva, Lib. I. C. XII. ad finem.
(2) Remarques ſur les Verbes, Sect. III. Ch. II. Art. V.

» dit : » Mais si vous ne voulez point avouer un caractère si odieux, si vous » prétendez être sans reproche à cet égard, il vous est indispensable de venir, » il faut que vous veniez, *venito.*

» C'est la même chose dans les vers de Virgile : *Et potum pastas age, Ti-* » *tyre* : ce n'est ici qu'une simple instruction, le ton en est modeste, *age.* » Mais quand il s'intéresse pour Tityre, qu'il craint pour lui quelque accident, » il éleve le ton, afin de donner à son avis plus de poids, & par-là plus de » difficulté, *occurſare capro CAVETO ; cave* seroit plus foible & moins hon- » nête, parce qu'il marqueroit trop peu d'intérêt, il faut quelque chose de » plus pressant, *cavéto :* c'est le ton même de la loi (3) ».

§. 2.

La Langue Françoise a plusieurs Tems dans l'Impératif.

Cet Imperatif simple *aime*, *fais*, n'est pas le seul qui existe dans notre Langue, quoique ce soit le seul qu'on ait inseré dans nos Grammaires, jusqu'à M. Beauzée, qui a imité en cela les Tables Grammaticales de M. l'Abbé de Dangeau, & l'Auteur de la Lettre sur les sourds & les muets.

Ce nouveau Tems est un Prétérit, *aye fait*, *aye lu.* C'est de ce tems que l'Auteur de cette Lettre fait usage, en traduisant un passage d'EPICTETE, afin de se raprocher de la tournure grecque :

Ανθρωπε πρῶτον ἐπισκεψαι, ὁ ποιεῖν ἐσι τὸ πραγμα ; εἶτα καὶ τὴν σεαυτου φυσιν κατάμαθε, εἰ δύνασαι, βασάσας. Πένταθλος εἶναι βούλει, ἢ παλαισής ; ἴδε σεαυτου τους βραχίονας, τοὺς μηρὰς, τὴν. ὀσφῦν κατάμαθε. (4)

Homme, *aye* d'abord *apris* ce que c'est que la chose que tu veux être ; *Aye étudié* tes forces & le fardeau ; *Aye vu* si tu peux l'avoir suporté ; *Aye considéré* tes bras & tes cuisses ; *Aye éprouvé* tes reins, si tu veux être Quinquertion ou Lutteur.

Quelqu'un a dit à ce sujet : « on ne commande ni les choses passées, ni les » présentes : le commandement ne peut tomber que sur ce qui doit s'exécuter » dans la suite ; comment donc pourroit-il y avoir un Prétérit à l'Impératif » qui est un Mode de commandement ?

» Cette objection est spécieuse, répond M. Beauzée (5), mais elle a bien

(3) Gram. Gén. Tom. II. p. 215.
(4) Epicteti Enchiridion, cap. XXX.
(5) Gramm. T. II. p. 219.

(1) Andromaq. Act. III. Sc. VII.

» des défauts : 1°. Elle prétend fermer les yeux sur ce que l'uſage le plus fré-
» quent nous montre tous les jours dans notre Langue, & qui eſt avoué pour
» la Langue Grecque. 2°. Elle tient à des notions fauſſes des tems. 3°. Elle
» donne du Mode Impératif, une idée qui n'eſt pas plus vraie ».

Il eſt très-vrai qu'on ne commande pas les choſes paſſées, & cependant l'objection porte à faux : car ces choſes ne ſont pas paſſées pour le moment dans lequel on les ordonne ; puiſque à cet égard, il n'y a nul ordre à donner ; mais futures, quant à l'époque où l'on parle : elles doivent avoir été faites au moment où l'on voudra qu'exiſte telle choſe qui ne peut avoir lieu autrement. Ce que dit Epictete tombe donc ſur l'avenir, mais ſur un avenir relatif qui doit en avoir précédé un autre ; c'eſt comme s'il eût dit ; lorſque vous voudrez être quelque choſe, ayez auparavant apris en quoi conſiſte ce que vous voulez être, &c.

Il eſt vrai qu'on pourroit regarder comme un Impératif pour un tems paſſé avant celui dans lequel on parle, l'expreſſion d'un Maître qui, irrité contre ſon Domeſtique, de ce qu'il n'a pas exécuté ſes ordres, parce qu'il a fait d'autres choſes utiles, lui répond ; AYE GARDÉ *la maiſon*, *ne* SOIS *pas* SORTI, *ne* TE SOIS *pas* ENIVRÉ, *que m'importe, ſi tu n'as pas fait ce que je voulois* ? Mais au lieu d'en faire des Impératifs, puiſqu'ici le Maître ne commande rien, il me paroît qu'il vaudroit mieux les regarder comme des Subjonctifs elliptiques, puiſque ſi ce Maître ne répondoit pas avec chaleur, il diroit, ſans renverſer ſa phraſe, *que m'importe que tu ayes gardé la maiſon, que tu ne ſois pas ſorti, que tu ne te ſois pas enivré, ſi tu n'as pas fait ce que je voulois ?* Cette phraſe étant parfaitement la même, le perſonnage qu'on introduit ſur la ſcène n'a donc pas changé de tems, il n'a fait qu'une inverſion.

§. 3.

Tems de l'Impératif François.

Tels ſont donc les Tems de l'Impératif François, ſimples ou aſſociés avec le Verbe *Etre*.

PRÉSENT POSTERIEUR, *aime.*	*Arrive.*
PRÉTERIT POSTERIEUR, *aye aimé.*	*Sois arrivé.*

Les Verbes réfléchis, tels que *s'habiller*, *ſe réjouir*, forment leur Impératif, en plaçant le Pronom à la ſuite du Verbe :

PRÉSENT POSTERIEUR, *habille-toi*, *réjouis-toi*.

Le Prétérit postérieur n'a été jusqu'ici observé par aucun Grammairien, du moins au Positif; car on a très-bien vû qu'au Négatif on dit, *ne te réjouis pas*, *ne t'habille pas*: il existe cependant dans notre Langue; on peut dire, *soyez-vous habillé quand je viendrai vous prendre*; *soyez-vous repenti si vous voulez qu'on vous pardonne*: on diroit au singulier, si la rencontre des deux *oi* ne rendoit pas un son insuportable, *sois-toi habillé*, *sois-toi repenti*; comme l'on dit, *sois-moi favorable*.

§. 4.

Tems de l'Impératif Grec.

Les Grecs si riches en Tems, en eurent quatre pour l'impératif; un présent, Τύπτε, *tupté*; un aoriste premier, *tupson*, Τύψον; un aoriste second, Τύπε, *tupe*; & un préterit, Τέτυφε, *tetuphé*.

Les trois derniers se réduisent à un seul chez les Latins: on les rend tous les trois par ces mots, *aye frappé*; comment n'a-t-on pas vu que c'étoit corrompre une Langue par une autre? Chacun de ces tems a sa valeur propre & déterminée, il doit être rendu par une tournure différente.

L'Impératif présent designera un événement, une action qui va commencer à l'instant: c'est l'explication même d'Apollonius (1), & il en donne cet exemple: Σκαπτέτω τὰς ἀμπέλους, *qu'il se mette à labourer les vignes*, ce qui s'accorde très-bien avec notre théorie sur les présens.

Les trois autres tems apellés *Futurs-Parfaits* par divers Savans, par Ramus, Sylburge, &c. sont tous des Prétérits postérieurs, comme *aye aimé*, c'est-à-dire, qu'ils désignent des événemens qui doivent avoir eu lieu avant un Tems qui est lui-même futur, relativement au moment où l'on parle, ensorte que cette action, future pour le tems où l'on parle, sera passée lorsqu'arrivera le tems dont on parle.

Ainsi l'aoriste premier sera le complément du Présent: on dira, *laboure ce champ*, non comme ci-dessus, pour dire qu'on doit commencer; mais comme si l'on disoit, *que ce champ soit entiérement labouré par toi*, *aye achevé de labourer ce champ*.

L'aoriste second sera notre impératif prétérit, postérieur absolu & sans aucun raport au commencement ou à la fin de l'événement: *aye labouré*, *aye fait*, *aye dit*, *aye écrit*.

(1) Gramm. Liv. I. Ch. XXX.

lorsqu'on voudra dire au contraire qu'on *est dans* ce lieu.

Ce

Le Prétérit qui désigne un tems déja passé quand un autre événement sera arrivé, répondra à notre Prétérit Comparatif, *aye eu labouré lorsque tu viendras.*

Il résulte de-là qu'on peut admettre quatre Impératifs dans toutes les Langues, & même dans la nôtre, & tous pour un *Tems futur*, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

1. PRÉSENT COMMENÇANT, *Fais*, mets-toi à faire.
2. PRÉSENT FINISSANT, *Fais*, exécute entiérement.
3. PRÉTERIT POSTERIEUR, *Aye fait*, à une telle époque.
4. PRETER. POST. COMPARATIF, *Aye eu fait*, avant que telle chose ait été faite.

§. 5.

Impératif employé dans les Loix.

C'est l'Impératif qu'employerent les Législateurs Romains dans la promulgation de leurs Loix.

PATRI. ENDO. FIDIOM. IOUSTOM, VITAI. NECISQUE. POTESTAS. *ESTOD.* TERQUE. IM. VENOM. DARIER. IOUS. *ESTOD* (1).

SEI. PATER. FIDIOM. TER. VENOM. DUIT. FIDIOS. AF. PATRE LEIBER. *ESTOD* (2).

SEI. ARBOS. (3) EMDO. VICINEI. FUNDOM. ENDOPENDET. XV. PEDIBUS. ALTIUS *SUBLUCATOR.* †

» Qu'un Pere ait puissance de vie & de mort sur un fils légitime, & » qu'il ait le droit de le vendre trois fois.

» Qu'un fils ne dépende plus de son Pere, si celui-ci l'a vendu trois fois,

» Si un arbre s'éleve sur le fonds d'un voisin, qu'il soit coupé à la hauteur » de quinze pieds.

---

(1) Tab. IV. Loi I. DENYS d'Halyc. L. 2. c. 4.

(2) Ib. Loi 2. Ib.

(3) Tab. VIII. Loi 5. ULPIEN, in L. 1. §. ult. *de arb. caed.*

(†) On voit dans ces exemples tirés des Loix des XII. Tables à quel point changerent l'ortographe & la prononciation de la Langue Latine entre le tems où ces Loix furent données & celui des beaux Tems de cette Langue: & avec quelle certitude on en retrouveroit l'origine si l'on avoit un Dictionnaire de ce vieux Latin; mais les Anciens ne nous en

(2) Bérénice, Acte III. Sc. IV.

Les Grecs se servoient au contraire de l'Infinitif en pareille occasion.

Θεούς καρποῖς ἀγαλλειν, honorer les Dieux par des fruits.

Quelques Grammairiens en conclurent que l'Infinitif avoit la force de l'Impératif; mais ce n'étoit qu'une ellipse: on suprimoit ces mots: *il est ordonné de.* Ces mots étoient censés se trouver à la tête des Loix. Ils sont exprimés, en effet, au commencement de celles que firent les Athéniens, après que Thrasybule leur eut fait recouvrer leur liberté.

Ἔδοξε τῷ Δήμῳ, Τισάμενος εἶπε. Πολιτεύεσθαι Ἀθηναίους κατὰ τὰ πάτρια. Νόμοις δὲ χρῆσθαι τοῖς Σόλωνος, &c. » Il a plu au Peuple, & Tisamène l'a lu; les Athé-» niens se gouverner par les Loix de la Patrie: observer celles de Solon, &c; comme si l'on avoit dit, *que les Athéniens se gouvernent*, &c.

Les Loix des Hébreux étoient exprimées par la seconde Personne du Futur: *Tu honoreras ton Pere, tu observeras le jour du repos*, &c. c'étoit une tournure plus pressante; elle devenoit personnelle à chacun.

---

ont conservé que quelques mots: ils n'avoient pas assez de critique & ils n'étoient pas assez versés dans la métaphysique du langage pour en sentir l'utilité: ils s'en consoloient en pensant, comme de nos jours, que c'étoit folie d'y songer. C'est alors cependant que VARRON fut apellé *le plus savant des Romains*, parce qu'il avoit vu les raports de plusieurs mots Latins avec la Langue Grecque & avec celle des Osques. Quelle gloire n'auroit-il pas acquise s'il eût composé un Dictionnaire complet de la Langue Latine pour tous les tems pendant lesquels elle avoit été parlée! Il étoit réservé à notre siécle de produire un Ouvrage de ce genre & plus étendu encore; un Ouvrage qui offre tous les mots de la Langue Françoise depuis dix siécles: & ce qui est plus surprenant encore, une seule personne a eu le courage de l'exécuter: cinquante ans de travaux n'ont pu la rebuter: que l'Antiquité eût été fiere d'un pareil travail! Au moyen de l'ortographe des XII. Tables, on voit le plus parfait raport entre la Déclinaison Grecque & la Déclinaison Latine: le nominatif *fidios*, qui devint ensuite *filius*, répond au Grec *Logos*: le génitif *vicinei* au Grec *Logoi*, & l'accusatif *fidiom* au Grec *Logon*. De-là, & d'après quelques autres monumens, ces raports:

Déclinaison Grecque.	*Déclinaison Latine.*	*Déclinaison Grecque.*	*Déclinaison Latine.*
Logos,	Dominos.	Mousa,	Mousa.
Logoi,	Dominei.	Mousai,	Mousai.
Logô,	Domino.	Mousan,	Mousam.
Logon,	Dominom.	Mousaôn,	Mousarum.
Logbé,	Domine.	Mousas,	Mousais.

Mais par la même raiſon que les Hébreux ſubſtituoient le Futur à l'Impératif, les Grecs ſubſtituoient l'Impératif au Futur : tournure qui répandoit un nouveau feu dans le diſcours : ainſi un Perſonage d'Euripides demande à un autre, *Οἶσθ' οὖν ὃ δρᾶσον, ſais tu ce que fais* ? au lieu de dire, *ſais-tu ce que tu dois faire ?* C'eſt une belle ellipſe qui répond à cette phraſe, *ſais-tu ce ſur quoi* les circonſtances où tu te rencontres te diſent *Fais* : la rendre ſimplement par le futur, ce n'eſt pas en faire ſentir la beauté, ce n'eſt pas peindre le génie de cette Langue.

CHAPITRE III.

DE L'OPTATIF.

SI dans l'expoſition des Modes, nous n'euſſions fait attention qu'à la Langue Françoiſe, nous aurions avec tous les Grammairiens retranché l'Optatif du nombre des Modes ; mais il exiſte dans la Langue Grecque en nature, il exiſte dans la nôtre, au moyen de formules particulieres ; tout homme en éprouve les effets par cette faculté qu'il a de paſſer de deſirs en deſirs : la Grammaire générale ne peut donc ſe diſpenſer d'en faire un des objets de ſes recherches, & de le mettre au nombre des Modes.

Pour tenir lieu de l'Optatif, nous nous ſervons quelquefois des mots Plut a Dieu ! Plut au Ciel !

Plût à Dieu que mon cœur fût innocent comme elles ! (1)
Ah ! Seigneur ! *plût au Ciel* que je puſſe en douter ! (2).

Plût aux Dieux qu'à ſon ſort inhumain
Moi-même j'euſſe pu ne pas prêter la main ;
Et que ſimple témoin du malheur qui l'accable,
Je le puſſe pleurer ſans en être coupable ! (3)

(1) Phedre, Acte I. Sc. III.
(2) Iphigénie, Acte III. Sc. V.
(3) Mithridate, Acte V. Sc. IV.

On

On désigne souvent encore ce Mode par la forme interrogative, avec la Conjonction QUE :

Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon Trône eut de plus éclatant ! (4)

Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ? (5)

. . . . Elle expire ! ô Ciel ! en ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur ? (6)

On le désigne enfin par une simple interrogation exclamative :

O désespoir ! ô crime ! ô déplorable Race !
Voyage infortuné ! rivage malheureux !
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ? (7)

CHAPITRE IV.

DU CONDITIONNEL OU SUPOSITIF.

OUTRE les gradations que nous venons d'observer dans les modifications d'une action, & qui nous la présentent relativement à son *exécution*, relativement à l'*ordre* qu'on en donne, & plus simplement encore relativement au *desir* qu'on en a, on peut encore la considérer relativement à ce qu'on eût pu faire, si l'on avoit été placé dans telle & telle circonstance.

De-là un nouveau Mode, le CONDITIONNEL OU SUPPOSITIF.

Je LIROIS, si j'avois des Livres instructifs & amusans.
Je me PROMENEROIS, si j'en avois le loisir.

On se sert ordinairement de ce Mode à la suite d'une Interrogation, & pour y répondre : c'est comme si une personne demandant à une autre *pour-*

(4) Mithrid. Sc. dern.
(5) Bajazet, Act. V. Sc. III.
(6) Ib. derniers vers.
(7) Phédre, Act. I. Sc. III.

quoi ne liſez-vous pas ? que ne vous promenez-vous ? celle-ci lui diſoit ce que nous venons d'alléguer, comme des exemples du Conditionnel.

Ce Mode n'eſt cependant pas toujours accompagné de la Conjonction *ſi*, du moins exprimée ; ainſi l'on dit encore :

Que n'êtes-vous venu ? vous euſſiez vu des choſes étonnantes.
Que ne m'avez-vous appellé ? j'euſſe volé à votre ſecours.

C'eſt donc ici une nouvelle modification des Verbes ; & cette modification eſt donnée par la Nature même : auſſi eſt-elle dans toutes les Langues, ou en nature ou exprimée par des circonlocutions qui en ont toute la force. Ainſi les Langues qui lui ont conſacré des Tems particuliers, comme la nôtre, & qui en ont fait un Mode diſtinct, ſont plus parfaites à cet égard que les Langues qui ne ſe ſont pas ménagées cette reſſource, telle que la Latine & la Grecque ; & quelque riche que cette derniere ſoit en Tems, nous avons encore des richeſſes qui lui manquent.

Telles étoient les vues bornées de nos Grammairiens, ou telle étoit la ſcrupuleuſe imitation dans laquelle ils ſe concentroient relativement aux principes de la Grammaire Latine, qu'ils ne voyoient rien au-delà ; & que l'Abbé Girard fut le premier qui apperçut combien il étoit abſurde de ne prendre pour régle de toute Grammaire que celle des Latins ; & quel affreux cahos il en réſultoit pour la Grammaire Françoiſe, lorſqu'on vouloit réunir dans un même Mode des Tems diſparates, & qui appartenoient à tout autre.

Mais telle étoit la force de l'habitude qu'on n'a fait nulle attention à ce qu'avoit ſi bien vu cet Auteur, & qu'on ſacrifioit la Langue Françoiſe à ſes préjugés d'enfance. M. Beauzée, fait pour ſentir le vrai de quelque part qu'il vînt, eſt le premier qui ait adopté ce nouveau Mode, & qui en ait pris la défenſe, non comme le ſentiment de tel ou tel, mais comme une vérité utile, qui fait une partie eſſentielle des Verbes dans la Langue Françoiſe, & qui conſtitue une des beautés de cette Langue, par leſquelles elle ſe diſtingue de la Langue Latine : ainſi s'exprime à cet égard M. Beauzée.

« Quelque frapante qu'elle ſoit (il s'agit de la preuve que le Supoſitif eſt » un Mode diſtinct de tous les autres,) je ne ſache pourtant aucun Gram- » mairien étranger qui l'ait apliqué aux Conjugaiſons des Verbes de ſa Langue : » par raport à la nôtre, il n'y a que l'Abbé Girard qui en ait tiré parti, ſans » même avoir déterminé à ſuivre ſes traces, aucun des Grammairiens qui » ont écrit depuis l'Edition de ſes *vrais Principes* ; comme s'ils trouvoient » plus honorable d'errer à la ſuite des Anciens en les copiant, que d'adopter

» une vérité miſe au jour par un Moderne que l'on craint de reconnoître » pour Maître ».

Ce Mode renferme cinq Tems : un Préſent, trois Prétérits & un Futur.

PRÉSENT.		*Je chanterois.*	*J'arriverois.*
PRÉTER.	POSITIF,	*J'aurois chanté.*	*Je ſerois arrivé.*
	COMPARATIF,	*J'aurois eu chanté.*	*J'aurois été arrivé.*
	PROCHAIN,	*Je viendrois de chanter.*	*Je viendrois d'arriver.*
FUTUR.		*Je devrois chanter.*	*Je devrois arriver.*

Ces Tems ſont tous indéfinis, c'eſt-à-dire, qu'ils peuvent s'apliquer à toutes les époques antérieures & poſtérieures, relatives aux événemens dont on parle conditionellement.

De ces cinq Tems, l'un eſt ſimple, comme le Préſent de l'Indicatif, *je ferois, j'aurois, je ſerois.* Le ſecond eſt compoſé de ces conditionnels, *j'aurois* ou *je ſerois ; j'aurois fait, je ſerois arrivé.* Le troiſiéme eſt compoſé de ces mêmes conditionnels, *j'aurois* ou *je ſerois*, joints à leurs Participes ; *j'aurois eu fait, j'aurois été arrivé, je me ſerois eu réjoui.* Le quatriéme eſt compoſé du conditionnel du Verbe *venir, je viendrois de faire, je viendrois d'arriver :* & le cinquiéme eſt compoſé du conditionnel du Verbe *devoir ; je devrois faire, je devrois arriver.*

M. Beauzée entre dans un grand détail pour démontrer que chacun de ces Tems eſt indéfini. Nous nous contenterons de le prouver par raport au premier : on pourra juger des autres par celui-là, ou recourir à cet Auteur.

Le Préſent déſigne l'époque actuelle dans ces vers :

> Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
> Vous CROIRIEZ . . . (1)

Et dans ceux-ci :

> L'éclat de mon nom même augmente mon ſupplice :
> Moins connu des mortels, je me CACHEROIS mieux :
> Je hais juſques au ſoin dont m'honorent les Dieux. (2)

(1) Mithridate, Acte IV. Sc. IV.

(2) Phédre, Sc. dern.

Il déſigne le Préſent poſtérieur dans ceux-ci :

De ſes feux innocens j'ai trahi le myſtere ;
Et quand il n'en PERDROIT que l'amour de ſon Pere ;
Il en mourra, Seigneur. (3)

Il déſigne encore un Préſent antérieur, lorſqu'on diroit dans un récit, *il s'arrachoit les cheveux, il ſe jettoit à terre, il ſe relevoit, il* MOURROIT s'il avoit une épée. En effet, ce *il mourroit* eſt un Préſent actuel, rélativement au tems dont on parle, qui eſt lui-même antérieur à celui où l'on parle.

RACINE, qui nous a fourni les exemples précédens, s'eſt ſervi d'un Conditionnel, qui a été cenſuré par l'Abbé d'OLIVET, & défendu par l'Abbé DES FONTAINES : c'eſt lorſqu'il fait dire par Phèdre à Hyppolite :

Voilà mon cœur, c'eſt-là que ta main doit frapper.
... Ou ſi tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haîne m'envie un ſupplice ſi doux,
Ou ſi d'un ſang trop vil ta main SEROIT trempée ;
Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée. (4)

L'Abbé d'Olivet, dans ſes Remarques ſur Racine, crut que cette expreſſion, *ſi ta main* SEROIT *trempée*, étoit un barbariſme.

L'Abbé des Fontaines (5) ſoutint au contraire que cette phraſe ne pouvoit être énoncée d'une matiere différente : il crut qu'elle rentroit dans cet exemple : » Qu'une perſonne diſe, *je ne veux pas que mon ami ſouffre, j'en ſerois fâché* ; » on lui répondra, *ſi vous en* SERIEZ *fâché, tâchez donc de le ſoulager* : Où » eſt donc ici le barbariſme, ajoute-t-il ? Peut-on parler autrement ? »

M. BEAUZÉE aprouvè également (6) l'expreſſion de Racine, quoique par des raiſons différentes de celles qu'emploie l'Abbé des Fontaines. On peut voir dans l'endroit cité la maniere dont il y diſcute cet objet : nous nous contenterons de dire ici, qu'il trouve que cette expreſſion ſe juſtifie très-bien au moyen de la ſuppoſition énoncée par SI : *ſi en me frapant, ta main* SEROIT

(3) Mithrid. *ibid.*
(4) Phédre, Act. II. Sc. V.
(5) Racine vengé.
(6) Gramm. Gén. T. II. p. 239.

Mode, l'Optatif, c'eſt-à-dire, *le Mode du déſir.*

trempée d'un ſang trop vil : ou plutôt, *ſi tu ne veux pas me fraper, parce que ta main* SEROIT *trempée d'un ſang trop vil.*

CHAPITRE V.

DU SUBJONCTIF.

JUSQU'ICI nous avons vu chaque Tems marcher ſeul, & former une phraſe ſans le concours d'aucun autre Tems; mais il nous arrive ſouvent de lier nos phraſes les unes avec les autres; & de la même maniere que nous développons ou que nous déterminons le ſens d'un Nom, par un autre Nom qui vient ſe ranger à la ſuite de celui-là, nous ſommes obligés très-ſouvent de déterminer le ſens d'un Verbe, par un Verbe qui vient ſe placer à la ſuite d'un autre.

Si ce ſecond Verbe eſt ſeul, il ſe lie au premier, en ſe plaçant ſimplement à ſa ſuite ſans aucun accompagnement : c'eſt ainſi que dans les vers ſuivans nous voyons les Verbes *oublier*, *cacher* & *rapeller*, employés à déterminer le ſens des Verbes *je veux* & *vous oſez*.

Cependant quand je veux OUBLIER cet outrage;
Et CACHER à mon cœur cette funeſte image,
Vous oſez à mes yeux RAPPELLER le paſſé! (1)

Mais ſi ce ſecond Verbe eſt lui-même précédé d'un Pronom ou d'un ſujet, enſorte qu'il forme un ſecond tableau, on ſera obligé, pour le lier avec le premier, d'employer la Conjonction QUE, & de donner à ce ſecond Verbe une forme différente de celle qu'offre le premier, afin qu'on voye de la maniere la plus préciſe qu'il lui eſt ſubordonné, & qu'il n'offre qu'un ſens déterminatif. Les quatre vers qui précédent ceux que nous venons de citer, nous préſentent deux exemples de Verbes déterminatifs, qui étant accompagnés d'un

(1) Mithrid. Act. IV. Sc. IV.

ſujet, n'ont pu ſe lier à ceux qui le précédoient, qu'au moyen de la Conjonction QUE.

Attendiez-vous, pour faire un aveu ſi funeſte,
QUE le ſort ennemi m'EUST ravi tout le reſte ;
Et QUE de toutes parts me voyant accabler,
J'EUSSE en vous le ſeul bien qui me pût conſoler ?

Ces Verbes M'EUST RAVI & J'EUSSE, ſervent en effet à déterminer le ſens de ces mots, ATTENDIEZ-VOUS ? Attendiez-vous que le ſort m'eût ravi *tout le reſte ? & que j'euſſe*, &c.

Les changemens que l'on fait dans ces occaſions aux Verbes, afin qu'ils puiſſent former un ſeul corps avec les Tems de l'Indicatif, &c. conſtituent un cinquiéme Mode qu'on apelle SUBJONCTIF, c'eſt-à-dire, *Tems joints* à la ſuite d'un autre, comme on diroit *choſe ſous-jointe.*

Il réſulte de-là que les Tems du Subjonctif ne peuvent jamais paroître ſeuls, qu'ils doivent toujours ſe raporter à un autre tems qu'ils déterminent ; ce qui fait voir combien s'étoient trompés les Grammairiens Latins & les Grammairiens François, qui plaçoient le Prétérit poſitif poſtérieur, *j'aurai fait*, ou *fecero*, au nombre des tems du Subjonctif.

Il réſulte encore de-là, que les tems du Subjonctif ſont toujours précédés d'une Conjonction exprimée ou ſous-entendue, en quelque Langue que ce ſoit.

L'on devra donc ſupléer cette Conjonction toutes les fois qu'elle ſera ſous-entendue, lorſqu'on voudra rendre compte de ces conſtructions qui ſemblent opoſées aux régles de la Grammaire.

C'eſt ainſi que dans ces vers d'Horace :

Cùm tot SUSTINEAS & tanta negotia ſolus ;
Res Italas armis TUTERIS, moribus ORNES,
Legibus EMENDES : in publica commoda peccem ;
Si longo ſermone MORER tua tempora, Cæſar. (1)

Tous ces Verbes qui ſont au Subjonctif, *ſuſtineas, tuteris, ornes, emendes, peccem & morer*, y ſont en vertu de la Conjonction UT ſous-entendue, puiſ-

(1) Second Livre des Epitres I.

qu'elle ſeule gouverne le Subjonctif, ou plutôt puiſqu'elle ſeule ſert à unir le Subjonctif avec le Verbe, dont il détermine le ſens.

Il eſt vrai qu'ici, il n'y a point de Verbe avant *SUSTINEAS* & que le mot *CUM* eſt regardé comme une Conjonction qui gouverne le Subjonctif. Que répond à cela M. BEAUZEE ?

1°. Que le Subjonctif n'eſt jamais réuni à l'Indicatif par la Conjonction *CUM*, qui ſe place elle-même avant l'Indicatif tout comme avant le Subjonctif, & qu'ainſi elle ne peut ſignifier tout-à-la-fois *lorſque* & *puiſque*.

En effet, cette Conjonction préſente toujours la même idée, ſoit avec l'Indicatif, ſoit avec le Subjonctif; & on peut la rendre dans toutes ces occaſions par ces mots, *dans le tems où*, *à l'heure où*.

2°. M. Beauzée ajoute que ces deux mots *cùm* & *ut* ne pouvant ſe ſuivre immédiatement, il faut encore inſérer entr'eux un autre Verbe qui ſuive *cùm* & qui amene *ut* avec le Subjonctif pour le déterminer, comme ſi Horace eût dit :

Cùm res eſt ita *ut ſuſtineas ſolus tot & tanta negotia*, &c.

« *Dans le tems où* votre ſituation eſt telle que *vous ſoutenez ſeul des* » *travaux ſi multipliés & peſans*, que *vous protégez par vos armes l'Empire* » *Romain*, que *vous en faites l'ornement par vos vertus*, que *vous le reſtau-* » *rez par vos Loix* ; il arriveroit que *je manquerois à ce que je dois au bon-* » *heur public*, *ſi je* me conduiſois de façon que *j'abuſaſſe*, *Céſar*, *de votre tems* » *par un long diſcours* ».

SANCTIUS, dans ſa Minerve, avoit déja aperçu qu'il falloit avoir ſans ceſſe recours à des ſuplémens de cette nature, pour rendre raiſon d'une infinité de formules pareilles.

M. l'Abbé VALART attaqua très-vivement ce Grammairien Eſpagnol, à la tête de la neuviéme Edition de ſon Rudiment : ces ſuplémens lui parurent « des expreſſions qui ne ſont point marquées au coin public, des expreſſions » de mauvais aloi, qui doivent être rejettées comme barbares... qu'elles ne » ſont les productions que de l'ignorance ».

M. Beauzée prenant ici la défenſe & de l'Eſpagnol & de ſes propres principes, répond à ces épithètes de M. l'Abbé Valart : 1°. Que ces ſuplémens ne ſont pas inconnus dans la Langue Latine, qu'elle offre des exemples qui ont beaucoup de raport avec eux : qu'ainſi dans ces paſſages de Térence : *ſi* EST

(1) Minerva, Lib. I. C. XVII. de Elem.

(2) Remarques sur les Verbes, Sect. III. Ch. II. Art. V.

facturus ut SIT *officium suum* (1) : *si* EST *reducere ut* VELIT *uxorem* (2); le Verbe EST suppose un sujet tel que *res*, & UT suppose un antécédent tel que *ita*; comme si l'on disoit, *si* res *est* ita *ut sit facturus officium suum*, *si* l'événement *est* tel *qu'il fasse son devoir*. *Si* res *est* ita *ut velit reducere uxorem*, *si* la volonté *est* telle *qu'il consente à faire revenir* son épouse.

2°. Qu'on ne prétend pas que ces suplémens soient des locutions usitées dans le langage, mais des dévelopemens sans lesquels on ne pourroit analyser les phrases même dont l'usage est le plus commun; encore moins, les imiter à propos.

3°. Que dans toutes les occasions où le sens analytique & grammatical exige le suplément d'une ellipse, on est en droit d'y recourir, lors même qu'on n'en auroit aucun modéle dans la construction actuelle de la Langue. « La raison en est, ajoute cet Auteur, que souvent une ellipse n'est autorisée » dans une Langue que pour supléer à un point de vue qui n'y a pas reçu une » expression propre, & qui est pourtant nécessaire à l'exposition analytique » de la pensée. Tel est, par exemple, le Mode Supositif, qui, comme on l'a » vu, ne peut s'exprimer en Latin que par le Subjonctif construit elliptique- » ment. Personne apparemment ne s'est encore avisé de dire en François, *je* » *souhaite ardemment que le Ciel* FASSE *enforte que nous ayons bientôt la* » *paix* ; c'est néanmoins le développement analytique le plus naturel & le » plus raisonnable de cette phrase Françoise, FASSE *le Ciel que nous ayons* » *bientôt la paix !*

Ici M. Beauzée ajoute une régle générale relative aux ellipses de la Langue Françoise, que nous ne pouvons nous résoudre à omettre: « Je remarquerai, » dit-il à ce sujet, que c'est une régle générale de la Langue Françoise, & » qui peut-être n'a pas encore été observée, que quand un Verbe est suivi » de son sujet sans être précédé d'une Conjonction déterminative, il y a el- » lipse du Verbe principal auquel est subordonné celui qui est en construction » inverse. Telle est la phrase que l'on vient de citer : l'ellipse y est indiquée » & par l'inversion du sujet & par la forme subjonctive du Verbe, laquelle » supose toujours un autre Verbe à l'Indicatif : cet autre Verbe ne peut » être ici que le Verbe *je souhaite* : l'Adverbe *ardemment* que j'y ajoute, me » semble nécessaire pour rendre l'énergie du tour elliptique, qui donne à la » phrase le sens optatif ; & *enforte* est l'antécédent nécessaire de la Con-

(1) Adelphes. (2) Hecyre.

» jonction

(5) Gramm. T. II. p. 219.

» jonction QUE, qui doit lier la Proposition Subjonctive à la principale ».

§. 2.

Tems du Subjonctif.

Tels sont les Tems du Subjonctif qui résultent du système de M. Beauzée.

Deux Présens, six Prétérits, & quatre Futurs.

PRÉSENTS.

INDÉFINI.	QUE *je chante*,	Que *j'arrive.*
DÉFINI antér.	QUE *je chantasse*,	*j'arrivasse.*

PRÉTERITS.

POSITIFS.	INDÉFINI.	*J'aye chanté*,	*Je sois arrivé.*	
	DÉFINI ant.	*J'eusse chanté*,	*Je fusse arrivé.*	
COMPARATIFS.	INDÉFINI.	*J'aye eu chanté.*	*J'aye été*	*arrivé.*
	DÉFIN. ant.	*J'eusse eu chanté*	*J'eusse été*	
PROCHAINS.	INDÉFINI.	*Je viens de chanter*,		*d'arriver.*
	DÉF. ant.	*Je vinsse de chanter*,		

FUTURS.

POSITIFS.	INDÉFINI.	*Je doive chanter*,	*arriver.*
	DÉF. ant.	*Je dusse chanter*,	
PROCHAINS.	INDÉFINI.	*J'aille chanter*,	*arriver.*
	DÉF. ant.	*J'allasse chanter*,	

De ces douze Tems, les quatre premiers sont ceux qui ont été reconnus par tous les Grammairiens, & qu'on a long-tems regardés comme les seuls qui composassent le Subjonctif, lorsqu'on en ôtoit ceux qu'on lui avoit attribués mal-à-propos, tels qu'un Futur en Latin, & les Conditionnels ou Supositifs en François. Ces quatre tems du Subjonctif sont ceux que les Latins apellent *Présent*, *Imparfait*, *Prétérit* & *Pluſque Parfait.*

§. 3.

Eclairciſſement ſur ces Tems.

Dans chacune de ces ſix Claſſes ſont deux Tems, l'un *Indéfini*, l'autre *Défini antérieur*. Le premier déſigne en effet une époque conſidérée comme ayant également lieu dans un Préſent actuel ou dans un Préſent poſtérieur.

Je veux *que vous vouliez*, *Préſens actuels.*
Je voudrai *que vous vouliez*, *Préſens poſtérieurs.*

Le Prétérit poſitif indéfini *j'aye voulu*, a lieu également avec ce Prétérit actuel *je veux*, & le Préſent poſtérieur *je voudrai.*

Je veux *que vous ayez voulu.*
Je voudrai *que vous ayez chanté.*

Le ſecond Tems de chacune de ces claſſes eſt un Tems Défini antérieur, parce qu'il n'a lieu que relativement au Préſent antérieur.

Je voulois *que vous vouluſſiez*, *que vous chantaſſiez*, &c.
Je voulois *que vous euſſiez voulu*, *que vous euſſiez chanté.*

Puiſque les tems du Subjonctif ſont relatifs aux tems de l'Indicatif, l'idée qu'ils offrent eſt plus compoſée que celle de ceux-ci; ils offrent un raport de plus; mais les tems de l'Indicatif en offrent déja deux. *Je fis*, offre, par exemple, un raport d'exiſtence paſſée ou antérieure, relativement au tems où l'on parle, tandis que les tems du Subjonctif, outre ces deux raports, offrent encore un raport avec le moment déterminé par l'Indicatif qui les précéde.

Ainſi dans cette phraſe, je *deſirois que vous chantaſſiez en préſence de cette Compagnie*, *vous chantaſſiez* déſigne une action qui devoit être préſente au tems dont on parle, qui eſt antérieure au tems où l'on parle, & qui eſt ſubordonnée au tems déſigné par le Verbe *je deſirois.*

Suivant que l'on conſidere les tems du Subjonctif relativement aux deux raports qui leur ſont communs avec ceux de l'Indicatif, ils offrent dans chaque claſſe un tems Indéfini & un tems Défini, comme nous venons de le voir.

Mais dès qu'on les conſidere relativement aux trois ſortes de raports qu'ils réuniſſent, ils deviennent tous Indéfinis, tous déſignent le raport d'exiſtence

(1) Gramm. Liv. I. Ch. XXX.

actuelle à l'égard d'une époque antérieure, actuelle ou postérieure.

Je voulois *que vous chantassiez hier*, époque actuelle.
Je ne vois pas *que vous chantassiez hier*, époque antérieure.
Je ne crois pas *que vous chantassiez jamais, lors même qu'on vous enseigneroit mieux*, époque postérieure.

Aussi ce même tems, *vous chantassiez*, s'exprime en Latin dans chacun de ces cas par un tems différent; par un Présent, par un Prétérit & par un Futur; *te cantare, te cantavisse, te cantaturum.*

C'est à cause de ce troisiéme raport, ou parce que les tems du Subjonctif sont toujours subordonnés à un autre tems, que tous les tems du Subjonctif, & sur-tout les Présents, sont regardés comme des Futurs: car ce qui est subordonné est comme un Futur, relativement à ce qui le met en jeu: je ne saurois dire, *je veux que vous sachiez*, sans que l'on considere ce mot *sachiez* comme un Futur, puisque la personne à qui l'on parle ne sait pas ce qu'on veut qu'elle sache, & qu'elle ne le saura qu'après qu'on le lui aura dit.

Il ne faut donc pas être étonné si nous voyons les Italiens, par exemple, employer le présent du Subjonctif au lieu du Futur: c'est donc *chez eux comme chez nous.* Le Tasse s'est servi du Présent du Subjonctif dans ce sens:

Hor mentre guarda e l'alte mura e'l sito,
De la Città Goffredo, e del paese;
E pensa, ove s'accampi, onde assalito
Sia il muro hostil più facile à l'offese. (1)

« Cependant Godefroy considere les murs élevés & la situation de la ville » & du terrein: il examine où *qu'il se campe* & d'où le mur ennemi *soit at-* » *taqué* d'une maniere plus sûre ».

Nous dirions: « Il examine la place qu'*il doit choisir* pour son camp, » & de quel côté *il sera plus aisé* d'attaquer le mur ennemi ».

(1) Jérus. déliv. Chant III. Stroph. LVIII.

l'ortographe & la prononciation de la Langue Latine entre le tems où ces Loix furent données & celui des beaux Tems de cette Langue : & avec quelle certitude on en retrouveroit l'origine si l'on avoit un Dictionnaire de ce vieux Latin ; mais les Anciens ne nous en

CHAPITRE VI.

De l'Infinitif.

§. 1.

Fausses idées qu'on se formoit de ce Mode.

Nous voici parvenus enfin, à la derniere espéce des modifications que reçoit le Verbe relativement aux differentes Classes de Tems : c'est l'Infinitif. C'est de ce mode que M. Beauzée a dit : » l'*Infinitif* est un des objets de la » Grammaire dont la discussion a occasionné le plus d'assertions contradictoires » & laissé subsister le plus de doutes : on ne finiroit pas s'il falloit examiner en » détail tout ce que les Grammairiens ont avancé à cet égard. Le plus court, » & apparemment le plus sur, est d'analyser la nature de l'Infinitif d'après les » usages combinés des Langues. En ne posant que des principes solides, on » parvient à mettre le vrai en évidence ; & les objections sont prévenues ou » résolues ».

Ce Mode est d'une nature differente des autres Modes : il ne se lie point avec les Personnes, comme ceux-ci, tandis qu'il s'accompagne, comme les Noms, d'articles & de prépositions, & qu'il sert comme eux de sujet, d'objet, de terminatif, &c. enforte qu'il reçoit des Cas dans les Langues où les Noms en sont susceptibles. Aussi a-t-on été tenté de le regarder comme un Nom.

D'un autre côté, au lieu de peindre des objets comme les Noms, il ne peint 1°. que des actions ou des états comme les Verbes, & il sert de complément aux Verbes avec lesquels il ne peint par-là même qu'une seule idée, qu'un ensemble ; tout comme l'adjectif ne peint pas un objet different du nom auquel il est associé, qu'il ne fait qu'un avec lui.

2°. Comme les Verbes, il s'associe à l'idée de Tems, qui est incompatible avec les Noms.

Il n'est donc pas un Nom, mais plutôt un Verbe, puisqu'il désigne & des actions & des tems comme les Verbes.

Il n'est donc pas un Verbe, mais plutôt un Nom, puisque, comme les Noms, il ne s'associe pas aux Pronoms ou aux Personnes, & qu'il s'associe au contraire comme eux aux Articles & aux Cas ?

Logon,	Dominom.	Mouſaon,	Mouſarum.
Loghé,	Domine.	Mouſas,	Mouſais.

Mais qu'eſt-ce qu'un mot qui tout à la fois eſt Nom ſans être Verbe, & Verbe ſans être Nom ? En fait-on mieux connoître la nature en l'appellant *Verbe-Nom* ou *Nom-Verbe* ? ou en le rangeant ſimplement dans la Claſſe des Verbes ou dans celle des Noms ?

Toutes ces dénominations ſont fauſſes ou incomplettes. Les Infinitifs, très-bien nommés ainſi, ſoit parce qu'ils n'ont point de limites pareilles à celles des autres Parties du Diſcours, qu'ils tiennent lieu de pluſieurs ; ſoit parce qu'ils ne tiennent à aucune Perſonne en particulier & qu'ils peuvent s'apliquer à toutes indiſtinctement ; les Infinitifs, dis-je, ne peuvent être raportés à aucune Partie du Diſcours en particulier, & on ne ſauroit leur donner un nom compoſé de deux autres, ſans en faire un tout bizarre compoſé de parties mal aſſorties. Ils ſont donc des mots elliptiques, des abréviations qui tiennent lieu elles ſeules de pluſieurs Parties du Diſcours, ſemblables en cela aux mots *mon*, *ton*, &c. qui repréſentent ſeuls les trois Parties du Diſcours auxquelles apartiennent ces mots *le... de moi*, *le... de toi*.

§. 2.

Sa définition & ſes propriétés.

L'INFINITIF n'eſt autre choſe qu'une ellipſe, dans laquelle on a ſuprimé le nom d'ACTION dans les Verbes actifs, & celui d'ÉTAT dans les Verbes neutres & paſſifs, en conſervant le mot qui déterminoit la nature de cette action, de cet état &c. comme effet d'un agent qu'on ne déſigne pas, & qui eſt comme l'adjectif du nom ſuprimé. Ainſi quand nous diſons, *un jeune homme doit* ÉTUDIER, c'eſt comme ſi nous diſions *un jeune homme doit* ſe livrer à ce genre d'actions qui eſt le propre d'un homme qui étudie, ou que nous apellons *étudier*.

Il eſt tems de parler, c'eſt-à-dire, *c'eſt le tems de l'action* par laquelle *on parle*, ou que nous apellons *parler*.

Mais comme le Verbe actif emporte avec lui l'idée d'action, & que cette répétition du mot *action* deviendroit très-fatiguante en allongeant le diſcours ſans le rendre plus clair, on ſuprime ce mot avec tous ſes accompagnemens, & l'on fait marcher le Verbe ſans y joindre l'idée d'aucun pronom, parce qu'on ne déſigne pas cette action comme étant l'effet de quelque agent déterminé.

De-là, découlent de la maniere la plus ſimple, toutes les propriétés de l'Infinitif & toutes ces bizarreries apparentes qui ſemblent faire la croix des Grammairiens.

1°. Il n'eſt jamais accompagné d'aucune perſonne, puiſqu'il peint l'action en elle-même ſans la conſidérer relativement à aucun agent.

2°. C'eſt un Verbe, parce que peignant des actions, il s'aſſocie néceſſairement à l'idée de Tems ; & que toute action peut être conſidérée en elle-même comme préſente, paſſée ou future, quoiqu'on ne la regarde pas comme opérée par telle ou telle perſonne en particulier.

3°. Il s'employe comme un nom, parce qu'il tient la place d'un nom : nous diſons *mentir eſt un crime*, comme nous dirions *l'action de mentir eſt un crime*.

4°. Dès-lors, l'Infinitif s'employe comme un nom à la ſuite des Verbes & avec des prépoſitions ; ainſi l'on dit : *il ſe plaît à faire du bien* ; il ne ceſſe *d'étudier* ; il eſt fait *pour inſtruire* ſes ſemblables ; il veut toujours *faire* à ſa tête.

5°. Il s'accompagne même des articles, dans la Langue Italienne & dans la Langue Grecque ; & quelquefois dans la nôtre, où il devient alors une eſpéce de nom.

Ainſi nous diſons le *boire* & le *manger*, l'*aller* & le *venir*, le *vouloir* & le *parfaire* : mais comme nous n'en faiſons uſage qu'avec quelques Verbes actifs, nous ne regardons ces formules que comme des noms : au lieu que dans les deux Langues dont nous parlons, le Grec & l'Italien, l'Infinitif ne ceſſe pas d'être Verbe, quoique précédé de l'Article.

Ainſi on dit en Italien, L'ASSIGNARE *il giorno* (l'*aſſigner un jour*,) pour dire l'*action d'aſſigner un jour* : IL REDURRE, (*le réduire*,) pour dire l'*action de réduire*.

C'eſt dans le même ſens que les Grecs diſoient, τὸ λίαν φιλεῖν τῷ μὴ φιλεῖν αἴτιον, *le beaucoup aimer n'eſt pas une raiſon d'aimer*.

§. 3.

Exemples qui juſtifient ces idées.

Démontrons la vérité de ces principes, & le bel effet des Infinitifs par ce paſſage d'un de nos Poëtes qui dans le court eſpace de vingt vers nous offre quinze Infinitifs (1).

(1) Bajazet, Act. V. Sc. IV. C'eſt ce Prince lui-même qui ſe juſtifie du reproche d'ingratitude que lui fait Roxane.

Déja plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé;
Vous me vintes OFFRIR & la vie & l'Empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le DIRE,
Consultant vos bienfaits, les crut, & sur leur foi,
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur; mais que pouvois-je FAIRE?
Je vis en même tems qu'elle vous étoit chere.
Combien le Trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit OUVRIR les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans TARDER davantage,
L'heureuse occasion de SORTIR d'esclavage;
D'autant plus qu'il falloit l'ACCEPTER ou PÉRIR.
D'autant plus que vous-même ardente à me l'OFFRIR,
Vous ne craignicz rien tant que d'ÊTRE refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée;
Qu'après AVOIR OSÉ me VOIR & me PARLER,
Il étoit dangereux pour vous de RECULER.
Cependant je n'en veux pour témoin que vos plaintes.
Ai-je pu vous TROMPER par des promesses feintes?

Le premier de ces Infinitifs, OFFRIR, désigne le BUT qui avoit conduit Roxane vers Bajazet: c'est comme s'il eût dit, *vous vintes à moi* dans l'action d'une personne qui *offre & la vie & l'Empire.*

DIRE, désigne ce qu'ose Bajazet: *si j'ose* me livrer à l'action d'un personne qui *dit.*

FAIRE, désigne l'objet du Verbe *que pouvois-je?* comme s'il eût dit, *pouvois-je* me livrer à l'action d'une personne *qui fait*, ou plutôt à quelqu'une de ces actions qu'on apelle *faire*, *pouvois-je* me livrer?

OUVRIR, marque l'effet que produisit le présent de Roxane: *un si noble présent me fit* faire l'action d'une personne qui ouvre les yeux, ou cette action qu'on apelle *ouvrir les yeux.*

TARDER, est relatif au Tems, c'est mettre de la lenteur dans ses actions; précédé comme ici de la préposition négative SANS, il désigne l'empressement avec lequel Bajazet reçut le présent de Roxane; c'est comme s'il eût dit, *j'acceptai sans* l'action d'une personne qui *tarde*, ou *j'acceptai sans retardement.*

SORTIR, détermine l'occasion qu'accepta ce Héros de la pièce; aussi est-il

joint à ce nom par la prépoſition déterminative DE : *j'acceptai l'heureuſe occaſion de ſortir*, comme s'il diſoit *l'occaſion* de cette action par laquelle une perſonne *ſort*.

§. 4.

Avantages de l'Infinitif.

Cette facilité de s'exprimer d'une maniere indéfinie donne beaucoup de grace au diſcours, & le rend beaucoup plus concis : auſſi employe-t-on ſouvent l'Infinitif dans les expreſſions proverbiales & dans les ſentences : ainſi l'on dira pour peindre le chagrin que cauſe une attente inutile : *Eh ! quoi ! toujours attendre, ſouffrir & ne voir rien venir !* Horace dit ſentencieuſement, *virtus eſt vitium* FUGERE, vertu eſt vice FUIR : penſée exprimée de la maniere la plus conciſe qu'il ſoit poſſible, & qu'on pourra tourner en François de pluſieurs manieres qui la rendront plus longue ſans rien ajouter au ſens; comme ſi nous diſions, *c'eſt une vertu de fuir le vice* ; ou, *l'éloignement pour le vice eſt une vertu* ; ou, *c'eſt déja une grande vertu que de ſavoir éviter le vice.*

Cet Infinitif produit même un effet beaucoup plus brillant que ſi l'on employoit un nom à ſa place. Nous diſons fort bien, *il eſt tems de me retirer*, & nous ne dirons pas *il eſt tems de ma retraite, de mon départ, de ma ſortie d'ici.* C'eſt ainſi que Ciceron dit, *tempus eſt jam hinc* ABIRE *me*, il eſt tems de me retirer. C'eſt que l'Infinitif nous peint mieux comme agiſſans.

§. 5.

Autre propriété de l'Infinitif.

Mais les Verbes ne déſignent pas ſeulement les actions ; ils peignent encore les qualités, donnant ainſi lieu aux Tableaux énonciatifs & aux paſſifs. Il y aura donc des occaſions dans leſquelles l'Infinitif ne pourra ſe réſoudre que par les mots *qualité*, *état*, *ſituation*, au lieu du mot *action* : & ce ſera toutes les fois que cet Infinitif ſera exprimé par le Verbe ETRE. Nous en avons un exemple dans le diſcours précédent de Bajazet, lorſqu'il dit ;

Vous ne craigniez rien tant que d'ÊTRE refuſée.

Ce mot d'ÊTRE *refuſée*, ſert de déterminatif ou de complément au mot *qualité*, ſous-entendu, & qui n'a diſparu que parce qu'il n'ajoutoit rien à l'énergie

&

& à la clarté de la phraſe. C'eſt comme ſi on eût dit, *vous ne craigniez rien tant que* la qualité *d'être refuſée, que* la ſituation, l'état d'une perſonne *qui eſt refuſée.*

Il en eſt de même de cet exemple :

> Créon en eſt le Prince, & prend Jaſon pour gendre ;
> C'eſt aſſez mériter d'être réduit en cendre. (1)

Comme ſi Médée eût dit, *c'eſt aſſez mériter* l'état *d'un* objet qui eſt *réduit en cendre.*

C'eſt ainſi que l'on dit en Italien en parlant de Calypſo abandonnée par Télémaque, *l'eſſere immortale*, expreſſion qu'on ne rend point en François en diſant *l'être immortelle*, parce que cette formule renferme une ellipſe inconnue à notre Langue, & que par conſéquent elle n'y préſente aucune image ; il faut donc néceſſairement ſupléer les mots ſupprimés ; & dire, *la* qualité *d'être immortelle* augmentoit la douleur de Calypſo.

C'eſt ainſi que l'ellipſe ayant produit l'Infinitif, embelliſſoit le langage, tandis qu'elle en rendoit l'analyſe preſque impoſſible, en ſe cachant dans l'obſcurité des Principes grammaticaux : de-là cet embarras dans lequel on s'eſt toujours rencontré, lorſqu'on a voulu rendre raiſon du Mode dont il s'agit ici, & qui paroiſſant tenir de pluſieurs Parties du Diſcours, ne pouvoit être raporté à une ſeule ſans tout brouiller.

Par-là ſe confirme toujours plus ce que nous avons dit au ſujet de l'ellipſe, & combien nous avons eu raiſon en lui donnant une place dans la définition même de la Grammaire.

§. 6.

Tems de l'Infinitif.

L'Infinitif ſert à diriger également des états, & des actions paſſées, préſentes & futures : il réunira donc divers tems ; tous également elliptiques. On en peut compter cinq en François, tandis que le Grec en a ſix, & que le Latin n'en offre que trois. Voici ceux qui exiſtent dans notre Langue.

(1) Médée, Acte I. Sc. IV.

PRÉSENT,		Chanter,	Arriver.
PRÉTÉRITS,	POSITIF,	Avoir chanté,	être arrivé.
	COMPARAT.	Avoir eu chanté,	avoir été arrivé.
	PROCHAIN,	Venir de chanter,	venir d'arriver.
FUTUR,		Devoir chanter,	devoir arriver.

Les Latins réduiſent les trois Prétérits à un ſeul ; AMAVISSE, *avoir aimé.*

Les Grecs, qui ont, comme nous, un Préſent & trois Prétérits, ont deux Futurs : l'un qui déſigne qu'on doit commencer telle choſe, s'y adonner ; & l'autre qui déſigne qu'on doit achever, mener à fin, faire complettement une choſe.

Ces Tems ſont tous indéfinis, enſorte qu'ils peuvent tous être ce qu'ils ſont, dans des époques actuelles, antérieures & poſtérieures.

Cette maxime, *l'homme veut* ÊTRE *heureux*, eſt vraie pour tous les tems, pour les hommes qui ſont, qui ont été & qui ſeront. Le mot ÊTRE ſuppoſe toutes les époques poſſibles.

Et ſi nous diſons, *enfin je puis vous* SALUER, *je voulus vous* SALUER, *j'aurai le plaiſir de vous* SALUER ; nous employons *ſaluer* comme actuel, comme antérieur & comme poſtérieur, relativement à l'époque où nous parlons.

Il en eſt de même du Prétérit, *j'ai cru vous* AVOIR SALUÉ, *je crois vous* AVOIR SALUÉ, *je croirai vous* AVOIR SALUÉ *en vous faiſant un ſigne de tête.*

Ici, partage entre les Grammairiens. SANCTIUS à la tête d'un grand nombre de Partiſans, a cru que les tems de l'Infinitif ne déſignent un tems particulier qu'autant qu'ils ſont unis à des Verbes qui n'étant pas à l'Infinitif, déſignent un tems quelconque : d'après ce principe, le mot ci-deſſus SALUER ne déſigneroit par lui-même aucune époque, puiſqu'il ne déſigne une époque actuelle que parce qu'il eſt joint à un Préſent *je puis* ; une époque antérieure, parce qu'il eſt joint à un Prétérit *je voulus* ; & une époque poſtérieure, parce qu'il eſt joint à un Futur *je croirai.* Mais, répond fort bien M. Beauzée (1), chaque tems de l'Infinitif déſigne invariablement une époque qui lui eſt propre ; ainſi *ſaluer* eſt toujours un Préſent, quelle que ſoit l'époque avec laquelle on l'aſſocie : & *avoir ſalué* ſera toujours un Prétérit, quoiqu'on le raporte à des époques actuelles & futures. Ce n'eſt pas leur valeur déterminée qui dépend des Verbes dont ils ſont précédés : ceux-ci ne déterminent que le moment où ces actions eurent lieu, comme préſentes ou comme paſſées, &c.

(1) Gramm. Gen. T. II. p. 274.

CHAPITRE VII.

Des Tems de l'Infinitif Latin, appellés GÉRONDIFS.

§. I.

Ce qui a donné lieu aux Gérondifs.

LEs Latins, ont dans leur Infinitif une ſorte de Tems qu'on apelle Gérondifs, & dont juſqu'ici on ne s'eſt point formé d'idée nette & exacte, parce qu'ils paroiſſent abſolument bornés à cette Langue, quoique ce ne ſoit que relativement à la forme. Afin de pouvoir nous en rendre raiſon, rapellons-nous ce que nous avons déja vu, que les Infinitifs tenant lieu d'un Nom, ſous-entendu, s'employent de la même maniere que s'employeroit ce Nom s'il étoit exprimé : qu'ils ſont ainſi ſucceſſivement ſujet, objet, terminatif, complément : qu'ainſi ÉTUDIER eſt ſujet, lorſqu'on dit ÉTUDIER *eſt une choſe utile* ; déterminatif ou complément dans cette phraſe, *il eſt tems* d'ÉTUDIER ; terminatif dans cette troiſiéme, *on lui donna la Grammaire à* ÉTUDIER ; objet enfin lorſqu'on dit, *il le fait* ÉTUDIER *du matin au ſoir*. Obſervons encore que ces divers emplois ne ſont déſignés que par des moyens étrangers au Verbe *étudier*, qui demeure toujours le même dans toutes ces circonſtances.

Les Infinitifs ſe trouveront donc néceſſairement chez les Latins dans les mêmes circonſtances : ils ſeront tour à tour ſujets, objets, terminatifs, &c. mais les Latins ſeront-ils obligés d'exprimer, comme nous, ces qualités diverſes par des marques étrangeres à l'Infinitif ? L'Infinitif ne pourra-t-il pas changer de terminaiſon, ſuivant la fonction diverſe qu'il aura à remplir ? Qu'eſt-ce qui l'empêcheroit, dans une Langue qui a déja des terminaiſons pour tous les rôles qu'ont à remplir les Noms ? On n'aura qu'à tranſporter ces terminaiſons aux Infinitifs, & ils indiqueront dès-lors par eux-mêmes le rôle qu'ils rempliſſent dans les tableaux où ils ſe trouvent. C'eſt ce que firent ſagement les Latins. L'Infinitif devenoit-il complément ou déterminatif ? ils changeoient ſa terminaiſon *are* ou *ere*, en ANDI ou *endi* : étoit-il terminatif ? ils la changeoient en NDO : étoit-il à la ſuite de la Prépoſition AD, qui marque le but ? ils changeoient cette terminaiſon en NDUM.

C'eſt ce qu'ils apellerent GÉRONDIFS, mot formé de GER*ere*, agir, gérer.

Mais que signifie ce nom, & pourquoi fut-il donné à cette portion de l'Infinitif ? C'eſt ce qu'on chercheroit inutilement dans nos Grammairiens les plus célébres, qui n'ont rien de ſatisfaiſant à cet égard. Il faut donc aller encore ici à la découverte.

§. 2.

Définition des Gérondifs.

Les Gérondifs expriment les divers raports qu'offrent les Préſents des Infinitifs avec le reſte de la phraſe, de la même maniere que dans les Noms, les cas en déſignent les divers raports. On peut dire dans ce ſens qu'ils ſont les cas de l'Infinitif.

L'Infinitif ſert-il de complément à un Nom ? On employe le Gérondif en *di* : il eſt tems d'étudier, *tempus eſt* STUDENDI.

Le Gérondif en DO, ſert à marquer, comme le Datif, le terme d'une action ; ainſi pour dire je mettrai mes ſoins à chercher ce que vous deſirez, on dit QUÆRENDO *quod optas operam dabo*.

Le Gérondif en DUM, déſigne la deſtination, & ſert également à rendre l'Infinitif propre à entrer dans des phraſes où il eſt précédé d'une Prépoſition : il vint pour répondre, *venit* AD RESPONDENDUM ; pour étudier, AD STUDENDUM.

L'Infinitif eſt-il employé comme un circonſtantiel, pour déſigner le moyen, &c. on ſe ſert encore du Gérondif en DO, mais tenant lieu d'Ablatif : ainſi on dit, *memoria* EXCOLENDO *augetur* ; comme ſi nous diſions, la mémoire s'augmente *par cultiver elle*, au lieu de dire *en la cultivant*.

Par ce moyen, la Langue Latine étoit parfaitement ſemblable à elle-même : comme elle n'employe jamais les Prépoſitions que devant les cas, toute Prépoſition qui précédoit un Verbe, le voyoit au cas avec lequel elle s'aſſocioit ; & tout Verbe qui ſervoit de complément à un Nom ſe trouvoit au cas qu'exige le complément.

Tandis que dans nos Langues ſans cas, les Prépoſitions ſeules ſervent de lien entre un Infinitif & les mots avec leſquels il eſt en raport, parce que chez nous les Prépoſitions ſeules ſervent à marquer ces raports.

§. 3.

Origine des Gérondifs.

Mais quelle fut l'origine de ces Cas de l'Infinitif ? C'eſt une queſtion encore en litige : car tel eſt le ſort des Langues, de donner lieu à une foule de diſcuſſions intéreſſantes, qui ſemblent interminables : on diroit que leur génie ſe plaît à nous échaper : réſout-on une difficulté ? il s'en éleve auſſi-tôt une multitude auſſi obſcures. Diſons-le hardiment ; la terminaiſon même du nom des Gérondifs, leur parfaite reſſemblance avec les cas du participe en DUS, & le raport qu'ils ont, comme lui, avec l'idée ſoit du Futur, ſoit des tems poſtérieurs, tout prouve qu'ils ne furent autre choſe dans leur origine que les cas même du Participe Futur Paſſif, de ce Participe terminé en NDUS ; & que d'Adjectifs Paſſifs comme lui, ils s'employerent inſenſiblement comme des noms actifs, par une ellipſe ſemblable à celle dont nous uſons lorſque nos participes prétérits paſſifs deviennent une portion de nos Tems actifs, & s'employent comme des Noms ; ainſi les Latins diſent, *tempus eſt ſtudendi lectionem*, il eſt tems *d'étudier* ſa leçon, comme nous diſons, j'ai *achevé*.

Des deux côtés, paſſif devenu actif, & adjectif employé comme un nom.

§. 4.

Controverſe à ce ſujet.

Vous renouvellez ici une vieille erreur, me dira-t-on : les Anciens ont cru en effet que les Gérondifs étoient les cas du Participe en DUS ; mais on leur a très-bien prouvé qu'ils ſe trompoient.

Je conviens de tout cela ; je ſais que SANCTIUS, SCIOPPIUS, VOSSIUS, &c. ont dit ce que j'avance ici : je ſais auſſi que MM. de Port-Royal (1) & M. Beauzée ont très-bien réfuté les raiſons dont ils appuyoient leur ſyſtême : malgré cela, je ne puis me réſoudre à adopter d'autre principe ; mais je l'éleve ſur une baſe abſolument différente de tout ce qu'ils ont dit, & qui me paroît auſſi inébranlable que la leur étoit fragile.

Qu'on juge de celle-ci par la réfutation victorieuſe qu'en a fait M. (1) Beau-

(1) Gramm. Gén. Part. II. Chap. XXI.
(1) Gramm. Gén. T. II. p. 187.

zée. « Les Grammairiens, dit-il, dont je combats ici l'opinion, en démon-
» trent eux-mêmes l'erreur par l'embarras & l'absurdité de la maniere dont
» ils sont forcés d'analyser les Gérondifs, qu'ils regardent comme participes
» passifs. Les uns sous-entendent l'Infinitif actif du Verbe même ; &, selon
» eux, c'est cet Infinitif sous-entendu qui régit l'accusatif. Ainsi, PETENDUM
» *est pacem à Rege*, signifie dans leur système, demander au Roi la paix
» est ce qui doit être demandé... Les autres sous-entendent le nom *nego-*
» *tium*, & commentent ainsi la même phrase, *negotium petendum à Rege*
» *est circa pacem*, la chose qui doit être demandée au Roi a pour objet
» la paix. Ni les uns ni les autres ne pourroient se tirer d'affaire avec les Gé-
» rondifs des Verbes neutres : car que voudroit dire, par exemple, *dormire dor-*
» *miendum est*, dormir doit être dormi ; *tempus dormire dormiendi est*, le tems
» dormir est de ce qui doit être dormi ; *negotium dormiendum est*, une chose
» doit être dormie ».

Certainement rien n'est plus ridicule que de pareilles explications ; elles prouvent que ces Grammairiens ne tenoient point le fil de la science dont ils s'occupoient, & d'après eux il étoit impossible d'admettre que les Gérondifs fussent les cas des participes en DUS.

J'avoue encore qu'en regardant les Gérondifs comme les cas purs & simples de l'Infinitif, ainsi que le propose M. Beauzée, on rend raison d'une maniere très-nette des phrases dans lesquelles ils se rencontrent. A cet égard, ce système ne laisse rien à désirer ; mais il laisse dans l'obscurité la plus profonde, l'origine des Gérondifs ; il ne rend pas raison de leur parfaite conformité pour le son avec les cas du participe futur passif, & il empêche de tirer de ce raport les conséquences intéressantes qui en résultent. Reprenons donc cette question, mais sous un nouveau point de vue.

§. 5.

Comment les Gérondifs sont nés du Participe en dus.

Il est incontestable 1°. que les Gerondifs sont parfaitement semblables quant au son, aux Cas du Participe futur en *dus* ; 2°. qu'ils leur sont parfaitement semblables quant au sens.

Point de différence à ces deux égards dans les phrases suivantes, entre *amandi*, génitif du participe en DUS, & *amandi* Gérondif : *tempus est amandi patris*, c'est le tems du Pere qui doit être aimé : *tempus est amandi*, c'est le tems de ce qui doit être aimé.

La seule différence qui y regne, c'est que dans la premiere, l'objet qu'on doit

aimer eſt exprimé ; au lieu qu'il ne l'eſt pas dans la ſeconde : qu'on s'exprime dans celle-ci d'une maniere indéfinie en faiſant abſtraction de tout objet : auſſi tous ces Gérondifs ne ſont autre chôſe que le genre neutre du participe ; ce genre dont on ſe ſert toutes les fois qu'on employe un Adjectif qui n'eſt accompagné d'aucun nom.

Il n'eſt pas moins certain que le Participe étant conſidéré ſous ce point de vue indéterminé, devenoit parfaitement analogue à l'infinitif, qui eſt lui-même indéterminé ; & qu'il étoit très-indifférent de dire, *c'eſt le tems d'aimer*, ou *il eſt le tems de ce qui doit être aimé*, & que cette derniere formule dévoit même être préférée à la premiere chez les Latins qui avoient une prédilection ſinguliere pour les tournures paſſives.

Mais s'il étoit indifférent en ſoi de ſe ſervir de l'une ou de l'autre de ces formules, il ne l'étoit point relativement au génie de la Langue Latine : car il lui étoit impoſſible d'employer l'Infinitif, puiſqu'il auroit dû être précédé d'une Prépoſition, ce qui ne ſe pouvoit : on profita donc de la reſſource qu'offroit à cet égard le Participe en *dus*, au moyen de ſes cas.

Ce n'eſt pas tout : ces cas du Participe étant toujours pris dans un ſens indéterminé & parfaitement analogue à l'infinitif actif, ſe firent conſidérer inſenſiblement comme des tems actifs, & ils amenerent à leur ſuite l'accuſatif tout comme s'ils avoient été actifs : ainſi l'on dit *tempus eſt* LEGENDI *hanc epiſtolam*, comme on diroit *tempus eſt* LEGERE *hanc epiſtolam* : le ſens étoit parfaitement analogue de part & d'autre ; & l'eſprit qui concevoit une tournure active dans le premier cas *tempus eſt legendi*, diſoit auſſi-tôt *hanc epiſtolam*, comme ſi ce mot fût venu à la ſuite d'un Verbe actif.

C'eſt préciſément de la même maniere que nous prenons dans un ſens actif les Participes prétérits paſſifs lorſque nous diſons *j'ai fait*, *j'ai aimé*, & que nous les employons comme des maſculins dans ces phraſes, *j'ai fait cette Diſſertation*, *j'ai aimé cette perſonne*, tandis qu'ils devroient être au féminin, & qu'on devroit dire, ſuivant le ſens primitif, *j'ai faite cette Diſſertation*, *j'ai aimée cette perſonne* ; tout comme nous diſons *cette Diſſertation que j'ai faite*, *cette perſonne que j'ai aimée*.

Mais accoutumés à conſidérer ces Prétérits paſſifs comme indéterminés, quand ils marchent les premiers, nous les employons comme s'ils n'avoient rien de commun avec les Noms dont ils ſont ſuivis, & comme s'ils étoient actifs, d'autant plus qu'ils ſont partie de nos actions.

Ainſi les Latins accoutumés à conſidérer les cas du Participe en *dus*, d'une maniere indéterminée quand ils marchent ſans nom, & comme déſignant

des actifs, les firent ſuivre de Noms à l'accuſatif, tout comme s'ils avoient été des Tems actifs.

C'eſt donc des deux côtés une ſeule & même marche, & en François & en Latin : de part & d'autre des Participes paſſifs employés comme actifs, & revêtus de toutes les prérogatives de l'actif, non par eux-mêmes, mais en conſéquence de la maniere dont l'eſprit les incorpore avec l'actif, pour tenir lieu de Tems & de tournures qui devroient être actives, & que l'actif ne fournit pas.

Il eſt vrai que dans toutes les Grammaires Latines, on a diſtingué les Gérondifs des Participes, & l'on en a fait des Tems actifs : mais les Grammairiens Latins étoient conduits à cette diſtinction par l'uſage qu'on faiſoit des Gérondifs : c'eſt ainſi que nous pouvons conſidérer les Participes joints aux Verbes dans *j'ai fait*, *j'ai aimé*, &c. comme des tems différens du Participe *fait*, du Participe *aimé*, parce qu'ils ſe conſtruiſent différemment. D'ailleurs, lorſque ces Grammairiens auroient erré à cet égard, on n'en auroit pas dû être étonné, puiſque dans ce tems-là on n'avoit nulle idée de la métaphyſique du Langage : ils ſe trompoient cependant moins qu'on ne penſe, puiſqu'ils nous diſent, comme par tradition, & ſans en pouvoir rendre raiſon, que les Gérondifs viennent du Participe.

Ajoutons qu'il eſt d'autant moins étonnant que les Gérondifs repréſentent l'Infinitif qu'ils viennent eux mêmes de ce Mode. Il eſt vrai que dans l'état actuel des Infinitifs Latins, on ne voit pas comment les Participes en *ndus* pourroient s'être formés de l'Infinitif toujours terminé en *re*. Mais cette terminaiſon eſt poſtérieure à celle qu'avoit l'Infinitif, lorſque le Participe en DUS fut établi. Ces Infinitifs Latins ſe terminoient alors en *n*, ou *ne* : on diſoit par un ſon ſourd *amane*, *legene*, là où l'on dit enſuite par un ſon aigu *amare*, *legere*.

Que les Infinitifs Latins ſe ſoient terminés ainſi, & que la ſyllabe *re* n'ait été chez eux qu'une altération de *ne*, c'eſt ce qui réſulte inconteſtablement de la comparaiſon de ces Infinitifs avec ceux des autres Langues, dont le Latin ne fut qu'un Dialecte.

Ainſi les Grecs diſent TIM-*an*, craindre ; PHIL-*ein*, aimer.
Les Peuples Germaniques, BRECH-*en*, faire brêche.
Les Perſans anciens & modernes, NUSH-*ten*, écrire.
Les Goths, LUK-*an*, fermer.

Les Anglois qui ſupriment la terminaiſon des Infinitifs, l'ont conſervée dans les cas où ces Infinitifs s'employent comme noms : ainſi ils diſent THINK-*ing*, le penſer, l'action de penſer : PRAIS-*ing*, le priſer, l'action de priſer, de louer :

MEDDL-*ing*,

MEDDL-*ing*, l'action de se mêler d'une chose, de s'y intéresser. Il n'est pas besoin de faire observer qu'ici *ein* s'est écrit *ing* par laps de tems, & par l'oubli de l'origine de ces mots.

Ajoutons qu'il n'est rien de plus ordinaire que le changement de N en R, & de R en N. C'est ainsi que nous disons LONDRES au lieu de *Londen*, qui est la prononciation de *London*, & qu'il est des Peuples qui disent *verin* au lieu de *venin*.

C'est ainsi qu'un léger changement de lettres fait disparoître ou rétablit le raport des mots, & que les étymologies deviennent aisées ou difficiles à découvrir, suivant qu'on est plus ou moins fait à ces changemens.

CHAPITRE VIII.

DES SUPINS.

LES Supins étant de la même nature que les Gérondifs, ils n'auront rien d'embarrassant lorsqu'on les expliquera par les mêmes principes.

Ces Supins sont encore des Tems de l'Infinitif qui n'appartiennent qu'à la Langue Latine, & sur lesquels on n'étoit pas plus avancé qu'à l'égard des Géroudifs, & cela devoit être; car les lumieres acquises sur les uns, auroient dissipé les ténébres dont les autres étoient offusqués.

Les Grammairiens Latins, toujours éloignés des principes du Langage, regarderent, à ce que nous dit CHARISIUS, les Supins comme des Adverbes. C'étoit s'arrêter à l'écorce.

MM. de Port-Royal (1) les ont envisagés comme des Noms Verbaux substantifs: ils ajoutent qu'ils se forment du Participe prétérit passif, & ils les rendent par un adjectif; *ventum fuit*, on est *venu*.

M. Beauzée les regarda (2) comme les Gérondifs du Prétérit de l'Infinitif, & comme lui servant de cas: d'où il conclut qu'ils sont tout-à-la-fois *Noms* & *Verbes*.

Ceci étoit très-bien vu: les Supins sont en effet au Prétérit de l'Infinitif ce que les Gérondifs sont au Présent; & comme ceux-ci sont les cas du présent, les

(1) Gramm. Latine, Remarq. particul. Sect. IV. Chap. II.

(2) Gramm. Gén. T. II. p. 327.

Supins ſont les cas du Prétérit. Mais quelle eſt leur origine, & pourquoi donna-t-on des cas au Prétérit ? C'eſt ce qu'il s'agit de développer.

Nous verrons à cet égard que les SUPINS ſont les cas du Participe prétérit paſſif, employés dans un ſens indéterminé pour déſigner les raports du Prétérit de l'Infinitif, comme les Gérondifs ſont les cas du Préſent de cet Infinitif.

En effet, le Prétérit de l'Infinitif qui n'a qu'une ſeule terminaiſon, ne pouvoit ſe prêter par lui-même à ce qu'exigeoient les diverſes circonſtances dans leſquelles il ſe rencontroit ſans ceſſe : & l'on ne pouvoit y ſupléer par les Prépoſitions, puiſque jamais Prépoſition ne ſe mit en Latin devant un Verbe.

Dans cette détreſſe, il ne reſta qu'un parti aux Latins ; ce fut de changer leur marche ; & au lieu d'employer un Infinitif, puiſqu'il n'avoit qu'une ſeule terminaiſon, de recourir au Participe prétérit, qui offroit toutes celles dont on avoit beſoin : ainſi au lieu de dire, *ce Livre eſt digne d'avoir été lu*, phraſe où la Prépoſition *de* auroit été devant un Infinitif, ils dirent, *ce Livre eſt digne* d'être choſe *lue*, *liber dignus lectu*, & non *liber dignus lectum fuiſſe*.

Le Verbe déſignant ici une circonſtance, ſe trouve par-là même à l'ablatif apelé *Supin* en U.

On dit de même, *mirabile dictu* ! admirable d'être choſe dite, au lieu de, *choſe admirable à dire*, ou *à avoir été dite*.

Il eſt un autre Supin, *le Supin eſt* UM : celui-ci eſt un Accuſatif : il marque le but auquel tend une action, il indique ce qui en eſt l'objet : ainſi un perſonnage de Térence demande à un autre, *cur te is perditum ? pourquoi vas-tu faire toi perdu* ? comme nous dirions, *pourquoi vas-tu te perdre ?* De même au lieu de dire, *je vais me promener*, ils diſoient, *je vais* à ce que je me ſois *promené*, ou *je vais* faire que je me ſois *promené*.

Eo lectum, je *vais* faire que cela ait été *lu* ; au lieu de dire, *je vais lire*.

Préciſément comme nous diſons *j'ai fait*, pour dire *j'ai* ou je poſſéde une choſe *faite* par moi ; & *je me ſuis perdu*, pour dire, je ſuis cauſe que je ſuis *perdu* : phraſes dans leſquelles *fait* & *perdu* ſont de vrais Participes, comme les Supins Latins.

Ces cas des Participes prétérits paſſifs, conſidérés ainſi ſous un point de vue indéterminé, & ſans être accompagnés d'aucun Nom, parurent bientôt n'avoir plus rien de commun avec les Participes dont ils étoient empruntés ; & étant ſynonimes de phraſes actives, comme lorſque nous diſons *choſe admirable à voir*, ou *je vais me promener*, ils furent bientôt regardés comme apartenans à l'infinitif actif, entre les tems duquel nous les plaçons encore comme pour

faire le tourment & des jeunes gens qui ne peuvent concevoir des tems pareils, & de ceux qui veulent les leur expliquer, & qui ne sachant comment s'y prendre, se rejettent sur l'usage.

Mais tout usage est fondé sur quelque raison, & c'est à découvrir cette raison que doit s'apliquer le Grammairien, sûr qu'on saisira l'usage & qu'on s'y conformera avec beaucoup plus de facilité, dès qu'on en apercevra la raison, & qu'on pourra le comparer avec les usages de sa propre Langue.

ARTICLE II.

DES FORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Formes que prennent les Verbes.

Tous les Tableaux du Discours, comme nous l'avons déja vu, se divisent en trois classes; Tableaux Énonciatifs, Tableaux Actifs & Tableaux Passifs: & chacune peint un état différent; la premiere, l'état d'un Être doué d'une qualité quelconque; la seconde, l'état d'un Être qui agit; la troisiéme, l'état d'un Être sur lequel on agit, ou qui éprouve l'impression d'un Agent Étranger.

De-là naîtront trois sortes de Verbes, puisque le Verbe doit se prêter à toutes ces circonstances: des Verbes Actifs, tels qu'*aimer*, *lire*, *faire*; des Verbes Passifs, tels qu'*être récompensé*, *être desiré*; des Verbes Énonciatifs, tels qu'*être*, *devenir*, *arriver*.

Tout Verbe actif a un passif; ainsi *aimer*, *lire*, *faire*, font au passif, *être aimé*, *être lu*, *être fait*: tout Verbe passif a donc un actif correspondant; ainsi *être récompensé*, *être désiré*, font à l'actif, *récompenser*, *désirer*.

Mais le Verbe énonciatif marche souvent seul; *être*, *dormir*, *arriver*, n'ont ni actif ni passif. Quelquefois cependant il correspond à des Verbes actif & passif: tel est FONDRE.

Il est actif dans cette phrase, *fondre* un lingot d'or.

Passif dans celle-ci, ce lingot *a été fondu*.

Énonciatif dans cette troisiéme, cet or *fond* au feu.

(1) Bajazet, Act. V. Sc. IV. C'eſt ce Prince lui-même qui ſe juſtifie du reproche d'ingratitude que lui fait Roxane.

De-là réſultent trois formes différentes dans les Verbes, forme *active*, forme *paſſive*, forme *énonciative*. C'eſt ce que l'on apelle dans les Grammaires Latines & Françoiſes Verbes *actifs*, Verbes *paſſifs* & Verbes *neutres*; neutres, parce qu'ils ne ſont ni actifs ni paſſifs, qu'ils ne déſignent qu'un état pur & ſimple ſans aucun raport à l'idée d'action.

A ces trois ſortes de Verbes, on en peut joindre deux autres diſtinguées en François & dans d'autres Langues par des formes qui leur ſont propres. Ce ſont ceux qu'on apelle RÉFLÉCHIS & RÉCIPROQUES.

Ceux-là, qui déſignent l'état d'un Agent qui eſt lui-même l'objet de ſon action : ceux-ci, qui déſignent des Agens qui éprouvent de la part de ceux qui ſont les objets de leur action, la même impreſſion qu'ils leur font éprouver.

Se blanchir, *ſe rougir*, *s'aimer*, ſont des Verbes réfléchis.

S'entre-aider, *s'entre-aimer*, ſont des Verbes réciproques.

Obſervons que les Verbes réfléchis ſe prennent ſouvent dans un ſens neutre & dans un ſens réciproque. Nous diſons dans ce dernier ſens, *on ſe querelle*, *on s'égorge*, *on s'aime* ; tandis que ces Verbes *ſe rougir*, *ſe blanchir*, *ſe colorer*, déſignent également le ſens énonciatif ou neutre, tout comme le ſens réfléchi, puiſqu'ils s'apliquent & à des Êtres qui ſe colorent entr'eux, & à des Êtres qui ſe colorent eux-mêmes, &c. & à des Êtres qui deviennent colorés, &c. par une cauſe étrangere, ſans y avoir contribué par eux-mêmes. Ainſi l'on dit, *ces feuilles ſe colorent*, quoique leur action n'y entre pour rien, qu'elles ne contribuent nullement à ſe donner ce coloris : mais l'effet étant le même, on ne met point de différence dans l'expreſſion.

Sortir, détermine l'occaſion qu'accepta ce Héros de la piéce; auſſi eſt-il

CHAPITRE II.

Formes des Verbes de la Langue Françoiſe.

De tout ce que nous venons de dire, on peut conclure que nos Verbes François ont trois formes différentes, & même quatre : la forme *énonciative*, la forme *active*, la forme *paſſive* & la forme *réfléchie*. Elles exiſtent toutes quatre dans le Verbe *rougir*.

Rougir au feu, Verbe neutre, Forme ÉNONCIATIVE.
Rougir un fer, Verbe actif, Forme ACTIVE.
Être rougi, Verbe paſſif, Forme PASSIVE.
Se rougir, Verbe réfléchi, Forme RÉFLÉCHIE.

Les Verbes RÉCIPROQUES s'analyſant par ces derniers, peuvent en être regardés comme une nuance.

De ces Formes la premiere ſe conjugue, dans les Tems compoſés, tantôt par le moyen du Verbe ÊTRE ; tantôt par le moyen du Verbe AVOIR. Ainſi l'on dit, *je ſuis* arrrivé, *j'étois* arrivé, *je ſerai* arrivé : tandis qu'on dit, *j'ai* dormi, *j'avois* dormi, *j'aurai* dormi.

Cet uſage du Verbe *avoir* pour former les tems compoſés dans les Verbes énonciatifs ou neutres, le fait ſouvent employer mal à propos ; lorſqu'on dit, par exemple, *j'ai* tombé, & *j'ai* deſcendu, quand il s'agit de ſoi-même, au lieu de dire *je ſuis* tombé, *je ſuis* deſcendu.

La ſeconde Forme ſe conjugue avec le Verbe AVOIR, *j'ai* aimé, *j'ai* fait.

La troiſiéme avec le Verbe ÊTRE dans les tems ſimples, & avec le Verbe *avoir* joint au participe *été* dans les tems compoſés : tandis qu'en Italien, *avoir* en eſt totalement banni, & que ces tems compoſés ſont formés des tems ſimples du Verbe *être*, joints à ſon participe *été* : ainſi on dit en Italien, comme dans quelques Provinces du Royaume, *je ſuis été*, *je ſerai été*, & non *j'ai été*, *j'aurai été*.

La quatriéme Forme ne ſe conjugue également qu'avec le Verbe ÊTRE : *je me ſuis* rougi, *je me ſerai* embarqué.

Trois de ces formes employent donc le Verbe Être : on dit également :

Je ſuis arrivé, prétérit énonciatif ou neutre.
Je ſuis aimé, préſent paſſif.
Je me ſuis agrandi, prétérit réfléchi.

Ce mot d'ÊTRE *réfujté*, ſert de détermina[illegible]
lité, ſous-entendu, & qui n'a diſparu que parce qu'il n'ajoutoit rien à l'énergie
&

Voilà donc trois Tems compoſés du Verbe *être* & qui apartiennent cependant à trois Formes différentes : en conclura-t-on qu'elles ſont les mêmes ? non ſans doute : mais que ces diverſes circonſtances tiennent entr'elles par un lien commun : tous ces Verbes offrent en effet une qualité pure & ſimple ; ils ſont tous conſidérés comme s'ils étoient énonciatifs.

JE SUIS *arrivé*, peint l'état dans lequel la perſonne qui parle, ſe rencontre en conſéquence du chemin qu'elle a fait.

JE SUIS *aimé*, peint l'état dans lequel elle ſe trouve, par un effet de l'attachement qu'on a pour elle.

JE ME SUIS *agrandi*, peint ſon état, tel qu'il eſt en conſéquence d'un changement qu'elle a aporté à ſa ſituation.

Ces trois états ſont préſens ; car ils peignent tous l'état actuel. C'eſt actuellement que je ſuis dans cet état où je puis dire *je ſuis arrivé*, *je ſuis aimé*, *je me ſuis agrandi* : il eſt vrai que le premier & le dernier ſont l'effet d'une action paſſée, ce qui les a fait mettre au rang des tems paſſés : mais parce que les états qu'ils peignent ſont préſens, on ſe ſert pour les exprimer du préſent *je ſuis* : *je ſuis arrivé*, comme on dit *je ſuis aimé*.

C'eſt donc par les raports ſous leſquels on conſidére une même expreſſion qu'elle devient neutre ou paſſive, préſente ou paſſée ; & non par la forme matérielle qu'elle offre.

Il en eſt de même dans toutes les Langues : la diſtribution des Tems ſous diverſes Formes, fut toujours relative à la principale face ſous laquelle on les conſidéra.

(1) Medée, Acte I. Sc. IV.

CHAPITRE III.

DES FORMES LATINES.

La Langue Latine a moins de Formes que la Langue Françoiſe ; elle eſt bornée a deux, l'Active & la Paſſive.

La Forme Active ſert dans cette Langue pour les Verbes Actifs, Neutres & réfléchis. *Docet*, il enſeigne ; *rubeſcit*, il rougit ; *evigilat*, il s'éveille ; *evaneſcit*, il s'évanouit.

La Forme Paſſive répond à notre paſſif, *amor*, je ſuis aimé ; *audior*, je ſuis entendu.

Mais ſous cette Forme ſont compris des Verbes qui tiennent lieu de Verbes Actifs, & qu'on apelle pour cette raiſon, DÉPONENS, c'eſt-à-dire, des Verbes qui ont *dépoſé* la ſignification paſſive pour revêtir la ſignification active. Tels ſont, *opperior*, j'attends ; *polliceor*, je promets ; *imitor*, j'imite ; *ſequor*, je marche à la ſuite, je ſuis.

De la maniere dont on définit ces Verbes en diſant qu'ils ont la forme paſſive & la ſignification active, on en fait des êtres de raiſon, dont il eſt impoſſible de ſe former une idée. Les Latins ayant une forme uniquement deſtinée aux Verbes Actifs, diamétralement oposés eux-mêmes aux Paſſifs, par quel caprice ce Peuple, confondant toutes les idées, auroit-il exprimé des idées actives par des Verbes paſſifs ? Ils auroient donc pu également exprimer des idées paſſives par des Verbes actifs ; car la Loi devoit être égale : & pourquoi le même caprice qui ſe jouoit des Verbes paſſifs, n'auroit-il pas étendu ſa biſarrerie juſques ſur les Verbes actifs ?

Je ne crains pas que l'on m'objecte ici quelques Verbes actifs des Latins, qu'on rend en François par des verbes paſſifs, *liceo*, être mis à prix ; *vapulo*, être battu ; *fio*, être fait ; & *veneo*, être vendu : bien loin que ces Verbes anéantiſſent ce que j'avance, ils le confirment de la maniere la plus évidente. MM. de Port-Royal les apellent des Verbes *Neutres qui ſemblent avoir la ſignification paſſive* (1). Ils ne l'ont donc pas réellement ; ils ſont donc actifs : & c'eſt nous qui les dénaturons, en leur ſubſtituant un ſens différent de celui qu'ils

(1) Nouv. Méth. Lat. p. 329. Regl. LXXVIII. ſur les Prét. & Sup.

(1) Gramm. Gen. T. II. p. 274.

offrent. *Liceo* ſignifie permettre ; *vapulo*, pleurer, périr, ſécher ſur pied de douleur ; *fio*, être, exiſter ; *veneo*, aller en vente.

Il en eſt de même des Verbes Paſſifs ; jamais ils n'ont ſervi à exprimer une idée active ; ces prétendus Verbes paſſifs pour la forme, actifs pour le ſens, ſont une vraie chimère, qui n'eſt propre qu'à brouiller toutes les idées grammaticales.

Tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt qu'à une ſignification propre qui étoit paſſive, nous en avons ſubſtitué une qui étoit active & figurée : prouvons-le par l'analyſe des Verbes Déponens que nous venons de donner pour exemples.

OPPERIOR n'eſt point actif, c'eſt le paſſif d'*opperio* ; celui-ci ſignifie *fermer*, *barrer le paſſage* : *opperior* ſignifie donc *être fermé*, *être barré par quelque obſtacle qui ferme le paſſage* : telle eſt la ſignification propre de ce Verbe, fondée ſur l'étymologie même de ce Verbe, qui vient de OB, *devant*, *contre* ; & de PER, *tout ce qui a rapport au paſſage* : *op-per-io*, je mets ſur ou contre le paſſage de quelqu'un : auſſi ſon contraire *a-per-io* ſignifie ouvrir, c'eſt-à-dire, *ôter du paſſage*, A ſignifiant l'excluſion, l'action d'ôter.

Mais lorſqu'on eſt arrêté dans ſon chemin, il faut ou retourner ſur ſes pas ou attendre qu'on vienne nous débarraſſer, qu'on vienne ouvrir. *Opperior* ſignifia donc au figuré *attendre* : mais lorſqu'on eut totalement perdu de vue le ſens propre, on crut que le vrai ſens de ce Verbe étoit le ſens figuré : ce qui faiſoit d'un paſſif un actif, & brouilloit tout.

POLLICEOR eſt le paſſif de *pollicere*, qui ſignifie *engager*, *arrêter quelqu'un à ſon ſervice par promeſſe*. Ce verbe tint à POLITIO, qui ſignifie *l'action de s'engager auprès de quelqu'un pour labourer ſes champs moyennant un ſalaire* ; & d'où eſt venu notre terme *paſſer une police* ou *prendre un engagement*, *faire un traité*, &c. Mais puiſque *polliceo* ſignifie engager, donner parole, *pollliceor* ſignifiera être engagé, être lié par ſa parole. Or *être lié par ſa parole*, c'eſt en François *avoir promis* ; ce Verbe devint donc ſynonime de *promettre* ; & celui-ci prenant la place de la ſignification propre, a fait regarder comme actif un Verbe qui eſt réellement paſſif.

Imitor eſt également paſſif, il ſignifie *être fait ſemblable*. *Avoir imité une perſonne*, n'eſt-ce pas lui être devenu ſemblable dans ce en quoi on l'imita ? Inſenſiblement cette expreſſion s'apliqua à l'action même par laquelle on devenoit ſemblable, & à celle par laquelle on rendoit une choſe ſemblabe à une autre. Il en eſt de même de notre Verbe imiter. Nous imitons, en nous rendant ſemblables ; en devenant l'image d'un autre : nous imitons en rendant une choſe ſemblable à une autre : ce mot tient à celui d'IMAGO, *image*, qui n'eſt autre choſe que l'*imitation d'un objet*.

SEQUOR

SEQUOR, ne ſignifie *ſuivre*, *marcher à la ſuite*, que dans le ſens figuré : le ſens propre, c'eſt tout-à-la-fois *être ſéparé d'un autre objet, & être placé derriere lui.* Ce Verbe vient d'un mot qui s'écrivit indifféremment SEK, SEC, SEQ, qui déſigne une *moitié*, l'état d'une choſe partagée en deux, & qui forma en toute Langue une multitude de mots, dont perſonne n'avoit encore aperçu les raports.

1°. Des mots relatifs à l'action de partager en deux :

En Latin, SECO, couper.
Sector, ſcieur.
Sec-ula, faucille.
Sica, poignard.
Sicarius, aſſaſſin.

En Mede, *Sachs*, coûteau.

En Hébreu, שכין, *Sakin*, coûteau.

2°. Des mots relatifs à l'idée de portion, de partage :

Secus & *ſexus*, le ſexe, les portions de la même eſpéce.
Seculum, ſiécle, portion du tems.

3°. Des mots relatifs à la portion qui marche la premiere :

Sectarius vervex, le bélier qui marche à la tête du troupeau.

4°. Des mots relatifs à la portion qui marche la derniere, ou après les autres :

Sectator, qui ſuit, qui fait cortége.
Sector, *Sequor*, } Suivre, venir après : 2°. Rechercher : 3°. Imiter.

5°. L'enſemble de ceux qui ſuivent :

Secta, une ſecte.

SEQUOR eſt donc paſſif : il ſignifie mot à mot *être mis à la ſuite* d'un autre objet ; mais c'eſt ce que nous apellons *ſuivre*, Verbe qui s'employe dans un ſens neutre & dans un ſens actif : dans un ſens neutre, les *faiſons ſe ſuivent* : dans un ſens actif, *je le ſuivis*, & qui a pour paſſif *être ſuivi.*

C'eſt ainſi qu'en s'aſtreignant à rendre raiſon de tout, & en ramenant tout à l'ordre naturel, à la ſeule marche qu'ait pu ſuivre l'eſprit humain, tout s'explique, tout ſe claſſe : on voit que rien ne s'eſt fait ſans cauſe ; que cette cauſe eſt toujours intéreſſante, & qu'on eſt toujours environné de lumiere.

Des Verbes Impersonnels.

Disons un mot des Verbes Impersonnels en ET, *pœnitet*, *pudet*, *piget*, &c. que nous rendons ordinairement par des Verbes réfléchis; *pœnitet me*, je me repens, &c. On ne sauroit s'en former une juste idée qu'en les considérant comme actifs; dès-lors *pœnitet* signifiera peiner, faire de la peine: *pudet*, confondre, faire rougir; *piget*, ennuyer, excéder, lasser, &c.

Ces Verbes d'ailleurs seront toujours privés du sujet qu'ils déterminent, & ils feront ainsi portion de phrases elliptiques, parce que ce sujet n'ajouteroit rien à la clarté de la phrase & au dévelopement de la pensée; ainsi l'on dit:

Pœnitet me tui verbi, *il me peine de ton discours*, ou, *de ton discours il me peine.*

Comme si l'on disoit, *le souvenir de ton discours me peine, me tourmente*, m'afflige; mais quelle nécessité d'exprimer le mot *souvenir*? peut-on être affligé d'un discours dont on a perdu tout souvenir?

Mais dès que le sujet de ces Verbes consistoit dans un mot dont le sens étoit indéterminé, on étoit obligé de l'exprimer, puisqu'il eût été impossible de le supléer: nous en avons un exemple sensible dans ce vers de Térence:

. . . . Me, quantùm hìc operis fiat, pœnitet.

» Tout ce qui se fait là d'ouvrage me peine, me mécontente.

Le sujet *quantùm* est exprimé, parce qu'il est lui-même indéterminé, & que le mot *operis* seul ne pourroit en tenir lieu.

Ce n'est donc que dans un sens secondaire & figuré que ce même Verbe signifie se *repentir*, & même dans un sens très-resserré: car nous ne pouvons dire que nous nous repentons que de ce que nous avons fait; au lieu que *pœnitet* s'aplique à toute action qui nous peine, & à laquelle nous avons regret.

Ainsi ces prétendus Verbes irréguliers, & en apparence si contraires à la nature des choses, dont on embarrasse l'étude des Langues, rentrent tous dans l'analogie la plus parfaite de ces Langues, & laissent dans toute leur force les principes généraux de la parole, dont aucun Peuple ne put jamais s'écarter.

CHAPITRE IV.

De la Forme moyenne en uſage chez les anciens Grecs.

Les Anciens Grecs avoient ajouté aux Actifs & aux Paſſifs qui leur étoient communs avec tous les autres Peuples, une troiſiéme forme qu'ils appellerent LE MOYEN, & qui a été une ſource féconde de difficultés pour ceux qui ont voulu en expliquer la nature.

MM. de Port-Royal (1) le définiſſent ainſi : «Le Verbe moyen eſt celui qui » tient comme le milieu entre l'Actif & le Paſſif, participant de l'un & de » l'autre, ſoit en ſa ſignification, ſoit en ſa terminaiſon.

» Le Parfait & le pluſque-parfait ſuivent en tous les modes, la Conjugaiſon active ; & les autres tems, la paſſive.

» La ſignification en certains tems eſt Active, en d'autres Paſſive, & en » quelques-uns même tantôt active & tantôt paſſive ; ainſi qu'aux Verbes » communs en Latin ... De quoi il eſt aſſez difficile de donner d'autres regles » que l'uſage.

» On peut néanmoins remarquer que les Futurs, les Aoriſtes & les Prétérits ſont bien plus ſouvent Actifs que Paſſifs, ſur-tout ſi c'eſt un Verbe qui » n'ait point d'Actifs : car ceux même que Caninius dit être Paſſifs en ces » tems, comme σίσιπα, *computrui* ; μέμηνα, *inſanivi* ; τέτηκα, *contabui*, & ſemblables, ne le ſont pas véritablement ; ou s'ils le ſont, ce n'eſt qu'à raiſon » de leur ſignification naturelle, qui ſemble avoir quelque choſe de paſſif en » quelque Langue que ce ſoit ....

» Que ſi outre ceux-là, il ſe trouve quelques Verbes qui s'expliquent quelquefois paſſivement, comme θρέψομαι, *nutrior*, ce n'eſt qu'une ellipſe où » il faut ſous-entendre ἐμαυτόν, ou ſemblable.

KUSTER, mécontent de ces notions qui lui parurent trop imparfaites, & peu propres à donner une idée exacte de ces Verbes, compoſa un Traité qui tendoit à en expliquer la nature (2).

(1) Méthode Grecque, p. 195.

(2) De vero uſu Verborum Mediorum 12°. Pariſ. 1714.

Il diviſa les Verbes moyens en deux claſſes : 1°. Ceux qui s'accordent avec les Verbes actifs, quant à la ſignification, & qui répondent aux Déponens des Latins : 2°. Ceux dont l'action réfléchit ſur l'agent même, & qui répondent aux Verbes réfléchis des François, κοψασθαι, *Kopſaſthai*, *ſe fraper à la poitrine par l'excès de ſa douleur*. *Phulaxaſthai*, φυλαξασθαι, *être gardé par ſoi-meme*. Επειγεσθαι, *Epeigeſthai*, *ſe pouſſer*, *s'exciter*, & qu'on rend par *ſe hâter*, ſignification figurée qui ne paroît pas convenir à la forme du Verbe, & qui déroute, mais très-juſte cependant, dès que l'on conſidere que ceux qui ſe hâtent ſe pouſſent & s'excitent eux-mêmes.

Kuſter ſubdiviſe cette ſeconde claſſe en deux autres : 1°. l'une qui contient les Verbes réfléchis où l'action eſt conſiderée ſans aucun raport à un agent étranger : 2°. l'autre eſt compoſée des Verbes réfléchis où l'action eſt conſidérée relativement à un agent étranger qui l'opere, & à la volonté de celui qu'elle a pour objet. C'eſt de cette maniere que les Grecs employoient le paſſif pour déſigner l'état d'être habillé, parfumé, friſé, &c. par un agent étranger ; & le moyen, pour déſigner que l'on étoit dans tel état par un effet de ſa propre volonté.

Cette diſtinction n'étoit pas inutile en effet, & elle contribuoit à rendre le langage plus pittoreſque, en le raprochant plus de la Nature.

Enfin, il reconnoît dans quelques Verbes moyens une ſignification paſſive, tel λιξυμαι, *lexymai*, qu'Euripide emploie dans le même ſens que λιχθησομαι, *lechtéſſomai*, je ſerai lu.

Ces idées furent attaquées avec beaucoup de vivacité dans une Diſſertation inſérée dans un Journal où elle occupe plus de cinquante pages (1). On y ſoutient, 1°. qu'il n'exiſte en Grec que des Verbes actifs & paſſifs ; que les tems dont on a formé les Verbes moyens apartiennent tous, les uns aux Verbes actifs & les autres aux Verbes paſſifs, & qu'on n'a qu'à les reſtituer à ces deux formes.

2°. Que Kuſter réduiſoit preſque à rien l'objet principal de ſa découverte, en le bornant à un petit nombre de Verbes, par la multitude de ſes diſtinctions & de ſes exceptions.

3°. Qu'il n'étoit point néceſſaire de recourir à une troiſiéme forme pour exprimer les Verbes réfléchis, qui pouvoient l'être au moyen du pronom comme en François.

4°. Que dans la plûpart même des exemples qu'il cite, le ſujet que marque

(1) Diſſertation envoyée de Paris au ſujet du Syſtême de Kuſter ſur les Verbes moyens Bibl. anc. & moderne, Tome V.

le Verbe moyen, peut fort bien, & ſans faire violence au texte, être rendu de façon qu'on n'y aperçoive aucun veſtige de ſens réfléchi.

Je ne ſais ſi KUSTER répondit à cette attaque, qui pourroit bien être l'ouvrage de LE CLERC lui-même, Auteur de ce Journal : peut-être Kuſter la dédaigna-t-il, quoique remplie d'obſervations fines & intéreſſantes ; mais le Critique avoit tort pour le fond. Il étoit abſurde de nier que les Grecs euſſent une forme différente de l'Active & de la Paſſive : c'eſt comme ſi l'on vouloit nier que ces mêmes Grecs avoient un genre neutre. Cette forme eſt trop caractériſée par des terminaiſons qui ne ſont ni actives ni paſſives, pour n'en être pas diſtinguée. D'ailleurs il n'eſt pas queſtion de ce qui eſt néceſſaire ou non, mais de ce qui eſt. Les Grecs ont-ils une troiſieme forme ou non ? Tel eſt l'état de la queſtion, dont il ne faut jamais ſortir.

Il ne ſeroit pas ſurprenant qu'un Peuple auſſi ſpirituel que les Grecs & qui avoit ſi fort renchéri ſur tous les autres à l'égard des Tems, eût diſtingué par des inflexions propres, tous ces Verbes qui ne ſont décidément ni actifs ni paſſifs, & qui peuvent être l'un ou l'autre, ſelon le point de vue ſous lequel on les conſidere ; qu'ils euſſent une forme neutre, comme ils avoient un genre neutre : car c'eſt-là le vrai ſens qu'il faut donner au nom de *forme moyenne*, & qui termine cette controverſe qui n'eſt qu'une diſpute de mots, élevée dans un tems où l'on n'avoit aucune idée diſtincte des Langues, où l'on ne pouvoit les juger.

On peut donc comparer les Verbes moyens à nos Verbes neutres & à nos Verbes réfléchis, compoſés, comme ces Verbes moyens, de tems à forme active & de tems à forme paſſive, où nous diſons *j'arrive* & *je ſuis arrivé* ; *j'arriverai* & *je ſerai arrivé*, &c.

En jugeant de la Langue Grecque par la nôtre, on eſt donc en droit de lui accorder trois formes, ou il faudroit dire que nos Verbes réfléchis ne ſont pas diſtincts des Verbes actifs & paſſifs, parce que leurs tems ſe conjuguent en partie comme les Verbes actifs, tels que *j'arrive*, *j'arriverai*, &c. & en partie comme les Verbes paſſifs, tels que *je ſuis arrivé*, *je ſerai arrivé* : mais ce n'eſt pas à la forme des mots qu'il faut faire attention quand il eſt queſtion de les claſſer, mais à leurs propriétés & à la maniere dont ils figurent dans le diſcours.

Cette facilité qu'a notre Langue de faire prendre à un même Verbe tant de formes différentes puiſées également dans la Nature, & qui font qu'un même mot peut ſuffire à exprimer des idées très-variées, eſt un grand avantage : loin de le mépriſer ou de le négliger, comme on ne fait que trop, on devroit en ſentir tout le prix, & reconnoître combien notre Langue eſt ſupérieure à cet égard à celle des Latins ; obligés d'exprimer par la même tour-

nure des Verbes actifs & des Verbes réfléchis : c'eſt ainſi que *ſtudeo*, qu'on nous rend toujours par *étudier*, comme ſi c'étoit ſon ſens propre, & qui à cet égard eſt un Verbe neutre, devient actif quand il ſignifie *deſirer*, & réfléchi quand il ſignifie *s'attacher, s'étudier*.

Il eſt aſſez ſurprenant même que perſonne n'ait penſé juſqu'à préſent à comparer à cet égard la Langue Françoiſe avec la Langue Grecque & avec la Latine, auxquelles on la croit inférieure en tout : il eſt certain qu'elle laiſſe la Latine fort loin derriere elle, relativement à l'objet dont nous parlons ici. On auroit d'excellentes choſes à dire à ce ſujet, & ſur-tout ſur les moyens par leſquels une Langue peut ſe perfectionner, non dans ſes mots, mais dans ſa Syntaxe, dans ſes tems, dans ſes terminaiſons, &c. objets à l'égard deſquels une Langue ne change jamais ; mais s'anéantit plutôt, ce qui eſt très-fâcheux, chaque Langue reſtant juſqu'à ſa fin avec tous ſes défauts.

On peut donc dire que le Philoſophe & l'Orateur ne contribuent en rien à perfectionner une Langue relativement à ſa forme grammaticale ; ils ſont forcés de ſuivre à cet égard les uſages établis, quoiqu'on ne ſache quand ils furent adoptés, ni pourquoi ni comment ils le furent ; & quoiqu'ils fuſſent ſuſceptibles d'un haut degré de perfection à l'égard de la compoſition des mots, de la proſodie, de la ſtructure de la phraſe, des diverſes Parties du Diſcours, &c. & relativement auxquelles on pourroit tirer grand parti des autres Langues. Toutes les Langues modernes d'Europe ſe raprochent de la Françoiſe ; elle ſeule ne pourra-t-elle profiter d'aucune ?

CHAPITRE V.

Des Formes en uſage dans quelques autres Langues.

LES Verbes actifs, paſſifs, énonciatifs & réfléchis étant pris dans la Nature, exiſteront donc chez tous les Peuples & en toutes Langues ; mais ils y exiſteront avec des modifications plus ou moins nombreuſes, ſuivant le génie de chaque Peuple ; cependant le plus léger examen ſuffira pour apercevoir le rapport qu'ont tant de formes diverſes, avec celles auxquelles ſe ſont ſagement bornées les Langues que nous venons d'analyſer.

L'on ne ſera donc point ſurpris de trouver des Langues qui ont un beaucoup plus grand nombre de formes que nous : on ne ſera pas étonné que les TURCS en ayent au moins cinq, les CHALDÉENS ſix, les HÉBREUX huit, les ARABES treize, les BASQUES vingt-trois formes actives, ſept formes neutres, &c. Ce ne ſont que des nuances des formes que donne la Nature elle-même : elles ſe réduiſent toutes à nos Verbes actifs, paſſifs, énonciatifs & réfléchis.

Ainſi les TURCS ont une forme active, *aimer.*

Une forme paſſive, *être aimé.*

Une forme active relativement à un autre, *faire aimer* quelqu'un.

Une réciproque, *s'entr'aimer*, *s'aimer mutuellement.*

Une réfléchie, *s'aimer ſoi-même.*

Elles ſe doublent en devenant négatives par le moyen de la ſyllabe *me*, qu'on inſere dans le corps du Verbe.

Elles ſe triplent en ſe changeant en paſſifs, comme ſi nous diſions *être fait aimé*, *être entr'aimé*, *être aimé de ſoi-même.*

Les HÉBREUX ont huit formes qu'on peut réduire à cinq :

La premiere apellée *Kal*, renferme les Verbes actifs & les Verbes énonciatifs ou neutres ; tels que, *je viſite*, *je ſors.*

La ſeconde apellée *Niphal*, eſt la forme paſſive ; *je ſuis viſité.*

La troiſieme & la quatrieme ſont active & paſſive ; elles répondent aux Verbes fréquentatifs des Latins, & déſignent la réitération fréquente & multipliée d'une même action : nous dirions *je viſite fréquemment*, *je ſuis viſité fréquemment.*

La cinquieme revient à peu-près à la même choſe ; auſſi eſt-elle ſuprimée par pluſieurs Grammairiens.

La ſixieme & la ſeptieme ſont auſſi active & paſſive, & déſignent une action qu'on fait faire ; c'eſt comme la troiſieme des Turcs : nous dirions *je fais viſiter*, & *on m'a fait viſiter.*

La huitieme répond au moyen des Grecs & à nos Verbes réfléchis ; elle eſt paſſive, réfléchie, neutre, ſuivant la maniere dont on l'enviſage : nous dirions *je ſuis paſſé en revue*, dans un ſens paſſif, en indiquant que d'autres nous paſſent en revue ; & dans un ſens réfléchi, en diſant que c'eſt par nous-mêmes que nous ſommes paſſés en revue.

Cette huitieme forme eſt la vraie forme paſſive chez les CHALDÉENS ; auſſi eſt-elle formée du Verbe EST הת, comme en Hébreu.

Leurs autres formes ſont les mêmes que celles de l'Hébreu.

Les ARABES ont porté ce nombre juſqu'à treize ; & comme ces formes correſpondent à un nombre preſque égal de paſſives, ils leur donnent le nom de Conjugaiſons ; dénomination impropre, que nous n'apliquons dans nos Langues Occidentales qu'aux différentes manieres de conjuguer des Verbes différens, comme *ſortir*, *voir*, *aimer*, & non aux diverſes manieres de conjuguer le même Verbe.

La premiere forme offre les Verbes actifs, comme, *il écrit* ; & les Verbes neutres ou énonciatifs, comme, *il eſt triſte*, & qu'on apelle *intranſitifs* dans toutes ces Langues Orientales, c'eſt-à-dire, *dont l'action* NE PASSE PAS HORS *de celui qui l'opere.*

La ſeconde & la troiſieme ſont tranſitives ; l'une par ſoi-même, *il a attriſté* ; l'autre par autrui, *il a fait attriſter.*

La quatrieme & la ſixieme ſont réciproques ; mais l'une marque une réciprocation ſucceſſive, rendre la pareille, avoir ſon tour ; & l'autre une réciprocation actuelle, comme ſi nous diſions *ils ſe ſont battus l'un après l'autre*, & *ils ont lutté enſemble.*

Les cinquieme, ſeptieme & huitieme ſont paſſives ; celle-ci eſt le paſſif de la premiere forme, *il a été écrit* ; celles-là ſont le paſſif de la ſeconde ; *je l'ai enſeigné* & *il a été enſeigné*, c'eſt-à-dire *il a apris* ; *j'ai briſé ce vaſe* & *il a été briſé*, ou *il fut briſé par moi.*

La neuvieme & la onzieme ſont relatives aux couleurs & à la difformité ; mais l'une renchérit de beaucoup ſur l'autre ; *il étoit fort jaune* ; *il étoit jaune au delà de toute expreſſion.*

La dixieme eſt déſidérative ; comme nous diſons *il ſollicita ſa grace*, *il demanda à manger*, *il mourut de faim.*

Les deux dernieres, & qui ſont très-rares, ſervent à marquer le ſuperlatif, à renforcer

renforcer le ſens du Verbe *il fut très-ſevere*, il *s'attacha fortement.*

Il n'eſt pas plus difficile de raporter les Conjugaiſons ou les Formes des Biſcayens & des Baſques, aux Formes communes à tous les Peuples.

Leurs vingt-trois Formes actives & relatives ſe réduiſent d'abord à la moitié, parce qu'il y en a toujours une pour le ſingulier & une pour le pluriel; ſingulier & plurier relatifs uniquement au nombre de l'objet ſur lequel on agit; ainſi *je le mange* eſt une forme, & *je les mange* en eſt une autre. Les deux premieres ſont actives, & les vingt-une autres relatives.

Ces Formes rélatives ſont encore aiſées à ſaiſir : on y peint l'action, ſuivant qu'elle ſe porte de la premiere Perſonne à la ſeconde Perſonne & à la troiſieme, & ſuivant que chacune de ces trois Perſonnes eſt au ſingulier ou au pluriel; ce qui donne autant de Formes que l'on fait par-là de combinaiſons differentes.

Viennent enſuite les Formes qui peignent les actions de la ſeconde Perſonne à l'égard de la premiere & de la troiſieme ſous toutes ces faces, & enfin celles qui peignent les actions de la troiſieme perſonne à l'égard des deux autres, ſous les mêmes points de vue.

Les ſept Formes des Verbes Neutres ſont dans le même goût, toujours relatives aux perſonnes que ces Verbes ont pour objet : ainſi, *je viens vers toi, je vais vers lui, tu viens vers moi, tu vas vers lui*, &c. produiſent autant de formes differentes.

Il n'eſt perſonne qui ne voye que toutes ces Formes ne ſont que des aplications differentes de celles qu'offre la Nature, qui exiſtent dans notre Langue, & qu'on pourroit multiplier à l'infini par des combinaiſons de la même eſpéce ſi elles n'étoient pas plus embarraſſantes que la méthode ſimple & belle que nous ſuivons, & que nous devons à des Peuples éclairés, qui avoient étudié avec ſoin la Nature, & qui avoient ſu diſtinguer une noble ſimplicité, d'une ſtérile abondance.

LIVRE IV.

DE LA SYNTAXE.

DIVISIONS.

Nous n'avons parlé juſqu'ici que des objets qui entrent dans le Diſcours, des Parties dont il eſt compoſé, des Formes que revêtent chacune de ces Parties, afin de pouvoir ſe lier avec l'enſemble du Diſcours ; mais ce détail ne ſuffit pas ; il faut connoître encore dans quelles occaſions tous ces objets ſe lient les uns aux autres de telle ou de telle maniere, & la place qu'ils doivent occuper reſpectivement, afin qu'on aperçoive leurs raports, qu'on démêle celles qui ſont principales d'avec celles qui ſont ſubordonnées, & que le tableau produiſe le plus grand effet par la belle diſtribution de toutes ſes parties.

Ainſi un Peintre habile donne à chaque figure la forme la plus propre à produire l'effet qu'elle doit opérer, & il les place de maniere que loin de ſe nuire mutuellement, elles s'apuient & ſe font valoir entr'elles, de façon qu'on aperçoit ſans peine le ſujet du tableau & tous ſes acceſſoires.

Ce que le Peintre produit par des figures, celui qui parle l'exécute par les mots qu'il emploie ; ainſi il faut mettre entre ces mots la même harmonie, le même arrangement qu'on mettroit entre des figures qui peindroient la même choſe.

On a donc deux objets à conſidérer, lorſqu'on veut peindre ſes idées : 1°. La forme qu'exige chaque mot pour ſe lier avec ſes voiſins, ſuivant le rôle qu'il remplit dans ce tableau, ſuivant qu'il eſt ſujet, objet, terminatif, &c. 2°. La place qu'il doit occuper d'après le rôle dont il eſt chargé ; & ces objets doivent être diſtincts & frapans, afin qu'on aperçoive à l'inſtant & ſans étude la valeur de chaque mot, & ſes raports avec l'enſemble.

De ces deux objets, relatifs, l'un à la *forme*, & l'autre à la *place*, le premier s'apelle proprement SYNTAXE, c'eſt-à-dire, *arrangement réciproque* : car ce mot eſt compoſé des deux mots Grecs, *ſun*, avec ; & *taxis*, arrangement. Le ſecond s'apelle CONSTRUCTION, parce que c'eſt par elle que s'éleve, que ſe conſtruit, que ſe forme l'édifice.

Je ſuis aimé, préſent paſſif.
Je me ſuis agrandi, prétérit réfléchi.

La plûpart des Grammairiens n'ont pu concevoir qu'il y eût une différence entre la *Syntaxe* & la *Conſtruction* ; ils ont cru que ces deux mots ne déſignoient qu'une ſeule & même choſe. Ne ſoyons donc pas étonnés s'ils ont laiſſé de l'obſcurité ſur cette matiere. On devient néceſſairement obſcur, lorſqu'on ne diſtingue pas dans un Ouvrage, des Parties qui doivent l'être ; qu'on regarde comme ſemblables des objets dont on ne peut dire de l'un ce qu'on doit dire & affirmer de l'autre : confondre *Syntaxe* & *Conſtruction*, c'eſt commettre dans la Grammaire la faute dans laquelle tomberoit un Peintre qui confondroit *l'invention* de ſon tableau avec le *coloris* qui devra caractériſer chacune des figures qui entrent dans ce tableau. Quelque raport qu'ayent entr'elles la Syntaxe & la Conſtruction, elles different par des caracteres particuliers à chacune, & qu'on ne ſauroit attribuer à toutes deux.

Un exemple fera ſentir vivement cette différence qui regne entre la Syntaxe & la Conſtruction. Dans ce vers :

La faute en eſt aux Dieux qui la firent ſi belle;

on a obſervé tout-à-la-fois & des régles de Syntaxe & des régles de Conſtruction.

C'eſt la Syntaxe qui a apris que l'article qui précéde le mot *faute*, devoit être au feminin ; que le Verbe qui ſuit ce mot devoit être au ſingulier & à la troiſieme perſonne ; que le nom *Dieux* devoit être au pluriel, & uni au Verbe par la Prépoſition A : qu'au lieu de dire *à les Dieux*, on devoit dire *aux Dieux* ; & que l'adjectif *belle*, devoit être au féminin, à cauſe du Pronom féminin *la* : enfin, que le Verbe *firent*, devoit être au pluriel, à cauſe du mot *Dieux*.

Mais c'eſt la Conſtruction, & non la Syntaxe, qui aprend que ces mots, *la faute*, doivent être placés à la tête de la phraſe : que le Verbe *eſt*, doit être après *en*, & non le précéder : que *belle*, doit être après ces mots, *la firent* ; & qu'on doit éviter tout autre arrangement, tel que celui-ci : *aux Dieux en eſt, qui ſi belle la firent, la faute.*

La Syntaxe habille les perſonnages qui figurent dans le Diſcours, elle les pare, elles les rend tels qu'ils doivent être pour remplir leur rôle : la Conſtruction leur aſſigne enſuite, & d'après cela, la place qu'ils doivent occuper, elle fixe les rangs, elle décide du droit de préſéance.

Nous les renfermons cependant ſous un titre général, parce que ces deux objets ſont étroitement liés, qu'ils marchent enſemble, & qu'ils perdroient à être trop ſéparés.

ARTICLE I.

DE LA SYNTAXE PROPREMENT DITE.

CHAPITRE I.

Ses Objets.

Toutes les régles de la Syntaxe ſe raportent à deux claſſes générales, Concordance & Dépendance.

La *Concordance* réunit tous les mots qui concourent à exprimer un ſeul & même objet: la *Dépendance* unit à l'objet principal, les mots qui indiquent les raports d'un autre objet avec celui-là.

En effet, les mots d'une phraſe expriment les qualités de l'objet dont il s'agit dans cette phraſe, qu'on y peint, qui en eſt le ſujet; ou ils expriment ſes raports avec d'autres objets.

Dans le premier cas, tous ces mots portent la livrée du ſujet, ils s'accordent avec lui, c'eſt *Concordance*. Dans le ſecond cas, ils reçoivent les modifications néceſſaires pour qu'on aperçoive le raport qu'il y a entr'eux & le ſujet, pour qu'on s'aſſure qu'ils ne ſont mis là qu'en ſecond; c'eſt *Dépendance*.

La *Dépendance* ne régle que les Parties ſecondaires du tableau; la *Concordance* en régle les Parties premieres, celles qui font l'eſſence du tableau; ſans leſquelles il n'y auroit point de tableau, & auxquelles ſe raportent toutes les autres.

Celles qui conſtituent l'eſſence du tableau, qui le forment, doivent harmoniſer entr'elles, elles ſont en *Concordance*.

Celles qui déſignent les raports de quelques autres objets avec ceux-là, qui ne ſervent qu'à développer les parties concordantes, à les rendre nombreuſes, variées, déterminées, qui en dépendent en un mot, ſont dans leur *Dépendance*.

(1) Nouv. Méth. Lat. p. 329. Regl. LXXVIII. sur les Prét. & Sup.

CHAPITRE II.

DE LA CONCORDANCE.

LA CONCORDANCE eſt cette portion de la Syntaxe qui enſeigne les moyens propres à faire accorder entr'eux, à mettre à l'uniſſon les mots qui peignent les diverſes Parties d'une idée, de la même maniere que ces idées s'accordent entr'elles.

Elle regle ſur-tout les mots qui peignent les Parties fondamentales d'un tableau, ces mots ſans leſquels il n'y auroit point de tableau; & qui exiſtent néceſſairement dans tous les tableaux de la parole, chez tous les Peuples & dans tous les tems. Ces parties ſont au nombre de trois ou quatre au plus. Le *Nom* & ſon *Article*; l'*Adjectif* qui peint la qualité attribuée à ce Nom, & le *Verbe* qui les unit: de même que le *Pronom*, lorſque le ſujet du tableau n'eſt déſigné que par un Pronom au lieu de l'être par un *Nom*.

Ces Parties ne forment qu'un tout, au point que quelques Peuples les ont quelquefois déſignées par un ſeul mot: les Latins entr'autres, chez leſquels, *amat*, par exemple, eſt un tableau entier, correſpondant à ces trois mots, *il eſt aimant*: elles doivent, par conſéquent, être étroitement liées; elles doivent porter avec elles les marques les plus ſenſibles de cette union; toutes doivent préſenter des caractères communs auxquels on reconnoiſſe leur accord mutuel. Mais comment pourra-t-on aſſigner des caractères communs à des mots auſſi différens qu'un Article, un Nom, un Verbe & un Adjectif? C'eſt ici que triompha l'eſprit humain; c'eſt ici qu'il ſurvint à ſes beſoins avec une ſagacité ſinguliere, mais que nous ne ſentons plus, parce que nous en faiſons un uſage continuel, & que nous nous contentons de nous en ſervir, ſans avoir jamais réfléchi ſur la ſimplicité & la beauté de ce méchaniſme.

Ces trois mots qui conſtituent la baſe de tout tableau de nos idées, le Nom, le Verbe & l'Adjectif, ſont ſuſceptibles de Nombres: ils peuvent être au ſingulier ou au pluriel. On pourra donc les réunir par ce moyen, les mettre à l'uniſſon, en leur aſſignant à tous le même nombre. Ainſi dans ces vers de Racine:

> Un autre vous diroit que dans les Champs Troyens
> Nos deux Peres ſans nous formerent ces liens,

semblable à une autre : ce mot tient à celui d'IMAGO, *image*, qui n'eſt autre choſe que l'*imitation d'un objet.* SEQUOR

Et que ſans conſulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes, ſans amour, engagés l'un à l'autre, (1)

l'on voit que ces mots, *un autre diroit*, ſont en concordance, parce qu'ils ſont tous les trois au ſingulier : que ceux-ci, *nos deux Peres formerent*, ſont également en concordance, parce qu'ils ſont tous les quatre au pluriel ; & qu'il en eſt de même de ceux-ci, *nous fûmes engagés*, parce qu'ils ſont également tous les trois au pluriel.

Et que dans ceux-ci :

Déja grondoient les horribles tonnerres
Par qui ſont briſés les remparts, (2)

ces mots, *grondoient les horribles tonnerres*, ſont en concordance par la même raiſon.

Si le Verbe, le Nom & l'Adjectif ont un raport commun, celui du Nombre, ces deux dernieres Parties en ont un plus étroit ; car à ce raport commun elles en ajoutent un, qui leur eſt particulier, c'eſt celui du genre : enſorte que ces deux mots ne ſe mettent pas ſeulement au même nombre, mais auſſi au même genre : ainſi tandis que nous diſons, *un homme prudent*, nous diſons, *une femme prudente*, *un tems orageux*, *une mer orageuſe.*

De-là réſultent deux ſortes de Concordances.

1°. La Concordance du Verbe avec le Nom & l'Adjectif.

2°. La Concordance de l'Adjectif avec le Nom & le Verbe.

La premiere n'a raport qu'aux Nombres ; la ſeconde embraſſe & les Nombres & les Genres : elle eſt plus étendue dans les Langues où les Noms & les Adjectifs ont des cas ; car il faut encore qu'ils ſoient au même cas comme au même nombre & au même genre ; enſorte qu'il exiſte dans ces Langues une troiſieme concordance, celle des Cas : par celle-ci, l'Adjectif ſera au Nominatif, à l'Accuſatif, au Datif, &c. lorſque le Nom avec lequel il doit s'accorder ſera à l'un ou à l'autre de ces Cas.

Ici ſe raportent un grand nombre de régles, qu'on a diſtinguées comme differentes, tandis qu'elles ne ſont que l'aplication de ces trois concordances à diverſes circonſtances particulieres †.

(1) Androm. Acte IV. Sc. V.

(2) Racine, Idylle ſur la Paix.

† Régles minucieuſes, inſipides même lorſqu'elles ne regardent que la Langue maternelle, celle qu'on a apriſe ſans régle, & ſans en étudier le génie & la marche ; mais

CHAPITRE III.

Concordances du Verbe avec le Nom ou avec le Pronom.

1°. Tout Verbe qui eſt précédé d'un Nom auquel il ſe raporte, doit s'accorder avèc lui pour le Nombre.

» Les SECRETS de ſon cœur & du mien
» SONT de tout l'Univers DEVENUS l'entretien. (1)

2°. Tout Verbe qui eſt précédé de pluſieurs Noms, même au ſingulier, avec leſquels il doit s'accorder, ſe met au pluriel, parce que pluſieurs Noms au ſingulier qui s'accordent avec un même Verbe, valent un Nom au pluriel: & ſi le Verbe ne ſe mettoit qu'au ſingulier, il ne s'accorderoit qu'avec un de ces Noms.

» Le RESPECT & la CRAINTE
» FERMENT autour de moi le paſſage à la plainte. (2)
» Que DIRONT avec moi la Cour, Rome, l'Empire? (3)

3°. Si le Verbe ſe raporte à un Pronom au lieu de ſe raporter à un Nom, il naîtra d'ici une nouvelle concordance; le Verbe devra ſe mettre à la même Perſonne que déſigne le Pronom.

JE PERCERAI le cœur que JE N'AI pu toucher;
Et tout ingrat qu'IL EST, IL me SERA plus doux
De mourir avec lui, que de vivre avec vous. (4)

4°. Si un Verbe ſe trouve à la troiſieme perſonne ſans Nom & ſans Pronom,

---

eſſentielle dès qu'il s'agit d'une Langue qu'on ne connoît pas: ici tout embarraſſe, tout arrête; mais que ces difficultés s'aplaniſſent, dès qu'on peut apercevoir que les procédés en ſont conformes à ceux de notre Langue, & qu'on en voit la raiſon!

(1) Bérénice, Acte II. Sc. II.
(2) Ib. ib.
(3) Ib. Acte III. Sc. I.
(4) Androm. Acte IV. Sc. IV.

ce qui arrive ſans ceſſe dans la plûpart des Langues, en Grec, en Latin, en Italien même, &c. il s'accorde conſtamment avec un Pronom ſous-entendu. Le Taſſe, par exemple, en parlant du Roi des Danois :

Precipitò dunque gl'indugi, e tolſe
Stuol di ſcelti Compagni audace e fero. (1)

» Il précipita donc la fin de la trève, & prit avec lui une troupe de Com-» pagnons choiſis, remplis de courage & de valeur ».

Precipitò & *tolſe* tiennent lieu chacun de deux Parties du Diſcours, du Verbe & du Pronom de la troiſieme Perſonne qu'on a ſuprimé, parce que ces mots ſont, par leur propre terminaiſon, à la troiſieme perſonne : c'eſt ainſi que le Pronom eſt ſuprimé même en François dans la traduction de ces deux vers avant le ſecond Verbe, où nous diſons, *& prit*, au lieu de, *& il prit*; parce que ce Pronom *it*, eſt ſuffiſamment déſigné par le *il* qui précéde, & par le mot *prit*, qu'on voit être une troiſieme Perſonne.

5°. Si le Verbe eſt précédé des Pronoms de pluſieurs Perſonnes differentes, on le fait accorder avec le Pronom de la premiere Perſonne ; & s'il n'y en a point, avec le Pronom de la ſeconde Perſonne. C'eſt ainſi que Racine dit : (2).

Ma Mere a ſes deſſeins, Madame, & j'ai les miens.
Ne PARLONS plus ici de Claude & d'Agrippine.

Comme s'il eût dit, VOUS & MOI ne parlons plus, &c.

On dira également :

Dans le tems où VOUS & lui PARTITES pour l'Armée.

Il ſeroit impoſſible de s'exprimer autrement, ſans tomber dans des répétitions minucieuſes & inutiles.

(1) Jéruſ. déliv. Chant VIII. Str. 8.
(2) Britann. Acte II. Sc. III.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

De la Concordance du Nom avec l'Adjectif.

L'ADJECTIF étant deſtiné à ne former qu'un enſemble avec le Nom, & devant porter par-là même ſa livrée, devant avoir les mêmes caractères, la même couleur, en quelque ſorte, afin qu'on ne les ſépare point, s'accordera donc avec le Nom dans tout ce en quoi ils pourront s'accorder en Nombre & en Genre dans nos Langues modernes, le François, l'Italien, &c. tandis que dans les Langues Latine & Grecque, &c. ils s'accorderont non-ſeulement en Nombre & Genre, mais encore en Cas.

1°. Tout Adjectif doit ſe mettre au même nombre & au même genre que le nom auquel il ſe raporte, afin qu'ils ne faſſent qu'un, de la même maniere que la qualité d'un objet & cet objet ne ſont point ſéparés, & ne font qu'un; ainſi l'on dit:

En François, une antique *Cité*.
En Italien, antica Citta.
En Latin, antiqua Civitas.
En Grec, Παλαιον Αςυ, *Palaion Aſty*.

Dans toutes ces Langues, l'Adjectif *antique* eſt au même nombre & au même genre que le nom de cité; il eſt au ſingulier dans toutes: au féminin dans les trois premieres, parce que le nom de Ville eſt féminin dans ces trois Langues; & au neutre en Grec, parce que le nom de ville, *Aſtx*, ou *Aſtu*, eſt neutre dans cette Langue.

Dans cette même Langue & en Latin, l'Adjectif *antique* eſt de plus au Nominatif, parce que le nom de Ville y eſt auſſi.

2°. Cet uſage ne change point, quoique le Verbe *eſt*, ſoit entre l'Adjectif & le Nom, puiſque ce Verbe ne ſert qu'à cimenter leur union: ainſi l'on dira, *cette Cité eſt* antique, *hæc Civitas eſt* antiqua; comme on diſoit, *antique Cité*, *antiqua Civitas*, &c. parce que cette expreſſion eſt toujours la même.

Il en eſt de même des Verbes qui ne changent rien à cette union; tels que les Verbes, *devenir*, *naître*, &c. Ainſi l'on dit au même genre, au même nombre

(& au même cas, en Latin, en Grec, &c.) *cette plante* devient *très-belle*; *il* naquit *blanc.*

3°. De la même maniere & par la même raiſon qu'un Verbe ſe met au pluriel lorſqu'il a pluſieurs ſujets au ſingulier, ainſi l'Adjectif ſe met au pluriel lorſqu'il s'accorde avec pluſieurs noms au ſingulier.

Le Chêne, le Cédre, le Peuplier ſont *élevés.*

4°. Quelquefois l'Adjectif n'eſt pas au même genre que le Nom auquel il ſe raporte; c'eſt qu'il s'unit à un autre nom qui déſigne le même objet, & qui eſt du même genre que cet Adjectif, mais qui eſt ſous-entendu. Les exemples en ſont très-fréquens dans les Langues Greeque & Latine: on en trouve également dans la Langue Françoiſe, quoique plus rares. Après avoir indiqué, par exemple, un certain nombre d'hommes par le mot générique de *Perſonnes*, qui eſt du genre féminin, on ſe ſert enſuite du pronom maſculin *ils*, ou d'un adjectif maſculin, quoique *perſonne*, ſoit du genre féminin, parce qu'on ne conſidere plus ce mot, mais l'objet même, les hommes qu'il déſigne.

5°. Souvent le Nom auquel ſe rapporte un Adjectif n'eſt pas exprimé; mais l'Adjectif le fait ſuffiſamment connoître par ſon genre. Quand nous diſons, les *riches*, les *grands*, nous ſous-entendons toujours le ſubſtantif *hommes.*

6°. Nous avons le mot, *que*, dont la concordance paroît difficile à définir dans ces phraſes, *les Perſonnes* que *vous avez vues ne ſont plus ici*; *le Livre* que *vous m'avez prêté eſt intéreſſant.* En Latin ce *que* ſeroit à l'Accuſatif; & cependant les noms *Perſonnes* & *Livre*, auxquels il ſe raporte, ſont au Nominatif. C'eſt qu'il s'accorde, dit-on, avec ces noms répétés au même cas que lui; comme ſi l'on diſoit, *les Perſonnes* leſquelles perſonnes *vous avez vues*; *le Livre* lequel Livre *vous m'avez prêté*, &c. Ceci eſt vrai, mais mal exprimé. *Que* eſt un mot elliptique, qui tient lieu de la Conjonction *&*, de l'article *ce*, & du nom ſous-entendu; c'eſt comme ſi nous diſions, *les Perſonnes*, & ces perſonnes vous avez vues *ne ſont plus ici*; *le Livre* & ce Livre vous m'avez prêté, *eſt intéreſſant.*

CHAPITRE V.

DE LA DÉPENDANCE.

MAIS les tableaux de la parole ne ſont pas uniquement compoſés d'un Nom, d'un Verbe, d'un Adjectif: ils renferment preſque toujours un très-grand nombre d'autres mots, dont la réunion forme des phraſes très-longues & chargées d'une multitude d'idées. Comment ces nouveaux mots ſe trouvent-ils dans ces tableaux? Auroient-ils été amenés par le haſard? N'eſt-il pas à craindre qu'ils n'altèrent par leur préſence & par leur entaſſement le bel ordre & cette ſimplicité pleine d'harmonie qu'offrent les parties du tableau dont nous venons d'admirer le raport & la concordance? Mieux vaudroit qu'ils n'y fuſſent pas. Il faut donc que ces mots nouveaux ne portent aucune atteinte à l'enſemble du tableau, qu'ils n'en altèrent point l'unité & l'harmonie; que le tableau au lieu d'en devenir plus confus, & de paroître inintelligible ou biſarre, en devienne plus agréable, plus nombreux, plus frapant.

Il faut donc néceſſairement que ces nouveaux mots ayent été ajoutés en faveur de ceux qui forment l'eſſence du tableau, qu'ils ſe raportent à eux, & à eux ſeuls, que ceux-ci en tirent plus de clarté, plus de force, plus d'interêt; que malgré cette multitude de mots, on aperçoive toujours le ſujet du tableau, qu'on ne le perde jamais de vue, qu'il n'en exiſte aucun autre.

Ces mots nouveaux ne ſeront donc que des mots ſubordonnés à ceux qui compoſent le fond du tableau; ils n'en détourneront point notre vue pour la porter ſur d'autres objets; ils l'y rameneront au contraire, en les rendant plus lumineux, plus intéreſſans, en formant un tableau plus complet, plus détaillé, plus vif, plus nombreux.

Etant ſubordonnés aux parties eſſentielles du tableau, ils les éclairciront, & ils n'en détourneront point: ils les développeront & n'y jetteront aucun embarras; ils en ſeront portion, & ne préſenteront pas de nouveaux objets.

Ainſi dans un nouveau Poëme, tout ſe raporte au Héros de la Piéce; il anime tout, il dirige tout, il eſt l'ame de tout: ainſi dans un tableau, tous les perſonnages qui y entrent ſe raportent à un ſeul, qui domine ſur tous les autres & qui les explique tous.

Ces mots ſubordonnés & en dépendance, qui ne ſeroient rien ſans le ſujet principal, & qui à ſa ſuite ſont très-énergiques & très-intéreſſans, ſervent à dé-

terminer ou le ſujet ſeul, ou ſon adjectif, ou le verbe qui les unit : quelquefois auſſi ils portent ſur tout l'enſemble : ainſi on aura dans les tableaux de la parole, des mots en dépendance du Nom ; des mots en dépendance du Verbe ; des mots en dépendance de l'Adjectif : & chacun devra ſe lier avec ceux dont il dépend, d'une maniere différente & toujours relative à la nature même de ces mots.

CHAPITRE VI.

Moyens par leſquels on peut déſigner ces diverſes Dépendances.

Nos Diſcours étant ainſi compoſés de deux ſortes de mots très-diſtincts, il importera eſſentiellement qu'on puiſſe les reconnoître auſſi-tôt à quelque marque particuliere, à la maniere dont ceux qui ne ſervent qu'à déterminer le ſens des autres, ſeront liés avec les mots qui forment l'eſſence du tableau, enſorte qu'on ne puiſſe tomber à cet égard dans aucune équivoque. Ces tableaux paroîtroient, en effet, ou inintelligibles ou faux, à ceux qui prendroient les idées acceſſoires pour les principales, & qui ne feroient de celles-ci qu'un acceſſoire.

On peut réduire à trois claſſes toutes les marques propres à faire connoître la fonction que rempliſſent ces mots ajoûtés aux tableaux de la parole : 1°. La place qu'ils y occupent : 2°. Les mots auxquels on les unit, & par leſquels on les lie avec les autres : 3°. Le changement de terminaiſon qu'ils ſubiſſent. Ces trois façons différentes peuvent exiſter enſemble ou ſéparément dans chaque Langue. Dans nos Langues modernes nous n'employons que les deux premieres, hormis à l'égard des Pronoms : dans les Langues anciennes, telles que le Latin & le Grec, on n'employe que les deux dernieres.

Ainſi nous reconnoiſſons l'objet ſur lequel porte l'action déſignée par le tableau, en ce qu'il marche après le Verbe, tandis que le ſujet marche le premier ; au lieu qu'en Latin on reconnoît celui-ci par ſa terminaiſon nominative, & celui-là par ſa terminaiſon accuſative.

Nous employons la différence de terminaiſon à l'égard des Pronoms ; ainſi nous diſons *je* pour la premiere perſonne, regardée comme le ſujet de la phraſe ; & nous employons *me*, pour cette même perſonne regardée comme objet de la phraſe ; mais en même tems nous l'aſſujettiſſons à une place conſtante,

qui eſt entre le ſujet & le Verbe : ce qui fait rentrer cet uſage dans le génie propre de notre Langue, qui ne diſtingue les mots que par leur place.

Par raport au ſecond des moyens dont nous parlons, & qui conſiſte à faire connoître par des mots conſacrés à cela, la valeur de ceux qu'on ajoûte à ce qui fait l'eſſence du tableau, il eſt commun à tous les Peuples, à toutes les Langues : aucune qui ne lie ces mots entr'eux par des Prépoſitions.

N'en ſoyons pas étonnés : les Prépoſitions ont les mêmes avantages que les terminaiſons, & elles leur ſont très-ſupérieures par leur variété, par l'étendue de leurs ſervices, par la grace qu'elles répandent dans les tableaux de la parole, par l'énergie qu'elles lui donnent. Elles uniſſent les mots de la maniere la plus intéreſſante, en nous faiſant voir les raports qu'ils ont entr'eux, & que tel mot correſpond & dépend de tel autre, avec lequel on n'auroit pas penſé de le comparer & entre leſquels ſans cela on n'apercevroit aucun raport.

CHAPITRE VII.

Mots en Dépendance du Nom ou du Sujet.

De quels mots s'accompagnera le Sujet ou un Nom qui puiſſent le déterminer? Quels mots ſeront dans ſa dépendance? ſi ce n'eſt ceux qui développeront ſa nature, qui feront connoître ſon origine, qui indiqueront les êtres auxquels apartient l'objet que déſigne ce nom.

Ceux-ci ſe lieront avec le ſujet du tableau, ou par un Adjectif, ou par le Conjonctif *qui*, ou par la Prépoſition *de*.

Lorſque la Fontaine dit :

> Maître Corbeau, ſur un arbre perché,
> Tenoit en ſon bec un fromage,

ces mots, *ſur un arbre perché*, ſont un acceſſoire, une dépendance du ſujet du tableau : ce ſujet eſt *Maître Corbeau*, en concordance avec le Verbe *tenoit* : ces mots, *ſur un arbre perché*, déſignent donc une circonſtance particuliere du ſujet ; c'eſt comme ſi l'on diſoit, *Maître Corbeau* qui étoit *perché ſur un arbre*, *tenoit*, &c.

Dans ces vers de Racine :

> Le farouche aſpect de ſes fiers Raviſſeurs,
> Relevoit de ſes yeux les timides douceurs.

Le ſujet de la phraſe, ce qui relevoit les douceurs de ſes yeux, des yeux de Junie, c'étoit *le farouche aſpect*; mais ces mots ne préſentent pas un ſens complet & déterminé: on voudroit ſavoir d'où part ce farouche aſpect, quelle en étoit l'origine: c'eſt ce que marque le mot *de* qui ſuit: il fait voir que c'étoit l'aſpect des perſonnes mêmes qui avoient ravi Junie, l'aſpect *de ſes fiers raviſſeurs.*

C'eſt par une raiſon pareille que ce mot *de* eſt répété dans les vers ſuivans, pour marquer quelles *douceurs* étoient relevées par cet aſpect, la douceur *de ſes yeux.*

En effet, *douceur* étant un Nom, de même que le ſujet *aſpect*, il ſe lie de la même maniere que lui avec les mots qui le déterminent. Il en eſt ainſi de tous les *Noms*, en quelque place qu'ils ſe trouvent; enſorte que tout ce que nous dirons ici des mots qui ſe lient, ſoit avec le nom qui ſert de ſujet, ſoit avec ſon adjectif, ſera vrai également des mots qui ſe lient avec des noms & avec des adjectifs, quelque fonction qu'ils rempliſſent dans le diſcours.

C'eſt ce qui fait que les Grammairiens ont conſidéré la maniere dont les mots ſe lioient en général avec d'autres, tandis que je ne conſidere ici ces choſes que relativement à ce qui forme l'eſſence du tableau: cette maniere de voir étant beaucoup plus déterminée, & plus intéreſſante, elle m'a paru mériter la préférence.

Enfin, les mots qui déterminent le ſujet, ſe lient ſouvent avec lui par le Conjonctif *qui* ou *que*, ſuivant la nature de la phraſe.

Les Poëſies *que compoſa Homere pour l'inſtruction des hommes*, ſe ſont ſoutenues avec gloire dans tous les tems.

Rome, *qui, dans les commencemens, ne dominoit que ſur un territoire très-borné*, parvint en peu de tems à la conquête de la Terre preſque entiere.

CHAPITRE VIII.

Mots en dépendance du Verbe.

Le Verbe, de quelque nature qu'il ſoit, neutre ou énonciatif, actif & paſſif, a ſous ſa dépendance tous les mots qui déſignent les circonſtances dont le tableau eſt accompagné, de quelque nature qu'elles ſoient: ces circonſtances ſont l'objet, le but, le lieu, le tems, la cauſe, le moyen & l'état, ou la maniere d'être. Il eſt peu de diſcours qui n'offrent la plûpart de ces circonſtances. On en voit pluſieurs dans la priere que Racine fait prononcer par Agamemnon, obligé de ſacrifier ſa fille:

Grands Dieux, ſi votre haine
Perſévere à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains?
Loin de la ſecourir, mon amitié l'oprime.
Je le ſais: mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuſes Loix,
Vous me la demandiez une ſeconde fois. (1)

Ici, l'*arracher*, déſigne l'objet du Verbe vouloir; *à vouloir*, eſt le but de cette *haine* qui perſevere: *de mes mains*, eſt une circonſtance de lieu; *devant vous*, eſt une circonſtance de tems. *Loin de la ſecourir*, eſt une circonſtance de moyen: *l'*, dans l'*oprime*, eſt l'objet de cette opreſſion; c'eſt *elle* que mon amitié oprime. *Le*, dans *je le ſais*, eſt encore l'objet du Verbe ſavoir. *Bien*, eſt la maniere d'être, la qualification du Verbe *valoir*. *Vos rigoureuſes Loix*, ſont l'objet du Verbe confirmant; comme *la*, eſt l'objet du Verbe demandiez. *Me*, eſt le terme de ce même verbe. *Une ſeconde fois*, eſt une circonſtance de tems.

Les circonſtances ſont preſque auſſi variées dans ces vers, quoiqu'ils ſoient en moins petit nombre (2):

Que préſage à mes yeux cette triſteſſe obſcure
Et ces ſombres regards errans à l'aventure?
Tout vous rit, la Fortune obéit à vos vœux.

(1) Iphigén. Acte IV. Sc. IX.
(2) Britann. Acte II. Sc. II.

mot est composé des deux mots Grecs, [illegible] second s'apelle CONSTRUCTION, parce que c'est par elle que s'éleve, que se construit, que se forme l'édifice.

Que, marque l'objet du Verbe présage.

A mes yeux, marque le terme de cet objet.

A l'aventure, marque la maniere dont errent ces regards.

Vous, marque le tems du Verbe *rit*. Tout *rit pour vous*, en votre faveur.

A vos vœux, marque le terme de l'obéissance de la Fortune; c'est à vos vœux qu'elle obéit.

Voilà donc des mots de toute espéce en dépendance du Verbe.

Désirez-vous des exemples d'objets? vous en trouvez dans *une telle victoire*; dans *que*, dans *la*, *le*; *vos rigoureuses Loix*, &c.

Des circonstances de but, de terme? en voici: *me*, *vous*, *à vos vœux*.

Une circonstance de lieu, *de mes mains*.

Une circonstance de tems, *une seconde fois*.

Une circonstance de Cause, *la Fortune obéit à vos vœux*; c'est ce qui est cause de ce qu'on vient de dire, de ce que *tout vous rit*.

Une circonstance de Moyen, *loin de la secourir*, *mon amitié l'oprime*.

Une circonstance tirée de la maniere d'être; *bien*, qui désigne ce que vaut une telle victime: *à l'aventure*, qui désigne de quelle maniere errent ces sombres regards.

Dans les six vers suivans, les deux mots en concordance, les deux mots qui forment le fond du tableau, qui en sont l'ame, autour desquels viennent se réunir tous les autres, se trouvent dans le dernier vers: les cinq premiers ne sont que des accessoires, des circonstanciels; mais énoncés de façon qu'on voit qu'ils ne sont pas les mots essentiels & en concordance, qu'ils ne sont mis là que pour préparer ceux-ci. Tels sont ces vers:

Et soit que sa colere
M'imputât le malheur qui lui ravit son frere;
Soit que son cœur jaloux d'une austère fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté;
Fidéle à sa douleur & dans l'ombre enfermée,
Elle se déroboit même à sa renommée. (1)

Elle déroboit, mots placés dans le dernier vers, sont le Sujet, le Verbe &

(1) Britann. là même.

objets ſont étroitement liés, qu'ils marchent enſemble, & qu'ils perdroient à être trop ſéparés.

l'Adjectif; c'eſt comme ſi l'on diſoit, *elle étoit dérobante.* Ce ſont les ſeuls mots en concordance, relativement au fond du tableau: tous les autres, comme nous l'avons dit, ne ſont que des acceſſoires.

SE, marque l'objet que déroboit la perſonne dont on parle. C'eſt *ſe*, elle-même.

A ſa renommée, marque à qui ce vol étoit fait.

Fidéle à ſa douleur, & dans l'ombre enfermée, marquent la maniere dont elle ſe déroboit, *en ſe renfermant dans l'ombre, & en reſtant fidéle à ſa douleur.*

Les quatre premiers vers indiquent les motifs de cette retraite, qui ſembloit un vol fait au public: c'étoit *ſa colere* pour la mort de ſon frere, ou *ſon auſtere fierté.*

Quelquefois cependant le ſujet eſt envelopé dans des termes qui déſignent la dépendance: on en a un exemple dans les deux vers qui ſuivent ces ſix:

Et c'eſt cette vertu ſi nouvelle à la Cour,
Dont la perſévérance irrite mon amour.

C'eſt une phraſe renverſée, & dont les mots n'offrent pas l'accord qui doit ſe trouver entre les parties fondamentales d'une phraſe. Le Verbe eſſentiel eſt certainement *irrite*; mais quel eſt ſon ſujet? ſera-ce *la perſévérance?* Mais ce mot eſt dépendant du Conjonctif *dont*, tandis que le ſujet ne doit jamais être dépendant. Sera-ce *cette vertu ſi nouvelle à la Cour?* Mais ce n'eſt pas elle qui irrite, c'eſt *ſa perſévérance*: nous voyons donc ici marcher comme ſujet le mot qui devroit être en dépendance; & en dépendance, le mot qui devroit être ſujet: la phraſe peut en effet ſe rendre ainſi: *c'eſt la perſévérance de cette vertu ſi nouvelle à la Cour qui irrite mon amour.* Mais qu'a fait le Poëte? Pour éviter le choc des deux voyelles qu'offroit *qui irrite*, il a été obligé d'énoncer ſa phraſe autrement, & de la tourner ainſi; *ceſt cette vertu qui par ſa perſévérance irrite mon amour*, en ſubſtituant *dont*, aux mots *qui par*, trop longs & trop proſaïques pour ſon vers.

Cette tournure devenoit très-belle & très-grammaticale, au moyen du Verbe *c'eſt*, qui offre un Verbe ſur lequel ſe portent les régles grammaticales, parce qu'il devenoit pour elles le Verbe eſſentiel, dont *cette vertu* eſt le ſujet, tandis que *c'* en eſt l'Adjectif, & que le ſecond vers tout entier n'eſt que le dévelopement de cet Adjectif: tel eſt en effet le vrai ſens de ces vers.

Cette vertu ſi nouvelle à la Cour, *eſt ce* dont la perſévérance irrite mon amour.

Par cette tournure, tout eſt d'accord : les vers ſont tels qu'ils doivent être, & à la place du ſujet devenu mot dépendant, on a un autre mot qui a changé de Verbe avec lui : ainſi l'oreille & la Grammaire ſont également ſatisfaites.

Enfin les Verbes Paſſifs ont toujours dans leur dépendance les mots qui marquent la Cauſe de cette exiſtence paſſive. Dans ce vers, par exemple :

Ainſi par le deſtin nos vœux ſont traverſés, (1)

qui offre un tableau Paſſif, *des vœux traverſés* ; la Cauſe qui fait que ces vœux ſont traverſés, eſt *le Deſtin*, & elle ſe lie avec le tableau entier, en François, au moyen de la Prépoſition *par* ; en Latin, au moyen de la Prépoſition A ; en Italien, au moyen de la Prépoſition *da*.

E lacerato il cuore
Da gli interni avoltoi, ſdegni e dolore. (2)

» Son cœur eſt déchiré *par* des Vautours intérieurs, par l'indignation & » par la douleur ».

(1) Britannic. Acte III. Sc. VIII.
(2) Jéruſ. déliv. Chant X. Str. VI.

Un autre vous diroit que dans les Champs Troyens
Nos deux Peres ſans nous formerent ces liens,

CHAPITRE IX.

Mots en dépendance de l'Adjectif.

L'ADJECTIF amène également à ſa ſuite des mots qui ſervent à le déterminer, & ceux-ci déſignent également des circonſtances, des acceſſoires.

Les mots qui déterminent les Adjectifs ſont, 1°. les Adverbes de Comparaiſon.

Jamais crainte ne fut PLUS juſte *que la vôtre.*
Il regne avec la PLUS grande équité.

2°. Des circonſtances liées avec lui par des Prépoſitions. La gloire qui vient de la vertu eſt *ſupérieure* A celle qui vient DE la naiſſance : riche *en* moyens : grand *ſans* oſtentation.

Mais il arrive très-ſouvent que l'Adjectif diſparoît, & qu'il fait place aux mots même qui devroient le déterminer : de-là des tournures qui ſemblent contraires à toute Grammaire, & dont l'explication embarraſſa toujours.

Telles ſont ces phraſes :

Alexandre étoit Roi de Macedoine.
Priam fut pere d'Hector.
Paris eſt la Capitale de la France.

Dans ces tableaux, on voit un ſujet, *Alexandre*, *Priam*, *Paris* : un Verbe, *étoit*, *fut*, *eſt* ; & point d'Adjectif : à ſa place, un Nom, *Roi*, *Pere*, *Capitale*. Qu'en a-t-on conclu ? Que ces Noms étoient des Adjectifs. C'étoit tout brouiller, c'étoit renverſer de ſa propre main l'édifice qu'on avoit élevé avec tant de peine & de ſagacité, & rendre inutile toute Grammaire : car ſi un mot eſt Nom & ne l'eſt pas, Adjectif & non Adjectif, on ne ſait plus rien, on ne peut plus rendre raiſon de rien.

Ici, *Roi*, *Pere*, *Capitale*, ſont des Noms, des Subſtantifs : c'eſt comme ſi nous diſions, le Roi de Macédoine étoit Alexandre ; le Pere d'Hector fut Priam, la Capitale de la France eſt Paris.

Il faudra donc dire, que c'eſt *Alexandre*, *Priam*, *Paris*, qui ſont maintenant des Adjectifs. L'abſurdité d'une pareille déciſion ſe fait ſentir d'elle-

† Régles minucieuſes, inſipides même lorſqu'elles ne regardent que la Langue maternelle, celle qu'on a apriſe ſans régle, & ſans en étudier le génie & la marche ; mais

même. Mais comment ne s'en eſt-on pas aperçu ? Comment a-t-on pu ſe faire illuſion à ce point? C'eſt qu'on n'étoit pas aſſez ferme dans ſes principes; qu'on ne ſavoit pas à quel point l'ellipſe domine dans le langage.

Toutes ces phraſes ſont elliptiques : le vrai Adjectif a diſparu, il n'eſt reſté que des Subſtantifs qui le déterminoient & qui le remplacent; & le remplacent ſi exactement, qu'on les a pris pour autant d'Adjectifs; ce qui étoit le comble de l'illuſion.

Dans ces exemples, c'eſt l'Adjectif *revêtu*, ou tel autre ſemblable qui eſt ſuprimé. Aléxandre étoit *revêtu de la qualité de* Roi de Macédoine; mais cet Adjectif n'ajoutoit rien à la clarté & à l'énergie de la phraſe, on le ſuprima donc. De même lorſque nous diſons que Paris eſt la Capitale de la France, nous voulons dire, que c'eſt cette Ville qui eſt revêtue de cette qualité, qui eſt reconnue pour Capitale du Royaume, qui a été élevée à cette qualité; mais ces explications ſe ſous-entendant d'elles-mêmes, il étoit inutile de les exprimer. On les ſuprime donc, & leur complément, les mots qui étoient dans la dépendance de ceux-là, prennent leur place, & en font les fonctions; mais ils ne ſont rien moins qu'Adjectifs; ce ſont des Noms, tout comme ceux qui précédent le Verbe *eſt*.

Obſervons en paſſant que ce mot, *la Capitale*, nous offre encore une ellipſe : car ce mot, *capitale*, fait ici la fonction d'un nom, & c'eſt cependant un adjectif. On dit, *un point capital*, tout comme, *une remarque capitale*: ici c'eſt le nom de Ville qui eſt ſous-entendu. *Paris eſt la* ville *capitale de la France.* Tant l'ellipſe eſt commune, tant elle a d'influence ſur le langage!

(4) Androm. Acte IV. Sc. IV.

CHAPITRE X.

Mots en dépendance distribués en deux Classes.

Chaque portion primitive d'un tableau, le Nom, le Verbe & l'Adjectif, peuvent donc s'accompagner de mots qui servent à en déterminer le sens d'une maniere plus particuliere, à l'étendre ou à le resserrer suivant les occurrences.

Ces mots, en dépendance, forment quelquefois eux-mêmes des tableaux qui réuniſſent toutes les parties essentielles aux tableaux de la parole; ils offrent un Nom, un Verbe, un Adjectif, tout comme le tableau principal. Ceci a lieu lorsque l'ame est agitée de grandes passions, que les sentimens se pressent, que les idées se succédent rapidement les unes aux autres: il n'est donc pas étonnant que Phédre réuniſſe plusieurs tableaux en un seul, lorsque dans un moment de désespoir elle s'adresse ainsi à Vénus:

O toi qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue?
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle:
Hyppolyte te fuit, & bravant ton courroux;
Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux. (1)

La premiere phrase qui n'est composée que de deux vers, renferme au moins trois tableaux qui offrent chacun un Nom, un Verbe, un Adjectif. 1°. Toi qui vois la honte: 2°. Je suis descendue: 3°. Suis-je assez confondue.

Ces trois en supposent un quatrieme, qui n'est qu'indiqué, parce que la plus grande partie en a disparu, & qu'il n'en reste que ces mots, *implacable Vénus*; ceux-ci n'appartiennent à aucun des Verbes exprimés; ils ne peuvent cependant exister sans un Verbe; ce Verbe est donc sous-entendu, & il ne l'est que parce que son énoncé n'auroit fait que réfroidir la vivacité de l'action: ce Verbe est, *répons-moi*.

Implacable Vénus, *répons-moi*; suis-je assez confondue?

(1) Phédre, Acte III. Sc. II.

Mais l'on ne fait une demande que pour avoir une réponſe : il étoit donc inutile de dire, *répons-moi.*

Ces mots, *implacable Vénus*, forment eux-mêmes un cinquieme tableau dont le Verbe a diſparu par la même raiſon : le véritable ſens eſt celui-ci, *Vénus* qui es *implacable* à mon égard : mais ce dévelopement n'ajoute rien à la clarté du diſcours, & il en affoiblit l'énergie, on le ſuprime donc : & l'eſprit n'étant plus arrêté par des expreſſions inutiles, ſaiſit mieux l'eſſentiel, & devient plus ſenſible à la rapidité avec laquelle ſe ſuccédent les penſées.

On peut donc diſtinguer en deux claſſes les mots en dépendance ; ceux qui ſont ſeuls, ceux qui ſont ſuivis eux-mêmes de mots avec leſquels ils forment un tableau particulier : de-là deux ſortes de Complémens.

Un Complément *ſimple*, un Complément *complexe* : celui-ci qui embraſſe un grand nombre de mots ; celui-là qui ſe borne à un, & qu'on pourroit apeller également *in-complexe.*

§. 2.

Du Complément complexe.

Le Complément complexe ſuit deux loix différentes, relativement au mot par lequel il commence, & relativement à ceux qui ſuivent celui-ci. A l'égard de ces derniers, il ſuit les régles même qui concourent à la formation des tableaux qui ne ſont point en dépendance ; mais par raport au premier, il ſuit les régles des mots en dépendance.

C'eſt par cette raiſon qu'on a appellé le premier mot Complément *grammatical*, parce qu'il prend toutes les formes qu'exigent les régles de Grammaire : ou *initial*, lorſqu'il ne peut changer de forme, qu'il conſiſte, par exemple, en une Prépoſition.

Les mots qui ſuivent le Complément grammatical s'apellent Complément *Logique*, parce qu'ils préſentent l'expreſſion de *l'idée entiere*, qui eſt en dépendance.

La réunion du Complément Grammatical & du Complément Logique, forme le Complément *total.*

Dans ce vers, par exemple, déja cité :

Attaque un ennemi qui te ſoit plus rebelle ;

les mots en dépendance ſont, *un Ennemi qui te ſoit plus rebelle*, ils ſont en dépendance du Verbe *attaque*, & lui ſervent ainſi de Complément total ;

mais dans ce Complément, il faut distinguer le premier mot, un *Ennemi*, mot qui offre l'objet du Verbe *attaque* : dans la dépendance absolue du Verbe, il doit suivre toutes les régles qu'exige cette dépendance ; c'est le Complément Grammatical.

Les autres sont un Complément de ce premier, qu'ils servent à déterminer ; *quel ennemi* ? un *qui te soit plus rebelle.* Ils s'accordent avec lui, & ne dépendent point du mot dont il dépend lui-même : c'est le Complément Logique, ce Complément qui forme un tableau dans un autre tableau.

§. 3.

Ce qu'on entendoit par Régime.

Au lieu de ces expressions, mots en concordance & mots en dépendance, ou *Accords & Complémens*, les Anciens se servoient des mots, *régissant & régis*, ou *régime.*

Ainsi le sujet d'un tableau régissoit le Verbe ; & celui-ci régissoit à son tour l'objet & le terme du tableau. De ces trois mots, le premier étoit en régime *libre*, le troisieme en régime *assujetti*, & le second en régime *assujetti & assujettissant.*

On a cru qu'il y avoit opposition entre les deux mots de cette dénomination, *régime libre* ; mais cette opposition n'est qu'aparente. Le sujet d'une phrase est en régime ; car il faut qu'il subisse les régles du sujet : il est *libre* ; car il n'est régi par aucun mot particulier, il ne se raporte à aucun, & tous se raportent à lui.

Mais cette dénomination de *régime*, très-bonne pour le Complément Grammatical, ne peut s'apliquer que difficilement aux Complémens Logiques ; on a donc été obligé de recourir à une autre, plus générale & plus commode.

CHAPITRE XI.

De l'arrangement dont peuvent être ſuſceptibles les Complémens d'un même Tableau.

Les Complémens d'un tableau étant en ſi grand nombre, & formant une partie ſi conſidérable des tableaux de la parole, il eſt très-important, ſans doute, de les placer de maniere qu'ils n'alterent point l'harmonie qui doit y regner, & que leur belle diſtribution répande autant de grace que de clarté: ſans cela on ne produiroit que des tableaux informes: mais ceci n'eſt pas auſſi aiſé à pratiquer qu'à ſentir.

« L'arrangement des mots, dit Vaugelas (1), eſt un des plus grands ſe-
» crets du ſtyle: qui n'a point cela, ne peut pas dire qu'il ſache écrire; il a
» beau employer de belles phraſes & de beaux mots; étant mal placés, ils ne
» ſauroient avoir ni beauté, ni grace, outre qu'ils embarraſſent l'expreſſion &
» lui ôtent la clarté, qui eſt le principal ».

C'eſt ce qui a fait dire à un autre Ecrivain (2): « Lorſqu'une phraſe
» manque d'harmonie, n'en cherchez la raiſon que dans le mauvais arran-
» gement des parties qui la compoſent: mettez entre toutes ſes parties l'ordre
» le plus convenable, à coup ſûr vous la rendrez harmonieuſe.

Nous verrons ailleurs les régles qu'on peut ſuivre pour l'arrangement de chaque Partie du Diſcours; mais nous indiquerons ici avec M. Beauzée qui a aprofondi cet objet, & auquel par conſéquent, nous renverrons pour les détails (3), les précautions à prendre pour diſtribuer dans l'ordre le plus convenable les divers Complémens qui entrent dans un tableau.

1. De pluſieurs Complémens qui tombent ſur le même mot, il faut mettre le plus court le premier après le mot completté; puis, le plus court de ceux qui reſtent, & ainſi de ſuite juſqu'au plus long de tous, qui doit être le dernier. Ainſi l'on diroit, *parer* LE VICE *des dehors de la vertu*, & *parer* DES DEHORS DE LA VERTU les *vices les plus honteux & les plus décriés.*

(1) Remarq. 454.
(2) Diſcours ſur les Agrémens du Langage, Part. I.
(3) Gramm. Gén. T. II. p. 65. & ſuiv.

2. Si

2. Si par ce moyen quelqu'un de ces Complémens se trouvoit trop éloigné du mot complette, & qu'on ne pût apercevoir bien clairement son raport avec ce mot, on n'a qu'à le placer avant. On peut même le faire pour mettre plus d'élégance dans le tableau. C'est ainsi que l'Auteur de Télémaque a dit : « *C'est un des trois qui ont*, APRÈS UN SIÉGE DE DIX ANS, *renversé la fameuse Troye.*

3. Ces régles cessent dès qu'il en résulteroit un sens obscur & équivoque. Ainsi au lieu de dire, d'après la seconde régle, *il se persuada qu'*IL RÉPAREROIT LA PERTE QU'IL VENOIT DE FAIRE, *en attaquant la Ville par divers endroits* ; il faut dire, *il se persuada* qu'EN ATTAQUANT LA VILLE PAR DIVERS ENDROITS, il *répareroit la perte qu'il venoit de faire*, puisque c'est l'attaque de la Ville qui doit réparer la perte, loin d'en avoir été la cause.

4. Si les divers Complémens d'un même mot ont sensiblement la même étendue, c'est au goût, c'est-à-dire, au jugement éclairé par une Logique fine, & surement fondée sur des principes certains, à en fixer la place. Il en est de même pour les différentes parties d'un même Complément. Il est mieux de dire, *je leur montrerai que sa façon d'écrire est excellente*, & QU'IL MÉRITE LE NOM DE POETE, que de dire, *je leur montrerai qu'il* MÉRITE LE NOM DE POETE, & *que sa façon d'écrire est excellente.*

5. Si le sujet de la phrase étoit précédé d'un Complément qu'il écartât trop de son Verbe, ce sujet doit être placé après le Verbe. Ainsi on ne dira pas avec l'Auteur de Télémaque : *C'est* ce QUE *Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris* ; mais, *c'est ce* QU'*avoit compris Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois.*

6. Il ne faut jamais séparer les portions du Complément par un autre complément : ainsi on ne dira pas, *il y a un air de vanité & d'affectation dans Pline le jeune qui gâte ses Lettres* ; mais, *il y a dans Pline le jeune, un air de vanité & d'affectation qui gâte ses Lettres.* On ne dira pas non plus avec l'Auteur de Zaïde, *je goûtois des délices dans ces commencemens, que je n'avois pas imaginés* ; mais *je goûtois dans ces commencemens*, &c.

CHAPITRE XII.

Des Parties conſtitutives d'une phraſe, & des Tableaux des idées.

JUSQUES ICI nous avons vu que les tableaux de la parole étoient compoſés de diverſes parties, les unes en concordance, les autres en dépendance: que les premieres étoient ſi eſſentielles à ces tableaux, qu'elles ſe rencontroient néceſſairement dans tous, & qu'il n'y en avoit aucun qui ne les ſupposât: tandis que la préſence des autres dans ces tableaux, dépendoit de la nature des objets qu'on avoit à préſenter; mais nous n'en avons encore ni déterminé le nombre, ni indiqué les noms qu'on leur donne: nous allons donc nous en occuper ici.

Les Parties conſtitutives d'un tableau, quelqu'étendu qu'il ſoit, ſe réduiſent à ſept.

1°. Le SUJET; ce ſujet dont nous avons déja tant parlé, & auquel ſe raporte le tableau entier.

2°. L'ATTRIBUT, toujours compoſé d'un Verbe, & d'un Adjectif exprimé à part, ou fondu dans le Verbe.

3°. L'OBJET, qui exprime les êtres qui reçoivent les impreſſions de nos actions.

4°. Le TERME, qui repréſente le but auquel aboutiſſent nos actions ou vers lequel ſe porte l'attribut.

5°. La CIRCONSTANCE, qui ſert à déterminer l'attribut, à énoncer les qualités particulieres qu'il renferme, relativement à tel ou tel objet.

6°. La CONJONCTION, qui ſert à unir deux objets qui ont raport l'un à l'autre.

7°. L'ADJONCTION, qui n'entre dans le diſcours que par forme d'accompagnement, & qui ne ſe lie à aucune de ſes portions.

On les voit tous ſept dans ces vers: (1)

> Non, je vous priverai de ce plaiſir funeſte;
> Madame, il ne mourra que de la main d'Oreſte.
> Vos ennemis, par moi vont vous être immolez,
> Et vous reconnoîtrez mes ſoins ſi vous voulez.

(1) Andromaq. Act. IV. Sc. III.

Je, eſt le ſujet qui prive ; *vous*, l'objet qu'on prive ; & *priverai*, l'attribut.

De ce plaiſir funeſte, le terme de la privation, le but où elle aboutit.

Madame, une Adjonction à la phraſe.

De la main d'Oreſte, *par moi*, &c. ſont des circonſtances.

Et, la Conjonction qui unit deux tableaux. Chacune de ces portions s'approprie différentes parties du Diſcours, & elles ſe les partagent toutes.

Le ſujet eſt déſigné par les Noms & par les Pronoms, de même que l'objet & le terme. L'attribut, par le Verbe & par l'Adjectif.

L'objet & le terme, par les Noms & les Pronoms.

L'adjonction, par les *Interjections*.

La circonſtance, par les *Prépoſitions*, & par les *Adverbes*.

La Conjonction, par la partie du Diſcours qui porte ſon nom.

De-là réſultent ſept places différentes dans les tableaux de la parole les plus complets ; & qui prenant leur nom de leur nature, s'apellent :

Le Subjectif.	Le Circonſtanciel.
L'Attributif.	Le Conjonctif.
L'Objectif.	L'Adjonctif.
Le Terminatif.	

Noms très-relatifs à leurs fonctions, mais inconnus juſqu'à l'Abbé Girard, auquel on doit ces dénominations ; l'obligation que nous lui avons à cet égard, eſt d'autant plus grande, que ces Noms ſont d'une néceſſité indiſpenſable pour exprimer les idées relatives à l'analyſe du Diſcours.

On étoit privé avant lui de cet avantage, & l'on étoit réduit à employer les noms des Cas Latins qui répondent à ces dénominations.

Le Nominatif ſervoit pour exprimer le ſujet.
L'Accuſatif, pour l'objet.
Le Datif, pour le Terme.
L'Ablatif, pour la Circonſtance.
Le Vocatif, pour l'Adjonctif.

Tandis que le *Verbe* répondoit à l'Attributif ; & la Conjonction, au Conjonctif.

Mais écoutons cet Abbé lui-même ; il mérite d'être entendu dans ſa propre cauſe (1).

(1) Les vrais Principes de la Langue Franç. T. I, p. 96. & ſuiv.

« Aurois-je à craindre ici qu'on ne me fît un crime d'avoir ſubſtitué d'autres noms à ceux de *Nominatif*, *Verbe*, *Cas*, *Adverbe*, dont on s'eſt ſervi » juſqu'à préſent dans les Écoles, pour nommer les parties de la fraſe ? Non, » on eſt aujourdui trop dégagé des préjugés & trop amateur de notre Langue » pour prendre parti contre une méthode, uniquement parce qu'il y en a une » autre, ſans examiner laquelle des deux a l'avantage, ſoit par raport à » l'art, ſoit par raport à ſon ſujet. Je ne crois donc pas avoir des frondeurs » à redouter ; & j'eſpere que l'on conviendra avec moi que le reſpect dû » aux anciens uſages ne peut jamais fonder une preſcription contre la vérité ; qu'en fait d'arts & de ſciences, la raiſon eſt ſupérieure à l'autorité : » que ce n'eſt donc point par affectation ni par eſprit de ſingularité que j'ai » abandonné ces termes de l'École ; mais uniquement, parce qu'ils m'ont » paru ne pas convenir à la méthode Françoiſe. En effet, n'étant qu'au nombre » de quatre, peuvent-ils répondre au nombre de ſept ? qui, comme on vient » de voir, eſt ſans conteſtation, celui des membres qui peuvent entrer dans » la ſtructure de la fraſe.

» De plus, ils n'indiquent pas nettement la nature de ce qu'on veut qu'ils » déſignent, ni la façon dont ces membres figurent entre eux. D'ailleurs établis pour repréſenter d'autres idées totalement diſtinguées de celles dont » il s'agit ici, ils cauſent de la confuſion & de l'embarras dans l'eſprit » des perſonnes qui ne ſont pas accoutumées à ce ſtyle ſcolaſtique & tergiverſant, où les termes changent à tout moment de valeur, & où les mots » introduits pour la préciſion, ont ſouvent eux-mêmes beſoin d'un cortége » d'obſervations pour être bien entendus : car enfin *Verbe* & *Adverbe* ſervent à » nommer deux eſpéces dans les Parties d'Oraiſon : *Cas*, eſt un terme établi » pour marquer en général les diverſes terminaiſons dont les Subſtantifs & les » Adjectifs ſont ſuſceptibles dans les Langues tranſpoſitives : & *Nominatif* eſt » le nom de l'un de ces cas, ou de l'une de ces terminaiſons. Voilà les idées » qu'ils préſentent d'abord, plutôt que celles de membres de fraſe. Ce n'eſt » que par une ſeconde réflexion, & par une aplication nouvelle, qu'on rapelle, » quand il le faut, ces dernieres idées, dont on les a encore chargés.

» Ajoûtez à cela que notre Langue ne connoît ni *Cas* ni *Nominatif*, & » que ſon régime ne ſe manifeſte pas, comme en Latin, par la variation des » terminaiſons. Ainſi ces expreſſions n'ayant aucune analogie avec les raports » qui y font figurer les mots, ou comme ſujet, ou comme objet, ou » comme terme d'attribution, ou comme circonſtance, ou comme lien, » elles lui ſont tout-à-fait étrangeres, & y forment un langage barbare

» qui choque également l'oreille, le ſens & le goût françois.

» Enfin dans toutes les Langues, même dans les tranſpoſitives, c'eſt ſou-
» vent par toute autre choſe que par des Nominatifs, des Cas & des Ad-
» verbes que l'on conſtruit des fraſes & qu'on forme des ſens, quoique tou-
» jours par le moyen des membres mentionnés; auxquels il faut par con-
» ſéquent donner des noms qui leur conviennent, ſous quelque forme
» qu'ils ſe préſentent. Lorſqu'on dit, par exemple.....

en Latin :

Tantis impediri occupationibus te præſente ſolet eſſe moleſtum;

» ne voit-on pas cette fraſe formée des mêmes membres, ſans qu'il y ait
» rien néanmoins de ce qui eſt proprement Nominatif, Cas & Adverbe? Com-
» ment nommera-t-on dans le détail les expreſſions de chacun d'eux? N'eſt-il
» pas choquant de donner à un Verbe & à une Prépoſition le nom de *Nominatif*
» ou de *Cas?* & celui d'*Adverbe* à un Subſtantif ou à un Pronom accompagné
» de ſon Adjectif? Quoi donc de plus à propos que de tirer de leurs propres
» fonctions des noms analogues, toujours convenables, qu'on puiſſe apliquer
» à toutes les ſortes de mots, dont on voudra ſe ſervir pour remplir ces fonc-
» tions?

» Ne ſe fait-on pas auſſi mieux entendre des perſonnes qui ont le bon ſens
» en partage, en diſant que ces expreſſions ſervent à énoncer le ſujet, l'attri-
» bution, la circonſtance & l'objet de l'action, qu'en diſant qu'elles ſont le
» Nominatif, le Verbe; l'Adverbe & le Cas de la fraſe?

Il juſtifie toutes ces aſſertions par un exemple qui prouve à quel point on déraiſonnoit, lorſqu'on vouloit rendre raiſon de la Langue Françoiſe par les principes qu'il combat, & qu'il étoit même impoſſible de ſurmonter les difficultés qui en étoient la ſuite.

« N'eſt-ce pas cet abus, dit-il, qui a fait voir à un de nos meilleurs eſprits
» des chimères de difficultés dans notre Langue? Il n'a pas héſité à dire que
» dans cette fraſe,

Une infinité de perſonnes ont réſolu de ſe liguer;

» le régime étoit contraire à la régle ordinaire de la Grammaire, en ce que
» le Verbe n'étoit pas régi par le Nominatif *infinité*, qui eſt au ſingulier;
» mais par le Génitif *perſonne*, qui eſt au pluriel. Le terme de *Nominatif*
» lui a fait confondre ici l'idée d'un membre de fraſe, avec l'idée d'un cas de
» déclinaiſon. Ce qu'il n'auroit pas fait, ſi au lieu du terme de *nominatif*

(1) Britann. là même. l'Adjectif ;

» dans la ſtructure de la fraſe, celui de *ſubjectif* avoit été en uſage. Il » auroit vu dans cet exemple, que ce membre ne conſiſtoit pas ſeulement » dans le mot *infinité*, mais dans ces quatre enſemble *une infinité de perſonnes*; que par conſéquent l'Attributif ou le Verbe étoit & devoit, ſelon » la Syntaxe ordinaire, être régi par la collection de tous ces mots, & » non par un d'eux ſéparément des autres. Il auroit encore vu, s'il avoit » eu les idées Françoiſes, que notre Langue n'a point de cas : que *de*, n'eſt » pas plus le caractere d'un Génitif, dans ce premier exemple, que dans » celui-ci,

Il eſt parti de grand matin ;

» que ce petit mot eſt là une Prépoſition placée entre deux ſubſtantifs, pour » marquer le raport qu'il y a de l'un à l'autre, conſiſtant à ſpécifier l'infi- » nité par l'indication de ce qui la compoſe.

L'Abbé Girard finit par s'excuſer ſur l'emploi de ces nouvelles expreſſions. » S'il y a quelqu'un d'aſſez mauvaiſe humeur pour fulminer contre mes ter- » mes, je le prie de m'en fournir d'autres, & le nombre convenable. Si » l'habitude l'empêche de changer ſes expreſſions, quoiqu'il en voye l'imper- » fection & l'inſuffiſance, je reſpecterai une chaîne dont je connois la force, » ma tâche ne conſiſtant qu'à trouver le vrai & à dire ce que le ſujet exige, » non à le faire goûter aux hommes, c'eſt leur affaire propre. Tout Auteur » ne doit avoir d'autre prétention ni d'autre vue que de bien traiter ſa ma- » tiere. Je demande ſeulement à cet homme, ſi conſtant dans les maximes » qu'on lui a ſuggerées, qu'il ait la politeſſe de ne pas fronder un goût au- » toriſé par le génie de la Langue Françoiſe, fondé en raiſon, & qui n'a » d'autre contradicteur que l'impuiſſance de renoncer à l'habitude : foibleſſe » auſſi ordinaire à l'eſprit qu'au cœur ».

tandis que *c'* en eſt l'Adjectif, & que le ſecond vers tout entier n'eſt que le dévelopement de cet Adjectif : tel eſt en effet le vrai ſens de ces vers.

ARTICLE II.

DE LA CONSTRUCTION.

CHAPITRE I.

Que la Conſtruction en fait de Langage, dépend de la Nature chez tous les Peuples.

APRÈS avoir conſidéré, comme nous avons fait juſques ici dans leurs diverſes Parties & dans leurs différentes Formes, les matériaux dont nous nous ſervons pour peindre nos idées, examinons maintenant quel ordre nous devrons donner à toutes ces Parties, afin qu'elles préſentent un Tout lumineux & harmonique, où chaque objet ſoit à la place qu'il doit occuper, & dont toutes les portions ſe ſoutiennent & s'éclairent mutuellement.

Cette recherche eſt d'autant plus eſſentielle, que la force & l'intelligence du diſcours dépend abſolument de l'arrangement qu'on donne à ces diverſes portions qui le compoſent ; ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'un Tableau parlé & non écrit ; car il faut que chaque mot ſucceſſif ſe lie & avec ceux qu'on a déjà prononcés & avec ceux qui doivent le ſuivre, de maniere qu'il n'y ait point de vuide, & point de déplacement ; ſans cela le Diſcours ne préſenteroit aucune ſuite, on n'en pourroit jamais tenir le fil.

Quelqu'intéreſſante cependant que ſoit cette portion de la Grammaire, elle a été extrêmement négligée ; on peut même dire preſqu'inconnue juſqu'à ces derniers tems, au point que pluſieurs Grammairiens, même de ce tems, n'ont pu ſe perſuader que la Conſtruction & la Syntaxe ne fuſſent pas la même choſe.

On n'en doit pas être ſurpris ; les Régles de Conſtruction, leurs cauſes ſur-tout, ne peuvent être aperçues que par des obſervations très-difficiles à faire, à cauſe de leur grande ſimplicité ; & parce que l'extrême habitude qu'on a contractée dès l'enfance de ranger les mots d'une phraſe de la même maniere que tous ceux avec leſquels on vit, au milieu deſquels on eſt né, & avec leſquels on a été élevé, nous empêche, non-ſeulement de ſoupçonner que l'arrangement des mots d'une phraſe ait jamais pu cauſer la moindre difficulté ; mais nous perſuade même qu'il n'y a rien de plus naturel, & que ceux qui leur

donneroient un autre ordre, s'écarteroient de la nature même : préjugés qui rendent toute étude des Régles inutile : car à quoi bon chercher des Régles là où il n'y a qu'une route ; & des motifs, là où l'on ne fait qu'obéir à la nature ?

Il étoit impoſſible dès-lors de s'élever à des Principes généraux, au moyen deſquels on pût juger la Méthode que chaque Langue ſuit à cet égard : l'on ne pouvoit que comparer leurs différentes Méthodes : toutes les obſervations, à cet égard, n'étoient plus que des obſervations locales & pratiques.

Ces obſervations montrant par-tout des Méthodes en ſens contraire, qu'on ne pouvoit ramener à une meſure commune, ne pouvoient elles-mêmes que conduire à des conſéquences précipitées ; en faiſant conclure que de ces diverſes Méthodes, une ſeule pouvoit être conforme à la nature ; & que toutes les autres s'en éloignoient ſans ceſſe. Ainſi l'eſprit grammatical ſe rétréciſſoit toujours plus ; & n'apercevant qu'une Méthode, il étoit dérouté dès que cette Méthode lui manquoit.

Ceci ſupoſoit cependant que la Nature n'a qu'une marche, & qu'on a bien obſervé cette marche, qu'on l'a bien ſaiſie, qu'elle n'a pu nous échaper : il auroit donc fallu commencer par prouver que la Nature n'a qu'une marche, & démontrer enſuite comment une choſe auſſi naturelle avoit pu échaper à la plus grande partie du Genre Humain : comment la plûpart des Peuples avoient pu méconnoître la Nature ; comment les plus beaux Génies de l'Antiquité avoient été forcés de s'éloigner de cette Nature, & comment en s'en éloignant, ils avoient pu faire des Tableaux auſſi ſublimes, auſſi énergiques, auſſi brillans. La voie de la Nature ſeroit-elle donc la moins belle, la moins énergique ? & ne forceroit-elle pas tous les Hommes à la ſuivre ?

Nous-mêmes ſerions-nous forcés à cet égard de tomber dans la contradiction la plus groſſiere, la plus contraire à nos principes ſur leſquels s'éleve la Grammaire entiere ? & après avoir dit dès l'entrée que tout ce qui étoit naturel, étoit commun à tous les Peuples, & qu'ainſi les Parties du Diſcours ſe trouvoient dans toutes les Langues, parce qu'elles ſont données par la Nature, dirions-nous qu'il exiſte un arrangement de ces Parties, donné par la Nature elle-même, & que cet arrangement naturel n'eſt connu que de quelques Peuples, & qu'il n'a pas forcé toutes les Nations à ſe ſoumettre à ſes loix immuables & néceſſaires ?

Loin de nous de pareilles contradictions, qui anéantiroient tout ce que nous avons dit juſques ici, pour convaincre nos Lecteurs qu'il exiſte des principes communs à toutes les Langues, dont elles n'ont jamais pu s'éloigner,

nant des Adjectifs. L'absurdité d'une pareille décision se fait sentir d'elle-

& qui sont la clé de toutes les Grammaires, parce que dans aucune on ne put en aucun tems s'éloigner de ces principes donnés par l'ordre même des choses, par des loix naturelles qui ne dépendirent jamais de l'homme, mais qu'il dut connoître, & auxquelles il ne put jamais se dispenser d'obéir. Loin de nous un système qui tendroit à prouver qu'il existe un Art dont le fondement n'est point appuyé sur la Nature, & qui a cependant perfectionné cette Nature, qui est allé fort au-delà de ses principes, de son énergie, des effets auxquels elle auroit dû conduire.

Ne soyons cependant pas étonnés que de beaux Génies, que des Grammairiens distingués par leurs connoissances, par la profondeur de leur Métaphysique, par la sagacité & la finesse de leurs Observations, n'ayent pû parvenir à cet égard jusqu'à la vérité, & qu'ils ayent cru que des deux espéces de Construction adoptées par les Langues, une seule pouvoit être conforme à la Nature, & que l'autre lui étoit opposée : ils y étoient entraînés par des Observations auxquelles il sembloit qu'il n'y avoit rien à répondre, & qui ne pouvoient s'éclaircir qu'en remontant à des Principes plus généraux, à ceux qui unissent toutes les Langues, & qui rendent raison de toutes les Méthodes qu'on y suit : Principes qu'on entrevoyoit, auxquels on cherchoit à s'élever ; mais qu'on ne pouvoit découvrir d'une maniere assûrée & évidente, qu'au moyen de ces Principes qui de toutes les Langues n'en font qu'une, & qui ont donné lieu à l'ensemble de nos recherches.

Afin qu'on soit mieux en état de se décider sur une question aussi importante pour la Grammaire universelle, nous allons donner une idée des régles que suivent la Langue Françoise & la Langue Latine, relativement à la Construction ; & un précis de tout qu'on a dit de notre tems pour déterminer quelle de ces deux Constructions étoit la plus conforme à la Nature.

CHAPITRE II.

Regles de conſtruction, ſuivies par la Langue Françoiſe.

La connoiſſance de ces Régles eſt le réſultat des Obſervations fournies par l'examen des Écrivains François : cependant peu de Grammairiens s'en ſont occupés, parce qu'on abandonnoit ces recherches à l'uſage. L'Abbé Girard eſt le premier qui en ait fait l'objet de ſes ſoins ; il y fut conduit par la nature même de ſes principes, qui montroient, pour la premiere fois, la différence qui regne à cet égard entre la Langue Françoiſe & la Latine. Nous devons à M. Beauzée les Régles ſur la place que doivent occuper les Complémens dont nous avons déja parlé. M. de Wailly a ſuivi auſſi l'exemple de M. l'Abbé Girard ; mais il eſt entré dans un beaucoup plus grand détail (1) : ainſi la Grammaire Françoiſe s'eſt enrichie d'un article important pour ceux qui ſont obligés d'aprendre le François par principes. Nous allons indiquer les principales, afin qu'on ſe faſſe une idée nette du génie de cette Langue, & qu'on puiſſe nous ſuivre dans ce que nous dirons, pour faire voir le motif de la marche qu'elle ſuit relativement à la conſtruction de ſes phraſes.

Regles relatives à la Conſtruction du Sujet.

La place du Sujet varie ſuivant que la phraſe eſt narrative, impérative, interrogative ou optative.

1. Dans la phraſe narrative ou expoſitive, le Sujet ſe place avant le Verbe :

COLOMB fit connoître aux hommes un Monde nouveau.

Il en eſt de même dans la forme impérative pour la troiſieme Perſonne :

Que TOUT obéiſſe à ſes loix.

2. Mais dans la forme interrogative, le Sujet ne marche le premier, que

(1) Dans ſes *Principes* généraux & particuliers de la Langue Françoiſe, ſixiéme Edit. Paris 12°, 1770.

(1) Phédre, Acte III. Sc. II.

lorſqu'il eſt énoncé par le Pronom *qui*, ou par un nom précédé du mot *quel* :

QUI trouvera le vrai ſyſtême de la Nature ?
Quelle RAISON triomphe du préjugé ?

Dans tout autre cas, le Sujet dans les phraſes interrogatives ſe met après le Verbe :

Ne m'as-TU point flatté d'une fauſſe eſpérance ?
Puis JE ſur ton récit fonder quelqu'aſſurance ? (1)

Il en eſt de même dans les phraſes qu'on pourroit apeller *optatives*, qui marquent un deſir, un ſouhait :

Que ne puis-JE auſſi-bien par d'utiles ſecours
Réparer promptement mes injuſtes diſcours ? (2)

Et dans celles qui ſont placées comme membres adjonctifs, pour apuyer ce qu'on dit :

Le Ciel, dit-IL, m'arrache une innocente vie. (3)

4°. Le Sujet peut ſe placer après le Verbe dans la forme narrative, & quelquefois avec plus de grace que devant, lorſque le ſens exclut tout objectif, ou que cet objectif n'eſt énoncé que par les mots, *le*, *ſe que*, *tel*.

D'abord, paroît UN ÉDIFICE immenſe.
Tel parut à nos yeux l'ÉCLAT de ſa beauté.

REGLES relatives à la place que doit occuper le VERBE.

Le Verbe ne marche jamais à la tête de la phraſe que dans les Formes Impérative, Interrogative, & Optative. C'eſt une conſéquence de tout ce que nous venons de dire ; puiſque dans ces occaſions, le Sujet ſe met après le Verbe, il faut néceſſairement alors que le Verbe ſoit le premier.

2°. Il eſt encore le premier, lorſqu'à l'Infinitif il tient lieu d'un Nom.

ÊTRE ESTIMÉ, c'eſt le vœu de tous les hommes.

(1) Britann. Acte III. Sc. VI.
(2) Iphigén. Acte III. Sc. IV.
(3) Phédr. Acte V. Sc. VI.

3°. Il précede également le ſujet dans le diſcours animé :

Il PÉRIT, cet homme ſi cher à la France.

RÉGLES relatives à la place que doit occuper l'Objet & le TERME.

L'objet & le terme ſe placent ordinairement après le Sujet & le Verbe ; mais dans quelques occaſions ils les précédent.

On les met avant le Sujet, lorſqu'ils ſont énoncés par le Conjonctif-relatif, *que*, *qui*, *dont*, *quoi*, *lequel* :

Le Plan QUE vous propoſez eſt impraticable,
A QUOI nous déterminerons-nous ?

On les met avant le Verbe, lorſqu'ils ſont énoncés par les Pronoms, *me*, *te*, *ſe*, *le*, par leurs pluriers, & par les mots elliptiques *en*, & *y* :

Une fois l'an il ME vient voir ;
Je LUI rends le même devoir.
Nous ſommes l'un & l'autre à plaindre ;
Il SE contraint pour ME contraindre. (1)

2°. Et on les met après le Verbe, lorſqu'ils ſont énoncés par les Pronoms *moi*, *toi*, *ſoi*, *lui*, & même par *y* :

C'eſt A MOI que ce diſcours s'adreſſe.
Où la diſcorde regne apportez-Y la paix.

3°. Il en eſt de même lorſque ces Pronoms déſignent des circonſtances :

Elle vous l'a promis & juré DEVANT MOI.

Il eſt vrai que ce circonſtanciel peut ſe placer devant le Verbe, lorſqu'on fait en Poëſie inverſion de la phraſe entiere ; ainſi Racine dit :

L'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincere AVEC VOUS eſt unie.

La phraſe auroit été conſtruite ainſi en proſe, *l'aimable Iphigénie eſt unie avec vous d'une amitié ſincere.*

(1) Gombaut.

4°. Dans les phraſes où il y a deux Verbes, les Pronoms ſe placent auprès du Verbe dont ils ſont l'objet ou le terme :

On ne peut vous blâmer;
Elle ne peut SE conſoler.

5°. TOUT, ſervant d'Objectif, ſe place après le Verbe, ſi ce Verbe eſt dans un tems ſimple : *il engloutit* TOUT ; mais ſi le Verbe eſt dans un tems compoſé, *tout* ſe place entre les deux parties de ce tems, *il a* TOUT *englouti*. Ce qui rentre cependant dans le même principe, parce que le Verbe *il a*, eſt conſidéré comme le Verbe dont *tout* eſt l'objet, tandis que le mot *englouti* n'eſt conſidéré que comme un adjectif du mot elliptique *tout* : ce qui confirme notre doctrine ſur les Participes.

RÈGLES relatives aux ADVERBES & aux CONJONCTIONS.

Il eſt difficile ou aſſez inutile de tracer les régles relatives à la place qu'on doit aſſigner aux Adverbes parce que ces mots ont rarement une place fixe, & qu'ils dépendent à cet égard de l'harmonie & de la clarté de la phraſe, ſe plaçant avant ou après le Verbe, ſuivant leurs divers effets à cet égard.

Tout ce qu'on peut dire de conſtant ſur cet objet, c'eſt que les Adverbes ſe placent ordinairement après le Verbe qu'ils modifient :

La victime marchera BIENTÔT ſur vos pas.

Sur-tout, s'ils marquent le tems d'une maniere relative :

Nous ſommes ſeuls ENCORE.

Les CONJONCTIONS doivent marcher néceſſairement à la tête des phraſes qu'elles lient.

QUOIQU'il ſoit habile, il ſe trompe cependant aſſez ſouvent.

Mais ici il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit ſur le nombre des Conjonctions : car en le réduiſant, comme nous l'avons fait, nous avons rendu inutiles nombre de régles qui n'avoient pour objet que des mots regardés mal-à-propos comme des Conjonctions.

Ajoutez à ces régles, celles qui regardent les Circonſtanciels, & dont nous avons parlé plus haut, & vous aurez tout ce qui s'eſt dit de mieux à ce ſujet.

CHAPITRE III.

Motifs ou ſources de ces Régles.

Ces Régles ne ſont, comme le dit fort bien l'Abbé Girard, que *l'uſage attentivement conſidéré, & méthodiquement rendu.* Mais cet uſage eſt fondé ſur des motifs qui le rendent néceſſaire, & qui doivent en faire la juſtification. Cherchons donc ces motifs : ils rendront ces régles moins ſéches & plus intéreſſantes : elles doivent réſulter de la nature même du langage en général, adaptée au génie particulier de la Langue Françoiſe, ou plutôt aux moyens dont elle peut diſpoſer pour s'énoncer.

La Langue Françoiſe dénuée, relativement aux Noms, de terminaiſons ou de Cas, & obligée par raport aux Verbes, d'accompagner ſans ceſſe de Pronoms leurs différentes modifications, ne peut faire connoître le raport des parties dont une phraſe eſt compoſée, que par la place qu'elles y occupent.

Il réſulte de-là, que chaque Partie du Diſcours occupe conſtamment la même place, tandis qu'elle indique le même raport ; & que cette place ne changera que lorſqu'elle énoncera un raport différent : car par ce changement, les raports ſont changés & le tableau n'eſt plus le même.

De-là, toutes les régles que nous venons d'indiquer, & qui ne ſont que des conſéquences de ces principes, ou plutôt que des aplications de ces principes à tous les cas qui en réſultent. Et ces régles ſeront communes à tous les Peuples, dont les moyens pour s'énoncer ſont les mêmes que les nôtres.

Le Sujet eſt le mot principal du tableau, celui ſur lequel roulent tous les raports de ce tableau : il eſt donc naturel que dans les Langues où les raports ne ſe connoiſſent que par la place, ce ſujet ſoit à la premiere place, à la tête du Diſcours, afin qu'on aperçoive à l'inſtant & de la maniére la plus claire quel eſt le lien, le but de tous les raports dont il va être queſtion ; & afin ſurtout qu'on ne puiſſe pas ſe méprendre ſur ce but.

Mais dès que le ſujet eſt toujours placé le premier dans les phraſes expoſitives ou narratives, dans ces phraſes qui forment la portion propre du langage, & le plus ordinaire, le Verbe marchera à ſa ſuite, puis ſon objet & ſon terme ; quant aux circonſtances, elles ſe placeront çà & là, ſuivant qu'elles auront un raport plus ou moins direct avec ces divers membres.

Lorſque le tableau changera de nature, qu'il deviendra Impératif, Inter-

rogatif, Optatif, on n'aura qu'à changer le local de ces divers mots, & tout ſera changé ; on aura de tout autres tableaux, des tableaux Impératifs, Interrogatifs, Optatifs, des phraſes inciſes ou renfermées dans d'autres, parce qu'elles en ſont des dépendances eſſentielles. Ainſi avec ces trois mots, *ciel*, *vous* & *dire*, on formera des phraſes différentes en diverſifiant leur poſition ; telles, celles-ci.

Vous dites que le Ciel, *phraſe narrative.*
Dites-vous que le Ciel, *phraſe interrogative.*
Le Ciel, dites-vous, commencement d'une *phraſe narrative*, interrompue par une *phraſe inciſe.*
Que le Ciel, dites-vous, *phraſe optative* avec une *inciſe.*

En effet, dès qu'on eſt convenu que la place d'un mot fixeroit ſon raport dans une phraſe, il ne peut changer de place ſans que ce raport ſoit changé, & ſans qu'il n'en réſulte une idée différente ; d'autant plus que leur faiſant changer de place, on les accompagne de tout ce qui eſt néceſſaire pour qu'ils ſoient aſſortis à ce nouveau raport.

Mais ſi le ſujet ſe trouve ſeul dans une phraſe, peu importe la place qu'i y occupera, puiſqu'on ne ſera pas dans le cas de le démêler d'avec d'autres mots qui pourroient ſervir de ſujet comme lui : on pourra donc le mettre après le Verbe, comme devant, étant impoſſible qu'il ne lui ſerve de ſujet. Il vaudra même mieux le placer après le Verbe, parce que cet arrangement contraſtera avec l'habitude où l'on eſt de le voir marcher le premier, & qu'il en deviendra plus piquant. On ſera auſſi clair, & l'on ne ſera pas monotone ; ce qui jettera plus d'agrément par la variété & par la vivacité de l'expreſſion.

En effet, l'expreſſion devient par-là beaucoup plus vive, parce qu'on amene bruſquement un raport auquel on ne s'attendoit pas, ce raport que le Verbe déſigne ; & qu'on tombe tout de ſuite ſur ſon ſujet, ſans que rien les ſépare tandis que, ſans cette inverſion, le Verbe ſeroit beaucoup plus éloigné du ſujet, & que la connoiſſance de leurs raports languiroit.

Les régles relatives au Verbe ne ſont que l'inverſe de celles-là, puiſque, comme nous l'avons déjà dit, toutes les fois que le ſujet vient après le Verbe, il faut néceſſairement que le Verbe marche le premier.

Dès que les mots, *que*, *qui*, *dont*, *lequel*, &c. ſont la réunion de la Conjonction, avec des mots qui expriment un objet ou un terme, comme nous l'avons prouvé en traitant des Conjonctions, il faut néceſſairement que cet

objet & ce terme paroiſſent avant le ſujet & avant le Verbe, puiſque la Conjonction marche à la tête de la phraſe qu'elle unit, & qu'elle s'accompagne de ſes dépendances néceſſaires.

Quant aux Pronoms qui marchent avant le Verbe, lors même qu'ils n'expriment pas des ſujets, mais ſeulement des objets ou des termes de nos actions, & dont la conſtruction paroît abſolument contraire à notre Langue, & plus conforme au génie de la Langue Latine, ils ne lui ſont cependant point opoſés : premierement, parce que n'étant jamais ſemblables aux Pronoms qui déſignent des ſujets, peu importe la place qu'ils occupent, puiſqu'on ne pourra jamais les confondre avec le ſujet.

Ils rentrent, en ſecond lieu, dans les principes de la Langue Françoiſe, puiſque la forme qu'ils ont, tient eſſentiellement à leur place ; & que ſi on leur en fait changer, ſi on les met apès le Verbe, ils changent auſſi-tôt de forme ; enſorte que leur ſignification & leurs raports tiennent toujours à la place qu'ils occupent.

C'eſt ainſi que lors même qu'une Langue paroît le plus opoſée à elle-même, elle tient de la maniere la plus conſtante à ſes principes : aucune Langue ne pouvant être contraire à elle-même, & ce qui nous paroît en elle une exception, un écart, ne paroiſſant tel que parce que nous en ignorons les cauſes ; & qu'il tient à des principes plus étendus que ceux auxquels nous le raportons.

M. l'Abbé Batteux a très-bien vu que toutes les Régles de la Conſtruction dans notre Langue, avoient pour principe la nature même des Noms & des Verbes, de ces mots qui ſervent de ſujet & d'attribut.

» N'ayant, dit-il, (1) dans nos Noms aucun caractere extérieur qui diſ-
» tingue le Nominatif de l'Accuſatif, (le ſujet de l'objet,) il eſt indiſpenſable que
» le régiſſant ſoit avant le régi, ſans quoi on courroit riſque de les confondre,
» & par-là de mettre le déſordre dans ſes idées. Voilà une premiere cauſe de
» ſingularité dans nos Conſtructions. Il y en a une ſeconde, c'eſt la multitude
» des auxiliaires.

» Il y a des Langues où l'on a trouvé le ſecret d'attacher aux Verbes, par de
» légeres inflexions, une infinité de raports ſans multiplier les mots pour expri-
» mer ces raports ; raports d'action, ou de paſſion, ou de réciprocité ; raports
» de tems, de lieu, de perſonnes, de genres, de nombre, de maniere....

(1) Principes de Littér. Tom. V. p. 107.

» Pour

» Pour exprimer tous ces raports, la Langue Françoiſe a beſoin d'autant » d'auxiliaires ; auxiliaire pour l'Actif, c'eſt le Verbe *avoir* : pour le Paſſif, c'eſt » le Verbe *être* ; ſouvent ces deux auxiliaires enſemble, *j'ai été enſeigné* : au- » xiliaire pour la perſonne, *je*, *tu*, *il* : auxiliaire pour certains modes, *que*. » Qu'on y ajoute l'Adverbe *exactement*, le Verbe François eſt au Verbe en » Hébreu, ce que cette phraſe, *un être étendu*, *vivant*, *animé*, *raiſonnable*, eſt » au mot *homme* qui ſeul renferme toutes ces idées.

» D'où je conclus, que notre Langue doit avoir dans ces deux eſpéces, » une autre Conſtruction que les Langues qui ne ſont point ſujettes à ces deux » inconvéniens.

» Ainſi nous ne préférons l'Actif au Paſſif, .. & les Infinitifs aux autres modes, » que parce qu'ils nous débarraſſent de quelques Particules qui ſe trouveroient » ſur notre route.

CHAPITRE IV.

Régles de la Conſtruction Latine.

LE titre de ce Chapitre paroîtra nouveau, ſans doute : en effet, point de Régle poſitive pour mettre conſtamment en Latin tel mot à telle place ; point d'arrangement fixe des parties d'une phraſe : on diroit même que cette Langue, libre à cet égard comme les Peuples qui la parloient, n'avoit voulu aucune gêne, aucune contrainte. Cependant, plaçoient-ils leurs mots au hazard ? N'y avoit-il pas quelque borne à cette liberté ? N'étoit-elle pas aſſujettie, comme tout être libre, à un mieux qu'il falloit chercher, & qui devoit revenir ſouvent, & ramener ſans ceſſe une marche à peu près uniforme ? N'étoient-ils pas même obligés d'avoir recours à des mots étrangers, pour ſe dédommager de l'avantage que nous avons de diſtinguer nos phraſes impératives, interrogatives, narratives, &c. par un ſimple déplacement de mots ? & ne falloit-il pas que ces mots euſſent une place conſtante, afin de produire le plus grand effet, mais un effet prompt & aſſuré ?

Il en ſera ici comme dans notre Langue : dans celle-ci, nous mettons à la tête le mot qui eſt le plus important par la liaiſon qu'ont tous les autres avec lui. Dans le Latin, on mettra à la tête le mot le plus important, non parce que tous les autres ſe raportent à lui, mais parce qu'il nous frape le premier entre

tous : ce motif peut ſeul décider conſtamment de la place à donner à tous les mots qui entrent dans une phraſe, lorſque ces mots n'ont point de place fixe ; l'harmonie ſeule pourra l'emporter ſur ce motif, ſur cet intérêt que nous nous ſentons pour un de ces mots, de préférence à l'autre.

Mais ce premier mot paroît avec des marques qui le mettent dans la dépendance d'autres mots qui ne ſont pas encore énoncés : preuve ſenſible que l'eſprit a vu ces mots tous à la fois, & qu'il n'a pu ſe refuſer à convenir qu'il y en avoit un autre auquel ſe raportoit la phraſe entiere ; mais que prouve cela ? rien, ſi ce n'eſt qu'en Latin on eſt occupé tout à la fois de deux intérêts : premierement, de l'intérêt d'un objet qui frape ; & ſecondement de l'intérêt de lier cet objet avec une phraſe entiere qui ſoit aſſortie à l'idée que nous voulons en donner, ſans détruire l'intérêt particulier que nous prenons à ce mot. C'eſt comme ſi nous avions énoncé deux phraſes ſucceſſives ; l'une, formée de cet objet ſeul qui nous frape ; l'autre, compoſée de ce mot avec tous ceux avec leſquels il eſt en raport. Ainſi quand nous diſons, *Mundum creavit Deus*, comme ſi nous diſions *Monde créa Dieu*, au lieu de dire *Dieu créa le Monde* ; c'eſt comme ſi nous diſions en deux phraſes, *le Monde ! Dieu le créa* : car en diſant *le Monde*, nous prononçons le nom d'un objet qui nous frape, qui eſt pour nous d'un grand intérêt ; & en diſant *Dieu le créa*, nous raconçons plus tranquillement ſes raports avec l'idée de Dieu. Or ce que nous diſons-là en deux phraſes, parce que nous avons commencé par un mot qui ne peut plus être à la tête de la phraſe que nous avons dans l'eſprit, le Latin le dit en une ſeule ; parce qu'en mettant d'abord ce mot à l'accuſatif, il n'a plus beſoin de le remettre ſous les yeux par le mot de *le* pour le lier avec ces mots *Dieu créa*.

Perſonne ne diſconviendra que nous ne marquions plus d'étonnement, que nous n'excitions plus d'intérêt en diſant *le Monde ! Dieu le créa*, qu'en diſant ſimplement *Dieu créa le Monde*. Et bien ; ce plus grand intérêt, les Latins l'indiquoient & d'une maniere plus courte en diſant *Mundum Deus creavit*. Et voilà qu'en nous livrant au même eſprit, nous venons d'imiter les Latins, de mettre l'objet avant le ſujet, en diſant, *& bien* ! CE PLUS GRAND INTÉRÊT, *les Latins l'indiquoient*, &c.

Il en eſt de même de cette phraſe de Cicéron qui commence par un complément, *diuturni ſilentii finem hodiernus dies attulit*, & qui ſignifie, *d'un long ſilence, ce jour amene la fin.* L'eſprit frapé de l'idée du long ſilence qu'on a gardé, commence par-là ; mais le liant auſſi-tôt avec la fin de ce ſilence que le jour actuel amene, il l'unit en même tems, & ſans le déplacer, avec ces mots auxquels il eſt relatif. C'eſt comme trois phraſes, trois Tableaux qui ſe ſont pré-

ſentés ſucceſſivement ; & que l'eſprit confond rapidement en un ſeul : c'eſt comme ſi l'on diſoit, un *long ſilence a regné*, mais voici *ſa fin*, *ce jour l'amène* ; & que ſuprimant enſuite tous ces intermédiaires, on unît entr'eux les autres mots, ſans rien déranger à leur poſition : car il en réſulteroit la phraſe Latine ; *d'un long ſilence, la fin ce jour amène.*

La Conſtruction Latine eſt donc plus animée, moins réfléchie, moins compaſſée, moins contrainte que la Conſtruction Françoiſe : d'ailleurs, toutes les deux ſont aſſujetties à caractériſer ou à indiquer d'une maniere très-préciſe & très-claire, tous les raports que ſoutiennent entr'eux les mots d'une même phraſe.

Ajoutons que les Latins ont certains mots dont la place eſt toujours la même : ainſi la Prépoſition CUM (*avec*) ſe met conſtamment à la ſuite des Pronoms qu'elle régit : on dit, *mecum*, moi-avec, & non *avec moi* ; *te-cum*, toi-avec, & non *avec-toi*, &c. C'eſt de-là que vient l'expreſſion proverbiale, *c'eſt mon vade-mecum*, empruntée du Latin, & qui ſignifie mot à mot *c'eſt mon* VA-MOI-AVEC.

La Conjonction *que*, qui ſignifie *&*, & qui eſt le *τε* final des Grecs, ſe met comme lui après le premier mot de la phraſe qu'elle lie.

Pour déſigner les phraſes interrogatives, ils ſont obligés d'employer des mots interrogatifs, *num*, *an*, *ne*. Les deux premiers ſe mettent toujours à la tête de la phraſe ; & *ne*, toujours à la ſuite du premier mot. Ainſi l'on voit dans Térence (1) :

BACCHIS. NUM ego inſto ?
SYRUS. At ſcin' quid ſodes ?
BACCHIS. Quid ?
BACCHIS. Eſt-ce que je vous preſſe ? SYRUS. Mais ſavez-vous qu'il faudroit s'il vous plaît ? BACCHIS. Quoi ? (†)

Souvent encore le ſens ou le ton ſeul indiquoit les phraſes interrogatives. Lors, par exemple, que la même Bacchis dit un peu plus bas à Syrus : *Dignam me putas quam illudas*, le ſens ſeul fait connoître que c'eſt une interrogation ; qu'elle ne veut pas dire, *tu me crois propre à devenir ton jouet* ; mais qu'elle dit avec vivacité, *me crois-tu propre à devenir ton jouet ?*

(1) Heautontimorumenos, Act. IV. Sc. III.
(†) Ou, ſuivant la Traduction de M. l'Abbé LE MONNIER, quoi faire ?

C'eſt ainſi que dans les Langues qui employent, comme le Latin, les Verbes ſans Pronoms, le ton ſeul fait diſtinguer la phraſe narrative de la phraſe interrogative. *L'avez* ſignifie également en Languedocien, ſuivant le ton avec lequel on le prononce, *vous l'avez*, & *l'avez-vous?*

Il en eſt de même en Italien. Le ſens ſeul fait connoître que la phraſe ſuivante eſt interrogative :

> . . . . Dee quella mano
> Che di morte sì ingiuſta è ancora immonda,
> Reggerci ſempre. (1)

& qu'on doit la rendre ainſi : « Devons-nous obéir à cette main, encore » fumante d'un ſang verſé ſi injuſtement ? «

Ajoûtons que dans toutes ces Langues, l'interrogation eſt déſignée également par *que*, *quoi*, *qui*, *quel.*

Quid narrat ? Que raconte-t'il ? En Italien, *che narra* ? En Languedocien, *que narre* ?

(1) Jéruſ. déliv. Chant VIII. Sct. LXIX.

ment des mots d'une phraſe ait jamais pu cauſer la moindre difficulté ; mais nous perſuade même qu'il n'y a rien de plus naturel, & que ceux qui leur

CHAPITRE V.

Des Noms qu'on donne à ces deux ſortes de Conſtructions.

IL exiſte ainſi deux ſortes de Conſtructions opoſées entr'elles, & adoptées chacune néanmoins par pluſieurs Peuples : l'une anciennement par les Grecs, par les Latins, &c. l'autre en uſage actuellement chez tous les Peuples, à quelques variétés près.

Mais dans nos Langues modernes, nous nous raprochons de la Conſtruction Latine, toutes les fois que nous le pouvons, ſans nuire à la clarté du ſens.

De-là réſulte une troiſieme eſpéce de Conſtruction compoſée des deux autres, qui peut en donner une idée, & qu'on pourroit nommer CONSTRUCTION MIXTE.

Nous apellerons les deux autres, l'une CONSTRUCTION LOCALE, & l'autre CONSTRUCTION LIBRE. Conſtruction locale, où le raport des mots eſt marqué par la place qu'ils occupent : Conſtruction libre, où ce raport eſt marqué par la terminaiſon des mots, par leur forme.

On leur a donné, à la vérité, des noms fort différens, apellant l'une Conſtruction *analogue*, & l'autre Conſtruction *tranſpoſitive*. L'Abbé Girard paroît être le premier qui ait employé ces dénominations, adoptées généralement par ceux qui ont écrit dès-lors ſur cet objet ; mais nous ne ſaurions les admettre, parce qu'elles ſupoſent la déciſion d'une queſtion qui n'eſt rien moins qu'éclaircie.

En donnant à la Conſtruction Françoiſe ou à celle de telle autre Langue que ce ſoit, le nom d'*analogue*, on ſuppoſe qu'elle a plus d'analogie, de conformité, de raport avec la Nature, & qu'elle eſt la Conſtruction la plus parfaite : & en donnant à la Conſtruction Grecque & Latine le nom de *tranſpoſitive*, on fait entendre que celle-ci intervertit l'arrangement naturel des mots, qu'elle donne lieu à un ordre opoſé à celui de la Nature. On ſupoſe encore par-là, que la Nature a un ordre fixe qui lui eſt propre, & dont elle ne peut jamais s'écarter ; qu'elle eſt déterminée invinciblement à ſuivre la même route.

Mais ces queſtions ont-elles été décidées ? Pouvoient-elles l'être, du moins dans le tems où l'on commença à donner ces noms tranchans ? Ne précipita-t-on pas ſon jugement, d'après la différence qu'on voyoit entre ces deux ſortes

principes communs à toutes les Langues, dont elles n'ont jamais pu s'éloigner, &

de Conſtructions ? & ces noms ne pouvoient-ils pas induire en erreur, en perſuadant qu'en effet le Latin renverſoit l'ordre de la nature auquel ſe ſoumettoient nos Langues modernes ?

Comme cette queſtion eſt importante, & qu'elle a donné lieu dans ces derniers tems à une Controverſe célébre par ſes tenans & par les obſervations qu'elle a fait naître, nous avons cru devoir la traiter dans quelques détails, & mettre en même tems ſous les yeux du Lecteur un Précis impartial de tout ce qui s'eſt dit pour & contre.

CHAPITRE VI.

Précis de ce qu'on a écrit pour déterminer quelle de ces deux Conſtructions eſt la plus naturelle.

M. l'Abbé Batteux entra le premier en lice en 1748. dans des Lettres adreſſées à M. l'Abbé d'Olivet, & qu'il refondit pour en faire le cinquiéme volume de ſes Principes de Littérature, imprimé en 1764. ſous le nom de *Conſtruction Oratoire* : les vues qu'il y expoſe, furent adoptées par l'Abbé Pluche dans ſa *Méchanique des Langues & l'Art de les enſeigner*, &c. & par M. Chompré.

M. du Marsais poſa des Principes directement oppoſés à ceux-là, dans ſon Traité de la *Conſtruction grammaticale.*

M. l'Abbé Batteux y répliqua dans ce cinquiéme volume.

M. Brauzée prit la défenſe de M. du Marſais dans le ſecond volume de ſa Grammmaire générale ; & il parut, peu de tems après, une Brochure en faveur des Principes de M. l'Abbé Batteux. Tels ſont les morceaux dont nous allons rendre compte. Nous nous flattons que cette analyſe fera plaiſir à nos Lecteurs, & ne déplaira pas aux Savans même dont nous extrairons ici les idées.

I. *M. l'Abbé* Batteux.

M. l'Abbé Batteux ſe propoſa dans ſon Traité de *la Conſtruction Oratoire*, de découvrir l'arrangement naturel des mots par raport à l'eſprit & par raport à l'oreille, & d'examiner la Conſtruction uſitée par la Langue Françoiſe en la

considérant d'abord en elle-même, & la comparant ensuite avec la Construction de la Langue Latine.

« L'arrangement des mots, dit-il (pag. 3.), ne peut avoir pour objet que de satisfaire ou l'esprit ou l'oreille ; c'est-à-dire, de rendre le sens plus clair & plus fort, ou les sons plus agréables & plus convenables au sujet.

« Par raport à l'esprit, l'arrangement naturel des mots doit être réglé par l'importance des objets ; & il l'est ainsi dans les Langues qui sont assez flexibles pour suivre l'ordre de la Nature dans leurs Constructions.

« Afin d'établir que l'arrangement naturel des mots est réglé par l'importance des objets, examinons, ajoute-t-il, comment les idées entrent dans notre esprit & comment elles en sortent.

« Elles y entrent quelquefois en foule & pêle-mêle, comme quand nous jettons nos regards sur une vaste plaine qui nous offre une infinité d'objets : c'est la communication des idées par les yeux. Quelquefois aussi elles n'y entrent que seule à seule : ce qui arrive sur-tout quand la communication se fait par les oreilles, & principalement par le moyen des signes d'institution, tels que sont les mots. Comme les mots ne peuvent être proférés que les uns après les autres, les idées attachées aux mots ne peuvent aussi sortir qu'une à une de la bouche de celui qui parle ; & par conséquent, elles ne peuvent entrer autrement dans l'esprit de celui qui écoute.

« L'ordre dans lequel elles sortent, est-il indifférent, ne l'est-il pas ? Peut-on également présenter d'abord les idées principales ou les accessoires, les plus intéressantes ou celles qui le sont le moins ? En un mot, y a-t-il des objets qu'on doit préférablement offrir au premier moment, c'est-à-dire au moment le plus vif, de l'attention de celui qui écoute ?

« On ne seroit point dans le cas de faire cette question, si les Langues étoient assez flexibles pour se plier en tout aux divers mouvemens de l'ame. Il n'est pas douteux qu'alors elles suivissent constamment l'ordre qui seroit prescrit par l'intérêt ou le point de vue de celui qui parle.

« Mais comme dans plusieurs Langues, il se trouve des configurations grammaticales qui exigent une marche ou ordonnance particuliere, & que d'ailleurs l'esprit humain a travaillé lui-même sur ses propres idées, pour en reconnoître & distinguer les raports ; on a imaginé deux nouvelles sortes d'ordre ou d'arrangement pour les mots ; le *Grammatical*, qui se fait selon le raport des mots considérés comme régissans ou régis ; & le *Métaphysique*, qui considere les raports abstraits des idées. Si on y joint l'ordre *Oratoire*, qui ne considere que le but de celui qui parle, on aura trois espéces d'arrangement ou

de Conſtruction, qui peuvent être employées dans le Diſcours.

« On dit dans la Conſtruction Grammaticale, *lumen ſolis*, la lumiere du ſoleil; parce que le mot *ſolis* eſt déterminé à être au génitif par le mot *lumen*; or, dit-on, le déterminant doit être avant le déterminé.

« L'ordre Métaphyſique veut que le ſujet d'une Propoſition ſoit avant ſon attribut, la cauſe avant l'effet, la ſubſtance ou l'exiſtence avant le mode ou les qualités qui lui apartiennent. Selon cet arrangement, il faudroit dire *ſolis lumen*, du ſoleil la lumiere, parce que le ſoleil eſt la cauſe de la lumiere. Mais dans les autres cas, cet ordre rentre à peu-près dans l'ordre Grammatical, parce que celui-ci, tout grammatical qu'il eſt, ſe trouve réellement fondé ſur la Métaphyſique.

« Au reſte, qu'on les diſtingue ou non, ils ne ſemblent faits ni l'un ni l'autre pour régler la marche du Diſcours Oratoire. L'ordre Grammatical eſt une entrave donnée à l'eſprit & aux idées, plutôt qu'une Régle de Conſtruction. Attaché au genre & à l'analogie particuliere d'une Langue, nulle part il n'eſt abſolument le même. Il y a des Langues où il eſt préciſément le contraire de ce qu'il eſt dans d'autres Langues: ce qui ne pourroit arriver s'il étoit naturel. Il y a donc une de ces deux Conſtructions qui n'eſt point dans la Nature, puiſque la Nature n'a pas deux voies.

« Il en eſt de même de l'ordre Métaphyſique; il peut être bon quelquefois pour les Savans, quand ils diſcutent ou qu'ils analyſent leurs idées; mais le Peuple pour qui & par qui ont été faites les Langues; mais les femmes, dont le goût aide plus à polir & à perfectionner les Langues, que les diſcuſſions & les analyſes des Savans, ſe doutent-elles de ce que c'eſt que mode, ſubſtance, cauſe, effets, qualités? Le Peuple ne connoît, ne voit, ne ſait, que par le ſentiment ou même par la ſenſation que l'objet produit en lui: c'eſt l'impreſſion réelle qui le détermine, qui le dirige. Il dira, *Alexandre a vaincu Darius*; ou *Darius a été vaincu par Alexandre*, ſelon qu'il eſt affecté, & que les objets le frapent: il ne connoît que cette Régle.

« Il faut donc en revenir à la troiſiéme eſpéce d'ordre ou d'arrangement, à celui qui eſt fondé ſur l'intérêt ou le point de vue de celui qui parle.

« Qu'eſt-ce qui ſe paſſe en nous-mêmes, lorſque nous nous déterminons à quelque mouvement? Je vois un objet; j'y découvre des qualités qui me conviennent ou qui ne me conviennent point, je m'y porte, ou je le fuis. Je connois avant que de me mouvoir. Je veux aller au Louvre, je penſe d'abord au *Louvre*, enſuite *je vais*; *ad Regiam vado*, voilà ce qui ſe paſſe en moi-même.

« Si je veux faire entendre à un homme autre que moi qu'il doit fuir ou rechercher

(3) Phédr. Acte V. Sc. VI.

rechercher quelque objet, commencerai-je par l'engager à avancer ou à s'éloigner ? Je lui montrerai l'objet, & l'objet lui dira ce qu'il doit faire : l'ordre que j'ai ſuivi pour moi, eſt le même à ſuivre pour lui : j'ai vu un ſerpent, j'ai fui : il faut donc que je lui donne d'abord l'idée du danger, ſi je veux qu'il ſe détermine à fuir... Ce n'eſt pas l'ordre de la Métaphyſique grammaticale, mais celui de la Métaphyſique oratoire, celui du ſentiment & de la vérité.

« C'eſt donc l'objet principal (1) qui doit paroître à la tête de la phraſe... Quand Scévola veut (2) aprendre à Porſenna qu'il eſt Romain, il dit, *Romanus ſum Civis*, Romain ſuis Citoyen. Quand Gavius s'écrie, du haut de la croix où il eſt attaché, il dit, *Civis Romanus ſum*, Citoyen Romain je ſuis ». C'eſt que la qualité de *Romain* étoit dans l'un l'objet principal; dans l'autre, c'étoit celle de Citoyen.

» De deux mots (3) qui concourent à ne former qu'une notion, l'idée qui préſente la partie de la notion la plus importante, ſe montre la premiere : Neque *turpis* mors *forti viro*, nec *immatura* conſulari, nec *miſera* ſapienti : » Nulle mort ne peut être honteuſe pour l'homme de bien, ni prématurée pour » un Conſulaire, ni malheureuſe pour un Sage (†).

» Notre Auteur ayant ainſi dévelopé ſes principes ſur cet objet, fait voir que l'arrangement naturel des mots ne peut céder qu'à l'harmonie (4), & que c'eſt de cet arrangement naturel que réſultent en partie la vérité, la clarté, la force, en un mot la naïveté du Diſcours (5).

Il examine enſuite un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe ſur le même ſujet (6), & qui eſt trop intéreſſant pour que nous l'omettions : on y verra, d'ailleurs, l'attention que les Romains donnoient à cet objet ; & qu'il eſt impoſſible de réſoudre une queſtion de cette nature, quand on n'a pu ſe former une idée de la métaphyſique des Langues par l'examen d'un très-grand nombre.

---

(1) Page 20. (2) Page 21. (3) Page 25.

(4) Chap. III. p. 34. (5) Chap. IV. p. 44. (6) Chap. V. p. 65.

(†) M. l'Abbé Batteux obſerve ici qu'il traduit les exemples Latins en ſuivant l'ordre des idées autant qu'il lui étoit poſſible, pour faire ſentir qu'il n'eſt peut-être pas ſi difficile qu'on le penſe de ſe conformer à la Conſtruction Latine, ou du moins d'en approcher : il auroit donc traduit celle-ci d'une maniere encore plus aſſortie à ſes vues, en la rendant ainſi : » Point de *honteuſe* mort pour l'homme fort, ni de *prématurée* pour un » conſulaire, &c.

Denys d'Halicarnasse, dans ſon Traité de l'arrangement des mots, dit : » Qu'il a feuilleté tous les Auteurs anciens, & en particulier les Stoïciens, qui ont beaucoup écrit ſur la nature & les régles du Langage ; mais il avoue qu'il n'a rien trouvé nulle part ſur l'arrangement des mots, relativement à la perfection de l'éloquence. J'ai enſuite, dit-il, réfléchi en moi-même, & j'ai cherché ſi la nature ne nous auroit pas donné quelque principe ſur cet objet : car en tout genre, C'EST LA NATURE QUI SERT DE BASE, & qui fournit les vrais principes, *lorſqu'il y en a.* Je ſaiſis d'abord quelques vues qui m'avoient paru aſſez heureuſes ; mais bientôt il fallut les abandonner, parce qu'elles ne menoient point au but. Il m'avoit donc paru que la nature étoit un guide qu'il falloit ſuivre en fait de Conſtruction Oratoire ; & d'abord que les Noms devoient précéder les Verbes, parce que le Nom exprimant la choſe, & le Verbe ce qui ſe fait de la choſe, il eſt dans l'ordre de la nature que l'idée de la choſe ſoit avant l'idée de la modification de la choſe »...

» Mais ce principe n'eſt pas juſte, parce qu'il ne s'étend pas à tout, & qu'on trouve dans les Poëtes une infinité d'exemples du contraire, & la conſtruction n'en eſt pas moins agréable... Je voulois (4) encore que les Subſtantifs fuſſent avant les Adjectifs ... les Tems Préſens avant les autres tems... mais toutes ces régles ſe ſont trouvées contredites par la pratique... Je reviens donc à mon objet, & je dis que les Anciens, Poëtes, Hiſtoriens, Philoſophes, Orateurs, ont donné la plus grande attention à cette partie de l'élocution. Ils ne plaçoient point au hazard ni les mots, ni les membres, ni les périodes. Ils avoient un certain art des régles, dont je vais tâcher de donner au moins les plus néceſſaires.

Il les réduit au ſeul inſtinct de l'oreille, & ne conſidere les mots que comme le bois, les pierres & les autres matériaux qui entrent dans la bâtiſſe d'une maiſon ; mais il n'a pas vu, dit M. l'Abbé Batteux, que les mots ne ſont pas ſeulement le corps & le matériel du Diſcours, mais qu'ils contiennent l'ame, les paſſions de celui qui parle, & que les paſſions ne peuvent être indifférentes ni à l'arrangement des idées, ni à celui des mots qui expriment ces idées : ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il convient lui-même de cette vérité : « autre eſt la Conſtruction, dit-il, dans le ſang-froid, autre dans la paſſion, &c.

» Denys d'Halicarnaſſe n'auroit donc pas dû chercher, conclut notre Au-» teur (1), la raiſon de l'arrangement des mots dans la ſeule ſenſibilité de l'o-

(1) Page 69. (2) 73.

» relle ; il auroit fallu y joindre la marche des idées & celle des paſſions «.

Notre Auteur examinant enſuite l'arrangement naturel des mots par raport à l'oreille, dit (1), que l'oreille a trois points à juger dans l'élocution oratoire. 1°. Les ſons qu'on lui préſente comme une ſuite ou un courant d'impreſſions qu'elle reçoit. 2°. Les interruptions qu'on met dans cette ſuite, comme des points de repos, dont elle peut avoir beſoin auſſi-bien que celui qui parle. 3°. L'accord de ces ſons & de ces repos, avec l'idée exprimée & le ſujet traité : trois choſes qu'il déſigne par ces mots, *Mélodie*, *Nombre* & *Harmonie oratoire*.

Nous ne le ſuivrons pas dans tout ce détail, trop éloigné de notre objet : nous ne nous arrêterons qu'aux obſervations relatives à la conſtruction, & à celles qui ſeront néceſſaires pour lier toutes ces idées entr'elles.

Ainſi, il remarque que la Mélodie dans le diſcours (2) dépend de la maniere dont tous les ſons ſimples ou compoſés ſont aſſortis & liés entr'eux pour former les ſyllabes, dont les ſyllabes le ſont entr'elles pour former un mot, les mots entr'eux pour former un membre de période, enfin les périodes elles-mêmes pour former ce qu'on apelle le diſcours.

Relativement aux ſons, il faut dans notre Langue que les conſonnes & les voyelles ſoient tellement mêlées & aſſorties qu'elles ſe donnent les unes aux autres la conſiſtence & la douceur. Et par raport aux mots, il faut qu'ils ayent de la fermeté & en même tems de la douceur, qu'ils coulent librement, légerement, qu'ils ſoient polis ſans être mous, & ſoutenus ſans être hériſſés.

A l'égard du Nombre oratoire, il le conſidere (3) comme une durée ou une ſuite d'inſtans, coupée par portions ſymétriques, c'eſt-à-dire, égales ou également inégales, & il fait voir de quelle maniere ces portions ſont marquées par la nature elle-même. Tout ſe fait chez elle par meſure, tout y marche en cadence ; nous le voyons ſans ſortir de nous-mêmes ; tous nos membres ont une étendue proportionnelle ; nos pas ſont égaux entr'eux, notre reſpiration ſe fait à tems égaux ; nos artères ont des pulſations égales ; le marteau du forgeron tombe en cadence ; le Tiſſerand lance ſa navette & frape ſa toile en meſure : il n'eſt pas juſqu'au Moiſſonneur qui ne promene ſa faulx avec nombre... Le nombre ſoutient les forces & les ranime.

2°. On ne compte pas ſeulement les ſyllabes, on les meſure encore, c'eſt-à-dire, on évalue les tems qu'on met à les prononcer.

(1) Page 74. (2) Page 84. (3) Page 94.

3°. On a ſoin de réſerver pour la fin, les ſons qui peuvent être les plus flateurs, afin que le repos de l'oreille n'ait rien que d'agréable.

4°. Enfin les mots ſe meuvent avec plus ou moins de viteſſe & de force, ſuivant la nature de l'objet qu'ils peignent.

Ce qui forme autant de claſſes du *Nombre oratoire* qui influent ſur la *Conſtruction* des tableaux de nos idées; mais que nous ne ſaurions analyſer, ſans une trop grande digreſſion.

Enfin au ſujet de l'Harmonie, il la conſidere : 1°. relativement à l'accord des ſons, des ſyllabes, des mots, des nombres, avec les objets qu'ils expriment : 2°. dans l'accord ou la convenance du ſtyle avec le ſujet ou la matiere qu'on expoſe.

Notre Auteur apliquant ces principes à la Conſtruction qui eſt particuliere à la Langue Françoiſe, obſerve que la diverſité des Langues à l'égard de la Conſtruction ou de l'arrangement de leurs mots, provient de la nature même de ces mots. « Toutes les Langues, dit-il (1), conſiſtent dans des ſons... figurés de telle ou telle maniere... Or ces ſons figurés ſont multipliés plus ou moins, ce qui fait abondance ou pauvreté : ils ont plus ou moins de force, ce qui fait énergie ou foibleſſe : ils ont plus ou moins de fléxibilité, ce qui produit la douceur, la clarté, la juſteſſe ».

De-là les differentes ſortes de Conſtructions, chaque Langue étant obligée de s'écarter plus ou moins de la nature, par raport à l'arrangement de ſes mots, ſuivant qu'elle y eſt forcée par la difficulté ou par la foibleſſe, ou par l'inflexibilité. La difference qui regne entre le François & le Latin relativement à la Conſtruction, n'a pas d'autre cauſe.

« J'entends dire tous les jours, & je lis dans tous les Livres, reprend à cet égard notre Auteur, que les Latins avoient beaucoup plus d'avantages que nous. Nous ſommes obligés, dit-on, de ſuivre toujours le même arrangement, nominatif, verbe, régime, c'eſt une marche éternelle qui ne varie jamais. Les Latins, au contraire, maîtres de leur conſtruction, placent leurs mots à leur gré, ſans être aſſervis à aucune regle. C'eſt tantôt un Verbe qui ſe montre à la tête, tantôt un Adjectif, quelquefois un Adverbe, ſelon qu'il leur plaît, ſans autre loi que celle de l'harmonie ».

« D'autres ont pris la choſe d'une autre maniere qui ſembleroit plus juſte, ſi elle étoit fondée en raiſon. Bien loin de plaindre la Langue Françoiſe d'être

(1) Page 201.

aſſervie à une Conſtruction monotone, ils la félicitent ſur la clarté qu'ils prétendent que lui procure cette Conſtruction ».

Notre Auteur rejettant toutes ces idées, demande « ſi nous ſommes bien, nous François, placés, comme il faudroit l'être, pour juger des inverſions Latines & des nôtres... Il pourroit bien arriver que ce que nous croyons voir chez les autres, ne fût que chez nous ».

Les Latins ayant des cas dans leurs noms, ces noms pouvoient être régiſſans ou régis, indépendamment de la place qu'ils occupoient dans la phraſe: chez nous, on ne reconnoît leur valeur que par la place où ils ſont. Les Latins expriment par un ſeul mot, ce que nous ne déſignons en fait de Verbes que par deux ou trois: *docui*, j'ai enſeigné; *doctus ſum*, j'ai été enſeigné, où nous réuniſſons trois Verbes différens pour un ſeul tems.

M. L'Abbé Batteux en conclut: 1°. Que notre Langue doit avoir dans ces deux eſpéces, une autre Conſtruction que les Langues qui ne ſont point ſujettes à ces deux inconvéniens. 2°. Que notre Langue doit reprendre les Conſtructions ordinaires aux autres Langues, quand elle n'eſt ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas.

§. II.

M. du Marsais.

M. du Marsais parut contredire ces idées dans ſon Traité de la *Conſtruction Grammaticale* (2); il poſoit du moins des Principes différens, ſoit qu'il ne connût point ceux-là, ſoit qu'il n'eût pu les gouter.

» En termes de Grammaire, dit-il, on apelle Construction l'arrangement des mots dans le Diſcours. Ce mot eſt pris ici dans un ſens métaphorique, & vient du Latin *conſtruere*, conſtruire, bâtir, arranger.

« La Conſtruction eſt *vicieuſe*, quand les mots d'une phraſe ne ſont pas arrangés ſelon l'uſage d'une Langue.

« Elle eſt *louche*, lorſque les mots ſont placés de façon qu'ils ſemblent ſe raporter à ce qui précede, pendant qu'ils ſe raportent réellement à ce qui ſuit.

« On dit *Conſtruction pleine*, quand on exprime tous les mots dont les raports ſucceſſifs forment le ſens que l'on veut énoncer.

---

(1) Imprimé dans ſes Principes de Grammaire, Tome I. p. 159. &c. & dans le Dictionnaire Encyclopédique. Le Journal des Savans du mois de Juin 1755. en fit un extrait accompagné de grands éloges.

« Au contraire, elle eſt *elliptique*, lorſque quelqu'un de ces mots eſt ſous-entendu....

« Il y a en toute Langue trois ſortes de Conſtructions (1).

« I. CONSTRUCTION NÉCESSAIRE, SIGNIFICATIVE OU ÉNONCIATIVE; on l'apelle auſſi SIMPLE ET NATURELLE. C'eſt celle par laquelle ſeule les mots ſont un ſens.... Elle eſt la plus conforme à l'état des choſes... le moyen le plus propre & le plus facile que la Nature nous ait donné pour faire connoître nos penſées par la parole.

« Elle eſt apellée NÉCESSAIRE, parce que c'eſt d'elle ſeule que les autres Conſtructions empruntent la propriété qu'elles ont de ſignifier; au point que ſi la *Conſtruction néceſſaire* ne pouvoit pas ſe retrouver dans les autres ſortes d'énonciations, celles-ci n'exciteroient aucun ſens dans l'eſprit, ou n'y exciteroient pas celui qu'on vouloit y faire naître.

La ſeconde ſorte de Conſtruction eſt la CONSTRUCTION FIGURÉE.

La troiſiéme eſt celle où les mots ne ſont ni tous arrangés ſuivant l'ordre de la Conſtruction ſimple, ni tous diſpoſés ſelon la Conſtruction figurée. C'eſt la CONSTRUCTION USUELLE, celle qui eſt le plus en uſage.

Pour faire connoître nos penſées, nous ſommes contraints de donner, pour ainſi dire, de l'étendue à celles-ci, & des parties; ces parties deviennent l'original des ſignes dont nous nous ſervons dans l'uſage de la parole; ainſi nous diviſons, nous analyſons, comme par inſtinct, notre penſée: nous en raſſemblons toutes les parties, ſelon l'ordre de leurs raports; nous lions ces parties à des ſignes.

Les enfans aprennent cette analyſe par les noms qu'ils entendent donner aux objets, par l'ordre ſucceſſif qu'ils obſervent qu'on ſuit en nommant d'abord les objets, & en énonçant enſuite les modificatifs & les mots déterminans.

Cette méthode eſt de tous les tems & de tous les pays: il n'y a donc dans toutes les Langues qu'une même maniere néceſſaire pour former un ſens avec les mots; c'eſt l'ordre ſucceſſif des relations qui ſe trouvent entre les mots, dont les uns ſont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, & les autres comme modifiant & déterminant.

« Cette maniere d'énoncer les mots (2) ſucceſſivement, ſelon l'ordre de la modification ou détermination que le mot qui ſuit donne à celui qui le précéde, a fait regle dans notre eſprit. Elle eſt devenue notre modèle invariable;

(1) Page 162. (2) Page 170.

au point que, ſans elle, ou du moins ſans les ſecours qui nous aident à la rétablir, les mots ne préſentent que leur ſignification abſolue, ſans que leur enſemble puiſſe former aucun ſens. Par exemple :

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris.
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora.

« Otez à ces mots Latins les terminaiſons ou déſinences qui ſont les ſignes de leur valeur relative, & ne leur laiſſez que la première terminaiſon qui n'indique aucun raport, vous ne formerez aucun ſens. Ce ſeroit comme ſi l'on diſoit :

Armes, homme, je chante, Troie, qui, premier, des côtes,
Italie, deſtin, fugitif, Laviniens, vint, rivages.

« Si ces mots étoient ainſi énoncés en Latin avec leurs terminaiſons abſolues, quand même on les rangeroit dans l'ordre où on les voit dans Virgile, non-ſeulement ils perdroient leur grace, mais encore ils ne formeroient aucun ſens : propriété qu'ils n'ont que par leurs terminaiſons relatives, qui, après que toute la propoſition eſt finie, nous les font regarder ſelon l'ordre de leurs raports, & par conſéquent ſelon l'ordre de la *Conſtruction ſimple, néceſſaire & ſignificative.*

Cano arma atque virum, qui vir profugus à fato, venit primus, ab oris Trojæ, in Italiam, atque ad littora Lavina.

« Tant la ſuite des mots & leurs déſinences ont de force pour faire entendre le ſens ! *Tantum ſeries juncturaque pollet* (3).

« Quand une fois cette opération m'a conduit à l'intelligence du ſens, je lis & je relis le texte de l'Auteur ; je me livre au plaiſir que me cauſe le ſoin de rétablir, ſans trop de peine, l'ordre que la vivacité & l'empreſſement de l'imagination, l'élégance & l'harmonie, avoient renverſé ; & ces fréquentes lectures me font acquérir un goût éclairé, pour la belle Latinité.

« La Conſtruction ſimple eſt auſſi appellée CONSTRUCTION NATURELLE, parce que c'eſt celle que nous avons apriſe ſans maître, par la ſeule conſtitution méchanique de nos organes, par notre attention & notre penchant à l'imitation. . . .

(3) HORACE, *Art. Poetiq.* v. 240.

« Comme par-tout les hommes penſent, & qu'ils cherchent à faire connoître la penſée par la parole, l'ordre dont nous parlons eſt au fond uniforme par-tout ; & c'eſt encore un autre motif pour l'apeller *naturel.*

« Il eſt vrai qu'il y a des différences dans les Langues; différence.... dans les noms... différence dans les terminaiſons... & dans les tours... mais il y a uniformité, en ce que par-tout la penſée qui eſt à énoncer, eſt diviſée par les mots qui en repréſentent les parties, & que ces parties ont des ſignes de leur relation.

« Enfin cette Conſtruction eſt encore apellée NATURELLE, parce qu'elle ſuit la Nature, je veux dire, parce qu'elle énonce les mots ſelon l'état où l'eſprit conçoit les choſes. *Le Soleil eſt lumineux.* On ſuit ou l'ordre de la relation des cauſes avec les effets, ou celui des effets avec leur cauſe. La Conſtruction *ſimple* procede ou en allant de la cauſe à l'effet, ou de l'agent au patient, comme quand on dit : *Dieu a créé le Monde* : *Auguſte vainquit Antoine.*... où la Conſtruction énonce la penſée en remontant de l'effet à la cauſe & du patient à l'agent ; *le Monde a été créé par le Tout-Puiſſant* : *Antoine fut vaincu par Auguſte.*...

« Or, dans l'un & dans l'autre de ces deux Cas, l'état des choſes demande que l'on commence par le ſujet. En effet, la Nature & la raiſon ne nous aprennent-elles pas : 1°. Qu'il faut être avant que d'opérer ? 2°. Qu'il faut exiſter avant que de pouvoir être l'objet de l'action d'un autre ? 3°. Qu'il faut avoir une exiſtence réelle ou imaginée, avant que de pouvoir être conſidéré comme ayant telle ou telle qualité ? &c...

II. *De la Conſtruction figurée.*

« L'ordre ſucceſſif des raports (*p.* 182) n'eſt pas toujours exactement ſuivi dans l'exécution de la parole. La vivacité de l'imagination, l'empreſſement à faire connoître ce qu'on penſe, l'harmonie, &c.... font ſouvent que l'on ſuprime des mots.... on interrompt l'ordre de l'analyſe ; on donne aux mots une place ou une forme, qui au premier aſpect ne paroît pas être celle qu'on auroit dû leur donner....

Cette ſeconde ſorte de Conſtruction eſt apellée *Conſtruction figurée*, parce qu'elle prend une figure, une forme qui n'eſt pas celle de la Conſtruction ſimple.

Notre Auteur obſerve enſuite qu'il y a ſix ſortes de figures uſitées dans cette eſpéce de Conſtruction ; & il les conſidere ſucceſſivement : arrêtons-nous à la

à la quatriéme, ou l'HYPERBATE, la ſeule qui ſoit relative à l'inverſion.

« HYPERBATE, dit-il (p. 205.) ſignifie *confuſion*, *mélange* de mots. C'eſt lorſqu'on s'écarte de l'ordre ſucceſſif de la Conſtruction ſimple... Cette figure étoit, pour ainſi dire, naturelle en Latin.... au lieu que nous ne pouvons faire uſage des inverſions, que lorſqu'elles ſont aiſées à ramener à l'ordre ſignificatif de la Conſtruction ſimple. Ce n'eſt que relativement à cet ordre, lorſqu'il n'eſt pas ſuivi, qu'on dit en toute Langue qu'il y a inverſion, *& non par raport à un prétendu ordre d'intérêt & de paſſion*, qui ne ſauroit jamais être un ordre certain, auquel on peut opoſer le terme d'inverſion.

« En effet, on trouve dans Ciceron & dans chacun des Auteurs qui ont beaucoup écrit, le même fond de penſée, énoncé avec les mêmes mots, mais toujours diſpoſé dans un ordre différent.

M. du Marſais paſſe enſuite à ce qui regarde la Conſtruction uſuelle : nous n'en raporterons que la définition.

« La troiſiéme ſorte de Conſtruction (p. 216.) eſt compoſée des deux précédentes. Je l'apelle CONSTRUCTION USUELLE, parce que j'entends par cette Conſtruction, l'arrangement des mots qui eſt en uſage dans les Livres, dans les Lettres, & dans la converſation des honnêtes gens. Cette Conſtruction n'eſt ſouvent, ni toute ſimple, ni toute figurée... &c.

§. III.

Extrait de l'Examen fait par M. l'Abbé Batteux, du ſyſtême de M. du Marſais.

Cette Diſſertation de M. du Marſais ſur la Conſtruction, ayant vu le jour, M. l'Abbé Batteux en fit une critique, inſérée à la ſuite de ſon Ouvrage ſur la Conſtruction Oratoire (1).

Il obſerve d'abord qu'il y auroit eu plus d'exactitude à apeller l'Hyperbate *tranſpoſition* que *confuſion* : ce dernier mot porte une idée de vice & de défaut : & l'Hyperbate eſt une beauté.

Mais de ce que, comme M. du Marſais en convient, l'Hyperbate étoit naturelle aux Latins, il en infére ou que cette figure n'étoit point ſentie par ce Peuple, ou qu'il devoit la définir, non comme le renverſement, mais comme l'obſervation de l'ordre ſucceſſif de la Conſtruction ſimple. Car l'Hyperbate, dans toute Langue où elle eſt figure, doit être le renverſement de l'ordre qui y eſt uſité. Il auroit donc dû, en voyant une Langue riche & parfaitement

(1) Part. II. Chap. III.

flexible, ſuivre conſtamment un ordre contraire à celui qui nous paroît naturel, ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir un autre ordre auſſi naturel que celui qu'on dit être celui de l'eſprit & des idées. Il ſeroit très-ſingulier que la Langue Latine, libre de ſuivre par-tout la Nature, qui eſt la ſeule voie de la perſuaſion, ne la ſuivît preſque jamais; & que la Langue Françoiſe, enchaînée & contrainte par la roideur & la configuration de ſes mots, la ſuivît preſque toujours.

« M. du Marſais, ajoute-t-il (p. 231), confond l'inſtruction donnée avec l'impreſſion reçue. L'ordre d'inſtruction eſt ſpéculatif ſans doute, il ne peut être autre choſe; c'eſt celui qui eſt ſuivi dans le procédé préſenté par M. du Marſais. Mais celui de l'impreſſion reçue qui eſt le plus fort, ſans nulle comparaiſon, eſt au contraire tout relatif à l'action, à l'intérêt de celui qui l'a reçue. L'ordre de l'un ne peut donc pas être l'ordre de l'autre, il eſt eſſentiel de ne s'y pas tromper.

« Il eſt toujours à côté de la queſtion (233.). On lui accordera aiſément que ſans l'expreſſion des raports, les mots ne forment aucun ſens: cela eſt vrai eſſentiellement, non-ſeulement dans le Latin, mais dans toute Langue. On lui accordera encore que l'eſprit doit avoir prévu & comme preſſenti le ſens, avant que l'ame ſoit émue. Mais ſuit-il de-là que dans les Langues où les mots renferment en eux-mêmes l'idée de l'objet & celle de ſes raports Grammaticaux, il faille que le mot qui ſignifie la cauſe, ſoit avant celui qui ſignifie l'effet? Puiſqu'on ne peut pas ſatisfaire complettement l'eſprit en un ſeul mot, & qu'il en faut néceſſairement pluſieurs; ſi ces mots ont également chacun leur raport exprimé, pourquoi ne commenceroit-on point par ceux qui renferment en eux l'intérêt de la phraſe? Quand je dis *arma virumque*, l'accuſatif m'annonce un Verbe actif qui ſuit: quand je dis *cano* tout ſeul, ce même Verbe étant actif, ne m'annonce-t-il pas un objet de ce chant, objet qui ſans doute me ſera bientôt préſenté? Ma penſée eſt donc également ſuſpendue dans l'un & l'autre cas. Il eſt donc indifférent pour l'intégrité du ſens qu'on commence par le Verbe ou par le régime.

« Mais ce qui ne l'eſt point, c'eſt que M. du Marſais convienne lui-même que ſa conſtruction eſt *l'ordre, que la vivacité, l'empreſſement de l'imagination & l'harmonie avoient renverſé*. Sa conſtruction eſt donc contraire à la vivacité, à l'empreſſement de l'imagination, &c. C'eſt donc l'ordre contraire à l'Eloquence, & par conſéquent l'ordre contraire à la Nature,

« Si je voulois faire ſentir les différences de la Conſtruction Latine, tant en proſe qu'en vers, avec la Conſtruction Françoiſe, j'uſerois d'un procédé plus ſimple que celui de M. du Marſais.

Mais ces questions ont-elles été décidées ? Pouvoient-elles l'être, du moins dans le tems où l'on commença à donner ces noms tranchans ? Ne précipita-t-on pas son jugement, d'après la différence qu'on voyoit entre ces deux sortes

« Je lirois d'abord les deux vers de Virgile sans rien prononcer sur la Construction de leur phrase, *arma virumque cano*, &c. Ensuite je les mettrois en prose selon la Construction Latine : *arma atque virum cano, qui* vir *primus ab oris Trojæ, fato profugus, Italiam venit Lavinaque littora* : Construction qui ne differe de celle du Poëte qu'en deux endroits, c'est-à-dire, qu'il n'y a que deux inversions.

« Je traduirois cette prose avec sa construction..... *Les armes & le Héros je chante, qui le premier des côtes de Troie, étant par le destin poursuivi, en Italie vint aux rivages Laviniens.* J'observerois que cette Construction, toute Latine & toute Gothique qu'elle est, nous donne fort bien le sens de l'Auteur sans avoir eu besoin de la Construction grammaticale qu'en a faite M. du Marsais.

« Je traduirois ce même Latin suivant la Construction Françoise : *Je chante les armes & ce Héros, qui, poursuivi par les destins, vint le premier des côtes de Troie en Italie, & s'arrêta sur les rivages de Lavinie.*...

« Enfin, pour faire le cercle complet, je présenterois les vers de Despréaux.

> Je chante les combats & cet homme pieux
> Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
> Le premier aborda les champs de Lavinie.

« Ces cinq Constructions de la même phrase en vers & en prose, en Latin & en François, feroient voir, 1°. combien peu les Poëtes s'écartent de la Construction naturelle de leur Langue..... Selon le système de M. du Marsais, il y auroit dans les deux vers de Virgile dix-huit ou vingt renversemens de l'ordre naturel. Quel cahos, quelle confusion dans le Peintre de la Nature le plus vrai, & dans une Langue qui fournit le plus de couleurs, de nuances & de Constructions !

« On y verroit, 2°. que la Construction Latine en prose donne le sens de la phrase, sans qu'on ait recours à la Construction grammaticale, telle que l'a faite M. du Marsais. 3°. Que dans notre Langue, nous n'employons cette Construction grammaticale, que lorsque nous ne pouvons employer l'autre, sans nous exposer aux équivoques : & qu'en Poésie même, nous ne pouvons nous rapprocher de la Construction Latine par les inversions, que quand le sens n'en est ni moins clair ni moins précis.

» Il ne s'agit point ici de disputer du mot. Nous cherchons laquelle des deux Constructions est la plus vive & la plus naturelle, celle des Latins ou la nôtre, afin de savoir, si lorsque nous écrivons, nous devons tendre à nous

découvrit l'arrangement naturel des mots par raport à l'esprit & par raport à l'oreille, & d'examiner la Construction usitée par la Langue Françoise en la

raprocher ou à nous éloigner des Latins. Le mot *inversion*, dans le sens dans lequel je l'ai employé, ne signifie que le renversement de l'ordre naturel à l'éloquence. Toute la question se réduisoit à savoir si les Latins suivoient cet ordre? S'ils le suivoient, nous le renversons, cela est évident. Or si nous le renversons, il est important de chercher les moyens de le rétablir s'il y en a, & d'aprocher des modeles qui l'ont suivi, & qui sont parvenus par cette voie à une éloquence qui semble au-dessus de nos forces »...

D'ailleurs, « il est aussi aisé de marquer l'ordre d'intérêt que de marquer l'ordre métaphysique, puisque ce sont deux corrélatifs, dont l'un excluant l'autre, donne par la simple opposition, une idée aussi nette de son contraire, que celle qu'on a de lui ».

« Enfin, toutes les fois que l'ordre simple ou spéculatif est renversé, M. du Marsais convenant que c'est par la passion ou par l'harmonie, cet aveu n'est-il pas un principe suffisant pour fonder l'art des Constructions oratoires? »

« Il résulte de tout ce qui a été dit jusqu'ici, 1°. qu'il y a deux manieres d'arranger les mots, l'une selon l'esprit, l'autre selon le cœur de celui qui parle ou de ceux à qui l'on parle : 2°. Que la premiere maniere étant toute philosophique ou d'exposition, peut convenir .... à tout ce qui est purement spéculatif; & que la seconde étant toute oratoire, toute livrée à l'intérêt ou aux passions, apartient de droit au Bareau, à la Chaire, à la Poësie, &c .... 4°. Que celle-ci est la seule vraiment naturelle, parce que dans toute Langue, c'est toujours pour quelque intérêt que l'on parle, & la seule que les Latins & les Grecs aient connue.... Et qu'il existe une inversion beaucoup plus importante que cette inversion grammaticale que M. du Marsais croit être unique, & qui méritoit d'être aprofondie au moins par les Orateurs & par les Philosophes, puisque c'est elle qui éloigne de la perfection de l'éloquence les Langues qui y sont assujetties par la structure de leurs mots & par l'embarras des auxiliaires trop multipliés ».

§. IV.

M. Beauzée.

M. Beauzée a consacré à l'examen de cette question une portion considérable du second volume de sa Grammaire générale (1). Il s'y proposa de prendre la défense de M. du Marsais contre M. l'Abbé Batteux : & divisa son objet en trois articles.

(1) Tom. II. Liv. III. Chap. IX. p. 464-566.

que le but de celui qui parle, on aura trois espéces d'arrangement ou

Il dévelope dans le premier, les fondemens de la Conſtruction analytique & grammaticale ; il fait voir qu'elle eſt la même dans les Langues analogues & dans les Langues tranſpoſitives ; que c'eſt une vérité de fait & d'expérience, que dans toutes, le ſujet précéde le Verbe ; que le Verbe eſt ſuivi de ſon complément ; qu'un adjectif ne vient qu'après le nom auquel il eſt joint ; que c'eſt l'effet de l'impreſſion de la nature. « La penſée étant indiviſible, ne peut être par elle-même l'objet immédiat d'aucune image, parce que toute image ſupoſe des parties aſſorties & proportionnées. C'eſt donc l'analyſe logique de la penſée qui peut ſeule être figurée par la parole. Or il eſt de la nature de toute image de repréſenter fidélement ſon original ; ainſi la nature du langage exige qu'il peigne exactement les idées objectives de la penſée & leurs relations. Ces relations ſupoſent une ſucceſſion dans leurs termes ; la priorité eſt propre à l'un, la poſtériorité eſt eſſentielle à l'autre. Cette ſucceſſion des idées, fondée ſur leurs relations, eſt donc en effet l'objet naturel de l'image que la parole doit produire ; & l'ordre analytique eſt le véritable ordre naturel, qui doit ſervir de baſe à la Syntaxe de toutes les Langues ».

Il releve enſuite la contradiction dans laquelle eſt tombé M. l'Abbé Batteux, en voulant prouver que la Conſtruction Latine étoit plus naturelle que la nôtre, après avoir dit que les François ne ſont pas placés comme il faudroit l'être pour cela ; & il eſt bien éloigné d'admettre ce principe. Il ajoute que la Conſtruction oratoire ne fut jamais de la compétence de la Grammaire, mais ſeulement l'analyſe de la penſée, ou la Conſtruction Grammaticale, & que celle-ci eſt de tous les Peuples, & puiſée dans la nature.

Il s'apuie d'Iſidore de Séville, de Servius, de Priſcien, de Quintilien, de Denys d'Halicarnaſſe, de l'Abbé Pluche.

Dans l'Article II (p. 492) M. Beauzée paſſe à l'examen des preuves des nouveaux ſyſtêmes de Conſtruction, & il s'attache en particulier à celui de M. l'Abbé Batteux.

« Je demande d'abord, dit-il, ſi les déciſions de l'intérêt ſont aſſez conſtantes, aſſez uniformes, aſſez invariables, pour ſervir de fondement à une diſpoſition technique ? Chacun ſait que tels doivent être les principes des Sciences & des Arts ; & il ſeroit, ce me ſemble, bien difficile de démontrer cette invariabilité dans le principe de l'intérêt : au contraire, dans ce principe, pour me ſervir des termes de l'Auteur de la *Lettre ſur les ſourds & muets*, ce qui ſera inverſion pour l'un, ſouvent ne le ſera pas pour l'autre : car dans une ſuite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde ſoit également affecté par la même raiſon. Par exemple, ſi de ces deux idées contenues dans la

« Si je veux faire entendre à un homme dans quelque [illegible] rechercher

phraſe *ſerpentem fuge*, je vous demande quelle eſt la principale, vous me direz, vous, que c'eſt le ſerpent ; mais un autre prétendra que c'eſt la fuite, & vous aurez tous deux raiſon. L'homme peureux ne ſonge qu'au ſerpent ; mais celui qui craint moins le ſerpent que ma perte, ne ſonge qu'à ma fuite : l'un m'effraye, & l'autre m'avertit ».

On peut même oposer un autre principe à celui de M. Batteux. C'eſt de ſonger moins à ce qui nous intéreſſe, pour gagner un Auditeur, qu'à le déterminer par ſon propre intérêt. C'eſt l'amour des autres mis adroitement à la place de nous-mêmes.

« D'ailleurs rien de plus mobile, de plus inégal, de plus changeant, que l'intérêt : ce qui m'intéreſſoit hier, ne m'intéreſſe plus aujourd'hui, ſi même je ne m'intéreſſe à ce qu'il y a de plus oposé . . . Et l'on aſſignera ce principe ſi variable, comme la régle fixe & naturelle de l'élocution !. .

« M. Batteux convient que le nombre & l'harmonie dérangent ſouvent la Conſtruction que doit opérer ſon principe . . . Vous voilà au vrai principe de l'élocution oratoire dans la Langue Latine, dans la Langue Grecque, & ſauf les modifications convenables, dans toutes les Langues du monde. C'eſt l'harmonie qui eſt la premiere, & peut-être l'unique cauſe, qui a déterminé le génie *des* deux Langues à autoriſer les variations des cas, afin de faciliter les inverſions de l'ordre grammatical, plus propre à flatter l'oreille par la variété, par la mélodie, par le nombre, par la marche inflexible & monotone de la Conſtruction naturelle & analytique ».

Cicéron, Quintilien, Denys d'Halicarnaſſe n'ont conſulté que l'oreille pour régler la Conſtruction oratoire d'après les loix de l'harmonie. Le cœur & ſes paſſions ne ſont comptés pour rien à cet égard.

M. Beauzée attaque enſuite l'Auteur de la Lettre ſur les ſourds & muets, qui a pris le contre-pied de M. Batteux. Celui-ci ne regarde comme naturel que l'ordre dans lequel les idées ſortent de notre eſprit ; & celui-là, l'ordre dans lequel elles y entrent.

En effet, l'ordre de la génération des idées eſt tout auſſi variable que celui de l'intérêt : elle dépend des hazards qui font naître fortuitement nos idées. 2°. Le but de la parole n'eſt pas plus de rendre cette génération des idées, que de les préſenter dans l'ordre dicté par l'intérêt.

Le premier but du Langage eſt d'exprimer clairement nos penſées, & nos penſées ne ſont rien autre choſe que la perception intuitive ou raiſonnée des raports qu'ont entr'elles les idées alors préſentes à notre eſprit. Or ces raports ne dépendent ni de l'ordre généalogique de nos idées, ni du degré d'intérêt

que le hazard des circonſtances peut donner aux unes plutôt qu'aux autres.

L'ordre analytique eſt ſeul & peut être ſeul le lien univerſel de la communicabilité entre les nations, & du commerce de penſées.... C'eſt donc l'art qui a introduit l'inverſion dans notre Langue, & qui l'a rendue ſi commune dans la Latine : mais ces inverſions ſont juſtifiées par les moyens & par la fin : » par les moyens, en ce que les mots portent par-tout le ſigne extérieur du » poſte que leur aſſigne la nature dans l'ordre analytique, dont les droits ſont » conſervés : par la fin, en ce que les changemens faits à l'ordre analytique, » ſans rien ôter à la clarté de l'expreſſion, y ajoutent & de l'harmonie pour » flatter l'eſprit par le plaiſir de l'oreille, & de l'énergie pour arriver au cœur » par la ſatisfaction ineſpérée de l'eſprit.

Notre Auteur réfute enſuite le ſyſtême de l'Abbé Pluche & de M. Chompré, qui conſiſte à ne faire jamais aucun changement à l'ordre des phraſes Latines.

Il paſſe de-là à l'examen que M. l'Abbé Batteux a fait de la diſſertation de M. du Marſais ſur la conſtruction grammaticale.

Il trouve que M. du Marſais n'a pas du être arrêté par les conſidérations dont parle M. Batteux, parce que l'ordre analytique étant une fois reconnu pour naturel, on ne doit pas juger d'après la marche du Latin qu'il y a un autre ordre auſſi naturel au langage.

Mais quand il y auroit un ordre naturel pour l'élocution oratoire, s'enſuivroit-il que l'ordre analytique ne ſoit pas l'ordre naturel pour l'élocution purement grammaticale ?

» L'ordre analytique peut être contraire à l'éloquence ſans être contraire » à la nature du langage, pour lequel l'éloquence n'eſt qu'un acceſſoire artifi- » ciel.... Si le Grammairien & le Rheteur ne doivent pas enviſager la parole » ſous le même point de vue, l'opinion de M. du Marſais ne devroit im- » porter en rien à M. Batteux, ni celle de M. Batteux à M. du Mar- » ſais....

» Une fois pour toutes, ce qui eſt naturel dans la Grammaire eſt acciden- » tel ou étranger pour la Rhétorique ; ce qui eſt naturel dans la Rhétorique » eſt accidentel ou étranger dans la Grammaire... Qu'il ſoit vrai ou non, » que c'eſt toujours pour quelqu'intérêt que l'on parle ; il eſt d'une vérité an- » térieure & plus certaine encore, que l'on parle pour faire connoître ſes » penſées.

M. Beauzée paſſant alors aux figures de Conſtruction (1), en diſtingue deux, l'*Inverſion* ou l'*Hyperbate* & l'*Hypallage*.

(1) Art. III. p. 533.

» S'il eſt ſuffiſamment établi, dit-il, par raport à la premiere, que l'ordre » analytique eſt l'ordre naturel & fondamental de la phraſe dans toutes les » Langues ; c'eſt une conſéquence néceſſaire, que toute Conſtruction qui » s'écarte de la Conſtruction analytique eſt vicieuſe, ſi elle paſſe les bornes » autoriſées par l'uſage légitime de chaque Langue ; & que c'eſt une Conſtruc- » tion figurée, ſi elle ſe renferme dans les bornes preſcrites par l'uſage, con- » formément au beſoin de la clarté. *Alexander vicit Darium* eſt donc une » phraſe naturelle & conforme à l'ordre analytique. *Darium vicit Alexander* » eſt une phraſe figurée, qui renverſe l'odre de la nature ; il y a inver- » ſion.

Point du tout, reprend M. l'Abbé de Condillac (1). » Car la ſubordi- » nation qui eſt entre les idées autoriſe également les deux conſtructions Latines; » en voici la preuve. Les idées... ſont naturellement ſubordonnées entr'elles... » à proportion que leur liaiſon eſt plus ou moins immédiate.... Il ſuffit donc, » pour ne pas choquer l'arrangement naturel des idées, de ſe conformer » à la plus grande liaiſon qui eſt entr'elles. Or c'eſt ce qui ſe rencontre » également dans les deux Conſtructions Latines, *Alexander vicit Darium*, » *Darium vicit Alexander* : elles ſont donc auſſi naturelles l'une que » l'autre...

» Mais puiſque la parole doit être l'image de l'analyſe de la penſée, re- » plique M. Beauzée, en ſera-t-elle une image bien parfaite, ſi elle ſe con- » tente d'en crayonner ſimplement les traits les plus généraux ?... Il ne ſuffit » pas de rendre ſenſible la liaiſon des mots... même en ſe conformant à la » plus grande liaiſon,... il faut peindre telle liaiſon, fondée ſur tel raport. » Or ce raport a un premier terme, puis un ſecond : s'ils ſe ſuivent immédia- » tement, la plus grande liaiſon eſt obſervée ; mais alors même ſi vous nom- mez d'abord le ſecond & enſuite le premier, il eſt palpable que vous renver- ſez la nature, tout autant qu'un peintre qui nous préſenteroit l'image d'un arbre ayant les racines en haut & les feuilles en terre.

» Les précautions ſcrupuleuſes que prend par-tout notre Langue pour ſui- vre ou pour indiquer la marche de la Conſtruction analytique, démontrent évidemment que c'eſt la Conſtruction unique qui ait ſur la Syntaxe de toutes les Langues une influence néceſſaire, la ſeule qui contribue à donner aux mots réunis un ſens clair & précis, la ſeule dont l'inobſervation feroit de la

(1) Eſſai ſur l'Origine des Connoiſſances humaines, Part. II. Sect. I. ch. 12.

voix

voix humaine un vain & ſimple bruit, la ſeule en un mot qui ſoit naturelle.

» On s'eſt encore trompé, lorſqu'on a cru que l'Hyperbate étoit la même choſe que l'Inverſion, tandis qu'elle n'en eſt qu'une eſpéce particuliere. Ciceron les a fort bien diſtinguées dans ſon dialogue ſur la partition oratoire où il énumere trois ſortes d'arrangemens de phraſe.

» Le premier arrangement eſt naturel & direct; il doit être reconnu par tout le monde, parce que tout le monde connoît la voix de la nature; & il doit ſe faire ſentir dans toutes les Langues, parce que la voix de la nature eſt une. C'eſt donc l'ordre analytique qu'enviſage ici Ciceron.

» Le ſecond arrangement eſt le renverſement du premier, c'eſt l'Inverſion proprement dite: dans celui-ci, on va de la fin au commencement, du dernier terme à l'origine, du bas en haut, *ſurſum verſùs*; à reculons, *retroque.*

« Le troiſiéme arrangement s'éloigne encore plus de l'ordre naturel; il en rompt l'enchaînement, ainſi que la liaiſon la plus immédiate des parties, *intercisè*; les mots y ſont raprochés ſans affinité & comme au hazard, *permiſtè.*

Si l'on renverſe l'ordre des raports, on fait inverſion; mais ſi outre cela l'on jette entre deux mots en raport, un troiſiéme mot étranger au raport qui les unit, comme *Catonis omnes admirati ſunt conſtantiam*, on fait alors *Hyperbate*, parce qu'on détruit tout-à-la-fois l'ordre & la liaiſon des raports.

M. du Marſais eut donc raiſon de dire que l'*Hyperbate* étoit confuſion, mêlange de mots. Ce mot vient de deux mots Grecs qui ſignifient *tranſgreſſion, violation* de l'ordre.

Le reſte de ce Chapitre conſiſte à faire voir que la prétendue figure qu'on a apellée *Hypallage*, c'eſt-à-dire, *ſubverſion*, & qui eſt un renverſement poſitif dans le raport des idées, ou n'exiſte point chez les Anciens, comme on l'a cru mal-à-propos, & d'après des paſſages mal entendus, ou que c'eſt un vice, & non une figure.

§. V.

Nouvel Examen du préjugé ſur l'Inverſion.

Cette défenſe des principes de M. du Marſais par M. Beauzée, fit naître un nouvel Ouvrage en faveur du ſyſtême de M. l'Abbé Batteux contre ceux de M. du Marſais & de M. Beauzée: & c'eſt la derniere piéce qui ait paru

ſur cette queſtion importante (1). On y réduit toute cette controverſe à ce point (2), que les Latins ſuivoient l'ordre naturel de l'élocution quand ils diſoient *patrem amat filius*; & que nous, quand nous diſons *le fils aime le pere*, nous ne le ſuivons pas. On s'apuie de ce raiſonnement.

» Ou l'arrangement que nous ſuivons en François eſt l'ordre naturel des mots, ou il ne l'eſt pas: s'il ne l'eſt pas, il faut tendre à nous raprocher de celui des Latins: s'il l'eſt, il eſt évident que celui des Latins ne l'eſt point. Or comment ſeroit-il poſſible de croire que les Latins, ayant tous les arrangemens des mots à leur diſpoſition, ayent conſtamment préféré ceux qui ne ſont point naturels, & conſtamment rejetté celui qui l'eſt?

On ajoute qu'en examinant la nature différente de ces Langues, » on a » cru tenir la raiſon de ces différences: la liberté d'un côté, la contrainte de » l'autre. On a dit que les Latins ſuivoient l'ordre naturel des idées, parce que » leurs mots pouvoient ſuivre les idées par-tout où elles ſe plaçoient d'elles-» mêmes; & que nous, nous ne le ſuivons pas, parce que nos mots ne » pouvoient ſe placer qu'en certains endroits, d'où dépend une partie de leur » ſignification ».

A l'aſſertion, qu'*il n'y a que l'ordre analytique qui puiſſe régler l'aſſortiment des mots*, on opoſe (3) que les raports grammaticaux étant toujours fondés ſur les raports métaphyſiques, il s'enſuit que l'ordre analytique eſt l'ordre des idées rangées ſelon leurs raports métaphyſiques, & non uniquement l'ordre des raports grammaticaux correſpondans à ces raports métaphyſiques.

Déjà les Grammairiens d'Athènes & de Rome ſe perſuadant que les régles de Syntaxe qu'ils avoient formées ſur la Langue faite & établie avant eux, étoient la Nature même qui avoit préſidé à la formation des Langues, avoient rendu problématiques les droits de l'ordre original de ces Langues.

« Dans les tems plus modernes, il ſe rencontra des Langues, telles que la nôtre, où cet ordre de Syntaxe étoit néceſſaire pour le ſens. Ce fut un titre de plus pour les Grammairiens du dernier âge. Le préjugé s'accrédita au point qu'ils prétendirent, & avec eux tous leurs Eléves, que l'ordre eſſentiel de tout Langage étoit celui de leur Syntaxe; & que, ſans cet ordre, les mots aſſemblés ne formeroient aucun ſens.

« En parlant de la ſorte, ils confondoient *les raports de Syntaxe* avec *l'ordre*

(1) Imprimé en 1767. ſans nom de lieu & d'Auteur, en 78 pages.

(2) Page 5. (3) Page 15.

de Syntaxe. Deux choſes ſi différentes, que les raports ſe concilient avec tous les arrangemens poſſibles, & qu'ordinairement ils ne ſe rencontrent pas avec l'ordre de Syntaxe. C'eſt pour cela que le Latin n'uſe pas de l'ordre de Syntaxe, parce qu'il a les raports de Syntaxe (1). C'eſt pour cela que le François en uſe, parce qu'il n'a pas les raports. Il falloit donc ſe contenter de dire que l'un ou l'autre étoit néceſſaire dans le Diſcours, & que la Grammaire elle-même étoit indifférente au choix. Et de-là réſulte évidemment que les Latins ſuivoient l'ordre d'intérêt, parce qu'ils le pouvoient, ayant les raports grammaticaux; & que les François ne le ſuivent pas, parce que faute de Principes grammaticaux, ils ſont aſtreints à l'ordre de Syntaxe.

» L'analyſe, dira-t-on, (2) décompoſe l'ordre de la penſée, & y voit des parties qu'elle arrange à ſa maniere. Mais cette décompoſition & cet arrangement ſont l'ouvrage de l'Art, le travail de l'eſprit qui revient ſur ſa propre production, qui la dénature par l'abſtraction, pour la ſoumettre à une autre forme....

« Il ne faut donc point dire que l'ordre naturel de la penſée eſt le modéle de l'ordre naturel des mots, puiſque ce n'eſt pas la même eſpéce d'ordre. Il faut dire encore moins que c'eſt celui de la penſée analytique, puiſque celui-ci eſt factice & artificiel. Ce n'eſt donc pas l'ordre des idées qui regle l'ordre des mots.

Ainſi, lors même que l'ordre analytique eſt anéanti, la Syntaxe ne l'eſt pas; elle s'apuie encore ſur les raports qui repréſentent cet ordre.

Notre Auteur conclut de tout ceci, que » puiſqu'on ne peut trouver la » raiſon de l'ordre ſucceſſif des mots dans la maniere dont l'eſprit forme ſes tableaux, il s'enſuit, ou qu'il n'y a point de regles ſur cet objet, ou que ces regles, s'il y en a, ne peuvent être tirées que de la ſubordination des idées, par raport à leur degré d'importance, relativement à celui qui parle; ou peut-être de la délicateſſe de l'oreille, qui demanderoit pour l'agrément, tel arrangement des ſons plutôt que tel autre.

Ici, *intérêt* eſt tout motif qui détermine à parler celui qui parle. « On conviendra ſans doute que quand on parle, on ſe propoſe toujours quelque objet; or c'eſt cet objet qui fait l'intérêt de la phraſe. Quand on dit *le Soleil eſt rond*, il eſt évident qu'on veut faire entendre, non que le Soleil exiſte, mais qu'il exiſte ſous une forme ronde. Ainſi l'intérêt de cette phraſe eſt la *rondeur* du Soleil. Et de-là on conclut, ſelon le principe de l'intérêt, que ſi, *Sol eſt rotundus*

(1) Page 31. (2) Page 34.

eſt bien dit, il eſt poſſible que, *rotundus eſt Sol* ſoit mieux dit encore, parce que l'intérêt exige que l'idée importante de la phraſe ſoit préſentée d'abord à la premiere attention de celui qui écoute.

» Or cet intérêt dans le diſcours porte tantôt ſur la perſonne qui agit, tantôt ſur l'action même, tantôt ſur l'objet de l'action, quelquefois ſur la maniere de l'action ; & alors, c'eſt ou le nominatif, ILLE *ego qui quondam*, &c. ou le Verbe, FERTE *citi flammas*, DATE *telas*, SCANDITE *muros* ; ou le régime du Verbe, BELLA, HORRIDA BELLA & TYBRIM *multo ſpumantem ſanguine cerno* ; ou l'adverbe, TANDEM *aliquando, Quirites, Catilinam*, &c. qui porte l'intérêt de la phraſe, & qui par cette raiſon doit marcher à la tête.

» L'aplication va plus loin (1). S'il y a deux ſubſtantifs dont l'un ſoit régi par l'autre, c'eſt le régi qui paſſe le premier, parce qu'il contient l'idée principale. PATRIÆ *fines*, CICERONIS *litteræ*, VIRGILII *opera*. Si à un ſubſtantif on ajoute un adjectif, celui-ci paroît d'abord : DIUTURNI *ſilentii*, HODIERNUS *dies* ; par la raiſon que l'idée ajoutée par l'adjectif eſt ordinairement celle qu'il importe à celui qui parle, de bien placer dans l'eſprit de celui qui écoute. Par ce moyen, la place de preſque tous les mots de toute phraſe ſe trouve réglée par l'intérêt ; ſauf, comme on l'a dit, quelque exception pour l'harmonie.

» Eh ! comment le cœur (2), ce reſſort ſi puiſſant, ſi univerſel, qui comprend l'homme tout entier, pourroit-il ne pas influer ſur le langage, qui n'a été fait originairement que pour lui, pour demander le ſecours dans le beſoin preſſant ? Si on dit tous les jours que le langage du cœur eſt le langage de la nature, l'ordre du cœur dans le langage eſt donc auſſi l'ordre de la nature.

» Il n'y a point de déciſions qui agiſſent plus *conſtamment* ſur le cœur humain que celles de l'intérêt : & ſi elles ne ſont pas *uniformes*, c'eſt que leurs objets ne le ſont point, c'eſt tantôt la perſonne, tantôt la choſe, tantôt la maniere, &c. Elles ne peuvent ſervir de fondement à une diſpoſition *technique*, qui ne peut convenir qu'à l'ordre analytique : mais elles ſervent de fondement à une diſpoſition *naturelle*.

Si l'*art de plaire* (3) *preſcrit un autre arrangement que celui de l'amour propre*, ce n'eſt pas un nouvel ordre de choſes, c'eſt toujours *l'intérêt* qui

(1) Page 41. (2) Page 43. Page 47.

montre d'abord les idées dont il a beſoin pour cacher celles qu'il ne veut pas montrer au grand jour.

Les Auteurs Latins qu'on cite comme ayant décidé cette queſtion (1), Iſidore de Seville, Servius, &c. ne pouvoient la décider ne l'ayant pas connue; pouvoient-ils imaginer qu'il y eût une autre marche que la leur? Le paſſage de Quintilien, où, après avoir vu une hyperbate dans cette phraſe *in duas diviſam eſſe partes*, il apelle *ordre direct* ou naturel cet arrangement, *in duas partes diviſam eſſe* (2), eſt entierement oposé à la queſtion en faveur de laquelle on le cite, puiſque cet arrangement *direct* eſt renverſé relativement à la Langue Françoiſe.

Il en eſt de même des autres Auteurs Latins: chez eux l'*ordre direct* ſignifie l'*ordre naturel*, non le Grammatical ou analytique, mais celui qui ſe préſentoit de lui-même à tout Romain.

CHAPITRE VII.

Conciliation des divers Syſtêmes relatifs à la Conſtruction du Langage.

Tel eſt le précis de ce qu'on a dit de plus important au ſujet de la différence qui régne entre la Conſtruction des Langues qui ont des cas, telle que la Latine; & la Conſtruction des Langues qui n'en ont pas, telle que la Françoiſe: mais on attend ſans doute de nous quelques obſervations qui fixent le parti qu'on doit prendre à cet égard: qui décident entre des Combattans célébres qu'on voit s'attaquer & ſe défendre avec tant de ſagacité: qui faſſent voir les raports étroits de cette intéreſſante queſtion, avec les principes fondamentaux du langage, & expliquent cette queſtion par ces principes même, comme n'en étant qu'une conſéquence. Cette diſcuſſion n'eſt donc point étrangere à nos recherches: lors même que perſonne ne s'en ſeroit occupé, nous aurions été obligés de l'examiner, & de faire voir comment il étoit arrivé que la Langue Françoiſe & la Latine formées ſur les mêmes principes, ces principes communs à toutes les Langues, different ſi fort à l'égard de la maniere d'arranger les parties conſtitutives d'un même Tableau.

(1) Page 55. (2) Page 61.

On aura aperçu ſans peine que les divers Auteurs dont nous venons de raporter les opinions, conviennent des mêmes faits, s'apuient des mêmes exemples, & ne different que ſur les conſéquences qu'on en doit tirer ; chacun regardant la conſtruction pour laquelle il ſe déclare, comme la plus naturelle. Ces raports donneroient lieu de croire qu'ils ſont moins opoſés qu'il ne paroît au premier coup d'œil, & qu'ils ne le penſent eux-mêmes : enſorte que leur differend pourroit être plus aiſé à terminer qu'on ne croit.

§. I.

Néceſſité pour les Langues de varier leur Conſtruction.

On ne ſauroit nier, que la conſtruction des mots en François, & celle de ces mêmes mots en Latin, ne ſoient très-ſouvent directement opoſées.

Il eſt certain encore, qu'elles ſe raprochent en un très-grand nombre d'occaſions : qu'elles ſe ſuivent même très-ſouvent ; & que dans chacune de ces Langues, la Conſtruction qui lui eſt propre, paroît ſi naturelle, ſi aiſée, ſi conforme à ſon génie ; qu'il ſemble qu'il ne peut en exiſter d'autre, & que toute Conſtruction qui ne ſeroit pas ſemblable à celle-là, ne pourroit qu'être une Conſtruction forcée & moins agréable.

Mais ces deux Conſtructions qui paroiſſent ſi oppoſées, ne ſeroient-elles pas également conformes à la Nature ? Le naturel dans chaque Langue ne conſiſteroit-il pas, non dans l'excluſion de l'une ou de l'autre de ces Conſtructions, mais dans leur juſte mélange ? Et ne ſe ſeroit-on pas trompé, en croyant qu'elles ne peuvent ſubſiſter enſemble ?

Ne pourroit-on pas dire que ces deux Conſtructions ſont également fondées ſur la nature ; & qu'elles ſont admiſes toutes les deux par toutes les Langues, autant qu'elles peuvent ſe concilier avec le génie particulier de chacune, enſorte que lors même qu'elles different en conſtruction, ce n'eſt que du plus au moins ; & jamais d'une maniere oposée, ou dénuée de tout raport ?

Ce ſentiment paroîtra peut-être au premier inſtant un paradoxe inſoutenable : il ne ſera cependant pas difficile à juſtifier.

Pourvû que nos idées ſe peignent d'une maniere exacte & intelligible, qu'importe à la Nature que nos mots ſoient arrangés d'une maniere ou d'une autre ? qu'importe qu'on diſe en Latin *Petrum amat Paulus*, ou *Paulus amat Petrum* ; & en François, *du Fils d'Anchiſe les grands exploits*, ou

les grands exploits du Fils d'Anchiſe ; ſi le ſens eſt parfaitement le même ; ſi les effets qui en réſultent ſont exactement ſemblables ?

Ne ſuivra-t-on pas même une marche très-naturelle en employant ces deux tournures dans une même Langue, s'il en réſulte quelqu'avantage eſſentiel, ſi l'attention en eſt réveillée, ſi l'harmonie du diſcours en eſt plus belle, ſi le Tableau en devient plus vif, plus intéreſſant ?

Lors donc que l'on voit toutes les Langues ſe raprocher tour-à-tour de l'une & de l'autre Conſtruction autant que leur génie, ou plutôt que les formes qui les reſtreignent, qui les emmaillottent, peuvent le leur permettre, lorſqu'on voit le Latin ſe raprocher ſouvent de la Conſtruction Françoiſe, & le François imiter, le plus qu'il peut, la marche libre des Latins, peut-on ſe refuſer à l'idée que ces deux Conſtructions ſont également naturelles ? que la Nature nous entraîne tour-à-tour à ces diverſes Conſtructions, qu'elle nous les offre elle-même, qu'elle nous les rend même néceſſaires ? Comment ſeroit arrivé ſans cela le mélange perpétuel que nous en faiſons ? Comment après avoir adopté un de ces genres, reviendrions-nous ſans ceſſe à l'autre, comme malgré nous, comme ſi nous ne pouvions nous diſpenſer d'être en contradiction avec nous-mêmes, ou comme s'il n'y avoit point de principe certain pour la Conſtruction de nos mots, & qu'elle pût varier à volonté ?

La variété qui réſulte de l'emploi de ces diverſes Conſtructions, l'éclat des Tableaux où préſide ce mélange, l'harmonie dont ils ſont accompagnés, la propriété qu'ils ont de nous émouvoir, tout prouve que cette diverſité eſt l'effet de la Nature, qu'elle eſt dans la Nature même. La Nature riche & féconde, ne ſe plut jamais à ſuivre triſtement une ſeule & même route : ſans ceſſe elle varie ſes formes, toujours nous la trouvons différente d'elle-même, lors même qu'elle eſt le plus ſemblable à elle-même. Tel eſt ſon génie : telle eſt la profuſion avec laquelle elle ſeme dans ſes Ouvrages de la même eſpéce, la diverſité la plus étonnante & la plus agréable.

Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de nos idées ? Pourquoi ſerions-nous obligés de ſuivre conſtamment une même route ; de ne pouvoir la varier à aucun égard ; de jetter tous nos Tableaux au même moule ? Pourquoi ne remonterions-nous pas, lorſque nous le voudrons, de l'effet à la cauſe, de même que nous deſcendons de la cauſe à l'effet ? Pourquoi ſerions-nous réduits, comme les Animaux, à ne nous écarter jamais de ce qui nous eſt preſcrit par la Nature, ou à répeter en perroquets, nos mots toujours dans le même ordre ? La Langue la plus parfaite ne ſera-t-elle pas celle où nous pour-

rons choiſir entre pluſieurs formes ; où nous pourrons les aſſortir à la nature de nos idées : où après avoir imité par l'arrangement de nos mots, le calme des idées contemplatives, nous pourrons par un autre arrangement ſuivre nos ſentimens dans leur impétuoſité, dans leurs écarts, dans ce déſordre qui leur fait franchir comme par un bond, ce que l'idée ſuivroit pied à pied ; qui ſe prêtera par conſéquent le plus à cette variété admirable que nous offre la Nature, & dont notre eſprit fait une épreuve continuelle ?

Sans doute, l'arrangement de nos mots eſt en lui-même très-indifférent à la Nature ; ou plutôt il eſt très-naturel & très-important que notre Langue puiſſe ſuivre continuellement notre eſprit : qu'elle puiſſe ſe prêter ſans ceſſe à ſes différentes manieres de voir : qu'elle en peigne les divers effets ; & nos mots, la diverſe nature, par la diverſité de leurs arrangemens.

Allons même plus avant, & ne craignons pas de dire ; loin de nous & oposée à la Nature, toute Langue qui n'auroit qu'une route, qui n'auroit qu'une maniere de rendre ſes idées, qui ſeroit aſſervie à un ſeul arrangement de mots, qui pour donner une tournure à ſes phraſes, ſeroit obligée de revenir ſans ceſſe à celle qu'elle employa pour la premiere fois : qui ſe mettroit à la torture pour rétrécir l'eſprit, l'imagination, le goût de ceux qui ſeroient aſſez à plaindre que d'être forcés de la parler. Jamais on n'y verroit de Tableau riant, la Poeſie y ſeroit inconnue, la proſe elle-même en ſeroit informe, mauſſade, ſans harmonie, toujours ſemblable à elle-même ; tout y étant du même ton, l'eſprit n'y trouveroit nul repos ; & cette uniformité ſans contraſte lui deviendroit bientôt inſuportable.

Il n'eſt peut-être aucune Langue, de quelque nature qu'elle ſoit, & quelque reſſerrée que ſoit ſa marche, qui ne lutte contre la monotonie à laquelle elle eſt aſſujettie, qui ne s'indigne de la contrainte qui l'accable, qui ne faſſe les plus grands efforts pour rompre ſes entraves, pour diverſifier l'arrangement de ſes Tableaux.

§. 2.

Preuves qu'une double Conſtruction exiſte dans toutes les Langues.

Que ſont ces irrégularités qu'offrent toutes les Langues à l'égard des Pronoms, des Verbes les plus fréquens, des mots les plus communs, ces abréviations, ces ſyncopes, ces ellipſes, ces ſous-entendus dont les Langues ſont remplies, ſi ce n'eſt tout autant de témoins qui dépoſent hautement que la Nature ne veut nulle contrainte, qu'elle ne peut ſouffrir une ſeule marche, qu'il

qu'il faut de la variété à l'eſprit humain pour le réveiller, pour l'amuſer, pour lui plaire, pour le mettre à même de s'aprocher toujours plus de la Nature, pour en devenir le Peintre le plus parfait ?

N'eſt-ce pas également à la Nature que nous devons les cas de nos Pronoms, ces cas au moyen deſquels nous en varions la forme & la place ? & puiſque nous les devons à la Nature, les Latins lui devroient-ils moins l'application qu'ils firent de ces cas à tous leurs Noms ? Dès que nous regardons comme très-naturelle l'inverſion de nos Pronoms, regarderions-nous comme moins naturelle l'inverſion des noms fondée ſur les mêmes principes, effet des mêmes loix ? L'apellerons-nous même une inverſion ? *Invertiſſons*-nous l'ordre de nos Pronoms, lorſque nous les plaçons avant les Verbes, tandis que dans d'autres Langues, & ſouvent même dans la nôtre, ils ſont placés après ?

Ainſi, un même eſprit anime toutes les Langues, un eſprit de variété & d'harmonie qui les porte à fuir l'uniformité monotone & fatiguante; & cet eſprit leur eſt donné par la Nature. C'eſt elle qui nous porte à varier ſans ceſſe la forme de nos phraſes, & qui porta les Latins à les varier encore plus par le moyen des Cas, qu'ils étendirent à toutes le Parties du Diſcours qui en purent être ſuſceptibles.

Ne faiſons pas l'affront à ces génies créateurs & ſenſibles qui aperçurent le chemin agréable que leur traçoit la Nature en leur préſentant la variété des Cas, & qui, pliant leur Langue à ces vues, la rendirent capable d'imiter la Nature de la maniere la plus parfaite, ne leur faiſons pas l'affront de les regarder comme des perſonnes qui manquerent cette route, qui s'éloignerent de la Nature.

N'en concluons rien également contre ceux qui préſiderent à la formation de notre Langue. Livrés dans leurs Forêts, à une vie plus dure, voyant une Nature moins agréable, un Ciel moins beau, connoiſſant moins les charmes d'une ſociété perfectionnée par les beaux Arts, effet de plus heureux climats, il leur falloit une Langue moins variée, plus ſévere, plus grave, qui ſe raprochât plus de la Nature qu'ils avoient ſous les yeux. Notre Langue fut donc auſſi naturelle que les autres, & ſi elle renferma moins de contraſtes, elle n'en eut pas moins ſes agrémens, ayant ſu par ces avantages qu'on admire en elle, compenſer ceux dont elle étoit privée.

§. 3.

Examen de l'Objection tirée de la néceſſité d'un Modéle.

Dira-t-on que tous ces arrangemens de mots ne ſont qu'en ſous-ordre ? qu'ils ſont précédés d'un acte de l'eſprit qui décompoſe ſa propre idée, ou, ſi l'on veut, qui en examine le tableau qu'elle offre, afin de pouvoir l'imiter au moyen des mots qu'il employera, & de l'arrangement qu'il leur donnera ? Ajoutera-t-on qu'afin que l'eſprit puiſſe faire cet examen, il faut qu'il ait une marche ſimple & unique, qu'il cherche d'abord le ſujet de ce tableau, qu'il en voye enſuite les attributs, les circonſtances, &c. ? & qu'ainſi cette marche eſt la ſeule naturelle, & que plus une Langue s'en raproche, plus ſa conſtruction devient conforme à la Nature ?

Tout ſeroit dit en effet, ſi cela étoit prouvé : il ne reſteroit plus qu'à découvrir comment l'homme a pu former de ſi beaux Tableaux, en s'éloignant ſi fort de la méthode qu'il ſuit pour analyſer ceux de la Nature, pour s'en rendre compte à lui-même afin de pouvoir les imiter : mais je doute fort que lorſque nous rentrons en nous-mêmes pour ſaiſir les Tableaux qu'y forment nos idées, nous ſuivions toujours une même méthode, & préciſément celle dont il s'agit ici.

Nous nous accoutumons à analyſer nos idées, c'eſt-à-dire, à nous parler à nous-mêmes, comme nous parlerons aux autres : mais nous ne nous ſoumettons pas à la peine d'un double travail auſſi pénible que celui de décompoſer les Tableaux de nos idées pour nous-mêmes, & de recompoſer ces Tableaux d'une maniere différente pour les autres. Nous les ſaiſiſſons au contraire d'une maniere proportionnée à nos forces, à notre façon de voir, à celle de nous exprimer : pourrions-nous ſuivre une autre méthode ? Et n'eſt-ce pas ce que l'on apelle *ſe parler à ſoi-même ; penſer dans la Langue même dans laquelle on veut écrire ?*

Notre eſprit eſt accoutumé dès l'enfance à préſenter ſes idées ſous divers points de vue : de cette habitude, il paſſe à celle de les analyſer de la même maniere : ainſi, bien loin que la maniere dont notre eſprit analyſe ſes idées, ſoit la régle de notre conſtruction, cette régle que fournit la Nature, elle eſt au contraire l'effet de l'Art, celui de l'habitude, de l'exemple ; & elle varie chez tous les Peuples de la même maniere que l'expreſſion.

C'eſt ce raport intime du langage avec les procédés de notre eſprit, qui fait que tant de perſonnes qui ne connoiſſent que leur Langue maternelle &

qui la parlent cependant parfaitement, n'ont jamais ſoupçonné qu'il y eût un art à parler, que le Langage fût fondé ſur des raiſons métaphyſiques, qu'on pût en analyſer les procédés, & les rendre ſenſibles ; & qui fait qu'on a tant de peine à ſe rendre compte des procédés employés par les autres Langues. En effet, nous parlant toujours comme nous parlons aux autres, voyant dans notre eſprit les Tableaux de nos idées comme nous les allons préſenter aux autres, & faiſant tout cela ſans effort, ſans fatigue, nous ne pouvons concevoir que tout cela ne ſoit très-naturel, & qu'il pût être autrement.

§. 4.

La diverſité qu'on remarque à cet égard entre le Latin & le François, effet de la Nature.

La maniere dont naquit cet arrangement oposé des mots en Latin & en François, les effets qu'ils produiſent ſur la maſſe entiere du langage, l'impoſſibilité dans laquelle eſt chaque Langue de ſe réformer à cet égard, ſont autant de preuves que la Nature y porta elle-même les hommes avec force.

Deux Chefs de Famille placés dans des Contrées differentes, d'ailleurs employant à peu près les mêmes mots pour déſigner les mêmes objets, veulent peindre leurs idées à ceux qui les environnent, & leur aprendre eux-mêmes à peindre leurs propres idées. Ne s'étant point conſultés à cet égard, n'ayant dans la tête aucune régle à ce ſujet, n'étant dirigés par d'autre ſyſtême que par la néceſſité de ſe faire comprendre, ils ne peuvent conſulter que la Nature, elle eſt leur ſeul maître : ils ſe laiſſent donc diriger par elle : ce qu'elle leur dit la premiere fois, elle le leur dit toujours ; & comme en la prenant alors pour guide, ils s'en trouveront bien, ils la ſuivront donc toujours : ainſi s'établira parmi eux une façon d'arranger les phraſes, qui ſe perpétuant d'âge en âge, ne changera plus, ſous peine de n'être entendus de qui que ce ſoit ; & forcera les ſages de s'exprimer à cet égard comme la multitude.

Cependant cet arrangement ne ſera pas conſtamment uniforme, de par les Loix de cette même Nature, dont la deviſe eſt *diverſité dans l'unité* : il differera encore plus dès le commencement de la part de celui de ces deux Chefs qui aura aſſigné à chaque objet un nom different, ſuivant le rôle qu'il voit jouer à cet objet, ſuivant que cet objet agit lui-même ou qu'il reçoit l'impreſſion d'une action, qu'il eſt cauſe ou effet : il ſuit encore en cela la Nature qui lui préſente les Etres ſous des faces qui varient ſans ceſſe ; mais en imitant

ſi naturellement, par le changement des noms même, leur changement de rôle, il en aquiert l'avantage de pouvoir varier infiniment plus l'arrangement de ſes phraſes, & de ſe prêter ainſi à toute l'harmonie dont le Diſcours peut être ſuſceptible.

Concluons donc que la Conſtruction Latine & la Conſtruction Françoiſe furent toutes les deux l'effet de la Nature ; qu'aucune ne peut être apellée inverſion de l'autre, ou une inverſion de la Nature : que le germe de la Conſtruction Latine exiſte dans la Conſtruction Françoiſe : que toutes les deux ſont conformes à l'analyſe que l'eſprit fait des idées; parce que cette analyſe tombe plutôt ſur les parties dont elles ſont compoſées, que ſur leur arrangement ; & qu'il eſt en notre pouvoir de nous rendre naturelles ces deux Conſtructions, en nous accoutumant à arranger nos idées & à les analyſer d'après ces deux différentes méthodes : que de ces deux Conſtructions, l'une eſt plus relative au ſentiment & à l'harmonie ; & l'autre, à la clarté, à la préciſion, à la gravité du Diſcours, & que de leur mêlange doit réſulter une variété de Tableaux plus agréable, & mieux aſſortie à la nature de chacun d'eux, puiſqu'elle ſe prête à tous les genres, ainſi qu'à toutes les circonſtances dans leſquelles on peut ſe rencontrer.

Appuyons-nous ici d'un Auteur qui auroit volontiers conclu comme nous, qui regardoit l'ordre que ſuit notre Langue dans ſa Conſtruction comme un effet de la *néceſſité*, & qui auroit volontiers *conteſté* que la Conſtruction Latine fût *un défaut* ; qui s'attacha même à prouver que le *Diſcours en étoit plus clair & plus fort.* Ce qu'il dit à cet égard eſt trop bien vu pour le ſuprimer (†).

(†) Cet Auteur eſt le P. Lamy, de l'Oratoire : c'eſt dans ſa *Rhétorique*, ou *Art de parler*, qu'il s'exprime ainſi, quatriéme édition. Nous ſaiſiſſons avec empreſſement cette occaſion que nous avons de le citer, pour dire que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il y eut tant d'éditions de ſon Art de parler : il le remplit de choſes précieuſes, & ſouvent il avança comme des principes inconteſtables nombre de vérités qu'on a conteſtées déſlors, & dont nous démontrerons la certitude. Comme nous, il compara la parole à une peinture ; & par cette méthode, ſes explications devinrent plus intéreſſantes. On voit ici que de ſon tems on avoit déja commencé à diſputer ſur les deux Conſtructions ; car notre Auteur releve avec force un Ouvrage ſur les *Avantages de la Langue Françoiſe*, où l'on tournoit en ridicule la Conſtruction Latine, d'après la traduction qu'on y donnoit de chaque mot en François, ſans les mettre dans la place qui ſeule pouvoit en faire connoître les raports, & tenir lieu des Cas Latins. Ce Critique ignorant faiſoit comme une perſonne qui démoliroit un édifice, & qui conſidérant ces matériaux confuſément entaſſés, inſulteroit à ceux qui avoient admiré la beauté de cet édifice.

« En quelque Langue que ce ſoit, dit-il, on n'aperçoit jamais parfaitement le ſens d'une expreſſion qu'après l'avoir entendue toute entiere : ainſi l'ordre naturel n'eſt pas ſi abſolument néceſſaire qu'on ſe l'imagine pour faire qu'un Diſcours ſoit clair. Celui qui dit *hominem fecit Deus*, ne conſidere l'homme que dans ce raport qu'il a avec Dieu qui eſt ſon Créateur. Cet accuſatif marque ce raport. Ajoutez que le retardement que ſouffre le Lecteur, & l'attente qu'on lui donne d'une ſuite, le rendent beaucoup plus attentif... Auſſi les expreſſions Latines ſont plus fortes, étant plus variées.... Car le Lecteur eſt obligé, pour l'entendre, d'enviſager toutes les parties enſemble ; ce qui fait que cette Propoſition le frape plus vivement. Encore une fois, tout eſt coupé en François : nos paroles ſont détachées les unes d'avec les autres ; c'eſt pourquoi elles ſont languiſſantes, à moins que les choſes dont on parle n'en ſoutiennent le tiſſu ». Il va plus loin, ajoutant ces paroles remarquables : » on peut même dire qu'un *arrangement eſt naturel*, lorſqu'il préſente toutes » les parties d'une Propoſition unies entr'elles comme elles le ſont dans l'eſprit ». Et il ſoutient que les Romains n'analyſoient jamais une idée de la même maniere que nous, puiſqu'ils l'énoncoient différemment & qu'ils l'exprimoient dans l'ordre même d'après lequel ils l'avoient analyſée.

CHAPITRE VIII.

DE L'ELLIPSE.

CE que nous venons de dire ſur l'origine des différentes Conſtructions admiſes dans une même Langue, ſe confirme d'une maniere frapante par l'uſage que font de l'Ellipſe toutes les Langues, & qui eſt ſi naturel, que ceux qui n'ont aucune idée de l'Ellipſe, ſe ſervent très-ſouvent néanmoins de tournures elliptiques ſans s'en douter, comme le bon M. Jourdain faiſoit de la proſe ſans le ſavoir ; & que ceux même qui ont le plus réfléchi ſur ce méchaniſme, n'ont ſouvent pas raporté à l'Ellipſe toutes les Conſtructions qui en ſont l'effet.

L'Ellipſe eſt une Conſtruction abrégée, dont on a écarté divers mots que le ſens ſupoſe & qu'il étoit inutile d'exprimer, parce que leur énoncé n'ajoutant rien à la clarté de la phraſe, l'auroit rendue froide & languiſſante.

C'eſt par Ellipſe que le *Héron* dédaigneur de la Fontaine, s'écrie en voyant paſſer des Tanches :

> Moi, des Tanches ! dit-il, moi Héron, que je faſſe
> Une ſi pauvre chere ! Et pour qui me prend-on ?

Et qu'il ajoute au ſujet des Goujons :

> Du Goujon ! C'eſt bien là le dîner d'un Héron !
> J'ouvrirois pour ſi peu le bec ! Aux Dieux ne plaiſe !

Il fait parler de même cette Belle qui ne trouvoit point de partis dignes d'elle :

> Quoi ! moi ! Quoi ! ces gens-là ? L'on radote, je penſe ;
> A moi les propoſer ? Hélas ! ils ſont pitié !
> Voyez un peu la belle eſpéce ! (1)

Cette maniere de rendre ſes idées eſt puiſée dans la Nature même, qui ne veut rien d'inutile, ſur-tout lorſque l'on eſt preſſé & que les ſentimens ſe ſuccédant avec rapidité, ne permettent pas d'apuyer ſur chacun : elle nous

(1) La Fontaine, Fab. IV. & V. du Liv. VII.

conduit alors à l'Ellipſe, en ne traçant que les traits capitaux, ceux qui ſont fortement caractériſés, & ſuprimant tous les autres qui empêcheroient l'eſprit de ſuivre la rapidité avec laquelle ſe ſuccédent les idées & les tableaux qui en réſultent.

Auſſi, eſt-on preſque toujours obligé de parler un langage barbare & ridicule, lorſqu'on veut expliquer ces formules elliptiques, & préſenter l'effet que produiroit l'expreſſion de tout ce qui y eſt ſuprimé : parce que les Tableaux qui en réſultent deviennent froids, languiſſans, contraires à la Nature.

Le nombre des Ellipſes déja très-conſidérable dans notre Langue, le devient beaucoup plus d'après nos principes ; d'après ces principes par leſquels nous avons fait voir que la Langue Francoiſe réunit pluſieurs Parties du Diſcours en un ſeul mot, afin de rendre le diſcours plus rapide & moins compliqué.

C'eſt ainſi que ces mots, *mon*, *ton*, *ſon*, *mes*, *tes*, *ſes*, *y*, ſont des mots elliptiques, parce qu'ils tiennent lieu de pluſieurs Parties du Diſcours, d'un article, d'une prépoſition, d'un nom : enſorte que cette expreſſion, *mon livre* tient lieu de cette phraſe, *le livre* qui eſt *à moi* ; & que cette expreſſion *il y eſt*, ſignifie *il eſt dans ce lieu là*, *dans le lieu dont* nous parlons.

C'eſt ainſi que les Verbes actifs ſont autant de Formules elliptiques : *je lis*, au lieu de *je ſuis liſant* ; *je vins*, au lieu de *je fus venant*.

Notre expreſſion *c'eſt* & nos verbes *il pleut*, *il neige*, &c. ſont des formules elliptiques. *C'eſt*, tient lieu de cette phraſe, *cet objet dont nous parlons, eſt.... C'eſt lui*, c'eſt-à-dire, *cette perſonne eſt celle-là même* dont nous venons *de parler*.

Il pleut, c'eſt-à-dire, *la pluie tombe*.

Nous avons vu également qu'un grand nombre d'Adverbes & toutes nos Conjonctions ſont autant de formules elliptiques.

Toutes nos Formules, tous ces mots & pareils *adieu*, *bonjour*, *bonſoir*, *aujourd'hui*, *demain* : tous nos Proverbes, toutes nos phraſes ſymboliques, &c. ſont autant d'Ellipſes. C'eſt ce qui rend ces expreſſions ſi difficiles à exprimer dans d'autres Langues, parce que ces Ellipſes varient d'une Nation à une autre : & que tel Peuple abrége telle expreſſion que tel autre Peuple peint avec tous ſes dévelopemens, ou qu'il abrége d'une maniere abſolument différente : c'eſt ainſi que l'Italien, au lieu de *mon*, dit *il mio* ; *e* au lieu de *c'eſt* ; *si*, au lieu de *on* ; & que le Latin dit *amatur*, l'action d'être aimé exiſte, là où nous diſons *on aime*.

Nous nous ſervons encore avec tous les autres Peuples de l'Adjectif ſeul, au lieu d'une phraſe entiere qui n'exprimeroit rien de plus : ainſi nous diſons *les riches*, *les grands*, *les ſavans*, au lieu de dire *les* perſonnes qui ſont *riches*, *les* hommes qui ſont *grands*, *les* hommes qui ſont *ſavans*.

La Langue Latine contient plus d'ellipſes que la nôtre ; il n'eſt pas difficile d'en concevoir la cauſe : leurs terminaiſons préſentant chaque membre de phraſe d'une maniere plus déterminée, mettoit plus à même d'en ſuprimer quelque portion ſans nuire au ſens. Les Grammairiens Latins en ont fait des Recueils très-étendus où l'on voit que cette Langue ellipſoit des Noms, des Adjectifs, des Verbes, des Adverbes même. Et quelque nombreuſes que ſoient ces liſtes, elles n'en ſont pas moins ſuſceptibles d'augmentations.

C'eſt donc encore la Nature qui, non contente d'avoir conduit les hommes à la conſtruction qu'offrent leurs Langues, leur a encore apris à modifier ces conſtructions, à les rendre plus ſimples, plus légeres, moins embarraſſées, à élaguer tout ce qui ne feroit que rendre les maſſes plus lourdes, plus compliquées ſans qu'aucun avantage compenſât ces défauts.

Les ſources de l'Ellipſe, ſa nature, ſes avantages, ſes effets avoient été preſque toujours traités avec plus de légereté qu'elle ne méritoit, même par nos Grammairiens modernes. M. Beauzée s'en eſt aperçu, & y a ſuplée. Pénétré des avantages de cette Conſtruction abrégée, il n'a rien négligé pour ſon dévelopement, & il en a tiré un très-grand parti : on lira avec fruit ce qu'il dit ſur les fondemens de l'Ellipſe, ſur ſes diverſes eſpéces & ſur les erreurs dans leſquelles on étoit tombé faute de la connoître (1).

L'on ſentira vivement l'importance de l'Ellipſe, combien elle répand d'agrément ſur les Tableaux de la parole, & l'obligation qu'on a aux génies actifs qui la mirent les premiers en œuvre, en conſidérant les avantages d'une Conſtruction abrégée ſur celle qui ne ſait rien ſuprimer ; & qui ſont apuyés ſur un calcul très-ſimple. Une Langue elliptique renfermera beaucoup plus de choſes dans un même eſpace : on y exprimera beaucoup plus de penſées dans un même intervalle de tems ; les Tableaux en ſeront plus aiſés à ſaiſir, & en paroîtront beaucoup plus vifs : on deviendra donc plus habile dans l'une que dans l'autre, à tems égal.

C'eſt ce que ſentirent ceux qui ont inventé divers ſignes pour faciliter l'expoſition des ſciences, tels que les caractères d'Aſtronomie, de Géométrie,

(1) Gramm. Gén. T. II. p. 396.-449.

de

de Chymie, d'Arithmétique, d'Algébre, &c. & ce que sentirent ceux qui inventerent les Conjonctions elliptiques, les Terminaisons, &c.

Ajoutons que plus on se servira de l'ellipse pour rendre raison des régles d'une Langue, & plus on verra disparoître la plûpart de leurs difficultés : avec ce principe, s'évanouissent la plus grande partie des régles de la Langue Latine, sur-tout de celles qui ne sembloient fondées que sur des exceptions ; comme si une Langue pouvoit éluder des régles générales & essentielles ; se faire des principes & les méconnoître sans cesse, être ainsi continuellement opposée à elle-même. On s'assurera encore plus de l'influence de l'ellipse sur la Langue Latine, & que ce qu'on prenoit pour des exceptions n'en étoient pas, lorsqu'on lira ci-dessous les raports intimes de la Grammaire Latine avec les principes généraux & universels que nous nous sommes efforcés de développer ici & de rendre sensibles à nos Lecteurs.

CHAPITRE IX.

DU PLÉONASME.

A l'Ellipse est opposé le Pléonasme : à la supression de mots, une abondance d'expressions qui semblent superflues, ou représenter simplement la même idée que d'autres mots ont déja présentée dans le même Tableau.

Quelquefois cette surabondance est utile, quelquefois elle ne l'est point : on lui donnoit toujours le même nom ; c'étoit toujours Pléonasme. M. Beauzée a jugé avec beaucoup de raison qu'une beauté & un défaut ne devoient pas porter le même nom : il a donc laissé le nom de *Pléonasme* à une surabondance énergique, & il a donné celui de *périssologie* à la surabondance qui ne dit rien, & qui n'est qu'une ridicule répétition de ce qu'on a déja mieux exprimé.

Lorsque nous disons, *je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles, je le lui ai dit à lui-même*, ces mots, *de mes yeux, de mes oreilles, à lui-même*, sont une surabondance dont on pourroit se passer, puisqu'on ne voit que de ses yeux, qu'on n'entend que de ses oreilles, & que ces mots *lui-même* se raportent à la même personne que *lui* : dans toutes ces occasions cependant, cette surabondance est pléonasme & non périssologie, beauté & non défaut, parce qu'elle ajoute à l'énergie de l'expression ; qu'elle sert à affirmer la certitude de ce qu'on avance.

Lorſque Phédre, parlant des troubles qui s'éleverent dans Athènes & qui fournirent à Piſiſtrate les moyens de s'emparer de la ſouveraineté de cette Ville, dit que ce fut *conſpiratis factionum partibus*, il tombe dans un pléonaſme, puiſque *factions* & *partis* ſont termes ſynonimes : mais ce n'eſt pas un défaut, parce que le mot *faction* n'eſt ajouté à celui de *partibus* que pour lui ſervir d'épithète, *des partis factieux.*

C'eſt par cette raiſon que les Langues Orientales répetent le même nom dans ces phraſes *ſiecle des ſiécles*, *flâme de flâme*, *vent de vent*, pour tenir lieu d'adjectif, pour déſigner un tems *ſans fin*, une flâme *prodigieuſe*, un vent *impétueux.*

Formule qui étoit un reſte de la Langue primitive, de cette Langue où n'exiſtant encore que des noms, ces noms ſeuls pouvoient par leur répétition ſervir d'adjectifs.

M. Beauzée prouve très-bien contre LE CLERC ſi ſavant en Hébreu, que l'expreſſion Orientale qui conſiſte à répeter un Verbe comme circonſtance en même tems que comme action, & par laquelle on dit, en *mangeant tu mangeras*, en *dormant tu dormiras*, &c. eſt une expreſſion qui avoit une valeur propre & une grande énergie, tandis que *le Clerc* ſoutenoit le contraire. Ce qui démontre que le goût eſt ſupérieur à la ſcience : le Clerc nioit que ces expreſſions euſſent de l'énergie, comme il nioit que les Fables fuſſent allégoriques ; le goût lui manquoit dans toutes ces occaſions.

Enfin les phraſes ſemblables à celles-ci, *il fut forcé* MALGRÉ LUI, *des demandes reſpectives* DE PART ET D'AUTRE, *avoir mal à* SA *tête*, *je vais aller, je vais* l'aller *chercher*, &c. ſont des phraſes périſſologiques, d'une abondance vicieuſe, parce que ces expreſſions *malgré lui*, *de part & d'autre*, *ſa*, &c. n'ajoutent rien à la valeur de celles qu'elles accompagnent, & ne préſentent qu'une vaine répétition.

CHAPITRE X.

De la Phraſe, ou du Tableau même de nos idées.

AYANT ainſi examiné les diverſes parties qui compoſent les Tableaux de nos idées, leurs différentes coupes, la maniere dont on les réunit, & l'enſemble qui en réſulte, rien ne nous manque pour être en état de rendre raiſon de ces Tableaux, de les définir, de les analyſer ; puiſqu'ils ne ſont que le réſultat de tous ces objets ; qu'ils ne ſont autre choſe que l'emploi de tous ces matériaux, mis en œuvre d'une maniere conforme à cette Conſtruction qui peut ſeule en faire un tout clair & intéreſſant.

Nous aurons ainſi terminé ces principes généraux de Grammaire, lorſque nous aurons diſtingué ces Tableaux en leurs diverſes eſpéces & que nous en aurons analyſé quelques-uns d'après ces principes.

Prenons pour exemple ce Tableau que fait de la Fourmi notre Poëte Satyrique (1).

> La Fourmi, tous les ans traverſant les guérêts,
> Groſſit ſes magaſins des tréſors de Cérès ;
> Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,
> Vient de ſes noirs frimats attriſter la Nature ;
> Cet animal, tapi dans ſon obſcurité,
> Jouit, l'Hiver, des biens conquis durant l'Eté.
> *Jamais* on ne la voit d'une humeur inconſtante,
> Pareſſeuſe au Printems, en Hiver diligente,
> Affronter en plein champ les fureurs de Janvier ;
> Ou demeurer oiſive au retour du Bélier.

Ce Tableau eſt compoſé de la réunion d'un grand nombre d'autres : or ſuivant que la peinture d'une idée eſt ſeule ou unie à la peinture d'autres idées, elle prend un nom différent.

Ainſi les deux premiers vers forment un Tableau particulier qu'on apelle *Phraſe*.

(1) Deſpréaux, Satyre VIII.

Cette phraſe avec la ſuivante forment un Tableau plus étendu qu'on apelle PÉRIODE.

Et cette Période unie à la Période qui compoſe le reſte du Tableau, portent le nom de DISCOURS.

Un Diſcours eſt donc la réunion de toutes les phraſes ou de toutes les Périodes qui ne forment qu'un Tableau.

Lorſqu'une phraſe eſt conſidérée comme l'énoncé d'un jugement, comme l'affirmation qu'il regne un tel raport entre tel objet & telle qualité, elle prend le nom de PROPOSITION, & elle eſt affirmative ou négative ſuivant que ce raport eſt un raport d'affirmation ou de négation, de convenance ou de diſconvenance.

Quand notre Poëte dit que la Fourmi groſſit tous les ans ſes magaſins, c'eſt une *Propoſition affirmative.*

Il en employe une *négative* quand il dit, qu'on ne la voit jamais oiſive au retour du bélier.

Le moindre Tableau, la moindre phraſe ſupoſe trois Parties du Diſcours, *un Nom*, *un Verbe*, *un Adjectif :* cependant elle peut exiſter avec un ſeul mot : c'eſt que ce mot eſt un mot elliptique qui ſeul tient lieu de tous les autres par la maniere dont il eſt conſtruit ou mis en œuvre. Il n'eſt aucun mot, qui dans ſon état naturel puiſſe repréſenter une phraſe. *Soleil*, *je*, *lire*, ne formeront jamais un Tableau, de quelque maniere qu'on les conſidere & dans quelque Langue que ce ſoit : en Latin, par exemple, ce ſera toujours *Sol*, *ego*, *legere*, toujours des mots iſolés. Mais le troiſiéme de ces mots, les Verbes ont cette propriété qu'ils ſe chargent de terminaiſons au moyen deſquelles ils repréſentent tout à la fois un *ſujet*, un *Verbe*, une *qualité*, c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt néceſſaire pour conſtituer une phraſe : ainſi *legimus* dit autant lui ſeul que ces trois mots, *nous ſommes liſans* : *amamur*, que ces trois *nous ſommes aimés.*

Ainſi lorſque les uns ont dit qu'une Propoſition étoit un aſſemblage de mots, & que d'autres ont dit qu'un ſeul mot pouvoit former une Propoſition, ils ſe ſont exprimés d'une maniere inexacte. Il falloit dire qu'une Propoſition eſt formée de trois Parties du Diſcours, le *ſujet*, le *Verbe* & la *qualité*, exprimées par autant de mots, ou réunies par l'ellipſe en deux mots ou même en un ſeul.

Ces Formules elliptiques ne changent donc rien à la définition des Tableaux de la parole, puiſqu'elles en tirent toute leur énergie, & qu'elles en tiennent lieu par leurs terminaiſons.

Lorſqu'une Propoſition ne renferme qu'un ſujet & qu'une qualité, elle eſt SIMPLE.

Telles ſont celles qui compoſent le Tableau que nous venons de citer.

Elle devient COMPOSÉE, lorſqu'elle renferme pluſieurs ſujets, ou pluſieurs qualités, ou pluſieurs objets, pluſieurs circonſtances.

Ainſi ces phraſes,

Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple.
Hymenée & l'Amour, par des deſirs conſtans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux Printems:
Ni le tems ni l'Hymen n'éteignirent leur flamme.

ſont compoſées, parce que chacune a deux ſujets : *Philemon* & *Baucis* ; *Hymenée* & *l'Amour* ; le *Tems* & *l'Hymen*.

Celle-ci eſt compoſée par ſon objet :

Des Miniſtres du Dieu les Eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure.

Les Propoſitions ſont encore *complexes* ou *incomplexes*, comme nous l'avons vu, ſuivant que leurs divers membres ſont exprimés par un ſeul mot ou par une longue ſuite de mots.

Souvent encore une phraſe eſt compoſée de pluſieurs Propoſitions, dont l'une eſt *principale*, tandis que les autres ne ſervent qu'à la développer ou quelqu'une de ſes parties. Celles-ci s'apellent *propoſitions incidentes* ; & elles ſont de deux eſpéces, ſuivant qu'elles ſervent à expliquer le ſens de la principale, ou à en limiter l'étendue, à la déterminer.

§. 2.

De la Ponctuation.

Lorſqu'une fois on eſt parvenu à ce point, & qu'on peut rendre raiſon de l'aſſemblage d'une phraſe, l'on n'a plus beſoin des Grammairiens ; & l'on eſt en état de profiter de leçons plus relevées, de celles qui ont raport à l'harmonie des mots, à leur pureté, à leurs effets ; & qui forment la RHÉTORIQUE : & de celles qui ont pour objet la juſteſſe du ſens offert par une propoſi-

tion, en quoi consiste la Logique : ces deux arts étant, comme nous l'avons dit au commencement, la science de donner aux Tableaux de nos idées le plus beau coloris & l'expression la plus juste.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la ponctuation & à terminer ce quatriéme Livre & tout ce que nous avons dit sur la Grammaire, par l'analyse d'un morceau en notre Langue d'après tous les principes que nous venons d'exposer.

Afin qu'un Tableau, formé de la réunion d'un grand nombre d'objets, produise l'effet auquel il est destiné, il faut que chacune de ses parties soit présentée d'une maniere distincte ; qu'on ne risque point de la confondre avec ses voisines ; ainsi un Peintre distingue les diverses portions de son Tableau par les ombres & par la diversité des surfaces ou des plans sur lesquels sont placés les objets qu'il représente. Ainsi celui qui parle, distingue par des repos les diverses phrases qu'il prononce.

Il faut donc que dans les Tableaux écrits, on distingue par des signes particuliers les phrases diverses dont ils sont composés & les portions de chaque phrase. C'est ici une autre branche de la Grammaire, & c'est ce que l'on apelle Ponctuation.

» La Ponctuation, dit l'Abbé Girard (1), indique les endroits où il faut » se reposer pour prendre sa respiration, & combien de tems on y doit mettre. » Elle contribue à l'honneur de l'intelligence. ... Elle tient en régle l'attention » de ceux qui écoutent & leur fixe les bornes du sens : elle remédie aux obscuri- » tés qui viennent du style.

Les anciens Peuples ignoroient totalement cet art ; les monumens qui nous en restent n'offrent aucune distinction entre leurs phrases : ils en avoient moins besoin, il est vrai, parce qu'ils écrivoient moins, & que des personnes savantes étoient établies pour expliquer tout ce qu'on écrivoit, parce qu'il ne s'écrivoit rien qui ne fût consacré à l'utilité publique.

Il n'est donc pas étonnant que nous trouvions tant d'obscurité dans des ouvrages, où il faut la plus grande attention pour s'apercevoir de l'endroit où finit un Tableau & où commence un nouveau. Déja du tems d'Aristote, on sentoit combien les anciens ouvrages étoient obscurs par cette raison. Ce Philosophe se plaignoit de ce qu'on ne pouvoit ponctuer les écrits d'Héraclite, celui qu'on apelloit *le Ténébreux*, sans risquer de faire quelque contre-sens. Mais

(1) Tom. II. p. 435.

l'exemple qu'il en donne & tiré du commencement de l'ouvrage d'Héraclite, étoit mal vu, ſelon moi. Ainſi s'énonce Héraclite : Τῦ λόγυ τῦδ' ἐόντος αἰὶ ἀξύνετοι ἄνθρωποι γίνονται ; ce qui ſignifie mot à mot, *de la raiſon qui eſt toujours ſans ſentiment les hommes naiſſent.* Sur quoi Ariſtote dit qu'on ne ſait s'il faut mettre une virgule avant *toujours* ou après. Si on la met avant, Héraclite dira que les Hommes naiſſent toujours ſans avoir le ſentiment de la raiſon ; ſi on la met après, il aura dit que les Hommes naiſſent ſans avoir le ſentiment de cette raiſon qui exiſte toujours. Mais comment Ariſtote n'a-t-il pas vu qu'il ne faut mettre ici de virgule ni avant ni après ? qu'Héraclite qui affectoit une conciſion extrême a placé exprès ce mot *aiei* (toujours) entre les deux portions de ſa phraſe, afin de marquer qu'il ſe raportoit à toutes les deux ? & que la vraie explication de ce paſſage, eſt que les Hommes ſont *toujours* privés en naiſſant du ſentiment, de la connoiſſance de cette raiſon qui exiſte *toujours*, qui ne ceſſe d'être, quoique méconnue.

Il en eſt de même de l'adverbe *Omninò* dans la ſeconde Fable de Phédre, lorſqu'en parlant de la dépendance dans laquelle étoient les Athéniens ſous Piſiſtrate, il l'apelle,

Grave OMNINÒ inſuetis onus.

Et où cet adverbe placé entre deux adjectifs convient également à tous les deux, *un poids* tout-à-fait *peſant* pour ceux qui n'y ſont *point* du tout *accoutumés.* Enſorte qu'on ponctueroit mal, en plaçant une virgule avant ou après.

L'Imprimerie ſeule, en facilitant la multiplication d'un ouvrage, pouvoit fournir les moyens néceſſaires pour ponctuer avec exactitude ; & ce qui le prouve démonſtrativement, c'eſt que dans ce tems même où la ponctuation eſt portée à un ſi haut point de perfection dans nos livres, elle eſt très-négligée dans tout ce qui s'écrit à la main.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des régles relatives à cet objet : nous ne ferions que répeter ce qu'en ont dit, mieux que nous ne le dirions, de ſavans Grammairiens, & en dernier lieu M. Beauzée, à la fin du ſecond Volume de ſa Grammaire générale.

Nous nous contenterons de dire qu'il ſeroit à déſirer que l'on conſacrât des ſignes particuliers pour ponctuer l'expreſſion de quelques ſentimens de l'ame différens de l'interrogation & de l'exclamation ; & que l'on plaçât différemment les ſignes de celles-ci, de l'interrogation & de l'exclamation.

Ceux-ci ſont quelquefois trop éloignés du commencement de la phraſe :

ſur-tout les exclamatifs : ce qui trompe les Lecteurs, s'ils ne ſont pas ſans ceſſe ſur leurs gardes, pour découvrir le point exclamatif dans les endroits où il eſt comme caché. Nous en allons voir à l'inſtant un exemple.

Il eſt impoſſible, par exemple, qu'un Lecteur ordinaire puiſſe ſaiſir avec notre ponctuation ordinaire, le vrai ſens de ce diſcours d'Agrippine.

Hé-bien! je me trompois, Burrhus, dans mes ſoupçons,
Et vous vous ſignalez par d'illuſtres leçons.
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Eſt d'avoir à l'Empire élevé votre Maître.
Vous le ſçavez trop bien : jamais, ſans ſes avis,
Claude qu'il gouvernoit, n'eût adopté mon Fils.
Que dis-je ? A ſon Epouſe on donne une Rivale,
On affranchit Néron de la foi conjugale!
Digne emploi d'un Miniſtre, ennemi des Flatteurs,
Choiſi pour mettre un frein à ſes jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, & nourrir dans ſon ame
Le mépris de ſa Mere, & l'oubli de ſa Femme! (1)

On ne voit dans ce diſcours, d'après la maniere dont il eſt ponctué, qu'une phraſe interrogative, *que dis-je* ? & qu'une exclamation, placée à la fin de ce diſcours. Cependant combien ne ſe tromperoit-on pas, ſi l'on en concluoit que tout le reſte de ce diſcours eſt prononcé avec le ton calme d'une converſation ordinaire ? Tout en eſt agité, tumultueux : à chaque vers, l'ame eſt déchirée par un nouveau ſentiment.

Il faudroit donc que chacun d'eux fût ponctué d'une maniere conforme à ce ſentiment, afin qu'on ne donnât pas le ton du calme aux effets de la chaleur & du reſſentiment : le ton de la louange, aux reproches les plus piquans.

Ce diſcours commence par une exclamation interrogative, *hé-bien* : il falloit donc la déſigner par la ponctuation.

Le ſecond vers, *& vous vous ſignalez par d'illuſtres leçons*, eſt un reproche ironique & ſanglant, qu'il falloit indiquer également. *On exile Pallas*, eſt un récit d'étonnement ; il faudroit donc le faire connoître. *On affranchit Neron de la foi conjugale*, emporte un ton d'indignation & d'horreur, que la ponctuation néglige totalement ; & pour ſavoir que le vers ſuivant, *digne emploi d'un*

(1) Britann. Acte III. Sc. III. Edit. de 1702.

Miniſtre,

Miniſtre, commence par une exclamation. Il faut que l'œil ſe tranſporte quatre vers plus bas.

Tandis que notre ponctuation eſt ſi vicieuſe, qu'elle note des minucies ou des ſentimens aiſés à connoître, pendant qu'elle néglige des objets intéreſſans & bien plus difficiles à ſaiſir, qui mériteroient par conſéquent ſes ſoins d'une maniere particuliere, on ne ſauroit la regarder comme parfaite: & il ſeroit digne de ceux qui préſident aux Editions de nos grands Poëtes & qui travaillent ſur notre Langue, d'aller à cet égard plus loin que ceux qui ne s'occupent que d'ouvrages en proſe, moins ſuſceptibles de cette grande variété de ſentimens, & plus aiſés à ponctuer & à lire.

ARTICLE III.

Analyſes d'une Fable Françoiſe & d'une Fable Latine.

§. I.

Fable de la Fontaine, intitulée LE POUVOIR DES FABLES.

DANS Athène autrefois, Peuple vain & léger,
Un Orateur voyant ſa Patrie en danger,
Courut à la Tribune, & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement ſur le commun ſalut.
On ne l'écoutoit pas. L'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui ſçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; perſonne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs; il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ſes paroles.
Que fit le Harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faiſoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle:
Un fleuve les arrête; & l'Anguille en nageant,

Comme l'Hirondelle en volant,
Le traverſa bientôt. . . L'Aſſemblée à l'inſtant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfant ſon Peuple s'embarraſſe !
Et du péril qui le menace,
Lui ſeul entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche, l'Aſſemblée
Par l'Apologue réveillée,
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.

§. 2.

Si l'on vouloit analyſer cette Fable ſous toutes ſes faces, on paſſeroit en revue toutes les régles de la Grammaire, de la Rhétorique & de la Poéſie : ce n'eſt en effet qu'autant qu'on poſſéde les principes de ces divers arts, qu'on peut ſaiſir les beautés des Tableaux de la parole compoſés par nos Ecrivains les plus illuſtres & qu'on peut ſe mettre en état de les imiter : mais comme nous ne nous propoſons ici que de donner un échantillon de la facilité que fournit notre méthode pour analyſer la Langue Françoiſe, nous nous bornerons aux remarques purement Grammaticales : encore même les reſſerrerons-nous autant qu'il ſe pourra, en renvoyant pour les preuves aux dévelopemens que nous venons de donner dans ces principes de Grammaire générale.

I°.

Telle eſt la premiere phraſe :

Dans Athène autrefois, Peuple vain & léger,
Un Orateur, voyant ſa Patrie en danger,
Courut à la Tribune.

C'eſt un Tableau actif compoſé de deux Circonſtanciels, d'un Sujet, d'un Attribut & d'un Terme.

Le premier Circonſtanciel conſiſte dans ce vers, *dans Athène autrefois, Peuple vain & léger* ; il déſigne le lieu de la ſcène.

Le Sujet eſt *un Orateur.*

Son Attribut, *courut.*

Le Terme, le lieu où il courut, c'eſt *la Tribune.*

Et le raport de ce mot avec l'attribut *courut*, eſt déſigné par la prépoſition *à.*

Voyant ſa Patrie en danger, eſt un autre Circonſtanciel qui marque le motif qui engagea l'Orateur à courir.

Ayant ainſi diviſé ce Tableau dans ſes diverſes Parties, paſſons à l'analyſe de chacune de ces Parties.

Le premier circonſtanciel eſt compoſé de ſept mots.

1°. *Dans*, Prépoſition qui marque le raport de contenance intérieure, d'un lieu où l'on eſt renfermé.

2°. *Athène* marque ce lieu où étoit renfermé l'Orateur.

Le nom de cette Ville ſe termine toujours par un S; mais on a ſuprimé ici cette Lettre afin que ce nom pût entrer dans le vers.

3°. *Autrefois*, eſt un adverbe qui marque le tems où ſe paſſa cet événement, & qui l'indique d'une maniere éloignée, mais très-vague, ſans déſigner l'époque avec préciſion.

4°. *Peuple vain & léger*, c'eſt une phraſe inciſe, qui ſert d'épithète aux habitans de la Ville dont on vient de parler. On les apelle *un Peuple vain & léger.* Cette épithète n'eſt pas inutile: elle fait connoître le caractère de ce peuple, & elle prépare à la légereté avec laquelle on le verra ſe conduire dans cette Fable.

Mais ici, le Poëte a changé de figure; il tranſporte ſon épithète aux habitans, tandis qu'il ne parle que de la Ville. Cette façon de s'exprimer n'eſt point admiſe en proſe: on la pardonne aux Poëtes lorſqu'ils ne travaillent pas dans le genre élevé; il faut même qu'ils n'abuſent pas de la permiſſion. Notre Auteur auroit pu ſubſtituer à ces mots *dans Athène autrefois*, ceux-ci *chez les Athéniens*: mais le vers eût trop abondé en nazales, il eût été trop ſourd: au lieu qu'il eſt très-ſonore.

Le ſujet de cette phraſe eſt compoſé de deux mots, d'un article & d'un nom, *un Orateur.* Ce Nom eſt déſigné d'une maniere indéterminée par l'article *un*; on ſait la qualité du perſonnage, mais il n'eſt indiqué que vaguement, individuellement, ſans que rien déſigne quel eſt cet Orateur.

L'attribut *courut*, eſt compoſé d'un ſeul mot; mais c'eſt un mot elliptique,

au lieu de *fut courant*, un Verbe & un Adjectif, ou Participe Actif, mots qui ſeuls peuvent former un attribut. Comme cet attribut déſigne une action, le Tableau en devient Actif.

Le ſecond circonſtanciel eſt compoſé de cinq mots, *voyant ſa Patrie en danger* : elle exprime le motif de ſa courſe ; c'eſt comme ſi l'on eût dit, *parce qu'il voyoit ſa Patrie en danger.* Ceci forme un nouveau Tableau enchaſſé dans un plus grand. On y voit un ſujet, *il* ; un attribut, *voyoit* ; un objet, *ſa Patrie* ; une circonſtance, *en danger* ; une Conjonction, *parce que*, renfermée par ellipſe dans le ſujet & l'attribut *voyant*, qui exprime parfaitement une circonſtance : enſorte qu'on a pu ſuprimer *parce qu'il*, ce mot ſeul tenant lieu de tous les trois.

Ajoutons que *ſa* eſt un mot elliptique qui tient auſſi lieu de trois autres : c'eſt comme ſi l'on avoit dit, *voyant en danger* la *Patrie* de ſoi-*même.*

Courut eſt au ſingulier à cauſe que le ſujet eſt au ſingulier. C'eſt la troiſiéme Perſonne du prétérit, *je courus*, *tu courus*, *il courut* : on peut auſſi l'apeller avec M. Beauzée *le préſent antérieur.* Il vient du Verbe *courir*, qui ſe forma du Latin CURR-*ere*, & qui ſignifie la même choſe. Il tient à nos mots *courſe*, *courſier*, *coureur* ; & à nos Verbes *accourir*, *recourir*, *ſecourir.*

La, qui précéde Tribune, eſt l'article indicatif féminin ; il détermine comme connu, l'objet dont on parle.

II°.

Et d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République ;
Il parla fortement ſur le commun ſalut.

Ceci eſt une ſeconde phraſe qui s'uniſſant à la premiere par la Conjonction *&*, ne forme avec elle qu'une période. Elle eſt compoſée de cinq membres, 1°. un Conjonctif, *&* : 2°. un circonſtanciel très-compoſé, *d'un art tyrannique voulant forcer les cœurs dans une République* : 3°. un ſujet, *il* : 4°. un attribut, *parla fortement* : 5°. le terme de ce diſcours, *le ſalut commun.*

D'un art tyrannique, indique le moyen par lequel l'Orateur vouloit forcer les cœurs. Cette expreſſion eſt une ellipſe ; on ſous-entend, *au moyen* : au moyen d'un art tyrannique. Ainſi ces mots, *d'un art*, ſervent de complément à des mots ſous-entendus.

Art eſt un ſubſtantif maſculin, dont *un* eſt l'article, & *tyrannique* l'adjectif. Le premier de ces mots eſt le Latin ART-*e* & le Grec *Areté* ; tous vien-

nent du mot primitif AR, la Terre. C'eſt cette force, cette valeur, cette vertu avec laquelle on met la Terre en valeur, on lui fait produire des choſes admirables, les hommes même.

Tyrannique vient de *tyran* : mais ce mot eſt Grec & Latin, il vient du primitif *Tyr*, *Tur*, *Tour*, un Château, une Forteresſe. Un Tyran étoit celui qui dominoit ſur toute la Contrée & qui habitoit la Forteresſe, le Palais. C'étoit le Chatelain, le Caſtellan ; tous ces Maîtres de petits Châteaux ſe rendoient odieux par leurs vexations ſur leurs malheureux ſujets : leur nom devint infâme.

Voulant forcer les cœurs, déſigne le motif de l'Orateur, ſon but. Il eſt compoſé de trois mots, du participe *voulant* qui eſt à la place de ces mots, *parce qu'il vouloit* : du Verbe *forcer*, qui eſt le complément du premier, il *vouloit* : quoi faire ? *forcer* : les *cœurs* en eſt l'objet : c'eſt ce qu'il vouloit forcer.

Vouloit vient du Verbe *vouloir* qui eſt Grec & Latin.

Forcer vient de *fort*, mot Latin & Celte.

Les *cœurs*, mot au pluriel & qui apartient également au Grec, au Latin, à l'Italien, &c.

Dans une République, ces mots marquent le lieu où il vouloit forcer les cœurs ; & on le met en opoſition avec la vue tyrannique de l'Orateur. *République*, eſt un nom féminin qui déſigne une Ville dont les Citoyens ſe gouvernent eux-mêmes ſans dépendre d'un Maître : auſſi leur pays s'apelle de deux mots RE-PUBLIQUE, *la choſe publique*, la choſe qui apartient à tout le peuple, à la Nation.

Il, eſt le ſujet ; c'eſt le pronom maſculin ſingulier de la troiſiéme perſonne : il indique la perſonne dont on parle, & qui eſt nommée dans la premiere phraſe, l'*Orateur*.

Parle eſt le Verbe & la qualité, pour *eſt parlant*. Ce Verbe à la famille duquel apartiennent *parole* & *parleur*, vient du primitif *bar* ; *var*, *par*, qui eſt devenu en toute Langue la racine du mot *parole*.

Fortement eſt un adverbe ; il ſert à déterminer la maniere dont parle l'Orateur ; c'eſt *fortement*, c'eſt-à-dire, d'une maniere extrêmement forte ; telle eſt la ſignification de *ment*, *mant*, *maint*. Il apartient à la même famille que *forcer*, *effort*, *renfort*, &c.

Sur le commun ſalut, eſt le terme de ſon diſcours, l'objet dont il diſcou-

rut : cet objet eſt *le ſalut commun* : on le voit par la prépoſition *ſur*, qui marque le raport de ces mots avec le Verbe *il parle.*

Le *ſalut* eſt un nom maſculin, il eſt Latin & Hébreu.

Commun eſt ſon adjectif, il eſt Latin également ; & déſigne ce qui appartient à toute la Société, apellée COM en Langue primitive, d'où vint le nom de *Comices*, donné en Latin à l'aſſemblée du Peuple ; & la prépoſition *cum*, qui ſignifie *avec*, *enſemble.*

III°.

Notre Poëte a mis ici l'adjectif avant le nom ; il l'eût mis le dernier s'il eût écrit en proſe. On dit le ſalut commun, le bien commun. Cependant beaucoup d'adjectifs ſe mettent en François avant le nom ; ils choqueroient même l'oreille s'ils étoient placés après : ainſi on dit, petits moutons, innocens animaux, fiere raiſon, douce oiſiveté, vaſte Univers, & non *moutons petits*, *raiſon fiere*, *oiſiveté douce*, &c.

Nos Grammairiens n'en ont jamais indiqué la cauſe. Qui ne ſeroit étonné de voir que M. du Marſais ſe contente de dire, à ce ſujet ? » parce que l'eſprit » aperçoit dans le même inſtant le nom & l'adjectif, & qu'ils ne ſont di- » viſés que par la néceſſité de l'énonciation, la conſtruction uſuelle place » au gré de l'uſage certains adjectifs avant, & d'autres après leurs ſubſtan- » tifs (1).

Lorſque nos Maîtres ſont réduits à balbutier, on doit trembler pour ſoi ; mais l'effroi ne mene à rien : eſſayons de réſoudre ce problême, & de dire pourquoi l'on met certains adjectifs avant & certains adjectifs après ; rien de plus aiſé : le croira-t-on ? ce qui égaroit, c'eſt qu'on attribuoit à l'uſage, c'eſt-à-dire, à ce qui n'eſt point cauſe, un effet qu'il ne pouvoit produire, & qu'on laiſſoit de côté la vraie cauſe, l'*oreille.* En effet, conſidérés tous ces adjectifs qui ſont placés les premiers, ils ſeroient inſoutenables pour l'oreille étant placés les derniers. Conſidérés les Noms qui ſont les premiers, ils rendroient un ſon inſuportable s'ils étoient placés à la fin. *L'Univers vaſte*, *la raiſon fiere*, *les moutons petits*, ont auſſi peu d'harmonie qu'en offre l'arrangement contraire ; qu'on diſe au contraire, *un criminel ſoin*, *un cruel loup*, *un violent feu*, les oreilles en ſeront agacées, déchirées, comme elles le ſont par de faux tons. Mais quelle eſt la nature de ces adjectifs & de ces noms dont la place déplaît ? c'eſt qu'ils ſont précédés de mots plus longs ; c'eſt qu'un

(1) Princip. de Gramm. p. 280.

ſon ſec & caſſant ſuit un ſon plein ; c'eſt que le repos ſe fait à contre-tems : mettez le ton ſec le premier, que le ton plein & moëlleux ſuive & faſſe le repos, & tout ira bien. En veut-on une autre preuve ? c'eſt que lorſque les tons du nom & de l'adjectif ſeront de la même nature, il ſera très-indifférent quel on place le premier. On dira également bien, aparence trompeuſe & trompeuſe aparence ; plaiſirs ſolides & ſolides plaiſirs.

C'eſt par la même raiſon que ces noms *homme* & *femme* précédent ordinairement l'adjectif : leur ſon eſt trop ſourd pour figurer convenablement le dernier. Ainſi l'on dit un homme fort, un homme courageux, une femme prudente, une femme généreuſe ; *un fort homme*, *une prudente femme*, plairont beaucoup moins : & l'on ne mettra ces noms les derniers que lorſqu'ils ſeront accompagnés d'un adjectif dont le ſon eſt trop ſec, trop court pour ſe trouver le dernier. Ainſi l'on dit un *bel homme*, une *belle femme*.

IV°.

On ne l'écoutoit *pas*.

Cette phraſe eſt compoſée de trois Membres. Un ſujet, *on* ; un attribut négatif, n'*écoutoit pas* ; un objet, *le*.

On, fut dans l'origine le mot *homme*, & au pluriel ; les anciens auroient dit, *homs ne l'écoutoient pas*.

Ce mot devint ſi commun qu'il s'altéra & ſe changea en *on*, qui ne ſignifioit plus rien, & qu'on mit au ſingulier comme s'il étoit un nom ſingulier : & puis il devint un *pronom*. En effet, c'eſt quelqu'un qu'on apelle *on* : mais ce quelqu'un, c'eſt ici tous *ceux auxquels* l'Orateur parloit.

Le eſt un des cas du pronom ſingulier maſculin de la troiſiéme perſonne, *il*. Nous avons vu dans le chapitre des Pronoms que ce mot *le* eſt dans toutes ces occaſions un pronom & non l'article *le*.

V°.

L'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui ſavent exciter les ames les plus lentes.

Cette phraſe n'eſt compoſée que de trois Membres, un ſujet, un attribut, un terme ; mais le dernier eſt très-compoſé.

Le ſujet eſt *l'Orateur* : il réunit deux mots, un nom & ſon article *le*. Ici

on dit *l'Orateur* & non un Orateur, parce qu'on parle d'un Orateur connu ; c'eſt celui qui a été à la Tribune ; qui parla fortement ; ainſi il ſuffit d'indiquer que c'eſt le même ; c'eſt ce que fait l'article le.

A ces figures violentes, c'eſt le terme, compoſé de quatre mots ; de la Prépoſition *A*, qui montre que *ces figures* ſont ce à quoi recourut l'Orateur. L'Article *ces*, pluriel féminin, qui montre l'objet auquel recourut l'Orateur, *ces figures violentes* ; ce n'eſt ni à *une* figure ni à *des* figures ; mais à *ces figures* déterminées, bien connues, qu'on voit de maniere à ne pouvoir les méconnoître. Viennent enſuite, le nom *figures*, pluriel féminin, & ſon adjectif, *violentes*. Ce nom & cet adjectif nous viennent de la Langue Latine ; mais le dernier étoit commun à cette Langue avec le Grec.

Ce terme *à ces figures violentes*, eſt accompagné d'un Complément qui forme lui-même un nouveau Tableau renfermé dans ce premier, & qu'on apelle par cette raiſon *une inciſe*. C'eſt cette phraſe, *qui ſavent exciter les ames les plus lentes*. On y voit un ſujet, *qui* ; un Verbe, *ſavent* ; le complément de ce Verbe, *exciter* ; & un objet, *les ames les plus lentes*. Cet objet eſt lui-même compoſé d'un nom & d'un adjectif, & cet adjectif eſt un ſuperlatif *relatif*, pour le diſtinguer du ſuperlatif abſolu *très-lent*.

Qui, eſt un mot qu'on a apellé *Pronom relatif*, & que nous avons vu être un Conjonctif elliptique ; en effet, lorſqu'on dit *il recourut* à ces *figures violentes* qui *ſavent exciter les ames les plus lentes*, c'eſt comme ſi l'on diſoit, *il recourut à* des *figures violentes* & ces figures *ſavent exciter les ames les plus lentes* : mais pour ne faire de ces deux phraſes qu'une, on ſuprime d'abord la répétition du nom, *figures* : on change l'article *les* en *ces* ; on dit, *il recourut à ces figures* ; & au lieu de *& ... figures*, on met le conjonctif *qui*. Enſorte que cette ſeconde phraſe dit exactement la même choſe que la premiere ; mais elle le dit d'une maniere plus conciſe & plus agréable.

Savant, eſt la troiſiéme perſonne plurielle du préſent *je ſais*, du Verbe *ſavoir*. Ce Verbe ſuit les mêmes inflexions que le Verbe avoir. *J'ai*, je ſais ; *nous avons*, nous ſavons ; *j'eus*, je fus ; *j'aurai*, je ſaurai ; *eu*, ſcu. Il tient aux noms *ſavans*, & le *ſavoir*. Il vient du Verbe Latin *ſapere*, qui ſignifie au ſens propre ſentir, avoir le goût, le ſentiment d'une choſe, reconnoître ſes qualités. Et par-là il tient à nos mots *ſaveur*, *ſavourer*, *inſipide* ; & dans un autre ſens, à notre vieux mot *ſapience*, & à nos mots *ſage* & *ſageſſe*, formés de *ſapiens* & de *ſapientia*, qui furent formés eux-mêmes de *ſapor* ſaveur. Mais dira-t-on, comment *inſipide* tient-il à la famille de *ſaveur*, *ſage*, *ſavant* ? D'une maniere très-ſimple & très-naturelle. Les Latins apelloient SAPIDUS

idus

idus, un objet plein de goût : pour désigner le contraire, ils ne faisoient que mettre la négation IN à la tête de ce mot ; & parce que ce mot devenoit dès-lors composé, *a* s'y changeoit en *i* ; de-là *in-sip-ide*, mot à mot, *une chose qui n'a point de goût.*

Exciter est l'infinitif : c'est un Verbe composé de la prépositon Latine *ex*, qui désigne le lieu d'où l'on sort ; & de *citus*, apellé, qu'on fait venir ; lequel *citus* vient du primitif *ci*, qui désigne le lieu, la place. *Exciter*, c'est *faire sortir promptement*, *faire aller vite.*

VI°.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

Cette phrase n'est composée que de trois membres, d'un sujet, d'un attribut, de deux objets ; mais l'attribut est fort composé ; car il présente trois Verbes pour un seul sujet ; *il*, est le sujet ; *fit*, *tonna*, *dit*, son attribut ; c'est comme trois phrases dans une, *il fit*, *il tonna*, *il dit* : en n'en faisant qu'une, le Tableau devient plus rapide.

Le premier Verbe a un complément, *parler* ; & un objet, *les morts.* Le troisiéme est accompagné d'un objet qui forme une incise elliptique, *ce qu'il put* ; elle tient lieu de celle-ci, *il dit beaucoup de choses* ; *ces choses qu'il put dire. Ce*, est donc ici article & son nom est sous-entendu. Ici encore, un singulier indéterminé au lieu d'un pluriel ; tout comme dans *on*, & comme dans *tout* : TOUT CE *que vous faites*, *est bien.* Voilà en François même des Verbes au singulier qui devroient être au pluriel : car on devroit dire, *toutes* les choses que vous faites *sont bien.* Ceci servira à expliquer une Construction Grecque, dont il seroit difficile de rendre raison sans cela.

Deux Verbes de cette phrase sont irréguliers, *fit* & *put.* Le premier se conjugue ainsi, *je fais*, *je fis*, *je ferai*, *faire*, *fait.* Le second, *je peux*, *je pouvois*, *je pus*, *je pourrai*, *pouvoir*, *pu.*

Tous les deux sont des altérations de Verbes Latins, l'un de FAC-*ere*, faire ; & l'autre, de *posse*, pouvoir. *Posse* lui-même étoit une syncope au lieu de *pot-esse*, Verbe composé de deux mots, *esse*, être ; & POT, élevé, fort ; plein de pouvoir. De *pot-sum*, prononcé *possum*, nous avons fait *je puis* ; & de *je puis*, nous avons fait *puissant* & *puissance.* Tout comme de POT nous avons fait *pot-entat*, *des-pote*, *des-pot-ique*, qui n'ont plus de raport avec *puissance*, quoique venus de la même famille.

Tonner est un Verbe formé par onomatopée, sur le nom TON, un ton ;

qui représente le ſon même du bruit : il nous eſt commun avec les anciens Celtes & les Latins. Les Orientaux pour exprimer la même choſe diſoient *Rom* : c'eſt un ſon plus éclatant.

Juſques ici nous avons analyſé chaque vers : mais en voilà ſans doute aſſez : en continuant de la même maniere, nous ne ferions que répeter les mêmes obſervations : contentons-nous de remarquer dans le reſte de la Fable, des objets qui n'ont nul raport avec les obſervations que nous venons de faire.

VII°.

Perſonne, ſe prend ici dans un ſens abſolu, au lieu de *aucun des Spectateurs.*

L'animal aux têtes frivoles. Figure ingénieuſe de Rhétorique. De tout le Peuple Athénien, le Poëte en fait *un animal* à pluſieurs têtes qui ne reſpirent que la frivolité.

Que fit le Harangueur ? Que au lieu de *quelle choſe* ; *le Harangueur* eſt le ſujet de la phraſe, & cependant il eſt après le Verbe ; c'eſt que la phraſe eſt interrogative.

Et du péril qui le menace,
Lui ſeul entre les Grecs, il néglige l'effet.

Cette phraſe eſt la ſeule où il y ait inverſion. *Du péril qui le menace* eſt le complément du mot *effet*, l'effet du péril. Ainſi le complément précede de beaucoup le mot qu'il complette. Mais il a pu s'en ſéparer, parce que la prépoſition *de* qui eſt à la tête, prouve qu'il eſt complément.

A ce reproche. Ici la prépoſition *à* offre un ſens particulier : il tient la place des mots *en conſéquence de.*

L'Aſſemblée réveillée par l'Apologue en conſéquence de ce reproche, & à l'inſtant même, &c. car telle eſt la force entiere de cet *à*, qui répond ici au Latin AD.

Se donne ; *ſe* eſt eſt le pronom de la troiſiéme perſonne, celui qui précéde le Verbe, tandis qu'il devient *ſoi* quand il ſuit le Verbe. C'eſt un uſage particulier à notre Langue.

Un trait de Fable, ſujet complexe, un nom & un complément lié avec lui par la prépoſition *de* : ici *Fable* détermine de quelle eſpéce de *trait* on parle, puiſqu'il y en a de pluſieurs ſortes ; un *trait* qu'on lance ; un *trait* ou courſe continue, ſans aucune interruption ; un *trait*, ou paſſage d'un Auteur qu'on lance à travers les autres preuves.

§. 3.

Analyſe de quelques Vers de la premiere Fable de Phédre en Latin.

Ces mêmes principes ſerviront également à analyſer la Langue Latine, & à la comparer avec la Langue Françoiſe. Pour s'en convaincre, analyſons quelques vers de la premiere Fable de Phédre : de cette Fable que ſavent par cœur tous ceux qui ont quelque teinture du Latin, tout comme on ſait, *la Cigale ayant chanté tout l'Été.*

I°.

Ad rivum eumdem Lupus & Agnus venerant
Siti compulſi.

Cette phraſe eſt compoſée de quatre mots. Un terme, *ad rivum eumdem*, à un même ruiſſeau ; un ſujet compoſé, *Lupus & Agnus*, le Loup & l'Agneau ; un Verbe, *venerant*, étoient venus ; une circonſtance, *ſiti compulſi*, pouſſés par la ſoif. Le terme ſe reconnoît à la prépoſition *ad* & à l'accuſatif, cas où eſt *rivum*. Le ſujet, *Lupus & Agnus*, ſe reconnoît par le nominatif. Le *Verbe*, parce qu'il eſt à la troiſiéme perſonne, & au pluriel ayant deux nominatifs ſinguliers. Le circonſtanciel ſe reconnoît parce que *compulſi* eſt un participe ; & *ſiti* étant à l'ablatif, marque la cauſe par laquelle étoient pouſſés le Loup & l'Agneau.

Il devroit y avoir ici un cinquiéme membre, qui déſigneroit l'objet de la venue du Loup & de l'Agneau à un même ruiſſeau ; mais on l'a omis parce qu'on ne peut s'y tromper : quand on a ſoif & qu'on va à un ruiſſeau, c'eſt pour *boire* : a-t-on beſoin de le dire ? Pour qui nous prendroit le Poëte ?

II°.

Superior ſtabat Lupus ;
Longèque inferior Agnus.

» Le Loup étoit placé en haut, & l'Agneau beaucoup plus bas. Voici deux phraſes réunies en un ſeul Tableau par la Conjonction *que*. Chacune de ces phraſes eſt compoſée d'un ſujet & d'un attribut. Le Loup eſt le ſujet de la premiere, & l'Agneau eſt le ſujet de la ſeconde ; on les reconnoît parce qu'ils ſont au nominatif.

L'attribut eſt compoſé dans la premiere, de ces deux mots, *ſuperior ſtabat*; étoit placé plus haut.

L'attribut de la ſeconde eſt formé du même *ſtabat* qu'on a ſous-entendu comme inutile, & de *longè inferior*.

Superior & *inferior* ſont au nominatif tout comme le ſujet, parce qu'ils ſont partie eſſentielle de ſon attribut, & qu'ainſi ils ſont en concordance avec lui.

III°.

Tunc fauce improbâ
Latro incitatus, jurgii cauſam intulit.

» Alors par ſa cruelle voracité ce brigand entraîné ſuſcita un ſujet de » querelle.

Cette phraſe eſt compoſée de cinq membres.

Un adverbe de circonſtance, *tunc*, alors.

Un ſujet, *Latro*, ce brigand; auſſi eſt-il au nominatif.

Une circonſtance, *fauce improba incitatus*, entraîné par ſa cruelle voracité.

Un attribut, *intulit*, ſuſcita.

Un objet, *jurgii cauſam*, un ſujet de querelle.

Le circonſtanciel, *fauce improba incitatus*, eſt compoſé d'un participe, *incitatus*, & d'un nom, *fauce*, qui exprime le motif par lequel fut pouſſé le Loup, *par ſa voracité cruelle*. Auſſi ce nom eſt-il à l'ablatif, ce cas étant toujours conſacré à la cauſe par laquelle une choſe a lieu. Il vient de *faux*, *faucis*, qui ſignifie mot à mot *goſier*, *gueule*: mais nous ne diſons pas *un cruel goſier*; ainſi on ſubſtitue *voracité* à *goſier*, l'effet du Tableau reſtant le même.

Improbus, *ba*, *bum*, adjectif du mot Latin *faux*, ſignifie mot à mot *ſcelerat*; il vient de *in*, non; & de *probus*, bon, droit, honnête.

L'objet ſe reconnoît par l'accuſatif *cauſam*, cas qui lui eſt conſacré; & le complément de *cauſam* ſe reconnoît par le génitif qu'offre *jurgii*; ce cas eſt conſacré au complément, comme nous l'avons vu lorſque nous avons expliqué ſa nature.

IV°.

Cur, inquit, turbulentam feciſti aquam mihi
Bibenti?

» Pourquoi, dit-il, as-tu rendu l'eau trouble à moi qui bois *tranquille-* » *ment*, ou pourquoi me troubles-tu l'eau tandis que je bois?

Cette phraſe dont la rudeſſe *cur, inquit, turbulentam feciſti aquam mihi bibenti*, peint parfaitement le ton querelleur & aigre du Loup, eſt compoſée d'une Conjonction, d'une inciſe, d'un Verbe, d'un objet & d'un terme.

Cur, pourquoi, eſt la Conjonction. C'eſt une ellipſe, au lieu de ces mots *par quelle raiſon. Inquit*, dit-il, eſt l'inciſe. On reconnoît l'objet par l'accuſatif *aquam*; ſon adjectif, par ce même accuſatif féminin *turbulentam*; & le terme, par le datif *mihi*, car c'eſt ſon cas propre.

V°.

La réponſe de l'Agneau n'eſt pas peinte avec moins d'énergie que la plainte féroce & injuſte du Loup: elle préſente les ſons les plus doux, les plus agréables.

Laniger contra timens,
Quî poſſum, quæſo, facere quod quereris, Lupe?

» L'animal à laine, ſaiſi de crainte, répondit: comment puis-je faire, je vous prie, ſeigneur Loup, ce dont vous vous plaignez?

A te decurrit ad hauſtus meos liquor.

La premiere de ces trois phraſes renferme un ſujet; *Laniger*, l'animal à laine; ſon adjectif *timens*, ſaiſi de crainte; ſon attribut ſous entendu en partie, & exprimé en partie, *contra*, au contraire: le mot *répondit*, en exprime l'enſemble.

Il n'eſt pas plus difficile d'analyſer le reſte de cette Fable de la même maniere, & de connoître par quelle raiſon les membres de chaque phraſe ne ſont pas toujours arrangés dans le Latin de même qu'en François. N'omettons pas que cet arrangement eſt exactement le même dans le premier des deux vers que prononce l'Agneau: *Quî poſſum, quæſo, facere quod quereris*, comment puis-je, je vous prie, faire ce dont vous vous plaignez? En effet la Langue Latine maîtreſſe de ſuivre notre conſtruction & de s'en écarter pour en ſuivre une autre, s'attache à celle qui ſe prête le mieux à l'harmonie de chaque Tableau: ayant ſu ſe rendre toutes les deux auſſi naturelles l'une que l'autre, elle s'eſt ménagée de plus grandes reſſources.

LIVRE V.

GRAMMAIRE COMPARATIVE.

EN QUOI CONSISTE CETTE GRAMMAIRE.

AINSI s'élévent sur l'ordre naturel, base de toute science & de tout art, les Principes généraux du Langage, ces principes au-delà desquels il n'y a plus rien, & qui devenant la source des usages pratiqués par chaque Nation, constituent la Grammaire de chaque Langue. Ces principes sont un préliminaire indispensable pour l'étude de quelque Langue que ce soit : ils préparent à tous les phénomènes qu'elles offriront, & on trouve en eux la cause de tout ce que ces Langues contiennent de plus difficile en fait de régles grammaticales ; celles-ci ne seront plus un amas indigeste de préceptes bizarres & absurdes qui offusquent la raison, & sous la tyrannie desquels elle étoit obligée de ployer, comme on céde à un Despote aux caprices duquel on ne peut se soustraire. Un spectacle nouveau va donc s'ouvrir : toutes les Grammaires se tiendront comme par la main ; toutes ensemble ne seront qu'une seule & même Grammaire, la Grammaire Universelle transmise dans toutes les Langues, & assortie avec la plus grande simplicité au génie particulier de chacune : ensorte que par tout où ce génie cesse d'agir on retrouve la Grammaire Universelle ; & que par-tout où il agit, il n'est jamais en contradiction avec elle & n'agit jamais qu'en vertu des Loix même qu'elle lui impose.

Les Grammaires particulieres ne sont en effet que les principes de la Grammaire Universelle & primitive, modifiés par le génie particulier de chaque Langue ; elles peuvent donc toutes se ramener à une mesure générale ; ainsi se formera la GRAMMAIRE COMPARATIVE qui fait voir les raports de toutes les Grammaires particulieres, & de quelle maniere les principes communs à toutes se modifient dans chacune, avec les raisons néçessaires de chacune de ces modifications. Spectacle brillant & unique, où l'œil aperçoit la raison de tout, & où l'on dévelope à chaque Peuple les causes de toutes les régles qu'il suit dans les Tableaux de ses idées, & dont il ne pouvoit connoître les raports avec l'ordre néçessaire des Langues.

ARTICLE II.

Grammaire Latine comparée.

Les régles de la Langue Latine different si prodigieusement des régles de la plûpart des autres Langues, & sur-tout de la Langue Françoise, qu'on n'a presque jamais soupçonné qu'elles eussent une source commune ; & les causes de ces régles étoient si peu connues, qu'on ne cherchoit pas même à en rendre raison : on pensoit que les Peuples du Latium avoient suivi l'usage, comme tous les autres ; & que la nécessité ayant fait recourir dans le commencement à une maniere quelconque de peindre ses idées, elle étoit devenue, sans autre raison, une loi à laquelle on ne pouvoit plus se soustraire.

Ce système, commode pour ceux qui ne veulent ou qui ne peuvent remonter aux premiers principes, ne pouvoit qu'avoir de funestes suites pour les progrès de l'esprit humain, qui ne sont assurés qu'autant qu'on peut se rendre raison de sa marche & de toutes ses opérations : aussi nombre de jeunes gens n'ont renoncé à l'étude, ou n'en ont fait de si mauvaises, que parce qu'ils n'apercevoient aucune lumiere dans les régles grammaticales qu'ils étoient forcés d'aprendre, & qui ne leur causoient que de l'ennui & du dégoût : l'homme destiné à la lumiere & à la vérité, ne peut goûter que ce qu'il sent.

Heureusement, ces désavantages ne sont pas l'effet nécessaire des Langues ; elles ne renferment aucune régle qui ne porte sur un motif raisonnable, & qu'on ne puisse justifier : elles sont toujours l'effet des principes universels du langage modifés par le génie particulier de chaque Langue : dès qu'on connoit ces principes universels & le génie particulier d'une Langue quelconque, on en voit naître aussi-tôt toutes les régles de celle-ci : & ce qui paroissoit l'effet du hazard ou de l'usage, devient l'effet nécessaire de la Nature & du génie de chaque Peuple.

Par ce moyen, l'étude des Langues se simplifie ; & toutes ces régles dont elles étoient hérissées, comme pour en défendre les aproches, se réduisent au plus petit nombre possible & ne sont que des conséquences nécessaires de quelques principes bien connus & inconestables. De la même maniere qu'en ramenant tous les mots d'une Langue à ses racines, & les racines de toutes les Langues à celles d'une seule, on voit fondre cette multitude immense de

mots dont elles ſont compoſées ; ainſi, lorſqu'on raproche toutes les régles d'une Langue, du génie de cette Langue, & des principes univerſels du Langage, on voit ſe réduire preſqu'à rien cette effroyable quantité de régles qu'elles ont offert juſqu'à préſent.

Chaque Tableau de nos idées étant, par une ſuite du génie néceſſaire & univerſel du Langage, un compoſé de parties différentes qui ſe raportent toutes à une ſeule, à un Nom dont elles ne ſont qu'un dévelopement, & qui ſont liées entr'elles de façon qu'elles ne forment qu'un ſeul tout ; & le génie particulier de la Langue Latine étant de lier ces diverſes Parties, non-ſeulement par des mots détachés tels que les *Prépoſitions*, comme dans notre Langue, mais ſur-tout par des terminaiſons qui accompagnent la plûpart de ces Parties du Diſcours, telles que les Noms, les Adjectifs, les Participes, les Verbes ; on voit réſulter de-là toutes les régles de la Langue Latine & tous ſes procédés ſans aucune exception ; aucune formule, aucune régle de cette Langue n'ayant pu être opoſée à ce génie univerſel du Langage, & aux modifications qu'y aporte la Langue Latine.

§. I.

Génie particulier de la Langue Latine.

On doit donc, lorſqu'on veut ſe former une idée ſatisfaiſante de la Langue Latine & de ſes régles, commencer par l'examen de ce qui conſtitue le génie de cette Langue, & qui conſiſte dans la maniere dont elle modifie tout ce qui forme le génie univerſel du Langage ; il ſeroit impoſſible ſans cela de voir ces raports par leſquels elle ſe lie avec ce génie univerſel, & de découvrir la cauſe de ſes régles.

La Langue Latine obligée, comme toutes les autres, de diſtinguer par divers ſignes les rôles différens qu'un même mot peut remplir dans les Tableaux de la parole, elle les fait connoître par les terminaiſons différentes que revêt chaque nom, ſuivant le rôle qu'il doit jouer : eſt-il ſujet ? il prend la terminaiſon nominative : eſt-il objet ? il prend la terminaiſon de l'accuſatif. *Premiere modification* générale & qui influe ſur la maſſe entiere du Latin, parce qu'il ne peut exiſter chez eux aucun Tableau d'idées qui n'éprouve les effets de ce génie particulier.

Au lieu d'avoir deux mots différens pour déſigner les Pronoms & les Verbes qui les déterminent, ils n'en ont également qu'un ſeul ; les différentes terminaiſons des Verbes tenant lieu des Pronoms. Doit-on indiquer le Pronom

de la premiere Perſonne ? le Verbe a une certaine terminaiſon : doit-on indiquer le Pronom de la ſeconde Perſonne ? le Verbe prend une autre terminaiſon. *Seconde modification* générale ; & qui n'influe pas moins que la précédente ſur la maſſe entiere de cette Langue, puiſqu'elle revient également dans tous les Tableaux de la parole, ſans aucune exception.

De-là & de-là ſeul, cette différence extrême qui regne entre cette Langue & nos Langues modernes ; & toutes les régles particulieres que ſuivent les Latins & qu'on multiplie ſans fin, comme ſi elles n'étoient pas de ſimples conſéquences d'un principe commun : en effet, il ſera impoſſible de prononcer dans cette Langue une ſeule phraſe ſans lui faire ſubir toutes ces modifications.

Chacune de ces modifications influe d'ailleurs ſur tous les autres mots, & donne lieu à des façons de parler particulieres à cette Langue ; d'où naiſſent de nouvelles modifications, dont on aperçoit toujours moins la cauſe & qui paroiſſent toujours plus biſarres, à meſure qu'elles s'éloignent du premier chaînon, qu'on les lie moins au principe général : tandis que rien n'eſt ſi ſimple, lorſqu'on tient la chaîne entiere.

On peut donc raporter toutes les régles Latines à ces trois Claſſes :

I. Les régles qui ſont parfaitement d'accord avec la Grammaire Univerſelle.

II. Les régles qui ſont l'effet néceſſaire des Cas & des Terminaiſons des Verbes.

III. Les régles qui réſultent des ellipſes & des façons de s'énoncer particulieres aux Latins.

I. *Claſſe des régles de la Langue Latine. Celles qui lui ſont communes avec toutes les autres.*

La véritable maniere d'étudier un nouvel objet, conſiſtant à y obſerver premierement tout ce qu'il peut avoir de connu, & à chercher enſuite à pénétrer par ce qu'on en connoit dans ce qui en eſt inconnu, méthode que ſuivent avec le plus grand ſuccès les Géomètres & les Mathématiciens ; on aura toujours un pareil ſuccès, lorſqu'on apliquera cette méthode à l'étude des Langues & de leurs Grammaires : parce que cette étude en eſt tout autant ſuſceptible qu'aucune ſcience que ce ſoit.

Ceux qui voudront étudier la Langue Latine d'après cette méthode, &. qui

sauront déja les principes généraux & universels du Langage, commenceront conséquemment par mettre de côté tous les objets suivans.

1°. Tout ce qui a raport aux Parties du Discours; en observant que la Langue Latine en renferme autant que les nôtres, sans en excepter les Articles que nous tenons de cette Langue elle-même, quoiqu'elle fasse moins d'usage que nous de l'article indicatif, à cause des terminaisons qui en tiennent lieu.

2°. Tous ces mots qui réunissent en eux plusieurs Parties du Discours, qui ne sont pas moins abondans chez les Latins que chez nous, & qui ont fait croire qu'ils étoient privés de quelques-unes de ces Parties; d'où l'on inferoit qu'elles n'étoient pas nécessaires. Tels sont les mots *meus*, *tuus*, &c. semblables à nos mots *mon*, *ton*; *ibi*, *ubi*, &c. qui correspondent à ces mots, *en ce lieu*, *en quel lieu*; *amatur*, *legit*, qui tiennent lieu de ces mots Parties du Discours, *il est aimé*, *il est lisant*, &c.

3°. Tout ce qui regarde les divers membres d'une phrase: les Tableaux Latins offrent en effet, comme ceux des autres Langues, un sujet, un attribut, un objet, un circonstanciel, un terme, des complémens: ensorte que leur analyse s'opere de la même maniere que celle des Tableaux de la parole, en quelque Langue que ce soit.

4°. La distinction de ces divers membres relativement à la Syntaxe de concordance & à la Syntaxe de dépendance ou de régime: distinction qui est de toute Langue.

5°. Les régles relatives à la concordance, & qui sont en assez grand nombre en Latin, & souvent énoncées d'une maniere très-obscure. C'est ainsi que la régle où l'on établit que *les Verbes substantifs ont après eux le même cas qui les précéde* (1), paroît renfermer une observation très-importante & très-différente des autres régles relatives également à la concordance & qui précédent celle-ci: tandis qu'elle n'est qu'une conséquence de la régle universelle de concordance.

En effet, tous ces Verbes qu'on apelle substantifs, *devenir*, *naître*, *exister*, &c. ne sont autre chose que des Verbes qui unissent l'attribut avec son sujet, ou le nom avec l'adjectif; mots qui sont nécessairement en concordance; & par conséquent au même cas en Latin; ensorte que ces Verbes sont entre deux cas semblables par la nature même de la chose, sans qu'il en puisse être autre-

(1) Cinquiéme Régle de la Syntaxe de MM. de Port-Royal.

ment:

ment : enſorte que cette régle n'en eſt pas une ; & qu'il faut pour qu'elle ait été érigée en régle, qu'on n'ait eu aucun principe de Syntaxe, ou qu'on les ait tous oubliés : elle n'eſt qu'un réſultat pur & ſimple du principe univerſel de la concordance qui doit régner entre le nom & l'adjectif, afin qu'on apperçoive leurs raports & qu'ils peignent un même objet.

II. *Claſſe des régles de la Langue Latine : celles qui ſont relatives aux Terminaiſons.*

Ce qui conſtitue donc eſſentiellement la Grammaire Latine, ce ſont les régles relatives à ſes Terminaiſons, c'eſt-à-dire celles qui ont pour objet les *Cas* relativement aux Noms ; & les *Tems* & les *Modes* relativement aux Verbes. Ces régles ſont en grand nombre & abſolument différentes de celles qui ſont en uſage dans nos Langues modernes : d'ailleurs preſque toujours ſéparées de leurs principes ; en ſorte qu'elles nous paroiſſent extraordinaires, & l'effet du caprice, tandis qu'il n'en eſt aucune qu'on ne puiſſe calculer, qui ne ſoit néceſſaire & qui ne réſulte de nos principes. Telle eſt la fameuſe régle du *que* retranché qui paroît ſi difficile, & qui n'eſt qu'une conſéquence très-ſimple de l'uſage qu'ont les Latins d'employer des Cas.

I. *Régle du* que *retranché.*

Il arrive très-ſouvent que le Latin exprime par un accuſatif ſuivi d'un Verbe à l'infinitif, ce que nous exprimons au moyen d'un nom précédé de *que* & ſuivi d'un Verbe au ſubjonctif : MM. de Port-Royal en donnent cet exemple ; *volo vos benè ſperare*, je veux que vous ayez bonne eſpérance. Et c'eſt ce que l'on apelle *que* retranché. Il eſt vrai que ce *que* François ne paroît pas dans le Latin ; mais cela n'apprend point comment un accuſatif en tient la place. Rien de plus aiſé cependant, dès qu'on remonte aux principes.

Nous avons vu que l'accuſatif eſt toujours la marque de l'objet, dans la Langue Latine : cela ne ſouffre nulle difficulté, quand l'objet n'eſt exprimé que par un nom ; mais l'objet d'une phraſe eſt ſouvent compoſé d'un nom & d'un Verbe, ſoit en François, ſoit en Latin, ou en toute autre Langue : on a alors un Nom entre deux Verbes, un Nom qui eſt objet du premier, & qui ſe lie cependant avec le dernier. En François où l'on n'a point de cas, on lie ce Nom avec le premier Verbe, au moyen de la Conjonction ; je déſire *que* vous veniez : en Latin, au contraire, on met ce nom ſimplement à l'accu-

satif, puisqu'il marque un objet; & le Verbe qu'il précéde se met à l'infinitif, *volo te venire*; comme si nous disions, *je veux toi venir*. Cette tournure insupportable en François où l'on n'a point d'accusatif pour les noms, est parfaitement conforme au génie de la Langue Latine qui fait usage des accusatifs.

Le croira-t-on? Nous avons cependant des exemples de cette Construction dans notre propre Langue, parfaitement analogues à ceux de la Langue Latine; elle a lieu lorsque nous employons l'accusatif de nos Pronoms. Ainsi quand nous disons, *on l'a envoyé exécuter sa commission*, *on me fait marcher plus que je ne voudrois*, nous employons la tournure Latine; c'est comme si nous disions *on fait que je marche*, ou *on fait moi marcher*, &c. on a envoyé *lui* exécuter, &c. ou *afin qu'il exécutât*, &c.

Ces exemples pris dans notre propre Langue, font sentir vivement la régle Latine; & cependant personne que je sache n'a aperçu ces raports, tant on marchoit sans principes, ou tant ils sont difficiles à apliquer dans une matiere aussi compliquée & aussi métaphysique.

I. *Régle du Relatif.*

La seconde régle de la Syntaxe de MM. de Port-Royal, par laquelle le relatif *qui*, s'accorde avec son antécédent en genre & en nombre, tandis qu'il s'accorde en cas avec son conséquent, régle si fort embrouillée pour les jeunes gens, n'est pas moins simple, lorsqu'on la présente sous son vrai point de vue; elle n'est également qu'une conséquence du génie de la Langue Latine combiné avec les principes universels du Langage.

Le relatif *qui*, nous l'avons vu, tient lieu d'un nom déja exprimé: il faut donc qu'il soit au même genre & au même nombre que le nom auquel il se raporte, puisque sans cela on n'apercevroit pas ce raport; & telle est la Loi de Concordance universelle; mais ce *qui*, se trouve dans une autre phrase que celle où est le mot auquel il se raporte, & il peut y jouer un rôle très-différent; être objet tandis que ce nom est sujet; ou être un sujet, tandis que ce nom est objet. Ainsi quand nous disons, *admirez la Nature qui se pare des couleurs les plus belles*; ces deux mots *Nature* & *qui*, ne jouent pas le même rôle, quoiqu'en raport; *Nature* est objet du Verbe *admirez*; & *qui*, est sujet du Verbe *se pare*.

Mais en Latin les objets, les sujets, &c. se reconnoissent par les cas: ainsi *qui*, ne sera pas au même cas que *Nature*; l'un sera à l'accusatif, l'autre au

nominatif ; quoiqu'ils ſe raportent l'un à l'autre, & qu'ils ſoient en conſéquence tous les deux au même genre & au même nombre.

Ainſi le relatif ſubit tout à la fois les effets de la Régle de concordance & de la Régle de dépendance.

III. *Régle relative aux Adverbes qui ſont ſuivis d'un Génitif.*

Un principe fondamental de la Langue Latine, eſt que le génitif ne peut être qu'à la ſuite d'un Nom, parce qu'il ne peut ſervir de complément qu'à cette Partie du Diſcours. Et voici cependant une Régle (1), où l'on voit des génitifs ſervant de complément à des adverbes ; à *tunc* & à *inſtar*, par exemple : *tunc temporis*, *inſtar montis* ; comme ſi nous diſions, *alors de ce tems*, *comme de Montagne*. Le vrai eſt que ces prétendus adverbes ſont des ellipſes des noms, auxquels ces génitifs ſervent de complément.

Tunc, tient en effet la place de ces mots, *en ce point*, *en ce moment* ; *inſtar*, la place de ceux-ci, *en la forme* : il faut donc qu'ils ſoient accompagnés d'un Génitif ; ſans cela, le ſens de la phraſe ſeroit anéanti : l'ellipſe induiroit en erreur, & nuiroit au lieu de ſervir.

IV. *Régle des Verbes qui s'accompagnent d'un Datif.*

Les jeunes gens ſont toujours étonnés lorſqu'ils entendent dire que des Verbes qui ſont ſuivis en François d'un objet, & qui devroient être par conſéquent ſuivis en Latin d'un Accuſatif, ſont au contraire ſuivis d'un Datif : cette opoſition entre les Régles, ne peut entrer dans leur tête ; & ils ne voyent dès-lors dans la Langue Latine que des biſarreries inconcevables. Mais la Régle eſt mal propoſée : on ne doit pas dire que les Verbes, étudier, *ſtudeo*, favoriſer, *favere*, guérir, *mederi*, &c. veulent au Datif ce qui leur ſert d'objet en François, la choſe qu'on étudie, la perſonne qu'on favoriſe, le malade qu'on guérit ; puiſque ce ſeroit une violation des Principes fondamentaux de cette Langue relativement aux cas : mais on doit dire que ces Verbes ſont relatifs en Latin à nos Verbes neutres : que *ſtudeo* ne ſignifie pas mot à mot *étudier*, mais être apliqué : que *favere* ſignifie être favorable : *mederi*, être en ſecours, &c. par conſéquent qu'ils ne comportent pas après eux un objet, mais un Terme, ou un Datif. Alors, on

(1) La huitiéme dans MM. de Port-Royal.

ſaiſira très-bien cette leçon : elle n'offrira pas une nouvelle Régle ; ce ne ſera qu'une obſervation Grammaticale aiſée à aprendre.

L'on voit de la même maniere que lorſque d'autres Verbes actifs ſont ſuivis d'un Datif tel qu'*amo*, on doit rendre ce Datif par le mot *pour*, marque du terminatif ; *tibi amas*, vous aimez pour vous ; *illi peto*, je demande pour lui : ces Pronoms étant le terme de cet amour, de cette demande.

Il en eſt de même des Verbes Latins, ſuivis de la prépoſition *ad* qui déſigne le terminatif, tout comme *à* en François ; *id ad te pertinet*, cela apartient *à* vous : *hoc ad illum ſpectat*, cela ſe raporte *à* lui.

Et c'eſt par cette raiſon qu'on dit également, *ſcribere alicui* ou *ad aliquem*, pour dire, écrire à quelqu'un.

Objets, cependant, dont on a fait autant de régles, & qui ne ſont que de ſimples obſervations, dont la raiſon ſe fait ſentir par la ſeule comparaiſon des deux Langues.

V. *Régle des deux Accuſatifs.*

L'on explique encore très-bien par les mêmes principes, la Régle XXIV. de Port-Royal, où l'on voit des Verbes avec deux accuſatifs ; l'un marquant l'objet, & l'autre, le terme, ce terme qui doit être au datif, ou à l'accuſatif avec la prépoſition *ad* ; & jamais ſimplement à l'accuſatif, à la ſuite de quelque Verbe que ce ſoit ; ce qui ne pourroit ſe faire ſans renverſer les principes fondamentaux de la Langue Latine. Cette régle n'eſt donc qu'un piége tendu aux jeunes gens, comme pour les ſurprendre, & pour donner un air de myſtère & d'énigme à une choſe très-ſimple. Si deux accuſatifs marchent après un Verbe, ſi l'on voit un terminatif à l'accuſatif, de même que l'objet de la phraſe dont il fait partie, ſi l'on dit *moneo te hanc rem*, comme ſi nous diſions *je vous avertis cette affaire*, au lieu de dire je vous avertis à l'égard de cette affaire, &c. c'eſt qu'on a fait l'ellipſe de la prépoſition *circa*, qui déſigne cet accuſatif. Et ſi on l'a ſous-entendue, c'eſt qu'il étoit ſi aiſé de la remplacer, elle étoit ſi néceſſaire au ſens de la phraſe, qu'elle devenoit inutile à exprimer.

Il ne falloit donc pas mettre ceci au nombre des Régles de la Langue Latine ; c'étoit ſupoſer une exception aux principes généraux, qui n'exiſte pas : il eſt vrai que les Grammaires mettent le remede à la ſuite de cette Régle ; mais d'un côté, elles ne le garantiſſent pas ; d'un autre, pourquoi faire des Régles qui ont beſoin d'éclairciſſement ? C'eſt empêcher qu'on voye devant ſoi ; c'eſt multiplier inutilement les Régles & les changer en un joug tyrannique, dont on ne voit pas la raiſon & qui ne cauſe que du dégoût. Auſſi, avec quel plai-

ſir ne les oublie-t-on pas? Mais, s'il faut les enſeigner à ſon tour, comment ſe ſauver de ce dégoût? Comment éviter d'impoſer aux autres ce joug ſous lequel on a gémi ſoi-même?

VI. *Régle des Verbes qui ſont ſuivis tantôt d'un cas, tantôt d'un autre.*

La Régle XI. de Port-Royal eſt très-ſinguliére, & paroit indéfiniſſable : on y voit que les Verbes *refert* & *intereſt*, il importe, &c. ſont toujours ſuivis du génitif, hormis lorſqu'ils ſe raportent à quelqu'une des trois perſonnes; car au lieu d'employer alors le génitif d'un pronom, on ſe ſert d'un adjectif pronominal à l'ablatif feminin. Ainſi pour dire, il importe à tous, on dit *intereſt omnium*; & pour dire *il m'importe*, on dit *intereſt meâ.*

Pour le coup, ceci ne reſſemble à rien, & on diroit que la Langue Latine a toujours extravagué. Mais le croira-t-on? Ce n'eſt pas cette Langue qui a tort; elle eſt parfaitement conforme à la plus exacte analogie : ce ſont les Grammairiens qui embrouillent leur ſujet, afin d'avoir la gloire de le débrouiller. Nulle opoſition entre *omnium* & *mea*; tout s'explique par l'ellipſe.

Omnium eſt au génitif, non à cauſe *d'intereſt*, mais à cauſe d'un nom ſous-entendu : & ce nom eſt *l'avantage*, *les affaires* : *intereſt omnium*, *il importe* aux affaires *de tous* : remettez *negotia*, tout eſt clair, tout eſt ſimple. *Intereſt mea*, ſignifiera donc *il importe à mes* affaires : car ici *negotia* eſt ſous-entendu, tout comme devant *omnium*. Ainſi il y a double ellipſe dans cette derniere phraſe : premierement l'ellipſe du mot *negotia*; ſecondement l'ellipſe du pronom *moi*; tout comme nous diſons en François *mes affaires*, au lieu de dire : *les affaires de moi.*

En ſous-entendant *negotia*, *mea* eſt un accuſatif pluriel; mais quelquefois il eſt à l'ablatif ſingulier feminin : on ſous-entend alors *cauſâ* ou *re* : *intereſt mea*, *il importe à ma cauſe*, *à mon intérêt.*

C'eſt une Régle que M. l'Abbé LE MONNIER a developée avec beaucoup de ſagacité, à la fin du premier Volume de ſa Traduction des Comédies de Térence.

VII. *Régle de l'Ablatif abſolu.*

Celle-ci n'a pas été expliquée auſſi heureuſement par d'autres Grammairiens; & leurs efforts n'ont ſervi qu'à la rendre plus obſcure.

» L'Ablatif abſolu, diſent MM. de Port-Royal (1), eſt celui qui eſt ſeul,

(1) Régle XXXIV.

» & comme indépendant dans le discours »: & ils ajoutent, » qu'il est tou-» jours néanmoins gouverné par une prépositon sous-entendue; car, *me con-» sule*, c'est-à-dire *sub me consule*; *regina ventura*, c'est-à-dire *de regina » ventura* «.

Mais pourquoi recourir ici à une prépositon, & quelle lumiere nous donne-t-elle? C'est vouloir expliquer le clair par l'obscur. N'est-il pas de fait que l'ablatif est destiné aux circonstanciels? tout circonstanciel sera donc mis en Latin à l'ablatif, par lui-même & sans qu'on ait besoin de recourir à une prépositon: recourir à elle, c'est mettre une cinquiéme roue à son char; c'est embarrasser sa marche; c'est manquer au génie de la Langue qu'on veut enseigner. Les Latins diront, *me consule, urbe capta, Regina ventura*; comme nous disons, *la Ville prise, la Reine allant arriver; étant Consul, je*, &c. Vrais circonstanciels qui n'ont besoin d'aucun signe étranger pour faire sentir leur valeur: signe qui deviendroit même ridicule; ne le seroit-il pas de dire *sous moi consul*; *de la Ville prise*; *de la Reine allant arriver ils se réjouissoient*? Langage barbare, qu'on ne prête aux Latins, que parce qu'on ne voit rien de mieux.

Il est vrai qu'on est obligé très-souvent de supléer des mots dans ces occasions; mais c'est lorsque la phrase ne peut être complette sans eux: ici, au contraire, le mot qu'on veut sous-entendre, ne sert qu'à l'embarrasser. Les Latins étoient obligés de mettre ces expressions à l'ablatif, parce qu'ils ne pouvoient absolument point employer d'autre cas: il étoit donc inutile d'indiquer par une prépositon que c'étoit un ablatif absolu.

Il est encore vrai qu'on voit assez souvent dans la Langue Latine les ablatifs absolus accompagnés d'une prépositon; mais on peut dire qu'alors ils ne sont plus envisagés comme de simples ablatifs absolus; mais qu'ils soutiennent avec le reste de la phrase un raport plus étroit, & tel est le cas de l'exemple cité par MM. de Port-Royal, pour prouver que l'ablatif absolu est toujours précedé d'une prépositon, *non licet tibi jam a tantis rebus gestis, non tui similem esse*: » Après tant de grandes actions, écrit Ciceron à Dolabella, il ne vous est pas » permis de n'être pas semblable à vous-même ».

Il est assez surprenant qu'on n'ait pas vu que dans cet exemple il n'y a point d'ablatif absolu; qu'il ne s'agit point ici d'une simple circonstance; mais d'un motif, d'une cause, d'un agent qui doit être précedé d'une prépositon, précisément afin qu'on ne le confonde pas avec l'ablatif absolu. Cicéron ne veut pas dire simplement à Dolabella, qu'après avoir fait de si grandes actions, il doit être semblable à lui-même, il ne doit pas dégénérer: mais il lui dit que

les grandes actions qu'il a faites, lui imposent la nécessité de les soutenir. C'est comme s'il lui disoit : » De par vos grandes actions, il ne vous est pas permis » de n'être pas semblable à vous-même ». Où est l'ablatif absolu ?

Cependant qu'on ne soit pas étonné de cette mépriſe : elle étoit presque inévitable dans ces tems où l'on avoit des idées imparfaites du génie des Langues : on n'a pu arriver au vrai, qu'après une longue suite d'erreurs : combien de travaux n'a-t-il pas fallu soutenir pour aplanir le moindre sentier où l'on marche maintenant sans peine ?

III. *Classe. Formules & Ellipses propres à la Langue Latine.*

Chaque Langue ayant son génie propre, a nécessairement des façons de parler qui lui sont propres, parce qu'elles sont l'effet indispensable de ce génie, & qu'on en voit clairement la raison dès qu'on est au fait de ce qui le regarde. Ces Formules constituent donc une troisiéme Classe de Régles ou d'Observations, nécessaires lorsqu'on veut se rendre raison de tout ce qui entre dans le Langage : celles-ci apartiennent moins à la Syntaxe qu'à la pureté du style, & à son énergie. Aussi est-il impossible d'écrire ou de s'énoncer avec grace dans une Langue quelconque, lorsqu'on n'est pas au fait de ces formules : sans elles, on s'énonce toujours dans une autre Langue, comme dans la sienne propre : on employe à la vérité d'autres mots ; mais on les assujettit à la tournure de sa Langue : c'est ne parler ni l'une ni l'autre ; mais faire des deux un mêlange barbare.

Les Grammairiens l'ont bien senti ; & c'est pour prévenir ces abus, qu'ils ont essayé de rassembler en un corps les observations relatives à cet objet. On peut, par exemple, raporter à cette Classe tout ce qu'a dit Sanctius dans sa Minerve au sujet des *Verbes Neutres* & des *Ellipses*, & qui en font une portion considérable.

Ici, se raportent encore tous ces Recueils d'Observations faites sur les *Particules* & sur les élégances de la Langue Latine : mais Recueils indigestes, & qui auroient besoin d'être refaits par un habile Critique, qui sût faire sentir le prix de ces Observations, qui les liât avec le Génie de la Langue Latine, & qui fit remarquer ce en quoi elles différent du Génie de la Langue avec laquelle il les compareroit.

On devroit faire la même chose à l'égard de toutes les Langues dont on compose des Grammaires : ce seroit une collection très-précieuse, & qui faciliteroit singuliérement l'étude des Langues ; puisque rien ne retarde plus les

progrès, que les difficultés que font naître des formules inconnues qu'on rencontre à chaque pas.

Au défaut de ces Recueils, ceux qui étudient une Langue devroient en faire un pour eux-mêmes ; ils en retireroient les plus grands avantages, celui de réunir les Régles les plus profondes avec l'uſage le plus réfléchi : ce qui prouve combien on avoit tort de dire qu'il ne falloit que l'uſage, & point de Régles, pour aprendre les Langues. On doit aprendre par Régle tout ce qui peut s'aprendre de cette maniere & qui ne peut s'aprendre autrement : il faut aprendre par obſervation tout ce qui n'exige que le coup-d'œil : mais plus ce coup-d'œil ſera dirigé par la Régle, & plus il ſera juſte & perçant.

ARTICLE III.

Observations ſur la Grammaire de la Langue Grecque.

LA Langue Grecque ne fournit pas moins d'obſervations que la Langue Latine, lorſqu'on veut la ramener aux principes généraux du Langage, & trouver la raiſon de toutes ſes régles. Fondées ſur les mêmes principes, admettant toutes deux des Cas pour les Noms, & des Terminaiſons pour chaque perſonne des Verbes, elles auront toutes deux exactement le même génie, & l'on retrouvera dans l'une toutes les régles que l'autre aura offertes à cet égard. Ainſi la connoiſſance de l'une, ſera un puiſſant ſecours, une grande avance pour la connoiſſance de l'autre.

Il n'eſt donc pas étonnant que lorſqu'on connoît déja les principes généraux du Langage & ceux de la Langue Latine, on connoiſſe les principes de la Langue Grecque relativement aux régles qui entrent dans les deux premières des trois Claſſes entre leſquelles, comme nous l'avons déja dit, peuvent ſe diſtribuer toutes les régles d'une Langue. C'eſt ainſi que nous avons vu l'origine des *Cas* chez les Grecs, & celle de leurs Déclinaiſons & de leurs Verbes.

Quant à la troiſieme Claſſe qui comprend les Formules propres à la Langue Grecque, elle offre des Phénomènes fort différens à pluſieurs égards de ceux qu'on remarque dans le Latin : & la cauſe en eſt fort aiſée à découvrir. Toutes les beautés de la Langue Latine étoient en quelque ſorte concentrées dans le corps des Orateurs, en plein Sénat, ou au milieu de la Place publique ; & ces Orateurs parloient à un Peuple grave, & qui ne connut pendant long-

tems

tems que ſa charrue ou ſon épée. Il falloit donc qu'ils ſe renfermaſſent dans les bornes d'un langage ſerré & majeſtueux.

D'ailleurs cette Langue ne ſubſiſta dans ſon éclat que pendant un très-court eſpace de tems; Térence commença à la polir, & elle dégénéroit déja ſous Pline le jeune.

Il n'en fut pas de même de la Langue Grecque. En uſage dans un grand nombre de Villes différentes, & égales en dignité, elle ne put être aſtreinte à une marche uniforme: parlée par des Peuples adonnés aux beaux Arts, à l'Eloquence, à la Métaphyſique, à la Poéſie, elle dut devenir verbeuſe, & ſe charger d'une multitude de formules particulières: & ayant fleuri pendant un grand nombre de ſiécles, ces formules eurent le tems de prendre elles-mêmes un grand nombre de formes différentes.

I. *Obſervation ſur les mots Elliptiques, & en particulier ſur les Participes.*

C'eſt parce que la Langue Grecque étoit moins conciſe, plus verbeuſe que la Langue Latine, qu'elle a moins d'Ellipſes, & qu'on y trouve moins de ces mots qui réuniſſent en eux pluſieurs Parties du Diſcours.

Ainſi l'Article n'y eſt pas ſupléé par le Nom, comme dans le Latin: & à cet égard la Langue Grecque ſe raproche plus de la nôtre.

Les Pronoms n'y ſont pas toujours ſuplées par des Adjectifs; on y dit fort bien *de moi*, *de toi*, au lieu de *mon* & *ton*, &c.

Les Participes y figurent très-bien, au lieu de ſe réunir en un ſeul mot avec le Verbe: & c'eſt une des grandes beautés de la Langue Grecque; beauté que partage avec elle la Langue Angloiſe.

C'eſt ce qu'a très-bien ſenti un Grammairien Anglois, qui a travaillé avec ſuccès à ramener ſa Langue maternelle aux principes généraux du Langage, pour la faire ſervir chez les Anglois de baſe à l'étude des Langues ſavantes. Voici comment il s'exprime à ce ſujet (1).

« The English having Participles active and paſſive in all Verbs, reſembling » the Greek, can equal the Greek in their uſe, and even excell it and the » Latin in forming compound Sentences: Which are ſo free and natural » to the English Language, that they may be conſidered as one of

(1) Anſelme Bayly, Sous-Doyen de la Chapelle Royale, *a plain and complete Grammar of the English Language*, &c. Lond. 1772. à la pag. 95.

» its beauties: nothing can exceed the beauty of periods in our old wri-
» ters, ASKAM and HOOKER.

» La Langue Angloise admettant des Participes actifs & passifs dans tous
» les Verbes, ressemble à la Langue Grecque, qu'elle peut non-seulement
» égaler, mais surpasser à cet égard, de même que la Langue Latine, par les
» Tableaux qui en résultent, & qui sont si aisés & si naturels dans cette Langue,
» qu'on peut les regarder comme une de ses beautés : rien ne pouvant être
» comparé à l'agrément qu'offrent les périodes de nos anciens Ecrivains *ASKAM*
» & *HOOKER* ».

Ainsi les Grecs disent, d'après les Elémens primitifs du Langage : Ἀγαπῶν μὲ διατέλει, *aimant moi continuez* : Ἃ εἶχε θαυμάσας, *les choses qu'il a été admirant.*

Ils aimoient les Participes, au point de s'en servir, lors même qu'ils ne sembloient pas nécessaires, comme pour donner plus de force au discours. C'est ainsi que Démosthènes dit : Ἐχθρὸς γε ὑπῆρχεν ἄν, *il se montroit étant ennemi* : & Platon, οἴχεται ἀπιών, *il est allé s'absentant.*

II. *Verbes au singulier, avec un Nominatif neutre au pluriel.*

Un usage singulier des Grecs, & qui paroît contredire la régle universelle de Concordance, c'est que les Verbes qui accompagnent & qui déterminent les Noms neutres, sont au singulier lors même que ces Noms sont au pluriel. Ils disent : Ζῶα τρέχει, *les animaux court*, au lieu de dire, *les animaux courent.*

MM. de Port-Royal ont très-bien dit (1), que cette formule étoit un effet de la Syllepse ; qu'on se représentoit ces animaux comme une seule masse, comme un tout ; tandis qu'Apollonius n'en avoit donné qu'une très-mauvaise raison, comme ils le démontrent.

C'est ainsi que nous disons en François *tout est bien*, employant au singulier un Verbe dont le nom indique un grand nombre d'objets : mais ces objets ne sont envisagés que comme un seul, par leur réunion, & par le singulier *tout*, au genre neutre en quelque sorte, mais qui est un vrai pluriel. N'est-ce pas de la même maniere que nous mettons un Verbe au pluriel à la suite d'un nom au singulier, dans cette phrase, *la plûpart sont déja venus* ?

Ajoutons que si les Grecs se servirent constamment de cette formule pour

(1) Grammaire Grecque, p. 397.

les noms neutres ; c'eſt qu'on les enviſagea ſous un point de vue abſolument différent des pluriels maſculins & feminins. On conſidéra ceux-ci comme des objets diſtincts, parce qu'ils repréſentoient des Etres animés ; tandis que les neutres ſe prenoient en bloc, parce qu'ils déſignoient dans l'origine, des Etres inanimés, dans leſquels il n'y avoit point de différence de ſexe.

On trouve un autre contraſte fort aprochant de celui-là entre le Grec & le François. Tandis que nous diſons au ſingulier, *la plûpart des hommes*, les Grecs diſent au pluriel, πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων, *pluſieurs des hommes.*

III. *Noms à la ſuite d'un Comparatif.*

Les noms qui ſervent de conſéquent à un Comparatif, ſe rendent en Grec par un Génitif : on y dit : Μείζων ἐμοῦ, *plus grand de moi* ; comme ſi c'étoit un complément ; & non *plus grand que moi.* Mais c'eſt la tournure Italienne ; *più grand di me*, plus grand *de moi*, diſent-ils également. Et cela n'eſt point contr. lictoire ; *de* eſt une liaiſon tout comme *que.*

IV. *Du Génitif.*

Les Grecs aimoient autant le Génitif que nous. Ils diſoient, comme nous : Πεποίηται λίθου, *il eſt fait DE pierre* : Ἔπιον τοῦ οἴνου, *j'ai bû DU vin* : Ἡμέρας καὶ νυκτὸς μελετᾶν, *méditer DE jour & DE nuit* : Τῆς ἀρετῆς ἐφικέσθαι, *acquérir DE la vertu.* Et même avec l'Infinitif après un autre Verbe : Κωλύει τῦ γίνεσθαι οἰκίαν, *il empêche DE bâtir une maiſon.*

A cet égard, les Grecs ſe raprochent d'autant plus de notre Syntaxe Françoiſe, qu'ils n'ont point d'ablatif proprement dit, & qu'ils mettent en complément, comme nous, ce que les Latins mettent à l'ablatif avec la prépoſition *de* ou *ex.*

MM. de Port-Royal ſupoſent que ce Génitif eſt l'effet d'une prépoſition ſous-entendue : c'eſt chercher du myſtère où il n'y en a point. Ces mots déſignent des complémens : mais le Génitif en eſt le cas : tous ces mots ſont donc néceſſairement au Génitif, par une ſuite du rôle qu'ils jouent ici, & ſans le ſecours d'aucune prépoſition.

V. *Du Datif.*

Le Datif ſe met à la ſuite de pluſieurs Verbes qui ſemblent actifs, & qui devroient être par conſéquent ſuivis d'accuſatifs : le vrai eſt que ces Verbes ne

ſont point actifs par eux-mêmes, ou du moins que tous ces Datifs ne désignent que des terminatifs, enſorte que ces formules ſont parfaitement conformes aux plus purs principes de la Grammaire.

Il ne faut donc pas rendre cette expreſſion, προσκυνῶ τῷ θεῷ, par celle-ci, *adorer Dieu*, puiſqu'il ſeroit abſurde de mettre au Datif (τῷ θεῷ) un nom qui devroit être à l'accuſatif. *Adorer* n'eſt qu'un mot ſubſtitué au ſens propre de *Proskuneim*: celui-ci ſignifie mot à mot *baiſer la main*, *faire ſes baiſe-mains*, *adreſſer un ſalut*: il doit donc être ſuivi d'un Datif. Ce Verbe eſt compoſé de la prépoſition προς, *Pros*, qui ſignifie *à*, *vers*; & du Verbe, κυω, *Kyó*, qui ſignifie faire un baiſer, & qui ſubſiſte dans l'Anglois *Kiſſ* & dans l'Allemand *Kuſſ*, qui ſignifient un baiſer.

VI. *Du Cas abſolu.*

Les Latins n'ont qu'un Cas abſolu, l'ablatif: les Grecs employent indifféremment trois Cas en pareille occaſion; ils ont des Génitifs, des Datifs & des Accuſatifs abſolus: c'eſt comme les Italiens qui mettent un même nom après un même Verbe & après la même prépoſition au génitif, au datif, & à l'accuſatif, comme nous l'avons vu au Chapitre des Prépoſitions. C'eſt une preuve frapante de la grande liberté que les Grecs ſe donnoient dans leur langage: ils ne vouloient point la gêne, & ils recherchoient la plus grande variété poſſible, dans leur langage comme dans leurs actions.

Si l'on adoptoit le ſyſtême de pluſieurs célebres Grammairiens, ce ne ſeroit pas un datif, mais un ablatif abſolu qu'auroient les Grecs; ce qui raprocheroit encore plus cette Langue de la Latine. Ces Grammairiens font du datif un ablatif toutes les fois qu'il déſigne un circonſtanciel, & non un terminatif: parce que, ſelon eux, les Parties du Diſcours doivent être diſtinguées par leurs uſages, lors même que leurs formes ſont ſemblables; tout comme nous diſtinguons deux mots, parfaitement les mêmes quant au ſon, mais très-différens quant au ſens; & tout comme en François les mêmes pronoms, tels que *me*, *te*, rempliſſent des fonctions très-différentes, tenant lieu de datifs & d'accuſatifs Latins.

VII. *Des Pronoms actifs & paſſifs tout à la fois.*

Les Génitifs des Pronoms perſonnels ſe prennent en Grec au ſens paſſif, tout comme au ſens actif: on y dit *l'ami de moi*, & *mon ami*, pour déſigner également une perſonne qui nous aime & une perſonne que nous aimons: *vos regrets*, votre *bienveuillance*, pour dire les regrets qu'on a de votre abſence, la bienveuillance qu'on vous porte.

Il en étoit de même de la Langue Hébraïque, cultivée long-tems avant la Grecque : ceci tenoit au génie de la Langue Primitive. *Ma violence*, ſignifie en Hébreu comme en Grec, la *violence qu'on me fait*, ce que je fais malgré moi, tout comme ce que je fais faire malgré ſoi. *Mon injuſtice*, c'eſt l'injuſtice qu'on me fait : cette expreſſion pouvoit être très-obſcure, dans quelques occaſions ; & c'eſt par cette raiſon qu'on la remplaça dans la ſuite des tems par une plus claire.

VIII. *Des Articles.*

Finiſſons par l'Article. Ce mot, que des Grammairiens n'ont pas voulu reconnoître comme une Partie du Diſcours, eſt cependant commun à la Langue Françoiſe, avec les Langues modernes, & entre les anciennes avec la Langue Grecque & la Langue Hébraïque, même dans ſon ſens le plus reſſerré, & en le bornant à l'Article indicatif, *le*.

MM. de Port-Royal qui ont diſcuté fort au long dans leur Grammaire Grecque, (1) tout ce qu'ils ont aperçu dans cette Langue de relatif aux Articles, n'ont fait également attention qu'à l'Article indicatif ; & par-là ils ont nui à cet égard à ceux qui les ont pris pour guides dans l'étude du Grec, & ils les ont confirmés dans l'idée qu'il n'y avoit qu'un Article. D'un autre côté, ils font mal-à-propos du relatif *qui*, un Article, qu'ils apellent *poſt-poſitif* ; c'eſt-à-dire, *Article qui ſe place après le nom.* Ainſi ils mettent au nombre des Articles ce qui n'en eſt pas, & ils n'y raportent pas ce qui devroit en faire partie. Ce n'eſt pas la Langue Grecque qui leur manque, c'eſt eux qui manquent à la Langue Grecque, en n'y remarquant pas tout ce qui y eſt : tant il eſt difficile d'obſerver comme il faut, ſi l'on ne voit que d'après un ſyſtême ou d'après une meſure donnée.

La vraie maniere d'analyſer une Langue, ce ſeroit d'en claſſer tous les mots dans l'ordre le plus propre à les faire diſtinguer, ſuivant les propriétés qu'on y aperçoit : on verroit alors naître à leur égard le meilleur ſyſtême poſſible : on s'aſſureroit, par exemple, par-là, que les Grecs n'avoient pas ſeulement l'Article indicatif *le*, & l'Article Démonſtratif *ce*, diviſé en deux : *houtos*, ce qui eſt près, ici ; *ekeinos*, ce qui eſt loin, là : mais qu'ils ont encore l'Article Énonciatif *un*, exprimé par *Tis*. Celui-ci eſt continuellement employé dans les

(1) Liv. VIII. Chap. IV. & V.

Fables d'Eſope, écrites d'un ſtyle ſimple & populaire : on y voit :

Ἐν τινι παγίδι, dans un filet.
Τῶν δὲ παρόντων τις, un des aſſiſtans.
Ἐπί τινος οἰκίας, dans une maiſon.

Objectera-t-on que ce mot *Tis* eſt rendu en Latin, non par un, mais par le mot *quidam*, certain ; certain filet, certaine maiſon ? Mais qu'en réſulteroit-il, ſi ce n'eſt que QUIDAM en Latin, & CERTAIN en François, devroient être conſidérés comme des Articles énonciatifs, toutes les fois qu'ils en rempliſſent les fonctions ?

CONCLUSION.

QUEL vaſte champ de conſéquences importantes n'offre pas à l'eſprit humain l'analyſe que nous venons de faire des Principes généraux du Langage & des nuances qu'ils reçoivent chez les divers Peuples qui ſe ſont formés ſur la ſurface de la Terre ! C'eſt déja, ſans doute, un ſpectacle auſſi intéreſſant que nouveau, que cet accord merveilleux qui régne entre la Nature & la Grammaire Univerſelle ; & entre celle-ci & toutes les Grammaires particulieres : par-tout un ſeul principe, un ſeul modèle, modifié à l'infini par des cauſes conſtantes & reconnues, & dont on peut toujours calculer les effets : par-tout la Nature conduiſant les Hommes vers leur plus grand bien, & les y conduiſant par des routes ſimples & ſûres : par-tout les Hommes ne devant qu'à l'imitation ce qu'ils croyoient devoir à leur ſeule imagination, à leur ſimple caprice ; par-tout ces hommes ſuivant la même route & opérant d'après les mêmes principes, tandis que les effets ſont ſi prodigieuſement variés, qu'on étoit tenté de croire qu'il n'y avoit nuls raports, nulle harmonie, nul principe commun, que l'art grammatical avoit été abandonné au génie de quelques hommes, & qu'il n'auroit dépendu que d'eux d'en établir un tout oppoſé.

On ſavoit à la vérité qu'il exiſtoit de très-grands raports entre les principes ſur leſquels étoient fondées les Grammaires de tous les Peuples : un ſentiment confus faiſoit entrevoir même que ces raports ne pouvoient être l'effet du hazard ou du caprice ; plutôt, celui d'une cauſe conſtante & ſupérieure aux Hommes ; & c'eſt à cette cauſe qu'on tâchoit de s'élever par ces recherches immenſes qu'on a faites ſur les principes du Langage, & dans leſquelles on s'eſt ſi fort

aproché du but. Reſtera-t-il quelque incertitude à cet égard, lorſqu'on voit les Principes généraux du Langage ramenés à la ſimple imitation de la Nature; & nous donner à leur tour les principes de chaque Langue en particulier: lorſqu'on voit que les Langues, les plus éloignées, & en aparence les plus opoſées, la Langue Chinoiſe, & la Langue Françoiſe, la Langue Grecque, la Latine, celle des Hébreux, les Langues même des Sauvages de l'Amérique, ſont fondées ſur la même baſe; qu'elles analyſent leurs penſées & qu'elles les peignent d'après les mêmes principes; & que tous les Peuples de la Terre, qui ſe reſſemblent déja à tant d'égards, ſe reſſemblent encore à celui-ci & d'une maniere ſi ſenſible?

Que ce raport, que cette ſimplicité, que cette unité, doivent paroître agréables à ceux qui ſont obligés de ſe livrer à l'étude d'un grand nombre de Langues! Qu'il doit être ſatisfaiſant de trouver par-tout, au lieu de ces objets iſolés, de ces régles abſurdes, de ces pratiques dont on ne peut ſe rendre raiſon, de ces uſages ſans principes qu'offroient juſques-ici toutes les Grammaires, de trouver par-tout, dis-je, des objets liés étroitement entr'eux, des régles juſtes & néceſſaires, des pratiques fondées en raiſon, des uſages toujours liés avec des principes immuables! & en même tems, quelle facilité ne doit-on pas s'en promettre pour l'étude de toutes ces Grammaires, puiſqu'on pourra toujours ſe rendre raiſon de leurs phénomènes les plus ſinguliers, & les ramener à des principes connus.

Ces raports du Langage toujours conſtans, toujours ſimples & clairs, toujours ſatisfaiſans pour la raiſon, toujours conformes à nos principes, ſont bien propres à en démontrer la bonté, & à donner une idée avantageuſe de ce qui nous reſte à dire. Ce n'eſt que la Nature même des choſes, qui peut nous conduire avec tant de facilité à travers des routes qui paroiſſoient ſi tortueuſes, ſi opoſées, ſi difficiles à apercevoir; & qui nous ayant fait découvrir dans les Allégories de l'Antiquité, dans ce Langage figuré qui fit ſes délices, les principes ſur leſquels il fut fondé, nous a conduits également aux principes du Langage même le plus ſimple, le plus naturel, le moins allégorique; & nous a fait voir qu'ils ne furent pas moins l'effet de la Nature, que les principes ſur leſquels s'éleva la brillante Allégorie.

Puiſque de quelque point que nous partions, nous parvenons aux mêmes réſultats, que par-tout nous découvrons l'effet de la Nature, jamais celui du hazard ou de l'arbitraire, par-tout des conſéquences néceſſaires, nulle part des effets ſans cauſe; & qu'après avoir montré les principes du Langage figuré, nous avons indiqué avec la même ſimplicité, ſi ce n'eſt avec le même intérêt,

ceux du Langage ordinaire, n'eſt-il pas à préſumer, que nous raméneroms également à des principes auſſi ſimples, & de la même nature, l'origine des mots eux-mêmes, de ces mots au moyen deſquels les Hommes ont fait l'application de ces principes du Langage; & que ces mots n'auront pas eu moins de raport avec les idées qu'ils furent deſtinés à peindre, que les principes du Langage en ont avec les objets qu'on devoit imiter par leur moyen?

Ces premiers ſuccès doivent être auprès de toute perſonne raiſonnable, une preuve de la bonté de notre méthode, & un heureux augure pour l'avenir.

D'ailleurs, quelle méthode peut être plus ſatisfaiſante pour l'eſprit humain! Peut-il exiſter une maniere plus agréable d'enviſager les connoiſſances humaines, qu'en les ramenant à la Nature même des choſes? Quelle aſſurance pouvoit-on avoir de leur bonté intrinſéque, lorſqu'on ne voyoit en elles que l'effet de la volonté humaine, celui d'une expérience que rien ne dirigeoit, & qui ne pouvoit éclore qu'après une longue ſuite de générations chez qui n'avoit jamais brillé aucune étincelle de génie, & qui avoient été conſtamment privées de ce qui caractériſe même la plus informe des Sociétés modernes?

Si les hommes avoient été abandonnés à eux-mêmes, s'ils n'avoient trouvé aucun ſecours, aucun modèle dans la Nature, ils ſeroient encore tels que dans leur origine; encore aujourd'hui ils ne ſauroient ni parler, ni écrire, ni ſe réunir en Sociétés, ni dompter la Terre, les Elémens & les Animaux: nos propres connoiſſances privées d'une baſe immuable, ne ſeroient que des connoiſſances précaires, & nous aurions toujours lieu de croire que des hazards plus heureux, nous faiſant découvrir de nouvelles ſéries, une nouvelle maniere de voir, pourroient renverſer toutes nos connoiſſances actuelles, & en offrir d'abſolument différentes.

Ajoutons que cette marche eſt plus ſatisfaiſante pour l'homme & plus digne de lui, de la nobleſſe de ſon Etre, de l'excellence de ſa raiſon: au lieu de ne voir par-tout que des inſtitutions d'homme, que des effets d'une volonté qui agit au hazard, & qui profite plus ou moins heureuſement des circonſtances d'après leſquelles elle opere, au lieu d'entendre donner pour toute raiſon, *c'eſt l'uſage*, ou *un tel a dit*; n'eſt-il pas plus ſatisfaiſant, plus flatteur, de ne reconnoître pour Maître qu'une Loi conſtante & immuable, ſupérieure aux hommes, née avant eux, conforme à leurs plus grands intérêts, & à laquelle

ils

ils doivent se soumettre, comme à une portion de ce grand ordre, sans lequel rien ne peut subsister?

Les Hommes seroient-ils assez déraisonnables pour se plaindre de ce qu'on veut parler à leur raison; de ce qu'on veut leur faire sentir la cause des objets qu'ils doivent étudier; leur donner pour guides, non des Etres semblables à eux, mais la Nature elle-même; leur faire connoître cet ordre auquel tout est soumis, & sans la connoissance duquel l'Homme lui-même est une énigme à ses propres yeux?

Si l'on est obligé de suivre dans tous les Arts, dans toutes les Sciences, une route fixe, connue & nécessaire, le seroit-on moins dans un Art aussi excellent, aussi agréable, aussi intéressant, aussi utile, que l'Art de peindre ses idées? Auroit-il été livré au caprice du premier venu; & les objets que nous devions prendre pour modèles, ne nous auroient-ils pas dirigés nécessairement dans cette peinture?

Lorsqu'on réfléchira attentivement sur ces choses, on ne comprendra pas qu'on ait jamais pû être d'une autre opinion; & l'on n'en aura que plus d'ardeur pour suivre avec empressement une maniere d'étudier aussi satisfaisante.

C'étoit une méthode bien contraire aux droits de la raison, que celle des Anciens qui ne donnoient pour toute raison d'un précepte ou d'une opinion, si ce n'est qu'un tel l'avoit dit. Mais qu'importoit tel ou tel qui avoit pu se tromper, & qui n'étoit qu'un point pour la masse entiere des Etres? Ce qui importoit, c'est que ce précepte ou cette opinion fut conforme à la raison; & que c'étoit à celle-ci qu'on obéissoit comme à la Reine du Monde, en soutenant tel précepte, en embrassant telle opinion. Qu'étoient les noms les plus illustres, un Aristote, un Platon, un Socrate? que sont Descartes, Leibnitz, Newton, en comparaison de cette Souveraine donnée par la Divinité même, pour éclairer & pour conduire les Hommes? S'ils ont fait tant d'écarts, s'ils ont été exposés à tant de préjugés, à tant d'erreurs, à tant d'ignorance, c'est qu'ils ont toujours cherché à apuyer leur foiblesse sur le roseau cassé de l'opinion, & jamais sur celui de l'ordre.

On pouvoit apeller crime de lèze-raison cette ambition singuliere des Hommes de ne voir jamais que l'arbitraire, leur caprice, leur simple volonté dans la plûpart de leurs institutions; comme si les Hommes pouvoient être mus par d'autres considérations que par celle de l'Ordre auquel est attaché le bonheur physique & moral de l'humanité entiere, & par conséquent celui de chaque individu.

Ce raport des Hommes avec l'Ordre universel, demontré également par

l'analogie de toutes les Grammaires, ſera un nouveau point de comparaiſon à ajouter à tous ceux qu'on raſſemble depuis ſi long-tems pour arriver à l'Hiſtoire Naturelle de l'Homme, & ſans la réunion deſquels il eſt impoſſible de completter cette Hiſtoire.

En effet, ſi l'on ne peut élever un ſyſtême que ſur des faits, & ſi le meilleur ſyſtême eſt toujours celui qui raproche le plus grand nombre de faits, & qui les réunit de la maniere la plus naturelle, on ne ſauroit ſe promettre de connoître parfaitement l'Hiſtoire Naturelle de l'Homme, celle qui nous importe le plus, qu'en connoiſſant tous ſes raports avec l'Ordre, juſques à quel point il s'en aproche, & à quels égards il en eſt éloigné; & en étendant ces raports ſur tout ce qui conſtitue l'Ordre.

La Grammaire ſera donc dans la Nature comme tous les autres Arts; c'eſt-là que nous devrons puiſer également celle de tous les Peuples: mais puiſque toutes nos connoiſſances ſont dans la Nature, qu'eſt-ce donc que cette Nature dans laquelle nous trouvons l'origine de toutes nos idées, de toutes nos connoiſſances; & qu'eſt celui-là même de qui dépend la Nature entiere, & qui fit cet Ordre auquel tout obéit, & dont nos connoiſſances les plus vaſtes ne ſont que de légeres parcelles?

Ces raports du Langage, toujours conſtans, toujours conformes à nos principes, toujours calculables d'après ces principes, en démontrent évidemment la bonté, & doivent donner une idée avantageuſe de ce qui nous reſte à dire. En effet, plus nous irons en avant, & plus nous les verrons confirmés par des raports toujours plus frapans, & d'autant plus qu'on ſera mieux au fait de notre méthode, & qu'on en ſentira mieux les avantages.

Mais comme les ſuccès ſont toujours proportionnés aux moyens, plus on comprendra l'Art d'après lequel l'Homme rend ſes propres idées, cet Art ſans lequel il eſt impoſſible de faire des progrès dans l'étude des Langues, & plus ces progrès ſeront rapides & ſatisfaiſans; ſur-tout ſi l'on s'y habitue dès l'enfance: car déjà dans cet âge, on eſt en état de ſaiſir par la raiſon les vérités les plus abſtraites: il eſt vrai qu'elles doivent être ſinguliérement ſimplifiées; mais qu'on les ſimplifie, & auſſi-tôt que l'eſprit les aura une fois goûtées, il n'y aura rien dont il ne puiſſe être capable.

GRAMMAIRIENS,

Et AUTEURS *cités pour la discussion de quelques Articles de Grammaire.*

ACADÉMIE FRANÇOISE, au sujet des Participes, 202

ANONYME, ou nouvel examen du préjugé sur l'Inversion, 8°. 521-525

Sur la forme moyenne des Grecs, dans la Bibliothéque ancienne & moderne, Tom. V. 452

APOLLONIUS, sur le nombre des Parties du Discours, 32

Sur les Tems de la Langue Grecque, 254

Sur les Impératifs, 413

ARISTOTE, sur le nombre des Parties du Discours, 32

Relevé sur les Conjonctions, 329

Et sur la ponctuation d'une phrase, 542

AULUGELLE, sur les Cas, 381

BARTHELEMY, (M. l'Abbé) sur les Verbes, 236

BATTEUX, (M. l'Abbé) causes de la Construction Françoise, 496

Système sur la Construction, 502

Son examen du système de M. du Marsais, 513

Défense de son système, 521

BAYER, Professeur de Petersbourg, Grammaire & Dictionnaire Chinois, dans son *Museum Sinicum*, 561

BAYLY, (M.) Grammaire Angloise, sur les Parties du Discours, 33

Sur les Participes, 593

BEAUZÉE, (M.) sur les Parties du Discours, 33

Sur les Genres, 75

Sur les Articles, 105-107

Son opinion sur *qui*, 123

Nom qu'il donne au Superlatif, 143

Releve Port-Royal sur le Verbe *Être*, 177

Sur les Participes, 207.211

Son système des Tems, 255-268

Combien doit être étudié, 270

Ce système comparé, &c. 271

Sur les Prépositions, 283.301

Combien il en compte, 297

Sur les Adverbes, 317

Sur les Conjonctions, 329

Combien il en compte, 330

Ses idées sur le relatif, 341

Sur la Conjonction *si*, 347

Sur les Cas, 381

Sur les Impératifs, 410-411

Sur le Mode supositif, 418

Sur les Suplémens elliptiques, 423

Sur les Supins, 441
Régles sur les Complémens, 480
Son syſtême ſur la Conſtruction, 516
Ses idées ſur le Pléonaſme, 537
On renvoye à lui,
1°. Sur divers mots regardés mal à propos comme Pronoms, 163
2°. Sur la diſtribution des Complémens, 480
3°. Sur la Ponctuation, 543
BERGIER, (M. l'Abbé) ſur les Verbes, 235-237.244
BONAMI, ſur les Articles Latins, 114
BROSSES, (M. le Préſident de) ſur le Tems primitif des Verbes, 244
BUFFIER, (le P.) ſur les Parties du Diſcours, 33
BUXTORFF, Grammaire Hébraïque,
CANINIUS, ſur les Conjonctions, 350
CHANGEUX, Bibliothéque Grammaticale, *Diſcours Préliminaire.*
CHARISIUS, ſur les Supins, 441
CICERON, ſur les Cas, 381
Sur l'arrangement des mots, 521
CONDILLAC, (M. l'Abbé de) ſur la Conſtruction Latine, 520
M. l'Abbé C... Eſſai Synthetique ſur l'origine & la formation des Langues, *Diſcours Préliminaire.*
DANGEAU, (Abbé de) ſur les Prétérits Comparatifs, 267
Sur la Prépoſition *après*, 302
DENYS d'Halicarnaſſe, ſur la Conſtruction, 506
DIDEROT, (M.) ſur l'Impératif, 411
DIEU, (Louis de) Grammaire Perſane,
DONAT, ſur les articles Latins, dans ſon Traité des Parties du Diſcours, 114
DUCLOS, ſur les Genres, 75
Sur les Articles, 107
Sur les Participes, 207
Sur les Adverbes, 315
ERPENIUS, Grammaire Arabe.
ETIENNE, (Robert) Grammaire Françoiſe, ſur le Verbe Etre, 177
FAUVET, Grammaire Baſque.
FONTAINES, (Abbé des) ſur le Génie de la Langue Françoiſe, 274
Sur l'uſage du Supoſitif, 420
FOURMONT, Méditations Chinoiſes, Grammaire Chinoiſe. 561
FRISCH, au ſujet des Participes, 209
FROMANT, (M. l'Abbé) ſur *le*, 127
GAZA, ſur les Tems, 254
GIRARD, (l'Abbé) ſur les Parties du Diſcours, 33
Diſtingue le Nom de l'Adjectif, 39
Sa diviſion des Articles, 102
Sur les Participes, 205
Son ſyſtême des Tems, 250
Sur quelques mots regardés comme des Prépoſitions, 283
Combien compte de Prépoſitions, 297
Et de Conjonctions, 330
Sur la Conjonction *ni*, 332

Sur les Parties Conſtitutives d'une phraſe, 483-486
GOULIER, (M.) Grammaire Latine avec des diſſertations ſur la Syntaxe, *Diſcours Préliminaire.*
HARRIS, (John) *Eſquire*, ſur les Parties du Diſcours, 32-33
Diſtingue le Nom de l'Adjectif, 39
Sur les Genres, 75
Son ſyſtême des Tems, 252
Sur les Conjonctions, 329
ISIDORE, Origines, cité en divers endroits,
KUSTER, ſur la forme moyenne des Grecs, 451
LAMY, (le P.) ſur la Conſtruction, 532.
LANCELOT, voyez Port-Royal.
LARRAMENDY, Grammaire Biſcayenne ou Baſque,
LE CLERC, ſur le Pléonaſme, 538
LEIBNITZ, ſur le Tems primitif des Verbes, 244
LOWTH, (Mylord) ſur les Parties du Diſcours, 33
MAFFEI, (le Marquis de) ſur les Articles, 114
MARSAIS, (du) ſur les mots figurés, 91. 93. 103.
Reconnoît des articles chez les Latins, 113
Sur *le* & *la*, 127
Sur les Participes, 206. 211
Sur les Adverbes, 316
Sur les Noms qu'il prend pour Adjectifs, 320
Sur les Conjonctions, 329
Combien il en compte, 330
Sur le Nominatif, 382
Son ſyſtême ſur la Conſtruction, 509
MASCLEFF, Grammaire Hébraïque.
MENAGE, ſur la Langue Allemande, 233
Sur *Mais*, 348
MENINSKY, Grammaire Turque.
MILL, Grammaire Indienne.
NUNNESIUS, ſur les Conjonctions, 350
OLIVET, (l'Abbé d') ſur une expreſſion de Racine, 420
PALOMBA, (M.) ſur les noms des Tems, 275
PLATON, ſur les Parties du Diſcours, 32
Que le Langage eſt une peinture, *Vignette.*
PORT-ROYAL, (MM. de) ſur les Parties du Diſcours, 33
Sur le Verbe, 176
Sur les Participes, 205
Sur les Adverbes, 313
Sur les Conjonctions, 328
Sur le Relatif, 339-341
Sur l'Origine du duel en Grec, 371
Sur les Supins, 441
PRISCIEN, ſur les Parties du Diſcours, 32
Sur les Participes, 191
RAMUS, ſur les Impératifs Grecs, 413
SAINTE-P[illegible]

Formules anciennes, 147
Et ſon Dictionnaire de la Langue Françoiſe, 415
SANCTIUS, ſur les Parties du Diſcours, 33
Sur les Conjonctions, 328
Sur les Cas, 379
SCHULTENS, Grammaire Arabe, 32
SERVIUS, ſur les Cas, 381
SYLBURGE, ſur les Impératifs Grecs, 413
WAILLY, (M. de) ſur les régles de la Conſtruction Françoiſe, 490
WALLIS, ſur les Parties du Diſcours, 32
VALART, (M. l'Abbé) ſur les Supléments Elliptiques, 423
VARRON, ſur les Tems, 265
Sur les Cas, 381
VAUGELAS, ſur l'arrangement des mots, 480
VOSSIUS, ſur la Conjonction UT, 350

OBSERVATIONS GRAMMATICALES, SUR DIVERSES LANGUES PARTICULIERES

ALLEMANDE (*Langue*) ET THEUTONNE.

COMBIEN elle a de cas, 379
A un duel, 371
N'a point d'imparfait, 249
Comment termine son Infinitif, 440
Ses passés composés, 212
A des Prépositions initiales, 310. 311
Genres de ses Pronoms, 369
A des Tems simples, 247
Forme ses Verbes sur les noms, 226

ANGLOISE.

A des Genres & quels ils sont, 75
Comment termine ses pluriels, 79
A des Prépositions initiales, 310
Genres de ses Pronoms, 369
Combien a de Tems simples, 247
Comment forme quelques Tems, 274
Distingue par des noms les Tems des Verbes, d'avec le Tems, 243
D'où vient sa terminaison en *ing*, 440
Forme ses Verbes sur les Noms, 226

ARABE.

Combien a de cas, 379
Défectuosité de ses Dictionnaires, 84. 85
Diverses significations d'un de ses Verbes, arrangées suivant leur ordre naturel, 85
Formes de ses Verbes, 456

ARMENIENNE.

Combien a de Cas, 379

BASQUE.

Combien a de Cas, 379
Formes de ses Verbes, 457

CHALDÉENNE.

Comment forme ses Tems, 245

CHINOISE.

Sa Grammaire analysée, 560

EGYPTIENNE.

Comment forme ses Tems, 245

ESCLAVONNE.

A un duel, 371

ETHIOPIENNE.

Comment forme ſes Tems, 245

FLAMANDE.

A des Prépoſitions initiales, 310
Genres de ſes Pronoms, 369
Forme ſes Verbes ſur les Noms, 226

FRANÇOISE.

Combien paroît irréguliere d'après des Grammaires défectueuſes, 274
Cauſes de ſa Conſtruction, 529
A des Cas pour les Pronoms, 373
Ses Genres, 368
Ses Prépoſitions, 283
En a d'initiales & quelles, 310-312
Combien a de Tems ſimples, 247
Formes de ſes Verbes, 445
A pluſieurs Verbes ſemblables aux Noms, 226
Peu variée dans les Terminaiſons de ſes Adjectifs, 41
Origine de ſa Terminaiſon plurielle, 371

GALIBIS. (*Langue des*)

Ses raports avec la Langue Chinoiſe, 575

GOTHIQUE.

Forme ſes Verbes ſur les Noms, 226

GRECQUE.

Ses Articles, 14
Combien a de Cas, 379
N'en a qu'un pour le Datif & l'Ablatif, 390
A un duel, 79. 371
A des Prépoſitions initiales, 310
Mots qu'elle employe comme prépoſitions, 285
Comment forme ſes Participes, 198-200
Et ſes Verbes, 234. 235
Comment fléchit le Verbe Être, 185
Combien a de Tems ſimples, 247
Tems de ſon Impératif, 413
De ſa forme moyenne, 451
Comment termine ſon Infinitif, 440
Combien elle a de tems à l'Infinitif, 433
L'accompagne d'articles, 430
L'employe pour les Loix, 415.
Employe le relatif par Ellipſe, 339

HÉBRAÏQUE.

Fauſſes idées ſur le nombre de ſes mots, 227
Ses mots radicaux ne ſubſiſtent ſouvent que dans d'autres Langues, 228
Analyſe de ſon Verbe BEL, *ib.*
Elle a un duel, 371
Comment forme ſes Verbes, 234
Ses Prétérits & ſes Futurs, 245
Se ſert du Futur dans ſes Loix, 415
Formes de ſes Verbes, 455

INDIENNE.

Comment elle employe le Verbe *Être*, 184

ITALIENNE.

Ses formules elliptiques, 535

Aime les diminutifs, 97
A deux genres pour l'article pluriel, 110
Ses signes de Comparaison, 144
Comment oppose deux noms au Comparatif & au Superlatif, 147
Ses Prépositions, 299. 300
Les accompagne de *a* & de *di*, 286
Ses Prépositions initiales, 310. 311
Adopte notre formule *je viens de*, 249
Accompagne ses Infinitifs d'articles, 430
Décline le participe passé joint à *j'ai*, 219
Ses passés composés, 212
Terminaisons de ses pluriels, 79

LAPON.

Combien a de Cas, 379
A un duel, 371

LATINE.

Aime moins les aspirations que la Langue Grecque, 186
A plus d'ellipses que la Françoise & pourquoi, 536
Mots qui y ont une place fixe, 280
Régles de sa Construction, 497
A six Cas, 379
Un septiéme, selon quelques-uns, 381
Ses signes de Comparaison, 144
Ses Prépositions initiales, 310
Comment fléchit le Verbe Etre, 186
Combien a de formes, 447
Ses Déponens sont des Verbes passifs, 447
Comment forme ses Participes, 198
Ses Verbes actifs & passifs, 234. 255
Et ses Tems, 254. 265. 272
Combien en a de simples, 247
Leur Correspondance avec les nôtres, 275
Ses prétérits formé sur celui des Orientaux, 245
Ses prétérits plus simples que ses présens, & pourquoi, 246
N'a qu'un présent & qu'un passé antérieurs, 263
Combien a de tems à l'Infinitif, 433
Ne les fait jamais précéder de prépositions, 439
Ses Gérondifs, 435
Ses Supins, 441
Sa Syntaxe comparée,

MALABARE.

Combien a de Cas, 379

OC. (*Langue d'*)

Aime les diminutifs, 97
Comment forme ses Participes, 198

ORIENTALES. (*Lang.*)

Terminaisons de leurs pluriels masculins, 79
Leurs Verbes semblables aux Noms, 228

PERSANE.

Comment fléchit le Verbe *Être*, 186. 187

Comment forme ſes Verbes Actifs, 235

Terminaiſon de ſon Infinitif, 440

PHÉNICIENNE.

Comment formoit ſes Tems, 245

SYRIAQUE.

Comment forme ſes Tems, 245

TIBET (*Langue du*).

Ses raports avec les Orientales, *Diſc. Prélim.*

TURQUE.

Formes de ſes Verbes, 455

FAMILLES PRIMITIVES.

AID, ID, *Main*, 9
AIN, *An*, *Œil*, 307
BA, VA, *aller*, 64
BAN, BAR, *Élevé*, 135
BEL, *Belier*, 71
BEL, VEL, FEL, *Vite*, *Trait*, 228-233
BOU, *Grand*, 71
BREC, FREC, FRAC, *Brèche*, *Fracas*, 246
CAP, *Extrémité*, *Sommet*, 136. 137
CAR, GAR, GHER, *Discours*, 349.
COM, *Avec*, *Assemblage*, *Nation*, 550
CRA, GRA, *Gravure*, 5
CU, KUE, QUE, *Force*, *Puissance*, 342
CUR, CYR, *Cercle*, 84-89
DUN, *Profond*, *Haut*, 136
E, *Existence*, 179. 181
FAC, *Action*, 137. 138
FU, *Fuite*, *Action de fuir*, 187
GEN, *Production*, 367
HOR, OR, *Lumiere*, 308
HUL, HYL, SYL, *Plante*, 244
ID, OED, *Tems*, 241
KER, *Ville*, 68. 88
LAB, *Main*, *action de prendre*, 244
LAC, *Envoi*, *Mise*, *Action de mettre*, 311
LAS, *Misere*, 357
MAG, MAI, MAK, *Grand*, *Habile*, 94. 145
MAN, *Main*, *qui conduit*, 325
MATH, *Mesure*, 244
MIN, *Petit*, 145
NAM, *Nom*, 60
NO, *Science*, *Connoissance*, 61
PAR, BAR, VAR, VER, *Passage*, 2°. *Brillant*, *qui laisse passer la lumiere*, 173
POT, *Élévation*, *Profondeur*, 138
SAC, SEC, SIC, *Couper*, 449
SEN, HEN, *Vieillesse*, 244
S-PER, *Brillant*, *formé sur* PAR, *Paré*, *Beau*, 535
TAC, *Coup*, *Tact*, *Touché*, 246
TAN, *Feu*, 64
THEN, *Don*, 244
THEUT, *Pays*, 69
TI, *Auguste*, 64
TOR, TOUR, *Tur*, *Tyr*, *Force*, 2°. *Tour dans tous les sens*, 549
TUP, *Coup*, *Tope*, 244
UP, OP, *Sur*, 305
VÆ, OUÆ, *Ouais*, *Malheur*, 357

ÉTYMOLOGIES FRANÇOISES.

Abbatre, 388
Admettre, 312
Alcaïde, 124
Alcide, *le Cid*, 125
Alcoran, 124
Alembic, *ib.*
Alexandre, 125
Almanach, 124
Alors, 323
Amphitrite, 64
Arbalette, 232
Aries, 71
Ariette, 95
Assassin, 449
Assez, 324
Aujourd'hui, 323
Avant, 307
Baliste, 232
Banneret, 136
Banniere, *ib.*
Baron, 135
Bel, 134-135
Belier, 72
Bellone, 233
Bête, 183
Capable 136-137
Capacité, 136
Capitaine, *ib.*
Capital, 137
Captieux, *ib.*
Captif, *ib.*
Car, 349
Cavé, 137
Caverne, 138
Ce, 125
Cercle, 84
Cere, & le Caire, 68
Cerites, *ib.*
Cerner, 89
Chef, 136
Chercher, 89
Cirque, *ib.*
Comestible, 183
Commettre, 311
Comparoître, 312
Contredire, 312
Corde, 89
Cordilleres, (*les*) *ib.*
Cordon, *ib.*
Courbe, *ib.*
Courge, *ib.*
Coy, 343
Défaire, 312
Déluge, 384
Désormais, 323
Devant, 307
Dissemblable, 312
Don, 136

Donc, 613
Dont, 351 Gourdin, ib.
Dunciade, 359 Grammaire, 4
Dunes, 356 Graver, 5
Dynamique, ib. Greffer, ib.
Écrire, ib. Greffier, 5
Édifice, 1 Guirlande, 89
En, 182 Hébé, 183
Encore, 324 Hors, 307
Entraîner, 323 Houblon, 305
Eſt, (*l'Orient*) 312 Houpelande, ib.
Éteindre, 182 Hupe, ib.
Être, 319 Inés, 8
Eve, 179 Idole, 9
Exemple, 183 Il, 167
Extraire, 384 Impatienter, 312
Facetieux, 312 In, négatif, 334
Factice, 137 Inextinguible, 313
Faire, ib. Inquiétude, 343
Faubourg, ib. Inſipide, 552
Feu, 307 Interpoſer, 312
Fléche, 187 Jadis, 324
Flibot, 231 Jamais, 348
Floccon, 233 Je, 166
Forain, 230 Jehovah, ib.
Fuir, 307 Jouvenceau, 384
Fumée, 187 Jubilé, 71. 72
Fut, ib. Jupiter, 166
Génitif, 186 La, 324
Gerfaud, 394 Le, 126
Girandole, 187 Lierre, 124
Giroflée, 88 Loiſir, ib.
Girouette, ib. Lors, 343
Gourde, 89 Lui, 125. 167
ib. Maçon, 94

Majeur, 145
Maint, 325
Maintenant, 324
Mais, 348
Maiſon, 93
Maxime, 146
Mépriſer, 312
Métropole, 73
Meilleur, 145
Mineur, *ib.*
Minime, *ib.*
Moult, 323
Nicolas, 66
Nom, 59
Nuit, 384
Obelisque, 232
Offrir, 312
On, 551
Onques, 323
Or, 350
Ortographe, 5
Oueſt, 183
Parole, 173
Participe, 193
Permettre, 312
Perſonne, 161
Phœbé, 64
Pourceau, 384
Prédire, 312
Promettre, *ib.*
Prote, 308
Proue, *ib.*
Puiſſance, 138
Quai, 342
Que, *ib.*
Quérir, 89
Qui, 126
Recomposer, 313
Redefaire, *ib.*
Redevenir, *ib.*
Refaire, 312
Reprendre, *ib.*
République, 549
Rien, 303
Sage, 552
Salut, 550
Savant, 552
Savoir, *ib.*
Scieur, 449
Secte, *ib.*
Seigneur, 145
Sem, 66
Sexe, 70. 449
Si, 347
Siécle, 449
Situation, 126
Sous, 306
Soutenir, 312
Souvent, 324
Sur, 305
Surmonter, 312
Suſanne, 66
Syntaxe, 458
Tater, 166
Taureau, 71
Temple, 384
Theutons, 69
Titan, 63

Tombeau, 384
Tour, 549
Transférer, 312
Tranquille, 343
Très, 144
Trop, 324
Tu, 166
Tyran, 549
UN, 125
VERBE, 173
Vesta, 615
Vignoble, 182
Vision, 93
Voir, 19
Volage, 9
Volatil, 229
Voler, ib.
Vue, ib.
Y, 9
324

ÉTYMOLOGIES
DE LANGUES ÉTRANGERES.

ALLEMAND.

AIN, *un*, 181
Einen, *raſſembler*, *ib.*
Es, *lui*, *ib.*
Ewig, *éternel*, 182
Fliége, *mouche*, 232
Flitsch-Pfeil, *flèche*, 231
Floh, *puce*, 232
Flug, *vol*, & ſa famille, 231
Gurren, *gronder*, 88
Gurt, *ceinture*, &c. 86
Hupfen, *houblon*, 305
Iſt, *il eſt*, 180
Kurbe, *manivelle*, 88
Kurbis, *courge*, &c. 87
Lag, *poſition*, *ſituation*, 311
Legen, *mettre*, *ib.*
Et ſa famille, 311. 312
Man, *pluſieurs*, *quantité*, & ſa famille, 326
Manige, *multitude*, *ib.*
Name, *nom*, 60
Ober, *ſur*, 305
Pfeil, *flèche*, 233
Uber, *ſur*, 305
Vor, *avant*, 307

ANGLOIS.

A, *un*, 181
Bale, *triſteſſe*, & ſa famille, 232
Curl, *boucle*, 88
Eis, *ou*, ys, *il eſt*, 188
Flea, *puce*, 232
Fleet, *vite*, & ſa famille, *ib.*
Flits, *flèche*, 231
Fly, *mouche*, 232
Fly-*boat*, 233
Fore, *avant*, 307
Gird, *ceinture*, 86
Gird, *raillerie*, 88
Heap, *tas*, 306
Hop, *ſaut*, *ib.*
Hope, *eſpérance*, *ib.*
How, *comment*, 315
Howp, *hupe*, 305
Know, *connoître*, 61
Known, *connu*, *ib.*
Make, *faire*, 94
Many, *multitude*, 326
Over, *ſur*, 305
The, *le*, *ſon origine*, 126
Up, *haut*, & ſa famille, *ib.*

ANGLO-SAXONS.

An, *un*, 181
Bæl, *triſte*, 232
Cyrfaelle, *gourde*, 87
Fla, *flêche*, 231
Flæne, *lance*, *ib.*
Fleam, *fuite*, & ſa famille, *ib.*
Gyrdan, *tourner*, 86
Et ſa famille, *ib.*
Ho, *comment*, 351
Hop, *ſaut*, 306
Hopa, *eſpérance*, *ib.*
Hupe, *monceau*, *ib.*
Mænige, *multitude*, 326
Nama, Noma, *nom*, 60
Uſera, *plus haut*, 306

ARABE.

Balatz, *s'enfuir*, & ſa famille, 230
Hei, *il eſt*, 180
Heioun, *vivant*, 182
Kur, Kyr, *tour*, 84
Sa famille, *ib.*
Ses ſignifications, 85
2°. *Raillerie*, 88
No, *voix, parole, bruit*, 61

BAS-BRETON.

Cern, *circuit*, 87
E, *lui*, 181
Ew, *il eſt*, 180
Gair, Guer, *diſcours*, 349
Geiriog, *ſalaire*, & ſa famille, *ib.*
Gnou, *connu*, 61
Gouris, *ceinture*, 87
Guerzit, *fuſeau*, *ib.*
Ha-no, Hanw, *nom*, 60
Hanwa, *nommer*, *ib.*

BASQUE.

Etea, *maiſon*, 182
Et ſa famille, *ib.*
Gur, *autour*, 87
Et ſa famille, *ib.*
Izan, *être*, & ſa famille, 180

CHALDÉEN.

As, *Es*, *être*, 180

CHINOIS.

Ye, *un*, 181

CORNOUAILLIEN.

Anow, 60

ÉGYPTIEN.

Nov, *Dieu, Eſprit*, 61

ESPAGNOL.

Corba, & ſa famille, 88
Girandola, *ib.*
Girar, *ib.*
Et ſa famille, *ib.*

ÉTRUSQUE.

Aiſoi, *les Dieux*, 181

FLAMAND.

Een, *un*, 181
Eeuwe, *ſiécle*, 182

Eis, ys, *il eſt*, 180
Gier, *vautour*, 87
Gorde, *ceinture*, &c. 86
Gorren, *grondet*, 88
Het, *elle*, 181
Hop, *houblon*, 305
Hy, *lui*, 181
Leggen, *poſer*, 311
Menig, *multitude*, 326
Op, *ſur*, 305
Over, *ſur*, *ib.*
Vlieg, *mouche*, 232
Vloo, *puce*, *ib.*
Voor, *avant*, & ſa famille, 307
Vlugt, *légereté*, *vol*, 232

GALLOIS.

Addef, *maiſon*, 182
Aid, *habitation*, *ib.*
Chweris, *devidoir*, 87
Enw, *renommée*, *ib.*
Enwm, *nom*, 60
Enwi, *nommer*, *ib.*
Gair, *diſcours*, 349
Guri, *tour*, *ceinture*, & ſa famille, 86
Oed, *tems*, & ſa famille, 182

GOTHIQUE.

Ains, *un*, 181
Aiw, *toujours*, 182
Menag, *multitude*, 326
Namo, *nom*, 60

GREC.

Aei, *toujours*, & ſa famille, 182
Anta, *devant*, & ſa famille, 307
Beſos, *flèche*, & ſa famille, 230
Ei, *ſi*, 346
Eis, *un*, 181
Ekei, *là*, 126
Eſti, *il eſt*, 180
Ethos, *habitation*, 182
Gar, *car*, 349
Garus, Gherus, *diſcours*, *raiſonnement*, *voix*, & ſa famille, 349
Gnoeo, *connoître*, 61
Gnotos, *connu*, 60
Goriâô, *railler*, 88
Gorutos, *carquois*, *ib.*
Gramma, *lettre*, *inciſion*, & ſa famille, 4
Guros, *cercle*, & ſa famille, 86
Hôs, *comme*, 350
Huper, *ſur*, 305
Hupo, *ſous*, 306
Ide, *voilà*, *voi*, 8
Et ſa famille, *ib.*
Idris, *ſavant*, & ſa famille, 9
Kai, *Et*, 342
Kirkos, Kirris, *Epervier*, 87
Proi, *le matin*, 308
Prora, *proue*, *ib.*
Protos, *Prote*, *ib.*
Zaô, *vivre*, 126
Zoon, *animal*, *ib.*

HÉBREU.

Aish, ish, *homme*, 181
Bel, vel, *troubler*, 228
Ghor, *blâmer, critiquer*, 88
Gra, *inciſion*, 5
Gur, Gyr, *aſſembler*, 85
Et ſa famille, *ib.*
Heié, *vie*, 181
Hei, *il eſt*, 180
Ho-Gyr, *nom d'oiſeau*, 87
Huphe, *rameau*, 306
Huuphel, *éminence*, *ib.*
Kei, *&*, 342
Khe, *&*, *ib.*
Lac, *mettre*, 311
Nam, *parole*, 60
Nama, *parler*, *ib.*
Oed, *tems*, 182
Quouhé, *forte, lien*, 342
Ze, *ce*, 126

INDIEN.

He, *être*, 180
Naom, *nom*, 60

IRLANDOIS.

Ainim, *nom*, 60
Cot, *ceinture*, 86
Curnin, *boucle*, 88
Edean, *aſyle*, 182
Gno, *illuſtre*, 61
Nos, *connoiſſance*, *ib.*
Notha, *découvert*, *ib.*

ISLANDOIS.

Ein, *ar...* 181
Gyrta, *ceinture*, 86

ITALIEN.

Che, 342
Cerchio, 88
E, 180
Ghirlanda, 88
Girandola, *ib.*
Giro, *ib.*
Laſſo, 357
Mai, 346
Mettere, & ſa famille, 310
Tamanto, 325

LANGUEDOCIEN.

Girouflado, 88
Houpe, 305

LATIN.

Ædes, 182
Ætas, *ib.*
Ævum, & ſa famille, *ib.*
Antæ, 307
Ante, *ib.*
As, 181
Balare, 72
Bellona, 233
Bellum, *ib.*
Beſtia, 183
Capax, 137
Et ſa famille, *ib.*
Capiens, & ſa famille, *ib.*
Cavatus, & ſa famille, *ib.*
Circanea, 87
Circos, *ib.*

Circulus, 86
Circus, & ſa famille, *ib.*
Cirri, 88
Cucurbita, *ib.*
Dos, *don*, 244
Ecce, 126
Ejus, *ea*, 181
Enim, 60
Eſſe, *manger*, 182
Eſca, *ib.*
Eſt, 180
Facilis, & ſa famille, 137
Floccus, & ſa famille, 230
Foras, 307
Forum, 308
Fucus, 187
Garrio, & ſa famille, 349
Gurus, 86
Gyrus, *ib.*
Gyrofalco, 87
Idea, 8
Jupiter, 166
Legare, 311
Lupulus, 306
Machio, 94
Magis, 348
Nam, 60
Nequeo, 343
Numen, 61
Oueſperus, *ſon origine*, 335
Potens, & ſa famille, 138
Prora, 308
Queo, 343
Quietus, *ib.*
Quot, *ib.*
Sapor, & ſa famille, 552
Si, 346
Sub, 306
Super, 305
Tranquillus, 343
Unus, 181
Ut, 350
Velox, & ſa famille, 229
Veſperus, *voyez* oueſperus.
Veſci, 183
Vetus, 182
Video, & ſa famille, 9
Volo, & ſa famille, 229

LORRAIN.

Gouret, *boule*, 86

PERSAN.

Aiſt, *il eſt*, 180
Ku, *force*, 343
Nam, *nom*, 60
Qhe, *lien*, 342

PORTUGAIS.

Maïs, *plus*, 348

RUNIQUE.

Ais, *unité*, 181
As, *Dieu*, *ib.*

SUEDOIS.

Namn, *nom*, 60

VALDOIS.

Ma, *mais*, 348
Qoué, *force*, 343

TABLE DES MATIERES.

A

A, supprimé après des Impératifs, devant un Pronom, 282
S'il change la nature d'une préposition en se mettant à sa suite, 283 & *suiv.*
A, *Préposition*, sa valeur relativement au lieu, 292
Relative à la Propriété, 294
Relative à l'objet, 296
Pourquoi se place à la suite des prépositions, 287
Et son Origine, *ib.*
Quand est-ce qu'il précède l'Infinitif François, 389
Répond au Datif Latin, *ib.*
N'a qu'une valeur déterminative, 390
A, *Préposition Latine*, pourquoi précede l'Ablatif, 388
A L'ENCONTRE, phrase prépositive, 298
ABLATIF, cas générateur en Latin, 383
Sa définition & pourquoi accompagné en Latin d'une préposition, 388. 389
ABSOLU en fait de Superlatif, 143
ABSOLUS, tems qui le sont, 259
Et selon l'Abbé Girard, 250
ABSTRAITS (*noms*), fort différens des Appellatifs, 59
Leur définition. 58
ACCUSATIF, cas Passif des Latins, 385
Ne dépend pas de sa place, *ib.*
Préposition qui l'accompagne, 388
ACTIONS, considerées sous deux points de vûe, 190. 213
Leur diversité & leurs effets, 195
Prépositions qui y sont relatives 295
ACTIF, défini, 213
(*Cas*) pourquoi paroît pris passivement, 386
Donné par la nature, 379. 382
Comment apellé en Latin, 382
(*Participe*) son origine, 190
ACTIFS, (*Verbes*) comment se forment, 234
(*Tableaux*) résultent des Participes Actifs, 191
——— ont deux cas, 387
(*Tableaux*) définis, 51. 213
ACTIVITÉ & *Passivité*, sont dans les Pronoms & non dans les Verbes, 155. 185
ACTUEL, en fait de Tems, 258
AD & A, Prépositions Initiales, 312
ADJECTIF, sa définition, 37
En quoi differe du Nom, 38. 43. 132
——— de l'Article, 104. 132
——— des Participes, 189
Leurs avantages, 129
Pourquoi apellés ainsi, 130
Leurs Propriétés, 131
Comment on fut conduit aux Adjectifs, 1°. Par comparaison, 132
2°. Par dérivation, 136
Phrases elliptiques qui en résultent, 139
Portent la livrée des noms, *ib.*
Leurs Terminaisons, 141
Leurs degrés de Comparaison, 142
Intérêt & énergie qui en sont la suite, 148
Pourquoi déclinables, 364
Son raport avec le Génitif, 397
Sa concordance avec le nom, 465
Mots qu'il a sous sa dépendance, 475
Ellipse, 476
Pourquoi mis en François, tantôt avant, tantôt après les Noms, 550
ADJONCTION, une des Parties constitutives d'une Phrase, 482
Comment désignée, 483
ADVERBES définis, 46. 318
Examen de ce qu'en ont dit les Grammairiens, 313
On ne peut les définir d'après les Principes de Port-Royal, 315
Mots qui n'en sont pas, selon M. BEAUZÉE, 318
Destination des Adverbes, 319

Ne modifient que le Verbe, *ib.*
En quoi different de la Préposition, 320
Sont une Ellipse, 321
Et de trois espèces, *ib.* & 322
Ils ne désignent que le raport d'une qualité avec un objet, 321
Naissent toujours d'un nom, 323
En quoi ils en diffèrent, 322
Ne doivent pas être confondus avec les Adjectifs, quoiqu'ayant le même son, 324
Pourquoi indéclinables, 364
Formules adverbiales, 325
Leur division, 326
Régles de leur construction en François, 493
AFIN, conséquences qui résultent de ce qu'il n'est pas une conjonction, 344
Ses raports avec la conjonction Latine *ut*, 350
Est une Ellipse, 351
AH ! Interjection, 355
AIR, pourquoi du genre masculin, 73
AL, Article Oriental, uni à divers mots, 124. 125
ALLÉGORIES, leur définition, 99
Leur Origine, 98
Erreurs qu'elles occasionnent, 100
ALLER, Tems qui en sont composés, 255
Tous prochains, 268
Définition de *je vais*, 274
AMOUR, pourquoi des deux genres, 370
ANALISE d'une Fable Françoise, 545
D'une Fable Latine 555
ANTÉCÉDENT d'une préposition, 281
ANTERIEURS, (*Tems*) quels sont apellés ainsi, 257. 261
ANTI, sa valeur, 307
AORISTES, selon M. l'Abbé GIRARD, 250
Selon M. HARRIS, 252
Grecs, leur valeur, 413
APELLATIFS, (*Noms*) définis, 58
Leur Origine, 66
Aussi anciens que les noms propres, 67
Comment des noms propres devinrent Apellatifs, *ib.*
APRÈS, valeur générale de cette préposition, 292. 302-304
ARRIERE, Phrase prépositive, 298
ARTICLES, Partie du Discours, 39. 43. 102
Définis, 40
Nécessaires au Discours, 101
En quoi différent de l'Adjectif, 104. 134
Combien on en doit compter, 105. 107
Leurs Caractères, 107
Leur emploi à l'égard des Noms propres, 109
Livrée qu'ils portent, 110
Ont deux genres au Pluriel en Italien, *ib.*
Place qu'ils doivent occuper, 111
Les Latins en ont, 112. 113
Nos Articles nés de ceux des Latins, 114
Avantages qui en résultent, 115
Usage qu'en font les Poëtes, 117
Des mots qu'on a regardés comme Articles, 122
Inséparables de quelques Mots, 124
Leur Origine, 125
Le, Article, ne doit pas être confondu avec *le*, Pronom, 127
Pourquoi se déclinent, 364
ARTISTES anciens employoient au bas de leurs Ouvrages l'Imparfait, & pourquoi, 254
ASPIRATIONS, changées en *ſ*, 186
ATTENDU, Préposition, sa valeur, 295
ATTRIBUT, en quoi consiste, 174
Une des Parties constitutives d'une Phrase, 482
Comment désigné, 483
AUGMENTATIFS, 94
AUX ENVIRONS, *au-dessus*, *auprès*, Phrases prépositives, 309
AUPRÈS, AUTOUR, Phrases prépositives, 298
AVANT, Préposition, sa valeur, 291
Son Origine, 307
AVEC, Préposition relative à l'existence, 294
Relative au moyen, 296
AVOIR, Tems qui en sont composés, 255

B

BEL, famille de ce mot radical, 208
Gradation de ses divers sens, 233

C

CAR, Conjonction par Ellipse, 348
Sa valeur propre, 349
Son Origine, *ib.*
CAS, troisiéme modification d'un Nom, 365
Définis, 372
Leur Origine,

Peignent la chose même qu'ils désignent, 365
Leur étendue dans diverses Langues, *ib.*
Leurs effets dans le Langage, 374. 376
De leur nombre, 379
Comment ont été inventés, 373
Furent un trait de génie, 376
Cas Actif & Passif donnés par la Nature, 379
Cas *Latins*, 381
Quel le premier, 383
Ils sont naturels, 399
Ne dépendent pas des prépositions, 400
Des Pronoms en François, 401
Relatifs en François, 402
Pourquoi admis par d'autres mots que par les Pronoms & les Noms, 405
Comment répondent aux parties constitutives d'une Phrase. 483
CE, *Article* démonstratif, 105. *& suiv.*
Son changement avant une Voyelle, 110
Son étymologie, 115
CHEZ, Préposition, sa valeur, 293
CIEL, pourquoi du genre masculin, 73
CIRCONSTANCE, une des parties constitutives d'une Phrase, 482
Comment désignée, 483
COM, Préposition Initiale, 312
COMPARAISON, utilité de cette méthode, 30
COMPARATIFS, Tems qui le sont, 266
Comment appellés par l'Abbé de DANGEAU, 267
COMPLEMENT, ses diverses espèces, 478
Arangemens dont il est susceptible, 480
COMPLEXE, proposition, en quoi consiste, 541
COMPOSÉE, proposition, en quoi consiste, *ib.*
CONCERNANT, prépositon, sa valeur, 296
CONCORDANCE, portion de la Syntaxe: sa définition, 461
Sa division en deux branches, 462
Du Verbe avec le Nom & avec le Pronom, & ses Regles, 463
Du Nom avec l'Adjectif, & ses Régles, 465
CONDITIONNEL, voyez *supositif.*
CONJONCTIONS, définies, 47
Nécessité d'avoir des mots qui lient les diverses parties d'un Tableau, 327
Les Conjonctions rempliſſent cet objet, 328
Sentimens des Grammairiens à ce sujet, *ib.*
Opoſition des Grammairiens ſur le nombre des Conjonctions, 330
On n'en doit compter que quatre, *ib.*
Conjonctions Copulatives, 331
Conjonction Déterminative, 338
Conjonctions tirées de l'Ellipſe, 343
Ne ſont pas l'effet du hazard, 344
Quelles elles ſont, 346
Les mots d'une Langue, correſpondans aux Conjonctions d'une autre Langue, ſont néceſſairement des Conjonctions, 344
Principe pour diſtinguer une Conjonction de ce qui ne l'eſt que par Ellipſe de la Conjonction, 345
Pourquoi indéclinable, 364
Une des parties conſtitutives d'une Phraſe, 482
Comment déſignée, 483
Régles de leur conſtruction en François, 493
CONJUGAISON, ſa définition, 366
Ses dévelopemens, 406
CONSÉQUENT, d'une Préposition, 281
CONSTRUCTION des Langues, dépend de la Nature, 487. 531
Précis de ce qu'on a écrit pour décider quelle eſt la plus naturelle, 502-525
Conciliation de ces ſyſtêmes, 525
Ses Régles pour la Langue Françoiſe, 490
Motifs de ces Régles, 494
Latine, ſes Regles, 497
Varie, ſuivant les Langues, 501
Et néceſſairement dans chaque Langue, 526
Preuves qu'il en exiſte une double dans chaque Langue, 528
Sens du mot, Conſtruction, & ſon Etymologie, 509. 513
Pourquoi differe dans chaque Langue, quoique formée d'après un modèle commun, 529-531
CONTRE, Préposition Initiale, 312
Préposition énonciative, ſa valeur, 291
—— d'action relative au modele, 257
COPULATIVES, *Conjonctions*, leurs fonctions, 331
Sont au nombre de trois, *ib.*
Leur Origine, 334

D

DANS, Prépoſition, ſa valeur, 290
DATIF, en quoi conſiſte en Latin, 389
En Grec, 390
DE, ſert à déſigner le contraſte de deux noms relativement au Superlatif, 146
Liaiſon Comparative en vieux François, ib.
Et en Italien, 147
A la tête d'un ſujet, eſt un mot Elliptique, 281
Prépoſition, ſa valeur relative au lieu, 292
——— relative à l'action, 295
——— relative à l'Origine, 294
Prépoſition Initiale, 312
S'il change la nature d'une prépoſition en ſe mettant à ſa ſuite, 283 & *ſuiv.*

E

EPITHÉTES, leurs beautés, 148
Doivent être ménagées, 150
ES, Prépoſition Françoiſe hors d'uſage, 299
EST, ce Verbe néceſſaire aux Tableaux de la parole, 50
Comment ſe trouve dans les Verbes Actifs, 51. 55
Sert à former les Adjectifs, 136
Et le Pronom *Je*, 166
Donné par la Nature, 170
Lie les qualités avec les objets, 171
Eſt ſeul Verbe, 177
Son Origine, 179
En toute Langue, 180
S'aſſocie aux Pronoms, 184
Comment il ſe combine avec eux, 185
Pourquoi *fut* déſigne ſon paſſé, 186
Pourquoi *er* déſigne ſon futur, 187
Forme les Participes, 197. 198
Souvent ſuprimé dans les Tableaux énonciatifs, 236
Forme la Conjonction *Et*, 334
Et la Conjonction *ſi*, née du Grec *ei*, 347
Peint la reſpiration, 179
ÊTRE, Tems qui en ſont compoſés, 255
Force qu'il acquiert en s'uniſſant aux Participes, 228
ET, Conjonction Copulative. 331
Son Uſage, 332
Son Origine, 334
ETYMOLOGIES, pourquoi ſi imparfaites, 144
EXAMEN, ſa néceſſité ſur-tout pour ceux qui veulent inſtruire, 269. 270
EXCEPTÉ, Prépoſition, ſa valeur, 294
EXISTENCE, Prépoſitions qui indiquent ce raport, ib.

F

FABLE Françoiſe, analyſée, 545
——— Latine, analyſée, 555
FAMILLES de mots, leurs utilités, 91
FEMININ, pourquoi *je* & *tu* n'en ont pas, &c. 154. 168
FI, Interjection, 357
FIGURÉS, (*mots*) leur utilité, 98
Leur antiquité, 100
Erreurs qui en réſultent; ib.
Comment ſe forment, 134
FLÉCHIR un Verbe, en quoi conſiſte, 185
FOIN, Interjection, 357
FORMES des Verbes, définies, 366
Leur dévelopement, 443
Leur Origine, ib.
Des Verbes François, 445
——— Latins, 447
Moyenne des Grecs, 451
De diverſes Langues, 455
FUT, pourquoi déſigne le paſſé, 186
FUTUR, ſecond des Tems, 243
Comment ſe forma, 245
Comment fut déſigné, 187
Pourquoi ſe rend par le Subjonctif, 427
Au nombre de trois, 259
Antérieurs & poſtérieurs, 257
Prochains, 266. 274
Indéfini, 265
Différence à cet égard entre quelques Verbes, 274

G

GÉNITIF, défini, 393
Son étymologie, 394
Son utilité, 395. 398
Répond à l'Adjectif, 397
GENRE, premiere modification d'un nom, 365
Définis, 367
Genres des Pronoms, 368
Diverſes claſſes de Genres, 369
Mots de deux Genres en François & pourquoi, 370
Origine des Genres, 69
Pris dans la Nature, 70
Donnés par analogie, 71

Bizarrerie

Prépositions s'employent par Ellipse, 306
Ellipse qui a lieu dans *sur*, &c. *ib.*
Conjonctions qui naissent de l'Ellipse
Diverses, 336-337
Jamais contraires à la vraie construction d'une Phrase, 322-323
Ellipses d'Adjectifs, 128
De diverses espèces, 476
Leurs avantages, 535
Plus nombreuses en Latin, & pourquoi, 536
Font disparoître la plûpart des Régles, 537
Régle générale à leur sujet, 424
ELLIPTIQUES (*mots*), forment une classe nombreuse, 124
Combien ils étonnent ceux qui ne s'en doutent pas, 51. *& suiv.*
Leur utilité, 52
Se trouvent dans toutes les Parties du Discours, 54
Leur connoissance indispensable pour le Grammairien, *ib.*
Définis, *ib.*
Pris pour articles, 122
De, à la tête d'un sujet, 282
Dont, mot Elliptique, 339
Qui, mot Elliptique, *ib.*
Infinitif, mode Elliptique, 432
ELLIPTIQUES, (*Phrases*), & expressions, 52
Occasionnées par les Adjectifs, 139
(*Pronoms*), 167
Verbes Actifs sont des mots Elliptiques, 53. 494. 197. 224
Définis, 54
(*Supléments*) attaqués par M. l'Abbé VALLART, 423
Défendus par M. BEAUZÉE, *ib.*
EN, Préposition, sa valeur, 292
Préposition Initiale, 342
ÉNONCIATIF, *Article*, 105-106
Les Latins en ont un, 143
(*Tableaux*) définis, 54-243
——— Complets avec un seul cas, 337
(*Verbes*), en quoi ils consistent, 443
Apellés Neutres, 444
ÉNONCIATIVES, Prépositions, 288
EN PRÉSENCE, Phrase Prépositive, 298
ENTRE, Préposition; sa valeur, 292
ENVERS, Préposition; sa valeur, 296
ENVIRON, Préposition; sa valeur, 293
EPITHÉTES, leurs beautés, 148
Doivent être ménagées, 150
ES, Préposition Françoise hors d'usage, 293
EST, ce Verbe nécessaire aux Tableaux de la parole, 59
Comment se trouve dans les Verbes Actifs, 51. 55
Sert à former les Adjectifs, 136
Et le Pronom *Je*, 166
Donné par la Nature, 170
Lie les qualités avec les objets, 171
Est seul Verbe, 177
Son Origine, 179
En toute Langue, 180
S'associe aux Pronoms, 184
Comment il se combine avec eux, 185
Pourquoi *fut* désigne son passé, 186
Pourquoi *er* désigne son futur, 187
Forme les Participes, 197. 198
Souvent suprimé dans les Tableaux énonciatifs, 236
Forme la Conjonction *Et*, 334
Et la Conjonction *si*, née du Grec *ei*, 347
Peint la respiration, 179
ÊTRE, Tems qui en sont composés, 255
Force qu'il acquiert en s'unissant aux Participes, 222
ET, Conjonction Copulative. 331
Son Usage, 332
Son Origine, 334
ETYMOLOGIES, pourquoi si imparfaites, 244
EXAMEN, sa nécessité sur-tout pour ceux qui veulent instruire, 269. 270
EXCEPTÉ, Préposition; sa valeur, 294
EXISTENCE, Prépositions qui indiquent ce raport, *ib.*

F

FABLE Françoise, analysée, 545
——— Latine, analysée, 555
FAMILLES de mots, leurs utilités, 91
FEMME, pourquoi *je* & *tu* n'en ont pas, &c. 154. 168
FI, Interjection, 357
FIGURÉS, (*mots*) leur utilité, 93
Leur antiquité, 100
Erreurs qui en résultent, *ib.*
Comment se forment, 134
FLÉCHIR un Verbe, en quoi consiste, 181
FOIN, Interjection, 357
FORMES des Verbes, définies, 366
Leur dévelopement, 443
Leur Origine, *ib.*
Des Verbes François, 445
——— Latins, 447

Moyenne des Grecs, 451
De diverſes Langues, 455
FUT, pourquoi déſigne le paſſé, 186
FUTUR, ſecond des Tems, 243
Comment ſe forma, 245
Comment fut déſigné, 187
Pourquoi ſe rend par le Subjonctif, 427
Au nombre de trois, 259
Antérieurs & poſtérieurs, 257
Prochains, 266. 274
Indéfini, 265
Différence à cet égard entre quelques Verbes, 274

G

GÉNITIF, défini, 393
Son étymologie, 394
Son utilité, 395. 398
Répond à l'Adjectif, 397
GENRE, premiere modification d'un nom, 365
Définis, 367
Genres des Pronoms, 368
Diverſes claſſes de Genres, 369
Mots de deux Genres en François & pourquoi, 370
Origine des Genres, 69
Pris dans la Nature, 70
Donnés par analogie, 72
Biſarrerie des Genres, 74
Leurs avantages, 76
Des Grammairiens ont ſouhaité qu'il n'y en eût point, & pourquoi, 75
Embelliſſent & animent le Langage, 76
GÉRONDIFS, leur Origine, 435-437
Leur définition, 436
Sont les cas du Participe en *dus* pris activement, 437
Comment ils en ſont nés, 438
S'il en exiſte en François, 200-204
Admis en François, par Port-Royal, 205
Et rejettés par l'Abbé GIRARD, *ib.*
Admis, par M. Duclos à un égard, 207
François, qu'admet l'Abbé GIRARD, 201
GESTES, voyez *Langage*.
GRAMMAIRE, ſon étymologie, 4
Sa définition, 6. 18
Sa diviſion, 6
Fondée ſur la Nature, ſelon DÉNYS, d'Halycarnaſſe, 506
Doit être toute en action, 23
De la plus grande difficulté à connoître, 178
GRAMMAIRE univerſelle; ſon exiſtence néceſſaire, 7
C'eſt une peinture, 8
Son eſſence, 344
Comment elle rend ſon objet, 11
Différe de la Logique & de la Rhétorique, & en quoi, 12
Préſide à toutes les manieres poſſibles de peindre ſes idées, 16
Qualités qu'elle doit avoir, 17. 23
Ses utilités, 18
Pourquoi elles ont été peu ſenſibles juſques-à préſent, 21
Mieux connue dans ce ſiècle, 22
Jugement ſur les Grammaires Générales, *ib.*
Point de vûe ſous lequel nous l'enviſagcons, 23
Ses influences, ſur les Grammaires particulieres, 28
Objets qu'elle renferme, 29
Comparée avec la Logique relativement au Verbe, 174
GRAMMAIRES *particulieres*, ſont des branches de la Grammaire univerſelle, 24
Leurs cauſes, 25
Pourquoi invariables dans leur marche, *ib.*
GRAMMAIRE *Comparative*, en quoi conſiſte, 558
Prouve la bonté de nos principes, 559
Chinoiſe comparée, 560
GRAMMAIRE *Françoiſe*, long-tems calquée ſur la Latine, 21
GUERES, nom, devenu adverbe par ellipſe, 323

H

HAI, interjection, 357
HARMONIE, ſes objets, 508
HÉLAS, interjection, 355
HORMIS, Prépoſition; ſa valeur, 294
Prépoſition, & pourquoi, 283
HORS, ſa valeur, 290. 294
Son Origine, 307
HYPALLAGE, ſa définition, 521
HYPERBATE, diſpute à ſon ſujet, 513 & 521

I

IDÉES, leur peinture eſt l'objet de la Grammaire, 8

Etymologie de leur nom, *ib.*
Leur Origine, 10
Diverſes manieres dont on peut les peindre, 14
Qualités que doit avoir leur peinture, 17
Leur peinture compoſée néceſſairement de parties, 30
Différens Tableaux qui en réſultent, 48. 54
IDÉES *Négatives*, comment s'expriment, 306
Comparatives, comment s'expriment, *ib.*
IL & ELLE, Pronoms, 153
Leur Origine, 167
IMITOR, Verbe Paſſif & ſon Origine, 448
IMPARFAIT, ſes ſignifications, uſage qu'en faiſoient les Artiſtes anciens, 254
IMPÉRATIF, ſa définition, 409
N'a qu'une perſonne, *ib.*
S'il a deux tems en Latin, 410
A pluſieurs tems en François, 411
Ses tems en Grec, 413
Employé dans les Loix, 414
Tient lieu du Futur, 415
Pourquoi monoſyllabe, 241
Le plus ſimple des tems, 241
Premier Tems, 240
Prouvé par les Langues même, 243
Son énergie, 244
IMPERSONNELS, (*Verbes*) en *et*, comment s'expliquent, 450
IN, Prépoſition initiale, 312
INCHOATIFS, Verbes Latins; ce qu'ils déſignent, 254
INCIDENTE, Prépoſition, en quoi conſiſte, 541
INCISE, (*Phraſe*), 495
INCOMPLEXE, Propoſition, en quoi conſiſte, 541
INDÉCLINABLES, quels mots le ſont, 362
INDÉFINIS, Tems qui le ſont, 263. 259
Tout les Tems du Supoſitif le ſont, 419
Tems du Subjonctif qui le ſont, 426
Préſent, 264
Prétérit, *ib.*
Futur, 265
INDICATIF, Article, 105. 106
Les Latins en ont un, 113
INDIVIDUEL, (*Nom*), défini, 58
INFINITIF, fauſſes idées qu'on s'en formoit, 428
Défini, 429
Ses Propriétés, 430
Ses Avantages, 432
Ses Tems tous elliptiques, 433
Partage des Grammairiens à ce ſujet, 434
De ſes Gérondifs, 435
INFINITIF *Latin*, Origine de ſa terminaiſon, 440
INTER, Prépoſition initiale, 312
INTERJECTIF, (*cas*), 380
INTERJECTIONS, définies, 47
Sont entre les parties du Diſcours, 352
Peu variées par le ſon & beaucoup par le ſens, 353
En quoi différent des autres Parties du Diſcours, *ib.*
Enumération des principales, 355
Du nom de *particules* qu'on leur a donné, 358
Pourquoi indéclinables, 364
INTERROGATIVE (*Phraſe*), 495
INVERSION,
Syſtêmes à ce ſujet, 502-525
N'eſt que relative, 532
IOU, interjection, 358

J

Je, Cas Actif, 373. 401
Pronom Actif, 153
Ses fonctions dans les Tableaux Paſſifs, 157
Son Hiſtoire, 163
Son Origine, 166
JUSQUES, Prépoſition, & pourquoi, 283
Sa valeur. 291

L

LA, Pronom Paſſif, 155
LANGAGE, eſt un beſoin, 133
Difficulté de découvrir la ſource de ſes opérations, 361
Combien ſeroit ridicule ſans pronoms, 152
Rien n'y eſt arbitraire, 168
Tout y eſt l'effet de l'imitation, 171
Formé dès les premiers inſtans, *ib.*
Perfectionné par les meres de famille, 133
Comparé à la peinture, 6. 8. 66
Toujours aſſorti au geſte, 142
Se raproche du geſte dans le pronom, 167
LANGAGE *de geſtes*, 14. 16
LANGUES, avantages qui réſultent de leur étude, 175

Causes de leurs différentes constructions, 508
Difficultés pour les perfectionner, 454
Ne peuvent se rencontrer que sur trois tems, 248
Fausses idées sur leur pauvreté, 227
Simplicité de leurs opérations, 79
Harmonie qui y regne, 81
Cause de la confusion aparente qu'on y voit, 82
Comment naquirent leurs mots figurés, 134
LANGUES *anciennes*, plus hardies que les nôtres dans leurs Ellipses, 345
LANGUE *Grecque*, change le *R* du Futur en *S*, 188
LAS, Interjection & son Origine, 396
LE, Article Indicatif, 105
Son usage à la tête des noms, 109
Son changement devant une voyelle, 110
Pronom, 227. 128
Pronom Passif, 155
LE LONG DE, Phrase prépositive, 309
LÈS, Préposition Françoise hors d'usage, 299.
LIEU, Prépositions qui indiquent ce raport, 292
LIGNE DES TEMS, son utilité, 274
Sa division, 272
LOGIQUE, son objet, 12
En quoi differe de la Grammaire, 13
Comparée avec la Grammaire au sujet du Verbe, 174
LOIN, Préposition, & pourquoi, 283
Sa valeur, 290
LORS, Ellipse, 322
LUI, Pronom terminatif, 156
De la troisiéme personne, 157
LUMIÉRE SOIT, en quoi consiste le sublime de cette expression, 241
LUNE, pourquoi du genre féminin, 72.

M.

MAIS, Conjonction par Ellipse, 347
Son sens primitif, 348
MALGRÉ, Préposition, sa valeur, 297
MASQUES des Anciens, leur forme, 161
ME, Pronom Passif, 155
Cas Passif, 373. 402
MÉLODIE, ses causes, 507
MÉPRISES, doivent être pardonnées à cause des difficultés à les éviter, 178
Occasionnées par les mots, 145
MER, pourquoi du genre féminin, 74
MEURS de Famille, leur influence sur le Langage, 133
MIS, MISE, Préposition initiale, 312
MODES, définis, 366
Leurs diverses espèces, 406
MODELE, Prépositions qui indiquent ce raport, 297
MOI, répond à trois cas Latins, 390.
Est un Datif ou Terminatif, *ib.*
Et un Accusatif ou Objectif, *ib.*
MON, mot Elliptique, 122. 167
MORT, masculin en Anglois & en Grec, 75
MOTIF, Prépositions qui indiquent ce raport, 295
MOTS, comment doivent se distinguer, 209
Comment on reconnoit ceux en dépendance, 467
Leur arrangement dans le discours, indifférent en soi-même, 26
Sources de cet arrangement, 27
Nécessité de suivre dans leur arrangement des routes différentes, 527
Aucun qui ne tienne à une famille, 234.
Familles partagées entre plusieurs Langues, 233
Mot placé entre deux autres, se lie avec le premier plutôt qu'avec le dernier, 219
Primitifs, pourquoi toujours Noms & Adjectifs, 135
Radicaux, avantages de leur petit nombre, 227
Ne sont jamais des Verbes, *ib.*
Ceux d'une Langue ne sont souvent conservés que dans une autre Langue, 228
MOYEN, Prépositions qui indiquent ce raport, 296
(*Verbe*) des Grecs, idées qu'on en a eues, 451
Son raport à nos neutres, 453
MOYENNANT, Préposition; sa valeur, 290

N.

N, idées que ce ton fut propre à exprimer, 334
N, se change en R, 442
NARRATIVE (*Phrase*), 495
NATURE, coupée en deux [illegible] sexes, & distinguée par *Osiris* & *Isis*, 3

Simple dans ſes principes, & riche dans leur aplication, 24
Préſide à la Grammaire, 7
Guide des Langues, ſelon DENYS *d'Halicarnaſſe*, 506
Sa deviſe, 531
Conduit elle-même aux cas, 374
Régle ſa conſtruction des Langues, 487.
NAVIRE, pourquoi du genre maſculin en François, 74
NE & NON, 334
NEUTRE, (*Genre*) défini, 368
Nous avons des Formules qui en tiennent lieu, *ib.*
(*Verbe*) ſa forme, 447
NI, Conjonction Copulative, 331
Son Uſage, 332
Son Origine, 334
NOM, l'ame du diſcours, 32. 65
Sa définition, 37
Ne doit pas être confondu avec l'Adjectif, 38
Grammairiens qui les ont diſtingués, 39
Pourquoi à la tête des parties du Diſcours, 55
Son utilité, 56
Ses différentes eſpèces, 57
Son étymologie, 59
Conſidéré comme le ſujet des Tableaux des idées, 61
Sujet & objet, 65
Origine des Noms, 66
Racine de tous les mots, 80
Eux-mêmes donnés par les objets qu'ils déſignent, & néceſſaires, 81
Leur invention, 82
Dérivés & compoſés, 90
Diminutifs & Augmentatifs, 94
Figurés, 98
A la ſuite d'un autre ſervoit d'Adjectif, 133. 135
Sa concordance avec l'Adjectif, 463
Pourquoi déclinable, 364
Mots qu'il a ſous ſa dépendance, 469
NOMS ſont toujours des Epithétes, 71
Pris mal à propos pour Adjectifs après le Verbe, 320
NOMBRES définis, 371
Forment la ſeconde modification d'un nom, 365
Leur utilité dans les noms, 78
Leur univerſalité, 79
Quelles Parties du Diſcours ils modifient, 16
Origine de celui qu'on apelle *duel*, 371
NOMBRE ORATOIRE, en quoi conſiſte, 508
NOMINATIF, s'il eſt un cas, 382
NONOBSTANT, Prépoſition; ſa valeur, 297

O

OR, OR, Prépoſition initiale, 312
OBJET; Prépoſitions qui indiquent ce rapport, 296
Une des parties conſtitutives d'une Phraſe, 482
Comment déſigné, 483
Régles de ſa conſtruction en François, 492
OH, interjection, & ſa valeur, 355-357
OPTATIF, s'il exiſte en François, 416
OPTATIVE (*Phraſe*), 495
OPPERIOR eſt un Verbe Paſſif, ſon origine, 448
OR, Conjonction par Elliſe, 349
Son Origine, 350
ORGUE, pourquoi des deux Genres, 370
ORIGINE, Prépoſitions qui indiquent ce rapport, 294-295
OU, Conjonction Copulative, 331
Son uſage, 332
Son Origine 335
OUAIS, Interjection, ſon origine, 357
OUF, Interjection, 357
OUTRE, Prépoſition, ſa valeur, 291

P

PAR, Prépoſition énonciative, 292
——— D'action, 295
——— Relative au moyen, 296
PARMI, Prépoſition; ſa valeur, 292
PAROLE, ſes avantages, 15
PASSÉ, comment fut déſigné, 186
PASSÉS, (*tems*), 558. 864. 866
PASSIF, ſupoſe deux perſonnes, 458
(*Cas*) donné par la Nature, 379
Comment apellé en Latin, 385
PASSIFS (*Tableaux*), définis, 51. 212
——— qui réſultent des Participes Paſſifs, 191
Ont deux Cas, 387
Tems Paſſifs employés comme Actifs, 439
(*Verbes*), comment ſe forment, 235
Tems devenus Actifs, 437

PARTICIPE, Partie du Discours, 42
Une des plus mal traitées, 192
Sa définition, 42. 189
En quoi differe de l'Adjectif, 189
Et du Verbe, 191
Ses divisions, 190
Objets qu'on y remarque, *ib.*
Actifs, *ib.*
Passifs, *ib.*
Leur différence dans les Verbes, pourquoi a été méconnue, 194
Tableaux qui en résultent, 191
Origine de leur nom, 192
Leur utilité, 195
Leur formation dans diverses Langues, 197
Antérieurs aux Verbes Actifs, 193
Tems qui en résultent, 198
Leur forme, 200
Du Participe qui sert à former le Verbe Actif, 204
Opinion des Grammairiens à ce sujet, 205
Observations particuliers, 210
Participe présent, joint au Verbe être, 212
Participe Passé Passif, joint au Verbe Avoir, 213. 216
Ellipse qui en résulte, 216
Comment le Participe passé Actif s'elipse, 215
Participe Passif employé comme circonstantiel, 219
Participes *Elliptiques*, voyez *Verbes*,
Participe Actif en *ant*; Langues où il se décline, 200
Est un circonstantiel, *ib.*
Pourquoi indéclinable en François, 202
Principes à son sujet, 203
PARTICULES, ce qu'on pourroit désigner par-là, 45
Ce nom donné mal à propos aux interjections, 358
PARTIES du Discours, leur division & ses Causes, 30-43
Leurs caractères distinctifs, 34
Enumération de celles qui changent de formes, 37
Et de celles qui n'en changent pas, 44
Trois sortes de Tableaux qui en résultent, 48
Loi constante à leur égard, 109
Formes qu'elles prennent, 360
Leurs divisions relativement à la forme, 362. 363
Causes de leurs modifications, quant à la forme, 363
Ne se lient pas de la même maniere, 361
PENSER *dans une Langue*, ce qu'on doit entendre par-là, 27
Avantages qui en résultent, *ib.* & 28
PER, Prépositon Initiale, 312
PERIODE, definie, 540
PERSONNE, diverses significations de ce mot, 161
Origine de ce nom, *ib.*
Il n'y en a qu'une à l'Impératif, 409
Formule Françoise, *ib.*
Personnes du Verbe, expression impropre, 184
PEU, ellipse, 322
PHRASE, ses Parties constitutives, 482
Ses diverses espèces, 495. 539. 541
Prépositives, 298
PLÉONASME, sa définition & ses espèces, 537
PLURIEL, ses terminaisons dans diverses Langues, 79
POESIE, source d'ellipses, 236
POLLICEOR, *Verbe Passif*; son origine, 448
PONCTUATION, ses avantages, 541
POSITIF, ce qu'il désigne dans les Adjectifs, 143
Tient lieu des Superlatifs, *ib.*
POSTÉRIEURS, Tems qui sont appellés ainsi, 257. 261
POUR, Prépositon; sa valeur, 296
PRÉ, Prépositon Initiale, 312
PRÉPOSITIONS, définies, 46
En quoi différent de l'Adverbe, 310
Indéclinables & pourquoi, 364
Leurs effets, 276
Leur nécessité, 277
Destinées à marquer les raports des Objets, 278
Tableaux qui en résultent, 279
Etymologie de ce nom, 280
Lient quelquefois deux mots, dont l'ensemble ne présente qu'un objet, 281
Leur place varie, *ib.*
Ont un sens propre & général, 301
Leur origine, 304
FRANÇOISES, distribuées par Classes, 283
Nécessité de classer les Prépositions, *ib.*

Mots qu'on doit regarder comme des Prépositions, *ib.*
Et pourquoi; 284
Énonciatives divisées en V. Classes, 288
Prépositions relatives aux actions, 295
Phrases prépositives, 298
Prépositions Françoises hors d'usage, 299
Prépositions d'une Langue à l'autre, non correspondantes, *ib.*
Prépositions *Italiennes*, *ib.*
INSÉPARABLES ou Initiales, 303
——— Leur usage, *ib.*
——— Leur utilité, *ib.*
——— Communes à toutes les Langues, 310
Initiales Françoises, *ib.*
——— Italiennes, *ib.*
——— Allemandes, 311
Initiales devant d'autres Initiales, 312
Italiennes, se réduiroient à rien, si l'on ôtoit de ce nombre celles qui sont suivies de *a* ou de *le*, 300
Prépositions qui accompagnent l'Accusatif & l'Ablatif Latin, 388
PRÈS, Préposition & pourquoi, 283
Sa valeur, 290
PRÉSENT, n'est rien dans la Langue de la Nature, 248
N'est pas le premier tems, 244
PRÉSENS, (*Tems*), 258. 262. 264
PRÉTÉRIT, second tems, 242
Comment se forma dans l'Orient, 245
Postérieur, existe dans l'impératif des Verbes réfléchis, 413
Prochains, 266
Comparatifs, *ib.* 267
Antérieurs & Postérieurs, 257
Indéfinis, 264
Latins, plus simples que les présens, 246
PRINCIPALE, *Proposition*; en quoi consiste, 541
PRO, des Latins & des Genres; son origine, 308
Préposition Initiale, 312
PROCHE, Phrase prépositive, 298
PROCHAINS, (*Tems*) ceux qui le sont, 266
PRONOM, Partie du Discours, 41. 43
Sa définition, 41
Nécessité d'en avoir, 151
Leur Enumération, 153
Pronoms Actifs & Passifs, 154
Réciproques, 156
Terminatifs, *ib.* & 163
PASSIFS, sont objets, 155
ACTIFS, sont en même tems sujets, 158
Fonctions des Actifs dans les Tableaux Passifs, 157
N'est pas un nom, 158
Origine des mots qui nous servent de Pronoms, 165
Pronoms Elliptiques, 167
Pronoms, pourquoi déclinables, 364
Distingués par les Genres, 368
Ont des cas en François, 373
PROPOSITION, définie, 540
Chaque science peut se réduire à une Proposition, 174
PROPRES, (*Noms*) définis, 58
Leur Origine, 66
Pourquoi on en donne à des objets qui ont déja des noms Apellatifs, 69
PROPRIÉTÉ, Prépositions qui indiquent ce raport, 294

Q

QUALITÉS des objets, nécessité de les peindre, 129
Mots qui en résultent, 130
QUE, Conjonction déterminative, 335
Se subdivise en quatre, 336
1°. Conjonctif, *ib.*
2°. Comparatif, 337
3°. Exclamatif ou Interrogatif, *ib.*
4°. Relatif, 338
Origine de cette Conjonction, 342
Liaison Comparative, 146
Tient lieu d'une Phrase entiere, 123
QUI, mot Elliptique, 122
Son Origine, 126

R

R, choisi pour marquer l'existence future, & pourquoi, 188
Se change en N., 441
RACINES des Langues, leur origine, 83
RAPORTS, objets de nos idées, 39
Chaque être en soutient un grand nombre, 44
Lient les objets de la Nature, 278
Définis, 279
Analyse des Tableaux qui peignent des raports, *ib.*
Raports des objets désignés par les prépositions, 278

Raports d'objets à objets, désignés par des prépositions, 321
——— Des qualités aux objets désignés par des Adverbes, ib.
Re, Préposition Initiale, 312
Réciproques, (*Verbes*). 444
Comment se conjuguent, 445
Réfléchis, (*Verbes*), 444
Comment se conjuguent, 445
Régime, ce qu'on entendoit par-là, 479
Relatif (le), n'est ni Pronom, ni Article, 341
Son usage, 338
Est une conjonction plutôt qu'un Pronom, 338. 340
Indéclinable & sans Genre dans l'Origine, 339
Mot Elliptique chez nous, 338. 339
L'étoit déja chez les Grecs, 339
Et chez les Latins, 340
Si l'on sous-entend après lui, le même nom que devant, 341
Superlatif, 143
Relatifs, Tems qui le sont, 250
Res, Préposition Françoise hors d'usage, 299
Rhétorique, son objet, 12
En quoi differe de la Grammaire, 13
Rigre, Préposition Françoise hors d'usage, 299

S

S, ajoutée au présent du Verbe être, 186
Au futur du même verbe, 188
Du futur Grec doit avoir pris la place du R, ib.
Remplace l'aspiration, 186
Sans, Préposition; sa valeur, 294
Sauf, Préposition; sa valeur, 296
Se, Pronom réciproque, 156
Selon, Préposition; sa valeur, 297
Sensations, leur langage est celui des interjections, 353
En quoi differe de celui des idées, 354
Sequor, Verbe Passif & son Origine, 449
Sexes, Origine de ce nom, 70
Comment leur différence fut peinte par la parole & dans le même mot, 71
Allégoriques, 72. 367
Si, Conjonction par Ellipse, 346
A une valeur suppositive, ib.
Son Origine, 347
Simple, Proposition; en quoi consiste, 541
Syntaxe, sa division en deux branches, 458
Différente de la construction, 459
De la Syntaxe proprement dite, 460
Se divise en concordance, ib.
Et en dépendance, ib.
Différences entre ses raports & son ordre, 522. 523
Situation; Prépositions qui indiquent ce raport, 289
Soi, Pronom Terminatif de la troisiéme personne réciproque, 157
Soleil, pourquoi du genre masculin, 72
Sommeil, masculin en Grec & en Anglois, 75
Sou, Préposition Initiale, 312
Sous, Préposition; sa valeur, 289
Son Origine, 306
Stoiciens, ont beaucoup écrit sur la Nature, & les Régles du Langage, 506
Subjonctif, en quoi consiste ce mode, 421
Son Etymologie, 422
Toujours précedé d'une Conjonction, ib.
Ses tems, 425
Remarques à leur sujet, 426
Suivant, Préposition; sa valeur, 297
Sujet, une des parties constitutives d'une Phrase, 483
Comment désigné, 483
Sa définition, 65. 174
Sujet d'une Phrase, ses influences sur le Discours, 62
Régles de sa construction en François, 490
Superlatif, sa définition & ses espèces, 143
Comment désignés en Latin, en François & en Italien, 144
S'il y en a un *ampliatif*, 143
Supin, *François*, selon M. Duclos, 207
Et M. Beauzée, 208
Si on peut en admettre, 211
Latins, erreur où l'on a été à leur sujet, 441
Sont les cas du Participe en *tus*, 442
Supositif, en quoi consiste ce mode, 417
Racine censuré & défendu sur un Supositif, 420
Sur, Préposition Initiale, 312
Son Origine, 305
Sa valeur, 289

T

Tableau, des Articles, 106
Des Pronoms Francois, 162
Des Pronoms Actifs, 154

Des Pronoms Paſſifs, 155
Des Parties du Diſcours, 48
Des Tems, ſuivant l'Abbé GIRARD, 250
—— Suivant M. HARRIS, 252
—— Suivant M. BEAUZÉE, 256
—— Le même, d'une autre façon, 260
Général des Tems, 268
Qui réſulte des raports des objets, déſignés par les Prépoſitions, 279
Des Prépoſitions Initiales Françoiſes, 312
Des Interjections, 355
Des Cas des Pronoms en François, 401. 404
Des Tems du Supoſitif, 419
Des Tems de l'Impératif, 412. 414
Des Tems du Subjonctif, 425
Des Tems de l'Infinitif, 434
Des Participes, 199
Tableaux réſultans de la peinture des idées, diviſés en trois claſſes, 48. 54
TE, Pronom Paſſif, 155
Cas Paſſif, & Cas Terminatif, 380
TEMS, pourquoi ce mot eſt du genre maſculin, 74
TEMS des Verbes, en général, 239
L'Impératif eſt le premier, 240
La connoiſſance de ſes diverſes Parties, contribue à la perfection de l'homme, 239
Leur néceſſité, 240.
Chacun eſt accompagné de deux tems de la même eſpèce, un qui le ſuit, & un qui le précéde, 258. 260
Indéfinis & abſolus, 259
Si l'on doit refuſer ce titre à un tems, parce qu'il forme une Phraſe, 273
Prépoſitions qui indiquent ce raport, 293
Se réduiſent à trois, dont les autres ne ſont que des nuances, 248
Paſſés, plus abondans, & pourquoi, 249
Leur diſtinction ſi ſimple qu'on eſt toujours embarraſſé pour en rendre raiſon, 250
Élémens d'après leſquels eſt calculée la diviſion qu'en a fait M. BEAUZÉE, 256
Compoſés, ne ſont pas un défaut, 247
Pourquoi ce nom donné aux portions d'un Verbe, 243
Tems des Verbes arrangés d'une maniere opoſée à leur Origine, 243
Ne ſont pas les mêmes par-tout, 247
Cauſes de ces différences, 248
Leur ſyſtême, ſuivant l'Abbé GIRARD, 250
Suivant M. HARRIS, 252
Suivant M. BEAUZÉE, 255
Trois paſſés, 258
Trois Préſens, *ib.*
Trois Futurs, 259
Avantages de ce ſyſtême, 261. 269
Second Préſent antérieur, 262
Second Paſſé antérieur, 263
Indéfinis & Définis, *ib.*
Préſent indéfini, 264
Prétérit indéfini, *ib.*
Futur indéfini, 265
Cinq Tems prochains, 268
Quatre Prétérits Comparatifs, *ib.*
Tableau général, 268
Simplicité de ce Syſtême, 269
Ligne du Tems, 271. 272
Noms qu'on pouroit donner à chacun, 273
TERME, une des Parties Conſtitutives d'une Phraſe, 482
Comment déſigné, 483
Régles de ſa conſtruction en François, 492
TERMINAISON de l'Infinitif en *an*, commune à la plupart des Langues, 440
De l'Infinitif en *are* & *ere*, née de la Terminaiſon en *en*, *ib.*
Angloiſe en *ing*, d'où elle eſt née, *ib.*
TERMINAISONS Adjectives, 141
Peu variées en François, *ib.*
Leur Origine, *ib.*
En *ar*, *ur*, homme, 138
En *iſhe*, femme, *ib.*
Autres, 137
En *o* & en *a*, & leur Origine, 139
TERMINAISON *Adverbiale* en *ment*, ſon Origine, 325
TERMINAISONS des *Participes*, leur Origine, 197
TERMINAISON *en eau* & *en on*, leur Origine, 384
En *ette*, 95
Pour les deux Sexes; avantages qui en réſultent dans le Diſcours, 77
Plurielle des François, ſon Origine, 371
TERMINATIF, (*Cas*), 380. 403
TERRE, pourquoi du Genre féminin, 73

Pourquoi apellée Mere, *ib.*
TOI, Pronom Terminatif, 156
Cas Interjectif, 391
Et Paſſif, 380
TON, mot Elliptique, 122. 168
TOUCHANT, Prépoſition; ſa valeur, 296
TOUJOURS, Ellipſe, 322
TOUT, mot Elliptique, 124
Tient lieu d'une Phraſe, 123
TRANS, Prépoſition Initiale, 312
TU, Pronom, 153
Eſt Actif, 154
Ses fonctions dans les Tableaux Paſſifs, 157
Hiſtoire de ce Pronom, 163
Son Origine, 166
S'il eſt Nominatif, 390
Cas Actif, 392

U

UN, Article Énonciatif, 150
Son Étymologie, 125
UNUS, ou *un*, employé en Latin comme Article, 114
UT, Conjonction Latine par Ellipſe, & ſon Origine, 350

V

VENIR, Tems qui en ſont compoſés, 255
Tous prochains, 266
VERBE, l'ame du Diſcours, 32
Sa définition, 38
Néceſſité de cette Partie du Diſcours, 169
Donnée par la Nature, 170
Pourquoi apellée Verbe, 173
Ses différences en Grammaire & en Logique, 174
Sources des mépriſes à ſon égard, 175
Il n'exiſte qu'un Verbe, 177
Verbes Actifs, ſont Elliptiques, 178
Tirent toute leur force du Participe, 193
Origine du ſeul Verbe qui exiſte, 180
Langues où il exiſte, *ib.*
Familles qui en deſcendent, 181
Comment s'aſſocia avec les Pronoms, 184
Défini, 174
Pourquoi conjuguable, 364
Mots qu'il a ſous ſa dépendance, 471
Régles de ſa conſtruction, 491
VERBES, difficultés qu'ils offrent, 221
Sont le plus noble effort du Langage, 222
Quels effets ils produiſent, *ib.*
Leur Origine, 224. 225
Actifs, différens du Verbe être, & nés de l'Ellipſe du Participe, 221
Avantage de réunir le Participe & le Verbe, 223
Tirent toute leur force du Participe, 193
Tout Verbe Actif eſt Elliptique, 226. 228
Et vient d'un nom, *ib.*
Erreurs à cet égard, 227
Comment le Verbe ſe ſepare de ſon nom radical, 233
Verbes Elliptiques Actifs, comment ſe formerent chez les Hébreux, les Grecs & les Latins, 234
Paſſifs, comment ſe forment dans les mêmes Langues, 235
Sentimens de quelques Savans conformes à ces Principes, 236
VERBES Latins, pris mal-à propos pour Déponens, 448
VÉRITÉ (*la*), ſa connoiſſance tient ſouvent à de petites choſes qu'on néglige, 245
VERS, Prépoſition; ſa valeur, 291. 300
VOCATIF, ſa définition, 391
VU, Prépoſition; ſa valeur, 295

Fin de la Table des Matières.

Peignent la choſe même qu'ils déſignent, 365
Leur étendue dans diverſes Langues, *ib.*
Leurs effets dans le Langage, 374. 376
De leur nombre, 379
Comment ont été inventés, 373
Furent un trait de génie, 376
Cas Actif & Paſſif donnés par la Nature, 379
Cas *Latins*, 381
Quel le premier, 383
Ils ſont naturels, 399
Ne dépendent pas des prépoſitions, 400
Des Pronoms en François, 401
Relatifs en François, 402
Pourquoi admis par d'autres mots que par les Pronoms & les Noms, 405
Comment répondent aux parties conſtitutives d'une Phraſe. 483
CE, *Article* démonſtratif, 105. & *ſuiv.*
Son changement avant une Voyelle, 110
Son étymologie, 125
CHEZ, Prépoſition, ſa valeur, 293
CIEL, pourquoi du genre maſculin, 73
CIRCONSTANCE, une des parties conſtitutives d'une Phraſe, 482
Comment déſignée, 483
COM, Prépoſition Initiale, 312
COMPARAISON, utilité de cette méthode, 30
COMPARATIFS, Tems qui le ſont, 266
Comment appellés par l'Abbé de DANGEAU, 267
COMPLÉMENT, ſes diverſes eſpèces, 478
Arangemens dont il eſt ſuſceptible, 480
COMPLEXE, propoſition, en quoi conſiſte, 541
COMPOSÉE, propoſition, en quoi conſiſte, *ib.*
CONCERNANT, prépoſition, ſa valeur, 296
CONCORDANCE, portion de la Syntaxe: ſa définition, 461
Sa diviſion en deux branches, 462
Du Verbe avec le Nom & avec le Pronom, & ſes Regles, 463
Du Nom avec l'Adjectif, & ſes Régles, 465
CONDITIONNEL, voyez *ſupoſitif.*
CONJONCTIONS, définies, 47
Néceſſité d'avoir des mots qui lient les diverſes parties d'un Tableau, 327
Les Conjonctions rempliſſent cet objet, 328
Sentimens des Grammairiens à ce ſujet, *ib.*
Opoſition des Grammairiens ſur le nombre des Conjonctions, 330
On n'en doit compter que quatre, *ib.*
Conjonctions Copulatives, 331
Conjonction Déterminative, 335
Conjonctions tirées de l'Ellipſe, 343
Ne ſont pas l'effet du hazard, 344
Quelles elles ſont, 346
Les mots d'une Langue, correſpondans aux Conjonctions d'une autre Langue, ſont néceſſairement des Conjonctions, 344
Principe pour diſtinguer une Conjonction de ce qui ne l'eſt que par Ellipſe de la Conjonction, 345
Pourquoi indéclinable. 354
Une des parties conſtitutives d'une Phraſe, 482
Comment déſignée, 483
Régles de leur conſtruction en François, 493
CONJUGAISON, ſa définition, 366
Ses dévelopemens, 406
CONSÉQUENT, d'une Prépoſition, 281
CONSTRUCTION des Langues, dépend de la Nature, 487. 531
Précis de ce qu'on a écrit pour décider quelle eſt la plus naturelle, 502-525
Conciliation de ces ſyſtêmes, 525
Ses Régles pour la Langue Françoiſe, 490
Motifs de ces Régles, 474
Latine, ſes Regles, 497
Varie, ſuivant les Langues, 501
Et néceſſairement dans chaque Langue, 526
Preuves qu'il en exiſte une double dans chaque Langue, 528
Sens du mot, Conſtruction, & ſon Etymologie, 509. 513
Pourquoi differe dans chaque Langue, quoique formée d'après un modèle commun, 529-531
CONTRE, Prépoſition Initiale, 312
Prépoſition énonciative, ſa valeur, 291
—— d'action relative au modele, 297
COPULATIVES, *Conjonctions*, leurs fonctions, 331
Sont au nombre de trois, *ib.*
Leur Origine, 334

D

DANS, Prépoſition, ſa valeur, 290
DATIF, en quoi conſiſte en Latin, 389
En Grec, 390
DE, ſert à déſigner le contraſte de deux noms relativement au Superlatif, 146
Liaiſon Comparative en vieux François, *ib.*
Et en Italien, 147
A la tête d'un ſujet, eſt un mot Elliptique, 282
Prépoſition, ſa valeur relative au lieu, 292
——— relative à l'action, 295
——— relative à l'Origine, 294
Prépoſition Initiale, 312
S'il change la nature d'une Prépoſition en ſe mettant à ſa ſuite, 283 & *ſuiv.*
DE, pourquoi ſe place à la ſuite des Prépoſitions, 287
Et ſon Origine, *ib.*
En François, réunit des raports exprimés par diverſes prépoſitions dans d'autres Langues, 396
Prépoſition Déterminative, 395
Défaut qu'offre ſon uſage, *ib.*
Ses divers emplois, 398
DEÇA & DELA, Phraſes Prépoſitives, 298
DÉCLINABLES, quels mots le ſont, 362
DÉCLINAISON, ce qu'elle embraſſe, 365
Ses dévelopemens, 367
Grecque & Latine, comparées, 415
DEDANS, *dehors*, *deſſus*, *deſſous*, *devers*, phraſes Prépoſitives, 298
DÉFINIS, (*Tems*), 263
DEGRÉS *de Comparaiſon*, 143
Liaiſons comparatives, 146
DEMONSTRATIF, (*Article*), 105-106
Les Latins en ont deux, 113
DEPENDANCE, Prépoſitions qui indiquent ce raport, 294
Sa définition, 460
Ses cauſes, ſa néceſſité, 467
Comment ſe reconnoit, 468
Mots en dépendance, diſtribués en deux claſſes, 477
Dépendance du ſujet, 469
——— Du Verbe, 471
——— De l'Adjectif, 475
DÉPONENS, (*Verbes*), ſont des Verbes Paſſifs dans toute l'étendue du mot, 448
DEPUIS, Prépoſition; ſa valeur, 293
DÉRIVÉS, (*mots*), 90
DERRIERE, Prépoſition; ſa valeur, 290
DÉTERMINATIVE, (*Conjonction*), 335
DEVANT, Prépoſition; ſa valeur, 290
DEVOIR, Tems qui en ſont compoſés, 255
Définition de, *je dois*, 274
En quoi differe du Verbe *aller*, *ib.*
DEZ, Prépoſition; ſa valeur, 293
DICTIONNAIRES, leurs défauts relativement aux familles des mots, 91
——— *Arabes*, défectueux dans la maniere dont ils préſentent la ſignification d'un même Verbe, 85
Pourquoi défectueux ſur le rang des ſignifications d'un mot, 229
Et inutiles pour la comparaiſon des Langues, *ib.*
Pourquoi ſi défectueux, 384-385
DICTIONNAIRE de la Langue Françoiſe, par M. de Sainte-Palaye, 415 *note.*
DIMINUTIFS, uſage fréquent qu'en faiſoient nos anciens Poëtes, 95-96
——— ITALIENS, 97
——— LANGUEDOCIENS, *ib.*
DIS, Prépoſition initiale, 312
DISCOURS, voyez *Parties.*
Définis, 540
DIVINITÉ, pourquoi du genre neutre dans quelques Langues, 74
DONC, Conjonction par Ellipſe, 351
Son Origine, *ib.*
DUEL, (*Nombre*), défini & ſon Origine, 79
DURANT, Prépoſition; ſa valeur en quoi differe de *Pendant*, 293

E

E, forme les Participes Grecs, 198
E, Prépoſition initiale, 312
ÉCRIVAINS, quels ſont ceux qui rendent les Langues célébres, 62
ÉCRITURE, ſes avantages, 15
Ses déſavantages, 16
ELLIPSES, leur définition & leur cauſe, 17. 54. 534
(*Exemples d'Ellipſes*), 139. 162. 423
Ont lieu ſur-tout dans les Participes, 194
Dans les Tableaux qui déſignent les raports des objets, 279
Du Participe Paſſé Actif, 215
D'une Prépoſition, 282
D'une Portion du ſujet, *ib.*
Adverbes, ſont des Ellipſes, 321

CORRECTIONS.

PAG. 3. lig. 7. qu'il, *lis.* qui.
11.—31. ſeront, *lis.* ſerons.
49.— 5. dirons, *lis.* diſons.
98. *derniere*, *au lieu de* & moraux, *lis.* qui ne s'apliqueroient qu'à des objets ſpirituels ou moraux.
107.— 4. *commençant par le bas*, de neuf, *lis.* neuf.
125.— 5. s'agit, *ponctuez* s'agit:
160.—20. on à, *lis.* ou à.
176.—20. l'uſage fut, *lis.* l'uſage du verbe fut.
195.—19. pouvoit, *lis.* pourvoit.
259.— 9. en effet, *lis.* de même.
284.—12. &, *lis.* &c.
285.— 7. en comm. par le bas, *Mehri*, lis. *Mekhri.*
299.— 3. en comm. par le bas, *Fra*, lis. *Trd.*
341. *note.* Tom. p. *lis.* Tom. I. p.
379.— 4. *effacez* & le Baſque.
409. *avant derniere ligne*, en place de ce qui eſt effacé, ſubſtituez *en réſulte.*
415 *dernier mot.* Mouſais, *lis.* Mouſas.
544.—13. conjugale? *ponctuez* conjugale.
545.— 1. exclamation. Il faut, *ponctuez* exclamation, il faut.
552.—28. Savant, *lis.* ſavent.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, rue vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jeſſé.

Bizarrerie

des difficultés à les éviter, 173 distinguée par ...

Mais universalisé, 79 Tems devenus Actifs, 437

Formes qu'elles prennent, 360 Nécessité de classer les Prépositions, 163

positions,

278

SYNTAXE, ſa diviſion en deux branches, 458.
Des Pronoms Actifs, 4
Des

Tems des Verbes arrangés d'une ma-
TERMINATIF, (Cas), 380. 403
TERRE, pourquoi du Genre féminin, 73